



B. P. H. B.

IX...12.^a

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRÉS
DE
PLUTARQUE.

PLACES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

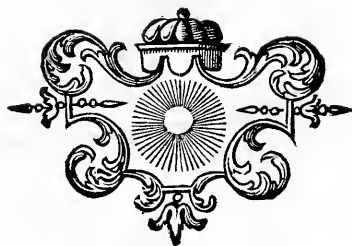
DE

PLUTARQUE.

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,
TRADUITES EN FRANCOIS,
AVEC
DES REMARQUES HISTORIQUES ET CRITIQUES,
NOUVELLE EDITION,
REVUË, CORRIGÉE, ET AUGMENTÉE
de plusieurs Notes.

*Par Mr. DACIER , de l'Academie Royale des Inscriptions
& Belles Lettres , Secetaire perpetuel de l'Academie Françoisse ,
Garde des Livres du Cabinet du Roy.*

TOME SECOND.

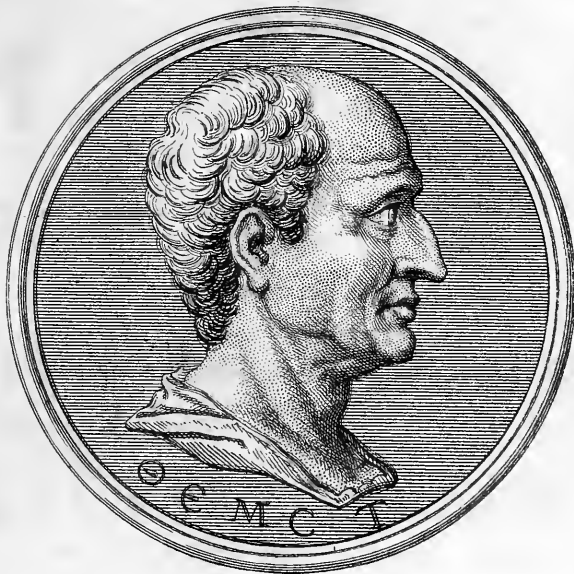


A PARIS ,
Chez PAULUS-DU-MESNIL , Grand'Salle du Palais ,
au Pilier des Consultations , au Lion d'or.

M. DCC. XXXIV.
Avec Approbation & Privilege du Roy.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
Boston Library Consortium Member Libraries





THEMISTOCLE.



A naissance de Themistocle étoit trop obscure pour servir à sa réputation , car il étoit fils de Neocles , un des moins considérables Citoyens d'Athènes , du bourg de Phrear , de la Tribu Léontide. On prétend même

La grande naissance sert à la réputation.

La naissance de Themistocle étoit trop obscure pour servir à sa réputation.] Car l'éclat de la naissance est un flambeau qui éclaire toute la vie d'un homme , & qui tire les moindres actions de l'obscurité où elles seroient ensevelies , s'il étoit de bas lieu. *Du bourg de Phrear, de la Tribu Léontide.]* Ce bourg étoit sur le

que du côté de sa mere il étoit étranger ; & l'on se fonde sur ce passage : *Je suis Abrotonon , femme Thracienne , mais je me glorifie d'avoir donné le jour au grand Themistocle pour le salut des Grecs.* Il est vrai que Phanias écrit que la mere de Themistocle étoit de Carie , & non pas de Thrace , & illa nomme *Euterpe* , & non pas *Abrotonon*. Et Neanthes ,

rivage de la mer près du Pirée , & on lui avoit donné ce nom d'un puits remarquable par cette singularité : ceux qui avoient été exilés pour quelque meurtre involontaire , & qui , avant que d'être rappelés , étoient accusés d'en avoir commis volontairement un nouveau , devoient aller se justifier devant des Juges assis près de ce puits ; mais comme des bannis ne pouvoient pas mettre le pied dans l'Attique , & que cependant il n'étoit juste ni de laisser un nouveau crime impuni , ni de le punir sans entendre le coupable , on trouva ce milieu de faire venir les accusés , & on leur permettoit de parler à leurs juges sans sortir du vaisseau ; ainsi ils se représentoient , & sans violer leur ban , ils satisfaisoient à la pitié & à la Justice. Il est parlé de ce Tribunal du puits dans l'Oraison de Demosthene contre Aristocrate. Il est appelé *δικαστήριον ἐν πρεσβίῃ*.

On prétend même que du côté de sa mere il étoit étranger.] Le Grec dit *nothus* , *bastard* , & il faut expliquer ce terme , qui ne signifie pas seulement celui qui étoit né hors de légitime mariage , mais

celui qui avoit un pere & une mere étrangers , quoique mariés dans toutes les formes. Carystius dans le 111. livre de ses Commentaires avoit écrit qu'un Orateur , nommé Aristophon , avoit fait une Loi sous l'Archonte Euclide , *Que tout citoyen né d'une mere étrangere seroit bâtard* , & par conséquent qu'il ne pourroit hériter des biens du pere. Le Poëte Callias joia ensuite cet Aristophon dans une de ses pièces , où il lui reprochoit les bâtards qu'il avoit de la courtisane Chloris.

Je suis Abrotonon , femme Thracienne.] Ce sont deux vers du Poëte Amphicrates dans son ouvrage des hommes illustres. Mais au lieu de *Ἀβρότων* , le vers demande qu'on lise *Ἀβρίτων* , comme M. Salvini l'a fort bien vu. Dans un manuscrit on lit ces vers de cette manière , *ἄβροτων Ἀβρίτων γενέσθαι γένος* , &c.

Et Neanthes.] C'est Neanthes de Cyfique , Orateur & Historien , disciple de Milesius , qui l'avoit été d'Isocrate. Il avoit fait l'histoire des Grecs , un traité des initiations , où il expliquoit les usages de la superstition payenne.

pour le confirmer, ajoute le nom de la ville où elle étoit née, car il écrit qu'elle étoit d'Halicarnasse; c'est pourquoi tous les habitans illegitimes, c'est-à-dire, qui n'étoient pas Athéniens de pere & de mere, étant obligez de s'assembler pour leurs fêtes & pour leurs exercices à Cynofarges, qui est un lieu de Palestre hors des portes de la ville, consacré à Hercule, parce qu'Hercule n'étoit pas de race divine des deux côtez, & qu'il avoit une mere mortelle, Themistocle persuada à quelques jeunes gens des plus grandes Maisons de descendre à Cynofarges & de s'exercer avec lui; & par-là il semble avoir adroitement effacé la difference qui étoit entre les véritables Citoyens & les Citoyens bâtards, ou métifs. Cependant il est certain qu'il étoit de la Maison des Lycomediens; car la Chapelle de cette Fa-

Les Athéniens bâtards ou métifs, ne pouvoient s'exercer avec les véritables Athéniens.

Orgueilleuse adresse de Themistocle.

On cite aussi de lui un traité des Livres, & un autre des hommes illustres.

Tous les habitans illegitimes, c'est-à-dire qui n'étoient pas Athéniens de pere & de mere, étant obligez de s'assembler, &c.] C'étoit une coutume très-belle & très-louable pour empêcher que ces citoyens, nez d'une mere étrangere, ne corrompissent par des mœurs barbares & vicieuses les véritables Athéniens. C'est par la même raison que Dieu avoit défendu à son peuple de recevoir des bâtards dans ses assemblées solennelles: *Non ingreditur No-*

thus in Ecclesiam Dei usque ad decimam generationem. Deuter. 23. Il y a dans Isée une Loi toute semblable, qui défend aux bâtards de l'un & de l'autre sexe de se trouver aux sacrifices & aux cérémonies religieuses de leurs familles.

A Cynofarges.] C'étoit une grande enceinte, un parc où il y avoit des autels consacrez à Hercule, à Hebe, à Alcmene & à Jolais.

De la maison des Lycomediens.] On appelloit ainsi une certaine famille d'Athènes, qui avoit l'intendance des cérémonies & des

mille dans le bourg de Phlye, ayant été brûlée par les Barbares, Themistocle la rebâtit & l'orna de tableaux, comme le rapporte Simonide.

Enfance de Themistocle.

On convient que dès son enfance il étoit entreprenant & hardi, qu'il avoit un sens droit, & qu'il étoit naturellement porté aux grandes choses & à la Politique; car à ses jours de congé & à ses heures de divertissement on ne le voyoit jamais perdre son temps à jouer, ou à ne rien faire comme les autres enfans; mais on le trouvoit toujours méditant & composant en lui-même quelques graves discours pour accuser ou pour défendre quelqu'un de ses camarades; aussi son Maître d'école lui disoit souvent : *Mon fils, tu ne seras jamais rien de petit; il faut nécessairement que tu fies ou un grand bien, ou un grand mal.* En effet toutes les sciences qui ne tendent qu'à former les mœurs, ou qu'on ne cherche que pour quelque plaisir honnête, ou pour la bonne grace seulement, il les apprenoit avec lenteur, & sans

sacrifices qu'on faisoit à Cérès & aux grandes Déeses, & pour laquelle le Poète Musée avoit composé l'hymne, qu'on y chantoit. Pausanias en parle en deux ou trois endroits de ses ouvrages, & il ne faut rien changer à ce nom.

Car la Chapelle de cette famille. C'est-à-dire, l'enceinte sacrée où cette famille faisoit ses initiations, & célébroit ses mystères. C'est cette même Chapelle que Pausanias appelle *Κλειστόν Λυκομίδων*.

Dans le bourg de Phlye. C'étoit un bourg de la Tribu Cecropide, ainsi nommé d'un certain Phlyus, fils de la Terre.

Il les apprenoit avec lenteur, & sans faire paroître qu'il y eût aucune inclination. Ce n'est pas que Themistocle méprisât ces sciences qui sont si nécessaires à un honnête homme, mais il ne les aimoit pas tant que ceux qui les regardant comme leur dernière fin, s'y arrêtent, & en font

faire paroître qu'il y eût aucune inclination ; au lieu que si l'on disoit quelque chose qui pût nourrir & augmenter la prudence , & rendre propre au maniement des affaires d'Etat , il l'écoutoit avec une attention & avec une application au-delà de son âge , & se l'approprioit comme se confiant en son heureux naturel , & ne desespérant pas de le mettre en pratique. De-là vint que long-tems après étant raillé dans une assemblée par des gens qui paroissoient mieux instruits que lui dans ce qu'on appelle urbanité , & dans tout ce qui fait l'agrément du commerce de la vie civile , il repoussa ces railleries par des paroles trop fortes & trop hautaines : *Je ne sçai* , dit-il , *ni accorder la lyre , ni toucher le psalterion ; mais qu'on me donne une ville , quelque petite & quelque inconnue qu'elle puisse être , je sçaurai la rendre grande , & lui acquérir un grand nom.*

Jugement de Plutarque sur une réponse que Themistocle fit à une raillerie.

Stesimbrotus veut pourtant qu'il ait été disciple d'Anaxagore , & qu'il ait étudié la Physique

toute leur occupation , ce que ne sçauroit jamais faire un homme qui se destine à l'Etat , & qui veut être utile à sa patrie. D'ailleurs Themistocle étoit trop boüillant pour s'accommoder de l'étude de ces sciences , qui est toujours trop lente ; ces fortes de naturels impetueux ne peuvent être instruits que par l'action.

Et se l'approprioit comme se confiant en son heureux naturel.] C'est-à-dire qu'il se rendoit ces

maximes propres pour s'en servir , ne doutant point que son heureux naturel n'obligeât les Athéniens à lui fournir les occasions de les mettre en pratique. C'est pourquoi , pour éclaircir le texte , j'ai crû devoir ajoûter , *& ne desespérant pas de les mettre un jour en pratique.*

Stesimbrotus] natif de l'isle de Thafos. Il avoit vû Pericles , & avoit fait un livre qui avoit pour titre de *Themistocle , Thucydide & Pericles.*

sous Melissus ; mais il n'a pas pris garde d'assez près au tems. Car lorsque Pericles, beaucoup plus jeune que Themistocle, assiegeoit Samos, Melissus la défendoit, & Anaxagore vivoit avec Pericles. Il vaut donc mieux suivre ceux qui disent que Themistocle s'attacha à Mnesiphilus le Phrearien. Ce Mnesiphilus n'étoit ni un Ora-

Ce Mnesiphilus n'est connu que par cet endroit de Plutarque.

Mais il n'a pas pris garde d'assez près au tems, car lorsque Pericles, beaucoup plus jeune que Themistocle.] L'objection que Plutarque fait à Stefimbrotus, peut être mise dans un plus grand jour, en disant qu'Anaxagore nâquit la premiere année de l'Olympiade LXX. que Themistocle gagna la bataille de Salamine la premiere année de l'Olympiade LXXV. & que Melissus défendit Samos contre Pericles la derniere année de l'Olympiade LXXXIV. qui est à peu près le tems qu'il commença à fleurir. Il ne se peut donc que Themistocle ait étudié ni sous Anaxagore, qui n'avoit que 20. ans lorsque ce Général gagna la bataille de Salamine, ni sous Melissus, qui ne commença à fleurir que trente-six ans après le gain de cette même bataille; cela est si clair qu'on n'a pas besoin d'autres preuves.

Melissus la défendoit.) Ce Melissus étoit de Samos, & il avoit été disciple de Parmenide. Il soutenoit que l'univers étoit immuable, immobile, toujours un, toujours semblable à lui-même, & toujours rempli : il disoit qu'il

n'y avoit point de mouvement ; mais qu'il sembloit y en avoir, & il enseignoit qu'il ne falloit jamais parler des Dieux, parce qu'on n'en avoit aucune connoissance sûre. Ces speculations abstraites ne faisoient pas toute son occupation ; il s'attacha extrêmement à la politique, & y réussit si bien, que les Samiens lui donnerent le commandement de la flotte. Il avoit cette charge quand Pericles assiegea & prit Samos la derniere année de l'Olympiade LXXXIV.

Il vaut donc mieux suivre ceux qui disent que Themistocle s'attacha à Mnesiphilus.) Je ne me souviens point d'avoir rien lû ailleurs touchant ce Mnesiphilus, & c'est une chose assez surprenante, qu'un homme, qui avoit été si habile dans l'art qui enseigne à gouverner les Etats ; & qui avoit eu pour disciple Themistocle déjà avancé dans le gouvernement de la Republique, soit entièrement inconnu. Il n'en est parlé que dans cet endroit de Plutarque, qui l'appelle Phrearien, c'est-à-dire, Athénien du bourg de Phrear.

teur, ni un de ces Philosophes qu'on appelloit *Physiciens* ; mais il s'appliquoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de sagesse, & qui n'étoit autre chose que la science qui enseigne à bien gouverner, & qui rend la prudence vigoureuse & agissante, & il s'y attachoit comme à une secte établie par Solon, & qui avoit passé de main en main jusqu'à lui. Ceux qui vinrent

La science qui enseignoit à gouverner les Etats, étoit seule honorée du nom de sagesse.

Mais il s'appliquoit uniquement à l'étude qui portoit alors le nom de sagesse.] Car les premiers sages étoient proprement de grands Politiques, qui s'attachent à donner des règles & des préceptes pour le gouvernement des Etats. Thales fut le premier qui poussa ses spéculations au-delà des choses d'usage, & qui renonçant à la Politique, s'attacha à la Physique. Tous les autres, comme dit Plutarque dans la vie de Solon, n'acquissent cette réputation de sagesse que par leur grande habileté dans la science qui traite du gouvernement des Etats.

Et il s'y attachoit comme à une secte établie par Solon.) Plutarque a égard à ce qu'il a écrit dans la vie de Solon tome premier : *Pour ce qui est de la Philosophie, à l'exemple des Sages de ce tems-là, il cultiva particulièrement cette partie de la Morale qui traite de la Politique ; car pour la Physique il y étoit très-simple & très-grossier.* Solon avoit donc trouvé cette secte déjà établie par les Sages de son tems ; mais

comme il fut le premier Législateur qui s'y attacha, & qui la porta à un très-haut degré de perfection & de réputation, Mnésciphius l'en regardoit justement comme le Fondateur & le Chef.

Et qui avoit passé de main en main jusqu'à lui.) Pendant l'espace de cent ou de six-vingts ans.

Ceux qui vinrent ensuite la mêlerent avec l'art de la déclamation & de la dispute.) C'est ce que Plutarque entend par *δικανταὶς τεχναις* & non pas l'art de la Plaidoirie ; car les Sophistes n'étoient pas des Orateurs, des Advocats, dont la profession n'a rien que de noble & d'honnête ; mais c'étoient des déclamateurs & des disputeurs, gens moitié Rheteurs & moitié Philosophes, qui s'exerçoient sur-tout dans le genre démonstratif, qui, comme dit Cicéron, est le domaine des Sophistes, plus propre à la pompe, qu'au combat, tout consacré aux gymnases & à la palestra, & banni du barreau à cause du mépris qu'on avoit pour lui. *Quod proprium Sophistarum pompa quam pugna ap-*

Origine des Sophistes.

ensuite la mêlerent avec l'art de la déclamation & de la dispute, & la firent passer de l'action aux paroles toutes nues ; c'est pourquoi, au lieu de *Sages*, ils furent appelez *Sophistes*. Il est vrai que Themistocle se mêloit déjà du gouvernement de la Republique, lorsqu'il frequenta Mnesiphilus.

Jeunesse de Themistocle impetueuse & inégale.

Dans les premiers bouillons de sa jeunesse, il fut inégal & peu arrêté, comme ne suivant que l'impetuosité de son naturel, qui n'étoit réglé ni par

tius gymnasis & palestra dicatum, spretum & pulsum foro. Orator ad M. Brutum. Plutarque dit fort bien que ceux qui vinrent après Mnesiphilus, commencerent à corrompre cette secte de Sages instituée & suivie par Solon. En effet Protagoras, qui florissoit vers l'Olympiade 84, fut le premier à qui on donna le nom de Sophiste. Et voici le portrait qu'en a fait Diogene Laërce : Il institua, dit-il, les disputes publiques, mêla le sophisme à la Philosophie, se mettant peu en peine du sens & de la pensée, il disputa contre des mots, & établit ce genre superficiel de dispute, qui est en vogue presentement comme Timon le dit en ces termes : Protagoras, cet homme mêlé, qui sçait très-bien l'art de la dispute. Quand Timon appelle Protagoras homme mêlé, il veut dire qu'il étoit moitié déclamateur & moitié Philosophe. Ce fut le premier, continue Diogene, qui changea la maniere de Socrate, &c. Cette race de Sophistes ne venoit que de naître, quand Platon vint

au monde ; il ne faut donc pas s'étonner qu'ils soient si souvent joüez dans ses écrits. Que ne devoit pas faire Platon pour venger Socrate, & quels efforts la vraie Philosophie n'étoit-elle pas obligée de faire pour étouffer ces monstres, qui l'ont toujours deshonorée, & qui l'ont presque entièrement proscrite ? malheureusement elle n'a pû en venir à bout.

Et la firent passer de l'action aux paroles toutes nues.) Non seulement aux paroles toutes nues, mais aux paroles toutes pleines de mensonge & d'erreur. On peut voir le Dialogue de Platon, qui a pour titre le *Sophiste*, où il en fait voir admirablement le ridicule & la fausseté.

Qui n'étoit réglé ni par la raison ni par l'éducation.) Car il avoit toujours été ennemi de toute sorte d'étude, & comme dit Thucydide : Il n'avoit cultivé les dons de la nature par aucune doctrine, ni pendant sa jeunesse, ni depuis qu'il fut dans le gouvernement,

la raison ni par l'éducation , & qui produisoit en lui des changemens de mœurs très-prompts d'une extrémité à l'autre , & le pouffoit le plus souvent à tout ce qu'il y avoit de plus mauvais , comme il l'avoüa lui-même dans la suite , en disant *que les poulains les plus difficiles & les plus fougueux deviennent les meilleurs chevaux , lorsqu'ils sont domptez & dresséz par un Ecuyer habile.*

Le conte qu'on ajoûte à cela , qu'il fut déshérité par son pere , & que sa mere vaincue par la douleur de voir la vie honteuse de son fils , se fit mourir volontairement , me paroît très-faux. Il est même démenti par des Auteurs mieux informez , qui écrivent que son pere voulant le détourner des affaires de la République, lui montra de vieilles galeres jettées & abandonnées sur le rivage , pour lui faire entendre que le peuple en use de même avec ses conducteurs , quand il n'en tire plus aucun service. Quoi qu'il en soit , il paroît que Themistocle s'appliqua de bonne heure & très-fortement aux affaires, & qu'il

*Ingratitude du
peuple pour ceux
qui l'ont servi.*

Et le pouffoit le plus souvent à tout ce qu'il y avoit de plus mauvais.) Car ces natures fortes pouffent dès le commencement plusieurs choses étranges & mauvaises , comme les terres les plus vigoureuses pouffent des brossailles & quantité de plantes sauvages , sans jamais se reposer. Mais enfin l'age & l'expérience , comme autant de façons , viennent aider & favoriser la raison & la vertu.

Themistocle étoit tellement porté à ce qu'il y avoit de plus mauvais , qu'Idomenée a écrit qu'un beau matin il attella à un char quatre courtisanes nues , & se fit traîner tout au travers du Céramique au milieu du peuple qui étoit assemblé , & cela dans un temps où les Athéniens ne connoissoient encore ni la débauche de vin , ni celle des courtisannes.

fut d'abord possédé d'un si violent désir de gloire, que dès le commencement, pour satisfaire son ambition, & pour tenir le premier rang, il heurta audacieusement les premiers & les plus puissans de la ville, & s'attira leur inimitié; il se broüilla surtout avec Aristide, qui lui étoit opposé en tout.

Il est vrai que la haine qu'il eut pour ce dernier, venoit de plus loin, & d'une cause puérile & légère; car ils avoient tous deux aimé le beau Stefileus, qui étoit de Teos, comme l'écrivit Ariston le Philosophe. De cette jalousie nâquit la dissension qui dura toujours entre eux sur le gouvernement de la République. Il y a pourtant lieu de croire que la différence de leur vie & de leurs mœurs augmentoit encore cette opposition & cet éloignement. Car Aristide étoit d'un naturel fort doux & d'une vertu & d'une probité consommée; il ne cherchoit dans son ministère ni la faveur du peuple, ni sa propre gloire, mais il alloit toujours à ce qu'il y avoit de meilleur, de plus sur & de plus juste; au lieu que The-

Teos vil'e de l'Asie mineure, dans une presqu'Isle, vis-à-vis de Chio.

Portrait d'Aristide.

Car ils avoient tous deux aimé le beau Stefileus qui étoit de Teos.] Ce ne peut être ce Stefileus dont il est parlé dans Thucydide, & qui fut tué à la bataille de Marathon. Car, outre qu'il étoit Athénien, il avoit à ce combat un commandement considérable, & étoit beaucoup plus vieux qu'Aristide & que Themistocle: c'est peut-être celui dont il est parlé dans le Laches de Platon.

Ariston le Philosophe.) Ariston de Ceos, Philosophe Peripatéticien qui avoit écrit une histoire amoureuse, où il avoit ramassé toutes les aventures semblables qu'avoit produites l'amour. Il avoit traité cette matière à l'imitation de son maître Aristote, qui avoit fait aussi une histoire amoureuse. Clearchus sorti de la même école, suivit aussi cet exemple.

mistocle étoit remuant & inquiet, pouffoit le peuple à beaucoup d'entreprises, & introduisoit de grandes nouveautez; c'est pourquoi Aristide étoit souvent forcé de le contredire, & de s'opposer à lui pour empêcher son agrandissement; car Themistocle étoit si enflammé du désir de gloire, si passionné pour les grands exploits, & si plein d'ambition, qu'étant encore jeune lorsque la bataille de Marathon fut donnée contre les barbares, comme on célébroit par-tout la valeur & la conduite de Miltiade, qui l'avoit gagnée, on le voyoit le plus souvent renfermé en lui-même tout pensif, il passoit les nuits entières sans fermer l'œil, il ne se trouvoit plus aux festins publics comme à son ordinaire; & lorsque ses amis, étonnez de ce changement, lui en demandoient la raison, il leur répondoit *que les trophées de Miltiade ne le laissoient pas dormir.* Aussi pendant que tous les autres Athéniens ne doutoient pas que la défaite des Barbares à cette journée de Marathon, ne fut la fin de la guerre, Themistocle au contraire pensoit qu'elle étoit le

Caractère de Themistocle.

Sen ambition;

Ce que les victoires de Miltiade faisoient sur lui.

Sa prévoyance.

Pour empêcher son agrandissement,] qu'il regardoit comme très-dangereux pour la République.

Qu'étant encore fort jeune lorsque la bataille de Marathon fut donnée.] La seconde année de l'Olympiade LXXII.

Il ne se trouva plus aux festins publics.] Dans le texte au lieu de

ποτα, festins publics, quelques manuscrits ont ποτα, lieux publics; j'aime mieux la leçon rectifiée.

Themistocle au contraire pensoit qu'elle étoit le commencement, & comme le signal de plus grands combats.] Car il ne doutoit pas que Darius ne comprit enfin que le seul moyen de venir à bout des

commencement & comme le signal de plus grands combats , auxquels il se dispoſoit toujours lui-même pour le ſalut de la Grece , & y préparoit de bonne heure ſes citoyens , prévoyant de loin ce qui devoit arriver.

Pour cet effet , la première choſe qu'il fit d'abord , fut que les Athéniens ayant accoutumé de diſtribuer entre eux tous les revenus qu'ils tiroient des mines d'argent , qui étoient dans un lieu de l'Attique appelé Laurium , il eut ſeul le courage de propoſer au peuple d'abolir ces diſtributions , & d'employer cet argent à bâtir des vaiſſeaux à trois rangs de rames pour faire la guerre aux Eginetes , alors redoutables à toute la Grece , & les maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaiſſeaux ; ce fut par-là qu'il vint à bout de les perſuader , non pas en les

Laurium , montagne de l'Attique , près du Promontoire de Sunium.

Egine , Ile près du Port de Pirée.

Utilité des forces maritimes pour les Athéniens.

Grecs , c'étoit de les attaquer vigoureuſement par mer , qui étoit leur endroit foible.

Prévoyant de loin ce qui devoit arriver.) Perſonne n'a jamais prévu plus ſûrement que Themistocle ce qui devoit arriver , auſſi Thucydide lui donne cet éloge : ἐπὶ ἀλλήλων τοῦ γανησιμῶντος ἀεὶ καὶ ἴσως.

Il eut ſeul le courage de propoſer au peuple d'abolir ces diſtributions.] Il falloit en effet bien du courage pour oſer faire cette propoſition. Le peuple ne ſacrifie pas volontiers ſes intérêts particuliers à l'utilité publique , & n'aime pas

à acheter le bien de l'Etat par ſes pertes particulières. Ce ſeul exemple fait voir qu'une des plus grandes reſſources d'un Etat , c'eſt l'emploi utile de ſes finances.

Aux Eginetes , alors redoutables à toute la Grece , & les Maîtres de la mer par le grand nombre de leurs vaiſſeaux.] Il paroît pourtant par l'hiſtoire ancienne qu'avant l'expédition de Xerxes , les Eginetes n'avoient que très-peu de vaiſſeaux , encore n'étoit-ce que de très-petits vaiſſeaux , qui n'avoient que cinquante rames.

Et ce fut par-là qu'il vint à bout de les perſuader , non pas en les

Comment Themistocle persuada aux Athéniens de bâtir des vaisseaux.

menaçant de Darius & des Perses, car ils étoient déjà bien loin, & on ne craignoit que foiblement qu'ils revinssent; mais en reveillant leur animosité & leur ancienne jalousie contre Egine, pour les porter à faire ces préparatifs. Car de cet argent on bâtit cent galères qui combattirent contre Xerxes; & dès ce moment-là en tournant & conduisant peu à peu la République du côté de la Marine, & en lui faisant voir que par terre elle ne pouvoit pas même résister à ses égaux, au lieu que par ses forces maritimes elle seroit en état, non seulement de repousser les Barbares, mais de s'affujettir la Grece entiere,

menaçant de Darius & des Perses.] Thucydide assure pourtant qu'il se servit de ces deux raisons, & de la guerre qu'ils avoient contre les Eginetes, & du retour du Roi de Perse, qu'on craignoit. *αδυνατός Θμιστοκλῆς ἔπειθ' Ἀθηναίους πολεμῆσαι καὶ ἀμὰ τοῦ βασιλέως προσδοκίμῳ ἔντοσι.* Et Platon dans le troisieme liv. des Loix, marque expressement que tous les jours on recevoit des nouvelles à Athènes des grands préparatifs que Darius faisoit contre eux; que Darius étant mort, ils sçurent que son fils Xerxes avoit hérité de son ressentiment, & qu'il se préparoit à venir exécuter les grands desseins de son pere, ce qui les jettoit dans une terrible consternation. Quelle apparence donc que Themistocle ne se servit pas de cette frayeur pour les

porter à s'appliquer à la Marine, afin d'être en état de résister à un Prince qui venoit les attaquer avec une flotte de plus de mille vaisseaux? Plutarque a mieux aimé suivre Herodote, qui dit seulement que Themistocle obligea les Athéniens à bâtir deux cent galères pour faire la guerre aux Eginetes, liv. VII. sect. 144.

Et en conduisant peu à peu la République du côté de la marine.] Jusqu'à Themistocle les Athéniens ne s'étoient presque pas appliquez à la Marine, ils n'avoient que des vaisseaux de charge; ceux qu'ils bâtirent même par le conseil de Themistocle, n'étoient pas tous couverts, mais en peu de tems ils s'y rendirent très-habiles. On peut voir ce qui a été remarqué sur la vie de Themistocle, pag. 35. tom. I.

*Reproche qu'on
faisoit à Themisto-
cle.*

de bonnes troupes de terre, comme dit Platon ; il en fit des matelots & des troupes de mer, & s'attira ce reproche, qu'il avoit arraché aux Atheniens la pique & le bouclier pour les reduire au banc & à la rame ; son avis même passa malgré les efforts de Miltiade qui s'y opposoit, comme le rapporte Stesichore.

Que si par ce conseil il corrompit la simplicité

*De bonnes troupes de terre, comme dit Platon, il en fit des matelots & des troupes de mer.] Plutarque tourne en éloge ce que Platon dit comme un blâme. Car il dit crument dans le IV. liv. des Loix, pag. 706. de bons soldats de terre pesamment armez, & qui attendoient l'ennemi de pied ferme, Themistocle en avoit fait des matelots accoutumés à la moindre alarme de s'enfuir dans leurs vaisseaux, & d'en descendre de même sans croire faire rien de bon-
teux, n'osant pas s'exposer à la mort en soutenant le choc de l'ennemi.*

Malgré les efforts de Miltiade qui s'y opposoit.] Cette opposition de Miltiade n'étoit pas mal fondée ; car outre les inconvénients qu'il prévoyoit, & qu'il ne manquoit pas de représenter tels qu'ils sont dans Platon, il remontoit le peu d'apparence qu'il y avoit qu'un peuple tout neuf aux combats de mer, & qui n'étoit en état d'armer que des petits vaisseaux, pût résister à une puissance aussi formidable que celle

des Perses, qui avec une flotte de plus de mille vaisseaux, avoient encore une nombreuse armée de terre.

Que si par ce conseil il corrompit la simplicité & la pureté de la République, c'est une question de Philosophie trop profonde pour l'histoire.] Plutarque ne pouvoit pas s'empêcher de parler ici du reproche qu'on avoit fait à Themistocle, qu'en rendant les Athéniens hommes de mer, il avoit corrompu la République ; mais il n'a eu garde de s'engager à traiter cette question, moins, à mon avis par respect pour l'Histoire, que pour épargner son Heros à qui la décision n'auroit peut-être pas été trop favorable. Aristote dans le VII. liv. de ses Politiques a fait un Chapitre où il examine si le voisinage de la mer & les forces maritimes sont utiles aux villes bien policées, & sur les secours, les commoditez & l'abondance, que les Citoyens en tirent, il conclut qu'elles sont très-utiles, pourvu qu'on évite la corruption des mœurs qui est

& la pureté de la République, c'est une question de Philosophie trop profonde pour l'histoire; mais que pour cette fois la Grece ait dû

Grande question sur cet établissement de Themistocle.

le fruit ordinaire du commerce qu'on a avec les étrangers. Cette décision ne donne pas entièrement gain de cause à Themistocle, mais peut-être que l'extrémité, où la ville d'Athènes étoit réduite quand il donna ce conseil, fait un cas particulier qu'on ne doit pas juger par les voyes ordinaires; la nécessité autorise ce qui seroit peut-être blâmable dans la prospérité. C'étoit à Themistocle, dira-t-on, à sauver la ville, & c'étoit à ceux qui gouvernerent après lui, à prévenir les inconveniens qui pouvoient arriver du changement qu'il avoit introduit. C'est à quoi Platon répond dans son IV. liv. des Loix, où il traite le même sujet qu'Aristote. Il fait parler dans ce Dialogue un Athénien, un Candiot & un Lacédémonien. Le Candiot pour louer cette action de Themistocle, dit que tous les peuples de Crete regardoient le gain de la bataille navale de Salamine comme l'unique cause du salut des Grecs. L'Athénien répond que beaucoup de Grecs & de Barbares la regardoient de même, mais que le Lacédémonien & lui étoient persuadés que la bataille de Marathon avoit commencé le salut de la Grece, & que celle de Platées l'avoit achevé, parce que l'une & l'autre

avoient rendu les Grecs meilleurs, mais que les batailles navales de Salamine & d'Artemise avoient fait tout le contraire. Or quand il s'agit d'une bonne politique, on regarde sur-tout à la nature du pays & aux loix qui y sont établies. Car de se tirer d'un danger present, ce n'est pas ce qu'il y a de plus considérable, ce qui mérite toute l'attention d'un homme d'Etat, c'est de voir si les moyens qu'il choisit, rendront ses peuples aussi bons qu'ils puissent être pendant qu'ils subsisteront. Et il pose en fait que dès le temps de Thesée, les Athéniens auroient été plus heureux de continuer de payer à Minos le tribut de sept jeunes garçons, & d'autant de jeunes filles, que d'avoir pensé à équiper des vaisseaux & à s'appliquer à la Marine. En voilà assez pour ceux qui voudront approfondir la matière, & examiner les biens & les maux que la mer a faits aux Athéniens. Si Platon a raison, Athènes aura eu la même fortune que Rome. L'Asie vaincue aura toujours ruiné ses vainqueurs. Mais je doute fort que les politiques en conviennent. Quand on a sauvé une ville on peut travailler à la rendre sage, mais il n'est plus tems, quand on l'a perdue.

son salut à la mer, & que ses vaisseaux ayent remis sur pied la ville d'Athenes, qui étoit entièrement abbattue, c'est ce qui paroît par mille preuves, & sur-tout par le désespoir de Xerxes, qui d'abord après la défaite de ses vaisseaux, prit la fuite, comme ne pouvant plus tenir tête aux Athéniens, quoique son armée de terre fût encore entière, & qu'elle n'eût reçu aucun échec; & s'il laissa Mardonius, ce fut à mon avis,

Qui étoit entièrement abbattue.] C'étoit de quoi Miltiade ne tomboit pas d'accord, il prétendoit qu'elle pouvoit se soutenir par ses troupes de terre, & qu'elle ne devoit pas abandonner aux Barbares ses murailles & ses Dieux. Aussi Themistocle a-t'il été blâmé d'avoir abandonné la ville, comme cela paroît par cet endroit de Cicéron, qui écrivant à Atticus & parlant de Pompée qui avoit quitté Rome, dit, Epist. XI. liv. VII. *Urbem tu relinquis? ergo idem si Galli veniant. Non est, inquit, in parietibus respublica: at in aris & focis. Fecit idem Themistocles, fluctum enim totius Barbaria ferre urbs una non poterat. At idem Pericles non fecit annum fere post quinquagesimum. Cum prater mœnia nil teneret. Nostris olim, urbe reliqua capta, arcem tamen tenuerunt. Quoi abandonner la ville? vous l'abandonneriez donc de même si les Gaulois revenoient. La ville, dit-il, ne consiste point dans ses murailles. Non, mais elle consiste dans ses autels &*

dans ses foyers. Themistocle, ajoute-t'il, fit la même chose, car une ville seule ne pouvoit pas soutenir cette inondation de barbares. Mais Pericles ne suivit pas cet exemple environ 50. ans après, lorsqu'il ne lui restoit plus que les murailles. Et nos ancêtres, après avoir perdu Rome, ne s'abandonnerent pas à ce désespoir, & conserverent encore le Capitole. Mais quoiqu'en disent ces grands politiques, on trouvera toujours qu'il vaut mieux conserver la ville en l'abandonnant, que de la perdre en s'opiniâtrant à y demeurer.

Et sur-tout par le désespoir de Xerxes qui d'abord après la défaite de ses vaisseaux prit la fuite.] Thucydide a fourni cette preuve à Plutarque, car il écrit la même chose dans son premier livre; mais cette preuve me paroît foible; on ne peut rien conclure de la précipitation aveugle de ce Roi barbare. Si la défaite de ses vaisseaux lui fit prendre la fuite, la défaite de son armée de terre ne l'auroit pas plus rassuré.

bien

bien plus dans le dessein d'arrêter les Grecs, que dans l'esperance de les vaincre.

Quelques Auteurs écrivent qu'il travailla toute sa vie à amasser de l'argent par un esprit de liberalité & de magnificence ; car comme il aimoit à faire de pompeux sacrifices, & à recevoir splendidement les étrangers, il avoit besoin de beaucoup de bien pour fournir à ces dépenses excessives. Mais les autres l'accusent d'une mesquinerie & d'une avarice sordide, jusqu'à lui reprocher qu'il envoyoit vendre au marché les présents qu'on lui faisoit. Un jour il demanda un jeune poulain à Philides qui avoit des haras, & en ayant été refusé, il le menaça *que bien-tôt il feroit de sa maison un second cheval de Troye*, lui donnant à entendre par cette énigme qu'il lui susciteroit des procez & des querelles avec ses parens & ses amis. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y avoit point d'ambition pareille à la sienne ; car étant

Dans quelle vûë Themistocle travailloit à amasser de l'argent.

Il étoit accusé d'avarice.

Quelques Auteurs écrivent qu'il travailla toute sa vie à amasser de l'argent par un esprit de liberalité & de magnificence.] Ces Auteurs vouloient cacher sous ces specieux prétextes le vice de Themistocle qui étoit l'avarice & un amour sans bornes pour l'argent. Il ne faut que lire le VIII. liv. d'Herodote. Mais d'un autre côté, comment accorder cette prétendue avarice avec les largesses qu'il faisoit lorsqu'il s'agissoit de l'interêt de la République ? Il y a bien de l'apparence que cette avarice de Themistocle étoit l'avarice prudente d'un politique ambitieux, qui amasse de l'argent pour avoir dans l'occasion les fonds nécessaires au succès de ses grands desseins.

Que bien-tôt il feroit de sa maison un second cheval de Troye.] C'est-à-dire, qu'il rempliroit sa maison d'ennemis qui causeroient enfin sa ruine, comme le cheval de bois étoit plein de Grecs qui saccagerent Troye.

Hermione, ville maritime du Peloponèse, dans le sinus Argolicus.

Maisons des joueurs d'instrumens fort fréquentées à Athènes.

Cimon, fils de Miltiade, Général des Athéniens.

Themistocle accusé d'insolence & de présomption.

Il fait les frais d'une Tragedie, & remporte le prix.

encore jeune & peu connu, il pria un joueur de lyre nommé Epicles, natif d'Hermione, qui étoit fort estimé des Athéniens, de venir tenir son école dans sa maison, afin d'attirer tous les jours chez lui beaucoup de monde; & dans un voyage qu'il fit pour assister aux Jeux Olympiques, il se picqua d'égaliser ou de surpasser même Cimon dans la somptuosité de sa table, dans la magnificence de ses pavillons, & dans la richesse du reste de son train & de son équipage, ce qui ne plut pas aux Grecs, qui trouvoient que ce grand éclat convenoit à Cimon, qui étoit jeune & de grande Maison; mais que Themistocle qui n'étoit pas encore connu, ne devoit passer que pour un presomptueux, de s'élever ainsi au-dessus de son état & de sa fortune.

Il fit les frais d'une Tragedie avec tant de magnificence, qu'il remporta le prix; cette sorte de combat étant déjà alors recherché avec beaucoup d'empressement & de faste, & il fut si char-

Il pria un joueur de lyre, nommé Epicles.] Ces joueurs de lyre étoient fort estimez, non-seulement chez les Grecs, mais aussi chez les Barbares; c'étoient des gens graves qui ne se bornoient pas à chanter & à jouer de la lyre; ils se mêloient aussi des affaires d'Etat, comme cela paroît par mille exemples de l'Histoire ancienne.

Mais que Themistocle, qui n'étoit pas encore connu.) Nous voyons

ici le jugement que les Athéniens faisoient de ceux qui prenoient un vol qui ne convenoit ni à leur naissance, ni à leur fortune.

Cette sorte de combat étant dès-lors recherché avec beaucoup d'empressement & de faste.] Alors il n'y avoit que peu de temps que la Tragedie commençoit à se perfectionner, & les Athéniens avoient un si grand goût pour ce spectacle, que dans les jeux que les Magistrats & les plus ri-

mé de sa victoire, que pour la rendre immortelle, il consacra une placque d'airain avec cette inscription : *Themistocle du bourg de Phrear fournissoit les frais du cœur; Phrynichus étoit auteur de la Tragedie, & Adimantus Archonte* ; cependant il étoit fort agréable au peuple, tant parce qu'il nommoit tous les citoïens chacun par leur nom sans le secours de personne, que parce que dans tous leurs differends il étoit leur Arbitre sans aucune partialité ; aussi répondit-il au Poëte Simonide de Chio, qui lui de-

Pourquoi il étoit agréable au peuple.

ches Citoyens donnoient au peuple, ils ne pouvoient lui faire un plus grand plaisir, que de le regaler des plus belles Tragedies avec le plus de magnificence. Cela caufoit une très-grande émulation entre eux, chacun tâchant de surpasser ses rivaux, non seulement par la richesse des habits, & par la magnificence des décorations & de toute la scene, mais aussi par la beauté des Tragedies, & par le mérite du Poëte de qui on les achetoit. J'ai expliqué cela plus au long sur la poétique d'Aristote.

Phrynichus étoit Auteur de la Tragedie.] Phrynichus Poëte tragique, disciple de Thespis, & contemporain d'Eschyle. Il fut le premier qui mit des femmes sur le théâtre. Ses principales pièces furent *Actæon*, *Alceste* & les *Danaïdes*.

Et Adimantus Archonte.) La dernière année de l'Olympiade LXXV. Themistocle remporta

donc ce prix trois ans après avoir gagné la bataille de Salamine.

Aussi répondit-il.] Il y a ici au texte une faute évidente, ἀσπίς πρ, ce qui ne peut avoir aucun sens, ni s'ajouter avec l'infinif *ἐμείν* qui suit. Il faut corriger comme M. Salvini ἀσέ πρ, & mettre une virgule avant ἀσέ.

Au Poëte Simonide de Chio.] C'est une faute de copiste. Tartarque avoit écrit *au Poëte Simonide de Ceos*, car Simonide étoit de Ceos, Isle de la mer Egée ; c'est pourquoi Horace a appelé ses lamentations *Cea munera nenia*. Outre ces lamentations qui étoient un Poëme, où il déplorait les malheurs arrivés à plusieurs personnes, il avoit décrit en vers les batailles de Marathon & de Salamine, il avoit fait aussi des Elegies & des Odes. Il fut fort aimé de Pausanias, Roi de Lacédémone, & d'Hieron, Roi de Sicile ; & Platon lui a fait encore plus d'honneur que la faveur de ces

*Belle réponse de
Themistocle au
Poète Simonide.*

*Reproche qu'il
faisoit à ce même
Poète.*

*Il fait bannir
Aristide.*

mandoit quelque chose d'injuste pendant qu'il étoit Archonte : *Comme tu ne serois pas bon Poète, si tu faisois des vers contre les regles de la Poësie, je ne serois pas non plus bon Magistrat, si je t'accordois quelque grace contre les Loix.* Une autre fois il railloit le même Simonide, & lui souûtenoit *qu'il avoit perdu le sens de déchirer, comme il faisoit par ses vers, les Corinthiens qui habitoient une si grande & si puissante ville, & de se faire peindre, lui qui étoit si laid.*

Sa puissance étant fort augmentée, & son crédit auprès du peuple fort accru, il opprima Aristide par sa faction, & le fit bannir du ban de l'Ostracisme. Sur les nouvelles du retour des Medes contre les Grecs, les Athéniens s'étant assembles pour délibérer quel Général ils devoient élire, & tous les plus considérables étonnez du péril, re-

Rois, car il l'a appelé *Divin*, épithete qui nous fait encore aujourd'hui juger de son mérite. Il mourut la premiere année de l'Olympiade LXXVIII. âgé de près de quatre-vingt dix ans. Il en avoit donc près de quatre-vingts quand il décrivit la bataille de Salamine.

Pendant qu'il étoit Archonte.]

La troisiéme année de l'Olympiade LXXI. deux ou trois ans avant la bataille de Marathon. Il falloit que Themistocle fût alors fort jeune; mais je croirois que Plutarque s'est trompé, & que ce Themistocle Archonte est un autre que celui dont il écrit la vie. Car comment accorder

l'année de cet Archontat avec l'âge de Themistocle ? Il seroit encore plus difficile de l'accorder avec ce que Plutarque lui-même a écrit ailleurs, que Themistocle jusqu'à la bataille de Marathon, mena une vie très-débordée, & qu'il n'y eut que l'honneur que Miltiade acquit dans cette journée, qui le réveilla & qui le retira de ses infames débauches. Herodote écrit en propres termes que Themistocle ne venoit que d'être placé dans les premiers rangs quand Xerxes partit pour la Grece. Comment étoit il donc premier Archonte deux ans avant la bataille de Marathon ?

nonçant à cet honneur, Epicydes, fils d'Euphemides, Orateur d'une éloquence fort vehemente, mais homme de peu de courage, & qui n'étoit pas à l'épreuve de l'argent, se presenta pour demander cette Charge, & il y avoit bien de l'apparence qu'il l'obtiendrait par la voye des suffrages. Themistocle donc, de peur que la conduite de cette guerre venant à tomber en de si indignes mains n'entraînât la ruine entiere des affaires, prit le parti de racheter à beaux deniers comptans l'ambition de cette ame venale.

Belle action de Themistocle.

On louë aussi avec justice ce qu'il fit à l'Interprete, qui avoit accompagné les Ambassadeurs que le Roi de Perse envoyoit pour demander l'eau & la terre aux Grecs; car par un Décret du peuple il

Ce qu'il fit à l'Interprete des Ambassadeurs du Roi de Perse.

Demander l'eau & la terre, formule des Rois de Perse.

Et il y avoit bien de l'apparence qu'il l'obtiendrait par la voye des suffrages.) Car chacun craignant le péril, il ne doutoit pas qu'ils ne fussent tous ravis de faire tomber sur Epicydes une charge si pesante & si difficile.

N'entraînant la ruine entière des affaires de l'Etat.] Et par son peu de courage, & encore plus par son avarice, car il étoit à craindre que cette ame venale ne se laissât corrompre par l'or des Perses.

On louë aussi avec justice ce qu'il fit à l'Interprete, qui avoit accompagné les Ambassadeurs.) Herodote assure que Xerxes n'envoya point d'Ambassadeurs demander la terre & l'eau aux

Athéniens, parce qu'il se souvenoit que ceux que son pere Darius y avoit envoyez dans la premiere guerre, avoient été fort mal reçus. Les Athéniens les avoient jettez dans des puits, en leur disant, *voilà la terre & l'eau que vous pouvez porter à votre maître.* Il faut donc que Plutarque parle ici des premiers Ambassadeurs, de ceux de Darius; mais c'est toujours la même difficulté dont j'ai déjà parlé. Comment accorder cette action avec la grande jeunesse de Themistocle?

Pour demander l'eau & la terre aux Athéniens.) C'étoit la formule ordinaire des Rois de Perse, quand ils vouloient que des

le fit prendre & condamner à mort, sur ce qu'il avoit eu l'audace de faire servir la Langue Grecque à expliquer les ordres d'un Barbare.

Sévérité de Themistocle envers Arthmius.

On ne vante pas moins la sévérité dont il usa envers Arthmius de la ville de Zele, qui sur son rapport fut noté d'infamie avec ses enfans & toute sa postérité, parce qu'il avoit apporté aux Grecs l'or des Medes. Mais la plus grande & la plus loüable de toutes ses actions, c'est d'avoir assoupi les guerres intestines des Grecs, & reconcilié leurs villes, en leur persuadant de suspendre leurs inimitiez à cause de cette guerre, à quoi l'on prétend que Chileus d'Arcadie le servit très-utilement.

La plus grande des actions de Themistocle.

Il veut obliger les Athéniens à monter sur mer.

Dès le moment qu'il eût été élu Général, il tâcha d'obliger les Athéniens à monter sur mer, leur remontrant qu'ils devoient quitter leur ville, & aller sur leurs vaisseaux le plus loin

peuples se rendissent à eux & devinssent leurs sujets; ils leur envoyoiient demander la terre & l'eau, c'est-à-dire, une entiere sujettion désignée par le renoncement à ces deux choses si nécessaires à la vie.

Arthmius de Zele.] Zele étoit une ville de l'Asie mineure, entre la Cappadoce & le Pont Euxin. Il ne faut pas la confondre avec une autre ville qui étoit dans la Troade, car celle-ci s'appelloit Zelée & non pas Zele. Il falloit donc que cet Arthmius fût un Asiatique établi à Athènes.

Et cela paroît manifestement par un passage d'Eschine, dans son Oraison contre Ctesiphon. Cet Orateur dit aux Athéniens, *peu s'en fallut qu'Arthmius de Zele qui s'étoit venu établir à Athènes, & avec lequel les Athéniens avoient contracté publiquement le droit d'hospitalité, ne fût condamné à mort par vos ancêtres pour avoir porté en Grece l'or des Medes, mais on se contenta de le bannir à son de trompe, non-seulement de la ville; mais de toutes les terres de la domination des Athéniens. N'auriez-vous donc point de honte, &c.*

qu'il se pourroit de la Grece , au-devant de la flotte des Barbares ; mais le peuple s'étant opposé à cet avis, il mena une grosse armée à Artemise avec les Lacédémoniens pour couvrir la Thessalie, qui ne paroissoit pas encore avoir embrassé le parti des Medes. Mais après qu'ils furent revenus de là sans rien faire , & que les Thessaliens s'étant enfin déclarez pour le Roi de Perse, l'exemple de leur désertion eut été suivi de tout le pays jusqu'à la Beotie, les Athéniens commencerent alors à goûter l'avis de Themistocle qui leur conseilloit de combattre par mer ; ils l'envoyent donc avec des vaisseaux à Artemise pour garder le Détroit. Là tous les autres Grecs, d'un commun accord , voulurent ceder aux Lacédémoniens , & déferer l'honneur du Commandement à leur Chef Eurybiade ; mais les Athéniens refusoient d'obéir , & prétendoient que le Commandement leur étoit dû , parce qu'ils fournissoient eux-seuls plus de vaisseaux que

Le peuple s'oppose à cet avis.

Ce qui les força à s'y rendre.

Les Athéniens prétendent commander la flotte des Alliez.

Il mena une grosse armée à Artemise.) Dans ce premier voyage il n'alla pas à Artemise, il embarqua sur l'Euripe une armée de terre composée de dix mille hommes, descendit au port de l'Archaië, & avec la cavalerie des Thessaliens, qui le joignit, il campa entre le Mont-Olympe & le Mont-Ossa ; mais ayant appris que Xerxes étoit entré dans la Thessalie par la Macedoine superieure, il ramena son armée,

ainsi les Thessaliens abandonnez, se livrerent aux Barbares. Voilà comme le raconte Herodote. Dans la suite Plutarque marque parfaitement la situation d'Artemise.

Parce qu'ils fournissoient eux-seuls plus de vaisseaux que tous les autres Grecs ensemble.) Cela paroît par le dénombrement qu'en fait Herodote au commencement du VIII. liv. car il dit que les Athéniens fournissoient 127. vais-

*Grande action de
Themistocle.*

tous les autres Grecs ensemble. Themistocle voyant le danger où l'on s'exposoit par cette diffusion, ceda lui-même toute l'autorité à Eurybiade, & apaisa les Athéniens, en leur promettant que s'ils se portoient en vaillans hommes à cette guerre, tous les autres Grecs leur cederoient ensuite volontairement la prééminence, & feroient gloire de leur obéir. En quoi il semble avoir été la principale cause, & du salut des Grecs en général, & de la gloire que les Athéniens acquirent en particulier d'avoir sçu vaincre par leur courage leurs ennemis, & par leur déférence leurs Alliez.

La flotte des Barbares étant venu jeter l'ancre aux Aphetes, Eurybiade, étonné d'avoir en tête

seaux, & que tous les autres Grecs ensemble en fournissoient 151. mais de ces 151. il y en avoit 20. qui appartenoient aux Athéniens & qu'ils avoient prêtés aux Chalcidiens, ainsi les Athéniens en fournissoient 147. & les autres 131.

Themistocle donc voyant le danger où l'on s'exposoit par cette diffusion.] Herodote assure qu'elle auroit entraîné la perte de la Grece, car tous les Confederez avoient protesté qu'ils se retire-roient, si l'on ne donnoit le commandement à un Lacédémonien.

Tous les autres Grecs leur cederoient ensuite volontairement la prééminence, & feroient gloire de leur obéir.] Themistocle promet-

toit cela trop legerement; mais il ne cherchoit qu'à amuser les Athéniens. Bien loin que les Lacédémoniens cedassent dans la suite cette prééminence, il fallut que les Athéniens eussent recours à la ruse pour la recouvrer. Ils prirent pour prétexte l'orgueil de Pausanias.

En quoi il semble avoir été la principale cause.] Voilà deux grands avantages que Themistocle tira de sa déférence, en cedant si à propos le commandement aux Lacédémoniens. Un politique gagne souvent plus en cedant qu'en se roidissant.

Aux Aphetes.] C'étoit une ville maritime sur la côte de la Magnesie à l'entrée du Sinus

un si grand nombre de vaisseaux, & d'apprendre encore qu'il y en avoit deux cent autres qui alloient par les derrieres de l'Isle de Sciathus pour les enfermer, voulut sans perdre de tems regagner le dedans de la Grece, & côtoyer le Peloponese, afin que l'armée de terre pût secourir celle de mer, persuadé que la flotte des ennemis étoit invincible. Les Eubéens avertis de ce dessein, & craignant que les Grecs ne les abandonnassent, firent parler sous main à Themistocle par un homme, nommé Pelagon, qu'ils lui envoyerent avec une grosse somme d'argent, Themistocle ayant reçu cet argent, le donna à Eurybiade, comme l'écrivit Herodote; mais un Athénien, appelé Architeles, qui étoit Capitaine du vaisseau

Vaisseau de Thésée.

sacré, & qui n'avoit pas de quoi payer ses mate-

Thermaicus. Elle fut ainsi nommée, parce que ce fut de là que partirent les Argonautes.

Qui alloient par les derrieres de l'Isle de Sciathus pour les enfermer.] Ces deux cent vaisseaux devoient aller faire le tour de l'Eubée, le long de Capharée & de Geraste, & entrer dans l'Euripe. De cette maniere la flotte des Grecs qui étoit à Artemise, auroit été enveloppée,

Themistocle ayant reçu cet argent, le donna à Eurybiade, comme l'écrivit Herodote.] Plutarque met la chose en beau pour l'honneur de Themistocle, car ce n'est pas ainsi qu'Herodote l'écrivit, au contraire, il dit formellement que

de trente talens, trente mille écus, que les Eubéens envoyerent à Themistocle, il n'en donna que cinq à Eurybiade, & trois au Capitaine des Corinthiens, nommé Adimante, & qu'il garda le reste pour lui.

Capitaine du vaisseau sacré.) On appelloit ainsi le vaisseau que les Athéniens envoioient tous les ans à Delos pour faire des sacrifices à Apollon, & l'on prétend que c'étoit le même sur lequel Thésée avoit mené en Crete les quatorze jeunes enfans que les Athéniens payoient de tribut à Minos. Platon dans le commencement du Phédon.

Stratagème de Themistocle pour retenir un Capitaine de vaisseau qui vouloit se retirer.

Mille écus.

lots, s'opposoit à ses desseins & vouloit qu'on s'en retournât sans différer; c'est pourquoi Themistocle excita contre lui ses citoyens, déjà assez irrités, de sorte que se jettant dans son vaisseau, ils lui enleverent son souper, & pendant qu'Architeles étonné de cette insolence, & fort indigné de cet affront, se préparoit à en porter ses plaintes, Themistocle lui envoya sur l'heure même du pain & de la viande dans un panier, au fonds duquel il avoit mis un talent, & lui fit dire qu'il soupât ce soir-là à son aise, & que le lendemain il eût à contenter ses matelots, qu'autrement il le décrieroit auprès des Athéniens, & le dénonceroit comme un traître qui avoit reçu de l'argent des ennemis. Cette particularité est racontée par Phantias de Lesbos.

Bataille d'Artemise, on y combattit pendant trois jours.

L'utilité dont elle fut pour les Grecs.

Les divers combats qui furent donnez alors dans ce détroit contre les vaisseaux des Barbares ne contribuerent pas beaucoup à la décision de cette guerre; mais ce fut un essai d'une très-grande utilité pour les Grecs, en ce qu'il les convainquit par leur propre expérience au milieu des plus grands dangers, que ni le grand nombre des vaisseaux, ni les pompeuses & magnifiques décorations de leurs proûes, ni les cris insolens, ni les chants de victoire des Barbares,

Les divers combats qui furent donnez alors dans ce détroit.] Il y eut trois combats pendant trois jours consecutifs; Clinias pere

d'Alcibiade fit des merveilles au dernier. Il avoit armé à ses dépens un vaisseau monté de deux cens hommes.

n'ont rien de formidable pour des hommes qui sçavent en venir aux mains, & qui ont le courage de combattre de pied ferme, & qu'il leur fit voir que méprisant toute cette vaine monstre, il faut aller droit à l'ennemi, le saisir corps à corps, & ne lâcher jamais prise. Aussi Pindare, connoissant bien cet avantage, semble n'avoir pas mal dit en parlant de cette bataille d'Artemise, *les fils des Athéniens ont jeté les glorieux fondemens de la liberté de la Grece.* En effet le commencement de la victoire, c'est la hardiesse & l'intrepidité.

Ce passage de Pindare est d'un ouvrage qui a été perdu.

Le lieu appelé Artemise est la côte Septentrionale de l'Isle d'Eubée, au-dessus de la ville d'Histiée, vis-à-vis de l'ancienne ville d'Olyzon qui étoit sous l'obéissance de Philoctète; elle a un petit Temple consacré à Diane, sous le nom

Ont jeté les glorieux fondemens de la liberté de la Grece.] Car cette bataille d'Arthemise fut en effet le commencement, & comme le prélude de la victoire que les Grecs remportèrent ensuite sur les Perses à la bataille de Salamine.

Au-dessus de la ville d'Histiée.] C'étoit une ville maritime de l'Eubée sous le mont Telethrius, près de l'embouchure du fleuve Callas. Elle étoit située sur un rocher. Elle fut ensuite nommée Orens ville de Montagne.

Vis-à-vis de l'ancienne ville d'Olyzon.) Plutarque dit ici vis-

à-vis, comme Virgile a dit *contra*, en parlant de Carthage; *Carthago Italiam contra*, car entre la côte d'Artemise & la ville d'Olyzon, il y a tout le Sinus Pelagicus, & toute la Magnésie, jusqu'à la côte de la mer de Macedoine.

Qui étoit sous l'obéissance de Philoctète.] Il a égard à ce passage d'Homere, qui dans le second livre de l'Illiade, dit, *Philoctète qui tiroit parfaitement bien de l'arc, étoit à la tête des peuples de Methone, de Thaumacie, de Meliboée & de l'Escarpée Olyzon.*

de Diane orientale. Ce Temple est environné d'un bois enfermé de colonnes de marbre blanc, qui étant frotté avec la main rend non-seulement l'odeur de saffran, mais en prend encore la couleur. Sur une de ces colonnes on lit cette inscription en Vers Elegiaques : *Les Athéniens, après avoir vaincu dans un combat naval sur cette mer, les innombrables nations de la terre d'Asie, ont consacré à la chaste Diane ces trophées, monument éternel de l'entière défaite des Medes.* Et l'on montre encore sur la côte un endroit, qui, dans un espace d'une assez grande circonference près du rivage, rend de son fond une poussiere cendreuse & noire, comme si elle étoit brûlée. On croit que c'est là que les debris des vaisseaux & les morts furent brûlez.

Thermopyles, passage des montagnes pour entrer de la Thessalie en Grece.

Les nouvelles de ce qui s'étoit passé aux Thermopyles étant arrivées à Artemise, & les Grecs

Ce Temple est environné d'un bois.] Dans le lieu appelé Drymus, à cause de ce bois. Strabon liv. IX.

Les nouvelles de ce qui s'étoit passé aux Thermopyles étant arrivées à Artemise.) Le dernier combat des Thermopyles, où Xerxes força les passages des montagnes qui étoient gardez par les Lacédémoniens, les Thespiens & les Thébains, fut donné le même jour que la bataille d'Artemise, & la nouvelle en fut portée à Themistocle par un Athénien nommé Abronyque. Plutarque passe trop legerement sur cette

action, qui, bien qu'elle ne regarde pas directement Themistocle, ne laisse pas d'augmenter l'éclat de sa vie, en rendant Xerxes plus formidable aux Grecs.

Aux Thermopyles.] On appelloit ainsi un passage fort étroit sur une montagne entre le Mont Oera au couchant & la mer au levant, vis-à-vis du Sinus Maliacus. On lui avoit donné ce nom de Thermopyles, comme qui diroit *les portes des bains chauds*, parce qu'il y avoit là des eaux chaudes, une forte muraille avec des portes que les peuples de la

ayant appris que Leonidas avoit été tué , & que Xerxes étoit maître des passages par terre , se retirèrent au-dedans de la Grece. Dans cette retraite les Athéniens , dont le courage étoit fort élevé par les grandes actions qu'ils avoient faites dans ce combat , choisirent l'arriere-garde. Themistocle passant par les lieux où il falloit nécessairement que les ennemis abordassent pour s'y rafraîchir , prit de grandes pierres qu'il trouva par hazard sur le rivage , & d'autres encore qu'il fit porter & placer lui-même dans les lieux où l'abri étoit le plus commode , & où il falloit que les vaisseaux allassent faire de l'eau , & y grava en grosses lettres ces paroles , qu'il adressoit aux Ioniens ; *Peuples d'Ionie , rangez-vous de nôtre côté , reprenez le parti de vos peres , qui n'exposent leur vie que pour le maintien de vôtre liberté , ou , si cela vous est impossible , au moins faites aux Perses dans la mêlée le plus de mal que vous pourrez , & jetez le desordre dans leur armée.* Par là il esperoit , ou attirer les Ioniens , ou les rendre suspects aux Barbares.

Au dedans de la Grece , par l'Euripe , pour couvrir le Peloponèse & l'Attique.

Stratageme de Themistocle.

Cependant Xerxes étoit entré par le haut de la

Phocide avoient faites pour empêcher les Thessaliens de faire des courses dans leur pays.

Peuples d'Ionie tournez-vous de nôtre côté.] Plutarque ne rapporte ici que le sens de ce que Themistocle écrivit sur ces pierres , Herodote le rapporte plus au long , liv. VIII.

Reprenez le parti de vos peres.]

Car ces Ioniens étoient une colonie d'Athènes.

Par là il esperoit ou attirer les Ioniens.] C'est ce qu'Herodote donne comme une conjecture qu'il fait.

Par le haut de la Doride dans la Phocide.] Les peuples de la Doride avoient embrassé le parti de Xerxes.

*Les Grecs, les
Peuples de l'A-
chaïe & de tout le
Peloponèse.*

*Depuis la mer de
Corinthe jusqu'à
celle d'Athènes.*

Doride dans la Phocide , brûlant & saccageant les villes des Phociens , les Grecs ne se mirent nullement en devoir de les secourir , quoique les Athéniens les eussent priez d'aller par terre jusques dans la Beotie pour couvrir l'Attique contre l'invasion des Barbares , comme la flotte Athénienne les avoit garantis du même danger , en allant au détroit d'Artemise pour fermer l'entrée de l'Euripe à la flotte des ennemis ; mais personne ne leur prêtoit l'oreille ; tous les yeux étoient tournez vers le Peloponèse , & l'on ne pensoit qu'à assembler toutes les forces de la Grece au-dedans de l'Isthme , qu'on prétendoit fermer d'une grosse muraille depuis une mer jusqu'à l'autre. Les Athéniens furent fort irrités d'une si lâche désertion , & fort abattus & découragés de se voir abandonnés de cette manière ; car de combattre seuls contre tant de milliers d'hommes , c'étoit à quoi il ne falloit pas seulement penser. En cet état il n'y avoit qu'un seul parti à prendre , d'abandonner leur ville & de s'embarquer ; mais c'est à quoi le peuple ne vouloit nullement entendre , comme ne se souciant plus de vaincre , & ne voyant aucun moyen de se sauver après avoir abandonné les Temples de leurs Dieux & les tombeaux de leurs ancêtres.

Brûlant & saccageant les villes des Phociens.] Ils brûlerent toutes les villes qui étoient sur le fleuve Cephise.

Tous les yeux étoient tournez

vers le Peloponèse.] C'est-à-dire , que tous les peuples du Peloponèse ne songeoient qu'à sauver leur pays en abandonnant tout le reste , Herodot. VIII. 40.

Themistocle voyant donc que par toutes les raisons humaines il ne pourroit faire consentir le peuple à son dessein, eut recours à une machine, comme dans les Tragedies, lorsque le nœud est trop embarrassé, & leur donna des prodiges & des oracles. Pour prodige, il profita habilement de l'occasion que lui fournit le dragon de Minerve, qui sembloit avoir disparu ces jours-là, & avoir quitté le lieu saint, & il se servit adroitement des oblations qu'on lui faisoit chaque jour, & qu'on trouva toutes entieres. Les Prêtres, embouchez par Themistocle, alloient disant parmi le peuple, que la Déesse avoit quitté la ville, & qu'elle leur montrait elle-même le chemin de la mer. D'un autre côté il les gagnoit par le

Adresse de Themistocle.

Eut recours à une machine, comme dans les Tragedies, lorsque le nœud est trop embarrassé.] Car lorsqu'aucune puissance humaine ne peut dénouer ce nœud, il faut nécessairement avoir recours à une machine, c'est-à-dire, à quelque Divinité, c'est pourquoi Horace a dit dans son art poétique, *nec Deus interfit, nisi dignus vindice nodus inciderit.* Gardez-vous bien d'employer pour le dénouement le secours d'un Dieu, si le nœud ne merite qu'un Dieu vienne le dénouer. Amiot a fort mal traduit cet endroit qu'il n'a nullement entendu.

Le dragon de Minerve.] Le dragon étoit le gardien de la citadelle, & étoit nourri dans le Temple de Minerve.

Et se servit adroitement des oblations qu'on lui faisoit chaque jour.) Herodote dit qu'on ne les faisoit que tous les mois. Ces oblations étoient de la farine de trempée avec du miel.

Et qu'on trouva toutes entieres.) Au lieu que les autres jours on trouvoit qu'elles étoient confumées.

Les Prêtres embouchez par Themistocle.] Herodote dit que c'étoit la Prêtresse de Minerve; & cela est plus vraisemblable. Il n'y avoit que la Prêtresse qui pût avertir de ce qui se passoit dans le Temple. Mais sur le rapport de la Prêtresse Themistocle se servit sans doute du ministère des autres Prêtres pour faire consentir les Athéniens à ce qu'il vouloit.

moyen de l'Oracle de la Pythie qui leur commandoit de se sauver dans des murailles de bois ; car il leur soustenoit que ces murailles de bois ne signifioient autre chose que des vaisseaux ; & que par cette même raison le Dieu avoit appelé dans cet Oracle *Salamine divine* , & non pas *malheureuse* ,

Qui leur commandoit de se sauver dans des murailles de bois.] Cet oracle est rapporté tout du long par Herodote, liv. VII. sect. 141. la Pythie leur dit, *le puissant Jupiter accorde à Pallas une muraille de bois, qui sera imprenable, & qui vous sauvera vous & vos enfans.*

Car il leur soustenoit que ces murailles de bois ne signifioient autre chose que des vaisseaux.] On disputa très-long-tems sur le véritable sens de cet oracle. Et je voudrois bien que quelqu'un eût rapporté les différentes explications qu'on lui donna, nous n'en sçavons qu'une, outre celle de Themistocle, & qui n'étoit pas sans quelque apparence de raison, c'est celle des vieilles gens, qui soustenoient que par cette muraille de bois, qui seule devoit être imprenable, le Dieu entendoit la citadelle d'Athènes, & ils fondonent ce sentiment sur ce qu'ils se souvenoient qu'anciennement cette citadelle étoit environnée d'une palissade, qui étoit la muraille de bois, dont à leur avis l'Oracle vouloit parler.

Et que par cette raison, le Dieu avoit appelé dans cet Oracle, Sa-

lamine, divine & non pas malheureuse.] Si Herodote ne nous avoit conservé ce point d'Histoire, cet endroit de Plutarque ne pourroit être entendu, & c'est à mon avis un grand défaut dans un Historien, qui doit écrire de manière que tout ce qu'il dit, soit dans son jour, & s'explique de soi-même, sans qu'on ait besoin d'aucun secours étranger. Voici le sens de l'Enigme. La Pythie avoit fini l'Oracle par ces deux Vers :

Ω' δὲν Σαλαμῖς, Ἀπολεῖς δὲ Σὺ πᾶντα
γυναικῶν

Ἡ πρὸς Κυβερηλῶν Διμήπρος, Ἡ
Κυνεσσός.

Divine Salamine tu perdras aussi les enfans des femmes, soit que Ceres se disperse, soit qu'elle se rassemble. Ces deux Vers confondoient ceux qui soustenoient, comme Themistocle, que par ces murailles de bois il falloit entendre des vaisseaux, car on les prenoit pour une menace qu'ils seroient battus sur mer à Salamine. Themistocle fut le seul qui apperçut l'absurdité de cette explication, & qui fit voir que si Apollon eût voulu dire que Salamine feroit périr les Athéniens, jamais

comme

comme une Isle qui donneroit son nom à une grande fortune qui leur devoit arriver. Son avis ayant donc été reçu , il dressa ce decret , qu'on mettroit la ville d'Athenes sous la protection & sauvegarde de Minerve , Patrone des Athéniens ; que tous ceux qui étoient en état de porter les armes , monteroient sur les vaisseaux , & que chacun pourvoiroit comme il pourroit au salut & à la sûreté de sa femme , de ses enfans & de ses esclaves.

Ce décret ayant été approuvé , la plupart firent passer leurs peres & leurs meres qui étoient âgez , avec leurs femmes & leurs enfans dans la ville de Trezene , où les Trezeniens les reçurent avec beaucoup de générosité & d'humanité ; car

Trezene , ville de l'Argolide dans le Peloponese , à l'entrée du Golphe Saronique.

il n'auroit dit , *divine Salamine* , mais qu'il auroit dit , au contraire , *malheureuse Salamine* ; que cette menace regardoit les ennemis , & que par conséquent ces enfans des femmes étoient les Perses , que l'Oracle appelloit de ce nom , *enfans des femmes* , pour marquer leur lâcheté.

Son avis ayant donc été reçu .)

L'avis de Themistocle l'emporta si hautement sur l'avis contraire que les Athéniens ne se contentèrent pas de lapider Cyrtilus qui étoit l'Auteur de ce dernier avis , leur animosité passa jusques aux femmes qui lapiderent de même la femme de ce malheureux Orateur. Car les Atheniens ne cherchoient pas un Orateur , ou un général qui les plongeât dans une servitude heureuse & tranquille ,

mais ils dédaignoient même de vivre s'ils ne pouvoient conserver la vie avec la gloire & la liberté. C'est une circonstance que Demosthene emploie très-heureusement dans son oraison pour la couronne.

Qu'on mettroit la ville d'Athenes sous la protection & sauvegarde de Minerve .) C'étoit pour faire voir qu'ils ne croyoient pas abandonner la ville aux ennemis , & qu'ils étoient persuadés que Minerve étoit assez puissante pour la défendre contre eux sans le secours des hommes. Mais si Minerve pouvoit sauver leur ville , ne pouvoit-elle pas les sauver aussi ? Ils lui confient leur ville , & ne veulent pas lui confier leurs personnes. Plaisante imagination !

*Générosité des
Trezéniens pour les
Athéniens qui s'é-
toient réfugiés chez
eux.*

*L'obole valoit
vingt deniers.*

ils firent ordonner qu'ils feroient nourris aux dépens du public, & leur assignerent à chacun deux oboles par jour; ils permirent outre cela aux enfans de prendre des fruits par tout, & établirent encore un fonds pour le payement de ceux qui leur enseignoient les lettres. L'Auteur de ce decret s'appelloit Nicagoras.

*Huit dragmes,
quatre livres.*

*L'Egide, c'étoit
le bouclier, & selon
d'autres, la cuirasse.*

Les Atheniens n'ayant point alors de deniers publics, Aristote écrit que le Senat de l'Areopage fournit huit dragmes à chaque soldat, & que par ce moyen il fut la principale cause de l'armement de la flotte; mais Clidemus assure que cet argent fut trouvé par un stratageme de Themistocle, car il dit que les Athéniens étant descendus au Pirée, l'Egide de Minerve fut perdue, & ne parut plus avec la statuë de la Déesse, & que Themistocle faisant semblant de la chercher, fouilla par tout, & trouva quantité d'argent caché parmi les hardes, & que cet argent ayant été mis en commun, l'armée eut abondamment de quoi faire toutes les provisions nécessaires.

*Embarquement
des Athéniens pour
passer à Salamine.*

Quand toute la ville vint à s'embarquer, ce spectacle donna aux uns de la compassion & aux

*Et établirent encore un fonds
pour le payement de ceux qui leur
enseignoient les lettres.)* Jamais
les Grecs n'oublioient l'éduca-
tion des enfans.

*Les Athéniens n'ayant point
alors de deniers publics.)* Car ils

avoient employé tout l'argent
qu'ils tiroient des mines de Lau-
rium, à bâtir les vaisseaux.

Clidemus assure.) Clidemus
Historien Grec qui avoit fait une
Histoire Attique, & un traité des
retours inesperez.

autres de l'admiration pour la fermeté & le courage de ces hommes qui renvoyoient ailleurs leurs pères & leurs mères, & qui, sans être ébranlez par leurs gémissemens, ni par les tendres embrassemens de leurs enfans & de leurs femmes, passoient avec tant de résolution à Salamine. Et ce qui augmentoit infiniment la compassion, c'étoit un grand nombre de Citoyens qu'on étoit forcé de laisser là à cause de leur extrême vieillesse; mais parmi tant de sujets de tristesse & de pitié, on ne pouvoit s'empêcher d'être encore touché & attendri de voir les animaux domestiques courir avec des hurlemens & avec des regrets infinis autour de leurs maîtres qui s'embarquoient. Entre tous les autres on remarqua le chien de Xantippe, père de Pericles, lequel ne pouvant supporter de se voir abandonné de son maître, se jeta à la mer & nagea toujours près de son vaisseau, jusqu'à ce qu'il aborda presque sans force à Salamine, & mourut incontinent sur le rivage; on montre encore aujourd'hui dans le même lieu un endroit qu'on appelle Cynosfema, *la sépulture du Chien*, où l'on prétend qu'il fut enterré.

*Fidélité du chien
de Xantippe pour
son maître.*

Voilà une des grandes actions de Themisto-

Un grand nombre de Citoyens qu'on étoit forcé de laisser à cause de leur extrême vieillesse.) Outre les vieillards, qu'on ne put emmener à cause de leur vieillesse, il y en eut plusieurs autres qui

voulurent demeurer par religion; & ce fut la plupart de ceux qui par les murailles de bois, dont parloit l'Oracle, avoient entendu la citadelle.

cle; comme aussi ce qu'il fit au sujet d'Aristide; lorsque s'apercevant que les Athéniens étoient fort fâchez de son absence, & soupiroient après son retour dans la crainte que la colere & la vengeance venant à le jeter dans le parti des Barbares, il ne ruinât entièrement les affaires de la République, car par les brigues de Themistocle, il avoit été banni du ban de l'Ostracisme quelque tems avant la guerre, il fit ce decret qu'il étoit permis à tous ceux qui n'étoient bannis qu'à tems, de revenir & de faire & dire avec les autres Citoyens tout ce qu'ils jugeroient à propos pour le salut de la Grece.

Decret de Themistocle pour faire revenir Aristide de son exil.

Eurybiade qui avoit été élu Général de la flotte à cause de la dignité de Sparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage, vouloit partir à toute force & se retirer vers l'Isthme où étoit assemblée l'armée de terre des Peloponésiens; mais Themistocle s'y opposa, & l'on rapporte quelques réponses qu'il fit en cette occasion, & qui sont dignes de remarque; Eurybiade lui ayant dit, *on châtie ceux qui se levent sans*

Eurybiade taxé de peu de courage.

Car dans ces jeux

Eurybiade qui avoit été élu Général de la flotte à cause de la dignité de Sparte, mais qui d'ailleurs étoit homme de peu de courage. Il fut élu Général à cause de la dignité de Sparte, quoiqu'il ne fut pas du sang Royal. Mais qu'il fût homme de peu de courage, c'est ce qui ne parut point; au contraire les Spartiates, peu

flatteurs, donnerent le prix de la valeur à Eurybiade, & celui de la sagesse & de la prudence, ils le donnerent à Themistocle.

Car Eurybiade lui ayant dit.) Selon Herodote ce ne fut pas Eurybiade qui dit cela à Themistocle, mais Adimante Général des Corinthiens. D'ailleurs la brieveté de Plutarque rend cette

ordre dans les combats publics ; il est vrai , répondit Themistocle , mais on ne couronne jamais ceux qui attendent trop tard , & qui demeurent derriere. Sur cela Eurybiade ayant levé le bâton comme pour le frapper , Themistocle lui dit , frappe , pourvu que tu écoutes. Alors Eurybiade admirant sa douceur & sa patience , lui ordonna de parler : Themistocle le ramenoit déjà à son avis , lorsqu'un des Capitaines dit tout haut , il sied mal à un homme qui n'a plus de ville , de conseiller à ceux qui en ont encore une , de la quitter & de l'abandonner. Themistocle se tournant de son côté , & lui adressant la parole , lui dit , misérable que tu es , nous avons abandonné nos maisons & nos murailles , ne croyant pas que pour conserver des choses inanimées , nous dûssions nous

il falloit que chacun se levât selon son rang , & selon l'ordre des Juges.

Eurybiade leve le bâton sur Themistocle.

Qui n'a plus de ville , car Xerxes étoit alors maître d'Athènes.

réponse obscure ; elle paroîtra plus agréable quand on l'entendra. Themistocle étant allé au vaisseau d'Eurybiade pour le porter à changer la résolution qu'il avoit prise de se retirer , l'obligea enfin à sortir pour faire une seconde assemblée des Chefs de l'armée. Dans cette assemblée , Adimante qui étoit fâché qu'on abandonnât le dessein d'aller vers l'Isthme , dit à Themistocle , On châtie ceux qui se lèvent sans ordre dans les combats publics , pour lui faire entendre qu'ayant quitté son poste sans l'ordre de son Général , il méritoit d'être châtié. Themistocle lui répondit dans la même figure , Oui , mais on ne couronne jamais ceux

qui attendent trop tard , & qui demeurent derriere , pour lui dire que s'il avoit attendu dans son poste , toute la flotte seroit partie de Salamine , & que par là ils auroient laissé échapper de leurs mains la victoire qu'ils pouvoient remporter dans ce détroit. Et en même tems par cette réponse il semble taxer un peu son homme de lâcheté. C'est pourquoi Plutarque croyant que c'étoit avec Eurybiade , que Themistocle avoit eu cette conversation , a dit plus haut que c'étoit un homme de peu de courage. On voit aussi par là ce qui oblige Eurybiade ou Adimante à lever le bâton sur Themistocle.

rendre esclaves ; mais il nous reste encore une ville beaucoup plus grande que toutes les villes de Grece ; ce sont ces deux cent vaisseaux qui sont ici pour vous sauver , si vous voulez profiter du secours qu'ils vous offrent. Que si vous vous retirez & que vous nous abandonniez pour la seconde fois , il y a ici quelques Grecs qui entendront bien-tôt dire que les Athéniens sont maîtres d'une ville libre , & qu'ils possèdent des terres plus grandes & meilleures que celles qu'ils viennent de quitter. Ces paroles de Themistocle donnerent du soupçon à Eurybiade , & lui firent craindre que les Atheniens ne voulussent abandonner leur parti. Et comme un Eretrien faisoit ses efforts pour parler contre Themistocle , Themistocle lui dit , *il vous appartient bien aussi de parler de guerre , à vous qui ressemblez aux Freslons , car vous avez bien une épée , mais vous n'avez point de cœur.*

*De la ville d'E-
verrie dans l'E-
bée.*

*Une chouette, c'é-
toit l'oiseau de Mi-
nerve , & par con-
séquent , il étoit de
bon augure pour les
Athéniens.*

Quelques Auteurs écrivent que pendant que Themistocle tenoit ces discours sur le tillac du vaisseau , on vit une chouette voler à la droite , & se poser sur le haut du mât , & que cela acheva de déterminer les Grecs à suivre son opinion , & à se préparer à combattre par mer ; mais la flotte des ennemis n'eut pas plutôt paru sur les côtes de l'Attique vers le port de Phalere , & couvert

Que les Athéniens sont maîtres d'une ville libre.) Car avec leurs vaisseaux , les Athéniens étoient en état d'aller conquérir des places. D'ailleurs il les menaçoit par là qu'il iroit en Italie habiter la

ville de Siris , qui leur étoit promise par les Oracles. Herodote VIII. 62.

Sur le tillac du vaisseau.) Selon Herodote tout cela se passa à terre.

tous les rivages des environs , & le Roi en personne ne se fut pas plutôt approché de la mer avec son armée de terre, que les Grecs effrayez de voir ensemble toutes ces forces si formidables, oublierent les beaux discours de Themistocle, & que les Peloponesiens recommencerent à tourner les yeux vers l'Isthme, se mettant dans une colere furieuse contre ceux qui leur parloient de tout autre dessein ; ils resolurent donc de partir la nuit même, & l'ordre fut donné à tous les vaisseaux. Themistocle bien fâché que les Grecs, en se dissipant & en se retirant chacun dans leurs villes, se privassent de l'avantage qu'ils pouvoient tirer de ces lieux étroits , s'avisâ de jouer ce stratageme par le moyen de Sicinus , qui avoit été pris à la guerre. Ce Sicinus étoit Perse de naissance , mais fort attaché à Themistocle , & le Précepteur de ses enfans. Il l'envoya donc secretement au Roi de Perse , avec ordre de lui dire que Themistocle Gé-

Stratageme de Themistocle qui sauva la Grece.

Ce Sicinus étoit Perse de naissance , mais fort attaché à Themistocle , & le précepteur de ses enfans.) Je ne sçai d'où Plutarque a tiré que ce Sicinus étoit de Perse , comment Themistocle auroit-il confié ses enfans à un barbare ? Platon n'auroit pas manqué de le lui reprocher , comme il reprocha à Pericles d'avoir fait élever Alcibiade par un esclave de Thrace. Plutarque n'auroit-il point été trompé par une fausse leçon de ce passage d'Herodote. *πρὸς τὸ στρατοπέδον τὸ*

*Μηδῶν ἀπὸ ἐξ. παλαιοῦ. Misit ad classem Medorum virum. N'auroit-il point lû *πρὸς* Μηδῶν, & rapporté le *πρὸς* Μηδῶν à *ἀπὸ ἐξ*, ce qui l'auroit porté à traduire. Il envoya à la flotte un homme des Medes, au lieu de traduire comme Hérodote l'a écrit , il envoya à la flotte des Medes un homme. Cela est d'autant plus vrai-semblable qu'Eschyle, qui étoit à cette bataille, dit en parlant de Sicinus , *Un Grec étant venu de l'armée des Athéniens*, dit à Xerxes , &c. V. 355.*

*néral des Athéniens , extrêmement porté pour le bien de ses affaires , lui envoyoit le premier cet avis , que les Grecs avoient résolu de prendre la fuite , qu'il lui conseil-
loit de ne pas les laisser échaper , mais de les charger pen-
dant qu'ils étoient dans la confusion & le désordre , &
de ruiner leurs forces de mer , avant qu'ils eussent joint
leur armée de terre.*

*Xerxes trompé
par l'adresse de
Themistocle.*

*Les Isles , comme
Salamine , Phytia-
lée , Ceos , Egine.*

*Themistocle de-
couvre son secret à
Aristide.*

Xerxes prenant cet avis pour une marque sûre de l'affection de Themistocle, le reçut avec beaucoup de joye , & sur l'heure même envoya ordre à tous ses Capitaines qu'ils embarquassent à loisir leurs troupes dans tous les vaisseaux , mais que sans perdre un moment , ils en dépêchassent deux cent pour se saisir de tous les passages du détroit, & pour environner les Isles , afin qu'aucun ennemi ne pût échaper. Cet ordre exécuté, Aristide, fils de Lysimachus , fut le premier qui s'en apperçût , il alla à la tente de Themistocle , quoiqu'il ne fût pas de ses amis , & qu'il eût été banni par ses brigues. Themistocle étant sorti au-devant de lui , Aristide lui déclara qu'ils étoient investis. Themistocle qui connoissoit d'ailleurs la vertu & la probité de ce personnage , fut ravi de sa franchise , & lui découvrant le secret de Sicinus , il le pria de lui aider à retenir les Grecs , & de se servir de la confiance particuliere qu'ils avoient

*Aristide fils de Lysimachus ,
fut le premier qui s'en apperçût.)
Car il étoit actuellement à Egi-
ne où le peuple l'avoit exilé par*

*la brigade de Themistocle. Plu-
tarque en parle comme s'il avoit
été sur la flotte des Athéniens.*

en lui , pour les porter à combattre dans le détroit. Aristide après avoir extrêmement loué Themistocle , alla trouver tous les Généraux & Capitaines , & les exhortoit à combattre ; ils ne vouloient pas croire encore qu'ils fussent enveloppez ; mais un vaisseau Tenien , commandé par un Capitaine nommé Panetius , s'étant venu rendre à eux dans ce même moment , leur confirma cette nouvelle , de sorte que le dépit se joignant à la nécessité , les fit resoudre au combat.

Le matin dès la pointe du jour , Xerxes pour voir sa flotte & l'ordre de bataille qu'elle garderoit , se plaça sur une hauteur , comme l'écrit Phanodemus , au-dessus du Temple d'Hercule , à l'endroit où le canal qui sépare l'Isle de Salamine de l'Attique , a le moins de largeur , ou , selon Acestodorus près des confins de Megare , sur les cô-

Xerxes se place sur une hauteur pour voir la bataille.

Mais un vaisseau Tenien , commandé par un Capitaine nommé Panetius .) Il y a dans le texte un vaisseau Tenedien , mais c'est une faute comme Palmerius l'a remarqué , il faut lire un vaisseau Tenien. La plupart des Isles avoient été forcés d'embrasser le parti des Perses. Ce Panetius fils de Sosimene , repassa du côté des Grecs avec le vaisseau qu'il commandoit , & les Grecs eurent tant de reconnoissance pour ce service , que sur le trepied qu'ils consacrent dans le Temple de Delphes , ils écrivirent le nom des Teniens parmi les noms de

ceux qui avoient remporté la victoire sur le barbare.

Comme l'écrit Phanodemus .] Ancien Historien qui avoit écrit l'Histoire Attique , & c'est peut-être la même que Denys d'Halicarnasse cite sous le titre de Ἀθηναίων ἀρχιλόγος , des antiquitez de l'Attique.

Ou selon Acestodorus .] Historien qui avoit écrit l'Histoire Grecque. Il ne faut pas le confondre avec Acestorides qui avoit fait un traité des choses fabuleuses des villes.

Près des confins de Megare sur les côtes appellées Cerata .) Sur

*Il a à ses côtez
plusieurs secretares
pour écrire ce qui se
passera.*

*Cette particu-
larité est très-fabu-
leuse.*

Ou Artaiictus.

*Flamme qui pa-
roit tout d'un coup,
étoit un heureux
presage.*

*Eternuemens à
la droite, heureux.*

teaux appelez *Cerata*, les Cornes. Il s'assit là sur un siege d'or, ayant à ses côtez plusieurs Secretaires qui avoient ordre d'écrire tout ce qui se passeroit dans le combat.

Pendant que Themistocle faisoit aux Dieux des sacrifices dans le vaisseau Amiral, on lui présenta trois jeunes prisonniers d'une beauté extraordinaire, magnifiquement vêtus & chargez d'ornemens d'or. On disoit que c'étoient les enfans de Sandaucé, sœur du Roi, & d'un Prince appelé Autarchus. Au moment que le devin Euphrantides les apperçut, il remarqua qu'une flamme pure & claire sortoit du milieu des victimes, & qu'on éternua à la droite; frappé de cet augure il prit Themistocle par la main, & lui ordonna d'im-

la côte vis-à-vis de Salamine, il y a deux montagnes, qui séparent de l'Attique le territoire de Megare, on les appelle Cerata, les Cornes, Strabon. liv. IX. Herodote dit qu'il étoit assis au pied de la montagne Egalée vis-à-vis de Salamine.

*Il s'assit là sur un siege d'or.] Il n'étoit pas d'or, mais d'argent, il fut consacré dans le Temple de Minerve avec le sabre d'or de Mardonius, qui fut pris ensuite à la bataille de Platées. Demosthene qui l'avoit vu mille fois, l'appelle *σιτίζαντες πεδία*, *Sellam pedibus argenteis*. Siege à pieds d'argent.*

Et qu'une flamme pure & claire sortoit.] Ce qui étoit toujours

d'un heureux présage, comme la flamme qui parut autour de la tête de Servius Tullius, duquel Florus a dit, *quem clarum fore visum circum caput flamma promiserat.*

Et qu'on éternua à la droite.) Les éternuemens étoient pris pour un bon augure, & cette superstition est fort ancienne, car il y en a un exemple bien remarquable dans le XVII. liv. de l'Odyssée d'Homere, & sans aucune distinction du côté droit ou du côté gauche; cette distinction vint dans la suite, les éternuemens à la droite furent pris seuls pour des signes heureux, car la superstition va toujours en croissant, & cette superstition passa toute entiere des Grecs aux Ro-

moler ces jeunes hommes , & de les sacrifier au Dieu Bacchus , surnommé Omestes , l'assurant que le salut & la victoire des Grecs dépendoient de ce sacrifice.

Omestes , c'est-à-dire , cruel.

Themistocle fut fort étonné d'une prédiction si étrange ; mais le peuple qui toujours dans les grands dangers & dans les affaires désespérées attend bien plus sa délivrance par des voyes ex-

Caractère du Peuple.

maines, c'est pourquoi Catulle dit,

*Amor , sinister ante ,
Dextram sternuit approbationem.*

Au Dieu Bacchus , surnommé Omestes.] Je ne trouve nulle part aucun vestige que Bacchus ait été adoré à Athenes sous ce nom , encore moins que les Atheniens lui aient immolé des hommes. Bacchus étoit même un Dieu trop benin & trop bien-faisant pour recevoir de ces sacrifices. Les Grecs racontent de lui , qu'un jour quelques jeunes gens qui lui faisoient un sacrifice dans la Beotie près du fleuve de l'Asope , firent une si grande débauche , que dans la chaleur du vin ils tuèrent le sacrificateur. D'abord le pays fut abandonné à une peste très-cruelle. On eut recours à l'Oracle de Delphes , qui ordonna qu'on sacrifieroit à Bacchus un beau jeune garçon ; mais Bacchus abhorrant cette victime , mit une chevre à la place du jeune homme , qu'on devoit immoler , & en mémoire de cela , on bâtit à ce Dieu un Temple dans le même endroit sous le nom de

Bacchus Aigobolos , c'est-à-dire , de Bacchus qui envoie une chevre. La plus grande cruauté qu'il ait soufferte dans ses fêtes , si je m'en souviens bien , est celle qui se pratiquoit dans une ville d'Arcadie , où à une fête de Bacchus , qu'on appelloit *la fête des Parasols* , on fouettoit les femmes , comme à Sparte on fouettoit les jeunes garçons près de l'autel de Diane. Cette coutume ne venoit peut-être pas trop mal dans les sacrifices d'un Dieu qui n'est pas ennemi de l'amour , & qu'on appelloit l'Ecuyer de Venus. Mais comme les Insulaires ont toujours été plus cruels que les peuples de la terre ferme , on trouve qu'on a immolé des hommes à Bacchus dans des isles. Evelpis Carystius rapporte qu'à Chio & à Tenedos on immoloit à Bacchus , surnommé *Omadius* , un homme qu'on mettoit en pieces. Docides écrit qu'on faisoit la même chose à Lesbos.

Attend bien plus sa délivrance par des voyes extraordinaires.] Plutarque caractérise bien ici le peuple. Tout ce qui est extraor-

traordinaires, & hors de toute apparence de raison, que par celles qui sont ordinaires & raisonnables, se mit à invoquer le Dieu tout d'une voix, & menant ces prisonniers au pied de l'Autel, le forcèrent d'achever le sacrifice, comme le devin l'avoit ordonné. Cette particularité est rapportée par Phantias de Lesbos, grand Philosophe & fort versé dans l'Histoire ancienne.

Nombre des vaisseaux des Barbares.

Passage d'Eschyle.

Nombre des vaisseaux des Athéniens.

Pour ce qui est du nombre des vaisseaux des Barbares, le Poëte Eschyle dans sa Tragedie des Perses, en parle en ces termes, comme d'une chose constante, & dont il étoit très-bien informé: *Xerxes, je le sçai fort bien, avoit une flotte de mille vaisseaux, & outre ces mille, il en avoit encore deux cent sept d'une legereté merveilleuse, cela est ainsi.* Les Athéniens en avoient cent quatre-vingt, & sur chacun dix-huit hommes de guerre, dont il y en avoit quatre qui tiroient de l'arc, & les autres étoient pesamment armez.

Habileté de Themistocle pour choisir le lieu & l'heure du combat.

Si Themistocle fut habile à choisir le lieu du combat, il ne le fut pas moins à prendre le moment favorable; car pour charger les ennemis il attendit l'heure qu'il se leve d'ordinaire de la mer un vent bien fort, qui dans ce détroit élève les vagues; ce vent n'incommodoit en aucune

dinaire & hors de toute apparence de raison, le foumet, le captive, & lui redonne l'esperance qu'il a perduë: au lieu que ce qui est ordinaire & raisonnable, n'attire point sa confiance, & le

laisse dans son abattement.

Xerxes, je le sçai fort bien.] Eschyle pouvoit parler ainsi affirmativement, car il étoit à cette bataille. Ce passage est de sa Tragedie des Perses. v. 341.

maniere les vaisseaux des Grecs qui étoient bas & plats, au lieu qu'il étoit très-contraire aux vaisseaux des Perses qui avoient la proüe haute, les ponts fort élevez & qui étoient fort pesants; car il les faisoit tourner, & les obligeoit de presenter le flanc aux Athéniens qui les attaquoient vivement, & qui avoient toujours les yeux sur Themistocle, comme sur celui qui sçavoit le mieux ce qu'il falloit faire, & qui d'ailleurs étoit aux prises avec l'Amiral de Xerxes nommé Ariamene, homme de beaucoup de courage, le plus vaillant & le plus juste de tous les freres du Roi, & qui montoit un fort gros vaisseau, d'où il combattoit à coups de traits, comme de dessus de hautes murailles. Aminias de Decelée & Sosicles de Pedée qui virent le danger où étoit Themistocle, allerent impetueusement heurter ce vaisseau, & l'ayant accroché, ils combattirent long-tems de pied ferme, & Ariamene étant sauté dans leur galere, ils soutinrent long-tems son attaque, & enfin à coups de javelines, ils le renverserent dans la mer. Artemise reconnut son corps flottant

Vaisseaux des Perses.

Herodote le nomme, Ariabignes.

Pedée petite ville de l'Attique

Aminias de Decelée.) Decelée bourg de l'Attique, de la Tribu Hippotoontide. Selon Herodote cet Aminias étoit de Pallene, bourg de la Tribu Antiochide.

Artemise reconnut son corps.) Artemise, fille de Lygdamis, Reine d'Halicarnasse, elle avoit mené à Xerxes cinq beaux vaisseaux. Herodote fait un grand éloge de

son courage & de sa prudence, & assure qu'elle donna au Roi de meilleurs conseils qu'aucun de ses Alliez. Il ne faut pas confondre cette Princesse avec Artemise, femme de Mausole, Roi de Carie qui vivoit plus de quatre-vingts dix ans après cette bataille.

parmi un grand nombre d'autres , & l'ayant recueilli , elle le porta à Xerxes.

Prodiges arrivés pendant le combat

Thriasie , entre Eleusine & Athènes.

Jacchus , c'est le même que Bacchus.

Amiot n'a point du tout entendu cet endroit.

Les Athéniens implorant le secours des Morts qui avoient été recommandables par leur piété.

Pendant que la bataille étoit en ces termes , on dit qu'il parut une grande flamme du côté d'Eleusine , & que dans la plaine de Thriasie jusqu'à la mer , on entendit un grand bruit & une voix comme d'une troupe de gens qui menoient en pompe le Dieu Jacchus , & qui célébroient sa fête , & que de dessous les pieds de cette multitude il s'éleva un nuage de poussière qui alla tomber sur les vaisseaux des Grecs. D'autres crurent voir des fantômes & des figures d'hommes armez , qui de l'Isle d'Egine tendoient les mains au-devant de leur flotte , & l'on conjecturoit que c'étoient les Eacides , dont on avoit imploré le secours avant le combat.

Le premier qui prit un vaisseau ennemi , ce fut un Capitaine Athenien nommé Lycomedes , qui s'en étant rendu maître , coupa la proue ,

Et que dans la plaine de Thriasie jusqu'à la mer , on entendoit un grand bruit.) Herodote rapporte cette même vision , mais il dit qu'elle parut quelques jours avant la bataille , pendant que l'armée de terre de Xerxes ravageoit l'Attique , & elle fut rapportée par un banni d'Athènes qui étoit en grande considération auprès de Xerxes , & qu'on nommoit Dicée , fils de Theocides.

Et l'on conjecturoit que c'étoient les Eacides , dont on avoit imploré

le secours avant le combat.) Car on avoit envoyé un vaisseau à Egine pour faire des prières à Eacus & à ses descendans. Cet Eacus étoit fils de Jupiter & Roi d'Egine , il avoit été toute sa vie très-juste & très-pieux , & l'on prétendoit que ses prières avoient été souvent d'un très-grand secours à la Grece. Après sa mort on publia que Jupiter l'avoit établi un des Juges des Enfers.

& la consacra avec ses enseignes à Apollon sur-nommé *Porte-laurier*. Les autres à la faveur du détroit, faisant un front égal au front des Barbares, qui ne pouvoient venir au combat qu'à la file, & qui s'entreheurtoient & s'embarrassoient par leur grand nombre, les presserent si opiniâtrement, qu'après avoir combattu jusqu'à la nuit, ils les mirent en fuite, & remportèrent, comme dit Simonide, cette belle & signalée victoire qui a été l'action la plus éclatante que les Grecs & toutes les nations Barbares ayent jamais faite sur mer, tant pour la valeur & le courage des soldats, que pour la prudence & la force de sens de Themistocle.

Apollon, Porte-laurier.

Après le combat, Xerxes dont le courage combattoit encore contre son malheur, voulut tenter de joindre l'Isle de Salamine au continent par des jettées, afin d'y faire passer son armée de terre, & de fermer ce passage aux Grecs. Cependant Themistocle pour sonder le sentiment d'Aristide, fit semblant de vouloir passer dans l'Hellepont, afin, disoit-il, d'y prendre l'Asie dans l'Europe, en rompant le pont de batteaux que

La consacra avec ses Enseignes.) Salamine au continent par des jettées.) Selon Herodote il ne cherchoit qu'à couvrir par là son véritable dessein qui étoit de gagner l'Hellepont.
 C'est-à-dire, avec les ornemens & les figures qu'on mettoit ordinairement à la proue des vaisseaux, & qui en étoient comme les enseignes : c'est ce que les Grecs appelloient *Parasemes*.
En rompant le pont de batteaux que Xerxes y avoit fait.) Xerxes voulut tenter de joindre l'Isle de Salamine au continent par des jettées.) Xerxes avoit fait un pont de batteaux

Prudence d'Aristide, ou selon d'autres, d'Eurybiade.

Xerxes y avoit fait. Cette proposition déplût fort à Aristide qui lui dit, *jusqu'ici nous avons combattu contre un Roi plongé dans les délices ; mais si nous le renfermons dans la Grece, & que par la crainte nous reduisions au dernier desespoir un Prince qui a encore une si formidable armée, il ne se tiendra plus sous ses pavillons dorez pour être tranquille spectateur de nos combats ; mais rendu audacieux par le danger, il tentera tout, & se trouvant lui-même par tout, il rétablira ce qui est déjà perdu, & suivra de meilleurs conseils pour sauver son état & sa vie. Ainsi Themistocle, ajouta-t'il, bien loin de rompre le pont qu'il a déjà, je serois d'avis de lui en bâtir un autre, s'il étoit possible pour le chasser de l'Europe plus promptement. Puisque cela est, reprit Themistocle, il est donc tems que nous travaillions tous ensemble à imaginer des ruses & des machines pour lui faire quitter la Grece le plutôt qu'il se pourra.*

Faire deux ponts, s'il est possible à un ennemi qui fuit.

Cet avis ayant été généralement reçu, il choisit un Eunuque du Palais, qui fut trouvé par-

sur l'Hellepont pour y faire passer son armée de terre. Ce pont étoit à un endroit, qui de là fut appelé *Zeugma*, la jonction, parce que ce pont joignoit les deux rivages. Il faut bien s'empêcher de confondre, comme quelques Geographes, ce *Zeugma* de Xerxes avec une ville de même nom qui est sur l'Euphrate, & où Alexandre fit ce que Xerxes avoit fait sur l'Hellepont.

Cette proposition déplût fort à Aristide, qui lui dit.) Ce ne fut

pas Aristide, mais Eurybiade qui fit cette réponse, au moins Herodote le raconte ainsi ; & cela est plus vrai-semblable ; Themistocle n'avoit que faire de parler à Aristide, mais il ne pouvoit s'empêcher de parler à Eurybiade qui étoit le Général.

Il choisit un Eunuque du Palais.) Cela est plus vrai-semblable que ce que dit Herodote, qu'il envoya le même Sicinus dont on a déjà parlé. Au reste, Herodote semble empoisonner cette ac-

mi les prisonniers , & qui se nommoit Arnace ; Il l'envoya à Xerxes pour lui dire *que les Grecs , après avoir gagné cette bataille navale , avoient résolu d'aller dans l'Hellepont à l'endroit appelé Zeugma , couper le pont de bateaux qui lui restoit pour sa retraite , & que le soin que Themistocle prenoit de la conservation du Roi , l'obligeoit à lui donner cet avis , afin que sans perdre un moment , il se retirât dans ses mers pour passer en Asie , pendant que de son côté il amuseroit les Alliez , & retarderoit leur poursuite.*

Le Barbare effrayé de cette nouvelle , abandonna tout & se retira avec une précipitation extreme. Or , que la prudence de Themistocle & d'Aristide eût sauvé la Grece en cette occasion , Mardonius en fut bien-tôt après une preuve bien convaincante , car dans la bataille que les Grecs

L'année suivante.

tion , lorsqu'il dit que Themistocle la fit dans la vûe de se ménager un asyle & une protection chez les Perfes , s'il arrivoit un jour qu'il fût maltraité par les Atheniens.

Or que la prudence de Themistocle & d'Aristide eût sauvé la Grece en cette occasion , Mardonius en fut bien-tôt après une preuve bien convaincante.] Le sens de ce passage , qui est assez obscur dans le texte , & encore plus dans les traductions , est fort beau & fort naturel. Car voici comment Plutarque raisonne : Puis qu'à la bataille de Platées , les Grecs , qui n'avoient à combattre que contre la moindre partie

de l'armée de Xerxes , se virent pourtant sur le point de tout perdre , comment auroient-ils pu résister à toutes les forces de ce Prince , s'ils lui avoient donné le tems de les réunir , c'est-à-dire , s'ils n'avoient combattu au détroit de Salamine , & si encore après cela ils n'avoient trouvé le moyen de le chasser de l'Europe , & tout cela fut executé par la prudence de Themistocle & d'Aristide. Ainsi le danger , où Mardonius mit les Grecs , fut une preuve bien sensible de la prudence que ces deux grands Hommes avoient fait paroître à Salamine , & du grand service qu'ils avoient rendu à leur nation.

*Platées, ville de
Beotie, sur le fleuve
Asopus.*

donnerent contre lui près de la ville de Platées ; quoi qu'ils n'eussent sur les bras que la moindre partie de l'armée de Xerxes ; ils furent pourtant sur le point de tout perdre.

Herodote écrit que de toutes les villes de Grece , celle qui se signala le plus dans cette bataille navale, fut Egine , & que Themistocle remporta le prix, du consentement de tous les Grecs que la vérité força à lui rendre ce témoignage , malgré l'envie qu'ils lui portoient ; car après qu'ils se furent retirez dans l'Isthme , & tous les Capitaines ayant été obligez de déclarer par des billets pris sur l'Autel , ceux qui avoient le mieux servi dans cette occasion , on vit que chacun s'adjugea le premier honneur, & qu'ils donnerent le second à Themistocle ; les Lacedémoniens même l'ayant mené à Sparte pour lui rendre les honneurs qui lui étoient dûs , décernerent à leur Général Euribiade le prix de la valeur , & à Themistocle celui de la sagesse , les honorant l'un & l'autre d'une couronne d'olivier. Ils firent aussi présent

*Billets pris sur
l'autel pour donner
les suffrages.*

Tous les Capitaines ayant été obligez de déclarer par des billets pris sur l'Autel.) Chaque Capitaine prenoit sur l'Autel de Neptune un billet, où il écrivoit simplement le nom de celui qui méritoit le premier prix, & le nom de celui qui méritoit le second. Cette coutume , qui obligeoit à prendre sur l'Autel des billets pour écrire les suffrages , étoit admirable pour avertir les Juges que

c'étoit en presence de Dieu qu'ils jugeoient , & que par conséquent ils ne devoient rien accorder à la faveur , mais donner tout à la justice. Amiot avoit entierement corrompu ce passage par sa traduction , & *ayant juré sur l'Autel du sacrifice qu'ils donneroient leur voix à qui mieux sembleroit le mériter.* Il n'est point question de serment en aucune maniere.

à Themistocle du plus beau char qui fût dans la ville ; & à son départ ils envoyèrent trois cens jeunes hommes des plus considérables pour l'accompagner jusqu'aux montagnes.

Honneurs que les Lacedémoniens firent à Themistocle.

On raconte encore qu'aux jeux Olympiques, qui furent célébrés après cette bataille de Salamine , si-tôt que Themistocle parut dans la Stade , toute l'assemblée ne se soucia plus de regarder les combattants , & eut pendant tout le jour les yeux attachés sur sa personne , en le montrant aux Estrangers avec des battemens de mains , & avec toutes les marques d'une admiration extraordinaire , dont il fut si ravi , qu'il avoïa à ses amis , que ce jour-là il recueilloit le fruit de tous les travaux qu'il avoit soutenus pour la Grece. Aussi étoit-il naturellement plein d'ambition & extrêmement avide de gloire, s'il en faut juger par ce qu'on rapporte de lui ; car on dit que dès qu'il eut été élu Amiral d'Athenes, il n'expédia plus aucune affaire , ni publique , ni particuliere , & qu'à mesure qu'elles arrivoient , il les renvoyoit toutes au jour qu'il devoit s'embarquer, afin que lorsqu'on le verroit dépêcher un si grand nombre d'affaires , & parler à tant de sortes de gens , on eût une plus grande idée de sa grandeur & de sa puissance.

Jusqu'aux montagnes de Tégée.

Trois ans après.

Ridicule ambition de Themistocle.

Ils envoyèrent trois cens jeunes hommes des plus considérables.] Ils envoyèrent les Chevaliers. Herodote nous apprend que Themis-

tocle étoit le seul de tous les hommes, à qui jusqu'à son tems les Lacedémoniens eussent fait cet honneur.

Une autrefois qu'il se promenoit sur le rivage de la mer , & qu'il s'amusoit à regarder les corps morts , que le flot y avoit jettez , comme il en vit plusieurs qui avoient encore leurs colliers & leurs bracelets d'or, il continua son chemin , & se tournant vers un de ses amis qui le suivoit , *prens ce-la pour toi , lui dit-il , car tu n'es pas Themistocle.*

*Bons mots de
Themistocle.*

Voyant qu'un certain Antiphates, qui avoit été fort beau garçon , & qui dans ses plus belles années l'avoit traité avec trop de fierté & de mépris , étoit devenu un de ses plus assidus Courtisans , depuis qu'il fut parvenu à la première dignité de la République , *Mon ami , lui dit-il , nous sommes devenus sages en même tems , mais tous deux trop tard.*

Il disoit ordinairement que les *Atheniens* ne l'estimoient & ne l'honoroient point ; mais que quand ils étoient menacez de quelque guerre, ils se servoient de lui , comme on se sert d'un arbre pendant un grand orage ; on se met à couvert sous son ombre , & le beau tems n'est pas plutôt revenu , que l'on coupe ses branches & ses rameaux. Un homme de l'Isle de Seriphe lui reprochant un jour que sa gloire ne venoit pas de lui , mais de sa patrie. *Tu dis vrai , lui répondit Themistocle ; mais comme je ne serois pas plus illustre si j'étois de Se iphe , tu ne le serois pas non plus quand tu serois d'Athenes.*

Un autre Capitaine qui pensoit avoir rendu quelque grand service à la République , s'en glorifioit auprès de Themistocle , jusqu'à oser com-

parer ses actions avec les exploits de ce grand homme; Themistocle lui conta cette fable : Un jour Dame Feste, & son voisin Lendemain eurent querelle ensemble; Lendemain se plaignoit qu'il n'avoit pas le moindre loisir, & qu'il étoit toujours accablé de travail & de peine, au lieu que Dame Feste ne faisoit jamais rien, & débauchoit tout le monde, qui dès qu'elle paroissoit ne pensoit qu'à se divertir & à jouir de ce qu'il avoit amassé. Feste lui répondit, cela est vrai; mais tout ce que j'ai à te dire, c'est que si je n'avois été, tu ne serois pas; tout de même, ajouta-t'il, si je n'avois été, où en seriez-vous à cette heure?

*Fable inventée
par Themistocle.*

En parlant de son fils qui gouvernoit sa mere, & qui par le moyen de sa mere le gouvernoit aussi lui-même, il disoit en raillant, qu'il étoit le plus puissant de tous les Grecs, car les Atheniens commandent aux Grecs, je commande aux Atheniens, sa mere me commande, & il commande à sa mere.

Comme il vouloit être singulier en tout, un jour qu'il faisoit vendre une de ses terres, il ordonna au crieur d'ajouter qu'elle avoit bon voisin.

Sa fille étant recherchée en mariage par deux Citoyens, il préfera l'honnête homme pauvre au malhonnête homme qui étoit riche, & dit qu'il aimoit mieux pour son gendre un homme sans bien, qu'un bien sans homme. Voilà quel il étoit dans ses réponses & dans ses plaisanteries.

Voilà quel il étoit dans ses réponses & dans ses plaisanteries.) un bon mot, que Cicéron nous a conservé dans le *11. liv. de fin.* Plutarque n'a pas employé ici *bon, & mal.* Comme Simonide se

Themistocle rebâtit Athenes , qui avoit été presque entierement ruinée par les Barbares.

Comment Themistocle trompa & amusa les Spartiates , pour avoir le tems de rebâtir Athenes.

Après qu'il eut executé toutes ces grandes choses , il ne pensa qu'à fortifier Athenes , & qu'à l'environner de murailles , après avoir gagné les Ephores par de l'argent , pour les empêcher de s'y opposer , comme l'écrivit Theopompe , ou selon d'autres , après les avoir trompez & amusez de cette maniere ; il alla à Sparte comme Ambassadeur ; les Spartiates ne manquerent pas de se plaindre que les Atheniens fortifioient leur ville , & produisirent pour accusateur le Gouverneur d'Egine , qui y avoit été envoyé exprès. Themistocle nia le fait , & les somma d'envoyer sur les lieux , ne cherchant qu'à gagner du tems pour achever ses murailles , & qu'à faire ensorte que les Atheniens pussent retenir pour ôtages de sa personne , ceux qui lui seroient envoyez. Cela réussit , & les Lacédémoniens ayant été informez de la vérité , ne lui firent aucun mauvais traitement , mais prirent le parti de diffimuler le ressentiment qu'ils avoient du tour qu'il leur avoit joué , & le renvoyerent.

vantoit à Themistocle de lui enseigner l'art de la mémoire , Eh mon Dieu , lui dit ce grand homme , *enseigne-moi plutôt l'art de l'oubli , car je me souviens même de ce que je ne veux pas , & je ne saurois oublier ce que je veux.*

On selon d'autres après les avoir trompez & amusez de cette maniere .] Cette particularité est contée au long par Thucydide. liv. I.

Les Spartiates ne manquerent pas de se plaindre que les Atheniens fortifioient leur ville.] Ils fondoient ces plaintes sur l'acraincte qu'ils témoignioient , que ces murailles ne servissent un jour de rempart aux Barbares s'ils revenoient , mais dans le fond ils ne craignoient que la trop grande puissance des Atheniens.

Il bâtit & fortifia ensuite le Pirée, ayant remarqué la commodité de ses ports, & voulant accoutumer sa ville à la mer, en quoi il suivit une politique toute contraire à celle des anciens Rois d'Athènes, qui ne cherchant qu'à éloigner de la marine leurs Citoyens, & qu'à les porter à renoncer aux vaisseaux pour cultiver la terre, publièrent cette Fable, que Minerve plaidant un jour contre Neptune, pour sçavoir qui d'elle ou de lui seroit déclaré Patron de l'Attique, gagna sa cause en montrant l'olivier à ses Juges. Themistocle donc ne mêla & ne confondit point le Pirée avec la ville, comme le Poète comique Aristophane le lui reproche, mais il attacha la ville au Pirée,

Il bâtit & fortifia le Pirée, en y faisant un mur qui le joignoit à la ville

Origine & dessein de la Fable de la dispute de Neptune & de Minerve.

Il bâtit & fortifia ensuite le Pirée.] Il acheva les fortifications qu'il avoit commencées pendant qu'il étoit Archonte, un an avant l'arrivée des Medes, s'il en faut croire Thucydide, mais cette datte cause de grandes difficultés.

Ayant remarqué la commodité de ses ports.) Car il y avoit trois ports faits par la nature seule.

Themistocle donc ne mêla & ne confondit point le Pirée avec la ville, comme le Poète comique Aristophane le lui reproche.) Le passage que Plutarque a en vû, est dans la Comedie des Chevaliers. Act. II. sec. III.

Kai μετὰ ταῖς ἀριστῶν τὸν Γεραῖον ἀποσέμαζεν.

Et en faisant faire bonne chere

à la ville, il la mêla & la confondit avec le Pirée. Plutarque a fort bien compris le sens du Poète, qui semble louer Themistocle, lorsqu'il fait véritablement une satire contre lui, en l'opposant à Cleon. Dans le texte de Plutarque, au lieu de ἀποσέμαζεν, il faut rétablir le terme dont Aristophane s'est servi, ἀποσέμαζεν.

Mais il attacha la ville au Pirée.] C'est-à-dire, qu'il ne rendit pas toute la ville un port où regne ordinairement la licence; mais il mit la ville en état d'être secourue par le Pirée, & le Pirée en état d'être secouru par la ville, en conservant d'ailleurs dans la ville le bon ordre qui devoit y régner.

La mer favorable à la Démocratie, & l'Agriculture à l'Oligarchie.

& la terre à la mer, ce qui releva le parti du peuple contre les nobles, & le rendit plus fier & plus audacieux, en faisant passer l'autorité entre les mains des Matelots, des Comites & des Pilotes. Aussi le Tribunal, qu'on avoit bâti dans le lieu appelé *Pnyx*, & qui avoit la vûe sur la mer, fut changé ensuite par les trente Tyrans, qu'il le tournerent vers la terre ferme, persuadés que la domination de la mer produisoit & maintenoit la Démocratie, au lieu que l'Agriculture s'accommodoit plus facilement avec l'Oligarchie, avec le gouvernement des Nobles.

Themistocle pensa encore quelque chose de plus grand pour augmenter ses forces de mer; car après la fuite de Xerxes, la flotte des Grecs s'étant retirée au port de Pegases pour y passer

Ce qui releva le parti du peuple contre les Nobles.] Car dans une République la mer est toujours favorable au peuple. On peut voir ce qui a été remarqué dans la vie de Solon.

Dans le lieu appelé Pnyx.) Ce lieu étoit près de la citadelle sur un lieu élevé, il en est parlé dans la vie de Thésée.

Fut changé ensuite par les trente Tyrans qui le tournerent vers la terre ferme.] Comme si en changeant les vûes du lieu public, on changeoit les inclinations & les mouvemens du peuple qui s'y assemble. Il est certain qu'un rien suffit souvent pourveiller dans l'esprit du peuple des idées capa-

bles de produire des effets très-surprenans, & il y en a un exemple bien sensible dans la vie de Camillus. Il paroît par un endroit d'Aristophane que ce changement de vûe n'empêcha pas ce lieu d'être dangereux; car il dit que le peuple qui étoit fort doux & fort paisible chez lui, n'étoit pas plutôt monté sur cette roche du *Pnyx* qu'il devenoit intraitable, & c'est pourquoi sans doute on cessa enfin d'y tenir les assemblées. Les trente Tyrans furent établis à Athènes par Lysandre, la première année de l'Olympiade XCIV, 402. ans avant la naissance de N. S.

La flotte des Grecs s'étant retirée à
l'hiver,

l'hyver, il dit un jour aux Athéniens dans une assemblée générale, qu'il rouloit dans sa tête un dessein qui devoit leur être très-avantageux & très-salutaire, mais qu'il ne falloit pas le divulguer. Les Athéniens ordonnerent qu'il le communiquât à Aristide, & si Aristide le trouvoit bon, qu'il l'exécutât sans différer. Themistocle lui déclara donc, que sa pensée étoit de brûler les vaisseaux des Grecs qui étoient à Pegases. Aristide rentra incontinent dans l'assemblée, & dit que ce que Themistocle avoit imaginé, étoit la chose du monde la plus utile & la plus injuste. En même tems les Athéniens lui ordonnerent de n'y plus penser.

Grand dessein que Themistocle avoit imaginé.

Quel honneur pour Aristide !

Les Athéniens rejettent un conseil qui leur étoit très-avantageux, mais qui étoit injuste.

Les Lacédémoniens ayant proposé dans le conseil des Amphictyons que toutes les villes qui n'avoient pas pris les armes contre Xerxes fussent exclues de cette assemblée, Themistocle qui craignoit que si les Theffaliens, les Argiens & les Thébains n'y étoient plus reçûs, les Lacédémoniens ne fussent les maîtres des suffrages, & ne disposassent de tout à leur gré, parla pour les villes qu'ils vouloient exclure, & fit changer le sentiment aux Députés, en leur remontrant qu'il n'y avoit que trente & une ville qui fussent entrées

rée au port de Pegases.) Pegases ou Pagases, ville maritime de la Magnesie dans le Golfe Pelasgique. La flotte hyverna là pour fermer le passage, de peur que Xerxes ne vînt avec une nouvelle flotte. Cicéron dit pourtant dans ses Offices qu'elle hyverna dans

un port de la Laconie appelé Gythium.

Dans le conseil des Amphictyons.] Ce conseil étoit comme les Etats Généraux de toute la Grece qui y envoyoit ses députés, Je l'ai expliqué ailleurs.

dans la ligue , dont la plupart étoient fort petites & fort peu considérables , que ce feroit donc une chose très-étrange & même très-dangereuse , que tout le reste de la Grece venant à être banni de cette assemblée , cet auguste conseil des Amphictyons tombât en la disposition de deux ou trois villes les plus puissantes. Cela lui attira la haine des Lacédémoniens , qui pour lui susciter un rival dangereux dans le gouvernement de la République , porterent Cimon & le poussèrent dans les charges.

Cimon fils de Miltiade. Il étoit un peu plus jeune que Themistocle.

Il se mit mal aussi avec les Alliez , parce qu'il alloit rodant par les Isles pour y faire des exactions & pour en tirer de l'argent , comme on peut le connoître par la demande qu'il fit à ceux d'Andros , & par la réponse qu'il en reçut. Herodote nous les a conservées l'une & l'autre ; Themistocle leur ayant dit , *Je viens à vous accompagné de deux puissantes Divinitez , la Persuasion & la Force.* Ils répondirent , *Nous avons aussi de nôtre côté deux autres Divinitez qui ne sont pas moins puissantes que les vôtres , & qui ne nous permettent pas de donner l'argent que vous nous demandez , la Pauvreté & l'Impuissance.* Le Poëte Timocreon de Rhodes pique aigrement Themistocle dans une de ses chansons , comme un homme , qui pour de l'argent avoit rappelé des bannis , & qui pour le même intérêt l'avoit trahi & abandonné , lui , son ancien ami & son hôte. Voici ses propres paroles : *Si vous loüez Pausanias , Xantippe ou Leothychidas , pour moi je loüe Aristide qui*

Liv. VIII. sect. iij.

Timocreon Poëte de la vieille Comédie.

Chanson de Timocreon contre Themistocle.

est le plus honnête homme que la sacrée ville d'Athènes ait jamais porté ; car Themistocle est haï de Latone , comme un menteur , un scelerat & un traître , qui pour une vile somme d'argent a trahi Timocreon , son hôte & son ancien ami , & l'a empêché de retourner dans sa chère patrie de Jalysé. Et après avoir reçu trois talens , il a fait voile. Que la mer ne l'a-t-elle englouti comme il le méritoit , car pour s'enrichir il a rappelé ceux-là , chassé ceux-ci , & fait mourir les autres ; & depuis ce temps-là il tient ridiculement table ouverte dans l'Isthme , & fait reservoir de la viande froide , & ceux même qui mangent avec lui font des vœux qu'il ne passe pas l'année.

C'étoit une grande injure parmi les Grecs , de dire à un homme , qu'il étoit haï de Latone.

Trois mille écus.

Dans l'Isthme ; pendant les Jeux Olympiques.

Mais il l'outrage encore davantage , & d'une manière moins ouverte dans une autre chanson qu'il fit après qu'il eut été condamné & envoyé en exil , & qui commence ainsi ; *Muse , sème par toute la Grece la gloire de cette chanson , comme cela est juste & raisonnable , &c* Car on dit que Timocreon fut banni pour avoir suivi le parti des Perses , & que ce fut Themistocle même qui le condamna ; après

Autre chanson de Timocreon , contre Themistocle.

Font des vœux qu'il ne voye pas la fin de l'année.) Ce passage est corrompu dans le texte , car que veut dire κ'ἔρχοιτο μή ὥστε Θιμιστοκλῆς θύειν , on n'en peut tirer aucun sens raisonnable , & ce seroit même plutôt une benédiction qu'une imprécation. Casaubon l'a heureusement corrigé dans ses Commentaires sur Athénée , liv. II. chap. XIV. Il a fait voir qu'il faut lire μή ὥρας Θιμιστο-

κλῆς θύειν. C'étoit une formule ordinaire quand on souhaitoit du mal à quelqu'un , on disoit μή ὥραισιν ἴκοιτο , qu'il ne vînt pas , qu'il ne passe pas l'année. Et c'est ce que Timocreon a dit μή ὥρας ὥστε θύειν. C'est un trait de satire bien amer contre Themistocle , que ceux qui mangeoient à sa table souhaitoient qu'il ne passât pas l'année.

donc que Themistocle eut été accusé du même crime , il fit contre lui cette chanson , *Timocreon n'est donc pas le seul qui ait fait alliance avec les Medes , il y en a d'autres aussi méchants que lui , on trouve plus d'un renard en Grece.*

Themistocle voyant que ses Citoyens par envie prêtoient déjà volontiers l'oreille à toutes les calomnies qu'on semoit contre lui , fut forcé de faire une chose qui le rendit encore plus insupportable ; dans toutes les assemblées il ne cessoit de les faire souvenir de ses grandes actions & de ses services , & à ceux qui s'en fâchoient , & qui témoignaient être las de l'entendre toujours rebattre les mêmes choses , il leur disoit , *Eh ! vous laissez-vous de recevoir souvent du bien des mêmes personnes ?*

*Themistocle bâtit
un Temple à Diane
Aristobule.*

Il déplût aussi au peuple en bâtissant un Temple à Diane , sous le nom de *Diane Aristobule* , *Diane du bon conseil* , comme pour reprocher aux Athéniens qu'il avoit donné de bons conseils à leur ville & à toute la Grece. Ce Temple étoit près de sa maison dans le quartier de Melite , où les bourreaux jettent présentement les corps de ceux

Vous laissez-vous de recevoir souvent du bien des mêmes personnes ?] Ceux qui étoient fâchez de l'entendre si souvent parler de ses services , pensoient comme Sosie de Terence , que de leur remettre si souvent ses bien-faits devant les yeux , c'étoit presque leur reprocher qu'ils les avoient

oubliés. *Nam istæ commemoratio, quasi exprobratio est , &c.* Mais Themistocle élude cela par un ridicule , comme s'il leur disoit , *vous ne vous laissez pas de recevoir souvent du bien d'une même personne , & vous vous laissez de l'entendre souvent parler.*

qu'ils ont exécutez , & où ils portent les habits & les cordes de ceux qui ont été étranglez. Il y avoit encore de nôtre tems dans le même Temple de Diane Aristobule, une petite statuë de Themistocle, si belle & si noble , qu'il étoit aisé de voir qu'il avoit la physionomie aussi heroïque que le courage.

Les Athéniens le bannirent du ban de l'ostracisme pour rabattre cet excez d'autorité & de crédit , comme ils avoient accoutumé de traiter tous ceux dont la puissance leur paroissoit trop grande & trop pesante , & n'avoir aucune proportion avec l'égalité Democratique. Car ce ban n'étoit pas une punition, mais un adoucissement & un soulagement de l'envie qui se plaçoit à rabaisser ceux qui étoient trop élevez , & qui assouvissoit toute sa haine , & exhaloit sa colere par cette espece de vengeance.

Après qu'il eut été chassé d'Athènes , pendant qu'il demeuroit à Argos , Pausanias fut poursuivi comme un traître qui avoit conjuré contre sa patrie. Celui qui l'accusa & qui intenta action contre lui , ce fut Leobotes fils d'Alcmeon , du bourg d'Agraule , assisté des Spartiates. Pausanias avoit d'abord caché sa trame à Themistocle, quoiqu'il fût un de ses meilleurs amis ; mais dès qu'il le vit chassé & plein de ressentiment pour cette injure , il prit la hardiesse de lui communiquer son dessein , & de le presser d'y entrer. Pour l'y engager il lui fit voir les lettres que lui écri-

Il est banni du ban de l'ostracisme.

Quel étoit ce ban.

Pausanias fils de Cleombrotus & Roi de Sparte. Il avoit gagné la célèbre bataille de Platées contre Mardonius.

Thucydide en rapporte une dans son premier livre.

Themistocle banni, refuse d'entrer dans la conspiration de Pausanias.

Il prétendait livrer la Grece à Xerxes, pour s'en faire déclarer Roi, après avoir épousé sa fille.

voit le Roi de Perse, & tâcha de l'animer contre les Athéniens, en lui exagérant leur méchanceté & leur ingratitude. Themistocle rejetta bien loin la proposition de Pausanias, & lui déclara qu'il ne vouloit avoir sur cela avec lui aucune communication ni aucun commerce; mais il lui garda le secret, & ne découvrit à personne les discours qu'il lui avoit tenus, ni l'entreprise qu'il avoit faite, soit qu'il esperât qu'il y renonceroit de lui-même, ou qu'il ne doutât pas qu'il ne fût bientôt découvert, vû que sans aucune apparence de raison, il aspirait à des choses trop hazardeuses, & qui ne pouvoient réussir.

Pausanias ayant été mis à mort, on trouva parmi ses papiers des lettres & d'autres écrits qui donnoient beaucoup de soupçon contre Themistocle. D'un côté les Lacédémoniens crioient beaucoup contre lui, & de l'autre ses envieux parmi ses Citoyens l'accusoient ouvertement. Il répondoit par lettres à toutes ces calomnies, car pour refuter les accusations de ses ennemis, il écrivoit aux Athéniens qu'ayant toujours cherché à dominer, & n'étant nullement

Pausanias ayant été mis à mort.] Comme les Ephores allerent pour le prendre, il s'enfuit dans le Temple de Pallas Chalcoicos où il fut assiégé. On mura toutes les portes, & sa propre mere mit la premiere pierre. La faim l'ayant réduit à l'extrémité, comme il étoit à l'Agonie, on le retira, &

il ne fut pas plutôt hors du Temple, qu'il rendit le dernier soupir.

D'un côté les Lacédémoniens crioient beaucoup contre lui.] Ils envoyèrent des députés à Athènes pour l'accuser & pour le faire condamner à mort.

né pour la servitude, il n'y avoit aucune apparence qu'il eût voulu se livrer lui-même, & livrer la Grece entière à des ennemis & à des barbares.

Comment il se justifioit des calomnies de ses ennemis.

Cependant le peuple, persuadé par ses accusateurs, envoya des gens pour se saisir de sa personne, & pour l'amener, afin qu'il fût jugé par le conseil de la Grece. Themistocle qui en fut averti assez à temps, passa dans l'isle de Corcyre, à laquelle il avoit rendu autrefois quelque service, car ayant été élu juge d'un différend qu'elle avoit avec les Corinthiens, il condamna ces derniers à lui payer vingt talens, & ordonna qu'ils jouïroient ensemble de l'isle de Leucade, colonie de ces deux peuples. De là il s'enfuit en Epire, & se voyant encore poursuivi par les Athéniens & par les Lacédémoniens, il se jeta par un coup de désespoir dans des espérances fort douteuses & fort dangereuses, en se refugiant chez Admette

Les Athéniens veulent le faire prendre, pour lui faire son procès.

Corfou.

Service qu'il avoit rendu à ceux de Corfou.

Vingt mille écus.

Sainte Maure ; vis-à-vis de l'Acarnanie ; à laquelle elle étoit jointe par un pont.

Il se réfugie chez Admette.

Car ayant été juge d'un différend qu'elle avoit avec les Corinthiens.]

Le Scholiaste de Thucydide parle d'un service encore plus considérable, car il dit qu'après la défaite de Xerxes, les Grecs vouloient aller assiéger Corfou, pour la punir de ce qu'elle n'étoit pas entrée dans la ligue contre le Barbare, & que Themistocle l'empêcha en représentant que si on alloit ravager toutes les villes qui n'avoient pas pris leur parti, on feroit plus de mal à la Grece que

les Barbares ne lui en avoient fait.

L'Isle de Leucade, colonie de ces deux peuples.) Thucydide & Strabon la font seulement colonie des Corinthiens, c'est pourquoi aussi on a appelé ses habitants *Κορινθιοί*, des Corinthiens presque effacés, s'il est permis de parler ainsi, c'est-à-dire, des Corinthiens qui ne retiennent presque plus rien de leur première origine.

*Peuples d'Épire,
vis-à-vis du Golphe
d'Ambracie.*

*Comment il se
rendit suppliant
chez Admette.*

*Cette sorte de sup-
plication étoit en
usage long-temps
avant Themistocle.*

Roi des Molosses qui ayant autrefois demandé quelque secours aux Athéniens, & ayant été honteusement refusé par Themistocle qui avoit alors la principale autorité, en avoit conservé un vif ressentiment, & témoigné qu'il s'en vengeroit s'il en trouvoit une occasion favorable; mais Themistocle qui jugea bien que dans son exil, l'envie encore toute recente de ses Citoyens étoit plus à craindre pour lui, que l'ancienne haine de ce Roi, voulut en courir le risque. Il se rendit donc suppliant d'Admette, & d'une manière fort singulière & fort extraordinaire, car prenant entre ses bras le fils du Roi, il s'assit au milieu de son foyer entre ses Dieux domestiques. Les Molosses estiment cette sorte de supplication la plus grande, & la seule qu'on ne sçauroit presque rejeter. Il y a des Auteurs qui écrivent que ce fut la femme même du Roi, nommée Phthie, qui lui enseigna cette manière de supplier, & qui lui mettant son fils entre les bras l'assit dans son foyer. D'autres prétendent qu'Admette lui-même, pour consacrer & sanctifier la nécessité qui le forceroit de refuser Themistocle à ceux qui le redemanderoient, imagina cette espece de supplication extraordinaire & tragique.

Pendant qu'il étoit à la Cour d'Admette, Epi-

D'autres prétendent que ce fut Admette lui-même qui imagina cette sorte de supplication.] Cela ne peut être, puisque nous voyons cette supplication pratiquée dans

Homere. Ulysse aborde chez le Roi Alcinous à Corcyre, s'assied de même sur la cendre de son foyer. Odyf. liv. VII. Il est vrai qu'il y a quelque chose de plus,

crates

crates d'Acarnanie trouva moyen d'enlever d'Athènes sa femme & ses enfans qu'il lui envoya, & pour cet enlèvement il fut mis en justice quelque tems après par Cimon & condamné à mort, comme l'écrivit Stesimbrotus; mais ce même Stesimbrotus oubliant dans la suite je ne sçai comment ce qu'il avoit écrit, ou le faisant oublier à Themistocle, dit qu'il navigea en Sicile, qu'il demanda au Tyran Hieron sa fille en mariage, lui promettant de lui assujettir tous les Grecs, & qu'ayant été refusé par Hieron, il passa de là en Asie. Il n'y a nulle apparence que cela soit arrivé comme cet Auteur l'écrit; car Theophraste dans le traité qu'il a fait de la Royauté, raconte qu'Hieron envoya à Olympie des chevaux pour y disputer le prix, que là il fit dresser un pavillon superbe, & que Themistocle fit un discours aux Grecs pour leur persuader qu'il falloit enlever ce pavillon du Tyran, & empêcher ses chevaux de courir avec les autres. Thucydide même écrit qu'il alla par terre jusqu'à l'autre mer; qu'il s'embarqua à la ville de Pydne sur un vaisseau marchand qui alloit en Ionie; qu'il n'étoit connu d'aucun des autres passagers; que ce vaisseau ayant été porté par la tempête près de l'isle de Naxe, qui étoit alors assiégée par les Athéniens, le pressant danger où il se vit l'obligea de déclarer qui il étoit au maître du vaisseau & au Pilote, & que par prières & par menaces, en leur disant qu'il les défereroit aux

Grand service qu'Epocrates rendit à Themistocle.

Particularité écrite par Stesimbrotus, combattue par Plutarque.

Jusqu'à la mer Égée.

Pydne, ville de la Macedoine, sur le Golfe Thermaïque.

Themistocle se sauve en Asie.

Ses amis sauverent une partie de ses biens , le reste fut confisqué.

Cent mille écus.

*Quatre-vingt mille écus.
Trois mille écus.*

Deux cent mille écus.

Æges , une des villes des Eoliens , sur la côte Asiatique de la mer Egée.

Il demeure quelque temps à Æges , caché chez Nicogene.

C'est-à-dire , écoute la voix & le conseil de la nuit.

Athéniens , & les accuseroit de l'avoir reçu dans leur bord , non par ignorance , mais pour de l'argent , il les força de passer outre , & de tenir la route d'Asie.

Pour ce qui est de ses biens , ses amis en sauverent la plus grande partie , qu'ils lui firent tenir en Asie ; mais tout ce qu'on en put découvrir , fut porté au trésor public , Theopompe le fait monter jusqu'à la somme de cent talens , & Theophraste à celle de quatre-vingts , quoique Themistocle ne possédât pas la valeur de trois talens , lorsqu'il entra dans le gouvernement de la République. Quand il fut arrivé à Cumes , il trouva que sur la côte il y avoit beaucoup de gens qui l'observoient pour le prendre , sur-tout un certain Ergoteles & un nommé Pythodorus ; car c'étoit une riche proie pour des gens capables de profiter de toutes sortes d'occasions pour s'enrichir , le Roi de Perse ayant fait publier qu'il donneroit deux cent talens à celui qui le lui ameneroit ; il s'enfuit donc à Æges , petite ville Eolique , où il n'étoit connu de personne que de son hôte Nicogene , le plus riche de tous les Eoliens , & qui avoit de grandes relations avec tous les Seigneurs de la Cour de Perse. Il demeura quelques jours caché chez lui , & un soir à l'issue du souper après un grand sacrifice , tout d'un coup le Précepteur des enfans de Nicogene , appelé Olbius , étant inspiré & ravi hors de lui-même , prononça ce vers :
Donne à la nuit la voix , le conseil , la victoire.

Et Themistocle s'étant allé coucher ensuite , songea qu'il voyoit un dragon entortillé autour de lui , qui se glissoit à son cou , & qui n'eut pas plutôt touché son visage , qu'il se changea en un aigle , qui le couvrant de ses aîles l'enleva avec ses serres , & l'ayant emporté fort loin , le posa sur un caducée d'or qui parut tout d'un coup , & sur lequel il ne fut pas plutôt , qu'il se trouva délivré de sa frayeur & de son trouble. Pour le conduire donc en sûreté , voici la ruse qu'imagina Nicogene : La plupart des Barbares & surtout les Perses , sont naturellement jaloux des femmes jusqu'à la fureur , non-seulement des femmes qu'ils ont épousées , mais de leurs esclaves.

Songe de Themistocle.

Ruse qu'imagina Nicogene , pour le conduire à la Cour du grand Roi.

Les Perses extrêmement jaloux des femmes.

Pour le conduire donc en sûreté.] Plutarque , après avoir raconté le songe de Themistocle , ne s'arrête pas à instruire son Lecteur de l'explication que Themistocle lui donna , & de la résolution qu'il prit en conséquence , qui fut d'aller se jeter entre les bras du grand Roi : mais comme si le songe étoit assez clair & assez sensible , il passe tout d'un coup au fait , & se contente de dire , *Pour le conduire donc en sûreté.* Par ce seul mot *donc* il fait entendre que ce fut sur ce songe que Nicogene prit le parti de le conduire à la porte. Comment l'expliqua-t'il donc ? Synesius dit en quelque endroit qu'il est honteux à un homme qui a vingt ans passés de ne sçavoir pas expliquer les songes.

Pour éviter cette honte , j'essaierai d'expliquer celui ci. Le dragon entortillé autour de Themistocle étoit Nicogene même qui avoit gardé Themistocle chez lui , comme le dragon de Minerve gardoit la citadelle d'Athènes. Ce dragon ne l'eut pas plutôt touché au visage , c'est-à-dire , n'eut pas plutôt fait amitié avec lui , Themistocle ne lui eut pas plutôt confié tout son secret , en se découvrant à lui , que ce dragon se changea en un aigle , c'est-à-dire , que sans perdre un moment il le mena en Perse au pied du trône du grand Roi , signifié par ce caducée d'or , où toutes ses craintes se dissipèrent , & où il trouva toute sorte de secours & de protection.

ves & de leurs concubines, ils les gardent très-étroitement & les tiennent enfermées avec grand soin, afin qu'elles ne puissent être vûes d'aucun homme de dehors, & dans les voyages ils les font porter sur des chariots dans des pavillons bien fermez. Nicogene fit mettre Themistocle dans un de ces chariots, lui donnant des hommes pour l'accompagner, & pour répondre à ceux qu'ils rencontreroient dans le chemin, & qui demanderoient ce qu'il y avoit dans le chariot, que c'étoit une femme Grecque que l'on menoit d'Ionie à un Seigneur de la Porte du grand Roi.

Thucydide & Charon de Lampsaque écrivent que Xerxes étant venu à mourir dans ce tems-là, Themistocle arriva justement lorsque son fils Artaxerxe venoit de monter sur le Thrône. Ephorus, Dion, Clitarque, Heraclide,

A un Seigneur de la Porte du grand Roi.] On appelloit la Porte la Cour du Roi de Perse, comme nous appellons encore aujourd'hui celle du grand Seigneur.

Thucydide & Charon de Lampsaque.] Charon étoit un Historien qui avoit écrit l'Histoire des Perses en deux Livres, il étoit plus vieux qu'Herodote.

Themistocle arriva justement lorsque son fils Artaxerxe venoit de monter sur le Trône.) Themistocle arriva donc à la Porte la première année de l'Olympiade LXXIX, 462. ans avant la naif-

fance de J. C. car c'est la première année du regne d'Artaxerxe. Ceux qui prétendent qu'il y arriva pendant que Xerxes vivoit encore, avancent son voiage de sept ans. Mais, comme dit Plutarque, la première opinion, qui est celle de Thucydide, est la plus conforme à l'exacte Chronologie, & Plutarque la suit toujours, comme on le verra dans la vie d'Alcibiade; par le discours même que Themistocle fait au Roi à sa première audience, il fait voir qu'il parle à Artaxerxe & non pas à Xerxes.

& plusieurs autres, tiennent qu'il trouva Xerxes encore vivant; mais l'opinion de Thucydide paroît s'accorder mieux avec les Tables de Chronologie, quoiqu'elles ne soient pas bien fidèles ni bien sûres. Themistocle donc se voyant engagé dans le péril, s'adressa d'abord à Artaban, Capitaine de mille hommes. Il lui dit qu'il étoit Grec de nation, & qu'il venoit pour parler au Roi d'affaires de très-grande conséquence, & que le Roi même avoit extrêmement à cœur. Artaban lui répondit: Etranger, les Loix & les Coûtumes des hommes sont différentes; les uns estiment une chose belle & honnête, & les autres une autre; mais il est beau & bon à tous de respecter & de garder inviolablement les usages de leur pays. On dit que vous autres Grecs, vous préférez la liberté & l'égalité à toutes choses, & nous, dans le grand nombre de belles & bonnes Loix que nous avons, celle qui nous paroît la plus belle, c'est la Loi qui nous ordonne d'honorer le Roi, & d'adorer cette image vivante de ce Dieu immortel, qui entretient & conserve toutes choses. Si te conformant donc à nos Coûtumes tu veux l'adorer, il t'est permis de le voir & de lui parler; mais si tu es dans un autre dessein, tu ne pouras parler à lui que par tierce personne, car telle est la Coûtume en Perse, le Roi ne donne jamais audience à qui que ce puisse être, qui ne l'ait adoré. Themistocle ayant ouï ces paroles, répondit: Artaban,

Tables de Chronologie peu sûres.

Themistocle s'adresse d'abord à Artaban.

Entretien de Themistocle avec Artaban.

Rois regardez par les Perses comme la vivante image de Dieu sur la terre.

Coûtume des Rois de Perse.

S'adressa d'abord à Artaban Capitaine de mille hommes. } C'étoit Xerxes, & de porter Artaxerxe à se défaire de son frere aîné Darius. le fils de cet Artaban Capitaine des Gardes qui venoit de tuer

ban, je ne suis venu ici que pour augmenter la gloire & la puissance du Roi vôtre maître, & non - seulement j'obéirai moi-même à vos Loix, puisque telle est la volonté du Dieu qui a élevé l'Empire des Perses à ce haut degré de splendeur, mais je ferai en sorte que vôtre Roi sera adoré par un plus grand nombre de peuples, que cela ne retarde donc point ce que j'ai à lui communiquer. Mais, reprit Artaban, qui lui dirons-nous que tu es, car à tes discours on voit bien que tu n'es pas un homme ordinaire? C'est ce que personne ne sçaura avant le Roi, repartit Themistocle, ainsi que l'écrivit Phanias. Eratosthene dans un traité qu'il a fait de la richesse, ajoute que Themistocle fut présenté & recommandé à Artaban par une femme Eretrienne, que ce Capitaine entretenoit.

Eretrienne, de la ville d'Eretrie dans l'Eubée, sur l'Euripe.

Themistocle admis à l'Audience du Grand Roi : le discours qu'il lui fit.

Quand Themistocle fut introduit devant le Roi, il l'adora & se tint dans un profond silence. Le Roi commanda à un truchement de lui demander qui il étoit, & le truchement ayant exécuté l'ordre, Themistocle dit, Grand Roi, je suis Themistocle Athénien, qui ayant été banni par les Grecs, me suis retiré vers vous. Véritablement j'ai fait beaucoup de mal aux Perses, mais je leur ai fait

Eratosthene, dans un traité qu'il a fait de la richesse.] Eratosthene de Cyrene, qui fut appelé en Egypte par le Roi Ptolemée Evergetes, & fait Bibliothécaire de la Bibliothèque d'Alexandrie; il étoit Historien, Géographe & Philosophe. Vossius prétend qu'ici Plutarque cite un de ses ouvra-

ges de Géographie, & qu'au lieu de ἐν τῇ πλάτῃ, il faut lire ἐν τῇ ἀπείρῃ. Mais cela n'est nullement nécessaire, cette particularité pouvoit fort bien entrer dans le traité qu'Eratosthene avoit fait des richesses, qui est le même que Strabon a cité ἀπὸ ἀγαθῶν, de bonis.

encore plus de bien ; car ce fut moi qui empêchai les Grecs de les poursuivre , lorsque la Grece mise en sûreté par mes soins & ma patrie sauvée sembloient me permettre de vous faire quelque plaisir. Je n'ai d'autres pensées que celles qui conviennent à l'Etat présent de ma fortune , & je viens dans la disposition , ou de recevoir vos bienfaits comme une grace , si vous êtes appaisé envers moi , ou de desarmer votre ressentiment par mes soumissions & par mes prières. Prenez donc mes ennemis mêmes pour témoins des services que j'ai rendus à vos sujets , & servez-vous de mon malheur , plutôt pour montrer votre vertu , que pour assouvir votre colere. Par l'une vous sauverez votre suppliant , & par l'autre vous perdrez le plus grand ennemi de la Grece. Ayant ainsi parlé , pour engager encore plus le Roi par une espece de Religion , il lui raconta le songe qu'il avoit fait chez Nicogene , & l'oracle de Jupiter Dodonéen , qui lui ordonnoit de se retirer vers le Prince qui portoit même nom que lui , ce qu'il ne pouvoit interpréter que du Roi de Perse , qui , comme Jupiter , est appelé le grand Roi.

Le Roi de Perse ne lui répondit rien sur l'heure , quoiqu'il fût rempli d'admiration pour son grand sens & pour sa hardiesse ; mais on dit qu'avec ses amis il se felicita de cette aventure comme d'un très-grand bonheur , qu'il pria son Dieu Arimanius d'envoyer toujours à ses ennemis de

En quel tems il peut paroître juste de faire quelque plaisir aux ennemis.

* L'Oracle de Jupiter Dodonéen , qu'il avoit consulté pendant qu'il étoit en Epire.

Arimanius , un des Dieux des Perses.

Qu'il pria son Dieu Arimanius.] Strabon parle en quelque endroit de deux Dieux des Perses,

dont l'un étoit appelé *Amanus*, & l'autre *Anandratius*.

semblables pensées , & de les porter à se défaire de leurs plus grands personnages , qu'il en remercia ses Dieux par des sacrifices ; qu'il donna ensuite un grand festin , & que s'étant couché , l'excès de sa joye fit qu'il s'écria trois fois tout endormi, *j'ai Themistocle l'Athénien.*

Themistocle regardé de mauvais œil par les Gardes & par les Officiers du Grand Roi.

Accueil gracieux que lui fit le Grand Roi à la seconde audience.

Le lendemain dès la pointe du jour il manda les plus grands Seigneurs de sa Cour , & fit appeler Themistocle qui ne s'attendoit à rien de favorable , sur-tout depuis qu'il eut vû que les Gardes n'eurent pas plutôt appris son nom , qu'ils lui donnerent des marques de leur haine , & le chargerent d'injures & de maledictions , jusques-là que Roxane, Capitaine de mille hommes, comme Themistocle passoit près de lui dans la salle même du Roi qui étoit assis sur son Thrône , tout le monde étant dans un silence respectueux, lui dit tout bas avec un profond soupir , *serpent de Grece , plein de ruse & de malice , la fortune du Roi t'amene ici.* Cependant dès qu'il fut devant le Roi, & qu'il l'eut adoré pour la seconde fois , le Roi le salua & lui parla amiablement , lui disant qu'il lui devoit déjà deux cent talens ; car puisqu'il s'étoit présenté lui-même , il étoit juste qu'il reçut la récompense qui avoit été promise à celui qui le lui ameneroit. Il lui fit encore de plus grandes promesses , le rassûra entièrement , & lui ordonna de dire avec une pleine confiance tout ce qu'il avoit à proposer sur la Grece. Themistocle

Themistocle lui répondit que le discours de l'homme ressemble pro-
lui

lui répondit que le discours de l'homme ressemble proprement à une tapisserie à personnages, car l'un & l'autre en se développant, développent & étalent les images, au lieu qu'ils les cachent & les gâtent en demeurant resserrés & pliés; qu'ainsi il avoit besoin de tems pour déployer & développer son discours. Le Roi charmé de cette comparaison, lui permit de demander tout le tems qu'il voudroit. Themistocle demanda un an, & dans ce tems-là ayant suffisamment appris la langue des Perses, il parla au Roi sans truchement.

Image dont Themistocle se servit en parlant à ce Prince.

Il demande un an pour apprendre la Langue des Perses.

Ceux qui n'étoient pas de la Cour, crurent qu'il n'avoit entretenu le Roi que des affaires de la Grece; mais les changemens qui arriverent dans ce même tems-là, le rendirent suspect aux grands Seigneurs, qui crurent qu'il avoit eu l'audace de parler librement d'eux au Roi. Aussi les honneurs que le Roi faisoit aux autres étrangers, n'approchoient pas de ceux qu'il faisoit à Themistocle. Il le menoit à la chasse, le mettoit de tous ses plaisirs & de ses divertissemens, & s'entretenoit avec lui en particulier. Il le présenta même à la Reine sa mere, qui l'honora de

Il est suspect aux Grands Seigneurs.

Honneurs que lui fit le Grand Roi.

prement à une tapisserie à personnages.] Themistocle s'accoutuma bien-tôt aux manieres Orientales, qui étoient de parler par des figures & par des images. Il veut dire, que ne sçachant pas la langue du pays, il ne pouvoit pas expliquer ses sentimens, qui par là demeuroident rouleés comme

une tapisserie qui n'est pas déployée.

Et dans ce tems là ayant suffisamment appris la langue.) Thucydide marque aussi que Themistocle employa une année à apprendre la langue & les coutumes du pays.

Il apprend la magie, qui étoit la Philosophie des Perses.

son affection, & lui donna les entrées chez elle. Il voulut aussi qu'il apprît la magie, qui étoit alors la Philosophie des Perses.

Présent que Demaratus de Sparte demande au Grand Roi.

La Couronne ne donne pas la cervelle.

La Marque du grand crédit que Themistocle eut à cette Cour.

Demaratus de Sparte qui étoit dans ce même tems à la Cour, ayant eu ordre du Roi de lui demander un présent, il le supplia de lui permettre de se promener à cheval dans la ville de Sardis avec la tiare Royale sur la tête. Mithropastes, cousin germain du Roi, prenant Demaratus par la main, lui dit : *Mon ami, cette tiare Royale n'apporte point avec elle de cervelle qu'elle puisse couvrir, tu aurois beau tenir dans tes mains la foudre, tu ne serois pourtant pas Jupiter.* Le Roi fut si irrité de cette demande trop insolente, qu'il rebuta Demaratus, & parut ne vouloir jamais lui pardonner; mais Themistocle interceda pour lui, & le remit dans ses bonnes grâces. Enfin, le crédit de Themistocle fut si grand, que sous les Regnes suivans, où les affaires des Perses furent encore plus mêlées avec celles des Grecs, lorsque les Rois vouloient attirer quelque Grec à leur service, ils lui écrivoient & lui promettoient en propres termes, *qu'il seroit plus grand auprès d'eux, que Themistocle n'avoit été auprès du Roi*

Il le supplia de lui permettre de se promener à cheval dans la ville de Sardis avec la Tiare Royale sur la tête. C'étoit la plus grande faveur que les Rois de Perse pouvoient faire à ceux qu'ils vouloient honorer. L'Histoire de Mardochée étoit encore alors

toute récente. Assuerus, qui est le même que Xerxes, pere d'Artaxerxe, avoit ordonné que Mardochée, vêtu des habits Royaux & le diadème sur la tête, se promeneroit dans la ville sur un des chevaux du Roi. Esther, ch. vi.

Artaxerxe. On dit aussi que Themistocle parvenu à ce haut degré de faveur, honoré & recherché de tout le monde, qui s'empressoit à lui faire la cour, dit un jour à ses enfans, voyant sa table magnifiquement servie : *Mes enfans, nous étions perdus, si nous n'eussions été perdus.*

Mot de Themistocle à ses enfans.

La plupart des Auteurs assûrent que le Roi lui donna trois villes pour son pain, pour son vin & pour sa viande, Magnésie, Lampsaque & Myonthe. Neanthes de Cysique & Phantias en ajoutent deux autres, Percote & Palæscéphis, pour ses meubles & pour ses habits.

Villes données pour son entretien.

Quelque tems après Themistocle étant allé visiter les Provinces maritimes pour quelques

Que le Roi lui donna trois villes pour son pain, pour son vin & pour sa viande. Magnésie, Lampsaque & Myonthe. C'étoit la coutume des anciens Rois d'Orient, au lieu de pensions, ils donnoient des Villes & des Provinces qui devoient tout fournir pour l'entretien de ceux qui en étoient gratifiés. Toute l'Égypte fut donnée à une Reine pour ses habits. Les Tributs même, que les Rois exigeoient des Villes & des Provinces, avoient chacun leur destination particulière. Une telle Province payoit tant pour le vin, une autre tant pour la viande, celle-là, tant pour les menus plaisirs, & celle-ci, tant pour la garde-robe. Dans le premier Alcibiade de Platon, on voit que la plupart des Provinces é-

toient destinées à fournir la garde-robe de la Reine; l'une étoit pour sa ceinture, l'autre pour son voile, l'autre pour d'autres habits, & chacune de ces Provinces portoit le nom des parures qu'elle fournissoit. Artaxerxe donna à Themistocle Magnésie pour son pain, car elle étoit dans le terroir de l'Asie le plus fertile en froment sur le fleuve Méandre. Thucydide marque que Themistocle en tiroit cinquante talents, c'est-à-dire, cinquante mille écus. Lampsaque étoit pour le vin, car c'étoit le plus beau vignoble de l'Asie, & Myonthe pour la viande, dont elle étoit très-bien fournie, elle abondoit sur tout en poisson à cause du voisinage de la mer.

*Embûches que
lui dresse le Satra-
pe de la Phrygie.*

*Songe de Them-
istocle.*

affaires qui regardoient la Grece , un Seigneur de Perse nommé Epixyes, Satrape de la Phrygie Superieure , lui dresse des embûches , & aposte quelques Soldats Pisidiens pour le tuer , quand il seroit arrivé dans la ville appelée Leontocéphale , c'est-à-dire , *tête de Lion* ; mais avant qu'il y arrivât , comme il dormoit un jour dans son logis sur l'heure de midi , on dit que la mere des Dieux lui apparut en songe , & lui dit : *Themistocle , éloigne - toi de la tête de Lion , pour ne pas tomber entre les griffes du Lion , & pour prix de l'avis que je te donne , je te demande pour mon esclave ta fille Mnesiptoleme.*

Themistocle s'éveillant en sursaut , & troublé de ce songe , fit ses prieres à la Déesse , quitta le grand chemin , prit un détour , & après avoir passé le lieu qui lui avoit été marqué , la nuit étant venue il se logea. Par hazard un des fommiers qui portoient sa tente , tomba dans l'eau , les esclaves étendirent les tapisseries pour les faire sécher. Les Pisidiens qui étoient aux aguets , ne distinguant pas bien au clair de la Lune que c'étoient des tapisseries qui séchoient , & les prenant pour le pavillon de Themistocle , accoururent l'épée à la main , esperant qu'ils le trouveroient dans sa tente tout endormi ; mais dès qu'ils se furent approchez , & qu'ils voulurent lever un coin de la tapisserie , les gens de Themistocle les chargerent vigoureusement , & les prirent. Ayant donc échapé ce danger de

cette maniere, & ne pouvant pas assez admirer l'apparition de la Déesse, il lui bâtit dans la ville de Magnesie un Temple qu'il appella, *le Temple de Dindymene*, & lui consacra sa fille Mnesiptoleme, qu'il fit Grande Prêtresse.

Il bâtit à Magnesie un Temple à Dindymene.

Etant arrivé à Sardis, il se divertit à visiter les Temples, & à voir le grand nombre d'offrandes qu'on y avoit consacrées. Entre autres, il vit dans le Temple de la Mere des Dieux la petite Hydrophore; c'étoit une statue de bronze de deux coudées, qu'autrefois, lorsqu'il avoit l'Intendance des eaux à Athenes, il avoit fait faire des amendes auxquelles il avoit condamné ceux qui déroboient les eaux publiques, & les détournoient par des canaux particuliers, & qu'il avoit consacrée dans un Temple. Soit donc qu'il eût de la douleur de voir cette petite statue captive, ou qu'il voulût faire voir aux Atheniens, le crédit & l'autorité qu'il avoit dans tout le Royaume, il alla voir le Satrape de Lydie &

A Sardis, il visita les Temples & les Offrandes qui y étoient consacrées.

Il voit la petite hydrophore, statue qu'il avoit fait faire autrefois, & qui avoit été prise.

Le Temple de Dindymene.] La mere des Dieux, Cybele, qui étoit appelée *Dindymene*, de la montagne Dindyme, près de Pefinonte dans la Galatie.

Entre autres il vit dans le Temple de la mere des Dieux la petite Hydrophore.] Ce passage de Plutarque doit peut-être servir à corriger un endroit de Pline, qui parmi les statues de bronze que Xerxes avoit emportées de Grece, & qu'Alexandre le Grand renvoya

ensuite aux Atheniens, en met une qu'il appelle *Oenophoron*. Je ne doute pas qu'il ne faille lire *Hydrophoron*. Car apparemment c'est la même statue. C'est dans le chap. VIII. du liv. 34.

Des amendes auxquelles il avoit condamné ceux qui déroboient les eaux publiques.] Cela est remarquable, Themistocle avoit établi des amendes contre ceux qui détournoient les eaux publiques pour leur usage particulier.

*Il la demande
au Satrape de Ly-
die.*

*Colere du Satra-
pe à cette demande.*

lui demanda la statue pour la renvoyer à Athènes. Mais le Barbare s'étant fort emporté sur cette proposition, & l'ayant menacé d'en écrire au Roi, Themistocle effrayé chercha un asyle dans l'appartement des femmes, où il gagna par ses liberalitez ses concubines, qui intercederent pour lui, & appaiserent le Satrape.

*Il vécut long-
tems en repos à
Magnesie.*

*La revolte de
l'Egypte, assistée
des Atheniens,
change ses affaires.*

*Le Grand Roi
envoie ordre à The-
mistocle de prendre
la conduite de cette
guerre.*

Après cette aventure, il se conduisit avec plus de circonspection pour éviter l'envie & la jalousie des Barbares; car il n'alla point se promener par toute l'Asie, comme l'écrivit Theopompe, mais il se tint à Magnesie, où il vécut longtemps sans aucune crainte, jouissant paisiblement des grands bienfaits du Roi, & recevant les mêmes honneurs que les plus grands Seigneurs de Perse, pendant que les affaires des hautes Provinces de l'Asie occupoient le Roi, & l'empêchoient de tourner ses pensées du côté de la Grece; mais les nouvelles que l'Egypte assistée des Atheniens, s'étoit revoltée; que les vaisseaux des Grecs s'étoient avancez jusqu'à l'Isle de Cypre & aux côtes de Cilicie, & que Cimon étoit maître de la mer, l'ayant rappelé pour s'opposer aux Grecs, & pour empêcher qu'ils n'augmentassent leur puissance aux dépens de la sienne, on leva par tout des troupes, on fit partir les Officiers, & l'on dépêcha à Magnesie des couriers portant ordre à Themistocle de prendre en main la conduite de cette guerre contre les Grecs, & d'accomplir les promesses qu'il avoit faites.

Themistocle ne put être tenté de se mettre à la tête de cette expédition, ni par le ressentiment qu'il conservoit contre sa patrie, ni par la gloire de se voir élevé à ce haut point de puissance & d'autorité. Peut-être même qu'il prévint la difficulté ou l'impossibilité d'y réussir, car la Grece avoit alors de très-grands Capitaines, & entre autres Cimon que la Fortune sembloit prendre plaisir à favoriser; mais ce qui lui donna encore plus d'éloignement pour cette guerre, ce fut la honte de flétrir & de deshonorer les grandes actions & les anciens trophées. Pour se mettre donc à couvert de ce malheur, il prit la généreuse résolution de terminer sa vie, par une fin digne de lui. Il fit un sacrifice solennel, auquel il appella ses amis, & après les avoir embrassés & leur avoir dit les derniers adieux, il but du sang de taureau, ou se-

Il refuse cet honneur, & prend la résolution de mourir.

Cimon, qui venoit de battre les Perses par terre & par mer.

Plutarque juge de cette mort en payen aveugle.

Sang de taureau, poison très-subtil.

Il prit la généreuse résolution de terminer sa vie.) C'est ce que Thucydide, contemporain de Themistocle n'assure point, il dit seulement, *Themistocle mourut de maladie. Il y en a qui disent qu'il s'empoisonna lui-même, désespérant d'accomplir les promesses qu'il avoit faites au Roi.* Plutarque a mieux aimé suivre ce bruit, fort incertain, pour jeter un plus grand tragique dans son Histoire. Il y a de l'apparence qu'il mourut de maladie, & que la conjoncture donna lieu à ce bruit, qu'il avoit pris du poison pour se tirer de cet embarras, car un denouement venu si juste & si à propos ne pa-

roît jamais naturel au peuple. Mais ce qui m'étonne, c'est que Plutarque ait loué cette résolution qui n'est nullement digne de louange, & qui au contraire est très-injuste & très-honteuse, comme les sages du Paganisme même l'ont reconnu.

Il but du sang du taureau.) Après avoir immolé ce taureau, il en reçut le sang dans une coupe, & le but tout chaud, ce qui est mortel, parce qu'il se coagule très-promptement. Pline, liv. XI. chap. 38. *Taurorum sanguis celerime coit atque durescit. Ideo pestifer potu maximè.*

lon d'autres il avalla un poison fort prompt , & mourut ainsi à Magnesie âgé de 65. ans, dont il passa la plus grande partie dans le gouvernement de la République & dans le commandement des armées. Le Roi ayant appris la cause & la maniere de sa mort , l'estima & l'admira encore davantage , & continua de traiter favorablement ses amis & ses domestiques.

Grande admiration, que cette mort donna pour lui au Grand Roi.

Les enfans de Themistocle.

Themistocle eut cinq garçons de sa premiere femme Archippe, fille de Lyfandre du bourg d'Alopece, Neocles, Diocles, Archeptolis, Polyeucte & Cleophante. Platon parle de ce dernier, comme d'un bon homme de cheval , mais qui d'ailleurs n'avoit aucun mérite. Neocles mourut fort jeune d'une morsure de cheval ; & Diocles avoit été adopté par son ayeul Lyfandre. De sa seconde femme il eut cinq filles, Mnésiptoleme , qui fut mariée à Archeptolis , qui étoit son frere de pere ; Italie, qui fut mariée à Pantheides de Chio ; Sybaris , qui épousa l'Athenien Nicomede ; Nicomaché , qui après la mort de son pere fut mariée par ses freres à son cousin germain Phrasicles, fils du frere

Et mourut ainsi à Magnesie âgé de soixante cinq ans.) Il semble que Diodore met cette mort la cinquième année du regne d'Artaxerxe, cela s'accorde avec ce que dit Plutarque , qu'il vécut long-tems à Magnesie depuis qu'il eut quitté la Cour , mais ce calcul produit de grandes difficultez.

Platon parle de ce dernier comme d'un bon homme de cheval.)

C'est dans le Menon , où Platon , pour prouver que la vertu ne peut être enseignée , & que c'est un don de Dieu, cite l'exemple de ce Cleophante, qui étoit très-bon homme de cheval, mais qui d'ailleurs étoit très-vicieux, ce que Themistocle , qui étoit si grand homme , auroit sans doute empêché, s'il avoit pu , par l'éducation & par les préceptes.

de

de Themistocle, dans la ville de Magnésie. Celui-ci se chargea de la plus jeune de toutes, appelée Asie. Les Magnésiens éleverent à Themistocle, dans la place de Magnésie, un magnifique tombeau, qu'on voit encore. De sorte qu'il ne faut nullement ajouter foi à ce qu'Andocides écrit dans un livre qu'il adresse à ses amis, que les Athéniens ayant dérobé ses cendres, les jetterent au vent, car c'est un artifice dont il se sert pour irriter les Nobles contre le peuple. Phylarque encore traite l'Histoire comme une Tragédie, & a presque recours à une machine, lorsque pour émouvoir la terreur & la compassion, il introduit je ne sçai quels Neocles & Demopolis, fils prétendus de Themistocle. Mais il n'y a personne, non pas même les plus ignorans, qui ne reconnoisse que c'est une chose inventée & une pure fiction. Le Géographe Diodore, dans un traité qu'il a fait des tombeaux, écrit, & c'est plutôt une conjecture qu'une certitude que près du port du Pirée du côté du Promontoire d'Alcimus, il s'avance une pointe en forme de coude, au-dedans de laquelle, quand on l'a doublée, on trouve, à l'endroit où la mer est calme, une baze fort grande, qu'au-dessus,

Tombeau superbe de Themistocle, dans la place de Magnésie.

Andocides, Auteur inconnu. Artifice dont il se servoit, pour irriter les Nobles contre le peuple.

Fiction de Phylarque, combattue par Plutarque.

Diodore, le Géographe, prétendoit que le tombeau de Themistocle étoit près du Pirée.

Phylarque encore.) Historien qui vivoit du temps de Ptolémée Evergete. Il avoit fait un traité des choses inventées, & avoit écrit l'Histoire depuis l'expédition de Pyrrus dans le Peloponèse, jusqu'à la mort de Cleomene de Lacédémone.

Que près du port du Pirée du côté du Promontoire d'Alcimus.) Il n'y a point dans l'Attique de lieu appelé *Alcimus*. Meursius a fort bien corrigé *proche d'Alimus*. Car près du port du Pirée à l'Orient il y avoit un bourg nommé *Alimus* de la tribu Leontide. Il en

*Platon, le Poëte
Comique, qui avoit
pu voir Themistocle.*

on voit un monument élevé en forme d'Autel, & que c'est le tombeau de Themistocle. Il prétend même que Platon le Poëte comique, confirme son sentiment par ces paroles : *Ton sépulchre est placé dans un très-beau lieu ; car de tous côtez il peut être salué par les marchands , soit qu'ils entrent ou qu'ils sortent , & s'il arrive quelque combat naval , il en aura tout le spectacle.*

*Honneurs , dont
les descendans de
Themistocle jouis-
soient encore du
tems de Plutarque.*

Les descendans de Themistocle conservent encore à Magnésie certains honneurs qui leur ont été accordez , & j'en ai vû jouir de mon temps Themistocle l'Athénien avec lequel j'avois fait connoissance , & lié une amitié fort étroite chez le Philosophe Ammonius.

est parlé dans Pausanias & dans Stephan. de Urbibus.

Et que c'est le tombeau de Themistocle.] Thucydide écrit que les os de Themistocle furent enlevés de Magnésie par ses parens, comme il l'avoit ordonné, & enterrez secretement dans l'Attique, car il n'étoit pas permis d'enterrer publiquement un homme accusé d'avoir trahi sa patrie. Et cette haine des Athéniens dura sans doute pendant quelque temps. Mais Pausanias favorise extrêmement le rapport de Diodore le Géographe, lorsqu'il écrit que les Athéniens se repentirent de ce qu'ils avoient fait contre Themistocle, que ses os furent transportez de Magnésie par ses parens; que ses enfans retournèrent à Athènes, & consacrerent

dans le Parthenone un tableau où cette histoire étoit peinte, & où l'on voyoit Themistocle peint au naturel, & que son tombeau étoit encore de son tems près du grand port du Pirée.

Les descendans de Themistocle conservent encore à Magnésie certains honneurs.] C'est une chose assez remarquable que du tems de Plutarque les descendans de Themistocle jouissent encore par la faveur du Roi de Perse des honneurs qui avoient été accordez à Themistocle par Artaxerxe il y avoit près de six cens ans. Il est glorieux aux princes de continuer ainsi, & de perpetuer dans les familles les bienfaits de leurs ancêtres, sur-tout les bienfaits mérités par des services importants.

Fin de la Vie de Themistocle.



FURIUS CAMILLUS.



ENTRE toutes les choses surprenantes qu'on dit de Furius Camillus, celle qui paroît la plus singulière & la plus incroyable, c'est qu'après avoir remporté de très-signalées victoires, après avoir été cinq fois Dictateur, après avoir triomphé quatre fois, & après avoir été honoré du titre de second Fondateur de Rome, il n'ait pas été une seule fois Consul. Cela vint sans doute de l'état où se trouvoit alors la République; le peuple broüillé avec le Senat, s'opposoit à la nomination des Consuls, & demandoit qu'on

D'où vint que Camillus, après tant de victoires, de Dictatures, & de triomphes, ne fut pas une seule fois Consul.

*Plus le pouvoir
est partagé, plus il
paroît supportable
aux esprits Républi-
cains.*

*Comices Con-
sulaires, c'est-à-dire,
des assemblées pour
la nomination des
Consuls.*

*Seul moyen de par-
tager son autorité
avec des collègues,
sans partager avec
eux sa gloire.*

mît le gouvernement entre les mains de Tribuns militaires, dont le pouvoir, quoi-qu'aussi grand & aussi absolu que celui des Consuls, n'étoit pourtant ni si odieux, ni si pesant à cause de leur nombre. Car de voir à la tête des affaires six hommes, au lieu de deux, c'étoit quelque sorte de consolation & de soulagement pour ceux qui ne pouvoient supporter l'Oligarchie. Camillus faisoit alors le plus de bruit par ses glorieux exploits; cependant il ne vouloit pas être Consul contre la volonté du peuple, quoiqu'on eût tenu plusieurs fois des Comices Consulaires pendant ce tems-là, & dans toutes les autres charges, il se conduisit de manière, que soit qu'il gouvernât seul, ou avec des Collègues, l'autorité étoit commune, & la gloire n'étoit jamais que pour lui seul; L'autorité étoit commune à cause de la grande modestie avec laquelle il gouvernoit sans aucune envie, & la gloire lui en revenoit toujours à cause de sa prudence & de sa grande capacité, en quoi, d'un commun consentement, il surpassoit tous les autres.

La maison des Furiens n'étant pas encore dans

Quoiqu'on eût tenu plusieurs fois des Comices Consulaires pendant ce tems-là.] Depuis qu'on eut élu à Rome des Tribuns militaires à la place des Consuls, je ne crois pas qu'on ait nommé plus de deux ou trois fois des Consuls pendant toute la vie de Camillus, mais les Comices qui éli-

soient les Tribuns militaires, ne laissoient pas d'être des *Comices Consulaires*, c'est-à-dire, des assemblées qui pouvoient nommer des Consuls au lieu de Tribuns; car c'étoient les *Comices Centuriates*, toujours destinez à élire les principaux Magistrats.

La maison des Furiens n'étant

un grand éclat , il fut le premier de sa race qui acquit beaucoup de réputation , il se signala dans la grande bataille contre les Æques & les Volsques , où il étoit simple cavalier sous le Dictateur Posthumius Tubertus , car poussant son cheval entre les deux armées, il commença la charge , & quoiqu'il eût reçu d'abord un coup de javeline à la cuisse , il ne se retira point ; mais après avoir arraché lui-même la javeline de sa playe , il s'attacha aux plus vaillans des ennemis , les renversa , & les mit en fuite. Cette action lui acquit , outre tous les autres prix d'honneur , la charge de Censeur qui étoit alors très-considérable , & qui donnoit une très-grande autorité.

Il fut le premier de sa race qui acquit beaucoup de réputation.

Grande action de Camillus encore simple Cavalier.

Cette action lui acquit la charge de Censeur.

pas encore dans un grand éclat.] Furius étoit le nom de la famille , Camillus étoit un surnom qu'on donnoit aux enfans de qualité , qui servoient quelque tems dans quelque Temple , & *Camillus* fut le premier qui conserva ce surnom.

Sous le Dictateur Posthumius Tubertus.] C'étoit l'an de Rome CCCXXIV. La dernière année de l'Olympiade LXXXVII. Camillus devoit avoir alors au moins quatorze ou quinze ans. Cette époque est remarquable , & s'accorde fort bien avec le calcul de Plutarque , qui donne près de 80. ans à Camillus quand il fut nommé dictateur pour la cinquième fois.

Cette action lui acquit , outre tous les autres prix d'honneur , la charge

de Censeur.] C'est-à-dire , que cette action servit dans la suite à lui faire obtenir la charge de Censeur. Car les Romains auroient-ils donné une charge de cette importance à un jeune homme de quinze ou seize ans ? Cela ne peut être imaginé. Aussi trouve-t-on que Camillus fut Censeur avec M. Posthumius , la première année de l'Olympiade 95. l'an de Rome 353. vingt-neuf ans après cette bataille contre les Æques & les Volsques.

Qui étoit alors très-considérable , & qui donnoit une très-grande autorité.] Plutarque dit que cette charge étoit alors très-considérable , parce qu'elle déchût extrêmement sous les premiers Empereurs , qui l'éteignirent enfin en s'en rendant eux-mêmes les maîtres.

Camillus fait épouser à ceux qui n'étoient pas mariez, les veuves de ceux qui avoient été tuez à la guerre.

Il met à la taille les orphelins qui jusqu'alors avoient été exempts.

Dans cette charge il fit deux choses remarquables, l'une fort belle & fort honnête, ce fut d'obliger par ses remontrances & par des amendes ceux qui n'étoient pas mariez, à épouser les veuves qui étoient en fort grand nombre à cause des guerres précédentes; & l'autre fort nécessaire, ce fut de mettre à la taille les orphelins qui jusqu'alors avoient été exempts de toutes charges; on fut forcé d'en venir là par les guerres continues qu'on ne pouvoit soutenir qu'avec des dépenses excessives. On avoit besoin sur-tout d'un grand fonds pour continuer le siege de la ville des Veiens, que quelques-uns appellent Venetaniens; c'étoit la capitale de la Toscane; elle n'étoit inférieure à Rome, ni par la quantité d'armes dont elle étoit fournie, ni par le nombre des combattans, & fiere de ses richesses, de son luxe, de ses délices & de sa splendeur, elle avoit livré aux Romains de grands & de beaux combats pour leur disputer la gloire & l'Empire; mais alors, affoiblie par la perte de plusieurs batailles, elle avoit

tres. Cette charge étoit si considérable, qu'elle avoit plus de privilege que le Consulat, que les Censeurs étoient les maîtres des mœurs & de toute la discipline, qu'ils avoient inspection sur l'Ordre des Chevaliers & sur le Senat, & qu'ils dispoient à leur gré de la fortune de tout le peuple. Voyez Tite-Live, chap. 8. liv. IV. & Ciceron dans le troisième livre des Loix.

Ceux qui n'étoient pas mariez, à épouser les veuves.] Car les Censeurs avoient droit de contraindre au mariage ceux qui n'étoient pas mariez, *Cœlibes esse prohibento.* Ciceron.

Ce fut de mettre à la taille les Orphelins.) Car les Censeurs avoient soin des revenus de la République, *vestigalia tuentor*, Cic.

renoncé à cette ambition , & ses habitans ayant élevé de hautes & de fortes murailles , & muni leur ville d'armes , de bled , & de toutes les autres provisions de guerre & de bouche , ils se contentoient de soutenir courageusement le siege qui fut très-long , mais qui fut aussi très-difficile & très-fâcheux pour les assiegeans ; car auparavant ils étoient accoutumés à ne tenir la campagne que l'été , & ils se retiroient l'hyver dans leurs maisons ; & alors ils furent forcez par les Officiers de construire des forts , de se retrancher dans leur camp , & de passer l'hyver comme l'été dans le pays ennemi.

Il y avoit déjà près de sept ans qu'on étoit à ce siege , & l'on se plaignoit des Officiers Généraux , qu'on accusoit de ne pas le presser assez vivement ; la chose alla si loin , qu'enfin on les revoqua , & l'on en nomma d'autres ; Camillus fut de ce nombre , & on l'élut Tribun militaire pour la seconde fois. Il ne servit pourtant pas alors au siege , le sort lui étant échû d'aller faire la guerre aux Falisques & aux Capenates ,

Siege de Veies , continué l'hyver , chose auparavant inconnue aux Romains.

Camillus élu Tribun militaire pour la seconde fois.

Peuples de la Toscane , voisins de Veies.

Et on en nomma d'autres.] La véritable raison de cette revocation , ce fut que la plûpart de ces Tribuns étoient Plebeiens , & que les Patriciens voulurent se remettre en possession de ces charges qui leur étoient dûes. La lenteur du siege de Veies ne fut que le prétexte dont on se servit.

Et on l'élut Tribun militaire

pour la seconde fois.] La première année de l'Olympiade 96. l'an de Rome 357.

Le sort lui étant échû d'aller faire la guerre aux Falisques & aux Capenates.] Camillus alla contre les Capenates , Valerius Potitus , un de ses collègues , contre les Falisques , liv. 5. 15.

qui, pendant que les Romains étoient occupez à Veies, avoient ravagé leurs terres, & les avoient extrêmement fatiguez pendant cette guerre de Toscané. Camillus les battit en plusieurs rencontres, & les obligea à se renfermer dans leurs murailles, après en avoir tué un fort grand nombre.

*Prodige du lac
d'Albe.*

Pendant que cette guerre étoit dans sa force, arriva le prodige du lac d'Albe, qui peut être comparé aux plus grands prodiges qu'on ait jamais vûs, & qui manquant de raisons Physiques, imprima une grande terreur dans les esprits. On étoit au commencement de l'Automne sur la fin d'un Eté, où il n'y avoit eu ni grandes pluies, ni vents de midi fort violens. Les sources & les fontaines, dont l'Italie est pleine, tarirent entièrement, ou ne résisterent que foiblement à la secheresse, & toutes les rivières, qui sont ordinairement fort basses en Eté, disparurent. Cependant le lac d'Albe, qui a sa source en lui-même, & qui ne se décharge nulle part, étant environné de montagnes, dont la terre est fort bonne, commença à s'enfler visiblement, sans qu'on en pût trouver d'autre cause, que la volonté des Dieux,

*Lac d'Albe, au-
jourd'hui le lac de
Castel Gandolphe.
Sa qualité.*

Et qui manquant de raisons physiques.) C'est-à-dire, qu'il n'y en avoit pas d'apparentes, ni pluies, ni fontes de neiges, &c. *Sans qu'on en pût trouver d'autre cause que la volonté des Dieux.)* Les Romains étoient très-méchans Physiciens du tems de Camillus. Dans le siècle d'Auguste, Strabon ne trouvoit pas ce miracle si grand, car en parlant du lac Fucin fort voisin de celui d'Albe, & qui comme lui croissoit quelquefois prodigieusement,

& il s'éleva enfin jusqu'à la cime de ces montagnes, sans aucune sorte de tourmente, ou d'agitation. Les Pasteurs & les Bouviers en furent les premiers surpris; mais lorsque la barrière, qui comme une digue empêchoit ce lac d'inonder les campagnes, vint à se rompre par le poids & par la quantité d'eau qu'elle soutenoit, & que ses ondes roulant avec furie au travers des terres labourées & des vergers, allèrent se jeter dans la mer, cela n'étonna pas seulement les Romains, mais tous les peuples d'Italie, qui furent persuadés que c'étoit un signe de quelque grand événement.

*Il s'enfle & s'élève
jusqu'à la cime des
montagnes.*

On ne parloit d'autre chose au camp de Veies, de maniere que la nouvelle en passa jusqu'aux assiégés; & comme ordinairement dans les longs sièges, les assiégés & les assiégeans parlent & se mêlent souvent ensemble, il arriva qu'un Romain fit connoissance, & eut de fréquens entretiens avec un des ennemis, qui étoit fort versé dans les anciennes Histoires, & qui passoit pour plus habile que les autres dans l'art de deviner.

*Car la Toscane
étoit pleine de Devins.*

& décroissoit si fort dans la suite, qu'on labouroit ses terres, il en marque deux raisons, soit que cela arrive, dit-il, parce que ses sources, après s'être détournées ailleurs, reprennent leur premier chemin, soit qu'elles tarissent effectivement pendant un tems, & qu'ensuite venant à se remplir, elles jaillissent & fournissent cette

*abondance d'eau qui remplit ce lac
jusqu'à la cime des montagnes.*

*Et qui passoit pour plus habile
que les autres dans l'art de deviner.*) C'est un devin de profession. La Toscane abondoit en ces sortes de gens, à cause de l'extrême superstition de ces peuples. Cicéron dit dans le premier livre de la Divination, que ce Veien

Le Romain lui ayant conté un jour ce débordement du lac d'Albe ; & voyant qu'il s'en réjouïsoit , & qu'il en tiroit sujet de se moquer du siège , *ce n'est pas là* , lui dit-il , *le seul prodige qui nous soit arrivé ; nous en avons eu encore d'autres bien plus terribles que je serois bien aise de te communiquer , pour voir si dans ce desordre général de nos affaires publiques , je ne pourrois pas remédier aux miennes , & me mettre en sûreté.*

Comme il vit que le Veien l'écoutoit favorablement , & se livroit tout entier à la conversation , dans l'esperance d'apprendre des choses inouïes , il l'amusa si bien par ses discours , que l'ayant attiré assez loin des portes de la ville , il le saisit au corps , & comme il étoit plus fort que lui , il l'enleva , & avec le secours de quelques-uns de ses camarades , qui accoururent du camp , il le mena devant le Général. Cet homme , se voyant réduit à cette nécessité , & sçachant que le destin est inévitable , leur déclara les oracles secrets qui avoient été rendus à sa patrie ; *qu'elle ne seroit prise*

Oracles rendus à la ville de Veies.

étoit un homme de considération ; *hominem nobilem.*

Et qu'il en tiroit sujet de se moquer du siège.) Plutarque passe peut-être trop légèrement sur ces particularitez essentielles & remarquables. Ce Veien se moquoit de la longueur du siège , en disant aux Romains qu'ils n'en viendroient à bout qu'après avoir épuisé toutes les eaux du lac d'Albe. Tite-Live conte cette Histo-

re plus naturellement ; liv. V. 15.

Nous en avons encore d'autres bien plus terribles.] Tite-Live dit qu'il l'engagea à cette conversation , en le priant de lui enseigner le moyen d'expié un prodige qui lui étoit arrivé à lui en particulier.

Il le mena devant le Général.) Qui l'envoya aussi-tôt à Rome , afin qu'il fût interrogé par le Senat.

que lorsque le lac d'Albe étant débordé, & ses eaux ayant pris un nouveau chemin, ses ennemis auroient trouvé le secret de les faire rentrer dans leur lit, ou de les détourner, de manière qu'elles ne se jettassent plus dans la mer.

Le Senat informé de cette Prophetie, & ne sçachant à quoi se déterminer, jugea enfin que le meilleur expedient étoit d'envoyer à Delphes consulter le Dieu. On choisit pour cet effet trois des plus illustres & des plus grands Personnages de Rome, Cossus Licinius, Valerius Potitus, & Fabius Ambustus, qui ayant eu dans leur voyage un vent très-favorable, rapporterent bien-tôt, avec plusieurs autres réponses d'Apollon, un Oracle formel qui les avertissoit qu'on avoit négligé certaines cérémonies solennelles dans la célébration des Fêtes Latines, & qui leur ordonnoit

Le Senat envoie à Delphes, consulter le Dieu sur cet Oracle.

De manière qu'elles ne se jettassent plus dans la mer.] Car si elles avoient continué de se jeter dans la mer, cela devoit être funeste aux Romains ; & si on les détournoit, les Veiens ne pouvoient éviter leur entière ruine. Cic. dans le premier livre de la Divination. Ce Toscan pouvoit très-bien être l'Auteur de cet Oracle, & l'avoir forgé sur le champ pour intimider les Romains, & leur faire lever le siege.

Jugea que le meilleur expedient étoit d'envoyer à Delphes consulter le Dieu.] Car le Senat jugea que sur une chose si grave, il ne falloit pas s'en rapporter à ce que disoit un ennemi.

Dans la célébration des fêtes Latines.] Ces fêtes établies par Tarquin le Superbe étoient célébrées par tous les peuples Latins qui se rendoient sur le mont d'Albe, & qui portoient chacun la portion qu'ils devoient contribuer. Les Romains présidoient au sacrifice ; on immoloit un taureau à Jupiter *Latialis*, & tous ces peuples mangeoient ensemble. Si quelqu'un n'avoit pas eu sa part du taureau immolé, ou que l'on eût oublié la moindre circonstance de ce Rituel, le sacrifice étoit nul, & il falloit le recommencer. Ces fêtes étoient si importantes, que les Consuls ne pouvoient partir pour aucune

d'employer toutes leurs forces à faire remonter les eaux du lac d'Albe de la mer dans leur ancien lit , ou , si cela étoit impossible , de les détourner dans les champs par des canaux & par des tranchées, & de les dissiper entierement. Sur cet Oracle , les sacrificateurs se mirent à réparer ce qui regardoit les sacrifices , & le peuple à détourner l'eau du lac.

Camillus créé Dictateur.

La dixième année du siège de Veies , le Senat déposa tous les autres magistrats , & créa Dictateur Furius Camillus , qui nomma pour Général de la cavalerie Cornelius Scipion , & voüa aux Dieux , que s'ils donnoient une heureuse fin à cette guerre , il célébreroit les grands Jeux , & rebâtiroit le Temple de la Déesse, que les Romains

expedition, qu'après les avoir célébrées. Elles ne furent d'abord que d'un jour. On en ajoûta ensuite un second , puis un troisième , & enfin elles durèrent quatre jours.

Et créa Dictateur Furius Camillus.] Ce changement de Magistrat changea toute la face des affaires , & l'on vit d'abord l'espérance succéder à la consternation. Voilà ce que fait souvent un seul homme. *Omnia repente mutaverat Imperator mutatus*, dit Tite-Live , *alia spes , alius animus hominum, fortuna quoque, alia urbs videri*. Cela arriva la troisième année de l'Olympiade 96. l'an de Rome 359. Camillus pouvoit avoir alors près de 59. ans.

Il célébreroit les grands Jeux.] C'est-à-dire , les jeux Romains , qui étoient proprement une espèce de tournoy qu'on faisoit dans le grand Cirque , c'est pour quoi ils étoient aussi appelez *magni Circenses , magnis Circensibus actis*. *Virg.* Ils furent établis par le Roi Tarquinius Priscus en l'honneur de Jupiter, de Junon & de Minerve ; on les célébroit le 4. de Septembre , & on y employa jusqu'à neuf jours. On en peut voir la description dans les remarques sur la vie de Coriolan.

Et rebâtiroit le temple de la Déesse que les Romains appellent la mere Matuta.] Ce Temple avoit été bâti par Servius Tul-

appellent la mere Matuta , & qui est la même que Leucothoë , s'il en faut juger par les ceremonies de ses sacrifices ; car ils font entrer dans le milieu du Temple une Esclave , lui donnent quelques soufflets , la chassent ensuite , portent entre leurs bras les enfans de leurs freres , au lieu de leurs propres enfans , pour les offrir à la Déesse , & re-

Sacrifice de la Déesse Matuta , que les Grecs appellent Leucothoë.

lius. Cette mere Matuta , la même que Leucothoë , étoit Ino sœur de Semelé mere de Bacchus.

Car ils font entrer dans le milieu du Temple une Esclave , lui donnent quelques soufflets , la chassent ensuite.) La jalousie qu'Ino avoit conçûe contre une de ses Esclaves , dont son mari Athamas étoit devenu éperdument amoureux , lui rendit odieuses toutes les Esclaves. Et après qu'elle eut été déifiée , les Romains crurent ne pouvoir lui rendre un culte plus agréable , qu'en entrant dans ses ressentimens ; c'est pourquoi dans les sacrifices qu'ils lui faisoient , ils défendoient aux Esclaves l'entrée de son Temple , où ils n'en laissoient entrer qu'une seule , qui representoit la maîtresse d'Athanas , & ils la chassoient après l'avoir bien souffletée.

Portent entre leurs bras les enfans de leurs freres , au lieu de leurs propres enfans , pour les offrir à la Déesse.) C'est le véritable sens de ce passage qui a été défiguré par les Interpretes & par Amiot qui a traduit comme eux , & embrassent les enfans de leurs

freres , plutôt que les leurs propres ; ἐγκαλιεσθαι , signifie , embrasser , mais il signifie aussi , porter entre ses bras. Et c'est ce qu'il signifie ici. Ino avoit été une très-malheureuse mere , car elle avoit vû tuer son fils Learchus par Athamas , & elle s'étoit précipitée dans la mer avec son autre fils Melicerte. Mais elle avoit été plus heureuse tante , car elle avoit sauvé Bacchus , fils de sa sœur Semelé , voilà pourquoi les meres lui offroient les enfans de leurs sœurs ou de leurs freres , & non pas les leurs. C'est ce qu'Ovide a expliqué dans ces Vers du VI. liv. des Fastes.

*Non tamen hanc pro stirpe sua
pia mater adoret,*

*Ipsa parum felix visa fuisset
parens.*

*Alterius prolem melius mandabit
illis illi;*

*Utilior Baccho , quam fuit
illa suis ,*

Que les meres ne prient pourtant pas cette Déesse pour leurs propres enfans , car elle a été une mere très-malheureuse. Vous réussirez mieux en mettant sous sa protection les enfans des autres. Elle fut

*Bacchus , fils de
S. melé.*

*Camillus défait
les Falisques & les
Capenates.*

*Il entreprend de
prendre Veies par
mines , & en vient
à bout.*

*Car Junon étoit
la Patrone de la
ville.*

présentent dans le sacrifice tout ce qui arriva aux nourrices de Bacchus , & ce qu'Ino souffrit de la jalousie de Junon , pour avoir nourri le fils de sa rivale.

Après avoir fait ces vœux , Camillus marcha contre les Falisques , & les Capenates leurs alliez, qu'il défait en bataille rangée ; de-là il se rendit devant Veies pour presser le siege, & voyant qu'il y auroit beaucoup de danger & de difficulté à prendre cette ville d'assaut, il entreprit de s'ouvrir des chemins sous terre , le terrain se trouvant propre à être creusé ; & pouvant l'être assez profondement pour dérober la connoissance du travail à l'ennemi. Cette ouvrage lui ayant réussi selon ses esperances , il fit donner un assaut général à la place pour attirer les assiegez sur les murailles ; & cependant des troupes choisies entrèrent heureusement par ce souterrain dans le Château , justement à l'endroit du Temple de Junon , qui étoit le plus grand de la ville , & pour lequel les peuples avoient le plus de dévotion. On rapporte que dans ce moment là même le Général des Tos-

plus utile à Bacchus qu'aux siens.
On voit qu'il n'est point question là d'embrasser , mais d'offrir à la Déesse , & de mettre sous sa protection ; & c'est ce que Plutarque a voulu dire. La faute des Traducteurs étoit considérable, en ce qu'elle nous déroboit la connoissance d'une coutume fort singuliere , & qui méritoit d'être é-

claircie. On voit par là que la Déesse étoit la duppe de ses dévots, qui avoient trouvé le moyen d'éluder sa mauvaise humeur & sa colere, en faisant présenter leurs enfans, non par les meres, mais par les tantes, car par cette ruse ils leur procuroient tout de même sa protection.

cans sacrifioit aux Dieux ; que son Devin ayant considéré les entrailles des victimes , s'écria que les Dieux donnoient la victoire à celui qui feroit l'oblation du sacrifice ; que les Romains qui étoient encore sous terre , ayant entendu ces paroles , percerent promptement la mine , & sortant avec de grands cris & un bruit effroyable d'armes , ils épouventerent tellement les Veiens , qu'ils les mirent en fuite & ravirent les entrailles des victimes , & les porterent à Camillus ; mais peut-être que cela tient plus de la Fable que de l'Histoire.

A celui qui feroit l'oblation du sacrifice.] Amiot a traduit à celui qui surviendrait au sacrifice.) En quoi il a suivi à la lettre Plutarque, qui a écrit, κατὰ τοὺς θεοῖς ἱεροῖς. Mais il devoit s'apercevoir que Plutarque s'étoit manifestement mépris. Comme il n'entendoit pas bien la langue Latine , dont il n'avoit qu'un usage fort superficiel , car il avoué lui-même que les choses lui servoient plus à lui faire deviner les mots, que les mots ne l'aideroient à lui faire entendre les choses , il a été trompé par ces paroles de Tite-Live , qui ejus hostia extra profecuisse , ei victoriam dari , qu'il a fort mal entendues. Il a pris le mot profecuisse pour profecutus esset. Et cela est bien différent. Profecuisse est un terme de sacrifice , qui vient de profecare , retrancher , couper. Car on coupoit les entrailles de la victime

pour les offrir sur l'Autel ; & ces entrailles coupées étoient appelées proficia & proficies , & c'étoit ce qui faisoit l'essence du sacrifice. On appelloit l'action de les présenter porricere. Virgile extaque falsos porriciam in fluctus. D'où est venu le proverbe inter casa & porrecta. Entre les entrailles coupées & offertes. V. Festus sur porricit , & proficium. J'ai vu de forts sçavans hommes , qui trouvoient ma conjecture très fondée , mais qui pour sauver Plutarque , vouloient soupçonner que le passage est corrompu , & c'est à quoi il n'y a nulle apparence , la faute & l'origine de la faute sont trop visibles. Plutarque devoit traduire οὐρανὸν ἐκείνου ἱερὸν , & Amiot à celui qui feroit l'oblation du sacrifice.

Mais peut-être que cela tient plus de la Fable que de l'Histoire.] Plutarque suit ici la réflexion de

Camillus pleure,
en voyant le pillage
de Veies.

Payens persua-
dent que les prospe-
rités des hommes,
doivent être contre-
balancées par quel-
ques malheurs.

La ville ainsi prise par force , Camillus qui voyoit de la citadelle les Romains piller & faccager ces immenses richesses , dont elle étoit pleine , se mit à pleurer ; & comme ceux qui étoient autour de lui voulurent exalter son bonheur , il leva les mains au Ciel , & fit à haute voix cette priere , *grand Jupiter , & vous ô Dieux , témoins & juges immortels des bonnes & des méchantes actions des hommes , vous sçavez que ce n'est pas sans raison que nous avons porté nos armes contre cette ville , & que nous y avons été forcez pour nous défendre des entreprises de ses injustes habitans. Que si pour contrebalancer cette grande prospérité , vous avez résolu , grands Dieux , de nous envoyer quelque malheur , je vous prie de le détourner de la ville de Rome & de son armée , & de le faire tomber sur moi seul , en n'appesantissant sur moi vôtre bras , que le moins qu'il vous sera possible. La priere*

Tite-Live , qui après avoir rapporté cette particularité si surprenante , ajoute : *sed in rebus tam antiquis , si qua similia veri sunt , pro veris accipiantur , satis habeam. Hac ad ostentationem scena gaudentis miraculis aptiora , quam ad fidem , neque affirmare , neque refellere opera pretium est. Mais dans ces choses si anciennes , je me contente qu'on prenne pour vrai ce qui est vrai semblable. Ces incidens plus propres à la scene , qui aime les événemens miraculeux , qu'à l'Histoire , je ne veux ni les assurer ni les refuter.*

En n'appesantissant sur moi vo-

tre bras que le moins qu'il vous sera possible.) Tite-Live , qui rapporte cette priere , ne met pas cette modification , très indigne de Camilius , *λαχιστον κακῶν*. Ce n'est pas un grand effort de vertu , que de demander aux Dieux une légère disgrâce pour épargner à sa Patrie de grands malheurs , la plus médiocre vertu en est capable. Aussi Camillus demande-r'il tout le contraire , car il souhaite de grands malheurs pour épargner à sa Patrie la moindre disgrâce. Voici ses termes , *ut eam invidiam lenire suo privato incommodo , quam minimo publico populi*

finie ,

finie , il voulut se tourner à droite , comme c'est la coutume des Romains après qu'ils ont adoré

Romani liceret. Qu'il puisse appaiser cette envie des Dieux , plutôt par ses propres malheurs , que par les moindres disgraces du peuple Romain. Et c'est cette demande qui est juste & heroïque. Aussi Valere maxime , homme d'un grand sens , met dans la bouche de Camillus la même priere , precatus ut si cui Deorum nimia felicitas populi Romani videretur ejus invidia suo aliquo incommodo satiaretur. Car dans cette priere le mot aliquo n'est pas un terme de modification , mais il signifie quolibet , quel que ce soit , tel que les Dieux voudront , comme le même Auteur le fait assez entendre , quand il ajoûte , c'est l'effet de la même vertu d'avoir augmenté les biens de sa Patrie , & d'avoir voulu transporter sur sa tête seule ses maux. Æqua enim virtutis & bona Patrie auxisse , & mala in se transferre voluisse. C'est la même priere que fit Paul Emile , longtemps après , lors qu'ayant heureusement terminé la guerre de Macedoine , il demanda aux Dieux , ut si quis eorum invideret operibus ac fortuna sua , in ipsum potius ævirent , quàm in Rempublicam. D'où vient donc cette différence qui est entre Plutarque & Tite-Live ? Je ne ferai pas difficulté de dire ici ma pensée , je crois qu'elle vient de la même cause que j'ai déjà remarquée dans ma note , avant la précédente.

te , je veux dire du peu de connoissance du Latin. Plutarque a encore été trompé par le passage de Tite-Live , ou le *quàm* , est pour *potius quàm* , & comme Plutarque ne l'a pas entendu , il l'a séparé de ce qui suit , & l'a joint avec ce qui précède , & a lu , *ut eam invidiam lenire suo privato incommodo quàm minimo , publico populi Romani liceret. Qu'il fut permis au peuple Romain d'appaiser cette envie par la plus legere disgrace qu'ils voudroient lui envoyer à lui Camillus. Encore une fois , c'est une faute. L'élégance de ce quàm pour potius quàm , étoit inconnue à Plutarque. On pourroit dire pour l'excuser , qu'il a trouvé ce passage autrement écrit dans le Manuscrit dont il s'est servi , & qu'il y a lu , *ut eam invidiam publico populi Romani liceret lenire suo privato incommodo quàm minimo. Mais outre que c'est deviner , il est aisé de sentir que cette transposition de mots est très-vicieuse. La différente maniere dont les critiques ont voulu corriger ce passage , ne vaut pas mieux ; ils l'obscurcissent au lieu de l'éclaircir. Pourquoi vouloir changer un texte si clair , si net , & qui présente un si beau sens ? Lesçavant Gronovius l'avoit fort bien expliqué d'abord , car il avoit fort bien vu que Camillus prie de pouvoir appaiser cette envie par ses propres malheurs , plutôt que**

Plaisante imagination.

& prié, & en se tournant il tomba. Ceux qui étoient près de lui furent allarmez de sa chute, mais il se releva & leur dit, que comme il l'avoit demandé aux Dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids d'une félicité fort grande.

par la moindre disgrâce arrivée à la République. Dans sa petite édition de 1645. il établit très-folidement cette explication : *Vera pietas Camilli in patriam, dit-il, exigit hanc sententiam, ut omne deprecetur patria, inque suum caput verti petat.* Il rejette toutes les autres leçons; il fait voir que celle du texte est la seule bonne, & que ce qui a contribué à la corrompre, c'est ce *quàm*. On n'a pas pris garde, dit-il, que ce *quàm* est pour *potius quàm*, comme il est souvent employé. Enfin j'ai eu le plaisir de voir que ce sage critique étoit entré dans ma pensée, car il finit sa remarque par ces mots, *notandus hic, ne in posterum alios fallat, Plutarchus, qui Livium nec cepit, nec bene reddidit. Il faut noter ici la méprise de Plutarque, afin qu'il ne trompe personne à l'avenir, il n'a ni entendu, ni bien rendu les paroles de Tite-Live. Car, ajoûte-t'il, Camillus dans Tite-Live, non plus que Paul Emile dans Velleius, ne demande aucune moderation dans les malheurs qu'il plaira aux Dieux de lui envoyer, mais il cherche tout simplement à les détourner de Rome & du peuple Romain pour les faire*

tomber sur lui seul.

Il se releva & leur dit, que comme il l'avoit demandé aux Dieux, il lui étoit arrivé un petit malheur pour contrepoids.] En effet, voilà un léger contrepoids, & Camillus en auroit été quitte à bon marché. Il est certain que ces Payens ne cherchoient qu'à remplir, ou à éluder les Oracles, & les menaces de leurs Dieux par des applications favorables. Cependant il n'y a nulle apparence qu'un homme de la gravité & de l'âge de Camillus eût osé parler ainsi devant tant de gens, qui, malgré leur superstition, se feroient sans doute moquer d'une chose si frivole. Cette Histoire est la suite de la faute que Plutarque a faite, & que je viens d'expliquer. Et je suis surpris qu'il ait mieux aimé imputer à Camillus un sentiment si puerile, que de s'en tenir à ce que Tite-Live rapporte, & qui est de très-bon sens, que dans la suite l'événement fit conjecturer que cette chute de Camillus avoit été le presage de sa condamnation & de son exil. *Idque omen pertinuisse postea eventus rem conjectantibus visum ad damnationem ipsius Camilli.* Liv. v. 2. ce que

Après avoir saccagé la ville , il résolut d'accomplir le vœu qu'il avoit fait , de transporter à Rome la Statuë de Junon , & ayant assemblé les ouvriers , il fit un sacrifice à la Déesse , & la pria de recevoir favorablement la bonne intention & la dévotion des Romains , & de vouloir venir douce & propice habiter avec les autres Dieux qui avoient pris sous leur protection la ville de Rome. Il y en a qui disent que la Statuë même répondit , qu'elle le vouloit & qu'elle y consentoit , mais Tite-Live écrit que Camillus fit sa priere à la Déesse , & l'invita en touchant sa Statuë , & quelques-uns des assistans répondirent , qu'elle le vouloit , qu'elle y consentoit , & qu'elle le suivroit volontiers. Ceux qui soutiennent & appuient le miracle , ont pour garent la grande

Il transporte à Rome la statuë de Junon.

Valere Maxime confirme encore , *quod omen ad damnationem , quæ postea oppressus est , pertinuisse visum est.*

Et ayant assemblé des ouvriers.] Ce n'étoient pas des ouvriers. Camillus n'avoit garde de commettre une si grande impiété , que de faire toucher par des ouvriers cette Statuë si respectée , qu'il n'y avoit que certains Prêtres qui eussent la permission de la toucher. Mais il choisit dans toute l'armée les jeunes gens les mieux faits , qui , après être bien purifiés , & vêtus de robes blanches , s'approchèrent de la Statuë avec toute sorte de respect & de vénération. Tite-Live v. 22.

Mais Tite-Live écrit que Ca-

millus fit sa priere à la Déesse , & l'invita en touchant sa Statuë.) Plutarque ne s'est pas servi heureusement de sa mémoire dans le recit de ce fait. Tite-Live ne dit point du tout que ce fut Camillus lui-même qui toucha à la Statuë de la Déesse , il donna cela à ces jeunes hommes , dont je viens de parler. Voici le passage : *Namque dilecti ex omni exercitu juvenes , purè lotis corporibus , candida veste , quibus deportanda Romam Regina Juno assignata erat , venerabundi templum iniere , primò religiosè admoventes manus , quod id ipsum more Etrusco nisi certa gentis sacerdos atrectare non esset solitus ,* &c. liv. v. 22. Il n'y a pas là un seul mot de Camillus.

Mais Dieu peut assister sans donner des marques visibles de sa présence.

Plutarque a traité plus au long cette même matière dans la vie de Coriolan.

Jugement de Plutarque, sur les miracles.

La faiblesse porte les hommes, ou à la crédulité, mere de la superstition, ou à la défiance, mere de l'impiété.

Superstition toujours accompagnée d'orgueil.

fortune de Rome, qui, de si petite & de si méprisable qu'elle étoit au commencement, ne feroit jamais montée à ce haut degré de puissance & de gloire, si quelque Dieu ne l'eût assistée en toutes occasions, en lui donnant des signes visibles de sa présence.

On rapporte aussi plusieurs autres miracles de même nature, comme que les Statuës avoient sué fort souvent, qu'on les avoit entendu soupirer, qu'elles s'étoient remuées & tournées, qu'on leur avoit vû faire des signes des yeux, & autres telles merveilles, dont les anciennes Histoires sont pleines. Je pourrois aussi rapporter sur le témoignage de plusieurs hommes de montems, beaucoup de choses semblables, aussi dignes d'admiration, & qui ne doivent pas être légèrement rejetées; mais ce sont des prodiges, qu'il est également dangereux de croire & de rejeter trop facilement; car la faiblesse des hommes est si grande, que n'ayant point de bornes, & ne pouvant jamais s'arrêter, elle tombe par le trop de crédulité dans la superstition & dans l'orgueil, & par le trop de défiance, elle est portée.

Elle tombe par le trop de crédulité dans la superstition & dans l'orgueil.] On sçait qu'en matière de Religion, la trop grande crédulité enfante la superstition. Mais comment peut-elle enfanter l'orgueil? On peut dire que c'est en nous persuadant que nous sommes seuls aimez de Dieu; que la

Divinité n'a des yeux que pour nous, & que nous sommes seuls éclairés sur les choses saintes, ce qui enfin nous porte à n'avoir que du mépris pour notre prochain. Tel est le caractère d'Eutyphron dans Platon. Et combien voit-on de caractères semblables! C'est le sens le plus naturel qu'on puisse

à négliger & à mépriser les choses saintes. Le meilleur parti & le plus sûr est de tenir le juste milieu entre ces deux extrémités, & de ne rien décider qu'avec beaucoup de circonspection & de retenue.

Milieu qu'il faut tenir entre la cupidité & la défiance, sur le fait des miracles.

Camillus, soit que le grand exploit qu'il venoit de faire en se rendant maître d'une ville rivale de Rome, & dont le siège avoit duré dix ans, ou que les louanges de ses flatteurs lui eussent enflé le cœur, & lui eussent inspiré des sentimens peu convenables à un Magistrat soumis aux loix & aux usages de sa patrie, triompha avec un appareil trop superbe & trop insolent, en ce qu'il traversa la ville, monté sur un char tiré par quatre chevaux blancs, ce qu'aucun Général avant lui n'avoit osé faire, & qu'aucun n'osa imiter depuis; car les Romains regardent cette sorte de char comme sacré, & le croient uniquement destiné au Roi & père des Dieux. Ce fut là prin-

Orgueil peu convenable à un Magistrat soumis aux Loix.

Char tiré par des chevaux blancs, tenu pour sacré.

donner à ce passage. Cependant je le crois corrompu, & dans un Manuscrit au lieu de *ῥῆος* on lit *κατὰ φόβον*, abbattement, crainte accompagnée de tristesse. Ce qui s'accorde fort bien avec ce que Plutarque même écrit dans le Traité de la superstition, que c'est une opinion passionnée, une imagination qui engendre dans l'âme une frayeur, qui abat & atterre l'homme, & que le superstitieux est un homme éperdu qui craint tout, la terre, la mer, l'air, le ciel, les ténèbres, la lumière, le bruit,

le silence, les songes.

Car ils regardent cette sorte de char comme sacré, & le croient uniquement destiné au Roi, & père des Dieux. Car les Anciens ont feint que Jupiter étoit porté sur un char à quatre chevaux, parce qu'ils n'en connoissoient point à six. Mais ils ne le donnoient pas à Jupiter seul, ils le donnoient aussi au Soleil. Tite-Live, v. 23. *Jovis Solisque equis equiparari Dictatorem in religionem etiam habebant, triumphusque ob eam unam maxime rem clarior quam gratior fuit.*

Camillus s'oppose à la Loi , qui ordonnoit que la moitié des citoyens de Rome, iroit habiter Veies.

Car tout changement plaît au peuple.

Le Senat , & les plus considérables des citoyens, regardent ce partage , comme la ruine de Rome.

cipalement ce qui lui attira la haine de ses Citoyens , peu accoustuméz à se voir insulter avec tant de faste ; mais il s'y joignit encore une autre raison qui y contribua beaucoup ; ce fut l'opposition opiniâtre qu'il fit à la Loi , qui ordonnoit que la ville seroit partagée ; car les Tribuns avoient proposé qu'on partageât le Senat & le peuple en deux , que la moitié demeurât à Rome , & que l'autre moitié allât habiter la ville conquise , selon que le sort en décideroit. Ils prétendoient que les uns & les autres en seroient plus riches , & que par le moyen de ces deux grandes villes ils défendroient mieux leur pays , & conserveroient plus facilement leurs richesses. Le peuple , qui s'étoit fort augmenté & fort enrichi , avoit reçu avec joye cette proposition , & étoit continuellement dans la place autour des Rostres à demander & à presser en criant , & en faisant beaucoup de bruit , qu'on recueillît les suffrages. Le Senat & les plus considérables d'entre les autres Citoyens , persuadéz que cette Loi des Tribuns étoit moins un partage , qu'une totale destruction de Rome , ne pouvoient y consentir , & eurent recours à Camillus , qui craignant le succès de ce combat , inventoit toujours des prétextes , & supposoit de nouveaux embarras pour s'excuser auprès du peuple , & éloignoit ainsi la proposition de cette Loi. Voilà ce qui le rendoit odieux au peuple.

Mais la cause la plus grande & la plus mani-

feſte de l'averſion qu'on avoit pour lui , venoit de la dixme des dépouilles ; & ſi cette cauſe n'étoit pas entièrement juſte , elle étoit du moins ſpécieuſe , & ne manquoit pas de quelque forte de raiſon ; car lorsque Camillus partit pour le ſiege de Veies , il fit vœu que ſ'il prenoit cette ville , il conſacreroit à Apollon la dixme de tout ce butin ; mais la ville priſe & pillée , ſoit qu'il eût de la peine à chagriner ſes Citoyens , ou que les grandes affaires qu'il avoit ſur les bras , lui euſſent fait oublier ſon vœu , il ſouffrit que le peuple ſ'enrichît de ce butin , n'en fit aucune recherche , & long-tems après , ſur le point de ſortir de charge , il ſe ravifa & fit ſon rapport au Senat. Les Devins de leur côté annoncèrent que la colere des Dieux paroifſoit manifeſtement dans les ſacrifices , & qu'il falloit les appaiſer par des préſens proportionnez aux graces qu'on en avoit reçues. Le Senat , qui trouva qu'il étoit impoſſible de faire que le butin n'eût pas été partagé , ordonna que chacun de ceux qui y avoient eu part , ſeroit obligé par ſerment de rapporter la dixième partie de ce qui lui étoit échu.

Un an après.

Pour exécuter ce décret , il fallut en venir à des extrémitez fort triftes , & l'on ne peut ſans de grandes violences , obliger des ſoldats qui étoient pauvres , & qui avoient eſſuyé tant de travaux & de fatigues , à rendre une ſi groſſe portion de ce qu'ils avoient gagné , & ce qui eſt encore plus rude , de ce qu'ils avoient déjà dépensé. Camil-

lus, accablé de leurs plaintes, & manquant de meilleures couleurs pour déguiser sa faute, eut l'imprudence d'alleguer la plus mauvaise & la plus ridicule de toutes les excuses, & d'avoüer franchement qu'il avoit oublié son vœu. Cela irrita encore davantage le peuple qui disoit hautement *qu'alors il avoit voüé la dixme des dépouilles des ennemis, & que présentement il offroit la dixme des biens de ses Citoyens.*

L'or fort rare à Rome, du tems de Camillus.

Tout l'or des bijoux des Dames Romaines, ne pesoit que huit talens.

Cependant chacun ayant apporté la part qu'il devoit, il fut résolu qu'on en feroit une grande urne d'or, & qu'on l'envoyeroit à Delphes. Mais l'or étoit fort rare à Rome; & comme les Magistrats cherchoient les moyens d'en avoir, les Dames Romaines, après avoir délibéré entre elles, donnerent tout l'or de leurs bijoux pour cette offrande, qui fut du poids de huit talens. Le Senat voulant récompenser & honorer dignement leur ma-

Qui fut du poids de huit talens.) Ce passage est considérable, en ce qu'il nous apprend, que du tems de Camillus, tous les bijoux d'or des Dames Romaines rassemblez, ne pesoient que huit talens, c'est-à-dire, la somme de quatre-vingts mille écus. Car le talent d'or ne valoit que dix fois le talent d'argent, dix mille écus. L'urne qu'on fit de cet or, étoit ce qu'on appelloit *crater* un vaisseau assez grand, derrière lequel un homme pouvoit se cacher, comme Virgile dit de Rhœtus, *Æneid. IX.*

Sed magnum metuens se post cratera tegebat.

Il falloit que le don fût considérable pour tenir lieu de la dixme du butin.

Le Senat voulant récompenser & honorer dignement leur magnanimité.] Plutarque met la chose en beau, & ne dit point qu'on paya cet or aux Dames qui le fournirent, c'est ce que Tite-Livé n'a pas oublié de marquer : *Pondere ab singulis auri accepto, æstimate, ut pecunia solverentur, crateram auream fieri placuit, quæ donum Apollini Delphos portare.*

gnanimité.

gnanimité, ordonna qu'après leur mort on feroit leur oraison funébre, comme on faisoit celle des grands Personnages. Car auparavant ce n'étoit pas la coutume de louer publiquement les Dames Romaines à leurs funérailles, & pour porter cette offrande, on choisit parmi les plus considérables de la ville trois Ambassadeurs, qu'on envoya sur un vaisseau long, garni de bons rameurs & orné comme pour une des plus augustes cérémonies.

La tempête & le calme pensèrent leur être également funestes ; car après avoir été sur le point de périr par la tourmente, ils furent jettés par le calme dans un danger qui n'étoit pas moins

*Vaisseau long :
c'est à dire, sur un
vaisseau de guerre,
sur une galere, &
non pas sur un vais-
seau de charge.*

tur. liv. v. 25. & cela est plus vraisemblable. Les Romains auroient-ils voulu s'acquitter de leur vœu aux dépens des femmes ? C'étoit bien assez pour elles d'avoir sacrifié leurs joyaux, & elles étoient dignes de louange, quoique le Senat leur en eût fait payer le prix.

Ordonna qu'après leur mort on feroit leur oraison funébre.) Cet honneur ne leur fut pas accordé en cette occasion ; mais quelques années après, lorsqu'elles eurent encore contribué tout leur or pour parfaire la somme qui avoit été promise aux Gaulois. Le seul privilège qu'on leur accorda en cette rencontre, ce fut d'aller aux sacrifices & aux jeux sur des chars couverts & suspendus, qu'on appelloit *pilentia*, & d'aller les jours de fête & les jours ouvriers dans

les ruës sur des chars découverts, qu'on appelloit *carpenta*. *Honoremque ob eam munificentiam ferunt matronis habitum, ut pilento ad sacra ludosque, carpentis festo profestoque uterentur.* Tite-Live 5. 25. Le *pilentum* étoit plus honorable que le *carpentum*.

Trois Ambassadeurs.) L. Valerius. L. Sergius & A. Manlius. Tite-Live. 5. 28.

La tempête & le calme pensèrent leur être également funestes.) Ce passage est corrompu dans le texte. Je lis, *ἡ δὲ ἄρα καὶ χεῖρ ὦν, ἡ καὶ ὡς ἀργαῖον, ἀμείνω*, &c. Un Manuscrit m'a fourni ces deux derniers mots *ἀμείνω* qui manquent visiblement, & il n'est pas difficile de voir que le mot *ἀργαῖον*, est dit de ce qui précède, & qu'il n'y a qu'une ponctuation à changer.

Les Isles de Lipari, ou de Vulcain, entre l'Italie & la Sicile.

Genérosité de Timasitheus, premier Magistrat des Lipariens.

grand, dont ils n'échapperent que par miracle, & lorsqu'ils ne s'y attendoient plus. Le vent leur ayant manqué près des Isles Æoliennes, les vaisseaux des Lipariens fondirent sur eux comme sur des Corsaires; mais les Lipariens voyant qu'ils ne faisoient que tendre les mains, & qu'ils ne se défendoient que par des prières, ne les chargèrent pas, & se contenterent de remorquer leur vaisseau, & de le conduire dans leur port, où ils exposèrent en vente leurs biens & leurs personnes après les avoir déclaré pirates, & ils ne les relâcherent qu'avec beaucoup de peine, persuadés enfin par la vertu & par l'autorité du premier Magistrat de la ville appelé Timasitheus, qui, après avoir rendu aux Romains ce bon office, mit encore en mer quelques vaisseaux qui étoient à lui, les escorta dans leur voyage, & leur aida à consacrer leur offrande, ce qui lui procura dans Rome les honneurs que sa générosité méritoit.

Les Tribuns du peuple voulurent reparrer de la Loi qu'ils avoient faite sur le partage des Citoyens pour aller habiter Veies, mais la guerre des Falisques qui survint fort à propos, ayant donné aux Patriciens la liberté de tenir les Comices à

Par la vertu & par l'autorité du premier Magistrat de la ville appelé Timasitheus. Tite-Live n'a cru le pouvoir mieux louer qu'en disant: Vir Romanis similior quam suis. Homme plus semblable aux Romains qu'à ses Citoyens. *Ce qui lui procura dans Rome les honneurs que sa générosité méritoit.) On établit le droit d'hospitalité entre les Romains & lui par un décret du Senat, & on lui fit des présents aux dépens du public.*

leur gré, ils nommerent Furius Camillus Tribun militaire, avec cinq autres; car les affaires qu'on avoit sur les bras, demandoient un Capitaine, qui, par son experience dans la guerre, eût acquis beaucoup de réputation & d'autorité. Le peuple approuva ce choix par ses suffrages, & Camillus entra incontinent dans les terres des Falisques & alla mettre le siege devant la ville de Phaleres, qui étoit bien fortifiée & pourvûe de toutes les choses nécessaires. Il n'ignoroit pas que cette place étoit fort difficile à prendre, & que son entreprise demandoit beaucoup de tems, mais ces raisons-là mêmes l'y engagerent, car il vouloit à quelque prix que ce fût occuper ses Citoyens, & empêcher qu'ils n'eussent le loisir de faire des cabales à Rome, & d'y exciter des séditions, les Romains à l'exemple des Medecins ayant presque toujours usé de ce remede, de pousser au dehors les humeurs capables de troubler la République.

Camillus, nommé un des Tribuns militaires, pour la troisième fois.

Camillus assiege Phaleres, ville de la Toscane, peu éloignée du Tibre.

Politique, en quoi imite la Médecine.

Les Phaleriens se reposant sur la bonté de leurs fortifications & de leurs ramparts, faisoient si peu de cas du Siege, que tous les Habitans, hors ceux qui gardoient les murailles, alloient

Il nommerent Furius Camillus.) J'ai lû dans le texte ἀπὸ δὲ τῶν, au lieu de ἀπὸ δὲ τῶν. Il y a dans un Manuscrit, ἀπὸ δὲ τῶν, comme une suite du mot; ἀπὸ δὲ τῶν, qui précède, & cette leçon peut être fort bonne, donna la liberté aux Patri-

ciens de tenir les Comices à leur gré, & de nommer Camillus Tribun militaire, &c. Camillus fut alors Tribun militaire pour la troisième fois, & ce fut la première année de l'Olympiade 97. l'an de Rome 361.

*Maîtres publics
à Phalères, ce qui
n'étoit pas en usage
à Rome.*

en robe dans la ville, & que leurs enfans fréquentoient les écoles à l'ordinaire, & sortoient de la ville pour se promener & s'exercer sous la conduite de leur Maître. Car les Phalériens, à l'exemple des Grecs, avoient un Maître commun, voulant que leurs enfans s'accoutumassent dès leur bas-âge à être nourris & élevez les uns avec les autres. Ce Maître donc, qui n'attendoit qu'une occasion de se servir de ces enfans pour trahir les Phalériens, les menoit tous les jours hors des murs, fort peu loin d'abord, & les remenoit ensuite dans la ville, après qu'ils s'étoient exercez. Ainsi les accoutumant peu à peu à s'éloigner davantage & à ne rien craindre, comme n'y ayant aucun danger, enfin un jour qu'il les avoit tous assemblez, il donna exprès dans les gardes avancées des Romains, leur livra ses écoliers, & demanda qu'on le menât à Camillus, ce qui fut exécuté.

*Perfidie du Maître
d'école des
Phalériens.*

Quand il fut devant lui, il lui dit, *qu'il étoit le maître d'école des Phalériens, qu'il préféreroit le plaisir de l'obliger à tous les devoirs de son emploi, & qu'il lui livroit la ville, en lui livrant ces enfans.*

*La guerre a ses
loix & ses regles,
que les gens de bien
ne violent jamais.*

Camillus ne l'eut pas plutôt entendu, qu'il trouva cette action horrible, & que se tournant vers ceux qui étoient avec lui, il leur dit, *que c'est une méchante chose que la guerre, & qu'elle cause d'injustices & de mauvaises actions! Cependant il ne laisse pas d'y avoir dans la guerre de certaines regles*

Cependant il ne laisse pas d'y avoir dans la guerre de certaines

Et de certaines Loix pour les gens de bien. Et il ne faut pas être si avide de la victoire, qu'on n'évite avec soin le reproche de la devoir à des moyens impies & honteux. Car un bon Général doit compter sur sa propre vertu, & nullement sur la méchanceté & sur la perfidie des autres. En même tems il ordonna qu'on déchirât les habits de ce méchant homme, qu'on lui liât les mains derrière le dos, & qu'on donnât à ces enfans des verges & des courroyes, afin qu'ils remenassent ce traître dans la ville, en le fouettant toujours.

Belle action de
Camillus.

Cependant les Phaleriens s'étant apperçus de la trahison de leur Maître d'école, toute la ville étoit pleine de tristesse & de deuil pour une si grande perte; les principaux, tant hommes que femmes, couroient tout forcenez sur les murailles & aux portes, sans sçavoir pour quoi. Au milieu de ce desordre & de ce tumulte, tout d'un coup ils apperçoivent leurs enfans qui ramenoient leur Maître nud & lié, en le fouettant, & qui appelloient Camillus leur Dieu, leur Sauveur & leur Pere. Ce spectacle remplit d'admiration, non-seulement les peres de ces enfans, mais tous les citoyens en général, & fit

Loix. *Sunt & belli, sicut pacis jura, jusque ea non minus quam fortiter didicimus gerere.* Tite-Live 5. 27. Il y a du plaisir à comparer le discours que Tite-Live met là dans la bouche de Camillus avec celui que Plutarque lui

donne ici.

Ce spectacle remplit d'admiration.] Il y a faute au texte. Au lieu de *δυναμει*, qui ne peut faire aucun sens, il faut lire comme dans un Manuscrit. *δυναμει* *πρὸς τὴν πόλιν.*

*Effet que produit
la justice d'un hom-
me, dans le cœur
de ses ennemis.*

naître dans tous les cœurs un si violent desir de se remettre à la justice de Camillus que sur l'heure même ils assemblent le Conseil & lui envoient des Députez pour se rendre à lui eux & leur ville.

Camillus envoya à Rome des Députez, qui ayant été introduits dans le Senat, dirent, *que les Romains en préférant la justice à la victoire, leur avoient enseigné à préférer leur défaite à leur liberté, & qu'ils avouoient qu'ils n'étoient pas si inférieurs aux Romains en puissance, qu'ils se reconnoissoient vaincus & surmontez par leur vertu.* Le Senat les renvoya à Camillus, afin qu'il en ordonnât comme il le jugeroit à propos. Camillus n'exigea que quelques sommes d'argent des Phaleriens, fit alliance avec tous les Falisques, & s'en retourna à Rome.

*Pour payer les sol-
dats, afin que le
peuple Romain fût
soulagé.*

Les gens de guerre qui s'étoient attendus à piller la ville de Phaleres, voyant qu'ils s'en retournoient les mains vuides, se mirent à accuser Camillus & à le décrier auprès des autres citoyens, comme un homme qui haïssoit le Peuple, & qui par envie avoit empêché les pauvres de profiter de cette occasion de s'enrichir.

Cependant les Tribuns proposerent de nouveau la Loi du partage des Habitans, & vouloient la faire passer par les suffrages du Peuple. Camillus se chargeant volontiers de toute la haine que cette affaire pourroit lui attirer, parla sur ce sujet avec tant de liberté & de force, qu'il

Parla contre cette loi avec tant de liberté & de force.) On peut

l'emporta & fit abroger la Loi; mais cela le rendit si odieux, qu'ayant perdu dans ce tems-là un de ses enfans, ce malheur domestique ne put adoucir le Peuple irrité, quoique le bon naturel de Camillus lui fit supporter si impatiemment cette perte, qu'ayant été assigné à comparoître en Justice, son affliction ne lui permit pas de sortir, & qu'il se tint renfermé dans sa maison avec les femmes.

Il fait abroger la Loi du partage des Habitans.

Affliction de Camillus, pour la mort d'un de ses fils.

Son accusateur étoit Lucius Apuleius, qui l'accusoit d'avoir détourné une grande partie des richesses de la Toscane; & pour appuyer l'accusation, on disoit qu'on avoit vû chez lui certaines portes d'airain qu'on y avoit prises. Le Peuple étoit si animé, qu'on voyoit manifestement qu'il le condamneroit sur le moindre prétexte. Assemblant donc ses amis, ceux qui avoient fait la guerre avec lui, & ses Collegues qui étoient en fort grand nombre, il les conjura de ne pas permettre qu'il fût condamné sur des accusations si pleines de calomnie, & d'empêcher qu'il ne devînt le mépris & la risée de ses ennemis. Ses amis, après avoir parlé & consulté ensemble, lui répondirent qu'ils ne pouvoient lui être d'aucun secours auprès de ses Juges, & que tout ce qu'ils pouvoient faire, s'il étoit condamné à l'amende, c'étoit de lui aider à la payer.

Lucius Apuleius, Tribun du Peuple.

voir son discours dans Tite-Live. Liv. 5. 30. ce fut la première année de l'Olympiade 97.

Camillus se bannit lui-même, sort de Rome, & prononce contre elle d'affreuses imprécations.

Imprécations indignes d'un homme de bien.

Camillus ne pouvant soutenir la honte d'une condamnation, résolut dans le fort de son ressentiment de sortir de la ville, & de s'exiler lui-même. Après avoir donc embrassé sa femme & son fils, il sortit de sa maison, & alla jusqu'à la porte de la ville dans un profond silence; quand il fut prêt à sortir, il se tourna, & levant ses mains vers le Capitole, il pria les Dieux, *que si c'étoit injustement & par la violence, ou par l'envie du Peuple, qu'il étoit si honteusement chassé, les Romains s'en repentissent un jour, & qu'ils fussent obligez de témoigner à la face de l'Univers, le besoin qu'ils auroient de lui, & le regret que leur causeroit son absence.*

Sept cens cinquante livres.

Après qu'il eût prononcé ces imprécations contre ses citoyens, comme Achille, & qu'il fût parti, abandonnant sa cause, il fut condamné à une amende de quinze mille asses, qui font quinze cens drachmes, car l'as est une petite monnoye

Il sortit de sa maison.) Tout ceci n'arriva que quatre ans après la prise de Phaleres, la première année de l'Olympiade 98. l'an de Rome 365.

Après qu'il eut prononcé ces imprécations contre ses Citoyens comme Achille.) Plutarque fait bien connoître le jugement qu'il fait de ces imprécations de Camillus, en les comparant à celles qu'Achille fait contre les Grecs dans le 1. liv. de l'Iliade, car ce sont les mêmes, & il n'y a qu'un homme emporté, violent, injuste,

implacable, qui se porte contre sa Patrie à de si grands excès.

Il fut condamné à une amende de quinze mille asses, qui font quinze cent drachmes.) Le dixain, ou denier Romain étoit de même poids & de même valeur que la drachme Attique, & valoit dix sols de notre monnoye, & il falloit dix asses pour faire un denier, ainsi quinze mille asses faisoient justement quinze cens drachmes, & valoient sept cens cinquante livres, & quoiqu'il n'y eût pas de monnoye d'argent du tems d'argent,

d'argent, dont les dix font le dixain ou denier, qui répond à notre drachme.

Il n'y a pas un Romain qui ne soit persuadé que ces maledictions furent suivies de l'effet, & qu'elles attirerent sur les citoyens une punition, qui fut la vengeance de leur injustice, vengeance, qui véritablement ne fut ni douce, ni agréable à Camillus, & qui au contraire, lui causa beaucoup de douleur, mais qui fut très-éclatante & très-honorable, tant la colère du ciel se déclara incontinent contre Rome; car elle amena un tems qui la couvrit d'envie, & versa sur elle comme un déluge de dangers accompagnez d'infamie, soit que ce fût uniquement l'ouvrage de la Fortune, ou qu'il y ait véritablement un Dieu commis pour empêcher que l'ingratitude n'outrage impunement la vertu.

Romains persuadés que les maledictions n'étoient jamais sans effet.

Mais il a reconnu que la Fortune n'est rien, & que tout est gouverné par la Providence.

de Camillus, c'étoit toujours la même proportion.

Il n'y a pas un Romain qui ne soit persuadé que ces maledictions furent suivies de l'effet.) C'est pourquoi Horace a dit,

Dira detestatio.

Nulla expiatur victima.

Comme si Dieu ne se souvenoit de l'injustice des hommes, qu'à l'occasion de ces maledictions.

Car elle amena un tems qui la couvrit d'envie.] On pourroit peut-être expliquer favorablement cette expression, en prenant le mot, *et d'envie*, pour les maux dont Dieu accable ceux qui ont

attiré sa vengeance par leur ingratitude, par leur injustice, par leur orgueil. Cependant j'aime mieux la leçon que présente un Manuscrit, ou au lieu de *et d'envie*, on lit *et de meurtre, carnage*, qui fait ici un sens plus droit & plus naturel. Car elle amena un tems qui la remplit de meurtre.

Où qu'il y ait véritablement un Dieu pour empêcher que l'ingratitude.] C'étoit la Déesse Nemesis, à qui les anciens ont attribué le soin de punir les mauvaises actions, & particulièrement l'orgueil & l'ingratitude.

La même année, quelques mois après le premier.

Rapport que Ceditius fait aux Tribuns.

La même année.

Les anciens appelloient Celtes, tous les peuples du Couchant & du Nord, jusqu'à la Scythie, Strab. Liv. 1.

Le premier signe, avant-coureur des maux qui menaçoient Rome, arriva au mois de Juillet; & ce fut la mort du Censeur, car les Romains ont une vénération particulière pour ce Magistrat, & ils le tiennent pour sacré; & le second arriva peu de tems avant l'exil de Camillus. Un certain Personnage appelé Marcus Ceditius, qui n'étoit pas d'une famille noble, ni du corps du Senat, mais d'ailleurs d'une naissance honnête, & homme de bien, avertit les Tribuns de l'armée d'une chose très-digne de considération. Il leur dit que la veille comme il marchoit seul la nuit dans la rue neuve, il entendit quelqu'un qui l'appelloit à haute voix, & que s'étant tourné il n'avoit vu personne; mais qu'il avoit entendu une voix qui étoit plus forte que celle d'un homme, & qui lui dit : *Marcus Ceditius, dépêche-toi, dès le point du jour, d'aller dire aux Tribuns de l'armée, qu'ils attendent bien-tôt les Gaulois.* Cet avertissement ne fut pour les Tribuns qu'un sujet de risée, & bien-tôt après arriva la disgrâce de Camillus.

Les Gaulois étoient une Nation Celtique. On dit qu'à cause de leur trop grande multitude,

Et ce fut la mort du Censeur.] Le Censeur C. Julius mourut cette année-là, & on nomma à sa place M. Cornelius, mais dans la suite on se fit un scrupule de Religion de remplir la place des Censeurs qui mouroient en charge, parce que Rome fut prise bien-tôt après; c'est pourquoi,

non-seulement on ne remplit plus leur place, mais on obligea même l'autre Censeur à se demettre de sa charge, lorsque son collègue étoit mort. Quelle superstition!

Qui n'étoit pas d'une famille noble.] Il étoit Plebeien. Tite-Live. liv. 5. 32.

ils quitterent leur pays , qui ne pouvoit pas les nourrir , & qu'ils chercherent des terres plus fertiles. Ils étoient des millions d'hommes capables de porter les armes , & il y avoit encore un plus grand nombre de femmes & d'enfans. Les uns allerent du côté de l'Océan Septentrional , pafferent les monts Riphéens , & occuperent les extrémités de l'Europe ; les autres s'établirent entre les Pyrénées & les Alpes , près des Senonois & des Celtoriens , où ils demeurèrent fort long-tems ; mais un jour ayant goûté pour la première fois du vin qui leur avoit été apporté d'Italie , ils furent si charmez de cette boisson , & si

Les monts Riphéens, les montagnes de la Sarmatie, de la Moscovie Septentrionale.

Près des Senonois & des Celtoriens.] Le Senonois comprenoit Sens , Auxerre , Troyes , jusqu'à Paris. Les Celtoriens sont inconnus , Ortelius croit qu'il y a faute au texte. V. Tite-Live. 5. 34. & 35.

Mais un jour ayant goûté pour la première fois d'un vin qui leur avoit été apporté d'Italie.] Tite-Live donne cela , non comme une vérité certaine , mais comme un bruit qui avoit couru. *Eam gentem* , dit-il , *traditur fama dulcedine frugum , maximeque vini novatum voluptate captam, Alpes transisse.* Ruauld dans ses animadversions s'étonne fort qu'on eût pu croire qu'une nation si belliqueuse se fût jetée dans l'Italie seulement pour l'amour du vin qu'elle avoit trouvé excellent. Mais quoi qu'il dise , la vrai-semblance n'est pas entièrement bannie de ce con-

te. Nous connoissons encore aujourd'hui des Gaulois qui ne sont plus barbares , & qui seroient bien capables d'en faire autant. Et véritablement quelle raison plus forte pour déterminer des gens qui manquent d'habitation , à préférer une terre à une autre , que sa fertilité & l'excellence de ses fruits ? Cette tradition n'est donc pas si terrible ni si injurieuse à la nation Gauloise , que l'a cru Ruauld. Quand Moysé envoya des espions pour reconnoître la terre de Chanaan , & pour lui en faire leur rapport , ces espions ne jugerent-ils pas de la bonté de cette terre promise par la grappe énorme de raisin qu'ils en rapportèrent , & ne dirent-ils pas à leur retour qu'ils avoient trouvé une terre dé coulante de lait & de miel ; *qua revera fluit lacte &*

transportez par ce nouveau plaisir , que n'étant plus les maîtres d'eux-mêmes , ils prirent leurs femmes & leurs enfans , & se jetterent du côté des Alpes, pour aller chercher la terre qui portoit un si excellent fruit , traittant tous les autres païs de steriles & de sauvages.

*Histoire d'Aruns
& de Lucumon.*

Le premier qui leur porta du vin & qui les excita à passer en Italie , ce fut un Toscan nommé Aruns , homme de grande naissance , & qui n'étoit pas d'un méchant naturel , mais à qui il étoit arrivé un fort grand affront , dont il cherchoit à se venger. Il étoit Tuteur d'un jeune orphelin appelé Lucumon , le plus riche de la ville & le plus célèbre par sa beauté. Ce pupille avoit été nourri dans sa maison dès son enfance , & étant devenu grand , il n'en voulut pas sortir , faisant semblant d'aimer son Tuteur & de ne pouvoir se passer de sa compagnie. Pendant long-tems il fut assez heureux pour cacher la passion qu'il avoit pour la femme d'Aruns , & celle que cette femme avoit pour lui ; mais enfin leur passion devint si violente , que ne pouvant ni la vaincre , ni la cacher , Lucumon entreprit d'enlever sa maîtresse & de la retenir publiquement ; le mari le mit en Justice , mais il succomba , vaincu par le crédit , par les amis & par

melle ? Nomb. XIII. 28.

D'un jeune orphelin , appelé Lucumon.) Ce nom là ne se donnoit qu'à ceux qui étoient d'une gran-

dé naissance , car c'étoit le nom que les Toscans donnoient à leurs Rois. Lucumones ; qui reges sunt lingua Tuscorum. Servius.

les largeffes de Lucumon. De défefpoir il quitta fon pays , & ayant ouï parler des Gaulois , il les alla trouver , & fe mit à leur tête , pour les mener en Italie.

D'abord les Gaulois s'emparerent de toutes les Terres que les Tofcans avoient tenues anciennement , depuis les Alpes jufqu'à l'une & l'autre mer ; & une marque certaine que toute cette contrée étoit de la Tofcane , ce font les noms qui reftent , car la mer fuperieure ou Septentrionale eft appellée *Adriatique* , du nom de la ville Adria , bâtie par les Tofcans , & la mer inferieure , ou Meridionale , eft encore appellée *la Mer Tofcane*. Tout le pays eft planté d'arbres , plein de pâturages , & arrofé de plufieurs rivières. Il avoit de plus dix-huit grandes villes , où le commerce & le luxe regnoient à l'envi. Les Gaulois en chafferent les Tofcans , & s'en rendirent maîtres. Mais cela étoit arrivé longtemps auparavant.

Deux cens ans auparavant.

Pour lors les Gaulois affiégerent la ville de Clufium. Les Clufiens eurent recours aux Romains , & les fupplierent d'envoyer à ces Barbares des Ambaffadeurs avec des lettres. Les Romains choifirent trois hommes des plus illuftres , & leur envoyèrent trois freres de la maifon des Fabiens. Les Gaulois les reçurent humainement , à caufe du nom de Rome , & ceffant de battre la ville , ils leur donnerent audience , & écouterent leurs propofitions. Les Ambaffadeurs leur demande-

Les Gaulois affiégent Clufium. Clufi.

Les Romains leur envoient des Ambaffadeurs.

Les trois fils de Fabius Ambaffadeurs.

*Audience que les
Gaulois donnent
aux Ambassadeurs
Romains.*

*Réponse de Bren-
nus à ces Ambassa-
deurs.*

*Loi naturelle mal
entendue par ces
Barbares.*

rent, quel tort leur avoient fait les Clusiens, pour la réparation duquel ils fussent venus assiéger leur ville. Brennus Roi des Gaulois, se prenant à rire, leur dit : Les Clusiens nous font le tort de posséder plus de terres qu'ils n'en peuvent cultiver, & de ne pas nous en faire part, à nous qui sommes étrangers, & en fort grand nombre & pauvres. C'est le même tort que vous avoient fait anciennement les Albains, les Fidenates, & ceux d'Ardées, & que vous ont fait encore tout récemment les Veiens, les Capenates, & la plupart des Falisques & des Volsques, contre lesquels vous marchez avec toutes vos forces, & s'ils ne partagent avec vous leurs fortunes, vous les faites esclaves, vous pillez leurs biens, & vous ruinez leurs villes. Et en cela, Romains, vous ne faites rien d'étrange ni d'injuste, mais vous suivez la plus ancienne de toutes les Loix, qui ordonne que le plus foible obéisse au plus fort, depuis Dieu même jusqu'aux bêtes brutes, à qui la nature a imprimé ce sentiment, que le fort domine sur le plus foible. Cessez donc d'avoir tant de pitié des Clusiens assiégez, de peur que votre exemple ne nous apprenne à avoir aussi pitié de tant de peuples que vous avez opprimez.

Cette réponse fit connoître aux Ambassadeurs, qu'il ne falloit point espérer d'accord avec Brennus; c'est pourquoi ils entrèrent dans Clusium, encouragerent les assiégez, & les exci-

*Mais vous suivez la plus an- encore éclairée d'aucune lumière
cienne de toutes les Loix, qui or- de la Religion. Cette matiere a été
donne que le plus foible obéisse au traitée par Platon dans les livres
plus fort.] C'est le langage de la des Loix, & par Aristote dans
nature corrompue, ou qui n'est ses Politiques.*

rerent à faire une sortie avec eux, soit qu'ils voulussent eux-mêmes reconnoître la valeur des Barbares, ou leur faire éprouver la leur. Les Clusiens firent donc une sortie, & il y eut près des murailles un grand combat, dans lequel un des Fabiens, Quintus Ambustus poussa son cheval contre un Gaulois remarquable par sa taille & par sa bonne mine, & que son courage avoit porté à devancer ses escadrons. D'abord il ne fut pas reconnu, tant parce que la mêlée fut fort prompte, que parce que l'éclat des armes ébloüissoit les yeux; mais après qu'il eut tué son ennemi, comme il voulut lui ôter ses armes, Brennus le reconnut, & prenant les Dieux à témoin comme Quintus Ambustus violant le droit des gens, & tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré parmi les hommes; avoit fait un acte d'ennemi après être venu comme Ambassadeur, il fit cesser le combat, & laissant là les Clusiens, il mena son armée vers Rome; mais afin que les Romains ne pussent pas lui reprocher qu'il profitoit avec plaisir de l'injustice d'un particulier, & qu'il n'avoit cherché qu'un prétexte, il envoya demander le coupable pour le punir, & s'avança à petites journées.

Le Heraut étant arrivé à Rome, le Senat fut assemblé; la plupart condamnerent les Fabiens; sur-tout les Prêtres appelez Feciaux, se déclarerent contre eux, & traitant cette affaire d'attentat, qui regardoit la Religion & qui interessoit

Les Ambassadeurs excitent les Clusiens à faire une sortie, & combattent avec eux.

Combat d'un de ces Ambassadeurs avec un Gaulois.

Brennus marche vers Rome, & envoie demander l'Ambassadeur, qui avoit violé le droit des gens.

Ces Ambassadeurs condamnez par les Feciaux, & par la plus grande partie du Senat.

les Dieux, ils déclarerent que le Senat, en faisant tomber la punition du crime sur la tête de celui qui l'avoit commis, délivreroit & déchargeroit tous les autres Romains de la coulpe qui les assujettissoit à la vengeance divine, & qui ne pouvoit être effacée que par cette expiation. Numa le plus juste & le plus pacifique de tous les Rois, avoit établi les Feciaux, afin qu'ils fussent les gardiens de la paix, & les arbitres & juges souverains de la justice des causes, pour lesquelles on entreprenoit la guerre. Mais le Senat ayant renvoyé l'affaire au peuple, & les Feciaux poursuivant Fabius avec la même ardeur, le peuple se mocqua si ouvertement de leur poursuite, & témoigna tant de mépris pour la Religion, en la traittant de vain scrupule, qu'il élut ce même Fabius Tribun militaire, & lui donna ses deux freres pour Collegues.

*Feciaux, Gardiens de la paix.
V. la Vie de Numa.*

Injustice du Senat de Rome.

Le peuple se moque de ce scrupule des Feciaux, & nomme Tribuns militaires ces mêmes Ambassadeurs.

Les Gaulois n'eurent pas plutôt appris cette nouvelle injure, que ne pouvant la digerer, & pleins de rage ils s'avancerent vers Rome sans differer & avec une extrême diligence. Leur

Mais le Senat ayant envoyé l'affaire au peuple.) Le Senat commit ici une grande injustice ; il renvoye au peuple une affaire qu'il ne pouvoit décider sans condamner des gens de la première Noblesse, ou sans s'exposer au reproche d'avoir attiré sur Rome de très-grands malheurs. Mais ne valloit-il pas mieux évi-

ter ces malheurs, en condamnant une famille, & en satisfaisant à la Religion ?

Qu'il élut ce même Fabius Tribun Militaire, & lui donna ses deux freres pour collegues.] Vers la fin de la première année de l'Olympiade 98. l'an de Rome 366.

nombre

nombre , leur appareil , leur force prodigieuse , & leur fureur jetterent l'épouvante & l'effroi dans tous les lieux qui étoient sur leur passage ; à la campagne & dans les villes on croyoit tout perdu ; mais cette frayeur fut vaine , car sur le chemin ils ne commirent pas la moindre hostilité , & ne firent aucune violence , seulement quand ils passoient près des villes , ils crioient à haute voix , *qu'ils alloient à Rome , qu'ils n'en vouloient qu'aux Romains , & qu'ils étoient amis de tous les autres peuples.*

Sur la nouvelle de la marche impetueuse des Barbares , les Tribuns militaires menent contre eux les Légions , qui ne leur étoient pas inférieures en nombre ; car il y avoit jusqu'à quarante mille combattans ; mais la plupart étoient des soldats levez à la hâte , & nullement aguerris ; d'ailleurs on négligea les Dieux dans cette occasion ; car on ne se mit nullement en devoir de les appaiser par des sacrifices favorables , & on ne consulta point les Devins , ce qui ne devoit point être oublié dans un si pressant danger , & sur le point d'une si grande bataille ; une chose encore qui contribua beaucoup à leur perte , ce fut la multitude des chefs. Avant ce tems-là , pour des guerres bien moins dangereuses , les Romains avoient souvent élu un souverain Magistrat ,

*Dieu négligé ,
source de toute sorte
de malheurs.*

*Multitude de
Chefs , très-dange-
reuse dans les grandes
occasions.*

Une chose encore qui contribua beaucoup à leur perte , ce fut la multitude des Chefs.] Ce n'est pas la première fois que la multitude des chefs a ruiné les affaires. Et

on a souvent reconnu la vérité de cette maxime d'Homère, ἄνδρες πολλοὶ καὶ οὐκ ἔστιν ἀγαθόν. La pluralité des Chefs n'est point bonne , qu'il y ait un seul Chef.

qu'on appelloit Dictateur , reconnoissant qu'il n'y avoit rien de si important dans les tems difficiles, que de n'être animez que d'un même esprit , & de n'obéir qu'à un chef, qui eût seul toute la puissance; & en cette occasion ils négligerent d'y avoir recours. Mais ce qui leur fit autant de tort que tout le reste , ce fut l'ingratitude dont ils avoient usé envers Camillus; car cela fit connoître aux Capitaines que la chose du monde la plus à craindre pour eux , c'étoit d'user de leur autorité, & de ne pas flatter le peuple.

Défaite des Romains par les Gaulois à la journée d'Allia.

Les Romains s'étant avancez jusqu'à quatre-vingt-dix stades, camperent sur le bord du fleuve d'Allia, près du lieu où il se jette dans le Tibre. Les Gaulois les attaquèrent avec beaucoup de furie , & les tournerent en fuite dès le premier choc, à cause du desordre de leur armée; leur aîle gauche fut d'abord renversée dans le fleuve, où l'on en fit un grand carnage; la droite fut un peu moins maltraitée, parce que pour se garantir de la premiere impetuosité des Barbares, elle avoit occupé les hauteurs. La plûpart de ceux qui composoient cette aîle droite, se sauverent à Rome, au lieu que ceux de l'aîle gauche, qui échappèrent après que les ennemis furent las de tuer, s'enfuirent à Veies pendant la nuit, persuadez que Rome étoit entierement perdue, & que les Barbares avoient déjà passé au fil de l'épée tous ceux qui y étoient restez. Le combat fut donné

Le combat fut donné dans la pleine lune, vers le solstice d'Esté.]

dans la pleine lune, vers le solstice d'Esté, le même jour qu'étoit arrivée long-tems auparavant la défaite des trois cent Fabiens, qui furent tuez par les Toscons; mais le dernier malheur l'emporta sur le premier, & fit que ce jour-là fut appelé, à cause de ce fleuve, *la journée d'Allia*, nom qu'il conserve encore aujourd'hui.

Pour ce qui est des jours, & de sçavoir s'il y en a qui soient naturellement funestes, ou si Heraclite a eu raison de reprendre Hésiode, qui établit qu'il y a des jours heureux & des jours malheureux, & de lui reprocher qu'il a ignoré la nature des jours, qui est toujours la même, c'est une question que nous avons traitée ailleurs. Cependant il ne sera peut-être pas hors de notre sujet de rapporter ici quelques exemples, qui semblent favoriser l'opinion du Poëte Grec. Un jour heu-

Le 16. de Juillet.

*Jours heureux;
& jours malheureux.*

*Dans un Traité
appelé, Disserta-
tions Physiques sur
les Jours. Il est
perdu.*

Denys d'Halycarnasse écrit que ce combat fut donné environ la première année de l'Olympiade 98. sous l'Archonte Pyrgion, & cela s'accorde avec le calcul que j'ai suivi pour l'an de Rome, parce que les Olympiades enjambotent toujours sur l'année du Consulat.

On si Heraclite a eu raison de reprendre Hésiode, qui établit des jours heureux & des jours malheureux. Hésiode a ajouté à la fin de ses Livres des œuvres & des jours, une petite piece de soixante-quatre vers, où il traite de la différence des jours, qu'il prétend naturellement heureux ou

malheureux, ou moyens. Par où il paroît que cette superstition, qui infecte encore l'esprit de beaucoup de Chrétiens, est très-ancienne. Les Payens fondonient cette différence, ou sur la vertu occulte des nombres, ou sur la nature des Divinités qui présidoient à ces jours, ou sur l'observation de ce qui s'étoit passé. Chrysippe combattit cette erreur avec beaucoup de force, en faisant voir que tous les jours sont semblables, & que ce qui arrive de bien ou de mal, ne vient nullement de la vertu de ces jours, mais d'une cause très-différente, qui ne dépend point d'un tel ou d'un tel jour.

» Dans le mois,
Beedromion.

reux pour les Beotiens , c'étoit le cinquième du mois d'Août , qu'ils appellent *Hippodromien* , & que les Atheniens nomment *Hecatombæon*. Car ce jour-là ils remportèrent deux célèbres victoires , qui toutes deux mirent la Grece en liberté; l'une à la bataille de Leuctres , & l'autre plus de deux cens ans auparavant à celle de Geraste , lorsqu'ils défirent Lattamyas & les Theffaliens ; & d'un autre côté les Perses ont été malheureux en différens tems dans le mois d'Octobre ; car le six ils perdirent la bataille de Marathon , le trois ils furent battus à Platées , & une autre fois à Myca-

Un jour heureux pour les Beotiens , c'étoit le cinquième du mois d'Août.] Cependant Hésiode avoit dit que tous les cinquièmes jours des mois étoient malheureux , parce qu'alors les Furies étoient en campagne. Belle observation !

Et l'autre plus de deux cens ans auparavant à celle de Geraste.) On a fort bien vû qu'il y avoit ici deux fautes considérables. La première pour le tems ; car cette défaite des Theffaliens & de leur chef Lattamyas par les Beotiens , n'arriva que peu de tems avant le combat des Thermopyles, quelque cent ou cent dix ans avant la bataille de Leuctres , comme Plutarque même l'a écrit dans l'un de ses traitez de Morale , & l'autre faute est pour le lieu ; car ce combat fut donné dans la Beotie , & Geraste est au fond de l'Eubée. J'ai souvent remarqué que lors-

qu'un lieu peu célèbre a un nom qui approche de celui d'un lieu plus connu & plus renommé , ce dernier prend ordinairement la place de l'autre , comme cela est arrivé ici , où les copistes ont mis *Geraste* , qui est le promontoire le plus meridional de l'Eubée , & un promontoire fort célèbre pour *Ceresse* , qui est un fort de la Beotie , au dessus de Thespies. C'est à *Ceresse* , & non à *Geraste* , que Lattamyas & les Theffaliens furent battus par les Beotiens , comme le sçavant Palmerius l'a remarqué avant moi. Pausanias en parle en ces termes dans ses Beotiques : ὅστις ἐχρὲν χρωεῖον ὁ Κερρῶσιος ἐς τὴν Θεσσαλίαν , ἐς ὃν καὶ παλαιὸν πομπὰν ἀποκινύσαντο (Βοιωτοὶ) κατὰ πλὴν ὁμῶς ἔαται τὴν Θεσσαλίαν. *Ceresse est un fort sur le chemin de Thespies , où les Beotiens se retirèrent quand les Theffaliens entrèrent en armes dans leur pays.*

le, & le vingt-six à Arbeles ; vers la pleine lune du même mois, les Atheniens sous la conduite de Chabrias, gagnèrent contre les Lacedémoniens la fameuse bataille navale près de l'Isle de Naxe, & le vingt celle de Salamine, comme nous l'avons montré dans le traité que nous avons fait des jours. Le mois de Juin a aussi causé de grands malheurs aux Barbares ; car dans ce mois-là Alexandre défit les Lieutenans du Roi de Perse, près du Granique, & les Carthaginois furent battus ensuite par Timoleon le vingt-quatre du même mois, jour remarquable sur-tout par la prise de Troye, comme le prétendent Ephorus, Callisthene, Damastes & Philarchus. Au contraire, le mois de Septembre que les Beotiens appellent *Panemus*, n'a pas été favorable aux Grecs, car le sept ils perdirent la bataille contre Antipater à Cranone, où ils furent entièrement défaits, & auparavant ils avoient été battus à Cheronée par Philippe.. Et le même jour du même mois & de la même année, les troupes qui avoient passé en Italie avec Archidamus, furent taillées

Le mois, Thaelion.

Le mois, Metagiton.

Ephorus.) Ephorus de Cumes, disciple d'Isocrate. Il avoit écrit l'histoire de 750. ans, où il embrassoit tout ce qu'avoient fait les Grecs & les Barbares depuis le retour des Heraclides.

Callisthene.) Disciple & cousin d'Aristote. Entre autres ouvrages, il avoit fait un Traité de la guerre de Troye, il fut accusé d'a-

voir conspiré contre Alexandre, & mourut dans la torture, quoi qu'innocent.

Damastes.) Disciple d'Hellanicus. Il étoit de Sigée, promontoire de la Troade. Il avoit fait une histoire Grecque, & un traité des ancêtres de ceux qui avoient été au siège de Troye.

en pieces par les Barbares. Les Carthaginois évitent sur-tout le vingt-deux du même mois, comme un jour qui leur a toujours été funeste. Je n'ignore pourtant pas que dans le tems de la célébration des mystères, la ville de Thebes fut ruinée par Alexandre le Grand ; & qu'après cela les Atheniens furent obligez de recevoir une garnison de Macedoniens vers le vingt du même mois d'Octobre, auquel jour ils font la mystérieuse Procession de Bacchus avec tant de pompe. Un même jour a aussi été heureux & malheureux pour les Romains ; car leur armée commandée par Scipion, fut défaite par les Cimbres, & quelque tems après à pareil jour sous Lucullus, ils vainquirent Tigrane & les Armeniens. Je n'ignore pas non plus qu'Attalus & Pompée moururent le même jour qu'ils étoient nez.

*Du mois, Boë-
dromion.*

*De Bacchus,
qu'ils portoient à
Eleusine. ...*

Je pourrois rapporter beaucoup d'autres exemples de gens, qui dans les mêmes jours, en différens tems, ont éprouvé la bonne & la mauvaise fortune. Quoi qu'il en soit, les Romains tiennent le jour de cette défaite d'Allia pour un de leurs jours funestes dans tous leurs mois ; & la crainte & la superstition étant beaucoup augmentées à cause de cet accident, comme cela arrive d'ordinaire, ils ajoutent à ce jour-là dans chaque mois, les deux qui le suivent, & ils les

Car leur armée commandée par Scipion, fut défaite par les Cimbres.] C'est une faute grossière qui s'est glissée dans le texte, il faut lire *par Capion*, car c'étoit le Proconsul Q. Servilius Capio qui commandoit l'armée. Cette défaite arriva l'an de Rome 648.

croient également malheureux ; mais c'est de quoi nous avons écrit plus exactement dans notre Traité des Questions Romaines.

Après une victoire si complète, si les Gaulois *c'est la question 2 ;*

eussent vivement poursuivi les fuyards , rien ne pouvoit empêcher Rome d'être entièrement détruite , & ceux qui étoient dedans d'être tous passez au fil de l'épée , tant ceux qui se fauvoient de la bataille jettoient de terreur dans l'esprit de ceux qui les recevoient , & tant ils remplissoient la ville d'épouvante & de trouble. Mais les Gaulois ne pouvant s'imaginer que leur victoire fût si grande , & poussez d'ailleurs par l'excès de leur joye à faire bonne chère , ne s'amuserent qu'à partager les dépouilles qu'ils avoient trouvées dans le camp des Romains , ce qui facilita à la populace qui s'enfuit de la ville , le moyen de se retirer , & donna à ceux qui y restèrent , le tems de reprendre courage , & de pourvoir à leur sûreté ; car abandonnant le reste de la ville , ils se fortifierent dans le Capitole , qu'ils remplirent de toutes sortes d'armes ; & leur premier soin fut d'y retirer les choses saintes , & tout ce qui regardoit la Religion. Les Vestales s'enfuirent , & emporterent leur feu avec toutes les autres choses sacrées , dont la garde leur est commise. Il y a pourtant des Auteurs qui écrivent qu'elles ne gardent que le feu immortel que Numa consacra , & qu'il leur confia comme le principe de toutes choses ; car le feu est de tous les élémens celui

Grande faute des Gaulois.

Piété des Romains dans leurs plus grandes calamitez.

V. la Vie de Numa.

*Feu , principe de
génération.*

*Feu des Vestales ,
regardé comme l'i-
mage de la vertu
divine.*

qui a le plus de mouvement de sa nature. Or, toute génération est mouvement , ou du moins, avec mouvement. Les autres parties de la matiere, si la chaleur vient à manquer , demeurent oisives , inutiles , & dans une espece de mort. Elles desirerent & recherchent la force du feu comme leur ame , & elles n'ont pas plutôt recouvré cette chaleur vivifiante , qu'elles sont disposées à agir ou à souffrir C'est pourquoi ce Prince parfaitement instruit des secrets de la nature , & qui à cause de sa sagesse passoit pour avoir des conversations particulieres avec les Muses , consacra ce feu , & commanda qu'on le gardât toujours vivant , sans le laisser jamais éteindre , comme la parfaite image de la vertu immortelle qui arrange & conserve tout cet Univers. Les autres disent que selon la coûtume des Grecs le feu brûle toujours devant les lieux saints , comme une marque de la pureté qu'ils exigent ; mais ils soutiennent qu'au dedans il y a des choses cachées , qu'il n'est permis de voir qu'à ces Vierges sacrées, qu'ils ap-

Or toute génération est mouvement , ou du moins avec mouvement.] Après avoir dit que toute génération est mouvement , de peur qu'on ne l'accusé de tomber dans l'opinion de ceux qui soutenoient qu'il n'y avoit qu'un principe des êtres , il se reprend & dit, *ou du moins avec mouvement.*

Les autres parties de la matiere, si la chaleur vient à manquer , de-

meurent oisives.) Si la chaleur est nécessaire à la matiere pour la mettre en mouvement, la matiere est nécessaire à la chaleur pour l'entretenir. Il faut que le feu donne mouvement à la matiere sans la consumer , & que la matiere nourrisse le feu sans l'éteindre. Hippocrate dans le 1. liv. de la Diete.

pellens

pellent Vestales. Le bruit même a couru que le Palladium qu'Enée porta de Troye en Italie, y étoit enfermé.

On conte que Dardanus ayant bâti la ville de Troye, consacra les Dieux de Samothrace qu'il avoit portez avec lui, & qu'il leur établit un culte & des sacrifices, & qu'à la prise de Troye, Enée enleva ces mêmes Dieux & les porta en Italie. Ceux qui prétendent mieux sçavoir ces mystères, disent qu'il y a deux tonneaux qui ne sont pas fort grands, dont l'un est ouvert & vuide, & l'autre est plein & fermé, & qu'ils ne peuvent être vûs que des seules Vestales. Mais d'autres soutiennent

Les Dieux de Samothrace, étoient une statue de Minerve, & deux statues des Dieux Penates.

On conte aussi que Dardanus ayant bâti la ville de Troye, consacra les Dieux de Samothrace qu'il avoit portez avec lui.] Le Poète Arctinus, disciple d'Homere, & après lui Callistratus, qui avoit fait l'Histoire des choses de Samothrace, ont écrit que Chryse, fille de Palas, se mariant à Dardanus, lui porta en dot des présens qu'elle avoit reçûs de Minerve, qui consistoient en deux statues de cette Déesse, & en quelques statues des grands Dieux, ou Dieux *Cabires*; qu'après que les Arcadiens, pour fuir le déluge, se furent retirez à Samothrace, Dardanus fit bâtir un temple à ces Dieux, dont il ne dit le nom à personne, & leur établit un culte; qu'il transporta ensuite en Asie ces statues, que ses descendans les consacrerent dans un temple de la

citadelle d'Ilion, où elles étoient gardées avec grand soin, & que la ville basse ayant été prise par les Grecs, Enée se rendit maître de la citadelle, enleva ces Dieux, & les porta en Italie. Denys d'Halicarnasse semble être persuadé que parmi ces Dieux Troyens, étoient les Dieux Penates qu'il avoit vûs dans un vieux Temple à Rome. C'étoient deux jeunes hommes assis tenant chacun une lance, d'un ouvrage fort antique, & avec cette Inscription *DENAS*, pour *PENAS*: à quoi s'accorde ce Vers de Virgile, *Cum penatibus & magnis Diis*. Je crois qu'il est très-inutile de rechercher quels étoient ces Dieux, puisque les peuples mêmes qui les adoroient, ont toujours ignoré leur nom. On ne peut faire que des conjectures très-incertaines.

que ces derniers ont été trompez , sur ce que ces Vierges , dans le tems de leur fuite, mirent la plupart des choses sacrées dans deux tonneaux qu'elles enterrentent sous le Temple de Quirinus , d'où l'endroit même a été appelé *Doliola* , du nom de ces tonneaux , & prenant avec elles ce qu'il y avoit de plus saint & de plus considérable , elles s'enfuirent le long de la riviere.

Parmi ceux qui prenoient la fuite , il y avoit un Plebeien appelé Lucius Albinus qui emmenoit sur un chariot sa femme , ses petits enfans & les plus nécessaires de ses meubles. Dès que cet homme eut apperçu ces Vestales qui portoient entre leurs bras les choses sacrées , marchant sans aucune ayde , & ayant beaucoup de peine à se traîner , il fit descendre sa femme & ses enfans , jettâ tous ses meubles , & donna son chariot à ces saintes filles , afin qu'elles s'en servissent pour se retirer dans quelqu'une des villes Grecques. Cette grande pieté d'Albinus , & ce respect qu'il eut pour la Divinité dans un tems si dangereux & si difficile , m'ont paru dignes que j'en fisse mention dans ce recit , & que je tâchasse de les conserver dans le souvenir des hommes.

Tous les autres Prêtres des Dieux & les plus vénérables vieillards de la ville qui avoient été Consuls , ou qui avoient obtenu l'honneur du triomphe , n'eurent pas le cœur d'abandonner la ville ; mais prenant leurs plus belles robes sacrées , ils adresserent aux Dieux une priere solennelle ,

Pieté remarquable d'un homme du peuple.

Il les conduisit lui-même à Cares , ville Grecque , bâtie par les Pelasges.

Tous ceux qui avoient été Magistrats Curules , c'est-à-dire , ceux qui avoient le droit d'être assis sur le siege d'yvoire.

dont le formulaire leur fut dicté selon la coutume, par le souverain Pontife Fabius, comme se devoiant eux-mêmes pour leur Patrie, & s'affirent dans la grande place sur des sieges d'yvoire, attendant la fortune qu'il plairoit aux Dieux de leur envoyer.

Trois jours après la bataille, Brennus arriva avec son armée. Les portes ouvertes & les murailles sans gardes & sans défense lui donnerent d'abord quelque soupçon, car il ne pouvoit croire que les Romains abandonnassent ainsi la partie, & qu'ils fussent si abbattus. Enfin ayant connu la vérité, il entra par la porte Colline & prit Rome, quelque trois cent soixante ans après sa fondation, au moins s'il est vrai qu'on ait conservé un compte sûr & fidèle de ces tems-là, dont le désordre & la confusion ont rendu beaucoup de choses, même moins anciennes, fort douteuses & fort obscures.

366. ans.

Cependant un bruit sourd de cette calamité &

Au moins s'il est vrai qu'on ait conservé un compte sûr & fidèle de ces tems-là.) Tite-Live fait assez connoître au commencement du liv. VI. qu'on n'a de ce tems-là aucun compte qui soit fidèle, tant parce que les Romains ne se mêloient presque pas encore d'écrire, que parce que les Commentaires des Pontifes, & les autres monumens publics & particuliers, avoient été la plupart consumés par le feu.

Chose étrange, pendant que la Grece avoit tant de grands Historiens, tant d'excellens Poètes, & tant de grands Philosophes, Rome n'avoit encore aucun écrivain, elle n'en connoissoit même aucun, comme Horace l'assure dans la première Epître du 2. liv. les Romains commencèrent fort tard à lire les écrits des Grecs.

Cependant un bruit sourd se répandit jusqu'en Grece.] Le peu

de cette prise se répandit d'abord jusqu'en Grece; car Heraclide de Pont, qui n'étoit pas fort éloigné de ces tems-là, écrit dans son Traité de l'ame, qu'il vint des nouvelles d'Occident, qu'une armée venue du pays des Hyperboréens, avoit pris une ville Grecque, nommée *Rome*, qui étoit dans cette contrée, près de la grande mer; mais je ne m'étonne pas qu'un Ecrivain aussi fabuleux, & aussi menteur qu'Heraclide, ait amplifié & embelli la vérité de cette prise de Rome, en y ajoûtant ses Hyperboréens & sa

Heraclide de Pont, critiqué mal-à-propos par Plutarque.

de bruit que fit en Grece cette prise de Rome par les Gaulois, est une marque certaine du peu de commerce que les Grecs avoient alors en Italie.

Car Heraclide de Pont, qui n'étoit pas fort éloigné de ces tems-là.] Il en étoit si peu éloigné, qu'il vivoit dans ce tems-là même, puisqu'il étoit disciple de Platon, & qu'il le fut ensuite d'Aristote. Quand Rome fut prise, Platon n'avoit que 41. an.

Mais je ne m'étonne pas qu'un Historien aussi fabuleux & aussi menteur qu'Heraclide ait amplifié & embelli.] Ce jugement que Plutarque fait d'Heraclide, ne paroît pas bien fondé; il l'accuse d'avoir embelli la prise de Rome, & de lui avoir donné un air de Fable, en y ajoûtant ces grands termes d'*Hyperboréens* & de *grande mer*; mais ce terme d'*Hyperboréens* n'est pas plus fabuleux que *nation Celtique*, ni celui de *gran-*

de mer, plus recherché que celui de *mer Etrurienne* ou *Toscane*. Plutarque avoit oublié que les Anciens appelloient la mer Méditerranée, *la grande mer*, par opposition au pont Euxin, ne connoissant pas encore l'Occéan, & qu'ils donnoient aux peuples du Nord le nom d'*Hyperboréens*; qui ne signifie autre chose que *fort Septentrionaux*. On peut voir Strabon, liv. XI. & ce qui a été remarqué sur Festus au mot *Hyperborei*. Cela n'empêche pas qu'Heraclide de Pont, ne fût un Ecrivain fabuleux & menteur; car c'étoit le vice, non seulement des anciens Historiens, mais aussi des Philosophes, ils mêloient la Fable à l'Histoire, pour rendre leurs écrits plus merveilleux, & par là plus agréables, mais ils ne laissoient pas quelquefois de dire vrai, comme on le voit par Herodote aussi fabuleux qu'Heraclide.

grande mer. Le Philosophe Aristote témoigne formellement qu'il avoit ouï dire que la ville de Rome avoit été prise par les Gaulois ; mais il dit que celui qui la sauva , étoit Lucius. Or Camillus étoit appelé Marcus & non pas Lucius ; mais ils n'en ont parlé que par ouï-dire.

*Histoire Romaine
peu connue en Grece,
du tems de Camillus.*

Brennus étant Maître de Rome , fit assiéger le Capitole par une partie de ses troupes , & avec le reste il descendit par la grande Place. Là voyant tous ces vieillards assis avec tous leurs ornemens & dans un profond silence , qui ne se levoient point à l'approche des ennemis , qui ne changeoient point de visage , & qui , tranquillement appuyez sur leurs bâtons , se regardoient sans donner aucune marque de crainte , il fut frappé d'admiration. Les Gaulois étonnez comme lui , d'un spectacle si surprenant , furent long-tems sans oser ni les approcher , ni les toucher , les regardant comme des Dieux , qui ne manqueroient pas de punir leur insolence, jusqu'à ce qu'un d'eux plus hardi que les autres , s'approcha de Manius Papirius , & avançant la main , la passa doucement le long de sa barbe , qui étoit

*Les Gaulois regardent d'abord ,
comme des Dieux ,
les vieillards Romains assis dans la
grande Place.*

Mais il dit que celui qui la sauva étoit appelé Lucius.] L'Histoire Romaine n'étoit pas encore bien connue en Grece du tems d'Aristote , & ce Philosophe peut fort bien avoir confondu les noms ; mais peut-être aussi

a-t'il voulu parler de Lucius Albinus , & qu'il a prétendu que ce fut lui qui en sauvant par sa pitié les Vestales & les Dieux qu'elles portoient , fut la première cause du salut de Rome.

*Manius Papirius
frappe le premier un
Gaulois, & est tué.*

fort longue. Papirius le frappa de son bâton sur la tête & le blessa dangereusement ; le Barbare irrité tira son épée & le tua. Ils tuerent ensuite tous les autres sur leur sièges , & passèrent au fil de l'épée tous ceux qu'ils rencontrèrent devant eux. Ils employèrent plusieurs jours à piller les maisons , & à saccager la ville , où ils mirent enfin le feu , pour se venger de ceux qui occupoient encore le Capitole , & qui bien-loin de se rendre , après en avoir été sommés , repouffoient vigoureusement leurs attaques , en défendant leurs retranchemens. Voilà pourquoi ils ruinerent la ville & passèrent au fil de l'épée tous ceux qui tomberent entre leurs mains , sans épargner ni âge , ni sexe.

*Car le feu en avoit
consumé la plus
grande partie , &
ceux de la campagne
avoient été
portez à Veies.*

Le Capitole tenant plus long-tems qu'ils n'avoient cru , & les vivres commençant à leur manquer , ils partagerent leur armée ; une partie demeura avec le Roi , pour continuer le siege , & l'autre partie , se divisant par compagnies & par bandes , se dispersa & alla fourrager la campagne , & piller les bourgs avec une entière sécurité & une extrême confiance en leur bonne fortune. Par hazard la plus grosse troupe & la mieux disciplinée alla du côté d'Ardées , où Camillus , depuis son exil , menoit la vie d'un simple Particulier , sans se mêler d'aucune affaire ; mais alors reveillé par tout ce qui se passoit , & ranimant ses espérances , il étoit agité de différentes pensées , & cherchoit les moyens , non

*Une partie de l'armée
des Gaulois va
du côté d'Ardées ,
où est Camillus.*

pas de se dérober à la fureur des Gaulois , mais de les repousser & de les vaincre , si l'occasion s'en présentoit. Voyant donc que les Habitans d'Ardées étoient assez forts en nombre , mais qu'ils manquoient de résolution & de courage , à cause du peu d'expérience & de la lâcheté de leurs Chefs , il s'adressa à la jeunesse , & leur dit , *qu'il ne falloit pas imputer la défaite des Romains à la valeur des Gaulois , ni s'imaginer que les calamitez qui leur étoient arrivées pour avoir manqué de prudence , & pour avoir suivi de mauvais conseils , fussent l'ouvrage de ceux qui n'avoient rien contribué à leur victoire ; mais qu'il falloit attribuer ce revers à la Fortune , qui avoit voulu montrer son pouvoir ; que plus il y avoit de danger , plus il étoit glorieux de repousser une guerre étrangere & barbare , qui comme le feu , ne finissoit & ne s'éteignoit , qu'après avoir consumé tout ce qu'elle avoit vaincu ; que s'ils vouloient avoir de la fermeté & du courage , il leur promettoit en tems & lieu , une victoire aisée & sans aucun danger.* Comme il vit les jeunes gens touchés de ses discours , il alla aux Chefs & au Senat d'Ardées , & les ayant persuadés , il arma tous ceux qui étoient en âge de porter les armes , & de peur que l'ennemi qui étoit fort près , n'en fût informé , il les tint renfermez dans la ville.

Harangue de Camillus à la Jeunesse d'Ardées.

Les Gaulois revenant chargés de butin , après avoir couru & fourragé tout le pays , camperent en désordre & avec beaucoup de négligence , & ne penserent qu'à boire ; la nuit les surprit yvres ,

*Camillus sort sur
les Gaulois yvres,
& les défait.*

& le silence regna seul dans leur camp. Camillus averti par ses espions, fit sortir ses troupes d'Ardées, & ayant fait sans bruit tout le chemin qui étoit entre les ennemis & la ville, il arriva à leur camp sur le minuit. D'abord il fit jetter de grands cris à ses troupes, & commanda aux trompettes de sonner pour effrayer les Barbares, qui à ce grand bruit revenoient à peine de leur somme & de leur yvresse. Il y en eut quelques-uns qui se reveillèrent en sursaut, & qui, prenant les armes, soutinrent quelque temps l'effort de Camillus, & moururent en combattant ; mais la plûpart accablez de vin & de sommeil, furent tuez tout endormis ; le petit nombre de ceux qui se sauverent à la faveur de la nuit, fut rattrapé le lendemain par la Cavalerie, qui les trouvant errants & dispersez, en fit un grand carnage.

*Plaintes des Ro-
mains refugiez à
Veies.*

La Renommée sema tout aussi-tôt le bruit de cette défaite dans toutes les villes voisines, & porta quantité de jeunes gens à se joindre à Camillus, sur-tout les Romains, qui après la Journée d'Allia, s'étoient refugiez à Veies, & qui alors deplorent leurs malheurs par de telles plaintes ; *Quel Capitaine, disoient-ils, la Fortune a ravi à la Ville de Rome, pour le donner à celle d'Ardées, afin de la rendre illustre par ses grands exploits ! Et cependant celle qui a porté, & qui a nourri un si grand homme, demeure entièrement perdue & détruite : Et nous, faute de Capitaine, nous nous tenons renfermez derriere les*

murs

murs d'une ville étrangere , & nous demeurons les bras croisez , trahissant malheureusement l'Italie. Revenons de cette honteuse langueur , & envoyons demander nôtre Général au Peuple d'Ardées , ou , prenant nous-mêmes les armes , allons nous ranger sous ses étendarts. Car enfin il n'est plus banni , & nous ne sommes plus Citoyens , puisqu'il n'y a plus de Rome , & que nôtre patrie est entre les mains de nos ennemis.

Cet avis fut approuvé, & l'on deputa sur l'heure même à Camillus , pour le prier d'accepter la Charge de Général , mais Camillus répondit , qu'il n'accepteroit cette Charge, qu'après que les Citoyens qui étoient dans le Capitole , auroient confirmé leur choix par leurs suffrages selon les Loix , & que pendant qu'ils vivoient , il les regarderoit comme le Corps de la République , leur obéiroit avec une entiere soumission , & n'entreprendroit rien sans leur ordre.

On admira la moderation & la probité de Camillus , mais on n'avoit personne pour porter ces nouvelles au Capitole ; il paroissoit même entierement impossible de faire entrer quelqu'un

Grande marque de la moderation & de la probité de Camillus.

Mais Camillus répondit qu'il n'accepteroit cette charge.) C'étoit certainement l'esprit de Camillus, qui n'auroit pas seulement changé le lieu de son exil, sans l'ordre du Senat & du peuple, comme Tite-Live le dit formellement ; mais le même Tite-Live écrit que ce furent les Veiens, qui avant que d'appeller Camillus, envoyèrent en demander la permission au Se-

nat, sur quoi il fait cette belle réflexion qui mérite de n'être pas oubliée : Adeo regebat omnia pudor, discriminaque rerum, prope perditis rebus servabant. Tant la pudeur gouvernoit en toutes rencontres , & tant on observoit avec la dernière exactitude, jusqu'aux moindres formalitez en toutes choses, lors même que tout étoit presque perdu.

Grande action de Pontius Comminius, qui entreprend d'entrer dans le Capitole.

Porte, ainsi appelée, à cause du Temple de Carmentis, mere d'Evandre, qui étoit tout auprès, au pied du Capitole.

dans cette citadelle , ferrée de si près par les ennemis , qui étoient maîtres de la ville. Heureusement parmi les jeunes gens il y eut un certain Pontius Comminius , d'une naissance médiocre ou moyenne , mais qui brûloit d'envie de se signaler & d'acquiescer de la gloire ; il s'offrit volontairement à courir ce danger. Il ne voulut pas se charger de lettres , de peur que , venant à être pris , les ennemis ne découvrirent le dessein de Camillus ; mais prenant une méchante robe , sous laquelle il cacha quelques pieces de liege , il se mit en chemin & marcha tout le jour sans aucune crainte ; à l'entrée de la nuit il arriva près de la ville , & voyant qu'il ne pouvoit passer la riviere sur le pont qui étoit gardé , il entortilla sur sa tête sa robe , qui étoit peu chargée d'étoffe , & assez legere , & se mit à la nage , soutenu par ces écorces de liege , avec lesquelles il traversa le fleuve jusqu'à la ville , & continuant son chemin , en évitant toujours les endroits , où il jugeoit par le bruit , & par les feux , que l'on faisoit la meilleure garde , il gagna la porte Carmentale , où le silence étoit le plus grand , & du côté de laquelle le mont du Capitole étoit le plus roide , & le rocher qui l'environne , le plus escarpé ; il grimpa sur ce rocher par l'endroit le plus difficile & le plus désert , avec beaucoup de travail & de peine , sans être apperçu , & arriva jusqu'aux premières sentinelles ; après qu'il les eût saluez , & qu'il

leur eût dit son nom , ils le reçurent avec une extrême joye , & l'envoyerent aux Magistrats.

Le Senat fut assemblé sur l'heure même. Pontius leur apprit la victoire que Camillus avoit remportée , & dont ils n'avoient pas eu le moindre vent , leur dit la résolution des soldats , & les exhorta à confirmer la Charge de Général à Camillus , vû que c'étoit le seul à qui les Romains de dehors étoient résolus d'obéir. Ces nouvelles entendues , le Senat , après avoir delibéré quelque tems , élût Camillus Dictateur , & renvoya par le même chemin Pontius , qui eut à son retour la même bonne fortune ; car il passa sans être aperçû , & rapporta aux Romains de dehors les ordres du Senat , dont ils furent fort joyeux.

*Le Senat , assié-
gé dans le Capitole ,
nomme Camillus ,
Dictateur pour la
seconde fois.*

Camillus trouva vingt mille hommes en armes , & ayant joint à cette armée un plus grand nombre d'Alliez , il se prépara à aller attaquer les Barbares. Voilà de quelle maniere Camillus fut élu Dictateur pour la seconde fois. Il se rendit incontinent à la ville de Veies , & s'étant mis à la tête de l'armée avec tous les secours des Alliez , il marcha contre les ennemis.

Dans ce tems - là quelques-uns des Barbares qui étoient au siege , passant par hazard près de l'endroit par où Pontius étoit monté la nuit au Capitole , & appercevant en plusieurs endroits les traces de ses pieds & de ses mains , comme en grim pant il s'étoit accroché à tout ce qu'il avoit pû empoigner , les herbes & les brossailles , qui

*Le chemin de Pon-
tius , aperçu par
les Gaulois.*

*Harangue de
Brennus, à ses trou-
pes, qu'il veut faire
monter au Capitole
par le même che-
min.*

étoient le long des rochers , foulées , & la terre éboulée par-cy par-là , ils allèrent en faire le rapport au Roi , qui s'étant rendu sur les lieux , & ayant considéré de près ce qu'on lui avoit rapporté , ne dit rien sur l'heure ; mais le soir il rassembla tous ceux qui étoient les plus dispos & les plus légers parmi ses troupes , & les plus propres à gravir sur les monts les plus escarpez , & leur dit : *Les ennemis nous montrent eux-mêmes le chemin qui nous étoit caché jusqu'ici , & nous font voir que ce rocher n'est ni impraticable , ni inaccessible. Ce nous seroit une grande honte , après de si heureux commencemens , de désespérer de la fin , & d'abandonner ce Fort , comme imprenable , lorsque les ennemis mêmes nous marquent les endroits par lesquels il peut être pris : où un seul homme a pû monter , plusieurs y monteront l'un après l'autre ; cela sera même d'autant plus facile , qu'ils s'entr'aideront ; je destine de grandes récompenses & de grands honneurs à tous ceux qui en cette occasion auront donné des preuves de leur courage.*

*Les Gaulois , en
gravissant, gagnent
la hauteur du Ca-
pitole.*

Les Gaulois excitez par ces promesses, promirent gayement de monter. En effet , sur le minuit , ils commencerent à grimper à la file avec un fort grand silence , en s'accrochant à des rochers fort escarpez & fort difficiles , mais qu'ils trouverent pourtant moins inaccessibles qu'ils n'avoient pensé , de maniere que les premiers avoient déjà gagné la hauteur , & alloient se rendre maîtres des retranchemens , & faire main basse sur les sentinelles , qui étoient tous endor-

mis , car ni homme , ni chien , ne les avoit découverts ; mais il y avoit des oyes sacrées , qu'on nourrissoit autour du Temple de Junon. Auparavant on leur donnoit de la pâture en abondance , mais depuis quelque tems elles étoient fort négligées , parce que les vivres avoient com-

Auparavant on leur donnoit de la pâture en abondance , mais depuis quelque tems elles étoient fort négligées.] Voilà une circonstance qui me paroît bien petite & peu digne de l'Histoire. A quoi bon nous apprendre qu'auparavant on nourrissoit fort bien ces oyes ; mais que depuis qu'on étoit si pressé , on les nourrissoit plus mal. Plutarque auroit-il trouvé cette particularité dans quelque Historien que nous n'avons plus ? J'en doute. Et comme par tout ce qui a précédé , on voit manifestement qu'il avoit Tite-Live devant les yeux , on peut raisonnablement soupçonner qu'il a été trompé par un endroit de cet Historien, qu'il n'a pas entendu , comme cela lui est arrivé déjà deux fois dans cette même vie de Camillus. Voici le passage : *Anseres non fefellerent , quibus sacris Junoni in summa inopia cibi tamen abstinebatur.* Comment peut-on trouver dans ces paroles la moindre ombre du sens que Plutarque a suivi ? Cela n'est pas bien difficile , & voici la source de l'erreur. Plutarque, qui, comme je l'ai déjà dit , n'entendoit pas finement le Latin , a mal

fait la construction de ce passage ; il a joint *cibi* avec *abstinebatur* , au lieu qu'il doit être joint avec *inopia* , & trompé par la ressemblance de cette phrase *cibi abstinebatur* , avec la phrase Grecque *οὐδὲς αὐτῶν* , il l'a prise dans le même sens , & lui a fait signifier , *épargner la nourriture* , au lieu que Tite-Live a dit que les Romains dans une grande disette de vivres , *épargnoient ces oyes , & s'empêchoient de les manger*. Pour justifier Plutarque , on pourra dire qu'il n'a rapporté cette particularité que pour rendre raison de ce que ces oyes étoient si éveillées , mais cela n'étoit nullement nécessaire , les oyes les mieux nourries sont toujours assez éveillées. Ceux qui refuseront de se rendre à ma conjecture , ne sçauroient au moins disconvenir que la reflexion de Tite-Live ne soit plus convenable , & que Plutarque n'eût mieux fait de la suivre , & de dire comme lui *que malgré l'extrémité où ces Romains étoient réduits , ils avoient toujours épargné ces oyes , parce qu'elles étoient consacrées à Junon*. Long-tems après avoir fait cette remarque , je l'ai communiquée à un des plus

*Ils sont découverts
par les oyes sacrées
du Capitole, qui par
leurs cris éveillent
les Romains.*

mencé à manquer , & qu'il y en avoit à peine pour les hommes. Or cet animal a l'ouïe fort subtile & il est si peureux , qu'il s'effraye pour le moindre bruit ; & celles-là encore plus éveillées par la faim , & par conséquent plus faciles à allarmer , sentirent promptement l'approche des Gaulois , & se mirent à courir & à crier contre eux , de sorte qu'elles éveillèrent tous ceux de la Forteresse , joint que les Gaulois se voyant découverts , ne s'empêcherent plus de faire du bruit , au contraire ils allerent aux Romains avec des cris épouvantables.

*Grande action de
Manlius.*

Dans cette allarme les Assiegez saisissant impetueusement les premieres armes qu'ils rencontrentent sous la main , se défendirent , comme ils se trouverent. Le premier de tous fut Manlius, hom-

scavans hommes , & des plus grands genies de nôtre siecle , & qui auroit été reconnu pour tel dans les plus heureux siecles de Romè & d'Athenes ; il m'a fait l'honneur de m'écrire qu'il pourroit bien être que Plutarque n'avoit pas ce passage de Tite-Live devant les yeux , & qu'il a suivi une vûë particuliere ; que la réflexion de Tite-Live est celle d'un homme élevé dans le sein de la politique Romaine, & plus frappé des idées du gouvernement, dont la Religion fait partie , & que la réflexion de Plutarque est celle d'un Philosophe accoutumé à chercher les causes naturelles des accidens dont il parle ; que c'est

ce qui l'a porté à remarquer que ces oyes plus mal nourries qu'à l'ordinaire, s'éveilloient aussi plus matin. Il ajoute qu'il aimeroit pourtant mieux avoir fait la réflexion de Tite-Live que celle de Plutarque. Cela est très-judicieusement remarqué. Mais je suis persuadé que Plutarque aimeroit mieux le reproche que je lui fais d'avoir mal entendu un passage Latin , que celui que lui fait ce grand homme d'avoir fait un mauvais choix , en préférant sa réflexion à celle de Tite-Live ; qui est si pleine de sens , & qui renferme une leçon très-importante & très-solide.

me Consulaire , fort robuste de sa personne , & d'une grandeur de courage que rien ne pouvoit étonner. Il se trouva en tête deux Gaulois qui-le chargerent ; comme l'un d'eux levoit sa hache pour lui abbatre la tête , il le prévint , & lui abbatit la main d'un coup d'épée , en même tems il heurta l'autre si rudement au visage avec son bouclier , qu'il le renversa dans le précipice , fit ferme sur la muraille avec tous ceux qui étoient accourus autour de lui , & repoussa les autres Barbares , qui avoient grimpé jusqu'au haut , qui n'étoient pas en fort grand nombre , & qui ne firent rien qui répondit à l'audace de cette action.

Le lendemain dès le point du jour , les Romains effrayez encore du danger qu'ils venoient d'échapper par une espece de miracle , jetterent du haut en bas du rocher dans le camp des ennemis le Capitaine qui avoit commandé la garde la nuit précédente , & decernerent à Manlius pour le prix de sa victoire , une récompense plus honorable , qu'utile ; car ils lui donnerent chacun ce qu'ils avoient de vivres pour un jour ; c'est-à-dire , une demie-livre de froment du pays , & de vin le quart d'une cotyle Grecque.

Récompense decernée à Manlius, pour le prix de sa victoire.

Et de vin le quart d'une Cotyle Grecque.) La cotyle Grecque contenoit un peu moins qu'une chopine de Paris , car elle contenoit six cyathes , & il en faut quinze

pour la pinte , ainsi le quart d'une cotyle , n'étoit pas tout-à-fait la moitié de nôtre demi septier. Tite-Live appelle ce prétendu quart de cotyle *quartarios*, ce qui

Cette entreprise manquée , les Gaulois commencèrent à perdre courage ; car ils n'avoient presque plus de vivres , n'osant aller au fourrage , de peur de Camillus , & la maladie étoit dans leur armée , parce qu'ils étoient campez parmi des monceaux de morts entassez les uns sur les autres , & entre des ruines de maisons brûlées , dont la cendre qui étoit fort haute , corrompoit tellement l'air par sa sécheresse & par son acreté , lorsqu'elle étoit élevée par le vent ou échauffée par le soleil , qu'on ne respiroit qu'un poison subtil qui consumoit les entrailles , & ce qui contribua encore davantage à cette contagion , ce fut le changement de vie ; car venant de lieux ombragez & couverts , qui fournissoient par - tout des asyles agréables contre les chaleurs de l'été , ils se trouvoient dans des lieux bas & fort malsains , sur-tout pour l'automne , à quoi ils ne purent résister. Tout cela joint à la longueur du siege qui avoit déjà duré six mois entiers , excita dans leur camp une peste si furieuse , qu'on n'enterroit plus les morts , à cause de leur trop grande quantité.

Cette extrémité des Gaulois ne rendoit pas la condition des assiégez meilleure ; la famine , qui

peut bien avoir trompé Plutarque , car *quartarius* est certainement la moitié de la cotyle , & Plutarque , trompé par le mot , l'a pris pour le quart. Quoiqu'il en soit , la chose paroît très-petite en elle-même , mais la disette où l'on étoit , rendoit cette largesse , une grande marque de l'affection qu'on avoit pour Manlius.

augmentoit

augmentoît tous les jours, les pressoit d'un côté & de l'autre, l'ignorance de ce que faisoit Camillus leur abbattoit extrêmement le courage, car personne ne pouvoit leur en porter des nouvelles, tant les Barbares faisoient bonne garde dans la ville tout autour du fort. Les deux partis étant donc également découragés, il y eut quelques propositions d'accommodement, qui commencerent d'abord par les gardes avancées, qui, se trouvant assez près, entrèrent en quelque espèce de pourparler. Ensuite, par la permission de ceux qui commandoient dans la forteresse, Sulpitius Tribun militaire s'aboucha avec Brennus. On convint que les assiégés donneroient mille livres pesant d'or, & que les Barbares, après l'avoir reçu, retireroient leur armée de la ville & des frontières.

Capitulation des Romains.

La livre d'or valoit cinq cent livres

Les fermens prêtez de part & d'autre, & l'or apporté pour être pesé, les Gaulois tromperent d'abord en cachette par de faux poids, & ensuite à découvert, en arrêtant & faisant pencher un des bassins de la balance. Les Romains se plainquirent de ce procédé; mais Brennus ajoutant l'insulte & la raillerie à l'injustice, détacha son épée, & la mit encore avec le ceinturon dans la balance par dessus les poids. Sulpitius lui demanda ce que cette action vouloit dire? *Que voudroit-elle dire*, répondit Brennus, *sinon malheur aux vaincus*, & cette parole est demeurée en Proverbe.

Tromperie insulente des Gaulois.

V A V I C T I S.

Sur cela les Romains étoient partagez, les uns

*La honte confis-
soit à donner, &
non pas à donner
plus ou moins.*

*Arrivée de Ca-
millus.*

*Ce que Camillus
fit en arrivant au
lieu, où l'on pesoit
l'or pour la rançon
de Rome.*

*Fiere réponse de
Camillus, à Bren-
nus.*

irritez de cette insolence & pleins de ressentiment, vouloient qu'on reprît l'or, & qu'on remontât au Capitole pour y soutenir encore le siege; & les autres étoient d'avis de dissimuler cette mediocre injure, & de ne pas faire consister la honte à donner plus qu'on n'avoit promis, puisque l'affront ne consistoit qu'à donner, & que la nécessité du tems les avoit réduits à le boire.

Pendant qu'ils contestoient ainsi entre eux & avec les Barbares, Camillus qui étoit aux portes de Rome, ayant appris tout ce qui s'étoit passé, commanda à son armée de suivre en bon ordre & au petit pas, & s'avancant avec l'élite de ses troupes, il arriva sur le lieu. Les Romains s'étant ouverts, le reçurent comme leur Dictateur avec beaucoup de respect, & dans un profond silence. Là Camillus prenant l'or, le donna à ses gens, & commanda aux Gaulois de reprendre leurs poids & leurs balances, & de se retirer; car, leur dit-il, *la coutume des Romains est de conserver leur Patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer.*

Brennus se mit en colere, & se plaignit que c'étoit une infraction au traité. Camillus lui répondit, *que ce Traité n'avoit pas été fait legitiment, & qu'il n'étoit pas valable; parce que lui étant Dictateur, & n'y ayant point d'autre Général établi par la Loi, ils avoient traité avec des gens qui n'avoient aucun*

La coutume des Romains est de a emprunté cette pensée de Tite-
conserver leur patrie, non pas avec Live. *ferroque non auro recupera-*
l'or, mais avec le fer. } Plutarque *re patriam jubet.* liv. 5. 49.

pouvoir ; c'est à moi seul , ajouta-t'il , qu'il faut s'adresser présentement , si vous avez quelque demande à faire ; car je viens avec une autorité légitime , & je suis le maître , ou de vous pardonner si vous avez recours aux prières , ou de vous punir comme des coupables , si vous ne vous repentez.

Ces paroles firent sortir Brennus hors de lui ; il commande à ses gens de prendre les armes. Les Romains en font de même. Les deux partis tirent l'épée en même tems , & se chargent , mêlez les uns avec les autres , comme on le peut penser , vû qu'ils étoient dans des ruines de maisons , dans des ruës étroites , & dans des lieux serrez qui ne souffroient point d'ordre de bataille. Mais bientôt après , Brennus devenu plus sage , retira ses troupes dans son camp avec peu de perte , & les faisant marcher dès la nuit même , il abandonna la ville , & alla camper à huit milles , près du chemin qui mene à Gabies.

Brennus retire ses troupes , & abandonne Rome la nuit même.

Le lendemain dès la pointe du jour , Camillus fut en présence couvert d'armes éclatantes , & suivi de ses Romains qui étoient alors aussi formidables , qu'ils étoient auparavant abbattus. Il leur donna la bataille qui fut fort rude , & qui dura fort long-tems , jusqu'à ce qu'enfin les Gaulois furent entièrement défaits , & leur camp pris après un très-grand carnage. Ceux qui prirent la fuite , furent tuez par les Romains , qui les poursuivirent fort vivement , & ceux qui s'étant dispersés , échaperent à leur poursuite , furent ac-

Camillus les suit ; leur donne la bataille , & les défait entièrement.

cablez par ceux qui fortirent contre eux des villes & des villages voisins. Ainsi Rome qui avoit été prise d'une manière si surprenante, fut sauvée d'une manière plus surprenante encore, après avoir été au pouvoir des Barbares sept mois entiers. Car ils y entrèrent un peu après le quinze de Juillet, & ils en furent chassés vers le treize de Février.

*Camillus rentre
trionphant dans
Rome.*

Camillus entra triomphant dans la ville, comme le Libérateur de sa patrie, qu'il avoit retirée des mains des ennemis, & comme celui qui ramenoit Rome dans Rome même, car les Romains qui avoient été dehors pendant le siège avec leurs femmes & leurs enfans, suivoient son char, & ceux qui avoient été assiégés dans le Capitole, & qui s'étoient vus à la veille de mourir de faim, allèrent à leur rencontre, & s'embrassant les uns les autres, ils versèrent tous des larmes de joie pour un bonheur si inespéré, & qu'ils osoient à peine croire. Les Prêtres des Dieux, & les sacrés

*Joye des Romains
pour un bonheur si
inespéré.*

Camillus entra triomphant dans la ville, comme le Sauveur de sa Patrie.] Tite-Live relève d'avantage ce triomphe de Camillus, & l'expose mieux à nos yeux, en disant: Dictator, recuperata ex hostibus patria, triumphans in urbem redit, interque Jocos militares, quos inconditos Jaciunt, Romulus ac parens patria, conditorque alter urbis, haud vanis laudibus appellatur. Le Dictateur, après avoir retiré sa patrie des mains des ennemis, rentre triomphant dans la ville, & parmi les plaisanteries

& les bons mots que les soldats disaient en ces occasions sans préparation & sans art, il est appelé Romulus, père de la patrie, & le second Fondateur de Rome, louanges qui n'étoient nullement vaines & qu'il méritoit. Cela marque la coutume qui s'observoit dans les triomphes, où l'on souffroit des jeux satyriques, & où l'on permettoit aux soldats de railler & de brocarder les triomphateurs. L'origine de cette coutume est expliquée dans Denys d'Halicarnasse, liv. VII.

Ministres des Temples marchoient en bon ordre, rapportant en leur entier toutes les choses saintes qu'ils avoient, ou enterrées lorsqu'ils avoient pris la fuite, ou emportées avec eux; & les Romains attentifs à ce spectacle si agréable & si désiré, sentoient le même plaisir & la même joye, que si les Dieux eux-mêmes fussent rentrez dans la ville pour la seconde fois.

Camillus après avoir sacrifié aux Dieux, & purifié la ville selon le formulaire dicté par des gens habiles dans ces matières, releva tous les anciens Temples, & en bâtit un nouveau au Dieu *Ajus Locutejus* dans le même endroit où Marcus Ceditius avoit entendu la voix, qui lui annonçoit l'arrivée des Barbares. Les emplacements & les bornes des vieux Temples furent enfin trouvez avec beaucoup de travail & de peine, par la persévérance de Camillus, & par la grande application des Prêtres.

*Camillus bâtit un
Temple au Dieu
Ajus Locutejus.*

Mais quand il fallut se mettre à rebâtir la ville qui étoit entièrement détruite, le peuple se trouva extrêmement découragé, & remettoit de jour en jour, parce qu'il manquoit de toutes les choses nécessaires, & qu'il avoit plus besoin de repos & de relâche après tant de travaux qu'il venoit d'essuyer, que de s'aller fatiguer & tuer de nouveau, lorsqu'il n'avoit ni assez de force, ni assez de bien pour une si grande entreprise. Ainsi se tournant encore insensiblement vers la ville de Veies qui étoit sur pied, & pourvûe de tout ce

*Le peuple repart
encore d'aller habi-
ter Veies.*

*Propos seditieux
contre Camillus.*

qu'on pouvoit désirer, ils donnerent matiere de discourir aux harangueurs, qui ne cherchent qu'à plaire au peuple. On n'entendoit par tout que des propos seditieux contre Camillus, *que pour son ambition & pour sa gloire particuliere*, il les privoit d'une ville toute prête, où il ne falloit que se transporter, & qu'il les forçoit d'habiter des ruines, & de rebâtir ces restes affreux des flammes, afin d'être appelé, non seulement le Général & le souverain Magistrat de Rome, mais aussi le Fondateur, au grand mépris de Romulus, à qui il prétendoit enlever ce titre.

*La Dictature
n'étoit que pour six
mois.*

*Remontrances que
les Senateurs font
au peuple, pour le
détourner d'aller
habiter Veies.*

*Tête humaine,
qui fut trouvée,
lorsqu'on creusoit
les fondemens du
Capitole.*

Sur cela les Senateurs craignant une guerre intestine, ne voulurent pas que Camillus se demît de la Dictature avant la fin de l'année, comme il en avoit le dessein, quoi qu'aucun autre Dictateur avant lui n'eût été plus de six mois dans cette charge; & prenant eux-mêmes la peine de consoler & d'adoucir la populace, ils tâchoient de la ramener par leurs caresses & par leurs persuasions. Tantôt ils leur montroient les monumens & les tombeaux de leurs peres; tantôt ils les faisoient souvenir des Temples & des lieux Saints, que Romulus, Numa, & les autres Rois avoient consacrez, & qu'ils leur avoient laissez en dépôt, & parmi toutes les autres choses Saintes, ils ne manquoient pas de leur mettre en avant la tête humaine qui fut trouvée toute fraîche, lorsqu'on creusoit les fondemens du Capitole, & par la-

*La tête humaine qui fut trou- soit les fondemens du Capitole.)
vée toute fraîche, lorsqu'on creu- Ce prodige arriva sous Tarquin*

quelle les Dieux avoient témoigné que tel étoit l'ordre des destinées, que la ville qui seroit bâtie dans ce lieu, fût la capitale & la maîtresse du monde. Ils leur remettoient devant les yeux le feu sacré, qui après la guerre venoit d'être rallumé par les Vestales, & leur remontoient quelle honte ce seroit pour eux, s'ils donnoient lieu de le faire éteindre une seconde fois en abandonnant leur ville, soit qu'ils la vissent ensuite habitée par des étrangers, soit qu'elle demeurât déserte, & qu'on y menât paître les troupeaux.

Augure qu'on en tiroit.

Telles étoient les tendres remontrances, par lesquelles les Sénateurs, & en public & en particulier, tâchoient d'émouvoir le peuple; mais ces Sénateurs étoient attendris à leur tour par les lamentations de ce même peuple, qui déplorait ses calamitez & son indigence, & qui les prioit de considérer qu'ils étoient échappés de cette guerre, comme d'un naufrage, nuds & sans ressource, & de ne pas les forcer de rassembler ces débris d'une ville entièrement détruite, lorsqu'il s'en offroit une autre toute prête à les recevoir.

Les Sénateurs attendris à leur tour par les Lamentations du peuple.

Camillus fut d'avis de convoquer le Sénat pour prendre une dernière résolution sur cette affaire.

le Superbe; on trouva sous terre la tête d'un homme égorgé qui paroissoit encore vivante, & qui dégoûtoit de sang. On envoya consulter les Devins dans la Toscane. On peut voir dans le IV. liv. de Denys d'Halicarnasse toutes les supercheries dont usa le Devin

pour surprendre les Romains, & pour attribuer à la Toscane le prodige qui regardoit Rome. Comme s'il eut dépendu de l'artifice & de la subtilité du Devin de changer l'ordre de la Providence. L'Histoire est singulière, & mérite d'être lûe.

Le Senat assemblé sur cela :

Le Senat assemblé , il fit un long discours pour reveiller dans les cœurs l'amour de la patrie. On écouta ceux qui voulurent parler après lui ; & enfin , lorsqu'il fallut prendre les avis , il commanda à Lucretius d'opiner le premier , comme Prince du Senat , & aux autres d'opiner ensuite. Chacun fit silence. Et comme Lucretius alloit commencer , par hazard , un Centurion qui venoit relever la garde de jour , passoit par là avec sa troupe , & criant à haute voix , en s'adressant à l'Enseigne de la premiere compagnie , il lui commanda de s'arrêter & de planter là son enseigne , *car* , dit-il , *nous demeurerons fort bien ici sans aller plus loin.* Cette parole dite si à propos pour le tems , pour la matiere que l'on traittoit , & pour l'incertitude où l'on se trouvoit , n'eut pas plutôt été entendue , que Lucretius , après avoir adoré les Dieux , dit tout haut , *qu'il conformoit son avis à cet Oracle sacré ;*

Ce mot d'un Centurion, pris pour un Oracle.

Tout cet endroit a été fort mal traité par Amiot.

Il fit un long discours pour reveiller dans les cœurs l'amour de la Patrie.) Ce discours est rapporté par Tite-Live. liv. 5. 51. & c'est un chef-d'œuvre d'éloquence.

Par hazard un Centurion, qui venoit relever la garde de jour.] Tite-Live dit qu'il descendoit la garde , *revertentes ex presidiiis.* Mais le mot du Centurion convient mieux à des troupes qui vont monter la garde , qu'à des troupes qui en reviennent.

Dit tout haut qu'il conformoit son avis à cet oracle sacré.] Car quoique ce fût un mot du Cen-

turion , ils le regardoient comme un oracle , comme ayant été inspiré par Dieu même , & c'est ce qu'ils appelloient proprement *omen* , c'est pourquoi Cicéron en parlant de ces *omina* , dit , *hæc posse contemni & rideri , præclare intelligo ; sed id ipsum est Deos non putare , quæ ab iis significantur contemnere.* Je comprends fort bien qu'on peut les mépriser & s'en moquer. Mais c'est là justement ne point croire de Dieux , que de mépriser les avertissemens qu'ils nous donnent. Dans le 1. liv. de la Divinat,

tous les autres Senateurs suivirent son exemple , il se fit même tout d'un coup dans l'esprit du peuple un si merveilleux changement , qu'ils s'exhortoient & s'encourageoient les uns les autres à mettre la main à l'œuvre , de maniere qu'ils commencerent tous à bâtir avec beaucoup d'empressement , sans attendre , ni departement , ni ordre : & en s'emparant des lieux qui leur paroissoient , ou plus commodes pour bâtir , ou plus agréables. Cette grande précipitation fit qu'on ne gardât aucun allignement pour les rues ni pour les maisons , qui furent toutes mêlées & confonduës ; car on dit qu'en moins d'un an toute la ville fut rebâtie depuis ses murailles , jusqu'à la dernière maison du moindre particulier.

Il ne faut souvent qu'un mot , pour faire passer le peuple , du plus grand découragement , à la plus grande confiance.

Ceux qui dans cette horrible confusion eurent ordre de Camillus de rechercher les emplacements & les bornes des lieux sacrez , étant arrivez à la Chapelle de Mars , après avoir fait le tour du Palatium , la trouverent entierement détruite & brûlée par les barbares ; & en ôtant les ruines , & en nettoyant la place , ils découvrirent sous un grand monceau de cendres le bâton augural de Romulus ; il est courbé par un bout , & on l'ap-

Plutarque a déjà parlé de cette particularité dans la Vie de Romulus , pag. 145.

Et cette grande précipitation fit qu'on ne gardât aucun allignement.) liv. 5. 55.

De-là vient que les anciennes choaques , qui d'abord ne passoient que par des lieux publics , se trouverent ensuite sous des maisons des particuliers. Tite-Live.

Etant arrivez à la Chapelle de Mars.) ἐπὶ τῷ καμῖδ᾽ αὐτῆς Ἀρεῖας , il faut dire καμῖδα , comme dans la vie de Numa. Tite-Live l'appelle *curia Saliorum* , parce que c'étoit là un des gistes des Saliens.

pelle *Lituus*. On s'en sert pour déterminer les régions du Ciel, lorsque les augures s'asseyent pour consulter le vol des oiseaux; & Romulus, qui étoit excellent Devin, s'en servoit à cet usage; mais ce Prince n'eut pas plutôt disparu, que les Prêtres prirent ce bâton & le garderent très-régulièrement parmi les autres choses saintes; & après cet incendie, l'ayant trouvé sain & entier, lorsque tout le reste étoit consumé par le feu, ils en eurent une extrême joye, & conçurent de grandes esperances pour Rome, ne doutant point que ce signe ne lui présageât & ne lui assurât une durée sans fin.

Leur ville n'étoit pas encore achevée de rebâtir, qu'ils eurent à soutenir la guerre contre les Éques, les Volques, & les Latins, qui entrèrent en armes dans leurs terres; & les Toscans mirent en même tems le siege devant Sutrium ville alliée des Romains. Les Tribuns militaires qui commandoient l'armée, & qui s'étoient campez sur le mont Marcius, y furent assiegez par les Latins, & pressez si vivement, que réduits à l'extrémité & sur le point de tout perdre, ils envoyèrent demander du secours à Rome. Alors Camillus fut élu Dictateur pour la troisième fois.

On conte cette guerre de deux manieres. Je commencerai par celle qui paroît fabuleuse. On dit que les Latins, soit qu'ils ne cherchassent qu'un

Ville de Toscane, Sutri.

A deux cent stades de Rome, près de Lanuvium.

Camillus élu Dictateur pour la troisième fois.

Dans la Vie de Romulus, vers la fin.

Alors Camillus fut élu Dictateur pour la troisième fois.] La troisième année de l'Olympiade 98. & l'an de Rome 367.

prétexte pour faire la guerre, ou qu'ils voulussent véritablement renouveler par de nouveaux mariages leur ancienne alliance avec Rome, enverroient des Ambassadeurs aux Romains, pour leur demander leurs filles. Les Romains étonnez ne sçavoient à quoi se résoudre ; car d'un côté, ils craignoient la guerre, n'étant pas encore bien rétablis & bien remis de leurs pertes, & de l'autre côté, ils soupçonnoient que cette demande des Latins n'étoit que pour avoir entre leurs mains des ôtages, & que par bienfiance ils couvroient cette injuste prétention, du nom spécieux de mariage.

Comme ils étoient dans ce terrible embarras, on dit qu'une jeune Esclave, nommée Tutela, ou selon d'autres, Philotis, s'adressa aux Magistrats, & leur conseilla de choisir parmi toutes leurs Esclaves, les plus jeunes, les plus belles, & celles qui avoient le meilleur air, de les habiller en filles de condition, de les envoyer avec elle au camp des Latins, & de lui laisser le soin du reste. Les Magistrats approuvant ce conseil, choisirent autant d'Esclaves qu'elle crut en avoir besoin, & après les avoir richement parées, ils les mirent entre les mains des Latins, qui étoient campez près de la ville.

La nuit venuë, toutes les Esclaves se saisirent des épées des ennemis, & Tutela, ou Philotis, montant sur un figuier sauvage, derriere lequel elle étendit une couverture, éleva un flambeau

Le jour des Nones.

tout allumé, qui pouvoit être vû de la ville sans être apperçû du camp, car c'étoit là le signal dont elle étoit convenüe avec les Magistrats, sans qu'aucun autre Citoyen en eût connoissance; ce qui fut cause que les gens de guerre, qui furent commandez pour cette expedition, sortirent avec beaucoup de confusion & de desordre, en s'appellant les uns les autres, à mesure qu'ils étoient pressez par leurs Officiers, & l'on eut beaucoup de peine à les ranger en bataille. Ils allerent attaquer les retranchemens des ennemis qui ne s'y attendoient point, & qui dormoient tranquillement, en tuerent la plus grande partie, & se rendirent maîtres de leur camp. Cela arriva le 7. de Juillet, qu'ils appelloient alors *Quintilis*, c'est-à-dire, *le cinquième mois*. Ce jour-là on célèbre encore une fête en mémoire de cette action; car premierement on sort de la ville pêle mêle avec beaucoup de desordre, en prononçant à haute voix des noms du pays, comme *Caius*, *Marcus*, *Lucius*, & autres semblables, pour imiter ceux qui sortirent à la hâte, en s'appellant les uns les autres dans cette occasion; & les Esclaves magnifiquement vêtus, font le tour de la ville, en folâtrant & en donnant des brocards à ceux qu'elles rencontrent; ensuite elles se frappent entre elles, pour marquer la part qu'elles eurent à la défaite des Latins. Enfin on les fait asseoir à table, & on les régale sous des feüillées faites de branches de figuier, & ce jour-là est appelé *les Nones Caproti-*

nes, comme l'on pense, à cause du figuier sauvage, de dessus lequel l'Esclave donna aux Romains le signal du flambeau allumé; car les Romains appellent un figuier sauvage, *Caprificus*.

D'autres prétendent que tout ce qui se pratique à cette Fête, se fait en mémoire de l'accident qui arriva à Romulus; car on dit qu'étant sorti de la ville, il disparut ce jour-là, pendant un grand orage qui survint tout-à-coup avec une nuée obscure, ou même pendant une éclipse de Soleil, d'où ce jour là est appelé *les Nones Caprotines*, parce que les Romains appellent une chevre *Capra*, & que Romulus disparut ce jour-là subitement, en parlant au peuple, près du lieu appelé *le marais de la Chevre*, comme nous l'avons écrit plus au long dans sa vie.

L'autre maniere dont on raconte cette guerre, & qui est attestée par le plus grand nombre d'Historiens, est; que Camillus ayant été élu dictateur pour la troisième fois, sur les nouvelles que l'armée, commandée par les Tribuns militaires, étoit assiégée par les Latins & par les Volques, fit prendre les armes à ceux qui n'étoient plus en âge de les porter; & faisant un grand circuit autour du mont Marcius, sans être apperçu des ennemis, il alla camper derrière eux, & par un grand nombre de feux qu'il fit allumer, il avertit les assiégés de son arrivée. A cette vûë ils reprirent courage, & résolurent de sortir pour combattre; mais les Latins & les Volques se renfer-

Camillus va au secours de l'armée Romaine, assiégée par les Volques.

merent dans leur camp , qu'ils retrancherent & fortifierent avec de bonnes palissades , & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers , parce qu'ils étoient entre deux armées , & résolurent d'attendre de leur pays de nouvelles troupes , & le secours des Toscans.

*Comme il l'au-
roit été , s'il fut
venu de nouvelles
troupes aux Latins.*

*Comment Ca-
millus délivre
l'Armée Romaine,
assiégée sur une
montagne par les
Volsques , & par
les Latins.*

Camillus s'aperçut de leur dessein , & pour ne pas tomber dans le même inconvenient , en se laissant envelopper , il se hâta de les prévenir. Il remarqua que leurs retranchemens étoient de bois , & que tous les matins il se levoit un vent très fort du côté des montagnes. Ayant donc préparé beaucoup de feux , & mis à la pointe du jour son armée en bataille , il commanda à une partie d'aller commencer l'attaque d'un côté à coups de traits avec de grands cris ; & lui à la tête de ceux qui devoient jeter les feux dans le camp du côté où le vent avoit coûtume de donner , il attendoit l'heure favorable. Dès que le Soleil fut levé , & que le vent eut commencé à souffler avec violence , l'attaque étant déjà commencée de l'autre côté , il donna le signal à ses troupes. En même tems on jeta dans les retranchements un nombre infini de dards enflammés , qui tombant sur les pieux qui étoient fort serrez , & sur les arbres entassez les uns sur les autres , les embrasèrent dans un moment. La flamme avec une extreme rapidité se communiqua à toute l'enceinte , & gagna le dedans du camp. Les Latins , qui n'avoient aucun moyen pour l'éteindre , se

voyant de tous côtez environnez de feu , se ferrent d'abord tous ensemble dans un lieu fort étroit ; mais enfin la neceffité les obligeant de fortir , ils tomberent entre les mains de leurs ennemis , qui les attendoient en bataille devant leurs retranchemens. Tous ceux qui sortirent furent presque taillez en pieces , & ceux qui refterent furent la proie des flammes , jufqu'à ce que les Romains fe mirent eux-mêmes à éteindre le feu pour piller le camp.

Après cette victoire Camillus laiffa fur les lieux fon fils Lucius pour garder le butin & les prifonniers ; & avec le refte de fon armée il alla fourrager les terres des ennemis. Après avoir pris la ville des Æques , & contraint les Volſques à fe rendre à lui , il marcha au ſecours des Sutriens qu'il croyoit encore affiegez par les Toſcans , ne ſça-
chant pas le malheur qui leur étoit arrivé , car ils venoient de fe rendre , & à de fi dures conditions , qu'ils n'avoient eu la permiffion d'emporter que leurs habits. Il les rencontra fur fon chemin dans ce pitoyable état , avec leurs femmes & leurs enfans , qui tous enfemble déploroient leur infortune.

*Camillus marche
au ſecours des Su-
trienſ.*

Ce ſpectacle le toucha ſenſiblement , & comme il vit que les Romains n'en étoient pas moins touchés que lui , que les prieres & les tendres em-
braſſemens des Sutriens leur arrachotent des larmes , & les rempliſſoient d'indignation , il réſolut de n'en pas différer la vengeance , & de mener le même jour ſes troupes à Sutrium ; car il jugea

bien que des hommes qui venoient de prendre une ville si opulente , qui n'avoient aucun ennemi en tête , & qui ne croyoient pas qu'il en pût venir, ne feroient nullement sur leurs gardes , & qu'il les surprendroit infailliblement.

Il ne se trompa pas dans sa conjecture ; non seulement il traversa tout le territoire de Sutrium sans être découvert , mais il étoit aux portes de la ville , & s'étoit saisi des murailles avant que les Toscans fussent avertis de sa marche , car ils n'avoient point posé de gardes , & ils étoient dispersés dans les maisons à faire grand'chère & à se divertir. De sorte que quand ils s'apperçurent que les Romains étoient maîtres de la ville , ils se trouverent si pleins de viande & de vin , que la plupart n'eurent pas la force de prendre la fuite , & se laisserent honteusement tuer dans les maisons sans se défendre , ou se rendirent encore plus honteusement.

Camillus reprend Sutrium , le jour même qu'elle a été prise par les Toscans , & y ramène ses Citoyens.

Il venoit de terminer trois guerres, car il avoit vaincu les Æques, les Volscques & les Toscans.

C'est ainsi que la ville de Sutrium fut prise deux fois dans le même jour. Car ceux qui venoient de la prendre , la perdirent , & ceux qui l'avoient perduë , la reprirent par la valeur & par la sage conduite de Camillus. Cette action lui fit décerner le triomphe , qui ne lui acquit pas moins de crédit & d'honneur que les deux premiers. Car ses plus grands envieux & tous ceux qui prétendoient que la Fortune avoit plus de part, que sa valeur, aux grandes choses qu'il avoit exécutées , furent forcés de donner la gloire de ce dernier succès

à son grand courage & à sa prudence.

Le plus apparent de ses envieux & de ses rivaux étoit Marcus Manlius, qui le premier avoit repoussé les Gaulois à l'escalade du Capitole, & qui de là avoit été honoré du surnom de *Capitolin*.

*Manlius envieux
de Camillus.*

Cet homme, qui, à quelque prix que ce fût, vouloit être le premier dans Rome, & qui par les bonnes voyes ne pouvoit parvenir à surpasser ou à égaler la réputation de Camillus, eut recours aux moyens dont on se sert ordinairement pour établir la tyrannie; ce fut de gagner le peuple, & sur tout ceux qui étoient accablez de dettes. Il défendoit les uns en Justice, plaidant leurs causes contre leurs créanciers, & délivroit les autres par force, en empêchant qu'on ne les menât esclaves selon la Loi. De sorte qu'il eut bien-tôt autour de lui un grand nombre de ces sortes de gens qui n'avoient ni feu ni lieu, & qui se rendirent formidables aux nobles par leur insolence & par les désordres qu'ils commettoient dans les assemblées.

*Moyen ordinaire
pour établir la ty-
rannie.*

*Selon la Loi des
XII. Tables.*

Ce danger fit élire Dictateur Quintus Capitolinus, qui d'abord se servant de son autorité, fit mettre en prison Manlius. Le peuple en fut si affligé, qu'il en prit le deuil, ce qui ne s'étoit jamais vu que dans les grands malheurs & dans les calami-

*Manlius mis en
prison. Le peuple en
prend le deuil.*

Ce danger fit élire Dictateur Quintus Capitolinus.) Plutarque se trompe, ou bien il manque quelque chose au texte, & il faut lire, ce danger fit élire Dictateur

Cornelius Cossus, qui nomma Général de la cavalerie Quintus Capitolinus. Tite-Live VI. 12. ce fut la troisième année de l'Olympiade 99. & l'an de Rome 371.

Mis en liberté par l'ordre du Senat, il en devint plus insolent.

Camillus nommé Tribun militaire pour la cinquième fois.

Manlius appelé en Justice.

Cette place étoit le champ de Mars.

Effet que produit la vue du Capitole sur les Juges de Manlius.

tez publiques. Le Senat craignant une sédition, ordonna que Manlius fût mis en liberté. Cette disgrâce ne le corrigea point, au contraire elle l'irrita, & devenu plus fier & plus insolent, il remplit la ville de sédition & de trouble.

En ce tems-là Camillus fut nommé Tribun militaire pour la cinquième fois, & Manlius appelé en Justice. Rien ne nuisit tant à ses accusateurs que la vue du Capitole ; car l'endroit où Manlius avoit combattu la nuit contre les Gaulois pour la défense de la forteresse, se voyoit de la place où on le jugeoit, & lui-même il excitoit la compassion des Romains, en tendant ses mains vers ce lieu, & en les priant avec larmes de se souvenir des grands combats qu'il avoit soutenus. De sorte que les Juges ne sçachant plus à quoi se déterminer, differerent plusieurs fois de prononcer, car ils ne vouloient pas l'absoudre contre les preuves évidentes qui le condamnoient, & ils n'avoient pas non plus le courage de le juger selon la rigueur de la Loi à la vue de ce grand exploit qui avoit sauvé Rome, & que le Capitole leur remettoit incessamment devant les yeux.

En ce tems-là Camillus fut nommé Tribun militaire pour la cinquième fois.] L'an de Rome 372. & la dernière année de l'Olympiade 99.

Rien ne nuisit tant à ses accusateurs que la vue du Capitole.) Il y a dans le texte une transposition évidente, qui corrompt tout le

passage. *ἡ ἐπιφάνεια τοῦ ὁριζήσαντος ἀπὸ τοῦ Καπιτωλίου* ne peut être expliqué. Ces derniers mots *Καπιτωλίου* doivent être rejettez après le mot *ὁριζήσαντος* du membre précédent. Et au lieu de *ἐπιφάνεια*, il faut lire comme dans un Manuscrit *ἡ ἐπιφάνεια* paroissoit fort élevé de la place où on le jugeoit.

Camillus s'étant apperçu de l'effet que cette vûë produisoit sur les Juges , transporta le Tribunal dans le bois Petilien, d'où on ne voyoit plus le Capitole. Alors l'accusateur déduisit tous les Chefs d'accusation contre le coupable, & les Juges se souvenant de tout ce qui s'étoit passé, ne combattirent plus l'indignation que leur donnoient ses injustices. Manlius étant donc condamné à mort, fut conduit au Capitole, & précipité du haut de

Hors de la porte Flumentane aujourd'hui la porte du peuple.

Effet que produisit le changement de lieu pour le jugement de Manlius.

Camillus s'étant apperçu de l'effet que cette vûë produisoit sur les Juges , transporta.] Exemple bien surprenant des effets que peut produire la vûë d'un objet qui reveille certaines idées. On a vû dans la vie de Themistocle, qu'à Athènes les trente Tyrans changerent les vûes du lieu des assemblées, dans la pensée que la vûë de la mer inspiroit & maintenoit la Democratie. Mais pourquoi Camillus pouivoit-il avec tant d'ardeur la condamnation de Manlius, d'un homme de ce mérite, & qui avoit si bien servi ? Que ne cédoit-il ce triste honneur à ses Collegues ? Aussi Tite-Live, pour ne pas faire tomber toute la haine de cette action sur Camillus seul, dit *que les Tribuns s'étant apperçus de l'effet que cette vûë produisoit, &c.*

Manlius étant donc condamné à mort, fut conduit au Capitole.] Etrange bizarrerie du peuple ; il ne peut se résoudre à condamner Manlius à la vûë du Capitole, & un moment après il le précipite

de ce même Capitole, dont la vûë l'avoit empêché de le condamner.

Et précipité du haut de ce rocher, qui après avoir été le théâtre, &c.) Exemple bien remarquable pour faire voir qu'une ambition déreglée, est capable de faire oublier une infinité de grandes qualitez, & non seulement de les faire oublier, mais de les rendre même odieuses. Rome n'avoit peut-être pas alors de plus grand homme que Manlius, il produisit trente dépouilles des ennemis qu'il avoit tuez de sa main, & quarante prix d'honneur qu'il avoit reçus de ses Généraux, parmi lesquels il y avoit deux couronnes murales & huit couronnes civiques, & il présenta plusieurs Citoyens qu'il avoit sauvez des mains des ennemis, au nombre desquels étoit C. Servilius Général de la cavalerie, tout cela couronné par l'exploit du Capitole, auroit fait pardonner une plus grande faute dans une ville moins amoureuse de la liberté.

ce rocher, qui, après avoir été le théâtre de ses plus grands exploits & de sa fortune, le fut aussi de sa honte & de son malheur. On rasa sa maison, où l'on bâtit le Temple de la Déesse qu'ils appellent *Moneta*; & l'on ordonna qu'à l'avenir, aucun Patricien ne pourroit habiter sur le Capitole.

*Il pouvoit avoir
66. ou 67. ans.*

*Camillus forcé
d'accepter la charge
de Tribun militaire
pour la sixième
fois.*

*Lucius Furius
Medullinus.*

Camillus appelé pour la sixième fois à la charge de Tribun militaire, refusoit de l'accepter, parce qu'il étoit déjà dans un âge avancé, & peut-être aussi, parce qu'il craignoit l'envie & quelque revers de fortune après tant de gloire & tant de succès. Son excuse la plus apparente étoit son peu de santé, car il tomba malade dans ce même tems-là, mais le peuple bien loin de se relâcher, se mit à crier qu'il ne demandoit pas de lui qu'il combattît à pied ou à cheval, qu'il avoit seulement besoin de son conseil & de sa conduite; & le força de prendre le commandement, & de marcher aux ennemis avec Lucius Furius, l'un de ses Collegues.

Et l'on ordonna qu'à l'avenir aucun Patricien ne pourroit habiter sur le Capitole.) Tite-Live ajoute que toute sa famille ordonna qu'à l'avenir aucun de leurs descendans ne s'appelleroit Marcus Manlius.

Camillus fut appelé pour la sixième fois, à la charge de Tribun militaire.] Ce texte de Plutarque doit servir à faire corriger le texte de Tite-Live, v. 22. *M. Furium Camillum septimum Tri-*

bunum militum creavere. Il faut lire *sextum*, comme dans cet endroit de Plutarque. Car c'étoit l'an de Rome 375. & la troisième année de l'Olympiade C. & ce fut le dernier Tribunat de Camillus.

Son excuse la plus apparente étoit son peu de santé.] Il étoit prêt de jurer en pleine assemblée, selon le formulaire ordinaire à ceux qui s'excusoient sur leur santé, mais le peuple ne voulut pas l'entendre.

Les Preneftins & les Volsques étoient entrez avec une grosse armée sur les terres des alliez des Romains. Camillus sans perdre tems , alla camper près d'eux ; son dessein étoit de tirer la guerre en longueur , afin que s'il falloit en venir à une bataille , il pût aussi payer de sa personne après avoir recouvré ses forces ; mais voyant que son Collegue transporté d'un violent désir de gloire, avoit une extrême impatience d'en venir aux mains , sans pouvoir être retenu par aucune remontrance , & qu'il inspiroit la même ardeur aux Capitaines & aux Centurions, il craignit qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu par envie dérober à ces jeunes Officiers une occasion d'acquérir de l'honneur , & de rendre un grand service à la République. Il lui permit donc , quoique malgré lui , de donner le combat , & à cause de sa maladie il demeura dans le camp avec peu de troupes ; mais quand il vit que Lucius avoit donné inconsidérément dans les pièges que les ennemis lui avoient tendus , & que les Romains étoient poussez & mis en fuite , il ne put se retenir , & se levant de son lit , il marcha au devant d'eux aux portes du camp , & passant au travers de ses troupes qui étoient en déroute, il alla donner sur ceux

Ils avoient assiégué & pris Satricum , colonie des Romains.

Camillus va au secours des alliez des Romains.

Camillus malade sauve son Collegue. & repousse les ennemis déjà victorieux.

Son dessein étoit de traîner la guerre en longueur.) Qui occasione juvandarum ratione virium trahendo bello quarebat, dit Tite-Live vi. 23. & pour dire cela en passant , il faut remarquer cette

façon de parler. Ratione juvandarum virium , pour dire, sous prétexte de recouvrer ses forces , pour avoir le temps de recouvrer ses forces.

Et lui à cause de sa maladie , il

qui les poursuivoient. Ceux qui avoient déjà gagné leurs retranchemens , retournerent sur leurs pas , & le suivirent , & ceux qui venoient pour s'y sauver , se ralliant autour de lui , & se mettant en bataille , s'exhortoient les uns les autres à ne pas abandonner leur Général. Ainsi les ennemis furent obligez de se retirer.

*Tite-Live écrit
que ce fut le jour
même.*

Ville du Latium.

*Camillus bat les
Toscons & reprend
Satricum.*

Le lendemain Camillus sortit à la tête de ses troupes , les défit en bataille rangée , & étant entré dans leur camp avec les fuyards , il en fit un fort grand carnage. De-là, ayant appris que la ville de Satricum , colonie des Romains , avoit été prise par les Toscons , & que ses habitans avoient été tous passez au fil de l'épée , il renvoya à Rome les troupes les plus pesamment armées , & avec les plus legeres & les plus disposées à le suivre , il alla attaquer les Toscons qui étoient maîtres de Satricum , les battit , en tua une grande partie , & chassa les autres.

*Sagesse d'un peu-
ple dans le choix
d'un Général.*

Après cette heureuse expedition, il s'en retourna à Rome chargé de butin , faisant connoître par son exemple que les plus sages de tous les peuples étoient ceux , qui , sans s'arrêter à la foiblesse & la vieillesse d'un Général qui avoit de l'expérience & du courage , sçavoient le préférer malgré lui & tout malade , à ceux qui étant dans la fleur de leur âge demandoient & bri-

demeura dans le camp avec peu de troupes.) Tite-Live dit formellement qu'il se mit à la tête du corps de reserve , & qu'il regardoit d'un lieu élevé le succès du combat.

guoient le commandement. C'est pourquoi la nouvelle de la revolte des habitans de Tusculum étant portée à Rome, le Senat donna encore le soin de cette guerre à Camillus, avec la permission de prendre avec lui tel de ses cinq Collegues qu'il lui plairoit de nommer. Il n'y en avoit pas un qui ne demandât la préférence; mais contre l'attente de tout le monde, Camillus choisit Lucius Furius, le même, qui depuis peu contre son sentiment, avoit donné la bataille aux Prenestins & aux Volsques, & avoit été battu; mais il le préfera à ses autres Collegues, apparemment pour couvrir son malheur, & pour effacer sa honte.

*Choix surprenant
qu'il fit d'un Col-
legue.*

Dès que les Tusculaniens sentirent que Camillus approchoit, ils eurent recours à l'artifice pour reparer leur faute. Ils remplirent donc la campagne de Laboureurs qui travailloient aux terres, & de Bergers qui gardoient les troupeaux comme en pleine paix; les portes de leur ville étoient toutes ouvertes, & leurs enfans alloient aux écoles comme auparavant. On voyoit les Artisans travailler tranquillement dans leurs boutiques, les Bourgeois en Robe dans la place, &

*Artifice des Tus-
culaniens à l'appro-
che de Camillus.*

*C'est pourquoi la nouvelle de la
revolte des habitans de Tusculum
étant portée à Rome.] Ce fut Ca-
millus qui l'y porta en menant à
Rome les prisonniers de Tuscu-
lum, qu'il avoit faits à la dernière
bataille.*

place.) Car la robe étoit l'habit des Romains pendant la paix, comme le manteau le *pallium*, celui des Grecs. On les quittoit dans la guerre, de sorte qu'être en robe ou en manteau, c'étoit marquer qu'on étoit en pleine paix.

Les Bourgeois en robe dans la

les Magistrats courir par tout pour faire préparer les logemens à ses troupes , comme ne craignant rien, & ne se sentant coupables de rien.

Cette sécurité & cet empressement ne persuadèrent pas à Camillus qu'ils n'eussent pas eu le dessein de se revolter , mais ils le disposèrent à avoir pitié d'eux , & à être touché de leur repentir. Il leur ordonna d'aller au Senat , en état de supplians, demander pardon de leur faute ; & quand ils eurent obéï , il aida beaucoup à les faire absoudre du crime de rebellion , & à leur faire accorder le droit de Bourgeoisie. Voilà les actions les plus éclatantes que Camillus fit dans son sixième Tribunat.

*Ce Licinius Stolo
étoit Plebeïen, mais
homme très-considé-
rable.*

Après cela , Licinius Stolo excita une grande sédition , car le peuple s'élevoit contre le Senat , & prétendoit à quelque prix que ce fût , que les Consuls qu'on alloit élire , ne fussent pas tous deux Patriciens , mais qu'il y en eût un de race Plebeïenne. Les Tribuns du peuple furent nommez , mais le peuple empêcha qu'on n'achevât de tenir les Comices Consulaires. Ainsi faute de

Il leur ordonna d'aller au Senat, en état de supplians , demander pardon de leur faute.] Cela fut exécuté , & Tite-Live rapporte le discours que le Général des Tuscilaniens fit au Senat , & qui est très - digne d'être lû. Il est liv. VI. 26.

Licinius Stolo excita une grande sédition.] Cette sédition dura

long-tems , & Plutarque passe ici en trois mots treize années entières.

Les Tribuns du peuple furent nommez, mais le peuple empêcha, &c.] Les Tribuns du peuple , qu'on nomma , empêchèrent qu'on ne fit aucuns Magistrats Curules , & ce désordre dura cinq ans. Liv. VI. 35.

Magistrats ,

Magistrats, Rome alloit tomber dans des troubles & des desordres plus grands que ceux dont on étoit déjà sorti. Pour prévenir ce malheur, le Senat nomma Camillus Dictateur pour la quatrième fois, malgré le peuple, & en quelque façon malgré lui; car il ne vouloit pas s'opposer à des hommes, à qui les grandes batailles qu'ils avoient gagnées, donnoient la liberté de lui reprocher qu'il avoit fait de plus grands exploits avec eux pendant la guerre, qu'il n'en avoit fait avec les Patriciens pendant la paix; & il voyoit bien que l'envie seule de ces derniers les avoit portés à l'élire, afin que s'il avoit le dessus, il ruinât le peuple, ou qu'il fût perdu & ruiné lui-même, s'il avoit le dessous. Cependant pour remédier aux maux pressens, ayant sçu le jour que les Tribuns du peuple devoient proposer & faire passer leur loi, il publia une levée de gens de guerre, & appella le peuple de la place au champ de Mars, menaçant de fort grosses amendes ceux qui n'obéiroient pas à cet ordre. Les Tribuns du peuple de leur côté, s'opposoient à ses menaces, & juroient qu'ils le condamneroient lui-même à une amende de cinquante mille drachmes, s'il ne cessoit d'empêcher le peuple de donner ses suffrages selon les Loix. Soit donc qu'il craignît un second exil & une seconde condamnation, fort indigne d'un homme de son âge, & qui avoit fait de si grandes

Camillus élu par le Senat Dictateur pour la quatrième fois, & malgré lui.

Vuë du Senat qui le nomma Dictateur.

Il ne le fit pas, il menaça seulement de le faire.

Licinius Stolo & L. Sextius.

Vingt-cinq mille livres.

Le Senat nomma Camillus Dictateur pour la quatrième fois.) La dernière année de l'Olympiade de 103. l'an de Rome 388.

Camillus se retire dans sa maison, & se démet de la Dictature.

Un autre Dictateur, ce fut Pub. Manlius.

Loi de Stolon qu'aucun Citoyen ne posséderoit pas plus de 500. arpents de terre.

Il viole le premier sa Loi, & est condamné.

actions, soit qu'il ne se sentît pas assez fort pour résister à cette tempête, & pour vaincre l'effort & l'obstination insurmontable du peuple, il se retira dans sa maison, & peu de tems après sous prétexte de quelque indisposition, il se démit de la Dictature. Le Senat nomma en sa place un autre Dictateur, qui ayant choisi pour Général de la cavalerie, le même Stolon, qui étoit chef de la sédition, donna lieu de faire passer une Loi très-désagréable aux Patriciens; car il ordonna qu'aucun Citoyen ne posséderoit pas plus de cinq cens arpents de terre. Ce fut alors une victoire bien éclatante pour Stolon, d'avoir pû faire confirmer cette Loi par les suffrages du peuple, malgré les efforts des Nobles qui s'y opposoient; mais bien-tôt après convaincu lui-même d'avoir plus de terres qu'il ne permettoit aux autres d'en posséder, il fut condamné & puni selon sa Loi.

Il restoit encore la nomination des Consuls, qui étoit non-seulement le point principal de la sédition, mais celui qui l'avoit fait naître, & qui donnoit le plus de peine au Senat; mais sur ces

Et peu de tems après, sous prétexte de quelque indisposition.) D'autres prétendent qu'il se démit de la Dictature par scrupule de Religion, parce que les auspices n'avoient pas été bien observés quand il fut nommé.

Mais bien-tôt après convaincu lui-même.) Cela arriva onze ans après. Ce Licinius Stolo fut condamné par Popilius Lanas à une

amende de 500. liv. parce qu'il possédoit mille arpents de terre, conjointement avec son fils qu'il avoit émancipé pour éluder sa Loi. Eodem anno C. Licinius Stolo à M. Popilio Lanate sua lege decem millibus aris est damnatus, quod mille jugerum agri cum filio possideret, emancipandoque filium fraudem legi fecisset. liv. VIII. 16.

entrefaites on reçut des nouvelles certaines que les Gaulois , revenant encore des rivages de la mer Adriatique , marchaient à grandes journées vers Rome avec une armée très-formidable ; la menace fut même accompagnée de l'effet , le plat pays étant déjà tout saccagé , & ceux qui ne purent se retirer dans Rome , ayant été obligez de se réfugier sur les montagnes. La crainte apaisa la sédition ; le Senat réuni avec le peuple & les Nobles avec leurs inférieurs , d'un commun consentement ils élurent Camillus Dictateur pour la cinquième fois. Il étoit alors fort vieux , car il avoit déjà bien près de quatre-vingts ans. Cependant voyant la nécessité & le grand danger de la République , il n'allegua , comme auparavant , ni raison , ni prétexte , mais il accepta cette Charge sans balancer , & assembla son armée.

Retour des Gaulois

Camillus élu Dictateur pour la cinquième fois.

Comme il sçavoit par experience que la principale force des Gaulois consistoit dans leurs épées , qu'ils manioient à la maniere des Barbares sans

Maniere dont les Gaulois se servoient de leurs épées.

Ils élurent Camillus Dictateur pour la cinquième fois ; il étoit alors fort vieux , car il avoit déjà bien près de quatre-vingts ans. C'étoit l'an de Rome 389. & la première année de l'Olympiade CIV. Ce qui prouve qu'il n'avoit que quatorze ans quand il commença à aller à la guerre , sous le Dictateur Posthumius Tuberrus , comme je l'ai remarqué au commencement.

que la principale force des Gaulois consistoit dans leurs épées , qu'ils manioient à la maniere des Barbares.) Car les Gaulois ne donnoient que des coups de taille , leurs épées n'avoient pas de pointe. Ce que Camillus fit en cette occasion , fut pratiqué aussi heureusement plus de six vingts ans après par le Consul C. Flaminius contre les Gaulois , comme Polybe le raconte dans son second livre.

Comme il sçavoit par experience

*Ce que Camillus
imagina contre les
épées des Gaulois.*

aucun art , & avec lesquelles ils abbattoient têtes & épaules , il fit donner à la plûpart de ses troupes des casques d'acier bien poli , afin que les épées se rompiissent ou qu'elles ne fissent que glisser , fit border leurs boucliers d'une lame de fer , le bois seul ne pouvant pas résister aux coups , & leur enseigna à se servir de longues javelines , avec lesquelles se glissant sous les épées des Barbares , ils pouvoient prévenir les coups qu'ils déchargeoient de haut en bas.

*Il marche contre
les Gaulois. Sa
conduite pleine de
sagesse.*

Déjà les Gaulois étoient sur le bord de la rivière d'Anion avec une armée si chargée de butin , qu'elle pouvoit à peine marcher. Camillus se mit en campagne à la tête de ses troupes , & alla camper sur une colline , dont la pente étoit fort douce , & qui avoit plusieurs creux ; de sorte que la plus grande partie de son armée étoit cachée , & que l'autre paroissoit s'être retirée de crainte sur les hauteurs. Pour confirmer même davantage les ennemis dans cette opinion , il ne se mit pas en devoir de repousser ceux qui venoient fourrager jusqu'au pied de la colline ; mais il se tint renfermé dans son camp , où il s'étoit retranché avec grand soin , jusqu'à ce que voyant que la plus grande partie de leurs troupes étoit dispersée au fourrage , & que ceux qui étoient restés dans le camp étoient toujours gorgés de viande & noyés de vin , il envoya avant jour son infanterie légère insulter les ennemis , & les empêcher de se mettre en bataille , en tombant sur eux à mesure qu'ils

sortoient ; & à la pointe du jour il fit descendre dans la plaine , & rangea en bataille ses troupes pesamment armées , qui étoient fort nombreuses & pleines d'ardeur , contre l'attente des Barbares qui les croyoient en petit nombre & fort découragées.

Ce fut la première chose qui rabbattit le courage & la fierté des Gaulois , qui se crurent deshonorés de ce que les Romains avoient osé les attaquer les premiers. L'infanterie légère fondant donc sur eux , avant qu'ils pussent ni prendre leur poste , ni ranger leurs bataillons , les pouffoit vivement , & les forçoit de combattre en désordre , comme ils se trouvoient. Et Camillus avec le gros de l'armée les chargea vigoureusement. Les Barbares marcherent fierement à sa rencontre l'épée haute ; mais les Romains les arrêtoient avec leurs javelines , & opposant à leurs coups des corps tout couverts de fer , leurs épées se faus-

Bataille de Camillus contre les Gaulois.

Épées des Gaulois.

Leurs épées se faussaient , car comme elles étoient d'une trempe fort molle , & d'un fer peu battu , elles se plioient & se courboient très-facilement.) Polybe écrit que leurs épées étoient faites de manière , qu'elles se cour-

boient , & que leur tranchant se rebouchoit dès le premier coup qu'ils en donnoient , & qu'elles n'étoient plus en état de servir , s'ils ne les redressoient avec le pied en les mettant contre terre.

vant plus les soutenir , ils abandonnoient leurs propres armes pour se jeter sur celles de leurs ennemis , & pour leur arracher leurs javelines ; & alors les Romains les voyant découverts , se servoient avec succès de leurs épées. Ils taillèrent en pieces les premiers rangs , les autres prirent la fuite , & se disperferent dans la plaine. Car Camillus s'étoit saisi des montagnes & des côteaux , & ils n'avoient garde de se retirer dans leur camp qu'ils n'avoient pas retranché par un excès d'audace & de confiance , & dont Camillus pouvoit se rendre maître sans coup ferir.

On dit que cette bataille fut donnée treize ans après la prise de Rome , & qu'elle commença à rassûrer les Romains contre les Gaulois , qui jusques-là leur avoient toujours paru très-redoutables , car ils étoient persuadés que les premières victoires qu'ils avoient remportées sur eux , n'étoient pas l'ouvrage de leur valeur , mais l'effet de quelques accidens imprévûs , & sur tout des maladies , qui avoient affoibli l'armée des ces Barbares. La crainte qu'ils en avoient étoit même si grande , qu'ils avoient fait une Loi , par laquelle ils dispensoient les Prêtres d'aller à la guerre , à moins que ce ne fût contre les Gaulois.

*Prêtres Romains
obligés d'aller à la
guerre contre les
Gaulois.*

On dit que cette bataille fut donnée treize ans après la prise de Rome.) Il y a faute au nombre , on a mis XIII. pour XXIII. car cette bataille fut donnée vingt-trois ans après la prise de Rome. Polybe dit trente ans après , mais il ne compte pas exactement les années. D'ailleurs , Tite-Live écrit formellement que Camillus vécut 25. ans après avoir chassé les Gaulois de Rome.

C'est-là le dernier exploit de Camillus, car la prise de la ville de Velitres ne fut que la fuite de cette expedition, & elle se rendit même sans combattre ; mais dans le Gouvernement de la République, il avoit encore à soutenir l'assaut le plus terrible & le plus dangereux contre le peuple, qui fier de sa victoire, voulut qu'au préjudice de la Loi il nommât un des Consuls de race Plebeienne ; le Senat s'y opposoit de toute sa force, & ne vouloit pas que Camillus se démit de la Dictature, esperant qu'avec le secours de cette suprême autorité, il combattroit avec plus de succès pour l'Aristocratie. Un jour donc que Camillus, assis dans la place sur son Tribunal, rendoit la justice, il vint de la part des Tribuns un Licteur qui lui ordonna de le fuivre, & qui en même tems mit la main sur lui, comme pour l'emmener par force. Cela excita un si grand bruit, & causa un si grand tumulte dans la place, qu'on n'avoit jamais rien vû de pareil ; le parti de Camillus repoussoit le Licteur, & le peuple ordonnoit toujours à ce Licteur de l'arracher de son Siege. Camillus dans cette émeute ne sçachant à quoi se déterminer, ne se démit pourtant point de sa charge, & penant avec lui les Senateurs, il marcha vers le Senat ; & avant que d'entrer, se tournant vers le Capitole, il pria les Dieux d'amener à une heureuse fin un si grand desordre, & fit vœu de bâtir un Temple à la Concorde, dès que les troubles seroient apaisez.

*Ville des Volques
dans le Latium.*

Assaut que Camillus eut à soutenir contre le peuple qui vouloit qu'on prit un Consul dans son corps.

Un Licteur met la main sur Camillus Dictateur, & veut l'arracher de son Tribunal.

Camillus fait vœu de bâtir un Temple à la Concorde, après les troubles apaisez.

*Le Senat cede au
peuple.*

Quand on vint à délibérer dans le Senat , la contrariété des avis excita de grandes contestations ; mais enfin le plus doux l'emporta , c'est-à-dire, celui qui cédoit au peuple , & qui lui permettoit de prendre l'un des Consuls dans son corps. Dès que le Dictateur eut prononcé cet arrêt en pleine assemblée , le peuple en eut tant de joye , qu'il se réconcilia sur l'heure même avec le Senat , & accompagna Camillus jusques dans sa maison avec de grandes acclamations & de grands applaudissemens.

Le lendemain on s'assembla , & on ordonna que pour accomplir le vœu de Camillus , & pour conserver la mémoire de cette heureuse réunion , on bâtiroit le Temple de la Concorde dans un lieu qui regardoit sur la place & sur le Comice ; Qu'on ajouteroit un jour aux fêtes Latines , qui désormais dureroient quatre jours ; Que sans perdre un moment , on iroit offrir des sacrifices dans tous les Temples ; & que ce jour-là tous les Romains , sans exception , seroient couronnez de chapeaux de fleurs. Camillus tint ensuite les Comices Consulaires , & l'on nomma Consuls Marcus Æmilius du côté des Patriciens , & Lucius Sextus du côté du peuple.

L'année suivante il s'éleva une si grande peste

Et qui lui permettoit de prendre pour administrer la Justice dans l'un des Consuls dans son corps.] la ville , & ce Préteur , ce fut le fils de Camillus.
Si les Patriciens cedèrent au peuple L'année suivante.] C'étoit l'année L'un des Consuls , le peuple de Rome 391. la troisième année donna aux Patriciens un Préteur dans

dans Rome, qu'elle emporta un nombre infini de peuple, & la plûpart des Magistrats; mais elle se signala encore davantage par la mort de Camillus; car quoiqu'il fût rassasié de jours, & que sa vie eût été aussi longue & aussi entiere que celle d'aucun autre homme, les Romains furent plus affligés de sa perte, que de celle de tout ce grand nombre de Citoyens, qui moururent dans le même tems de la même maladie.

La peste fait un grand ravage dans Rome, & emporte Camillus.

de l'Olympiade CIV.

Et la plûpart des Magistrats.) Elle emporta un Censeur, un Edile & trois Tribuns du peuple.

Les Romains furent plus affligés de sa perte que de celle de tout ce grand nombre de Citoyens.) Cela

est très-croyable. Une ville, un Etat qui perd un homme du mérite & de la vertu de Camillus, quelque vieux qu'il soit, perd plus qu'en perdant un grand nombre d'autres Citoyens.

L A C O M P A R A I S O N de Themistocle & de Furius Camillus.

SUR les particularitez que nous venons de recueillir de la vie de Themistocle & de Camillus, on voit d'abord que ces deux grands Hommes ont eu beaucoup de choses semblables. Nez l'un & l'autre dans une famille obscure, ou qui n'étoit pas encore illustrée, ils ont eu le bonheur d'y porter les premiers la lumière par leur vertu, & de transmettre à leur postérité un éclat d'autant plus glorieux pour eux, qu'ils ne l'avoient pas reçu de leurs ancêtres. Ils ont eu

Ce que Themistocle & Camillus ont eu de semblable.

à soutenir de grands combats contre les Etrangers , & de plus grands encore contre leurs Citoyens ; ils ont éprouvé toute l'ingratitude de ces mêmes Citoyens qu'ils avoient si utilement servis , & ils ont l'un & l'autre arraché leur Patrie des mains des Barbares.

Les tems où ils ont vécu , ont été si semblables en tout , qu'en amenant les mêmes orages & les mêmes tempêtes , ils ont porté aussi des hommes de même genie & de même caractère pour leur résister , & pour sauver les peuples qu'ils avoient à conduire. C'est cette conformité de leurs tems qui a produit la conformité de leurs exploits & de leur fortune ; car il a fallu nécessairement que dans l'un & dans l'autre la prudence ait conduit & animé leur valeur. Mais parmi ces traits principaux , qui sont si ressemblants , on ne laisse pas , quand on les examine de près , d'en trouver de particuliers , qui produisent des dissimilitudes assez remarquables. Nous allons tâcher de les rassembler & de les mettre dans tout leur jour , afin que , comme dans un portrait en raccourci , on voye d'un coup d'œil en quoi ils diffèrent , & en quoi ils se ressemblent.

Premier avantage de Camillus sur Themistocle.

Camillus paroît d'abord l'emporter sur Themistocle par le grand nombre de ses exploits , car il a gagné plusieurs grandes batailles , pris plusieurs villes , repris celles dont les ennemis s'étoient emparez , délivré une armée assiégée , sauvé son Collegue qui avoit engagé le combat

mal-à-propos, & il a fini glorieusement plusieurs guerres très-dangereuses. A ces actions si brillantes, Themistocle ne peut opposer que la gloire d'avoir terminé les guerres des Grecs, d'avoir vaincu les Perses dans les divers combats d'Artemise, & de les avoir entièrement défaits dans le détroit de Salamine.

Quant au premier exploit, Camillus n'a pas plus fait pour les Romains, en terminant par son courage toutes ces guerres Etrangères, & en triomphant tant de fois de leur ennemi, que Themistocle a fait pour les Grecs, en assoupissant par sa sagesse leurs guerres intestines, en réconciliant leurs villes, & en réunissant tous leurs Citoyens. Car quoique rien ne paroisse plus aisé, ni plus ordinaire que d'appaiser des divisions domestiques à l'approche d'un ennemi commun, le danger même servant à réunir les peuples, on peut dire pourtant qu'en cette occasion ce fut une action d'une singulière prudence d'avoir empêché les villes rivales d'Athènes, de profiter du secours du grand Roi pour assujettir Athènes & toute la Grece. Et bien-tôt après la mort de Themistocle on connut l'importance de ce service & la grandeur de ce danger.

On ne sçauroit comparer les combats de Themistocle à Artemise avec les combats de Camillus contre les Æques, les Volsques & les Latins; car dans tous ces combats Camillus remporta toujours des victoires complètes, au lieu que Themisto-

*Premier avantage
de Themistocle sur
Camillus.*

*Second avantage
de Camillus.*

cle à Artemise ne fit qu'apprendre aux Grecs que les Barbares pouvoient être vaincus malgré le nombre effroyable de leurs vaisseaux, & ces combats ne furent à proprement parler que le commencement de la victoire.

*Second avantage
de Themistocle.*

Mais s'il faut juger des actions des hommes, plutôt par leur grandeur & par leur utilité, que par leur nombre, le gain de la bataille de Salamine est un exploit si considérable, qu'il peut seul balancer tous ceux de Camillus, soit que l'on regarde l'état où les Athéniens se trouvoient alors, soit que l'on considère la redoutable puissance de l'ennemi qu'ils avoient en tête, & qui, pendant qu'il couvrait la mer de vaisseaux, avoit encore une formidable armée de terre, soit enfin que l'on fasse attention au grand nombre de peuples que cette victoire a sauvés. Camillus sauva Rome, mais Themistocle en sauvant Athenes, sauva toute la Grece, qui alloit gemir dans une dure servitude. Or une action, dont l'utilité s'étend sur plusieurs peuples, est préférable sans contredit à celle qui n'est avantageuse qu'à un seul.

*Règle pour juger
de la grandeur des
actions.*

On dira peut-être que Camillus n'a été redevable de ses grands succès qu'à lui-même, au lieu que Themistocle a dû partager le gain de ce combat avec le Général de Lacédémone. Il est vrai qu'Eurybiade combattit au détroit de Salamine avec beaucoup de valeur; mais sans la prudence de Themistocle, cette valeur auroit été

inutile, elle n'auroit peut-être pas même été employée. Et bien loin que ce Général diminuë en rien la gloire de Themistocle, il lui sert de relief; car Themistocle eut le plaisir en sauvant la Grece, de sauver aussi ce Général & toutes ses troupes. Si Themistocle donna en cette occasion des marques d'une prudence consommée, soit en jettant les Grecs dans la nécessité de combattre dans le détroit, soit en choisissant le moment de l'attaque le plus favorable, il donna aussi des preuves d'une patience qui marque une véritable force, & d'une moderation qui témoigne qu'il ne cherchoit que le bien public; il céda le commandement à Eurybiade dans une conjoncture très-délicate, & où l'émulation & l'opiniâtreté qui auroient passé pour grandeur de courage dans l'esprit du peuple, auroient certainement ruiné les affaires des Grecs; car il est certain qu'il ne vainquit ses ennemis par son courage, que parce qu'il avoit vaincu par sa déference ses allies, & je ne sçai si Camillus peut rien opposer en ce genre à cet acte de vertu, non plus qu'à la magnanimité que Themistocle témoigna en souffrant l'emportement d'Eurybiade pour avoir le tems de lui donner ses avis. Il faut bien sçavoir le chemin de la gloire pour y aller si sûrement par un sentier qui paroît aussi détourné que celui de souffrir des insultes, & de boire des affronts.

*La patience & la
moderation de The-
mistocle égales à sa
prudence.*

Que s'il en est des actions des hommes comme

*Troisième avan-
tage de Camillus.*

des Tragedies, où les momens bien menagez produisent les plus grandes surprises, & causent le plus d'admiration par la terreur & par la compassion qu'ils inspirent, il n'y a rien dans la vie de Themistocle qui égale les incidens miraculeux de la vie de Camillus; ce ne sont pas des aventures conduites par un homme, mais des embarras inexprimables, toujours dé mêlez comme par un Dieu. Certainement dans Themistocle le nœud de la Tragedie est admirablement bien mêlé; Xerxès entraîne les peuples & les villes de Grece comme un torrent; un Oracle ordonne aux Athéniens de se renfermer dans des murailles de bois; sur cet Oracle les Athéniens s'embarquent après avoir envoyé leurs femmes & leurs enfans avec les vieillards dans les Isles voisines; voilà le barbare maître d'Athènes; quel libérateur viendra délivrer ce peuple déjà vaincu, & qui n'a plus pour ressource que cent quatre-vingts Galères, qui ne peuvent pas se promettre de tenir contre une Flotte de douze cent vaisseaux? Themistocle par sa force, par son courage & par son bon sens, redonne la lumiere à ses Citoyens; mais ce dénouement n'a rien que d'uni & de simple, point de surprise qui tienne du miracle, au lieu que dans Camillus tout est également miraculeux; Rome est en cendres, le Gaulois victorieux en est maître sept mois entiers, & campe dans ses ruines pour achever de reduire le Capitole, qui n'est plus défendu que par une

Tout est miraculeux dans Camillus.

poignée de Romains; ces assiégez réduits à l'extrémité, sont prêts à racheter leur Patrie, ce reste des feux & des flammes, & Rome est déjà dans la balance avec l'or. Sur ces entrefaites arrive Camillus qui dégage sa Patrie, non pas avec l'or, mais avec le fer. Cet air de miracle est répandu sur presque toutes les autres actions, soit qu'il délivre une armée assiégée sur une montagne, soit qu'il vainque des ennemis un moment après leur victoire, & qu'il ramène des Citoyens dans leur ville le jour même qu'ils l'ont perdue, & qu'ils ont été obligés d'en sortir, soit qu'il retienne dans le devoir des villes revoltées. Mais comme ces momens de surprise sont des effets du hazard, ou des jeux de la Fortune, & qu'ils paroissent plus propres à divertir le Lecteur avide d'évenemens merveilleux, qu'à faire juger du mérite des actions, & qu'à faire connoître les avantages que les hommes ont les uns sur les autres, laissons ces surprises aux Peintres & aux Poëtes, qui les étaleront sur les Théâtres & dans leurs Tableaux, & nous renfermant dans ce que Themistocle & Camillus ont de particulier, & qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes, tâchons de peser exactement leurs vices & leurs vertus.

Ils ont eu tous deux la même ardeur pour la gloire; ils ont témoigné le même courage & la même prudence dans les occasions. Mais ce n'est ni le courage, ni la force, ni la ruse qui distinguent l'homme, puisqu'on peut dire que ces qua-

Troisième avantage de Themistocle.

*La prévoyance est
ce qui distingue le
plus l'homme.*

litez lui sont communes avec une infinité d'animaux. Ce qui relève infiniment la nature humaine, & qui l'approche en quelque sorte de la Divinité, c'est la prévoyance; & en cette partie Themistocle paroît infiniment au-dessus de Camillus. Celui-ci ne voit que ce qui l'environne, au lieu que Themistocle prévoit de loin ce qui doit arriver. Dans le tems que les Perses vaincus à Marathon regagnent le fond de l'Asie, il annonce leur retour, & prépare ses Citoyens à de nouveaux combats contre ces Barbares. Il est vrai que, comme dit Ciceron, cette prévoyance l'abandonna dans les occasions les plus importantes de sa vie; car il ne prévint, ni ce qui le menaçoit de la part des Lacédémoniens, ni ce qui lui devoit arriver de la part de ses Citoyens mêmes, ni les conséquences des promesses qu'il fit à Artaxerxe; mais où est l'homme qui ne se trompe jamais?

On pourroit dire que Camillus ne manquoit pas non plus de prévoyance, puisqu'il prévint que le partage des Romains pour aller habiter Veies, feroit infailliblement la ruine de la République, & qu'il s'y opposa toujours avec une extrême fermeté; mais dans ce service très-important que Camillus rendit à sa Patrie, on voit beaucoup de marques de sagesse & de prudence, & rien qui tienne de cette prévoyance qu'on peut appeller une espece de divination. Et l'on trouvera sans doute que cette action de Camillus a plus de conformité avec celle que fit Themistocle lorsqu'il empêcha

empêcha que les villes qui n'avoient pas combattu contre Xerxes, ne fussent exclus du conseil des Amphictyons, comme le propofoient les Lacédémoniens qui par là auroient attiré à eux toute l'autorité, & se feroient rendu maîtres de la Grece.

Mais si Themistocle est au-dessus de Camillus par la prévoyance, Camillus est au-dessus de Themistocle par la justice, infiniment plus respectable que la prévoyance. Dans les exploits de Themistocle on voit toujours le courage accompagné de la ruse, au lieu que dans ceux de Camillus tout est simple & grand. Themistocle n'a rien fait qui ne soit effacé par la seule prise de Faleres, dont Camillus se rend maître par l'admiration qu'il donne de sa justice, en renvoyant aux assiegez le maître d'Ecole qui lui avoit livré tous leurs enfans; car d'avoir fait connoître que la guerre même a des loix inviolables aux gens de bien, & qu'on doit préférer la justice à la victoire, c'est une action plus heroïque que d'avoir conquis le monde entier.

Quatrième avantage de Camillus,

Pour ce qui est de leur maniere de gouverner pendant la paix, il semble qu'il n'y a pas entre eux une petite difference. Themistocle étoit grand Partisan du peuple, & tout ce qu'il fit dans son administration, tendoit à assurer la Democratie contre l'ambition des Nobles, au lieu que Camillus, quoiqu'il menageât le peuple, penchoit pourtant plus du côté des Nobles & du Senat.

Themistocle étoit pour la Democratie, & Camillus pour l'Oligarchie.

*Cinquième avan-
tage de Camillus.*

Themistocle heurta tous ceux qui étoient les plus capables de servir la République, & fit chasser Aristide le plus vertueux homme de son tems. Mais Camillus étoit si éloigné de cet esprit d'envie & de cabale, qu'il choisit toujours pour ses Collegues les plus gens de bien, & ceux qui pouvoient être les plus utiles à leur Patrie, & fit voir que l'on peut partager avec les autres son autorité sans leur faire part de sa gloire.

*Quatrième avan-
tage de Themistocle.*

Les Athéniens dépensent en spectacles & en jeux, tous les revenus qu'ils tiroient des mines qui étoient dans l'Attique, & distribuoient cet argent aux Citoyens. Themistocle eut le courage d'abolir ces distributions inutiles, & fit employer cet argent à la construction de plusieurs vaisseaux, qui furent bien-tôt après le salut de la République. On ne trouve rien dans la vie de Camillus qui puisse être opposé au grand service que Themistocle rendit en cette occasion aux Athéniens, à moins qu'on ne veuille mettre dans la balance les sages Reglemens, que Camillus fit dans sa Censure pour obliger les jeunes gens à épouser les veuves de ceux qui avoient été tuez à la guerre, & pour étendre les tailles sur les orphelins. Mais il semble que la guerre seule dicta ces loix, au lieu que le décret de Themistocle fut dicté par sa seule prudence.

*Ce qui peut cor-
rompre l'action de
Camillus contre
Manlius.*

La sévérité que Camillus fit exercer contre Manlius, qu'on précipita du Capitole, fut très-

juste & très-loüable, si le seul amour de la liberté & de la patrie le porta à faire condamner ce séditieux, & si la haine qu'il eut pour lui, ne fut pas fomentée par une secrète jalousie de voir devant ses yeux un rival célébré par mille actions éclatantes, qui produisoit trente dépouilles d'ennemis qu'il avoit tuez, quarante prix d'honneur, dont ses Généraux l'avoient honoré, parmi lesquels il montroit deux couronnes murales, & huit couronnes civiques; & qui enfin, pour avoir repoussé les Gaëlois à l'escalade du Capitole, avoit remporté le glorieux surnom de Capitolin. Mais Themistocle ne témoigna pas moins d'amour pour la liberté, lorsqu'il fit condamner à mort un Grec pour avoir expliqué aux Athéniens les honteuses propositions que le Roi de Perse leur faisoit par ses Ambassadeurs, & pour avoir eu l'audace de faire servir la langue des Grecs à expliquer les ordres d'un Barbare. Et on n'a pas loué avec moins de justice la rigueur qu'il exerça contre un Arthmuis de Zelé, qu'il fit déclarer ennemi des Grecs & de leurs Alliez, & noter d'infamie, lui & toute sa postérité pour avoir apporté, non pas dans Athènes, mais dans le Peloponèse, l'or des Medes. Je ne sçai même si cet exemple de severité contre la corruption, n'étoit pas plus utile & plus nécessaire à la Grece dans la conjoncture où elle se trouvoit, que la punition de Manlius ne l'étoit à Rome; car les Perses n'étoient pas si redoutables par leurs armes,

*Actions semblables
de Themistocle, que
rien ne peut ternir.*

*Cinquième avantage
de Themistocle.*

*Dans la III.
Philipp.*

que par leur or. Aussi Demosthene assure-t'il que cette seule action rendit les Grecs plus formidables aux Barbares, que les Barbares n'étoient formidables aux Grecs.

Sixième avantage de Camillus.

Une chose encore très-considérable que fit Themistocle pendant son administration, c'est qu'Athènes ayant été brûlée & ruinée par les Barbares, il ne se contenta pas de la rebâtir, comme Camillus rebâtit Rome, il la fortifia & la joignit au Pirée par une muraille. Mais il y a deux choses à considérer dans cette entreprise, l'effet qu'elle produisit, & la maniere dont elle fut exécutée. L'effet qu'elle produisit, ne fut autre que d'exciter la jalousie des Alliez, & de rendre le peuple plus audacieux & plus mutin, en le fortifiant contre les Nobles; & la maniere dont elle fut exécutée, ne lui a pas attiré de grandes louanges de la part de ceux qui lui ont succédé, car elle fut souillée de fraude, de ruse & d'injustice; & toutes les actions où ces taches se trouvent, ne sçauroient jamais être approuvées, quand même elles seroient utiles. C'est pourquoi Demosthene en comparant ces murailles de Themistocle avec celles que Conon fit dans la suite, préfere ces dernières, & fait voir qu'autant qu'une action faite ouvertement est préférable à une action faite par ruse & en cachette, & qu'autant que la victoire est plus glorieuse que la surprise & que la fraude, autant ces murailles de Conon sont plus estimables que celles

Tout ce qui est souillé de fraude, de ruse ou d'injustice, ne peut être approuvé.

Préférence que Demosthene donne aux murailles de Conon sur celles de Themistocle, sur-quoi fondée.

de Themistocle. Car Conon éleva les siennes après avoir dompté ses ennemis, & tous ceux qui auroient pu traverser son entreprise ; au lieu que Themistocle bâtit les siennes en trompant ses Alliez ; & jamais pareil reproche n'a terni la fleur des actions de Camillus , où l'on a toujours vû regner la franchise & la simplicité, caractères essentiels de la grandeur véritable & solide.

La franchise & la simplicité, caractères essentiels de la véritable grandeur.

On ne sçauroit excuser dans Themistocle , ni dans Camillus , le faste avec lequel ils ont insulté l'un & l'autre leurs Citoyens par une magnificence extraordinaire ; mais on sera forcé d'accorder que l'orgueil de Camillus étoit plus pardonnable que celui de Themistocle , en ce qu'il ne parut que soutenu par de grands exploits, au lieu que celui de Themistocle éclatta lorsqu'il n'étoit encore appuyé sur aucune action considérable. Camillus donna même des marques d'une modestie , qu'on ne sçauroit trop admirer, lorsqu'après avoir défait une partie des Gaulois près d'Ardée , il refusa le Généralat qui lui étoit offert par les Romains retirez à Veies , & que pour obéir aux loix d'une ville qui ne subsistoit plus , & qui n'étoit qu'un monceau de cendres , il voulut attendre que leur choix fût confirmé par cette poignée de Romains , qui défendoient encore le Capitole , & qu'il regardoit comme les véritables Citoyens , moderation presque sans exemple & fort opposée à l'ambition , dont Themistocle fut toujours possédé.

Le faste de l'un & de l'autre blâmé.

Septième avantage de Camillus dans ce faste même.

Moderation admirable de Camillus.

*Huitième avan-
tage de Camillus.*

Que si pour bien connoître les hommes , il ne suffit pas de les examiner dans le cours de leurs prospérités , & qu'il faille les voir aux prises avec la Fortune , on ne trouvera pas une médiocre différence entre Themistocle & Camillus. L'un fut banni sans aucune cause apparente , & seulement par une pure vengeance céleste , qui voulut lui faire souffrir ce qu'il avoit fait souffrir lui-même à Aristide qu'il avoit chassé sans sujet , & par la seule jalousie qu'il avoit de son mérite ; & l'autre fut banni pour s'être opiniâtement opposé à un dessein qui alloit à la ruine entière de son païs. Themistocle fut banni après avoir sauvé sa patrie , & Camillus sauva la sienne après avoir été banni. L'exil de Themistocle fut la récompense d'avoir chassé les Barbares , & l'arrivée des Barbares fut la punition de l'exil de Camillus.

*Neuvième avan-
tage de Camillus.*

Si ces causes & ces conjonctures sont très-différentes , la manière dont l'un & l'autre ont supporté leur disgrâce , ne l'est pas moins. Camillus s'emporte d'abord à des imprécations , qui marquent une grande animosité contre Rome , mais où on ne laisse pas de trouver encore des traces de l'amour qu'il conservoit pour elle au milieu de son ressentiment ; car il ne lui souhaite des maux , que pour avoir le plaisir de l'en délivrer & de se venger ainsi glorieusement de son injustice ; & c'est la seule vengeance que respirent les Heros. Themistocle ne fait rien de semblable , il ne profère point de malédictions contre sa patrie ,

*La seule vengeance
que respirent les
Heros.*

mais il va se prostituer à ses ennemis. Themistocle après son exil ternit la gloire de ses premiers exploits , il adore un Barbare , & lui demande pardon des maux qu'il lui avoit faits en servant son pays ; & Camillus ajoûte de nouveaux exploits aux premiers , & se signale jusqu'à la fin de sa vie par de nouvelles victoires ; il est le plus grand des Romains avant son exil , & après son exil il se surpasse lui-même. Themistocle par les promesses imprudentes qu'il fait au Roi de Perse , se voit enfin réduit à se tuer lui-même ; & il paroît quelque chose de si heroïque dans ce sentiment , de préférer la mort à la triste nécessité , ou de se venger de sa patrie , ou de manquer à son bienfaiteur , que j'ai donné à cette résolution une sorte de loüange , quoique je sçache fort bien qu'à la rigueur les sages en pourront juger autrement. Il y en aura sans doute qui trouveront que de se tuer soi-même dans cette extrémité , outre que c'est une preuve indubitable de faiblesse , c'est aussi la marque d'un homme qui ne connoît , ni les bornes du ressentiment que l'on peut conserver contre sa patrie , ni celles de la reconnaissance que l'on doit à son Bienfaiteur , & qui pour ne manquer ni à l'un ni à l'autre , manque également aux deux ; car il prive l'une d'un Citoyen , & l'autre d'un ami qui leur doit ses services. Or , un honnête homme , & sur tout un homme d'Etat ne doit pas mourir seulement pour soi , mais pour ses amis ou pour sa patrie.

*Se tuer soi même ,
preuve indubitable
de faiblesse.*

*L'homme d'Etat
ne doit pas mourir
pour soi , mais pour
ses amis & pour sa
Patrie.*

*Camillus dans son
exil pratique une
grande leçon de
Platon.*

La conduite de Camillus est bien différente ; il n'a point à passer les mers pour trouver des ennemis de Rome, il en est environné ; il ne va point s'humilier devant eux, & les solliciter de profiter de sa disgrâce, en employant contre sa Patrie & son bras & ses conseils ; mais il pratique la leçon admirable que Platon donnoit alors dans les Ecoles d'Athènes, que l'homme de bien, quelque maltraité qu'il soit par sa patrie, conserve toujours dans son cœur un intercesseur pour elle, & cherche les occasions de la ramener & de la servir. Aussi la pitié de Camillus fut récompensée de la plus grande félicité dont aucun homme ait peut-être jamais jouï ; car il ne fut pas plutôt rétabli dans sa patrie, qu'il y rétablit sa patrie avec lui, & ramena Rome dans Rome ; ce qui lui attira la gloire de partager avec Romulus le titre de son Fondateur ; & après avoir ainsi sauvé & rétabli Rome, il l'empêcha encore de retomber dans les mêmes calamitez, d'où il l'avoit tirée ; car à l'âge de quatre-vingts-trois ans il défit encore les Gaulois qui étoient revenus avec une armée plus formidable que la première ; & tous ces grands exploits auroient été perdus, s'il se fût abandonné à son ressentiment comme Themistocle ; tant il est vrai que la colère est une maîtresse impérieuse & ingrate qui récompense mal les services qu'on lui a rendus, & qui vend chèrement les pernicioeux conseils qu'elle donne.

*La colère, une
maîtresse impérieu-
se & ingrate.*

Après avoir comparé ces deux grands hommes
dans

dans ce qu'ils ont fait de plus considérable dans la paix, dans la guerre, & dans leurs malheurs, il ne reste qu'à les comparer dans les sentimens qu'ils ont eûs pour la Religion; & en cela il paroît qu'il n'y a pas entre eux une grande difference. Themistocle implore le secours des Dieux dans toutes ses entreprises; après la bataille d'Artemise, il consacre un trophée à Diane, sous les yeux de laquelle il avoit fait ce premier exploit, & après celle de Salamine, reconnoissant que les bons conseils sont des inspirations que les Dieux envoient, il élève encore à cette même Diane un Temple pour la remercier du bon conseil qu'elle lui avoit donné.

La piété égale dans l'un & dans l'autre.

Marques de la piété de Themistocle.

Camillus ne cede point à Themistocle le prix de la piété; après la prise de Veies il rebâtit le Temple de la Déesse Matuta; il transporte à Rome la statue de Junon avec les cérémonies les plus religieuses; il s'emploie avec beaucoup d'empressement & de persévérance à faire chercher les emplacements des Temples qui ont été brûlez, & il en bâtit un au Dieu qui avoit annoncé l'arrivée des Barbares; enfin il couronne sa vie par un dernier acte de Religion, en consacrant un Temple à la Concorde, pour remercier les Dieux de la réunion du peuple avec le Senat. On lui reprochera sans doute d'avoir offensé les Dieux par le char attelé de chevaux blancs, sur lequel il monta le jour de son premier triomphe, & d'avoir oublié le vœu solennel de consacrer à Apollon la dixme du butin, qu'il avoit

Marques de la piété de Camillus.

Reproches qu'on peut faire à Camillus.

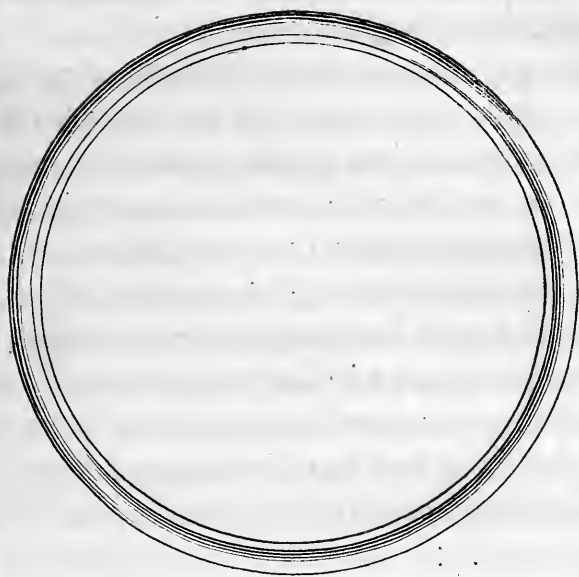
*Reproches qu'on
faisoit à Themisto-
cle.*

*L'un & l'autre
justifiez par les
marques que les
Dieux leur ont don-
nées de leur protec-
tion.*

*On ne peut pas
toujours juger sû-
rement des hommes
par les graces qu'ils
ont reçues du Ciel.*

fait à la prise de Veies. On accusoit aussi Themistocle d'avoir abusé de la Religion en faveur de sa politique, lorsqu'il supposa des prodiges & des miracles pour faire consentir ses citoyens à ce qu'il vouloit ; mais il me paroît également injuste d'accuser & de défendre deux hommes, que les Dieux eux-mêmes paroissent avoir justifiez ; car ces Dieux puissants ont donné à l'un & à l'autre des marques très-visibles de leur bienveillance ; ils ont soutenu leur courage, animé leur prudence dans toutes les occasions , & accordé de glorieux succez à toutes leurs entreprises : & une marque encore plus singuliere de leur protection, ils ont vengé Camillus en versant sur Rome un déluge de maux pour la punir de l'injure qu'elle lui avoit faite , & par des inspirations , par des oracles & par des songes , ils ont deux fois garenti Themistocle des embûches de ses ennemis. Or , quoique la nature des Dieux , qui est l'essence même de la bonté , & qui prompte à pardonner & lente à punir , n'exerce pas toujours ses jugemens dans cette vie , empêche qu'on ne puisse juger sûrement des hommes par les graces qu'ils ont reçues du Ciel , cependant on peut présumer avec beaucoup de raison que jamais ils n'auroient accordé des faveurs si particulieres & si marquées à des hommes , qui les auroient si ouvertement offensez par leur ingratitude & par leur impieté.

Fin de la Vie de Furius Camillus.



PERICLES.



ESAR, voyant un jour à Rome quelques Etrangers fort riches, qui portoient entre leurs bras de petits chiens & de petits singes, & qui les caressioient fort tendrement, leur demanda avec beaucoup de raison, *si les femmes de leur pays n'avoient point d'enfans*, reprenant par un mot digne d'un Prince ceux qui employent, & qui, s'il est permis de parler ainsi,

Reprenant par ce mot digne d'un Prince.] Il me semble que Plutarque prend trop sérieusement le mot de César, qui, sans doute n'a voulu blâmer que la passion outrée, que ces Etrangers témoi-

Notre affection & notre charité ne sont dûes qu'aux hommes.

Pourquoi ceux qui employoient leur tems & leur esprit à des choses inutiles peuvent être blâmés avec raison.

L'homme peut se servir de son esprit comme il lui plaît.

dépendent auprès des bêtes l'affection & la charité que la nature a mises dans nos cœurs, & qui ne sont dûes qu'aux hommes. Tout de même la nature ayant imprimé dans nôtre ame un désir de voir & d'apprendre, il est juste de blâmer ceux qui abusent de ce désir, & qui négligeant les choses honnêtes & utiles, emploient leur tems à voir & à entendre ce qui n'est nullement digne de leur soin & de leur curiosité. Car pour ce qui est de la vûë, par exemple, quand elle est frappée par les objets, elle ne sçauroit s'empêcher de voir tout ce qui se présente devant elle, utile ou inutile, bon ou mauvais; mais il n'en est pas de même de l'esprit, chacun peut s'en servir comme il lui plaît, & il est toujours en nôtre pouvoir de nous appliquer à ce qui nous est agréable. L'homme doit donc s'attacher toujours à ce

gnoient pour leurs chiens & pour leurs singes, en les portant entre leurs bras dans le public, & en les caressant devant tout le monde. On peut aimer son chien sans l'aimer aux dépens de l'affection & de la charité qu'on doit à ses enfans, & à tous ceux avec qui la nature nous a liez. Ce sont deux sortes d'affections très-differentes. En vérité, Xanthippe, pere de Pericles, auroit eu grand tort de ne pas aimer son chien, qui le voyant embarqué pour Salamine, le suivit à la nage, & expira en arrivant. Et Ulysse n'en auroit pas eu moins de ne pas aimer le sien, qui le reconnut après vingt

ans d'absence, & qui mourut de joye de le revoir. Plutarque lui-même nous dit dans la vie de Caton le Censeur, que quand ce ne seroit que pour apprendre à aimer les hommes, il faudroit en faire comme une espede d'apprentissage, en nous accoutumant à aimer les animaux, & à être doux & humain. Et dans le même endroit il louë Xanthippe d'avoir magnifiquement enterré son chien qui étoit comme son ami familier.

L'homme doit donc s'attacher toujours à ce qui est le meilleur.) Voilà un grand précepte. Socrate veut qu'on lui obéisse, non-seu-

qui est le meilleur, non-seulement pour le contempler, mais aussi pour s'en nourrir en le contemplant. Car comme les couleurs les plus agréables à l'œil sont celles dont l'éclat & l'agrément fortifient & nourrissent la vûë, on doit par la même raison appliquer toujours son ame aux contemplations, qui par le plaisir la conduisent à son véritable bien, au bien qui lui est propre; & ces objets ne consistent que dans les effets de la vertu, dont le seul recit fait naître une émulation très-forte, & un très violent désir de les imiter. Aussi voit-on que dans toutes les autres choses, l'admiration n'est pas toujours suivie du désir d'imiter ce que l'on admire, le plus souvent même c'est tout le contraire, en admirant l'ouvrage nous méprisons l'ouvrier.

Actions de la vertu, seuls dignes objets de l'ame.

L'admiration n'est pas toujours suivie du désir.

Par exemple, nous aimons & nous estimons fort les parfums & les belles teintures de pourpre; mais les Teinturiers & les Parfumeurs nous paroissent des Artisans vils & mécaniques; c'est pourquoi Antisthene répondit fort bien à quelqu'un qui disoit qu'Ismenias étoit un excellent joueur de flûte, *oûi*, dit-il *mais d'ailleurs, c'est un*

Bon mot d'Antisthene.

lement dans les occupations sérieuses, mais encore dans les plaisirs & dans les divertissemens.

C'est pourquoi Antisthene répondit fort bien à quelqu'un.] Antisthene disciple de Socrate, & Fondateur de la secte Cynique, c'est lui qui dit, *que la vertu est la*

plus forte de toutes les armes, & la seule qu'on ne peut jamais nous arracher. Il n'est pas étonnant qu'un homme de ce caractère blâmât Ismenias d'avoir employé tout son tems & toute son application à bien jouer de la flûte.

*Ce qu'un Roi peut
accorder aux Mu-
ses.*

homme qui ne vaut rien ; car s'il valoit quelque chose , il ne seroit pas si bon flûteur. Et le Roi Philippe dit de même à son fils , qui avoit chanté à un festin fort agréablement , & en homme qui sçavoit toutes les regles de la Musique , *n'as-tu point de honte de chanter si bien ?* Car c'est assez pour un Roi qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de son loisir à entendre les Musiciens , & il fait beaucoup d'honneur aux Muses quand il assiste à leurs spectacles & à leurs combats. Mais tout homme qui exerce quelque art bas & indigne , produit contre lui-même un témoin irréprochable de sa paresse & de sa lâcheté à apprendre des choses honnêtes , & ce témoin , c'est le travail qu'il a employé à en acquérir d'inutiles , ou

Car s'il valoit quelque chose , il ne seroit pas si bon flûteur.] Les Athéniens avoient fort estimé la flûte , sur-tout avant & après la guerre des Medes ; car l'état florissant de leurs affaires & les richesses , dont ils jouïssent , les portant à ne chercher que la joye & le plaisir , ils embrassoient toutes sortes d'Arts , sans en juger & sans mettre entre eux aucune différence. Ainsi toute la Noblesse apprenoit à jouer de la flûte ; mais ils ne commencèrent pas plutôt à discerner ce qui pouvoit porter à la vertu , d'avec ce qui ne pouvoit exciter qu'au vice , qu'ils remarquèrent par expérience , que le jeu de la flûte ne servoit point aux mœurs , & qu'il portoit plutôt à la colere , en empêchant

l'Auditeur de se servir de sa raison. C'est pourquoi la flûte fut entièrement décriée. Mais tout ce qu'on dit contre cette flûte ancienne , ne fait rien contre notre flûte d'aujourd'hui , qui n'est pas plus blâmable que le violon , & autres instrumens de cette nature.

Car c'est assez pour un Roi , qu'il daigne quelquefois employer quelques momens de son loisir à entendre.) Cette bien-seance que les Rois doivent garder selon Plutarque , semble avoir été connue des Poètes , qui , par cette raison , n'ont jamais introduit Jupiter chantant ou jouant de la lyre , mais toujours prenant plaisir à entendre chanter ou jouer.

qui ne méritent que du mépris. Et je mets en fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né, qui, pour avoir vû à Pise la belle Statuë de Jupiter, voulût être Phidias, ni Polyclète, pour avoir vû celle de Junon à Argos, ni Anacreon,

Beau jugement de Plutarque sur la différence qu'il y a entre les Arts les plus estimez des hommes, & l'art de la vertu.

Et je mets en fait qu'il n'y a point de jeune homme bien né, qui, pour avoir vû à Pise la belle Statuë de Jupiter, voulût être Phidias.] Voilà un jugement bien severe; il n'y a point d'homme bien né qui voulût être, ni un Phidias, ni un Polyclète, & qui voulût avoir fait le Jupiter d'Olympie, ni la Junon d'Argos, deux Statuës d'or & d'ivoire, qui ont passé pour des chef-d'œuvres incomparables, & qui ont fait regarder ces Sculpteurs, non pas comme des hommes, mais comme des Dieux. La première a eu l'honneur d'être respectée comme un ouvrage consacré par l'approbation de Jupiter même; car on dit que Phidias après l'avoir achevée, pria ce Dieu de déclarer par quelque signe visible, s'il étoit content de son travail, & que sur le moment la foudre tomba à ses pieds devant la Statuë. Cela devoit être de quelque poids pour un Payen. Polyclète étoit si estimé, qu'une seule petite figure de sa façon étoit venduë cent mille écus, *Diadumenum fecit molliter juvenem, centum talentis nobilitatum*, dit Pline. Comment Plutarque méprise-t'il donc si fort des ouvriers si merveilleux & si esti-

mez de tout le monde. Il va encore plus loin; *Personne*, continue-t'il, *ne voudroit être ni Anacreon*, qui avoit été le favori de deux Princes très-vertueux, *ni Philemon*, qui avoit été préféré à Menandre même, *ni Archiloque*, dont le stile avoit tant de vigueur & de force. Cela est bien mortifiant pour des Arts si célèbres. Tout ce qu'on peut dire, c'est que Plutarque ne les méprise pas absolument, il leur donne l'approbation qu'ils méritent, & les subordonne seulement à ce qui est plus parfait, & cette subordination est juste. Toutes les statuës & toutes les Poësies du monde ne valent pas le moindre effet de la vertu. Ce ne sont que des ouvrages morts, & il n'y a point d'homme sage qui place si mal son ambition. Socrate en est une preuve; il reussissoit admirablement en sculpture, & il avoit fait les Statues des trois Graces qui étoient fort estimées des Athéniens. Cependant il abandonna son Art pour s'appliquer tout entier à l'étude de la sagesse. Dans la vie de Thésée, Plutarque avoit déjà fait connoître la différence infinie qu'il mettoit entre un Gouverneur qui forme un Prince, & des Pein-

C'est-à-dire, qu'on lui accorde cette estime qui est accompagnée du désir de lui ressembler.

Différence remarquable entre les biens de la Fortune, & ceux de la vertu.

Comme les poëmes Epiques, & les piéces Dramatiques, qui, pour toucher ont besoin de ce secours.

Philemon, ou Archiloque, pour avoir pris plaisir à lire leurs Vers. Car, de ce qu'on trouve un ouvrage agréable, il ne s'ensuit pas de là nécessairement qu'on en estime l'Auteur. C'est pourquoi toutes ces sortes de choses qui ne font pas naître dans l'ame des spectateurs cette forte émulation, & d'où il ne sort pas, pour ainsi dire, des esprits qui excitent la volonté, & qui enflamment le désir de s'y conformer, sont entièrement inutiles. Au lieu que la vertu a cela de propre, qu'elle frappe tout d'un coup, de maniere qu'en admirant ses actions, on brûle en même tems d'envie de les imiter; car des biens de la fortune nous en aimons la possession & la jouissance, mais de ceux de la vertu, nous en aimons les effets; c'est pourquoi nous voulons bien tenir ceux-là des autres; mais nous voulons que les autres tiennent ceux-ci de nous. Car tout ce qui est beau attire réellement à soi, & inspire d'abord un désir actuel & efficace, en formant les mœurs du spectateur, non pas par l'imitation, mais par le seul récit de l'action même, qui, sur le champ excite la volonté.

Voilà pourquoi j'ai estimé que je ferois une

tres & des Sculpteurs qui en font des Statuës ou des Portraits. Plutarque a suivi ici les vûes de Platon son maître, qui, dans le 1. livre de la Répub. appelle l'Art des Sculpteurs, celui des Peintres, celui des Poëtes, &c. non *πρὸς* des

Arts, mais par un diminutif assez méprisant, *πρὸς τοὺς* de petits Arts; en les opposant à la vertu & à l'Art des sages, qui sont seuls capables de conduire les hommes, & de gouverner les Etats.

chose

chose utile pour moi & pour les autres, si je continuois d'écrire des vies. Et j'ai composé ce dixième volume, qui contient la vie de Pericles & celle de Fabius Maximus, qui fit la guerre contre Annibal. Car ces deux grands Hommes ont été semblables en toutes sortes de vertus, sur-tout en douceur & en justice, & par la patience & par la force qu'ils ont eu de supposer les folies & les injustices de leurs collègues & de leurs citoyens, ils ont été tous deux très-utiles à leur Patrie. Ce que nous allons écrire va faire voir que le jugement que nous en faisons est bien fondé.

La patience à supporter les injustices de ses Citoyens, est souvent utile à la Patrie.

Pericles étoit de la Tribu Acamantide, du bourg de Cholargue, & il descendoit des premières Maisons & des plus illustres Familles d'Athenes des deux côtez; car son pere Xantippe, qui battit à Mycale les Lieutenans du Roi de Perse, épousa Agariste, nièce de Clisthene, qui chassa les descendans de Pisistrate, abolit courageusement la Tyrannie, fit de bonnes Loix, & établit

Origine de Pericles.

Après la bataille de Platées.

Epousa Agariste, niece de Clisthene.) Voici sa genéalogie qui est rapportée par Herodote, livre VI. & que M. du Ryer a mal déduite. Clisthene, Roi de Sicyone, avoit une fille unique, qu'il maria à Megacles, fils d'Alcmeon. De ce mariage nâquirent deux fils; le premier porta le nom de son grand pere, & fut appelé Clisthene, & le second fut nommé Hippocrate. Cederus s'étant marié, eut un fils;

nommé Megacles, & une fille nommée Agariste, du nom de sa grand mere; cette Agariste fut mere de Pericles.

Niece de Clisthene qui chassa les descendans de Pisistrate.) Il chassa les Pisistradides, réunit le peuple qui étoit divisé, en fit dix Tribus au lieu de quatre, & établit la Democratie ou gouvernement du peuple. Herodote liv. V, & VI.

*Songe d'Agariste ,
mere de Pericles.*

*Sculpteurs , ca-
choient les défauts
de ceux dont ils fai-
soient des Statuës.*

*Poëte de la vieille
Comedie.*

*C'est une allusion
à une Epithete de
Jupiter.*

*Autre Poëte de la
vieille Comedie.*

une forme de Gouvernement très-bien composé pour conserver & pour faire vivre ses Citoyens en bonne paix & en parfaite intelligence. Agariste songea une nuit qu'elle accouchoit d'un lion , & quelques jours après elle accoucha de Pericles, qui étoit très-bien formé de tout le reste du corps, mais qui avoit la tête trop longue & mal proportionnée; de-là vient que presque toutes les Statuës ont le casque en tête , les Sculpteurs ayant voulu à mon avis cacher ce défaut. Et c'est pourquoi les Poëtes d'Athenes l'appelloient *Schinocéphalon* , c'est-à-dire , *tête d'oignon*. Car ils nomment quelquefois *Schinon*, ce qu'on appelle vulgairement *Scyllam*. Parmi les Poëtes comiques, Cratinus dit de lui dans sa piece , intitulée les Chirons , *du fatal Hyménée de la sédition avec le vieux Saturne, est né le plus grand des Tyrans , que les Dieux appellent du nom magnifique de Cephalegeretes*. Et dans sa pièce appelée *Nemesis*, il dit , *viens à notre secours Jupiter, Dieu de l'hospitalité , qui tires ton bonheur de ta grosse tête*. Et Teleclides dit de lui , *que tantôt on le voit*

*Que les Dieux appellent du nom
magnifique de Cephalegeretes.]*
C'est une plaisanterie fondée sur l'allusion à une Epithete qu'Homere donne à Jupiter qu'il appelle *Nephelegeretes* , c'est-à-dire, *qui assemble les nuées*; au lieu de dire donc *Nephelegeretes, assembleur de nuées*, le Poëte dit , *Cephelegeretes, assembleur de têtes*, pour dire que sa tête étoit si grosse, qu'elle

paroissoit faite de l'assemblage de plusieurs.

Qui tires ton bonheur de ta grosse tête.) Il est impossible de conserver la plaisanterie qui est dans le Grec, où le Poëte ne s'explique que par un seul mot, *μακάριε* qui signifie proprement *heureux*, mais par ce mot, Cratinus fait allusion au mot *καρὶ* qui signifie *la tête*, & à la particule *μά* qui est épitati-

assis au milieu de la ville , fatigué de la pesanteur de sa tête , & ne sçachant quel parti prendre dans le desordre où il a mis l'Etat , & que tantôt on voit sortir de sa tête monstrueuse des tonnerres & des éclairs avec un bruit épouvantable. Et Eupolis dans sa pièce , intitulée Demi , les Bourgs , en s'informant & demandant des nouvelles de chacun des Orateurs , qu'il feint revenus des Enfers , comme on lui nomme Pericles le dernier , répond , tu nous as amené la premiere tête du Royaume de Pluton , & celle qui vaut toutes les autres.

La plûpart des écrivains assûrent qu'il apprit la musique d'un certain Damon, dont ils veulent qu'on prononce la premiere syllabe breve. Mais Aristote prétend qu'il l'apprit de Pythocleides. Et pour ce Damon, il paroît que c'étoit un très-

Il apprend la musique.

que , c'est-à-dire , qui sert à augmenter & à grossir les objets.

Et que tantôt on voit sortir de sa tête monstrueuse.) L'Epithete que Teleclides donne à cette tête pour en marquer la grosseur , est plaisante , car il l'appelle ἐδεδεκλειον comme la comparant à une chambre où l'on pourroit manger à une table à onze lits.

La premiere tête du Royaume de Pluton , & celle qui vaut toutes les autres.] Le Poëte Grec dit tout cela en un seul mot κεφάλειον , qui signifie le total d'une chose. Et par ce mot , Eupolis fait allusion au mot κεφαλή qui signifie tête. Notre langue ne sçauroit conserver

la grace de ce passage par un seul mot , il suffit de la faire entendre.

Il paroît que c'étoit un très-habile homme en matiere de gouvernement.] Le Grec , dit un Sophiste très-habile , c'est-à-dire , un homme moitié Philosophe & moitié Rheteur , qui se mêloit d'enseigner à gouverner les Etats , quoi qu'il n'eût aucun usage , aucune experience de la politique , dont il n'avoit qu'une Theorie très-imparfaite. Ce terme a été expliqué dans les remarques sur la vie de Themistocle ; on peut voir ce qu'Aristote en a dit dans le dernier Chapitre de son dixième livre des Morales.

Un Sophiste très-habile.

Il est formé aux affaires par Damon

Damon banni du ban de l'Ostracisme.

Poète comique. Il avoit fait trente-deux Comédies.

Pericles disciple de Zenon d'Elée.

habile homme en matiere de gouvernement , & qui , sous le voile spécieux de la musique , cachoit au peuple sa grande capacité , & sa véritable profession. Il s'attacha à Pericles pour le former aux affaires, comme un maître de Palestre s'attache à un bon Athlete pour le bien dresser. Cependant il ne peut si bien se cacher que le peuple ne s'apperçût que sa lyre n'étoit qu'une couverture & qu'un prétexte ; il fut banni du ban de l'Ostracisme comme un homme inquiet qui se mêloit de trop d'affaires, & qui favorisoit les Tyrans, & par-là il devint l'objet des railleries des Poètes comiques. Platon dans une de ses pièces, introduit quelque personnage qui parle ainsi à Damon : *Premierement dis-moi , je te prie au nom des Dieux , est-il vrai que tu as été le Chiron de Pericles , comme on nous l'assure ?*

Pericles fut aussi disciple de Zenon d'Elée , qui

Et par-là il devint l'objet des railleries des Poètes.) C'est ce que signifie proprement ici παρὰ τὸν donner sujet aux Poètes de se réjouir, de plaisanter. Plutarque se sert de la même expression dans la vie de Timoleon , & dans celle de Lucullus. Ce mot signifie aussi quelquefois simplement divertir, réjouir, comme Casaubon l'a remarqué dans ses Notes sur Athénée, pag. 37.

Est-il vrai que tu as été le Chiron de Pericles ?) Le Poète joue sur le mot Chiron , qui en Grec est un nom propre , & un comparatif

qui signifie, *plus méchant*. D'ailleurs, il veut faire entendre à Pericles qu'il aura le sort d'Actéon , nourrisson de ce Centaure , & qu'il sera déchiré par son peuple, comme Actéon fut mis en pièces par ses chiens.

Pericles fut aussi disciple de Zenon d'Elée , qui traitoit de la Physique à la maniere de Parménide.) Ce Zenon d'Elée , ville d'Italie , & Colonie des Phocéens , suivoit les sentimens de Parménide, dont il avoit été Disciple , & qui l'avoit même adopté. Il avoit acquis beaucoup de réputation par

traittoit de la Physique à la maniere de Parmenide , & qui s'étoit fait une telle habitude de refuter tout ce qu'on opposoit à ses raisons , que par ses argumens invincibles , il désarmoit ceux qui dispuoient contre lui , & les réduisoit à ne pouvoir se défendre , comme Timon le Phliasien le fait entendre dans ces Vers : *Zenon est invincible, soit qu'il dispute pour ou contre , & il ne trompe jamais. Il connoît l'Univers comme s'il l'avoit arrangé lui-même*

Mais celui qui fut le plus assidu auprès de Pericles , qui lui donna cette grandeur d'ame , & cette fierté trop grande & trop roide pour un Etat Démocratique , en un mot , celui qui lui éleva le cœur & l'esprit , & qui lui inspira cette gravité & cette majesté qui éclatoient dans ses mœurs & dans ses manieres , ce fut Anaxagore le Clazomenien , que l'on appelloit de son tems *l'intelligence*, soit pour marquer l'admiration qu'excitoient la profondeur & la subtilité de son esprit dans les

Fierté peu convenable dans un état Démocratique.

Pericles disciple d'Anaxagore.

Il étoit de Clazomene , ville de l'Asie Mineure.

Anaxagore appelé l'Intelligence, & pour quoi.

son sçavoir ; mais il se rendit encore plus illustre par son courage , car il conspira contre le Tyran de sa patrie , qui le fit piler dans un mortier , & sa mort acheva ce qu'il avoit commencé , car ses Citoyens se jetterent sur le Tyran , & le lapiderent. Il ne faut pas le confondre avec Zenon de Citiée , fondateur de la secte des Stoïciens qui ne vécut que long-tems après.

Par ses argumens invincibles il

désarmoit ceux qui dispuoient contre lui.) Il dispuoit d'ordinaire sur le mouvement , car il soutenoit , comme Parmenide , qu'il n'y en avoit point , & qu'il paroïssoit seulement y en avoir , mais ses raisons n'ont pas été si invincibles , qu'Aristote ne les ait solidement refutées dans le VI. livre de sa Physique , aussi étoient-elles moins des raisons que des subtilitez & des sophismes.

découvertes de la nature , & qui effectivement paroiffoit prodigieux , foit parçe qu'il avoit établi le premier , que le principe de l'arrangement de l'Univers n'étoit ni la Néceffité, ni la Fortune , mais une intelligence pure & fimple, qui avoit démêlé & feparé les parties homogenes & femblables de l'ancien chaos.

Pericles enrichi de grandes connoiffances par le commerce d'Anaxagore.

Car la connoiffance des chofes celeftes contribue beaucoup à la véritable éloquence, comme Ciceron l'a reconnu.

Pericles rempli d'une extrême admiration pour ce grand Philofophe , & enrichi par ce commerce de la connoiffance de la nature & de toutes les chofes celeftes , eut non-feulement , comme l'on peut penfer , l'ame élevée & une éloquence fublime , éloignée de toute affectation , & qui n'avoit rien de bas ni de populaire , mais encore une conftance & une fermeté de vifage, dont le rire n'a-

Soit parçe qu'il avoit établi le premier, que le principe de l'arrangement de l'Univers, n'étoit ni la Néceffité, ni la fortune, mais une intelligence.] Avant Anaxagore les Philofophes s'étoient fort tourmentez pour connoître le véritable principe de l'arrangement du monde , & ce qui avoit démêlé le premier chaos. Les uns établiffoient pour principe , *la neceffité* , c'est-à-dire , qu'ils concevoient que la nature des corps avoit feule operé cet arrangement, les peſants étant allez en bas par néceffité , & les legers ayant pris le deffus par la même néceffité. Les autres, peu touchez de ce raifonnement , dont l'erreur étoit fenſible , avoient recours à la For-

tune , ce qui étoit encore plus infenſé. Anaxagore fut le premier qui prouva que cet arrangement ne pouvoit être que l'effet d'une intelligence fupérieure & très-différente de la matiere.

Mais encore une conſtance & une fermeté de vifage.] Plutarque reconnoît ici qu'un vifage affûré , une démarche douce & tranquille , & la modeltie dans fon port & dans ſes habits , ſont les effets d'une connoiffance fort étendue & d'un eſprit fort inſtruit , & cela eſt certain , le contraire eſt la marque ſûre d'un petit eſprit , qui ne ſe connoît pas lui-même , comme Plutarque l'a remarqué ailleurs.

doucissoit jamais la sévérité, une démarche douce & tranquille, tant de modestie dans son geste, dans son port & dans ses habits, que lorsqu'il parloit en public, la passion la plus violente ne les dérangeoit jamais, une voix ferme & exempte de toute sorte de trouble, & plusieurs autres choses qui étonnoient tous ceux qui le voyoient.

On raconte à ce propos qu'il y eut une fois un méchant garnement, qui pendant tout un jour vomit contre lui mille injures, ce qu'il souffrit très-patiemment, sans répondre une seule parole, se tenant toujours dans la place, & continuant de dépêcher les affaires pressées. Sur le soir il se retira tout doucement, & sans faire aucun bruit, cet insolent le suivant toujours & l'accablant de toutes sortes d'outrages. Quand il fut sur le seuil de sa porte, la nuit étant déjà toute noir, il ordonna à un de ses Esclaves de prendre un flambeau, & d'aller reconduire & remener cet homme jusques dans sa maison. Cependant le Poète Jon écrit que dans toutes les manieres de Pericles il y avoit beaucoup d'orgueil & d'arrogance, & que sa magnanimité & cette grandeur d'ame étoient fort mêlées de vanité & de mépris pour les autres, & il louë extrêmement la civilité, la souplesse & l'honnêteté de Cimon.

Mais laissons ce Poète, qui fait tant d'efforts

*La patience & la
modération de Pe-
ricles.*

Jon, Poète tragique

Qui fait tant d'efforts pour attacher à la vertu une fin satyrique, comme on faisoit anciennement aux représentations des Tragedies.) On avoit entierement perdu la grace & la beauté de ce passage en le

*Réponse de Zenon
à ceux qui accu-
soient d'orgueil Pe-
ricles.*

*Superstition , fille
de l'ignorance.*

*Véritable dévotion
toujours accompa-
gnée d'esperance &
de confiance.*

pour attacher à la vertu une fin satyrique , com-
me on faisoit anciennement aux anciennes repré-
sentations des Tragedies. Zenon répondoit fort
bien à ceux qui appelloient la gravité de Peri-
cles , un faste & un orgueil excessif ; car il les ex-
hortoit à être orgueilleux comme lui , prétendant
que cette imitation produiroit insensiblement
dans leur cœur l'amour des belles choses , & qu'elle
les y accoutumeroit. Mais ce ne fut pas là le seul
fruit que Pericles tira du commerce d'Anaxa-
gore , on peut dire qu'il apprit de lui à fouler aux
pieds la superstition , qui par le moyen des signes ,
qui arriverent dans le Ciel , jette la frayeur dans
l'esprit de ceux qui n'en connoissent pas les causes ,
& qui sont toujours tremblants & éperdus sur
tout ce qui regarde la Divinité , à cause de leur
profonde ignorance , que la Philosophie naturelle
peut seul dissiper , en faisant naître , au lieu de
cette superstition toujours allarmée & inquiète ,
une véritable & ferme dévotion toute remplie
d'esperance & de confiance.

traduisant mal. Plutarque dit que
le poète Jon , en écrivant que la
magnanimité & la grandeur d'a-
me de Pericles étoient accompa-
gnées d'une bonne opinion de
lui-même , & de beaucoup de
mépris pour les autres , imite les
anciens poètes Tragiques , qui ,
dans les disputes publiques , fai-
soient jouer des trois & quatre
Tragedies chacun , dont la der-

niere étoit toujours une Trage-
die appelée *Satyrique* , parce que
parmi les Rois & les Heros , ils y
introduisoient des satyres pour
railler & pour plaisanter , comme
nous le voyons encore par le Cy-
clope d'Euripide , qui est la seule
pièce satyrique qui nous reste des
Anciens ; cette comparaison est
très-juste & très-belle.

On

On dit qu'on apporta un jour à Pericles de sa maison de campagne un bellier qui n'avoit qu'une corne, & que le devin Lampon voyant cette corne très-forte & très-solide au milieu du front, dit que toute la puissance qui étoit alors partagée en deux factions; l'une de Thucydide, & l'autre de Pericles, se réuniroit dans la personne de celui chez qui ce prodige étoit arrivé. Mais Anaxagore ayant fait la dissection de la tête du bellier, fit voir que le cerveau ne remplissoit pas toute la capacité du test, & qu'étant pointu comme un œuf, & également détaché des deux côtes des parois du crane, il aboutissoit par la pointe justement au lieu où commençoit la racine de cette corne. Tous les assistans admirerent sur l'heure la grande capacité d'Anaxagore; mais bientôt après on exalta merveilleusement celle de Lampon, lorsque par la chute & par la ruine de Thucydide, toutes les affaires de la République passerent entre les mains de Pericles seul.

Prodige arrivé dans la maison de Pericles.

Explication que le devin Lampon en donne.

De Thucydide, fils de Melesias.

Anaxagore explique la cause de ce prodige par la dissection.

Rien n'empêche pourtant, à mon avis, que le Philosophe & le Prophete n'ayent également bien rencontré, l'un ayant fort bien découvert la cause du prodige, & l'autre ayant fort bien prédit la fin. En effet, le but & la profession du Philosophe, c'est d'examiner & de voir d'où proviennent les choses, & comment elles se font, au lieu que le seul objet du Devin est de prédire ce qu'elles présagent. Et ceux qui prétendent que la

Et ceux qui prétendent que la découverte de la cause naturelle,

La connoissance de la cause ne détruit pas l'effet du signe.

découverte de la cause naturelle détruit le signe, ne s'apperçoivent pas qu'en abolissant la signification des prodiges célestes, ils détruisent en même tems toute la vertu des Symboles & des signes artificiels, comme le son des bassins, la lumière des fanaux, & l'ombre des aiguilles des ca-

détruit le signe, ne s'apperçoivent pas, &c.) Plutarque a raison, rien n'arrive dans le monde qui n'ait une cause marquée, & la connoissance de cette cause, n'empêche pas que ce qui arrive ne puisse être un signe, à l'égard du tems, du lieu & de la conjoncture, autrement il s'ensuivroit qu'un prodige seroit signe quand on en ignorerait la cause, & cesseroit de l'être quand on la sauroit, ce qui est absurde; la cause efficiente ne détruit pas la cause finale.

Qu'en abolissant la signification des prodiges célestes, ils détruisent en même tems toute la vertu des Symboles & signes artificiels.] Ce raisonnement de Plutarque est très-juste; mais, dira-t-on, ces signes artificiels ne sont tels, & ne signifient que par la Loi, comme parlent les anciens, c'est-à-dire, par le consentement des hommes. Cela est vrai; les prodiges célestes sont aussi conduits par une loi supérieure, c'est-à-dire, par la Providence, qui, étant maîtresse des causes, leur fait produire leurs effets quand il lui plaît, pour signifier telle & telle chose, comme un homme élève

un fanal sur une tour pour marquer aux vaisseaux une route sûre. Dans les saints Prophetes, combien voit-on de choses simples & naturelles, dont on connoît les causes, & qui cependant ne laissent pas d'être des signes certains de ce qui doit arriver. Mais qui est-ce qui expliquera ces signes? Nous qui sommes instruits par la vérité même, & qui avons sur cela des lumières plus sûres que celles des Payens, nous savons que c'est Dieu seul qui en donne l'intelligence, & que par conséquent il est impossible qu'il y ait un art de Divination. Et je l'ai prouvé dans un autre ouvrage, que j'espère de donner bientôt au public.

Le son des bassins.] C'est comme nous dirions aujourd'hui le son des trompettes ou des tambours, car les Grecs se sont servis quelquefois de bassins d'airain dans les troupes, & les Romains s'en servoient pour appeller les Athletes aux exercices, comme cela paroît par ce passage de Cicéron dans le II. liv. de l'Orateur, sect. V. *Et hoc ipso tempore, cum omnia gymnasia philosophi teneant, tamen eorum auditores discum an-*

drans folaires ; car toutes ces choses ont leur cause marquée & leur préparation , & cependant elles ne laissent pas d'être des signes. Mais peut-être est-ce une matiere qui demande un autre Traité.

Pericles étant encore fort jeune redoutoit extrêmement le peuple , car il ressembloit fort de visage à Pisistrate , & il voyoit bien que les plus vieux de la ville étoient encore plus frappez de cette ressemblance , en considerant la douceur de sa voix , sa grande facilité à parler , & la volubilité de sa langue. Et comme il étoit d'ailleurs fort riche , & d'une naissance illustre , & qu'il avoit beaucoup d'amis très-puissans , il craignoit d'être banni du ban de l'Ostracisme , c'est pourquoi il ne se mêloit point du tout des affaires publiques ; seulement il témoignoit beaucoup de courage à la guerre , & cherchoit les plus grands dangers. Mais voyant Aristide mort , Themistocle chassé , & Cimon retenu la plûpart du tems hors de la Grece par des guerres étrangères , alors il s'attacha entièrement au menu peuple , préférant la multitude des pauvres , au petit nombre des Nobles & des riches. Véritablement ce choix répugnoit à son naturel , qui n'étoit nullement populaire , mais il le fit à mon avis par deux raisons ; Car craignant qu'on ne le soupçonnât d'affecter

Pericles craignoit le peuple , & pour-quoi.

Car ce ban n'étoit établi que contre ceux dont on craignoit le crédit.

Il s'attache au peuple , quoiqu'il ne fût nullement populaire.

Ses raisons.

*dire quàm philosophum malunt, qui mis disputantem philosophum om-
simul ut increpuit in media oratio- nes unctiois causa relinquant.
ne , de maximis rebus & gravissi-*

la tyrannie , & voyant d'un autre côté Cimon attaché au parti des Nobles , & extrêmement bien voulu des plus gens de bien de la ville & des principaux citoyens , il chercha dans le peuple de la sûreté pour lui-même , & du crédit & de l'autorité contre Cimon.

*Il change toutes
ses manieres.*

En même tems il changea toutes ses façons de faire , & sa maniere de vivre. Jamais il ne paroissoit dans les rues que pour aller à la place ou au Conseil ; il renonça tout d'un coup à tous les festins , aux assemblées & aux autres plaisirs de cette nature , auxquels il étoit accoutumé , & pendant tout le tems qu'il gouverna la République , qui fut assez long , on ne le vit jamais aller souper chez ses amis , qu'une seule fois aux nôtres d'Euryptoleme son proche parent. Encore n'y demeura-t'il que jusqu'aux libations, après quoi il se retira ; car ces sortes de réjouissances qu'on fait ensemble , démontent la gravité la plus ferme & la plus composée , & il est bien difficile de conserver dans une familiarité si grande , toute sa gloire & toute sa dignité. Il est pourtant certain que d'une véritable vertu , ce qui paroît toujours le plus beau , c'est ce qui est le plus exposé en vûe ; & les gens de bien ne peuvent jamais paroître si grands ni si admirables aux yeux des Etrangers , qu'ils le paroissent à ceux qui sont journellement les témoins de leur vie privée. Cependant Pericles , pour éviter le dégoût du peuple , suite ordinaire du trop grand commerce

*Le repas finissoit
par les libations, &
après les libations
on commençoit à
boire.*

*La dignité se con-
serve difficilement
dans la familiari-
té.*

*Dans une véritable
vertu , ce qui est le
plus beau , c'est ce
qui est le plus ex-
posé en vûe.*

*Dégoût, suite or-
dinaire du trop
grand commerce.*

qu'on a avec lui , ne l'approchoit que par intervalles; il ne cherchoit point à parler devant lui sur toutes les affaires qui se présentoient , & ne paroïssoit point en public légèrement ; mais il se reservoit pour les grandes occasions, comme Critolaus dit du vaisseau de Salamine. Et pour les affaires de moindre importance , il les faisoit par l'entremise de ses amis , & par quelques Orateurs qu'il avoit en sa disposition , du nombre desquels on dit qu'étoit Ephialte, celui qui ruina la puissance de l'Areopage , en versant à pleine coupe , pour me servir des termes de Platon , & sans aucun menagement, la liberté à ses citoyens, ce qui rendit , comme disent les Poëtes comiques , le peuple si fier & si effrené , que comme un jeune cheval qui n'a plus de bride , il ne voulut plus obéir , & commença à mordre l'Eubée & à sauter & bondir sur toutes les Isles.

Pericles donc cherchant à accommoder son langage & son style à sa maniere de vivre , & à la grandeur de ses sentimens , comme un instrument digne de lui , se servoit fort à propos de ce qu'il avoit appris d'Anaxagore , & mettoit , pour

*Dans le VIII. liv.
de la République.*

Amiot a fort mal
rendu cet endroit.

Comme Critolaus dit du vaisseau de Salamine.) Ce vaisseau de Salamine étoit un vaisseau sacré , dont les Athéniens ne se servoient qu'en des occasions extraordinaires , comme celle d'envoyer chercher leurs Généraux à qu'ils vouloient faire le procès. Ainsi la comparaison que Plutarque fait

de ce vaisseau avec Pericles , qui ne paroïssoit que dans les grandes occasions, est fort juste.

Et mettoit , pour ainsi dire , la physique à la teinture de la Rhétorique.] J'ai cru devoir conserver en notre langue l'expression figurée de Plutarque, qui me paroît fort belle & fort juste. Mettre la

*Physique mise à
la teinture de la
Rhétorique.*

*Pericles, pourquoi
appellé Olympien.*

ainsi dire, la Physique à la teinture de la Rhétorique. Ainsi joignant, comme dit le divin Platon, à un heureux naturel cet esprit sublime & capable des plus hautes conceptions, qu'il avoit tiré de ces connoissances si relevées, & rapportant à l'art de bien parler tout ce qu'il sçavoit, & qui pouvoit y convenir, il surpassa infiniment tous les autres Orateurs; c'est pourquoi on écrit qu'on lui donna le surnom d'*Olympien*, quoique d'autres prétendent qu'il ne lui fut donné qu'à cause des édifices publics dont il orna la ville d'Athènes, ou même qu'à cause de la puissance & de l'autorité qu'il eut dans la République pendant la guerre & pendant la paix. Mais il n'est pas impossible, & rien n'empêche que toutes les grandes qualitez de ce Personnage n'aient concouru à faire relever sa gloire par ce magnifique surnom.

*La grande idée
que l'on avoit de
son éloquence.*

Il est vrai que les Comedies des Poètes de ce tems-là, qui ont jetté contre lui beaucoup de traits fort picquants, tantôt par pure plaisanterie, & tantôt sérieusement, marquent que son éloquence seule lui valut ce glorieux titre; car ils disent tous que lorsqu'il parloit devant le peuple, il sortoit de sa bouche des tonnerres & des éclairs, & que sa langue lançoit la foudre, & sur

Physique à la teinture de la Rhétorique, ce n'est autre chose, qu'orner, embellir, colorer des couleurs de la Rhétorique, les raisons qu'on tire de la connoissance de la Physique.

Ainsi joignant, comme dit le divin Platon, à un heureux, &c.) C'est à la fin du Phedre de Platon, où ce Philosophe établit, que pour être véritablement éloquent, il faut joindre à un heu-

la force de son éloquence, on rapporte un mot que Thucydide, fils de Melesias, dit en plaisantant. Ce Thucydide étoit un des principaux de la ville & des plus honnêtes gens, & il fut fort long-tems à la tête du parti opposé à Pericles dans le gouvernement de la République ; le Roi Archidamus lui ayant demandé un jour, lequel étoit le meilleur lutteur de lui ou de Pericles, il lui répondit, *quand je l'ai jetté par terre, il soutient qu'il n'est pas sous moi, & en fait convenir tous ceux qui nous regardent.*

Il est pourtant certain que Pericles étoit si circonspect, & si timide quand il s'agissoit de parler, qu'il n'alloit jamais à son Tribunal qu'il ne priât les Dieux de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment, rien qui ne fut nécessaire & qui ne convînt à son sujet. Il n'a laissé de lui que quelques Décrets ; & l'on rapporte seulement quelques-uns de ses bons mots en fort petit nombre, comme celui qu'il

Cette timidité est très-compatible avec l'éloquence. Priere remarquable de Pericles.

reux naturel, une connoissance générale de la nature, de même que pour être excellent Medecin, ce qu'il prouve par un passage d'Hippocrate dans son traité de la nature humaine.

Qu'il n'alloit jamais à son Tribunal, qu'il ne priât les Dieux de lui faire la grace de ne rien dire imprudemment.] Ce passage semble combattre ce que Suidas avance, que Pericles fut le premier qui ait écrit ses discours publics avant que de les prononcer, au lieu que tous les autres Orateurs parloient

sur le champ. Cette priere de Pericles ne convient qu'à un Orateur qui parle sans préparation. Il ne faut pas oublier ici que Quintilien attribue à Pericles une priere plus politique ; car il assure que Pericles prioit les Dieux qu'ils lui fissent la grace de ne rien dire qui ne fût agréable au peuple.

Il n'a laissé de lui que quelques décrets.] Le témoignage de Plutarque prouve que les harangues, qu'on avoit en ce tems-là sous le nom de Pericles, passoient pour

*Quelques-uns de
ses bons mots.*

*Lorsque Pericles
prit Samos.*

*Ceux qui mou-
roient pour leur pa-
trie étoient honorez
comme des Dieux.*

*Thucydide l'Histo-
rien dans son second
livre.*

dit sur l'Isle d'Egine, qu'il falloit l'ôter, comme la
chassie de l'œil du Pirée. Une autre fois il dit, qu'il lui
sembloit voir la guerre qui venoit du côté du Pelopone-
se, & qui s'avançoit à grands pas. Un jour comme
il s'embarquoit avec Sophocle, qui partageoit
avec lui le commandement de l'armée, celui-ci
se mit à louer extrêmement la beauté d'un jeune
garçon, & Pericles lui dit, *Sophocle, un Général doit
avoir non-seulement les mains pures, mais les yeux aussi.*
Sterimbrotus écrit que dans l'Oraison funebre
qu'il fit de ceux qui avoient été tuez à la guerre
de Samos, il dit qu'ils étoient devenus immortels com-
me les Dieux mêmes. Car, ajoûta-t'il, nous ne voyons
pas les Dieux; mais par les honneurs qu'on leur rend &
par les biens infinis dont ils jouissent, nous jugeons qu'ils
sont immortels. Ceux qui sont morts pour leur pays, ne
partagent-t'ils pas avec eux tous ces avantages?

Thucydide décrit le gouvernement de Peri-
cles comme une espèce d'Aristocratie, à qui on
donnoit le nom de Démocratie, ou Gouverne-
ment populaire, mais qui étoit en effet un état
Monarchique gouverné par le premier de la Ré-
publique, qui seul avoit toute l'autorité. Et plu-
sieurs autres écrivent qu'il fut le premier qui fit

des ouvrages supposez, aussi Quin-
tilien n'y trouvoit-t'il rien qui
répondît à cette haute réputation
d'éloquence. Liv. 3. chap. 1.

*Et par les biens infinis dont ils
jouissent.*] En effet, les biens dont
la nature Divine jouit, sont si

grands, qu'ils ne peuvent conve-
nir à une nature mortelle. Ce ju-
gement de Pericles est donc très-
bien fondé, & très-conforme à
l'idée que la saine Théologie don-
noit des Dieux,

partager

partager aux Citoyens les terres conquises, qui leur fit distribuer pour leurs jeux & pour leurs spectacles les deniers publics, & qui leur attribua des salaires pour toutes les fonctions publiques, ce qui fut une très-mauvaise coutume ; car ces nouveaux établissemens rendirent le peuple somptueux & dissolu, au lieu qu'auparavant il étoit sobre & modeste, & se contentoit de gagner sa vie à la sueur de son front ; voyons donc la cause de ce changement par les choses mêmes.

Tout ce qui rend le peuple somptueux, & lui fait haïr le travail & la modestie, est toujours mauvais.

Au commencement, comme nous l'avons déjà dit, pour contre-balancer le crédit & la gloire de Cimon, Pericles tâchoit de se concilier la faveur du peuple, mais il ne pouvoit égaler la grande dépense de Cimon, qui par ses richesses immenses se trouvoit en état de secourir & d'assister les pauvres, & qui en effet appelloit tous les jours à sa table les plus nécessiteux d'entre les Citoyens, habilloit ceux qui étoient vieux, & ôtoit les haies & les clôtures de ses jardins & de ses héritages, afin qu'ils fussent ouverts à ceux qui voudroient y aller cueillir des fruits. Pericles se voyant donc surpassé par son rival, dans les bonnes grâces du peuple, eut recours à ce partage des terres & des finances, par le conseil de Demonides de l'Isle d'Ios, comme le rapporte Aris-

Générosité & charité de Cimon pour les pauvres.

La vie de Pericles dans le partage des terres.

Par le conseil de Demonides de l'Isle d'Ios.] Ios, une des Isles Sporades dans la mer Egée, & célèbre sur tout par le tombeau d'Homere. Mais au lieu de *Ἰνδῆν* de l'Isle d'Ios, quelque sçavants ont corrigé *Ὀϊαδῆν*, c'est-à-dire ; du bourg d'Oia, qui étoit un bourg de l'Attique, où ce Demonides étoit né.

tote, & par ces distributions de deniers, qu'il répandoit dans les Theatres & dans les Tribunaux, & par cette espece de pensions, qu'il donnoit aux dépens du trésor, & autres largesses, il gagna & corrompit si bien la populace en peu de tems, qu'il s'en servit contre le Tribunal de l'Areopage, dont il n'étoit pas, parce que le sort ne lui étoit jamais échu d'être, ni Archonte, ni Thesmothete, ni Roi des Sacrifices, ni Polemarque; car de toute ancienneté, ces offices étoient donnez par sort, & ceux qui y avoient bien servi, montoient à l'Areopage. Voilà pourquoi la faction de Pericles se trouvant la plus forte, il opprima tellement ce Tribunal, qu'il lui ôta la connoissance de la plûpart des plus grandes affaires, par l'entremise d'Ephialte, & fit bannir du ban de l'Ostracisme, comme ennemi du peuple & ami des Lacedemoniens Cimon même, qui ne le cédoit à personne, ni en naissance, ni en biens, qui avoit remporté plusieurs grandes victoires sur les Barbares, & qui avoit rempli la ville de richesses & de dépouilles des ennemis, comme

*Comment on par-
venoit à être du
Senat de l'Areopa-
ge.*

*Pericles opprime
l'Areopage.*

*Il fait bannir
Cimon.*

Qu'il répandoit dans les Theatres & dans les Tribunaux.] Car il faisoit donner au peuple, tant pour sa place aux jeux, & tant pour son assistance aux Tribunaux, & au jugement des affaires.

D'être, ni Archonte, ni Thesmothete, ni Roi des sacrifices, ni Polemarque.] Il falloit avoir passé

par quelqu'une de ces charges; pour monter au Conseil de l'Areopage. Elles ont été expliquées dans la vie de Solon.

Il opprima tellement ce Tribunal.] Pericles s'attacha à ruiner l'Areopage, parce que ce Conseil faisoit la principale force des Nobles.

nous l'avons dit dans sa vie, si grande étoit l'autorité que Pericles avoit sur le peuple. Cet Ostracisme étoit un bannissement pour dix ans.

Dans le tems de cet exil, les Lacédémoniens étant entrez avec une grosse armée dans le territoire de Tanagre, & les Atheniens s'étant avancez contre eux, Cimon malgré son ban alla se mettre en bataille avec ceux de sa Tribu, voulant courir le même danger que ses Citoyens, & détruire par ses actions le reproche qu'on lui avoit fait de favoriser le parti de Lacedémone; mais les amis de Pericles s'étant liguez l'en empêchèrent & le forcerent de se retirer comme banni. Ce fut ce qui obligea Pericles à combattre cette journée-là avec une ardeur extrême, en n'épargnant point sa vie, & en s'exposant aux plus grands dangers. Aussi effaça-t'il par sa valeur tous ceux qui se trouverent à cette bataille. Les amis de Cimon, que Pericles accusoit d'être ses complices, y furent tous tuez.

Les Atheniens, voyant qu'ils avoient été battus sur leurs frontieres, se repentirent bien-tôt d'a-

*En Beotie, entre les
Fleuves Ismenus
& Asopus.*

*Cimon malgré son
ban se rend à l'ar-
mée.*

*Ils envoyèrent à
Athenes, & eurent
un ordre du Conseil
pour le faire retirer.*

Ce fut ce qui obligea Pericles à combattre.) Car, comme par ses amis il avoit empêché Cimon de combattre à la tête de sa Tribu, il voulut réparer cela par des actions éclatantes, en ne se menageant point, de peur que s'il venoit à être battu, on ne lui reprochât que c'étoit par sa faute, pour avoir rejeté par envie

& par jalousie le secours d'un Capitaine aussi expérimenté que Cimon.

I furent tous tuez.] Ils étoient cent, & Cimon, en quittant l'armée, leur recommanda de faire si bien leur devoir, que les services qu'ils rendroient en cette occasion servissent à leur justification & à la sienne. On peut voir dans la

Ils ne doutoient pas que tout le Peloponèse ne vint fondre sur eux au printemps.

Pericles consent au rappel de Cimon, & en dresse lui-même le Décret.

Les Lacedémoniens aimoient Cimon, & haïssient Pericles.

voir chassé Cimon , & mouroient d'envie de le rappeler , sur tout parce qu'ils s'attendoient bien que le Printems suivant ils auroient sur les bras une terrible guerre. Pericles s'étant apperçu de ce changement , ne balança point à leur donner cette satisfaction , & dresseant lui-même le Décret, il rappella Cimon , qui ne fut pas plutôt de retour , qu'il moyenna la paix entre ces deux villes , car les Lacedémoniens avoient autant d'affection pour lui , que d'aversión pour Pericles & pour les autres Gouverneurs.

Traité fait entre Pericles & Cimon.

Mais il y a des Auteurs qui disent que Pericles ne consentit à ce rappel , qu'après avoir fait sous main un traité avec Cimon , par l'entremise d'Elpinice , sœur de ce dernier. Ils convenoient par ce traité que Cimon avec deux cens vaisseaux iroit porter la guerre hors de la Grece , & ravager les Provinces du grand Roy , & que Pericles demeureroit maître dans la ville. On prétend aussi qu'Elpinice avoit déjà rendu Pericles un peu plus favorable à Cimon dans le tems qu'on travailloit à lui faire son procès , & qu'il aida beaucoup à lui sauver la vie , car le peuple avoit nommé Pericles parmi ses accusateurs. Et l'on raconte qu'Elpinice étant allée chez lui le prier & le sol-

vie de Cimon comment ils obéirent à cet ordre , & comment ils trouverent le moyen de combattre comme à la vûe de Cimon , quoi qu'absent.

Et qu'il aida beaucoup à lui sau-

ver la vie.] Il ne tint pourtant qu'à trois voix qu'il ne fût condamné à mort. On le condamna à une amende de cinquante talents , cinquante mille écus.

liciter pour son frere, Pericles lui dit en souriant : *Elpinice vous êtes bien vieille pour venir à bout d'une aussi grande affaire que celle-là.* Cependant le jour du jugement il ne se leva qu'une seule fois pour parler , ne toucha l'accusation que fort legerement , & par maniere d'acquiescement , & se retira après avoir fait moins de mal à Cimon que les autres parties. Comment donc peut-on ajouter foi à Idomenée , qui accuse Pericles d'avoir tué en trahison l'Orateur Ephialte , qui étoit son ami particulier , qu'il avoit toujours honoré de sa confiance , & qui avoit eu la principale part à tout ce qu'il avoit fait dans le Gouvernement de la République , & de l'avoir tué par l'envie & par la jalousie qu'il avoit contre sa réputation ? Je ne sçai d'où Idomenée avoit tiré toutes ces calomnies , qu'il vomit comme une bile noire contre ce personnage , qui peut bien n'être pas irrépréhensible en tout , mais qui certainement avoit de la magnanimité , & un amour sans bornes pour la gloire , qualitez incompatibles avec une passion aussi cruelle , aussi brutale que celle-là. La verité est comme Aristote même l'a écrit , qu'Ephialte s'étant rendu redoutable à la Noblesse , & poursuivant sans misericorde en toute occasion ceux qui avoient fait la moindre injustice au peuple , ses ennemis lui dresserent des embûches , &

Calomnie d'Idomenée contre Pericles réfutée.

Qualitez de Pericles.

Ephialte redoutable à la Noblesse.

Comment donc peut-on ajouter foi à Idomenée.] Idomenée de Lampsaque, disciple d'Epicure. Il avoit fait l'histoire des Disciples de Socrate , & une Histoire de Samothrace.

Il est assassiné par Aristodicus.

le firent assassiner par un certain Aristodicus de Tanagre.

Au siege de Citium , ville de l'isle de Cypre.

Dans ce même tems - là mourut Cimon , qui faisoit la guerre en Cypre ; & la Noblesse voyant Pericles au plus haut degré de la puissance , & fort au dessus de tous les autres Citoyens , chercha à lui opposer un homme , qui pût en quelque façon lui tenir tête , & empêcher cette grande autorité de dégénérer en Monarchie. Elle lui opposa donc Thucydide du bourg d'Alopece , beau-frere de Cimon , homme d'une sagesse éprouvée , qui n'avoit pas véritablement les grandes qualitez de Pericles pour la guerre , mais qui étoit plus grand Politique que lui , & plus propre à conduire & à manier à son gré les assemblées du peuple , & qui ne sortant jamais de la ville , & s'attachant toujours à combattre Pericles , & à le contredire dans tous les Tribunaux , eut bien-tôt retabli l'équilibre , car il empêcha les Nobles de se mêler & de se confondre avec le peuple , comme ils faisoient auparavant , ce qui avilissoit extrêmement leur dignité.

Les Nobles avançaient Thucydide , beau-frere de Cimon pour l'opposer à Pericles.

Thucydide , meilleur politique que Pericles.

Thucydide separe les Nobles du peuple.

Il lui opposa donc Thucydide du bourg d'Alopece , beau-frere de Cimon.] Je ne sçai pas où Amiot avoit pris que Thucydide étoit beau-pere de Cimon ; car il est constant que Cimon avoit épousé Isodicé , fille d'Euryptoleme , fils de Megacles , & cousin germain de Pericles. Ce qui a trompé les Traducteurs , c'est que le

mot Grec *καλὸς πατήρ* signifie effectivement *beau pere* , mais il signifie aussi *beau-frere* , qui a donné sa sœur en mariage. Thucydide & Cimon avoient cherché à se fortifier par cette alliance , contre le grand crédit de Pericles , auquel , après la mort de Cimon , Thucydide se trouva seul capable de tenir tête.

Les séparant donc de la populace , & rassemblant leurs forces devenues plus grandes par cette union , il en fit comme un juste contrepoids dans la balance. La division qui étoit avant lui , ressembloit proprement à ces pailles qui se trouvent quelquefois dans le fer , & marquoit seulement quelque éloignement entre ces deux factions , toujours prêtes à se séparer , mais non pas séparées ; au lieu que la contention & l'ambition de ces deux hommes frappant un très-grand coup sur la ville , la sépara entièrement en deux , & fit qu'une partie fut appelée le peuple , & l'autre les Nobles. Ce qui obligea Pericles à lâcher encore plus la bride au peuple , & à chercher à lui plaire en tout. Il ne se passoit point de jour qu'il ne leur procurât des spectacles , des banquets , des fêtes , ou autres divertissemens , cherchant à entretenir la ville dans des plaisirs honnêtes , dont les Muses fussent toujours.

Politique de Pericles pour se concilier le peuple.

Les Muses étoient toujours des divertissemens que Pericles donnoit au peuple.

D'un autre côté , il envoyoit tous les ans à la guerre soixante vaisseaux , sur lesquels un grand nombre de pauvres Citoyens étoient soudoyez huit mois de l'année , & travailloient à se rendre bons hommes de mer. De plus , il établit plusieurs colonies , & en envoya une de mille Citoyens dans la Chersonese , une de cinq cens à Naxe , une de deux cens cinquante à Andros , & une autre de mille dans le pays des Bisaltes en Thrace. Il en envoya aussi une nombreuse en Italie , quand on eut bâti Sibaris , qui fut appelée

*Deux bons effets
des Colonies.*

Thurii , ou la ville des Thuriens ; ce qu'il fit pour décharger la ville d'une multitude oysive , qui devenoit tous les jours plus dangereuse & plus suspecte par son oysiveté , pour subvenir aux nécessitez du peuple , & pour retenir les alliez dans la crainte & dans le respect , en établissant chez eux de véritables Atheniens , comme autant de garnisons qui les empêcheroient de penser à des nouveautez.

*Anciennes richesses
de la Grece.*

Mais ce qui fit le plus de plaisir à Athenes , & qui contribua le plus à son ornement , ce qui étonna le plus toute la terre , & qui seul peut servir de témoignage à la Grece que tout ce qu'on a dit de sa grande puissance & de ses anciennes richesses n'est point un conte , c'est la magnificence de ses Temples & de tous ses édifices publics. Aussi de tous les ouvrages de Pericles , ce fut celui que ses ennemis reprochoient avec le plus d'envie & de chaleur , & qu'ils décrioient le plus hautement dans les assemblées , où ils ne cessoient de publier , *que le peuple se deshonoroit , en s'attribuant l'argent comptant de toute la Grece , qu'il avoit fait venir de Delos où il étoit en dépôt ; que Pericles ne leur avoit pas même laissé le prétexte le*

Plaintes des ennemis de Pericles sur l'emploi qu'il faisoit des Finances en édifices publics.

Qu'il avoit fait venir de Delos où il étoit en dépôt.] Car tout l'argent que les villes de Grece devoient contribuer tous les ans pour faire la guerre contre les Medes , & tout celui qu'on tiroit des impôts , étoit déposé dans le

Temple d'Apollon à Delos sous la garde des Thresoriers nommez *Εκκλησιαστικὸν Θησαυροφυλάκην* Thresoriers des Grecs. Les Atheniens firent transporter ce trésor à Athenes , & Pericles en employa une grande partie en édifices publics.

plus

plus specieux , dont ils pouvoient couvrir leur injustice , & fermer la bouche à leurs accusateurs , qui étoit de dire qu'ils avoient transporté cet argent à Athènes pour une plus grande sûreté ; afin qu'il fût gardé dans un lieu fort & à couvert des Barbares ; Que la Grece ne pouvoit prendre cela que pour une violence insupportable qui lui étoit faite , & pour une tyrannie manifeste , en voyant que des deniers qu'elle avoit fournis par force pour la guerre , les Athéniens s'en servoient à dorer & à embellir leur ville , comme une femme superbe & glorieuse qui se charge de pierreries de grand prix , & qu'ils l'employoient à faire des Statuës très-magnifiques , & à élever des Temples , qui coûtoient des mille talens.

Trois millions.

Pericles au contraire remontróit aux Athéniens qu'ils n'étoient pas obligez de rendre compte à leurs Alliez de l'argent qu'ils en avoient reçu ; que c'étoit assez qu'ils les défendissent , & qu'ils éloignassent les Barbares , pendant que de leur côté ils ne contribuoient , ni soldats , ni chevaux , ni navires , & qu'ils en étoient quittes pour quelques sommes d'argent , qui , dès qu'elles sont délivrées , n'appartiennent plus à ceux qui les donnent , mais sont à ceux qui les reçoivent , pourvu qu'ils exécutent les choses dont ils sont convenus , & pour lesquelles ils les ont reçues. Il ajoûtoit que la ville étant suffisamment pourvue de tout ce qui étoit nécessaire pour la guerre , il falloit employer ses richesses à des ouvrages , qui étant achevez , produiroient une gloire immortelle , & qui , dans le tems qu'on y travailleroit , répandroient

Réponses de Pericles à ces plaintes.

Et à élever des Temples qui coûtoient des mille talens.] Car en effet le Temple de Minerve ap-

pellé le Parthenone , en avoit coûté autant , c'est-à-dire , trois millions de livres.

Utilité des édifices
publics.

L'unique moyen de
faire que le peuple
vive du trésor pu-
blic.

par tout l'abondance par la quantité de boutiques & d'ateliers qu'ils feroient ouvrir, & par la diversité infinie des choses nécessaires, qui en reveillant les Arts, & en obligeant chacun à mettre la main à l'œuvre, mettroient presque toute la ville à la paye du trésor, de manière qu'elle tireroit sa vie & sa subsistance d'elle-même, en ne faisant que s'embellir; que tout ce qu'il y avoit de gens forts & robustes, & en âge de porter les armes, étoient soudoyez à la guerre par le public; voulant donc que la populace qui n'étoit point enrollée, & tous les gens de métier participassent à cette distribution de deniers publics, & qu'ils n'y participassent pas les bras croisez & sans rien faire; il les avoit engagez à de grandes entreprises d'édifices, & à differens ouvrages de divers Arts, tous de longue exécution, afin de donner à ceux qui demeuroient dans leurs maisons un prétexte & un moyen de tirer du public les mêmes secours & les mêmes avantages que les matelots, les soldats, & ceux qui étoient en garnison dans leurs places; que puisqu'ils avoient toutes sortes de matériaux, le bois, la pierre, l'airain, l'yvoire, l'or, l'ébene & le cyprès, & toutes sortes d'ouvriers capables de mettre tous ces matériaux en œuvre, des Charpentiers, des Massons, des Forgerons, des Tailleurs de pierre, des Teinturiers, des Orfèvres, des Ebenistes, des Peintres, des Brodeurs, des Tourneurs, des gens propres à les amener & à les conduire par mer, comme des Marchands, des Matelots & des Pilotes expérimentez, & d'autres gens pour faciliter le transport par terre, des Charrons, Voituriers, Chartiers, Cordiers, tireurs de pierre, Parveurs, fouilleurs de mines, & que chacun de

ces métiers, comme un général, avoit sous lui une armée suffisante de travailleurs & de manœuvres, qui étoient comme autant de corps séparés pour servir à ces grands travaux, toutes ces différentes fonctions semoient & répandoient le gain sur toutes sortes de gens de tout âge & de tout sexe; que ces ouvrages étonnans dans leur grandeur, & inimitables dans leur beauté & dans leur grace, par l'émulation des ouvriers qui s'étoient efforcés de surpasser la magnificence du dessein, par les merveilles de l'Art & par l'excellence de l'exécution, s'étoient avancés avec une diligence si prodigieuse, que contre l'attente de tout le monde, qui pensoit qu'il n'y en avoit pas un auquel il ne fallût plusieurs âges, & une longue suite d'hommes se succédant les uns aux autres pour l'achever, on avoit vu, par un miracle surprenant, qu'ils avoient été tous portés à la dernière perfection pendant la fleur & la vigueur du gouvernement d'un seul homme.

*Diligence incroya-
ble avec laquelle
les édifices de Peri-
cles avoient été por-
tés à leur perfec-
tion.*

On dit pourtant que, comme le Peintre Agatharchus se glorifioit dans ce tems-là de la promptitude & de la vitesse avec laquelle il peignoit toutes sortes d'animaux, Zeuxis l'ayant entendu, lui dit, & moi je me glorifie de ma lenteur; car la facilité & la promptitude ne donnent pas aux ouvrages une grace solide & durable, & une parfaite beauté; mais le Tems associé avec le Travail assidu, leur donne une force capable de les con-

*Agatharchus Pein-
tre, se glorifioit de
sa promptitude, &
Zeuxis au contrai-
re de sa lenteur.*

*Défauts de la fa-
cilité & de la prom-
ptitude dans les ou-
vrages.*

*Effet du tems as-
socié avec le tra-
vail.*

Mais le Tems associé avec le Travail assidu.) Notre langue ne peut exprimer, au moins entre mes mains, toute la force de l'expression Grecque qui est admira-

ble. *μετὰ χρόνον καὶ κόπον*. Plutarque fait là une association du Tems & du Travail, & il considère le Travail, comme le créancier du Tems; en effet, c'est le tra-

*Véritable marque
des beaux ouvra-
ges.*

server & de les faire triompher des siècles : & c'est cela même qui rend encore plus admirables les ouvrages de Pericles, qui ont été achevez en si peu de tems, & pour une si longue vie. Car chacun d'eux dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoît déjà son antique, & aujourd'hui encore ils ont une fraîcheur de jeunesse, comme si on ne venoit que d'y mettre la dernière pierre, & qu'ils ne fissent que de sortir des mains de l'ouvrier, tant ils conservent encore une fleur de grace & de nouveauté, qui empêche que la violence du tems n'en ternisse la vûe, comme s'ils avoient en eux-mêmes un esprit toujours rajeunissant, & une ame exempte de vieillesse.

*Phidias Intendant
des édifices de Pe-
ricles.*

*Callicrates &
Ictinus grands Ar-
chitectes.*

*Ce Temple étoit
dans la citadelle
d'Athènes.*

*Coræbus Archi-
tecte.*

Phidias fut choisi pour avoir l'intendance de tous ces édifices, quoique les Athéniens eussent alors de grands Architectes, & de très-habiles ouvriers. En effet Callicrates & Ictinus firent le Parthenone à cent pieds, c'est-à-dire, le Temple de Pallas, qui avoit cent pieds en tout sens. Coræbus commença la Chapelle des Mystères & des Initiations à Eleusine, posa le premier rang de colonnes qui est à rez-de-chaussée, & les joignit à

vail qui prête au tems; ceux qui travaillent avec trop de facilité & de promptitude, ne prêtent point au tems, ils jettent & perdent.

Car chacun d'eux dans le moment même qu'il fut achevé, avoit une beauté qui sentoît déjà son antique.] Cet endroit est parfaitement beau. Voilà le coin auquel

il faut que tous les beaux ouvrages soient frappez, voilà leur véritable marque: quand ils sortent des mains de l'ouvrier, ils ont une beauté qui sent son antique; & quand ils sont vieux, ils ont un air de nouveauté, tel est le caractère de tous les ouvrages antiques & modernes que nous admirons aujourd'hui.

leurs architraves. Après sa mort, Metagenes du bourg de Xypete, mit le cordon, & plaça les colonnes qui sont au-dessus, & Xenocles du bourg de Cholargue, acheva le dôme, la lanterne qui est au-dessus du Sanctuaire, & Callicratides entreprit la longue muraille, dont Socrate dit qu'il avoit entendu proposer le dessein à Pericles. Et c'est de ce dernier ouvrage que Cratinus se moque dans une de ses Comédies, où il dit : *Il y a longtems que Pericles avance fort cette muraille en paroles, mais en effet il n'y touche point.*

Metagenes Architecte.

Xenocles Architecte.

Callicratides Architecte.

L'Odeon ou Théâtre de la Musique, qui a en dedans plusieurs rangs de sieges & de colonnes, & dont le comble s'étrecissant peu à peu, & s'inclinant tout à l'entour, finit en pointe, fut bâti, dit-on, sur le modèle du pavillon du Roi Xerxes, qui fut donné par Pericles même; c'est pourquoi Cratinus le raille encore dans sa pièce des Thraciennes, en disant, *Pericles le Jupiter à la tête d'Oignon s'avance, ayant dans son crane tout le Theatre de la Musique, & fort ravi d'avoir évité l'exil.* Ce fut alors que Pericles proposa avec beaucoup d'empressement un décret, par lequel il étoit ordonné qu'on célébreroit des jeux de musique à la fête des Panathénées, & ayant été élu juge, & distri-

L'Odeon bâti sur le modèle du pavillon de Xerxes.

Dont Socrate dit qu'il avoit entendu proposer le dessein à Pericles.] Socrate en parle dans le Gorgias de Platon, & il l'appelle la muraille du milieu.

Qui a en dedans plusieurs rangs de sieges & de colonnes.] La commodité du lieu faisoit que les Mu-

siciens, les Poètes, & autres s'y assembloient; & c'est ce qui lui donna le nom. On y tenoit aussi le marché au bled, & c'étoit-là que se discutoient toutes les affaires qui regardoient les bleds, & tous les procez pour les alimens qui étoient dûs.

*Ces prix se don-
noient aux dépens
de celui qui étoit en
charge.*

*L'Architecte Mne-
sicles.*

*Maïson de Pericles
guéri par miracle.*

*Créduité de Plu-
tarque.*

Minerve salutaire.

*Statuë d'or de Mi-
nerve faite par
Phidias.*

buteur des prix, il regla la maniere dont les Mu-
siciens devoient jouër de la flûte & de la lyre, &
chanter. Les jeux de musique furent toujourns faits
dans ce Théâtre depuis ce tems-là. Le Portail &
le Vestibule de la citadelle furent achevez en cinq
ans par Mnesicles qui en étoit l'Architecte.

Pendant qu'on y travailloit, il arriva un acci-
dent merveilleux, qui fit voir que la Déesse, non
seulement ne s'opposoit pas à cet édifice, mais
qu'elle l'agréoit, & qu'elle l'honoroit de sa pro-
tection & de sa présence. Car le meilleur de tous
les ouvriers, & le plus affectionné, s'étant laissé
tomber de haut en bas, étoit à l'agonie, aban-
donné des Medecins, ce qui affligeoit & découra-
geoit extrêmement Pericles; mais la Déesse s'ap-
parut à lui en songe, & lui montra un remède
avec lequel il eut bientôt remis sur pied le
mourant. En mémoire de ce miracle, Pericles fit
faire la statuë de cuivre de *Minerve salutaire*, de
Minerve de la Santé, & la plaça dans la citadelle
près de l'autel, qui, à ce que l'on dit, y étoit au-
paravant. Mais Phidias fit la Statuë d'or de la
même Déesse, & l'on assure que son nom est écrit

*En mémoire de ce miracle, Peri-
cles fit faire la Statuë de cuivre de
Minerve salutaire.] Les Payens
faisoient par superstition les mê-
mes choses que les Chrétiens font
aujourd'hui par une devotion
fondée sur la vérité. Ce sont tou-
jours les mêmes idées. Pausanias
parle de cette Statuë de Minerve*

*salutaire. Près de la Statuë de Dei-
trephes, dit-il, on voit la Statuë de
la Santé qu'on dit fille d'Escula-
pe, & celle de Minerve salutaire.*

*Mais Phidias fit la Statuë d'or
de la même Déesse.] Phidias fit la
Statuë qui étoit dans le Temple,
elle étoit d'ivoire & d'or. Pau-
sanias nous en a conservé la des-*

sur le piedestal ; car, comme nous l'avons déjà dit, il avoit l'intendance de tous les ouvrages par la protection & la bienveillance de Pericles, ce qui donna à l'un une très-mauvaise réputation & excita contre l'autre beaucoup d'envie, comme si Phidias eût fait voir à Pericles dans sa maison les plus belles Dames de la ville, qui se rendoient chez lui sous prétexte d'aller voir ses beaux ouvrages, & les Poètes comiques profitant de ce bruit, en prirent occasion de le décrier sur l'intemperance, car ils l'accuserent d'entretenir la femme de Menippus, son ami particulier & son Lieutenant, & lui jetterent d'infinis traits de raillerie sur les oyseaux, & particulièrement sur les Paons, que nourrissoit un de ses grands amis, appelé Pyrilampes, qu'on accusoit d'en faire des présens aux

*Reproches qu'on
faisoit à Pericles &
à Phidias.*

cription. La Déesse étoit debout & vêtue d'une tunique qui lui descendoit jusqu'au talon. Sur le devant de son Egide, de sa cuirasse, étoient la tête de Meduse d'yvoire & la victoire, elle tenoit une pique & avoit à ses pieds son bouclier, & un dragon qu'on croyoit Erichthonius. Sur le milieu de son casque étoit représenté le Sphinx, & aux deux côtes deux gryphons. On doit juger de la grandeur de cette Statue, par la grandeur de la victoire qu'elle avoit sur son Egide, & qui étoit d'environ quatre coudées, & par les quarante talents pesant d'or que Pericles assura qu'on y avoit employé, & qu'on pouvoit ôter & remettre.

Qu'on accusoit d'en faire des présens aux femmes dont Pericles recevoit des faveurs.) Ce passage est clair, cependant Palmerius sçavant homme & judicieux critique, a cru qu'il étoit très-obscur, & que le texte avoit besoin d'être corrigé. C'est pourquoi au lieu de *παῖ-
ρας, des Paons*, il lisoit l'accent sur la dernière *παράς*, qu'il explique des peaux de Paons avec leurs plumes, & il prétend qu'on reprochoit à ce Pyrilampes qu'il mettoit de ces peaux de Paons, au lieu de tapis sous les femmes qui alloient chez lui, comme des coussins de duvet, afin qu'elles fussent assises plus mollement, mais cela ne convient nullement ici. Pyrilampes étoit accusé de donner

*Réponse contre les
Poètes satyriques.*

*Stesimbrotus accu-
soit Pericles d'un
crime abominable.*

*Ce qui empêche
l'histoire de parve-
nir à la découverte
de la vérité.*

femmes dont Pericles recevoit des faveurs; mais qui s'étonnera que des hommes, dont la vie n'est qu'une profession publique de faire des piéces satyriques, & qui sont toujours prêts à sacrifier par leurs médisances la réputation des plus gens de bien à l'envie du peuple, comme à un mauvais Démon, ayent si mal parlé de Pericles, puisque même Stesimbrotus de Thafos a bien eu l'insolence de l'accuser faussement d'un crime abominable, en lui reprochant d'avoir eu un commerce criminel avec la femme de son propre fils; tant il est difficile, ou plutôt impossible, à l'histoire de parvenir à la découverte de la vérité. Car si elle est écrite après plusieurs siècles, elle a contre elle l'antiquité des tems, qui lui dérobe la connoissance des choses passées; & si elle est écrite du vivant de ceux dont elle parle, la haine ou l'envie, ou la faveur & la flatterie la portent elle-même à corrompre & à déguiser la vérité.

Comme les Orateurs qui étoient de la faction de Thucydide, ne cessoient de se déchaîner & de crier contre Pericles, l'accusant d'avoir dissipé les Finances, & d'avoir perdu les revenus de l'Etat, Pericles demanda un jour au peuple en pleine

des Paons à ces Maîtresses de Pericles, parce que le Paon étoit un oiseau fort recherché & fort estimé.

Mais qui s'étonnera que des hommes dont la vie n'est qu'une profession publique de faire des piéces satyriques.) Ce passage est re-

marquable. Plutarque y enseigne avec beaucoup de sagesse le peu de foi qu'on doit ajouter aux railleries & aux médisances des Poètes comiques & des Poètes satyriques, dont le métier est de sacrifier souvent les plus honnêtes gens à l'envie qu'ils ont de
assemblée,

assemblée, s'il trouvoit qu'il eût trop dépensé. Et le peuple ayant répondu tout d'une voix, beaucoup trop. Eh bien ! répartit Pericles, ce sera donc à mes dépens, & non pas aux vôtres ; mais je serai le seul qui mettrai mon nom à la Dédicace de ces ouvrages dont vous vous plaignez. A ces paroles le peuple, soit qu'il admirât sa magnanimité, ou que plein d'émulation, il ne voulût pas lui céder la gloire de ces excellens ouvrages, se prit à crier plus haut encore, & à lui ordonner de prendre au Trésor de quoi fournir à tous les frais nécessaires sans rien épargner.

Quel amour pour la gloire dans un peuple d'ailleurs si corrompu.

Enfin il en vint avec Thucydide à une rupture si ouverte, qu'il falloit, ou le faire bannir du ban de l'Ostracisme, ou en être lui-même banni ; mais il l'emporta sur Thucydide ; il le chassa & dissipa par ce moyen la faction qui lui étoit opposée. Ainsi tout esprit de parti étant éteint, & la concorde & l'union rétablies dans Athenes, Pericles se rendit entièrement maître de la ville, & de toutes les affaires des Atheniens. Il dispo-

Pericles fait bannir Thucydide.

Pericles se rend maître absolu dans Athenes.

faire rire & de divertir le public.

Et le peuple ayant répondu tout d'une voix, beaucoup trop.) Il paroît par un passage de Thucydide, que le Trésor des Atheniens étoit de neuf mille sept cent galens, qui font vingt-neuf mil-

lions, cent mille livres, & que Pericles en avoit dépensé pour ces édifices publics, trois mille sept cens, c'est-à-dire, onze millions cent mille livres. Comment pouvoit-il donc proposer au peuple que ce seroit à ses dépens,

doit , non-seulement sur les Grecs , mais sur les Barbares , & qui étoit cimentée & fortifiée par l'obéissance & par la fidélité des nations soumises par l'amitié des Rois , & par des traitez faits avec plusieurs Princes.

Pericles revêtu de toute l'autorité, charge de manières.

Alors il commença à n'être plus le même , à ne plus se montrer si doux & si traitable , & à ne plus ceder & s'abandonner aux caprices & aux fantaisies du peuple , comme à toutes sortes de vents ; mais tirant les rênes de ce Gouvernement populaire , trop mou & trop effeminé , comme on hausse les cordes d'un instrument , qui sont trop lâches , il le convertit en un état Aristocratique , ou plutôt en une espèce de Royauté ; & allant lui-même toujours droit à ce qui étoit le meilleur , & se rendant irrépréhensible en toutes choses , il vint si bien à bout du peuple , qu'il le manioit à son gré. Tantôt par ses seuls avis & par ses conseils , il le portoit à faire volontairement ce qui lui étoit agréable , & tantôt quand il falloit user de force & de contrainte , il le menoit malgré lui à ce qui étoit le plus expédient , imitant en cela un sage Medecin , qui dans une maladie fort longue & fort inconstante , sçait prendre son tems pour donner à son malade des choses innocentes qui lui font plaisir , & pour le tourmenter ensuite à propos par des remedes vio-

Pericles se rend maître absolu du peuple.

Bon politique comparé à un sage Medecin.

sur-tout Plutarque disant dans la suite que Pericles n'avoit pas augmenté d'une seule drachme , les biens que son pere lui avoit laissez ?

lens & par de fortes medecines , seules capables de lui redonner la santé.

En effet , il n'étoit pas possible que dans un peuple si puissant , & qui jouïssoit d'un si grand Empire, il n'y eût beaucoup de passions & d'affections enracinées. Et il fut seul capable de le traiter adroitement & de le conduire , en se servant de la crainte & de l'esperance , comme de deux Gouvernaux , dont l'un retenoit & calmoit les emportemens & les fougues de la multitude , & l'autre dissipoit ses découragemens , & la ranimoit dans ses langueurs. En quoi il fit voir clairement que la Rhétorique, comme dit Platon, est la Reine des esprits, & que son principal artifice consiste à profiter des inclinations des hommes , & à émouvoir les passions, comme autant de cordes & de tons de l'ame toujours prêtes à répondre à tous les accords , pourvû qu'elles soient touchées par une main adroite & habile. Il est vrai que ce qui donnoit à Pericles cette grande autorité, ce n'étoit pas seulement la force de son éloquence , mais , comme dit Thucydide, la gloire & la réputation de sa vie & sa grande probité. Car il étoit si ennemi des présens , & méprisoit si fort les richesses , qu'ayant rendu sa ville , de grande qu'elle étoit , très-grande & très-riche, & ayant surpassé en puissance plusieurs Rois & plusieurs Tyrans même, dont quelques-uns ont laissé par Testament leurs Etats à leurs enfans , il n'augmenta pourtant pas d'une seule drachme

Il est impossible qu'un peuple puissant ne soit agité de beaucoup de passions vicieuses.

La crainte & l'esperance , les deux Gouvernaux des Etats.

La Rhétorique , la Reine des esprits. Dans le Phedre.

Les passions sont comme les cordes de l'ame.

Dans le II. livre

Désintéressement de Pericles.

le bien que son pere lui avoit laissé.

Poëte Comique.

*Grande durée de
l'autorité de Peri-
cles.*

*Pericles rendit
perpetuel en sa per-
sonne un pouvoir ,
qui avant lui étoit
annuel & borné.*

Thucydide décrit au vrai la grandeur de sa puissance , mais les Poëtes Comiques affectent par malice de la relever , en appelant ses amis & ses compagnons *les nouveaux Pisistratides* , & en voulant à toute force qu'on le fit jurer publiquement, qu'il renonçoit à la tyrannie, pour faire entendre par-là que son élévation n'étoit pas proportionnée à un Etat Démocratique , & qu'il avoit trop d'autorités. Teleclides écrit que les Atheniens lui avoient abandonné *les revenus de leurs villes pour en disposer*, & *les villes mêmes pour les lier & délier comme il jugeroit à propos*, qu'ils l'avoient fait le maître d'abattre ou de rebâtir leurs murailles , & qu'ils s'étoient démis en sa faveur du pouvoir de faire la paix & la guerre , & dépouillés de leurs forces , de leur puissance , en un mot , de toutes les richesses & de toute leur félicité. Et ce ne fut pas pour un moment , & pendant la faveur & la grace d'une administration , dont la fleur est ordinairement de peu de durée ; mais il conserva cette autorité pendant quarante ans entiers, & cela parmi les Ephialtes , les Leocrates , les Myronides, les Cimons , les Tolmidas & les Thucydides , & encore , après la ruine de ce dernier & sa fuite , il fut au-dessus de tous les autres pendant quinze ans ; & quoiqu'il eût rendu perpetuel & sans bornes en sa personne un pouvoir

Les nouveaux Pisistratides.) niens lui avoient donnez , s'em-
Comme nous dirions les satellites para de la Tyrannie , comme cela
des Tyrans. Car Pisistrate par le a été expliqué dans la Vie de
moyen des Gardes que les Athe- Solon.

qui auparavant étoit annuel & borné, il se conserva pourtant invincible & insurmontable aux richesses, quoique d'ailleurs il ne manquât pas d'application à faire valoir son bien; car pour éviter qu'on ne l'accusât de laisser dépérir par sa négligence ce que ses peres lui avoient laissé, & ce qu'il avoit légitimement acquis, ou de s'en laisser trop occuper ou embarrasser, il se réduisit à l'œconomie qui lui parut la plus exacte, & en même tems la plus facile. Chaque année il vendoit les fruits de ses terres tout à la fois, & du revenu il en envoyoit acheter au jour le jour ce qui étoit nécessaire pour la dépense ordinaire de sa famille, ce qui ne plaisoit point du tout à ses enfans lorsqu'ils furent en âge, & encore moins à ses femmes, qui trouvoient que leur entretien n'étoit pas suffisant, & qui se plaignoient de cette dépense mesquine, taillée par jour avec une regle si étroite, qu'on ne voyoit pas la moindre trace de l'abondance & de la superfluité qui regnent ordinairement dans les grandes maisons & dans les maisons opulentes, & que la dépense & la recette marchaient d'un pas égal, par compte & par mesure avec la dernière rigueur.

*Oeconomie de
Pericles.*

Il en envoyoit acheter au jour le jour ce qui étoit nécessaire.) Pericles n'aimoit donc pas les provisions, les regardant comme la source de la dissipation & du dégât. J'ai connu un habile Oeconomie, qui avoit gouverné long-tems la maison d'une grande

Princesse, & qui étoit dans le même sentiment. *On n'épargne gueres, disoit-il, ce que l'on trouve sous sa main en abondance.* Mais d'un autre côté les provisions ne manquent pas de bonnes raisons qui les justifient.

Evangelus domestique de Pericles, qui gouvernoit sa maison.

Difference de Pericles à Anaxagore.

Diogene Laërce écrit qu'il les donna à ses parens.

Difference entre un Philosophe contemplatif & un politique, sur le mépris des richesses.

Le politique, l'homme d'Etat a besoin du secours des richesses.

Celui qui gouvernoit ses affaires avec cette exactitude, c'étoit un ancien domestique, appelé Evangelus, homme très-entendu & très-habile, soit par lui-même, soit parce qu'il avoit été dressé par Péricles. Véritablement cette maniere de vivre étoit entierement opposée à la sagesse d'Anaxagore, qui par un enthousiasme divin, ou par une espece d'extase, qui le portoit vers le Ciel, & par une grandeur d'ame, qui lui faisoit mépriser tout ce qui tenoit à la terre, avoit quitté sa maison & laissé ses terres enfriche, & les avoit abandonnées aux bêtes & aux troupeaux. Mais à mon avis, il y a bien de la difference entre un Philosophe contemplatif & un Politique, qui est toujours dans l'action, & qui se mêle du Gouvernement d'une République. Le premier, pour vacquer à la contemplation des choses belles & honnêtes, n'employe que son esprit, qui n'a besoin d'aucuns instrumens hors de lui, ni d'aucune matiere étrangere; au lieu que l'autre appliquant & faisant servir sa vertu aux nécessitez des hommes & à l'utilité du public, a besoin du secours des richesses, qui deviennent pour lui des instrumens, non-seulement nécessaires, mais

Mais à mon avis, il y a bien de la difference entre un Philosophe contemplatif & un Politique.] Cette difference que Plutarque met entre le Philosophe & le Politique pour ce qui regarde les richesses, est très-sage & très-vraye,

Peu de chose suffit au Philosophe contemplatif, ainsi il peut mépriser le bien; mais le Politique a besoin du secours des richesses pour exécuter les choses qu'il entreprend pour le service de l'Etat,

honnêtes , comme elles le furent effectivement pour Pericles , qui s'en servit à soulager une infinité de pauvres Citoyens , & qui en secourut Anaxagore lui-même. Car on dit que ce Philosophe dans sa vieillesse se voyant négligé par Pericles , qui accablé d'affaires , n'avoit pas toujours le tems de penser à lui , se coucha la tête couverte de son manteau , dans la résolution de se laisser mourir de faim , & que Pericles en ayant été averti par hazard , courut à sa maison avec une extrême diligence , tout éperdu & désolé , & qu'il employa les prieres les plus tendres & les plus touchantes pour le porter à vivre , lui disant que ce n'étoit pas lui qu'il pleuroit , mais qu'il se pleuroit lui-même , s'il étoit assez malheureux pour perdre un ami si sage , si fidèle & si capable de lui donner de bons conseils dans les pressans besoins de la République. Alors Anaxagore se découvrant un peu la tête , lui dit , *Pericles , ceux qui ont affaire de la lumiere d'une lampe , ont soin d'y verser de l'huile.*

*Anaxagore dans
une grande pauvreté
dans sa vieillesse.*

*Mot d'Anaxagore
à Pericles.*

Sur ce que les Lacedémoniens commençoient à être jaloux de l'accroissement des Atheniens & à le supporter avec peine , Pericles , pour inspirer

Se coucha la tête couverte de son manteau.] C'étoit la coutume de se couvrir la tête lorsqu'on étoit dans le dernier désespoir , & qu'on renonçoit à la vie , les raisons en ont été expliquées dans la remarque sur ce Vers d'Horace. Liv. II, Sat. III.

*Nam male re gesta cum vellem
mittere operto*

Me capite in flumen.

*Car il faut que vous sçachiez que
mes affaires ayant mal tourné , com-
me j'étois sur le point de me jeter
dans la rivière la tête couverte.*

*Decret de Pericles
bien avantageux à
Athenes.*

encore plus de courage & plus de grandeur d'ame à ses Citoyens , & pour les accoutûmer à se porter d'eux-mêmes aux choses les plus grandes & les plus hautes , fit un Decret , par lequel il ordonna qu'on avertiroit tous les Grecs en quelque partie de l'Europe & de l'Asie qu'ils habitassent , & toutes les villes grandes & petites , d'envoyer incessamment à Athenes leurs députez pour consulter sur les moyens de relever les Temples qui avoient été brûlez par les Barbares , & de s'acquitter des sacrifices qu'on avoit voüez pour le salut de la Grece , lorsqu'on avoit combattu contre eux , comme aussi sur les expediens qu'il falloit prendre pour mettre un si bon ordre aux affaires de la marine , qu'ils pussent tous naviger sûrement , & vivre en paix les uns avec les autres.

On choisit donc pour cette ambassade vingt personnages , qui avoient chacun plus de cinquante ans. On en envoya cinq vers les Ioniens , & les Doriens d'Asie , & les Insulaires jusqu'à Lesbos & à Rhodes ; cinq vers les contrées de l'Hellespont & de Thrace jusqu'à Byzance ; cinq eurent ordre d'aller dans la Beotie , la Phocide & le Peloponese , & de remonter de-là par le pays des Locriens dans le continent superieur , & de le

D'envoyer incessamment à Athenes leurs députez.] La vûe de Pericles en cela étoit de faire reconnoître Athenes comme la maîtresse & la souveraine de tou-

tes les autres villes Grecques. Voilà pourquoi Plutarque regarde avec raison ce Decret comme une marque de l'esprit élevé de Pericles & de sa magnanimité.

parcourir

parcourir jusques à l'Acarnanie & à Ambracie , & les cinq derniers furent chargez de traverser l'Eubée , & d'aller vers les habitans du Mont Oeta , & ceux du golfe de Malée , & chez les Phthiotes , les Achéens & les Thessaliens , pour leur persuader à tous de se rendre à l'assemblée convoquée à Athenes , & d'assister aux délibérations qui s'y prendroient pour la paix & pour les affaires générales de la Grece. Mais toutes ces sollicitations furent inutiles , les villes ne s'assemblerent point , parce , dit-on , que les Lacedémoniens s'y opposèrent ; car ce fut dans le Peloponèse quel'on commença à rejeter la proposition. J'ai ajouté cela en passant pour faire connoître l'esprit élevé de Pericles & sa magnanimité.

Quant à ses expéditions militaires , il avoit acquis beaucoup de réputation , principalement par la sagesse & par la sûreté avec lesquelles il combattait. Car jamais il ne s'engageoit dans des affaires pleines d'incertitude , & où il y avoit plus de danger que d'apparence de succès , & il n'essaimoit , ni ne vouloit imiter les Capitaines , qui s'étant hazardez mal à propos , avoient pourtant eu une fortune brillante , & qui à cause des gran-

Pericles ne s'engageoit point à la guerre dans des affaires trop hazardeuses.

Jugement qu'il faisoit des Généraux temeraires & trop hardis.

Et pour les affaires générales de la Grece.) Il y a dans le texte une faute considérable par le vice d'une seule lettre, à savoir αὐτὰ. Ce mot est toujours pris en mauvaise part , c'est pourquoi il ne peut avoir lieu ici , j'ai suivi la leçon d'un M. αὐτοπραγία.

Parce , dit-on , que les Lacedémoniens s'y opposèrent.) Les Lacedémoniens , les seuls rivaux des Athéniens , connurent le but de Pericles , que je viens d'expliquer , & ne voulurent pas céder à Athènes un si grand honneur.

des batailles qu'ils avoient gagnées contre toute forte de raison , étoient regardez & admirez comme de grands Capitaines , & il disoit toujours à ses Citoyens , *que s'il n'y avoit que lui qui les menât à la boucherie , ils pouvoient compter qu'ils seroient immortels.*

Voyant que Tolmidas , fils de Tolmeus , enflé de ses victoires , & énorguëilli de la grande réputation qu'il s'étoit acquise par ses grands exploits , prenoit fort mal son tems pour entrer en armes dans la Beotie , & qu'il avoit engagé les jeunes gens de la ville les plus braves & les plus avides de gloire & d'honneur à le suivre comme volontaires, au nombre de plus de mille, outre les troupes réglées, il voulut le retenir , & n'oublia rien pour l'en détourner , lui disant en pleine assemblée ce mot si connu , *que s'il refusoit de croire Pericles , au moins ne feroit-il point de faute s'il vouloit attendre le Tems , qui est toujours le meilleur Conseiller & le plus sage.* Cette parole ne fut pas fort relevée sur l'heure même , & il n'en fut pas extrêmement loué ; mais peu de jours après , la nouvelle étant venue que Tolmidas avoit été défait à Coronée , & tué avec la plus grande partie des plus vail-

Le Tems , le meilleur de tous les Conseillers.

Voyant que Tolmidas , fils de Tolmeus , enflé de ses victoires.) Il avoit ravagé le Peloponèse , brûlé les vaisseaux des Chartagiens , battu les troupes de Sicyon , & pris Chalcis sur les Corinthiens.

Outre les troupes réglées.] Ces troupes réglées étoient des troupes des Alliez. Il n'y avoit d'Athenes que ces mille Volontaires, c'est-à-dire , qui s'étoient engagés librement.

Que Tolmidas avoit été défait.)

lants Atheniens , cela lui acquit une très-grande réputation avec la bienveillance du peuple , qui le regardoit comme un homme sage, & qui aimoit ses Citoyens.

De toutes les expéditions qu'il fit pendant qu'il fut Général , celle qui a été la plus louée , c'est celle de la Chersonese , qui fut très-salutaire à tous les Grecs de ce pays-là ; car non-seulement il fortifia leurs villes par une colonie de mille bons Atheniens qu'il y mena , mais il ferma encore l'Isthme par une bonne muraille avec des forts de distance en distance , depuis une mer jusqu'à l'autre , mettant par-là tout le pays à couvert des incursions des Thraces qui l'environnent ; & le délivrant d'une guerre très-fâcheuse , que cette Province avoit continuellement à soutenir , étant toujours exposée au voisinage de ces Barbares , & toujours travaillée des pilleries & des brigandages qu'exerçoient ceux de la frontiere & ceux du pays.

Mais ce qui lui attira le plus l'estime & l'admiration des étrangers , ce fut la course qu'il fit autour du Peloponese avec cent vaisseaux , étant parti du port de Peges sur la côte de Megare. Car

L'expédition de Pericles la plus louée.

Ce qui lui attira le plus l'admiration des étrangers.

Cette défaite arriva la seconde année de l'Olympiade LXXXIII. 445. ans avant l'Ère Chrétienne , plus de vingt ans avant la mort de Pericles.

C'est celle de la Chersonese.] De la Chersonese de Thrace , qui ap-

partenoit aux Atheniens , comme Herodote leraconte. liv. vi.

Ce fut la course qu'il fit autour du Peloponese.] Ce fut la dernière année de l'Olympiade 81. Thucydide. liv. 2.

Il ravage les villes maritimes, & tout le pays des environs.

Il défait en bataille les Sicyoniens.

Il fait des recrues dans l'Achaïe.

Il pille l'Acarnanie.

Sa course combien heureuse.

Il va au Royaume de Pont avec une grosse flotte.

non-seulement il ravagea les villes maritimes, comme Tolmidas avoit fait avant lui, mais ayant mis pied à terre, & s'étant avancé dans la terre-ferme avec les troupes qu'il avoit embarquées, il obligea les habitans à lui abandonner la campagne, & à se retirer dans les villes, par le grand effroy qu'il leur causa. Dans le territoire de Nemée il défait en bataille les Sicyoniens, qui avoient eu l'audace de l'attendre & de lui livrer combat, & il en dressa un trophée sur le lieu même, & après avoir fait quelques recrues dans l'Achaïe, qui étoit alliée des Atheniens, il se rembarqua, continua de côtoyer le reste du Peloponèse, & cinglant au-de-là de l'embouchure de l'Achelous, il aborda au continent opposé, fit une descente, pilla l'Acarnanie, renferma les Oeneades dans leurs murailles, & après avoir fourragé & détruit tout leur pays, il s'en retourna à Athènes, s'étant fait voir redoutable à ses ennemis, & aussi plein de sagesse & d'expérience que de courage à ses Citoyens. Car pendant ce voyage, il n'arriva pas le moindre fâcheux accident à ses troupes, non pas même par aventure & par cas fortuit.

Etant allé au Royaume de Pont avec une flotte très-nombreuse & très-magnifiquement équipée,

Dans le territoire de Nemée.] d'Argos célébroient tous le trois ans dans le bois qui étoit à ses portes, *Renferma les Oeneades dans leurs murailles.]* Les habitans de Pont

il accorda aux villes Grecques toutes les graces qu'elles lui demanderent , & leur témoigna toute sorte de bienveillance & d'humanité. En même tems il étala aux yeux des nations Barbares qui habitoient aux environs , à leurs Rois & à leurs Princes la grandeur de la puissance des Atheniens , & leur fit voir avec quelle assurance , comme maîtres de la mer , ils navigeoient par tout sans aucune crainte. Il laissa aux habitans de Sinope treize vaisseaux sous la conduite de Lamachus , avec des troupes pour les défendre contre le Tyran Timesileon ; ce Tyran ayant été chassé avec tous ceux de son parti , Pericles fit publier un Décret , par lequel il étoit permis à six cens Atheniens , qui s'offriroient d'eux-mêmes , d'aller s'établir à Sinope , & d'y partager & posséder les maisons & les terres , qui avoient appartenu aux Tyrans.

Il étale aux yeux des Barbares la grande puissance des Atheniens.

Timesileon, de Tyran est inconnu.

Dans toutes les autres choses il ne suivit point les appetits impetueux & déreglez du peuple , & ne se laissa point entraîner à ce torrent de fierté & d'orgueil , qui enflé par les forces & par la grande fortune de l'Etat , emportoit les Atheniens , & les pouffoit à reconquerir l'Egypte , &

Orgueil & fierté des Atheniens.

ville d'Oenée dans l'Acarnanie. Pericles les assiegea , mais il ne put les prendre.

Aux habitans de Sinope.) Sinope ville de la Paphlagonie , sur le rivage du Pont-Euxin. C'étoit une colonie de Milet.

A vouloir reconquerir l'Egypte.)

Car les Atheniens avoient été maîtres d'Egypte , comme Thucydide l'écrit dans le second Livre. Ils venoient d'en être chassés par Megabyse Lieutenant du Roi Artaxerxe , la premiere année de l'Olympiade 80.

*Quinze ou seize
ans après la mort
de Pericles.*

à attaquer les Provinces maritimes du grand Roi. La plupart étoient déjà embrasés de ce fatal & malheureux désir de la Sicile, que les Orateurs du parti d'Alcibiade rallumerent depuis, & il y en avoit plusieurs, dont les songes n'étoient que la conquête de l'Etrurie & celle de Carthage, ce qui n'est point contre toute apparence de succès, vû la grandeur de leur Empire, & l'heureux cours de leurs affaires, que la Fortune conduisoit à souhait.

*Grande sagesse de
Pericles.*

Mais Pericles arrêta cette ardeur trop impetueuse, coupa les ailes à cette trop vaste ambition, & se contenta d'employer la plus grande partie de ses forces à garder & à assurer ce qu'ils avoient acquis, trouvant que c'étoit beaucoup faire que de réprimer les Lacedémoniens, car il leur en vouloit toujours, comme il le témoigna en plusieurs rencontres, & particulièrement dans la guerre sacrée. En effet les Lacedémoniens, étoient rentrez en armes dans le pays de Delphes, avoient dépouillé les peuples de la Phocide de l'Intendance du Temple, & l'avoient donnée aux Delphiens. Dès qu'ils eurent le dos tourné, Pericles y alla avec une armée, & rétablit les Phociens. Ensuite les Lacedémoniens ayant fait graver sur le front du Loup de cuivre

*Elle fut appelée
sacrée, parce que
c'étoit pour le Tem-
ple d'Apollon à
Delphes.*

*Pericles rétablit
les Phociens dans
l'Intendance du
Temple de Delphes.*

Ensuite les Lacedémoniens ayant fait graver sur le front du loup de cuivre la prérogative.] C'est ainsi qu'il faut traduire ce passage du loup de cuivre, car Plutarque ne parle pas d'un loup consacré par les Lacedémoniens, il parle du Loup qui avoit été consacré auparavant par les Delphiens, & qui avoit été mis au côté du

là prérogative que ceux de Delphes leur avoient accordée de consulter l'Oracle les premiers, Pericles, pour leur contester ce glorieux privilege, fit aussi graver sur le côté droit du même Loup pour les Atheniens la même prérogative, que les Phociens lui avoient accordée.

Or, qu'il ait eu raison de retenir toutes les forces des Atheniens dans la Grece, c'est ce que prouvent visiblement les affaires qui arriverent bientôt après. Car premierement l'Eubée se rebella, & il fut obligé d'y marcher avec une armée. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il reçut des nouvelles, que ceux de Mégare avoient pris les armes,

grand Autel. Voici l'Histoire qui les porta à faire ce don : Un voleur ayant pillé un jour le trésor du Temple de Delphes, alla se cacher dans le plus épais de la forêt du mont Parnasse. Un Loup l'ayant rencontré, se jeta sur lui & le tua. Après quoi il alloit tous les jours dans la ville de Delphes avec des hurlemens épouvantables. Les Delphiens, frappez de ces courses réitérées, s'imaginèrent que cela n'arrivoit point sans qu'un Dieu s'en mêlât. Ils suivirent donc cet animal, qui les mena jusqu'au lieu où étoit le cadavre, auprès duquel ils trouverent tout l'argent qui avoit été volé, & pour conserver la mémoire de ce miracle, ils consacrerent ce Loup de cuivre. Ceux qui n'aiment pas ces traditions fabuleuses, aimeront mieux croi-

re tout simplement que ce Loup de cuivre avoit été placé là par les Delphiens, pour marquer un des Attributs d'Apollon, qui étoit appelé *λυκοκτόνος*, tueur de loups.

Qu'il reçut des nouvelles que ceux de Mégare avoient pris les armes.] Le texte ne peut subsister comme il est écrit, *Μεγαρείς ἐκπεπολεμωμένοι*, car cela signifieroit, que ceux de Mégare avoient été défaits, & diroit tout le contraire de ce que Plutarque a dit. J'ai donc suivi ici la leçon que presente un Manuscrit, *Μεγαρείς ἐκπεπολεμῶντες*. Il y a une très-grande différence entre *ἐκπολεμῶ* & *ἐκπεπολεμῶ*, le premier signifie vaincre, dompter, & l'autre signifie, faire prendre les armes, rendre ennemi, exciter à la guerre, & c'est ce que Plutarque a voulu dire ici. Je vois que M. Salvini avoit ainsi

*Plistonax, fils de
Pausanias.*

*Pericles à force
d'argent gagne le
Conseiller de Plis-
tonax General des
Lacedémoniens.*

*Le Roi de Lace-
démone condamné à
une amende qu'il
ne peut payer.*

*Cleandridas pere
de Gylippe, condam-
né à mort.*

& que les Lacedémoniens, sous la conduite de leur Roi Plistonax étoient sur les frontieres de l'Attique. Il fut donc obligé de quitter l'Eubée, & d'aller avec une extrême diligence au secours des Atheniens. Il n'osa pas en venir aux mains avec une armée si nombreuse, & toute composée de braves soldats, qui à toute heure lui present-
toient la bataille. Mais voyant que Plistonax étoit fort jeune, & qu'il se gouvernoit en tout par les conseils de Cleandridas, que les Ephores lui avoient donné pour le conseiller & pour le con-
duire à cause de sa grande jeunesse, il s'attacha à faire solliciter sous main ce Cleandridas, & l'ayant bien-tôt gagné à force d'argent, il l'obli-
gea à ramener les Peloponesiens hors de l'At-
tique.

Les Lacedémoniens ayant appris que leur armée s'étoit retirée & separée, & que les troupes étoient rentrées dans leurs villes, en furent si irrités, qu'ils condamnerent leur Roi à une grosse amende, qu'il n'eût pas le moyen de payer, ce qui l'obligea à quitter Lacedémone. Et pour Clean-
dridas, qui avoit pris la fuite, il fut condamné à mort par contumace. Il étoit pere de Gylippe

corrigé ce passage par conjecture, le Manuscrit de Florence étant encore plus corrompu en cet endroit, car il a *en 10 10 10 10*.

Et que les Lacedémoniens, sous la conduite de leur Roi Plistonax, étoient sur les frontieres de l'Attique.) Thucydide met cette expe-

dition quatorze ans avant la premiere guerre du Peloponese, dont il sera parlé dans la suite. Elle arriva donc la seconde année de l'Olympiade 83.

Ce qui l'obligea à quitter Lacedémone.] Thucydide écrit qu'il fut banni, parce qu'il parut avoir

qui

qui défit les Athéniens en Sicile. Et il semble que l'avarice avoit passé du pere au fils, comme une maladie de famille ; car Gylippe honteusement convaincu de beaucoup de mauvaises actions, fut ignominieusement banni de Sparte, comme nous l'avons déduit plus au long dans la vie de Lyfandre.

Comme Pericles dans les comptes qu'il rendit de son administration, avoit mis un article de dix talens, dont l'employ ne paroissoit point, & où il avoit seulement marqué, *pour chose nécessaire*, le peuple l'alloya sans s'en informer davantage, & sans vouloir approfondir ce secret. Il y a des Auteurs qui écrivent, & de ce nombre est le Philosophe Theophraste, que Pericles envoyoit toutes les années dix talens à Sparte, avec lesquels il amadoüoit & adoucissoit ceux qui avoient la principale autorité ; & par ce moyen il éloignoit la guerre, racheptant, non pas la paix, mais le repos, afin que se préparant à loisir, il fût plus en état de résister & de soutenir la guerre.

Il s'en retourna donc tout aussi-tôt contre les rebelles, & étant repassé en Eubée avec cinquante vaisseaux & cinq mille hommes de troupes réglées, il remit toutes les villes sous son obéissan-

Dix mille écus.

Les Athéniens alloient à Pericles un article de dépense, dont l'emploi n'étoit pas exprimé.

Pericles envoyoit tous les ans à Sparte dix talens.

vendu sa retraite à beaux deniers comptans.

Comme une maladie de famille.) Il s'est glissé dans le texte par la faute des Copistes une faute gros-

siere, mais aisée à corriger, au lieu de *συγγενικῶν*, il faut lire *συγγενικὸν νόσημα συγγενικόν*, une maladie de famille. M. Salvini l'avoit corrigé de même.

*Il remit l'Eubée
dans l'obéissance.*

*Hippobates chez
les Chalcidiens.*

*Histiée, ville sur
la côté Orientale
de l'Eubée.*

*Cruauté des His-
tiens.*

*Trêve de trente
années, entre les
Athéniens & les
Lacédémoniens.*

*Pericles fait entre-
prendre la guerre
contre les Samiens.*

ce, & dissipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit *Hippobates*, & qui étant les plus riches, avoient aussi le plus de réputation & d'autorité. Il chassa aussi les Histieiens de leur pays, & mit des Athéniens en leur place, & il ne traita ces habitants avec tant de rigueur, que parce que s'étant rendu maîtres d'un vaisseau Athénien, ils avoient passé tout l'équipage au fil de l'épée, sans pardonner à un seul.

Au retour de cette expedition, il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une trêve pour trente ans. Quelques années après, Pericles fit ordonner qu'on armeroit contre les Samiens, prenant pour prétexte qu'ayant eu ordre de terminer à l'amiable leurs differends avec les Miliens, ils n'avoient pas obéi. Mais parce que l'on prétend que Pericles n'entreprit cette guerre contre les Samiens, que pour faire plaisir à Aspasia, il ne sera peut-être pas hors de propos de rechercher ici quel art si merveilleux, & quelle si grande force de persuasion cette femme pouvoit avoir

Et dissipa les principaux des Chalcidiens, qu'on appelloit Hippobates.] Herodote nomme ces principaux des Chalcidiens *Hippobates*, comme Plutarque, c'est-à-dire, *Cavaliers*, & Strabon les nomme *Hippobotes*, c'est-à-dire, qui peuvent nourrir un cheval. Cela revient au même. Les Chalcidiens étoient les plus riches pour leurs Magistrats; leur gouvernement étoit une Oligarchie.

Pericles fit ce second voyage en Eubée, la troisième année de l'Olympiade 83.

Il y eut entre les Athéniens & les Lacédémoniens une trêve pour trente ans.] Par ce traité les Athéniens rendirent aux Lacédémoniens Nisée, Achaïe, Peges & Trensene.

Quelques années après.] Cinq après cette expedition d'Eubée.

pour gouverner ainsi à son gré les plus grands Personnages de la République, & ceux qui avoient le plus d'autorité, & pour obliger les plus grands Philosophes à parler si avantageusement d'elle.

Socrate Platon.

On convient qu'elle étoit Milesienne de naissance & fille d'Axiochus; & l'on dit que suivant l'exemple d'une Courtisane, nommée Thargelia, qui étoit des anciennes Ionienes, elle ne s'attachoit qu'aux premiers de la ville, & aux plus puissans. Car cette Thargelia qui étoit fort belle, & qui joignoit aux charmes de sa personne beaucoup de gentillesse & de vivacité d'esprit, eut un grand commerce avec plusieurs Grecs des plus considérables, & elle gaignoit au Roi de Perse tous ceux qui l'approchoient, de manière que par leur moyen elle répandit des semences de la faction Medoise dans toutes les villes Grecques.

La patrie & la naissance d'Aspasie

Thargelia, courtisane de Milet. Les grands services qu'elle rendoit au Roi de Perse.

D'autres disent que Pericles s'attacha à Aspasie, comme à une personne très-sçavante & très-habile dans tout ce qui regarde la politique & le gouvernement des Etats. Socrate même alloit quelquefois la voir avec ses amis. Ceux qui avoient avec elle le plus de commerce, y menoient aussi assez souvent leurs femmes l'entendre, quoiqu'elle fît un métier, qui n'étoit ni

Grande habileté d'Aspasie dans la politique.

*Son métier répon-
doit mal aux lu-
mieres de son esprit.*

Qui étoit des anciennes Ionienes.) C'est-à-dire, qui descendoit de ces anciens Ioniens qui composèrent la colonie qu'on envoya dans cette partie de l'Asie Mineure, qui de-là fut appelée

Ionie, à cause de cette migration Ionique. Cette Thargelia étoit si belle, que sa beauté la fit regner en Thessalie. Mais elle eut une fin malheureuse, car elle fut tuée par un de ses amans.

*Æschine l'Orateur,
Antagoniste de De-
mosthène.*

*Fugement de Plu-
tarque sur le Me-
nexene de Platon.*

*Platon dit en pro-
pres termes, qu'elle
avoit fait beaucoup
d'Orateurs.*

beau, ni honnête, & qui répondoit mal aux grandes lumieres dont son esprit étoit éclairé, car elle avoit dans sa maison un grand nombre de Courtisanes. *Æschine* écrit que *Lyficles* qui n'étoit qu'un Marchand de bétail, & dont l'esprit bas & rampant répondoit à sa fortune, devint pourtant le premier des Athéniens par le commerce qu'il eut avec *Aspasie*, après la mort de *Pericles*. Dans le *Menexene* de *Platon*, quoique le commencement de ce Dialogue soit plus plaisant que sérieux, on ne laisse pas d'y trouver, comme une vérité historique, que cette femme par sa grande habileté dans l'Art de la Rhétorique attiroit chez elle beaucoup d'Athéniens qu'elle instruisoit.

Æschine écrit que Lyficles qui n'étoit qu'un Marchand de bestail, & dont l'esprit, &c.] Je ne connois que deux *Lyficles*, qui ont joué un rôle considérable à Athènes. Le premier fut envoyé avec douze vaisseaux ramasser l'argent qui étoit nécessaire pour continuer le siège de *Mitylene*, & il fut tué dans ce voyage par les *Gariens*; mais ce ne peut être celui dont parloit *Æschine*, car il fut tué un an après la mort de *Pericles*; & depuis cette mort, il ne pouvoit pas avoir eu un assez grand commerce avec *Aspasie*, pour se rendre si considérable. Le second fut celui que les Athéniens firent mourir pour avoir mal combattu à la bataille de *Chero-*

née, qui fut donnée la troisième année de l'Olympiade CX. plus de quatre-vingts-dix ans après la mort de *Pericles*. Si c'étoit ce dernier, il faudroit qu'*Aspasie* eût vécu très long-tems après *Pericles*. Je ne me souviens pas qu'il en soit parlé dans les trois Oraisons qui nous restent d'*Æschine*.

Dans le *Menexene* de *Platon*, quoique le commencement de ce Dialogue soit plus plaisant que sérieux, (Le commencement de ce Dialogue de *Platon* est plus plaisant que sérieux, parce que *Socrate*, en approuvant la coutume de louer publiquement ceux qui étoient morts pour leur Patrie, se moque finement de la vaine ambition des Athéniens, dont

Cependant il y a beaucoup plus d'apparence que l'attachement que Pericles avoit pour elle, étoit une véritable passion. Car quoique sa femme qui étoit sa parente, & qui avoit été mariée en premières nœces à Hipponicus, de qui elle avoit eu Callias le riche, lui eût donné deux garçons, Xantippe & Paralus, elle lui étoit pourtant devenue si insupportable, & elle de son côté étoit si peu contente de lui, qu'ils se séparèrent volontairement, & que l'ayant mariée à un autre, il épousa Aspasia qu'il aimait de tout son cœur, jusques-là qu'il ne sortoit jamais de chez lui, & n'y rentroit jamais qu'il ne la saluât d'un baiser; c'est pourquoi dans les Comedies, elle est ordinairement appelée la *nouvelle Omphale* ou *Dejanire*, ou *Junon*. Cratinus l'appelle ouvertement *Courtisane* dans ses Vers, où il la peint avec des couleurs fort noires : *Elle accoucha*, dit-il, *de cette Junon, de cette Aspasia, qui s'est deshonorée par tant de débauches & d'impuretez*. On dit aussi qu'il avoit eu d'elle un fils naturel; car Eupolis dans sa pièce intitulée *Demoi*, l'introduit lui-même, qui en demande des nouvelles en ces termes : *Et mon fils naturel vit-il encore ?* Pyronides lui répond : *Il y a longtemps qu'il seroit marié, s'il ne craignoit d'avoir une femme aussi débordée que sa mere.*

Pericles & sa femme se séparent volontairement, elle se marie à un autre & il épouse Aspasia.

Enfin, on dit que cette Aspasia fut si célèbre

les loüanges remplissoient plus de que des vivans. Ce Dialogue est la moitié de ces Oraisons funebres; de manière qu'elles n'étoient pas tant l'éloge des morts,

que des vivans. Ce Dialogue est fort beau, & plein de traits d'une satire très-fine.

que Cyrus, celui qui combattit contre Artaxerxe pour l'Empire des Perses, donna son nom à celle de ses concubines qu'il aimoit le plus; & au lieu de Milto qu'elle s'appelloit auparavant, il la nomma Aspasia, elle étoit de la Phocide, fille d'Hermotimus; & Cyrus ayant été tué à la bataille, elle fut menée au Roi Artaxerxe, auprès duquel elle eut dans la suite beaucoup de crédit. Voilà des particularitez qui me sont revenueës dans la mémoire pendant que j'écrivois cette vie, & il me semble qu'il y auroit eu trop de dureté & d'inhumanité à les négliger & à les passer sous silence.

*Car Aspasia fa-
vorisoit sa Patrie.*

*Cette ville étoit
entre Milet & Sa-
mos.*

*Pericles va con-
tre Samos avec une
flotte de quarante
vaisseaux.*

Pour reprendre le fil de notre histoire, on accuse Pericles d'avoir fait déclarer les Athéniens contre Samos en faveur de Milet, à la priere d'Aspasia. Car Milet & Samos étoient en guerre pour la ville de Priene, & les Samiens ayant eu l'avantage, les Athéniens leur ordonnerent de renoncer à la voye des armes, & de venir plaider devant eux sur tous leurs differends, ce que les Samiens refuserent. Pericles y alla donc avec une grosse flotte, & y abolit le Gouvernement Oligar-

*On accuse Pericles d'avoir fait
déclarer les Athéniens contre Samos
en faveur de Milet.)* Ce sont de
ces bruits du peuple, qui cherche
toujours les motifs de ce que font
ses maîtres, & qui s'arrête tou-
jours à ceux qui sont à sa portée,
il ne voit pas plus loin. La vérité
est, que les Milesiens envoyèrent

une Ambassade à Athènes pour
parler contre Samos, & quelques
Samiens mal intentionnez se joi-
gnirent à ces Deputez. Il n'en fal-
loit pas davantage pour obliger
les Athéniens à aller changer dans
Samos un gouvernement qui leur
étoit suspect, & qui favorisoit
les Perses.

chique. Et ayant pris pour ôtages cinquante des principaux de la ville, & autant de jeunes enfants, il les envoya à Lemnos. Il y a quelques Auteurs qui écrivent que chacun de ces ôtages lui voulut donner un talent, que tous ceux qui avoient intérêt à empêcher que l'Etat ne devînt Democratique, lui en présentèrent plusieurs autres, & qu'outre cela le Perse Pissouthnes, qui par des raisons secretes favorisoit les Samiens, lui envoya dix mille pieces d'or. Mais Pericles ne prit l'argent d'aucun, traitta les Samiens comme il avoit resolu, & après avoir établi chez eux le Gouvernement populaire, il s'en retourna à Athènes.

Il y établit le gouvernement populaire.

Qui étoit aux Athéniens.

Incontinent après son départ, les Samiens se revolterent, ayant recouvré leurs ôtages par le moyen de Pissouthnes qui les enleva, & firent tous les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre. Pericles se rembarqua donc, & alla contre eux. Il trouva qu'ils l'attendoient, non pas comme auparavant les bras croisez, dans la consternation & dans l'épouvante, mais en hommes resolus de bien combattre, & de lui disputer l'Em-

Les Samiens se revoltent.

Pericles se rembarque pour les aller châtier.

Le Perse Pissouthnes, qui par des raisons secretes, favorisoit les Samiens.) Pissouthnes fils d'Hiftaspes, il commandoit dans la ville de Sardis. Les raisons secretes qui le portoient à favoriser les Samiens sont, que les principaux qui gouvernoient dans Samos, tenoient le parti des Perses.

Et après avoir établi chez eux le Gouvernement populaire.) Il ne se contenta pas de cela, pour assûrer ce Gouvernement populaire, qu'il avoit établi, il mit garnison dans la ville, & c'est ce que Plutarque ne devoit pas oublier.

*Qui est v's à vis
de Samos.*

*C'est à-dire, qui
portoit des troupes
de terre.*

*Pericles après les
avoir battus dans
un combat naval,
se rend maître du
Port.*

*Il lui arrive 40.
vaisseaux d'Athé-
nes, & 25. de Chio
& de Lesbos.*

*Grande faute de
Pericles.*

*Melissus bat les
vaisseaux que Pe-
ricles avoit laissez
devant Samos.*

pire de la mer. En effet il y eut un grand combat naval près de l'Isle appelée Tragie, & Pericles le gagna, ayant défait glorieusement avec quarante-quatre vaisseaux; les ennemis qui en avoient soixante-dix, dont il y en avoit vingt qui étoient des vaisseaux de guerre, & poursuivant sa victoire, il se rendit maître du port de Samos, & tint la ville assiégée. Les Samiens se défendoient avec beaucoup de valeur, & faisoient tous les jours de furieuses sorties; mais sur ces entreprises il arriva d'Athènes une nouvelle flotte à Pericles, qui ayant resserré les ennemis de tous côtez, prit soixante vaisseaux, avec lesquels il se jeta dans la Méditerranée pour aller au devant de quelques vaisseaux Phéniciens qui venoient au secours de Samos, & pour les combattre le plus loin qu'il pourroit de cette Isle, ou, comme dit Stefimbrotus, pour aller du côté de Cypre, ce qui ne paroît point du tout vrai-semblable; mais quel que fût son dessein, il semble qu'il fit là une grande faute; car Melissus fils d'Ithagene, homme fort appliqué à la Philosophie, & qui étoit alors Général des Samiens, méprisant le petit nombre des vaisseaux qu'il avoit laissez, & le peu d'expérience de leurs Capitaines, persuada à ses troupes d'aller attaquer les Athéniens, ce qu'ils firent. Il se donna là un sanglant combat, où les Samiens eurent tout l'avantage, car ils firent grand nombre de prisonniers, coulerent à fond la plus grande partie de la flotte ennemie, de-
meurerent

meurerent maîtres de la mer , & firent entrer dans Samos toutes sortes de provisions de guerre & de bouche dont ils manquoient auparavant, & qui leur étoient nécessaires pour soutenir un long siege. Aristote écrit que Pericles en personne avoit déjà été vaincu par le même Melissus dans un autre combat naval.

Les Samiens enflés de ce succès, pour faire aux Atheniens le même affront qu'ils avoient reçu d'eux , imprimerent avec un fer chaud sur le front de leurs prisonniers une choüette , parce que les Atheniens avoient imprimé sur le front des Samiens une *Samine* , c'est-à-dire , un vaisseau de Samos, dont la prouë est fort basse , & le corps fort large ; de maniere qu'il est fort propre pour la haute mer , & fort léger & fort agile , & on l'appelle *Samine* , parce que le premier de cette figure fut construit à Samos par l'ordre du Tyran Polycrate. On dit que le Poëte Aristophane fait une secrete allusion à ces marques des Samiens dans ce vers , où il dit :

Le peuple Samien est un peuple lettré.

Pericles ayant appris l'échec qu'avoit reçu son armée , retourna promptement à son secours , & après avoir défait en bataille rangée Melissus , qui étoit allé au-devant de lui , & avoit chassé & resserré ses ennemis dans leurs murailles , il se contenta de les tenir bloquez , aimant mieux de-

Affront que les Samiens firent aux prisonniers Atheniens pour se venger de celui que les Atheniens avoient fait à ceux de Samos.

Raillerie d'Aristophane contre les Samiens.

Pericles bat Melissus dans un grand combat.

Imprimerent avec un fer chaud.] de ces barbaries réciproques.
Thucydide ne dit pas un seul mot *Il se contenta de les tenir blo-*

*Il aime mieux de-
voir la victoire au
tems, qu'au sang
de ses troupes.*

*Qui durroit depuis
près de neuf mois.*

*Cette coûtume est
plus ancienne que
Pericles.*

*Pericles se sert de
machines de guerre
pour la première
fois.*

*Artemon habile
Ingenieur.*

*Qui se fait porter
par tout.*

*Ephorus refuté
par Heraclide de
Pont.*

voir la victoire & la prise de la ville, au tems & à la dépense, que de l'acheter par le sang de ses Citoyens. Mais parce qu'il étoit bien difficile de retenir les Atheniens, qui fâchez de la longueur de ce siege, brûloient d'envie d'en venir aux mains, il partagea son armée en huit escadres, qu'il faisoit tirer au sort. Celle à qui la fève blanche tomboit en partage, n'avoit qu'à faire bonne chere & qu'à se réjouir, pendant que les autres combattoient. Et de-là est venu, dit-on, que ceux qui se sont bien divertis un jour, appellent ce jour de plaisir, *le jour blanc*, à cause de la fève blanche.

Ephorus écrit qu'à cette dernière expedition Pericles se servit pour la première fois de machines de guerre, dont il trouva l'invention merveilleuse, & qu'il eut pour cet effet avec lui l'Ingenieur Artemon, qui étoit boiteux, & qui se faisoit porter en chaise à ses batteries quand les affaires pressoient, c'est pourquoi on l'appelloit ordinairement *Periphorete*. Mais Heraclide de Pont refute sur ce point Ephorus, par les Vers mêmes d'Anacreon, où ce même Artemon le *Periphorete*

quez.) Thucydide écrit qu'il environna la ville de trois murailles, *τρεῖς πύργοι*, mais par ces murailles le Scholiaste entend trois corps de troupes qu'il appelle *τάγματα*. L'expression seroit fort extraordinaire.

Par les Vers mêmes d'Anacreon, où ce même Artemon le *Periphorete* est nommé.) Voici les Vers d'Anacreon.

Ξανθή δ' Εὐρυπύλη μέλει
Ὁ δ' Ἀρτέμιορτος Ἀρτέμιον.

La blonde Eurypile est amoureux
se du voluptueux Artemon, qui se
fait porter dans sa chaise.) Ce Poëte décrit ensuite en quinze ou seize Vers la vie de ce voluptueux. Je ne mettrai ici que la traduction. Ceux qui seront curieux de lire l'original, le trouveront dans le

est nommé plusieurs siècles avant la guerre de Samos , & ce blocus de Pericles. Il ajoute que c'étoit un homme voluptueux , fort lâche & fort timide , qui passoit la plus grande partie de sa vie dans sa maison , ayant toujours près de sa personne deux Esclaves , qui lui tenoient sur la tête un grand bouclier d'airain , de peur que quelque chose ne tombât sur lui , & lorsqu'il étoit forcé de sortir , il se faisoit porter par tout dans un petit lit qui touchoit presque à terre , c'est pourquoi il fut appelé *Periphorete*.

Cent quarante ou cent cinquante ans avant cette guerre de Samos.

Artemon , son Histoire.

Exemple d'une précaution bien singuliere.

Au bout de neuf mois les Samiens se rendirent , Pericles rasa leurs murailles , leur ôta leurs vaisseaux , & exigea d'eux pour les frais de la guerre des sommes immenses , dont ils payerent une partie comptant , prirent un certain tems pour le reste , & donnerent des ôtages pour la sûreté du paiement. Mais Duris de Samos , pour

Pericles se rend maître de Samos , rase ses murailles , lui ôte ses vaisseaux & lui fait payer les frais de la guerre.

XII. Livre d'Athenée , qui nous a conservé ce fragment. *Auparavant ce coquin d'Artemon portoit un habit fort étroit , il n'avoit que des sabots , & pour manteau il étoit réduit à un vieux cuir de bœuf , qui avoit servi long-tems à couvrir un méchant bouclier. Et il ne voyoit que des gens de néant & des vicieux , avec lesquels il menoit une vie très-débordée , qui l'a souvent fait mettre au carcan , & lui a fait donner encore plus souvent les écrivies , & arracher la barbe & les cheveux ; mais présentement ce fils d'Esclave , ne va que sur un char*

magnifique , il est tout éclatant d'or , & comme les femmes les plus délicates , il fait porter sur sa tête un parasole d'ivoire.

Duris de Samos.) Historien qui vivoit du tems de Ptolémée Philadelphie. Il avoit fait un Traité de la Tragedie , l'Histoire de Libye , celle d'Agathocle de Syracuse , celle des Macedoniens ou des Grecs , & un Livre des limites des Samiens. Ciceron dit de lui , *Homo in Historia diligens* , ce qui ne s'accorde pas trop avec le jugement que Plutarque en porte ici , en faisant entendre qu'il

*Pericles justifié de
l'inhumanité que
Duris lui repro-
choit.*

*Jugement de Plu-
tarque sur l'His-
toire de Duris.*

rendre la prise de sa ville plus tragique & plus pitoyable, reproche aux Atheniens, & particulièrement à Pericles, une inhumanité sans exemple, & dont on ne trouve le moindre vestige, ni dans Thucydide, ni dans Aristote, ni dans Ephorus. Aussi n'y a-t-il pas la moindre apparence de vérité dans tout ce qu'il écrit. Il dit que Pericles fit mener à la place de Samos les Capitaines des vaisseaux & les Soldats Samiens, que là il les fit attacher à des aîx, qu'il les laissa en cet état pendant dix jours, & qu'au bout de ces dix jours, comme ils étoient presque sans vie, il les fit assommer à coups de bâton, & refusa à leurs corps l'honneur de la sépulture. Mais comme Duris, lors même qu'il n'est emporté par aucune passion, est très-sujet à violenter la vérité, pour l'accommoder aux relations qu'il lui plaît de faire, à plus forte raison aura-t-il voulu en cette rencontre exagérer les calamitez de son pays, pour calomnier les Atheniens, & pour les rendre l'objet de la haine publique.

*Pericles fit l'Orai-
son funebre de ceux
qui étoient morts à
cette guerre.*

Après la réduction de Samos, Pericles de retour à Athenes, fit des obseques magnifiques à ceux qui étoient morts à cette guerre, & prononça lui-même leur Oraison funebre sur leur tombeau, comme on le pratique encore aujourd'hui, ce

faisoit souvent ceder la vérité, non seulement à sa passion, mais à des vûes Romanesques, ce qui est le plus grand vice d'un Historien.

Et prononça lui-même leur Orai-

son funebre sur leur tombeau.) Il ne faut pas confondre cette Oraison funebre que Pericles prononça pour louer ceux qui avoient été tuez à ce siege de Samos,

qui le fit si fort admirer de tout le monde , que lorsqu'il eut fini , & qu'il fut descendu du lieu d'où il avoit parlé , toutes les femmes coururent l'embrasser , & lui mettre sur la tête des couronnes & des bandelettes , comme à un Athlete qui seroit revenu victorieux des jeux publics. La seule Elpinice s'approchant de lui , *Vrayement* , lui dit-elle , *Pericles* , *voilà des exploits bien glorieux* , & *qui meritent bien des couronnes* , *de nous avoir perdu tant de braves Citoyens* , *non pas en faisant la guerre aux Phéniciens ou aux Medes* , *comme mon frere Cimon* , *mais en ruinant & renversant de fond en comble une ville* , *notre alliée & descendue de nous*. On dit que Pericles souf-
fiant , se contenta de lui répondre tout bas ce vers d'Archiloque ,

Cesse de te farder , au moins sur tes vieux jours.

Ion écrit qu'il relevoit extrêmement cette défaite des Samiens , & qu'il s'en glorifioit comme d'une conquête merveilleuse , disant hautement ,

Emportement d'Elpinice , sœur de Cimon contre Pericles.

Car elle étoit fondée par les Ioniens , colonie d'Athenes.

Plaisante réponse de Pericles à Elpinice.

Ion de Chio , Poëte tragique.

avec celle qu'il prononça pour faire l'éloge de ceux qui furent tuez au commencement de la guerre du Peloponèse , & que Thucydide nous a conservée dans le second Livre. La premiere fut prononcée la dernière année de l'Olympiade 84. & la seconde ne le fut que la seconde année de l'Olympiade 87. Au reste , c'étoit toujours le Senat de l'Aréopage qui nommoit l'Orateur qui devoit faire l'Oraison funebre. Et c'est une grande preuve de la ré-

putation de Pericles d'avoir été choisi deux fois de suite dans deux occasions si importantes , & où on avoit besoin d'une éloquence très-mâle pour soutenir & pour encourager les Atheniens.

Comme à un Athlete qui seroit revenu victorieux des jeux publics.

Car il n'y avoit point d'honneurs que les Grecs ne fissent à ces vainqueurs , ils les regardoient comme des Dieux , & ces victoires étoient suivies d'une félicité parfaite.

que le Roi Agamemnon avoit été dix ans à prendre une ville barbare , au lieu que lui il n'avoit été que neuf mois à se rendre maître de la plus riche & de la plus florissante ville des Ioniens. Et il faut avouer que cette gloire n'étoit pas sans fondement , car cette guerre fut très-sanglante , & le succès long-tems douteux ; & peu s'en fallut , comme le rapporte Thucydide , que les Samiens ne dépouillassent les Atheniens de l'empire de la mer.

Quelque tems après , comme il prévoyoit bien que la guerre du Peloponèse ne tarderoit pas long-tems à éclater , il conseilla aux Atheniens d'envoyer du secours à ceux de Corcyre attaquez par les Corinthiens , & d'attirer dans leur parti cette Isle très-puissante sur mer , leur prédisant qu'ils alloient avoir sur les bras les peuples du Peloponèse. Les Atheniens ayant accordé ce secours , il envoya dix vaisseaux sous le commandement de Lacedémonius fils de Cimon , comme pour lui faire insulte ; car toute la maison de Cimon avoit beaucoup d'attachement & d'amitié

Motif indigne attribué à Pericles.

Quelque tems après.] Cinq ans après la prise de Samos , car ce fut la première année de l'Olympiade 86.

A ceux de Corcyre.) Aujourd'hui Corfou. Ils avoient envoyé à Athenes une Ambassade pour demander du secours , & les Corinthiens y en avoient envoyé une autre pour l'empêcher.

Et d'attirer dans leur parti cette

Isle très-puissante sur mer.] Car après les Atheniens , il n'y avoit point de forces maritimes égales à celles de Corfou ; d'ailleurs cette Isle étoit très-bien postée pour favoriser les desseins que les Atheniens avoient sur l'Italie & sur la Sicile. Homere donne une grande idée des richesses & de la puissance de cette Isle dans son Odyssée.

pour les Lacedémoniens. Il l'envoya donc malgré lui , & ne lui donna ce peu de vaisseaux qu'afin que ne faisant rien d'utile ni d'éclatant dans cette expedition , il fût encore plus soupçonné de favoriser sous main Lacedémone , & toute sa vie il empêcha l'agrandissement de cette famille , prenant pour prétexte, que les fils de Cimon n'étoient pas francs Atheniens , comme leur nom même le témoignoit , mais Etrangers & Mestifs ; car l'un s'appelloit Lacedémonius , l'autre Thefsalus , & le troisième Eleus , & l'on tenoit qu'ils étoient tous trois d'une mere Arcadienne. Mais Pericles voyant qu'il étoit fort blâmé de n'avoir envoyé que ces dix vaisseaux , & qu'autant que ce petit secours étoit inutile à ceux qui en avoient grand besoin , autant fournissoit-il matiere à ses envieux , qui ne cherchoient qu'à

*Ce jugement que
Plutarque fait de
cette action de Pericles
est mal fondé.*

Il l'envoya donc malgré lui , & ne lui donna ce peu de vaisseaux qu'afin que ne faisant rien d'utile ni d'éclatant.] On ne manque pas d'exemples de Ministres, qu'on a accusés de pratiquer ces honteux moyens pour décréditer & perdre des Généraux qu'ils haïssoient ; mais c'est un motif trop indigne d'un grand homme comme Pericles , & on ne doit pas le lui imputer. Les actions des Chefs sont souvent mal interprétées. Thucydide est plus croyable que les Auteurs que Plutarque a suivis, il écrit que Pericles en envoyant ces dix vaisseaux , leur donna ordre de ne combattre con-

tre les Corinthiens, qu'en cas qu'ils voulussent faire une descente dans Corcyre , ou sur les terres qui appartenoient aux Corcyréens ; son but étoit de les laisser battre sur mer tant qu'ils voudroient , sans se mêler de leurs querelles , afin qu'ils se ruinaient réciproquement ; & que ces deux peuples étant affoiblis , les Atheniens en eussent meilleur marché dans les guerres qu'ils pourroient avoir contre eux dans la suite. Aussi Lacedémonius fils de Cimon , ne fut pas le seul Chef que Pericles envoya , il lui donna deux Collegues , Diorene & Proteas.

le calomnier & qu'à le perdre , il en fit équiper un plus grand nombre , qu'il envoya , & qui n'arriverent qu'après le combat.

Plaintes portées à Lacedémone contre les Atheniens.

Les Atheniens interdisent aux Megariens l'entrée de leurs foires & de leurs ports.

Les Corinthiens offenzés de cette démarche , portèrent leurs plaintes à Lacedémone contre les Atheniens. Ceux de Megare en firent autant de leur côté , alleguant que les Atheniens contre le droit des gens , & contre les sermens faits par tous les Grecs assemblez pour la confirmation de la paix , leur interdisent l'entrée de leurs foires & de leurs marchez , & leur fermoient tous les ports qui étoient de leur dépendance. Les Æginetes qui se sentoient fort maltraitez , & qui gémissaient dans une espece d'esclavage , n'osant pas accuser ouvertement les Atheniens , envoyoiient porter secretement à Lacedémone leurs lamentations & leurs plaintes.

Revolte de Potidée contre les Atheniens.

Sur ces entrefaites la ville de Potidée , qui dépendoit d'Athenes , quoique Colonie de Corinthe , étant venue à se revolter , les Atheniens l'assiégerent , & ce fut ce qui précipita la guerre. Cependant il y eut des Ambassadeurs envoyez à Athenes , & Archidamus Roi de Lacedémone n'oublia rien pour accorder la plupart de ces differends , & pour adoucir les Alliez. Il est même certain que les Atheniens n'auroient pas eu la guerre pour tous les autres sujets de plainte , qu'ils

Il en fit équiper un plus grand nombre qu'il envoya .) Il en envoya vingt , qui en arrivant firent peur aux deux armées , toutes

prêtes à recommencer le combat , & les obligerent à se séparer.

Sur ces entrefaites la ville de Potidée , qui dépendoit d'Athenes .)

avoient

avoient donnez contre eux, s'ils avoient voulu revoquer le Decret fait contre Megare & s'accommoder avec elle. Mais ce fut particulièrement à cet article que Pericles s'opposa de toutes ses forces, mettant tout en œuvre pour enflammer & pour irriter d'avantage le peuple, & il s'opiniâtra si fort dans cette haine & dans cet acharnement contre les Megariens, qu'il passa justement pour le seul auteur de la guerre du Peloponèse.

Pericles s'opiniâtre à ne pas revoquer le Décret donné contre Megare.

Regardé par là comme le seul auteur de la guerre du Peloponèse.

On dit qu'il y eut sur cela des Ambassadeurs de Lacédémone à Athènes; & que comme Pericles alleguoit contre eux la Loi, qui défendoit expressement d'ôter le tableau sur lequel le Décret contre Megare étoit écrit & publié, Polyarces qui étoit un des Ambassadeurs, lui dit, *Eh bien, ne l'ôtez donc point, tournez-le seulement, il n'y a point de Loi qui le défende.*

Bon mot d'un Ambassadeur de Lacédémone à Pericles.

La plaisanterie de ce mot n'adoucit point la dureté inflexible de Pericles; c'est pourquoi on peut croire avec raison qu'il avoit contre eux en

Cette ville avoit été fondée par les Corinthiens, qui y envoyoit toutes les années des especes d'Intendants qu'ils appelloient ἐπιστάται, mais elle étoit tributaire des Athéniens, elle se revolta contre eux la seconde année de l'Olympiade LXXXVI.

La Loi qui défendoit.] C'étoit une Loi que Pericles avoit faite lui-même, & il s'étoit servi de son

autorité pour la faire passer.

Polyarces qui étoit un des Ambassadeurs.] Thucydide nomme trois Ambassadeurs, Rhamphius, Melesippus & Agefander, & il ne dit pas un mot de Polyarces, c'étoit peut-être quelque Lacédémonien de la suite des Ambassadeurs, car il est certain qu'il n'y eut sur cela qu'une Ambassade,

*Pericles soupçon-
né de couvrir du
prétexte du bien pu-
blic sa haine parti-
culière contre Me-
gare.*

*Megariens soup-
çonnez d'avoir con-
tribué à la mort
d'Anthemocritus,
Heraut des Athé-
niens.*

*Peine de mort or-
donnée contre les
Megariens qui met-
toient le pied dans
Athènes.*

particulier quelque sujet de haine , mais que vou-
lant la couvrir de l'intérêt public & lui donner
une cause manifeste & connue , il prit pour pré-
texte qu'ils avoient labouré les terres sacrées , &
fit ordonner qu'on enverroient incessamment un
Heraut à Megare se plaindre de ce sacrilège , &
que le même Heraut iroit delà à Lacédémone
les accuser dans le Conseil. Il est certain que Pe-
ricles fut l'auteur de ce Décret , qui ne contenoit
que des plaintes pleines d'humanité & de douceur ,
& qui ne tendoient en apparence qu'à pacifier
tous les différens ; mais le Heraut Anthemocritus
étant mort dans ce voyage , & les Megariens
étant soupçonnez d'y avoir contribué , Charinus
dressa un Décret , par lequel les Athéniens déclai-
roient à Megare une haine immortelle & irrécon-
ciliable , & ordonnoit que tous les Megariens
qui mettroient le pied dans Athènes , seroient pu-
nis de mort ; que tous les Généraux Athéniens ,
en prêtant le serment solennel , jureroient ex-
pressément qu'ils enverroient tous les ans rava-
ger deux fois le territoire de cette ville ennemie ,
& que le Heraut Anthemocritus seroit enterré
près des portes Thriasienes , qu'on appelle pré-
sentelement le Dipyle.

*Il prit pour prétexte qu'ils
avoient labouré les terres sacrées.)* desorte que c'étoit un sacrilège
de les labourer. Pericles accusoit
Toutes les terres qui étoient entre
Megare & l'Attique , étoient con-
sacrées aux Déeses d'Eleusine ,
aussi les Megariens de donner
asyle à tous les esclaves fugitifs.

Mais les Megariens se défendoient avec beaucoup de chaleur d'un si grand crime, qu'ils rejettoient sur Aspasia & sur Pericles, & ils employoient pour preuve ces vers célèbres & piquants des Acharnensés d'Aristophane, où ce Poëte écrit :
De jeunes Athéniens pleins de vin vont enlever à Megare la courtisane Simathe, & les Megariens outre de cet affront, vont enlever à leur tour deux courtisanes à Aspasia.
 Il est donc bien difficile de connoître la véritable cause de cette guerre; mais il est certain, & tous les Historiens en sont d'accord, que Pericles empêcha seul que le Décret contre Megare ne fût aboli

*Les Megariens
rejetent la mort du
Heraut sur Aspasia
& sur Pericles.*

*Dans la V. Scène
du second Act.*

Mais les Megariens se défendoient avec beaucoup de chaleur d'un si grand crime, employant pour preuve ces vers célèbres & piquants des Acharnensés.) Dans ces vers d'Aristophane, il n'est fait aucune mention de la mort du Heraut Anthemocritus. Les Megariens les citoient seulement pour faire entendre que Pericles avoit été si fâché de l'enlèvement de ces deux Courtisanes d'Aspasia, que pour se venger, il avoit fait tuer ce Heraut, afin que le soupçon de ce meurtre tombant sur les Megariens, ils fussent l'objet de la haine publique. Thucydide ne fait non plus aucune mention de ce Heraut. Cependant il est si vrai que les Megariens passèrent pour les auteurs de ce meurtre, qu'ils en portèrent encore la peine plusieurs siècles après, l'Empereur Adrien les ayant

privés seuls du soulagement qu'il procuroit à tous les autres peuples de Grece. Ce qui fait voir que les villes, comme les particuliers, ont un très-grand intérêt à conserver par toutes leurs actions une réputation pure & nette. Le tombeau de cet Anthemocritus étoit sur le chemin sacré qui menoit à Eleusine.

Il est donc bien difficile de connoître la véritable cause de cette guerre.] Mais il n'est pas juste que les railleries des Poëtes, accoutumés à mentir, & les calomnies du peuple, presque toujours mécontent de ceux qui le gouvernent, prévaillent sur ce qu'a écrit un Historien aussi grave que Thucydide, qui non seulement étoit alors à Athènes, mais qui voyoit de plus près ce qui se passoit, que le peuple & les Poëtes comiques. Thucydide n'a fait

*Les véritables
vûës de Pericles
dans le refus qu'il
fit d'abolir le De-
cret contre Megare.*

Il est vrai que les uns disent que ce fut par une magnanimité accompagnée de prudence qu'il s'obstina à ce qui lui parut le plus avantageux, car il prenoit la demande des Lacédémoniens pour un essai qu'ils faisoient dans la seule vûë de voir si les Athéniens leur céderoient, & il étoit persuadé que cette complaisance ne passeroit que pour un aveu public de leur foiblesse. Les autres soutenoient au contraire, qu'il ne méprisa & ne rejetta les instances des Lacédémoniens que par opiniâtreté & par arrogance, pour faire voir son autorité.

*La plus méchan-
te des causes que
l'on donna de cette
guerre.*

Mais la plus méchante de toutes les causes qu'on donne à cette guerre, & qui est pourtant confirmée par le plus grand nombre de témoins,

aucune mention de ces contes frivoles, & il fait voir seulement que la seule véritable cause de la guerre, c'est la jalousie que les Lacédémoniens avoient contre Athènes & qui les portoit à profiter de toutes les occasions pour lui disputer l'Empire de la Mer, & celui de toute la Grece.

Il est vrai que les uns disent que ce fut par une magnanimité accompagnée de prudence. C'est le sentiment de Thucydide, & c'est celui où l'on trouve le plus d'apparence de vérité, quand on considère le caractère de Pericles, qui avec beaucoup de magnanimité avoit une prudence consommée, qui lui faisoit prévoir de loin ce qui devoit arriver. Il

ne faut que lire le discours qu'il fait sur cela aux Athéniens dans le premier livre de Thucydide. *Ne vous imaginez pas, leur dit-il, & ne vous reprochez pas que c'est pour peu de chose que vous entreprenez la guerre. De ce peu de chose dépend votre entière sûreté & l'es-
sai de votre courage. Si vous accordez aujourd'hui ce peu de chose là, demain on vous ordonnera de donner des choses plus grandes & plus considérables, comme si la crainte devoit vous faire tout accorder, au lieu que si vous refusez, c'est leur déclarer ouvertement qu'ils doivent prendre avec vous d'autres voyes, & traiter au moins d'égal à égal.*

est celle-ci : Phidias le Sculpteur avoit entrepris de faire la statuë de Minerve , comme nous l'avons déjà dit. Il étoit fort bien avec Pericles , & avoit beaucoup de crédit auprès de lui ; cela lui attira beaucoup d'ennemis & d'envieux qui pour éprouver en sa personne quels seroient les sentimens du peuple pour Pericles , & le Jugement qu'il en feroit , suscitèrent un certain Menon , un des élèves de Phidias , & lui persuaderent d'aller se rendre suppliant dans la place publique , & là de demander sûreté pour dénoncer & accuser Phidias.

Phidias hait & cause de l'amitié que Pericles avoit pour lui.

Accusé d'avoir volé de l'or qu'on avoit fourni pour la Statuë de Minerve.

Le peuple ayant reçu sa demande , & la poursuite ayant été faite juridiquement dans l'Assemblée , il n'y eut aucune preuve des prétendus larcins de Phidias. Car dès le commencement par le conseil de Pericles , il avoit employé l'or de la Statuë , de maniere qu'on pouvoit l'ôter entièrement & le peser , ce que Pericles ordonna aux accusateurs de faire devant tout le monde ; Mais Phidias avoit à combattre l'envie insurmon-

Sage conseil que Pericles avoit donné à Phidias.

L'or de la Statuë ôté & pesé ; Phidias justifié.

Est celle-ci, Phidias le Sculpteur.) Aristophane étoit trop acharné contre Pericles pour ne pas embrasser cette opinion. Il en a parlé dans la Comédie de la paix ; mais Thucydide n'en a pas dit un seul mot.

Il avoit employé l'or de la Statuë de maniere qu'on pouvoit l'ôter entièrement & le peser.) La Statuë étoit donc faite de maniere

qu'on pouvoit la démonter. En ce tems-là on n'avoit donc pas encore trouvé la méthode qu'Archimede enseigna long-tems après , par laquelle on pouvoit sans peine parvenir à connoître sûrement la quantité & le poids de l'or qui auroit été employé dans un ouvrage avec d'autres métaux , sans qu'il fût nécessaire de les séparer.

*Crime que l'on
faisoit à Phidias.*

*Phidias meurt en
prison.*

table qu'excitoient contre lui la beauté & la réputation de ses ouvrages , sur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones, gravée sur le bouclier de la Déesse, il s'étoit représenté lui-même sous la figure d'un vieillard chauve, qui leve une grosse pierre de ses deux mains, & y avoit fait une très-belle figure de Pericles, combattant contre une Amazone, de manière que sa main qui est levée pour lancer un javelot, & qui lui couvre une partie du visage, paroît faite avec un merveilleux artifice pour cacher la ressemblance qui ne laisse pas d'éclater des deux côtez. Phidias fut donc traîné en prison, où il mourut de maladie, ou selon d'autres, de poison que ses ennemis lui donnerent, pour avoir sujet de calomnier Pericles, & sur un Décret de Glycon, le peuple accorda au Denoncateur une immunité de toutes charges, & ordonna

Sur-tout on ne lui pardonnoit point de ce que dans la bataille des Amazones gravée sur le bouclier de la Déesse, il s'étoit représenté lui-même.] Le peuple prétendoit que ces figures modernes de Pericles & de Phidias ruinoient la vérité d'une ancienne Histoire, qui faisoit beaucoup d'honneur à Athènes & à Thésée son fondateur. Sur cette figure de Phidias représentée dans ce combat des Amazones, voici un passage remarquable d'Aristote dans son Traité du Monde, s'il est vrai que ce Traité soit de lui: *On dit*

que Phidias qui a fait la Statuë de Minerve qui est dans la Citadelle, se representa lui-même au naturel dans le milieu du bouclier de la Déesse, & que par un art imperceptible, il avoit tellement lié & incorporé cette figure avec tout l'ouvrage, qu'il étoit impossible de l'en ôter sans ruiner & mettre en pieces la Statuë entiere.

Où il mourut de maladie.) D'autres assûrent qu'il fut exilé, & que depuis ce tems-là il fit la célèbre Statuë de Jupiter qui étoit à Olympie.

aux Capitaines de le prendre sous leur sauvegarde, & de pourvoir en toutes manieres à sa sûreté. Dans ce même tems-là Aspasia fut accusée d'impiété par Hermippus, faiseur de Comédies, qui la chargeoit aussi de recevoir chez elle des femmes libres pour les prostituer à Pericles, & Diopites dressa un Décret par lequel il étoit ordonné qu'on denonceroit tous ceux qui nioient les Dieux, ou qui tenoient des propos touchant les choses célestes, & cela pour faire tomber le soupçon sur Pericles à cause d'Anaxagore. Comme le peuple approuvoit & recevoit avec plaisir ces dénonciations, Dracontides fit un autre Décret qui fut aussi approuvé, par lequel il étoit porté que Pericles remettroit ses comptes entre les mains de Prytanés, & que les Juges, après avoir pris les suffrages sur l'Autel, le jugeroient dans la ville; Mais Agnon ôta du Décret ce dernier article, & mit que l'affaire seroit jugée par quinze cent Juges, & que l'action seroit appel-

Aspasie accusée d'impiété, & de prostituer à Pericles des femmes libres.

Anaxagore accusé d'impiété.

Des Prytanés, c'est-à-dire, des Sénateurs qui étoient en fonction.

Et cela pour faire tomber le soupçon sur Pericles à cause d'Anaxagore.) Ce passage a besoin d'être expliqué. Anaxagore enseignoit qu'une seule intelligence avoit débrouillé le chaos & rangé le monde dans le bel ordre où nous le voyons. Ce qui n'étoit autre chose que décréditer les Dieux du Paganisme. On vouloit donc rendre par-là son disciple Pericles suspect de tenir la même doctrine sur l'unité d'un Dieu.

les suffrages sur l'Autel.) Cela étoit favorable à Pericles à cause de la Religion qui auroit pu retenir la Plupart des Juges. Dans la vie de Themistocle, on a vu un autre exemple de cette coutume de prendre sur un Autel les billets ou les ballotes dont on se servoit dans les Jugemens. Cela ne se pratiquoit que dans les occasions extraordinaires & lorsqu'on vouloit avertir les Juges qu'ils devoient juger sans faveur & dans la plus exacte justice.

Et que les Juges après avoir pris

*Cinquante de cha-
que Tribu.*

lée de rapine & de concussion , ou simplement d'in-
justice , comme on voudroit.

*Pericles sauve
Aspasie par ses prie-
res & par ses lar-
mes.*

*Il fait sauver
Anaxagore , &
l'accompagne , hors
de la ville.*

*Pourquoi Peri-
cles alluma la
guerre du Pelopo-
nèse.*

Pericles sauva Aspasie par ses prieres & par la compassion qu'il fit aux Juges , en pleurant à chaudes larmes pendant qu'on plaidoit , comme le rapporte *Æschine* , mais il craignit de n'avoir pas le même succès pour *Anaxagore* , c'est pourquoi il le fit sortir de la ville & l'accompagna , & pour lui , voyant qu'il avoit extrêmement offensé le peuple dans l'affaire de *Phi-dias* , & craignant l'issue de ce Jugement , il alluma la guerre qui différoit toujours de s'enflammer , & qui n'étoit encore que fumante. Il esperoit que par ce moyen il dissiperoit les plaintes qu'on avoit faites contre lui , & qu'il appaiseroit l'envie , parce que dans des affaires si pressantes , & dans un danger si éminent , la ville ne manqueroit jamais de se jeter entre ses bras , & de s'abandonner à sa conduite , à cause de sa puissance & de sa grande réputation.

*Moyen que les
Lacédémoniens
prennent pour faire
chasser Pericles.*

Voilà donc les différentes causes pour lesquelles on prétend qu'il empêcha le peuple de se rendre aux instances des Lacédémoniens ; mais la vérité est incertaine & cachée. Les Lacédémoniens voyant par-là qu'en ruinant la puissance de Pericles ils auroient meilleur marché d'Athènes , ordonnerent aux Athéniens d'achever de chasser de leur ville ceux qui avoient encouru la malediction pour le crime commis contre les complices de *Cylon*. Car ils sçavoient bien que
Pericles

Pericles du côté de sa mere étoit de la race de ces maudits & excommuniez , comme Thucydide même l'a écrit. Mais cet expédient eut un succès tout contraire à celui qu'ils en avoient attendu. Au lieu de donner des soupçons de Pericles & de le rendre odieux au peuple , il augmenta sa gloire & la confiance qu'on avoit en lui , parce qu'elle fit voir que c'étoit lui sur tout que les ennemis haïssoient & craignoient. C'est pourquoi aussi avant qu'Archidamus , Général de l'Armée du Peloponèse , entrât dans l'Attique , il déclara aux Atheniens que si Archidamus en ravageant leurs terres , épargnoit celles qui lui appartenoient en propre , soit à cause du droit d'Hospitalité qui étoit entre eux , ou pour donner occasion à ses ennemis & à ses envieux de le calomnier, comme s'il étoit d'intelligence avec lui , il donnoit dès ce jour-là à la ville d'Athenes , ses terres & ses maisons.

Ce crime a été expliqué dans la vie de Solon.

Trait de prudence de Pericles.

Droit d'Hospitalité entre Archidamus , Roi de Sparte & Pericles.

Les Lacedémoniens & leurs alliez entrèrent avec une grosse Armée dans l'Attique , sous la conduite du Roi Archidamus , & après avoir ravagé toute la Contrée , ils s'avancèrent jusqu'au bourg d'Acharnes , où ils camperent , dans l'esperance que les Atheniens ne pourroient les

Les Lacedémoniens & leurs alliez entrèrent donc avec une grosse Armée dans l'Attique.] C'est la deuxième année de l'Olympiade 87. la premiere année de la guerre du Peloponèse.

Ils s'avancèrent jusqu'au Bourg d'Acharnes.] C'étoit un des plus grands Bourgs d'Athenes , il fournissoit seul trois mille combattants. Il étoit à quinze cent pas de la Ville.

*Grande sagesse
de Pericles.*

souffrir si près d'eux, & qu'ils sortiroient en bataille, pour défendre leur pays & pour donner des preuves de leur courage. Mais Pericles trouva que c'étoit joüer de son reste & hazarder la ville, que d'aller livrer bataille devant ses murailles à une Armée de soixante mille combattans, car il y en avoit tout autant dans cette première expedition, & à une Armée composée de meilleures troupes qu'il y eût dans la Beotie & dans le Peloponèse; Ainsi il tâchoit d'arrêter & de calmer l'impatience de ceux qui vouloient combattre à quelque prix que ce fût, & qui ne pouvoient supporter ce qui se passoit à leur vûë, leur disant *que les arbres coupez & abbattus revenoient en peu de tems, au lieu que des hommes morts, la perte en étoit irréparable.*

*Ce que Pericles
disoit aux Athe-
niens pour les rete-
nir.*

*Pericles dans cet-
te occasion comparé
à un bon Pilote dans
une tempête.*

Il se garda bien de faire aucune assemblée du peuple, de peur qu'on ne le traînât au combat malgré lui. Mais comme un bon pilote dans une tempête qui bouleverse la mer, après avoir donné par tout ses ordres, & préparé toutes les armes qu'il peut employer contre sa fureur, se sert de son art sans se laisser toucher aux larmes & aux prières des passagers, qui sont éperdus de frayeur & malades, lui de même après avoir bien fermé sa ville & posé par tout des gardes pour n'être pas surpris, il suivoit les conseils que lui suggeroit sa prudence, se mettant peu en peine des cris, des plaintes & des emportemens de ses Citoyens, quoique d'un côté ses amis fissent tous

leurs efforts pour le fléchir par leurs prières , & que de l'autre ses ennemis n'oubliaissent rien pour l'ébranler par leurs menaces & par leurs mauvais discours , & qu'il y eût une infinité de gens qui tâchoient de le piquer par des chansons & par des satyres , en décrivant sa conduite , comme celle d'un lâche & d'un homme qui laissoit tout en proie à leurs ennemis. Cleon même étoit un de ceux qui s'acharnoient le plus contre lui , & ce malheureux profitant de la colere de ses Citoyens , s'avançoit considérablement par ce moyen dans la bienveillance du peuple , comme Hermippus le témoigne par ces vers : *Roi des Satyres , pourquoi n'as-tu pas le courage de prendre la pique ? Tu te contentes de combattre de la langue , & tu parles de guerre avec beaucoup d'audace & de fierté. A t'entendre on te prendroit pour le vaillant Teles , mais l'éclat d'une épée nuë te fait fremir , tu n'as plus ni for-*

Passage du Poëte Hermippus.

Cleon même étoit un de ceux.] C'est le même Cleon qu'Aristophane a si mal traité. Il sçut si bien gagner le peuple , qu'il fut ensuite Général des Atheniens.

Comme Hermippus le témoigne dans ces vers.] Au lieu de δολιχοπῳσαντος Ἑρμιππίου, il faut lire comme M. Salvini, δολοὶ παῖσαντος Ἑρμιππίου.

Roi des Satyres.) Hermippus appelle Pericles *Roi des Satyres*, à cause des débauches dont on l'accusoit.

A t'entendre , on te prendroit

pour le vaillant Teles.] C'est à mon avis le seul véritable sens de ces mots ψυχρὸν ἰ Τέλεος ὕμνεον. *Tu as promis le courage d'un Teles.* Ce Teles étoit quelque homme de grande réputation pour son courage. Ceux qui ont traduit, *tu as la timidité d'un Teles*, se sont fort trompez.

Mais l'éclat d'une épée nuë te fait fremir , tu n'as plus ni force ni vertu.] Dans ces vies de Plutarque il n'y a point de passage plus corrompu que celui-ci. Ce vers d'Hermippus, comme il est

ce ni vertu , quoique tu sois aiguillonné par l'ardent Cleon , qui ne te donne aucun relâche.

*Pericles assié-
gé, envoie dans le Pe-
loponese une flotte
de cent vaisseaux.*

*Adresse de Pe-
ricles pour adoucir
& pour amuser le
peuple.*

Tout cela n'émût point Pericles, il supporta patiemment ces injures & ces reproches , & se contentant d'envoyer une flotte de cent vaisseaux au Peloponese , il demeura chez lui , tenant toujours sa ville en bride , jusqu'à ce que les ennemis se fussent retirez. Cependant pour adoucir & pour amuser le peuple , qui étoit très-rebuté de la longueur de cette guerre , il leur redonnoit de nouvelles forces par quelque distribution de deniers , & par le partage de quelques terres , car il leur donna par sort les terres des Æginetes qu'il avoit chassés. Ce que souffroient leurs ennemis étoit encore pour eux une consolation dans leur misère , la flotte qui étoit allée au Peloponese avoit ravagé une grande étendue de pays , & saccagé grande nombre de bourgs & de petites villes , & Pericles en personne avoit fait une course dans

écrit , n'est pas intelligible. Car que signifie *ἀνὴν βρύχει κοπίδας* ? Cela n'est point Grec , & ne présente aucun sens. Je suis persuadé qu'il faut corriger ; *καρχημείδης δ' ἀκόντις σκληρὴν παρασημαδίου βρύχει κοπίαν*. Et quand tu vois devant toi une épée nue & bien affilée tu trembles , tu n'as plus ni force ni vertu , Dentibus frendes & deficis , fatiscis. Car voilà les deux marques ordinaires & naturelles de la frayeur & de la lâcheté les dents qui claquent , & les for-

ces défaillantes.

Quoique tu sois aiguillonné par l'ardent Cleon.] M. Salvini a fort bien connu la plaisanterie de ce mot *αἰδωνί κλέει*. Car il a vu que c'est une parodie de ce mot qui est souvent dans Homere *αἰδωνί Cida* , *Micanti Ferro*. Au lieu d' *αἰδωνί* , Hermippus a mis plaisamment *Cleon* , pour le tourner en ridicule.

Et Pericles en personne avoit fait une course dans les terres de Megare.) Plutarque se trompe ici

les terres de Megare, qu'il avoit entierement ruinées. Ainsi l'Armée des ennemis, qui faisoit certainement beaucoup de mal aux Atheniens par terre, mais qui n'en recevoit pas moins d'eux par mer, n'auroit pas résisté si long-tems à une si rude guerre, & se feroit bientôt lassée, comme Pericles l'avoit prédit au commencement, si quelque Demon ne se fût opposé aux conseils de la prudence humaine. Premièrement, il s'éleva dans la ville une peste si violente, qu'elle ravageoit la fleur de la jeunesse, & diminuoit extrêmement les forces des Atheniens, & cette maladie du corps passa jusqu'à l'esprit, & l'aigrit extrêmement contre Pericles, de maniere que comme des phrenetiques, qui s'emportent contre leur medecin & contre leur pere, ils se révolterent contre lui & le maltraiterent, excitez à cela par ses ennemis, qui alloient disant que cette maladie

Peste très-violente dans Athenes.

Les Atheniens se revoltent contre Pericles.

Pericles n'étoit pas assez imprudent pour sortir de sa Ville pendant que les Lacedémoniens étoient dans l'Attique; il ne fit cette course qu'après qu'ils se furent retirez au commencement de l'Automne, & cela est si vrai, que Thucydide marque même que la Flotte des Atheniens revenoit du Peloponese & étoit déjà à Egine, & que les soldats de la Flotte se joignirent à l'Armée de Terre.

Et se feroit bien-tôt lassé, com-

me Pericles l'avoit prédit.] Elle se laissa aussi, & s'en retourna. Plutarque confond ici les deux courses qu'Archidamus fit dans l'Attique, & des deux il n'en fait qu'une. Archidamus retourna l'année suivante. Thucydide l'a fort bien marqué. Cela est important pour cette Histoire. La peste, dont il est parlé ensuite ne s'éleva qu'à ce second voyage d'Archidamus, la troisième année de l'Olympiade LXXXVII.

*Pericles accusé
d'être la seule cause
de ce fléau.*

ne venoit que de la multitude des gens des bourgs qui s'étoient retirez dans la ville , parce que dans la saison la plus chaude de l'année , tous ces gens-là étoient obligez de loger pêle-mêle dans de petits trous obscurs , & sous des tentes étouffées , où ils menoient une vie casaniere & oyfi-ve , respirant toujours le même air , au lieu qu'auparavant ils faisoient beaucoup d'exercice , & jouïssent d'un air libre & pur , & qu'on ne devoit accuser de toutes ces calamitez , que celui qui dans cette guerre avoit comme versé dans leurs murailles ce déluge de gens de campagne , & qui cependant n'employoit point ce grand nombre d'hommes , mais les tenoit là renfermez & entassez les uns sur les autres comme des animaux , les laissant dévorer à la corruption qu'ils contractoient les uns des autres , sans leur donner aucun secours , ni le moindre rafraichissement.

Ne venoit que de la multitude des gens des Bourgs.) Amiot a traduit , *de la multitude des Paysans* , mais il s'est trompé. Les Paysans sont opposez aux gens de la ville , & ici c'étoient de véritables Atheniens. Les Habitans des bourgs qui composoient tous une seule & même ville. Par exemple les trois mille habitans du bourg d'Acharnes , qui s'étoient retirés dans Athenes , étoient aussi frans Atheniens que ceux qui habitoient Athenes même. Il ne

faut que voir la vie de Thesée pag. 51. & le second livre de Thucydide , qui explique cela parfaitement , en faisant voir que Thesée fit un seul corps de Citoyens , de tous les habitans des bourgs en détruisant les Palais & les Salles à tenir Conseil , & en les obligeant tous à s'assembler dans l'Hôtel de Ville d'Athenes. Leur habitation étoit toujours dans les bourgs , mais la Justice ne se rendoit que dans la ville.

Pour remédier à ces malheurs , & pour incommoder ceux qui leur faisoient une si cruelle guerre , Pericles fit équiper cent cinquante vaisseaux , sur lesquels il embarqua de bonnes troupes d'Infanterie & de Cavalerie. Ce gros armement donna autant d'espérance à ses Citoyens , que de frayeur à ses ennemis. L'embarquement fait , comme Pericles montoit sur son vaisseau , tout d'un coup le Soleil vint à s'éclipser entièrement , & la terre fut couverte de ténèbres. Cela jeta la consternation & l'épouvante dans l'esprit de tous les Atheniens , qui regardoient cette éclipse comme un présage funeste. Pericles voyant donc son Pilote étonné & incertain de ce qu'il devoit faire , lui mit un pan de son manteau devant les yeux , & lui demanda si cela lui paroissoit si épouvantable , & s'il le prenoit pour un signe si terrible ; Le Pilote ayant répondu que non. *Quelle différence mets-tu donc ajouta Pericles , entre mon manteau & ce qui cause cette éclipse , sinon que ce qui produit ces ténèbres est plus grand que mon manteau ?* Mais quant à cette matiere , elle est traitée dans les écoles des Philosophes.

Ce que fit Pericles pour remédier à ces malheurs.

Eclipse de Soleil comme Pericles s'embarquoit.

Comment Pericles rassura son Pilote effrayé de cette éclipse.

Pericles ayant mis à la voile , ne fit aucun exploit qui répondît à la grandeur de cet ap-

Pericles ne fait rien qui réponde à ce grand appareil.

Pericles fut équiper cent cinquante vaisseaux.) Cent vaisseaux Atheniens sur lesquels il avoit quatre mille hommes d'Infanterie , & des Barques où il y avoit quatre cens chevaux. A ces cent

vaisseaux il s'en joignit cinquante de Chio & de Lesbos.

Tout d'un coup le Soleil vint à s'éclipser.] Cette Eclipse n'arriva pas à cette dernière expedition ; mais à la précédente.

*Il assiege Epi-
daure qui étoit con-
sacrée à Esculape.*

*Une maladie dont
il est attaqué l'obli-
ge à lever le siège.*

*On peut voir dans
Thucydide le dis-
cours qu'il fait sur
cela aux Athéniens.*

*Pericles déposé
& condamné à une
amende.*

*Quinze mille
écus.*

*Diodore la fait
monter à quatre-
vingts talents. A
quatre vingts mille
écus.*

*Maux domesti-
ques qui arrivent
à Pericles.*

pareil , & comme il assiégeoit la sacrée ville d'Epidaure , dont il esperoit de se rendre bientôt maître , il fut surpris d'une maladie qui l'obligea de lever le siège , & qui se répandit , non seulement sur toutes les troupes , mais aussi sur tous ceux qui s'aprochoient de son camp. Voyant donc que ce mauvais succès avoit irrité les Athéniens contre lui , il voulut les consoler & leur redonner de la confiance ; Mais il ne put jamais les appaiser , qu'après que par leurs suffrages ils lui eurent ôté sa charge de Général , & l'eurent condamné à une grosse amende. Ceux qui disent le moins , la font monter à quinze talents , & ceux qui disent le plus , la poussent jusqu'à cinquante. Celui qui se porta pour accusateur dans ce Jugement , ce fut Cleon , comme le rapporte Idomenée , ou Simmias , selon Theophraste , ou Lacraditas , si l'on en croit Heraclide de Pont. Mais ses malheurs publics passerent bientôt , le peuple ayant laissé toute sa colere pour ainsi dire dans la playe , comme l'Abeille y laisse son aiguillon. Il n'en fut pas de même de ses maux domestiques ; Car outre qu'il avoit perdu par la peste un grand nombre

*Et comme il assiégeoit la sacrée
ville d'Epidaure, &c. il fut surpris
d'une maladie.) Comme si Escu-
lape eût voulu se venger de ce
qu'on assiégeoit sa ville , mais
Tucydide ne parle point de cette
maladie , il fait voir même ,*

*qu'après avoir mal réussi à Epi-
daure , il eut d'aussi mauvais suc-
cez à Trezene , à Hermione &
ailleurs, & que le seul exploit qu'il
fit , ce fut de prendre Prusie ,
ville de la Laconie sur la côte
de la mer.*

de

de ses parens & de ses amis, la division regnoit depuis long-tems dans sa famille. Xanthippe son fils aîné, qui aimoit naturellement la dépense, & qui avoit épousé une jeune femme, qui ne l'aimoit pas moins, & qui étoit fille d'I-fander, & petite-fille d'Epilycus, ne pouvoit supporter l'exacte économie de son pere, qui ne fournissoit que bien petitement à ses plaisirs; il envoya donc sous son nom emprunter quelque argent. Quand celui qui l'avoit prêté voulut le redemander, non-seulement Pericles refusa de le payer, mais il l'appella encore en Justice; Xanthippe outré de dépit, s'emporta extrêmement contre son pere, & le décrioit par tout, se moquant ouvertement des assemblées qu'il faisoit dans sa maison, & des conversations qu'il avoit avec les Sophistes. Car il alloit disant, qu'un jour dans les jeux publics un Athlete ayant tué par mégarde d'un coup de javelot le cheval d'Epitimus de Pharsale, Pericles avoit passé toute une journée avec Protagoras, pour exa-

*Xanthippe ne pou-
voit supporter l'é-
xacte économie de
son pere.*

*Xanthippe décrie
son pere & en fait
des plaisanteries.*

*Ayant tué par mégarde d'un
coup de javelot le cheval d'Epiti-
mus de Pharsale.) Il y a long-
tems que M. de Girac a averti
de la faute qu'Amiot a faite sur
ce passage, en disant qu'Epitimus
fut tué, au lieu que Plutarque dit
que ce fut son cheval. Cependant
le Grec est fort clair, mais le meil-
leur esprit tombe dans ces négligences,
sur-tout quand il est las
du travail.*

*Pericles avoit passé toute une jour-
née avec Protagoras pour exami-
ner; &c.) Voilà une recherche
bien frivole pour un Général
d'Armée comme Pericles. Mais
il n'y a nulle apparence que Peri-
cles s'amusât à ces niaiseries de
Sophiste: C'est un ridicule que
son fils voulut bien lui donner;
pour se moquer de l'amour qu'il
avoit pour la Philosophie, com-
me Aristophane dans la II. Scène*

*Calomnie atroce
de Xanthippe contre
son pere.*

*Parents & amis
nécessaires à ceux
qui se mêlent du
Gouvernement.*

*Fermeté d'ame de
Pericles dans tous
ses malheurs.*

*Il n'est ébranlé
que par la mort de
son dernier fils.*

miner qui étoit selon la droite raison , le véritable auteur de ce meurtre , ou le javelot , ou celui qui l'avoit lancé , ou les Agonothetes , c'est-à-dire les Présidens de ces jeux. Stefimbrotus ajoûte , que ce fut Xanthippe même qui fema le bruit qu'il avoit un commerce criminel avec sa femme , & que ce fils conserva jusqu'à sa mort cette animosité qu'il avoit contre son pere , & qu'on ne pût jamais appaiser. Il mourut de la peste ; Pericles perdit en même tems sa sœur , avec plusieurs de ses parens & de ses amis les plus considérables , & qui lui étoient les plus nécessaires pour le Gouvernement. Cependant il ne succomba point sous ces malheurs , la fermeté de son ame n'en fut point ébranlée , & on ne le vit ni pleurer , ni faire des obseques , ni paroître sur le tombeau d'aucun de ses proches , jusqu'à la mort de Paralus , qui étoit le dernier de ses enfans légitimes. Alors étonné & ébranlé par un si rude coup , il fit tous ses efforts pour se maintenir dans son assiette naturelle , & pour conserver cette grandeur d'ame qui avoit paru en tant d'occasions : Mais quand il voulut mettre la couronne de fleurs sur la tête du mort , il

du premier acte des Nuées , reproche à Socrate qu'il recherchoit avec Cairephon , combien une puce fautoit de ses propres semelles. Ce Protagoras étoit le plus grand Sophiste de ce tems-là : Il amusa & trompa la Grece pendant plus de quarante ans , & a-

massa plus de bien par ses sophismes , que Phidias par ses beaux ouvrages , & que dix autres Sculpteurs comme lui. On n'a qu'à voir ce que Platon en a dit dans ses Dialogues , dans le Protagoras & dans le Menon.

ne pût soutenir cette cruelle vûë, ni être le maître de sa douleur, qui éclata par des cris, par des sanglots, & par un torrent de larmes, ce qui ne lui étoit jamais arrivé.

Cependant la ville ayant voulu essayer tous les autres Capitaines & les autres Orateurs, & n'en ayant point trouvé qui eût le poids, la force & l'autorité nécessaire pour une charge si importante & si difficile, commença à le désirer & à le rappeler à son Tribunal. Il étoit alors renfermé dans sa maison, accablé de douleur pour la perte qu'il venoit de faire. Alcibiade & les autres amis lui persuaderent de sortir & de se montrer. D'abord le peuple lui demanda pardon de son ingratitude, & Pericles touché de ses prières, reprit le Gouvernement.

*Le peuple désire
Pericles, & le rap-
pelle au Gouverne-
ment.*

Après qu'il eut été élu Général, la première chose qu'il fit, ce fut de proposer qu'on cassât la Loi qu'on avoit fait donner autrefois contre les bâtards, lorsqu'il se voyoit des fils légitimes. Mais alors il la voulut abolir, de peur que faute

*Elu Général, il
fait casser la Loi
qu'il avoit faite
contre les bâtards.*

*Cependant la ville ayant voulu
essayer tous les autres Capitaines.)
c'est à-dire, ayant voulu examiner
les qualitez qu'ils avoient, car elle
n'eut pas le tems de les éprouver,
puisque Pericles mourut l'année
suivante. Aussi Thucydide dit-il
que Pericles fut rappelé peu de
de tems après.*

*Ce fut de proposer qu'on cassât
la Loi, qu'il avoit fait donner au-
trefois contre les bâtards, lorsqu'il se*

voyoit des fils légitimes.) Ce n'étoit pas l'amour de la patrie qui avoit porté Pericles à faire cette Loi, c'étoit la haine & l'envie qu'il avoit contre Cimon, & qui l'excitoient à rayer ses enfans des rôles des Citoyens. Mais quand la fortune l'eut puni de sa dureté, alors l'amour de sa maison & de son nom fut plus forte que cette haine. Il fit casser cette Loi en faveur de son bâtard.

de successeur descendu de lui , sa maison & sa race ne fussent entierement éteintes , & ne périssent avec son nom. Voici ce que c'étoit que cette Loi.

*Décret de Pericles
contre les bâtards.*

*Chaque mesure
étoit du poids de
cent huit livres.*

Plusieurs années auparavant Pericles étant dans sa plus grande puissance , & se voyant plusieurs enfans légitimes , comme nous l'avons déjà dit , fit un Décret , qui portoit , qu'on ne tiendrait pour Athéniens naturels & véritables , que ceux qui seroient nez de pere & de mere Athéniens. Quelque tems après ce Décret , le Roi d'Egypte envoya à Athenes un présent de quarante mille mesures de bled : Il falloit donc que ce bled fût partagé entre les Citoyens ; mais sur les termes de l'Ordonnance on fit à tous les bâtards des procès , qui jusqu'alors avoient été négligés , & auxquels on n'avoit pas pensé. Il y eut même beaucoup de Citoyens que l'on comprit dans ce nombre par de pures chicanes , pour les empêcher d'avoir part à la distribution. Il y en eut près de cinq mille qui furent condamnez & vendus comme Esclaves , & quatorze mille quarante qui furent confirmez dans leurs privileges de Citoyens : Il paroissoit donc fort étrange & fort dur , qu'une Loi qui avoit été exécutée à la lettre contre un si grand nombre de personnes , fût annullée & cassée par celui-là même qui

Il falloit donc que ce bled fût partagé entre les Citoyens.) Il y a une faute au texte , ἔδει διανεμῆσαι τὸς πολίτας, il faut lire, ἔδει διανεμῆσαι τοῖς πολίταις. Et je vois que M. Salvinî l'a ainsi corrigé.

en avoit été l'auteur & le promoteur. Mais les calamitez domestiques qui étoient arrivées à Pericles, comme pour le punir de son orgueil & de son arrogance, touchèrent de compassion les Athéniens, qui estimant que ces malheurs, qu'il ne meritoit point, étoient l'ouvrage d'une Fortune envieuse & jalouse, & que sa demande étoit pleine d'humanité, lui permirent de faire écrire son bâtard dans les Registres des Citoyens de sa Tribu, & de lui donner son nom propre, & c'est celui, qui dans la suite, après avoir défait les Peloponesiens dans une bataille navale, près des Isles Arginuses, fut condamné à mort, avec les autres Capitaines ses Collegues.

Le bâtard de Pericles est écrit dans les Registres des Citoyens.

Vingt-deux ans après.

Trois Isles au bas de l'Isle de Lesbos, près de la côte d'Asie.

Pericles tombe malade de la peste.

Peu de tems après Pericles tomba malade de la peste, qui véritablement ne fut, ni si aiguë ni si violente que celle des autres, mais

Qui estimant que ces malheurs, qu'il ne meritoit point, étoient l'ouvrage d'une Fortune envieuse & jalouse.] C'est à mon avis le véritable sens de ces paroles de Plutarque, & δεῖσθαι αὐτὸν νικησθέντα πικρῶς. Amiot a mal traduit, croyant qu'il en avoit été puni par expresse permission & vengeance des Dieux. Si les Athéniens eussent crû que les malheurs de Pericles eussent été l'effet de la colere des Dieux sur lui, jamais ils n'eussent osé le soulager.

Fut condamné à mort avec les autres Capitaines ses Collegues.]

Les Athéniens avoient élu dix Capitaines. Après le gain de la bataille on leur fit le procès, on en condamna huit à la mort, & on en exécuta six qui se trouverent présens, du nombre desquels étoit ce bâtard de Pericles. Le seul crime qu'on leur imputoit, étoit de n'avoir pas enterré les morts. Xenophon a écrit cette aventure fort au long dans le premier livre de son Histoire Grecque. Ce combat fut donné sous l'Archonte Callias, la seconde année de l'Olympiade XCIII. 24. ans après la mort de Pericles.

foible & languissante , & qui avec une lenteur , accompagnée de changemens infinis, consumoit peu à peu son corps , & affoiblissoit son esprit. Theophraste dans l'endroit de ses morales , où il recherche si les mœurs changent avec la fortune , & si elles peuvent être si altérées par les maux du corps , qu'elles s'écartent & s'éloignent de la vertu , raconte que Pericles dans cette maladie, étant visité par un de ses amis , lui montra une espece de charme , que des femmes lui avoient pendu au cou , voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade , puisqu'il souffroit ces sottises-là.

Comme il étoit à l'extrémité & sur le point

Lui montra une espece de charme , que des femmes lui avoient pendu au cou.] Ces charmes qu'on donnoit comme des remedes éprouvez contre les maladies & contre certains maux, étoient fort en usage parmi les payens , & ne sont pas inconnus parmi nous, car on voit encore des esprits foibles qui en sont infatuez. C'étoient de prétendus préservatifs faits avec les enchantemens de la magie , ou sous certaines constellations auxquelles l'Astrologie judiciaire attribuoit de grandes vertus , & on les appelloit par cette raison , des remedes Physiques. Tel est ce remede que Marcellus , quoique Chrétien , propose pour les maux d'estomac. *Ad stomachi dolorem remedium Physicum sit : In lapide Jaspide exculpe draconem radia-*

tum , ut habeat septem radios & clauda auro , & utere in collo. Pour le mal d'estomac servez-vous de ce remede Physique : Gravez sur une pierre de jaspé un dragon rayonné , qui ait sept rayons , enchassez-le dans de l'or , & portez-le pendu au cou. Comme les femmes sont le plus sujettes à cette superstition , Pericles ajoûte fort bien , que des femmes lui avoient pendu au cou.

Voulant lui faire entendre qu'il falloit qu'il fût bien malade , puisqu'il souffroit ces sottises-là.] Plutarque explique fort bien le sentiment de Pericles , qui avoit été trop bien instruit par Anaxagore pour donner dans de si grandes niaiseries , & pour attendre quelque soulagement de ces préservatifs , que la superstition & l'erreur avoient inventez.

de rendre l'ame, les principaux Citoyens, & les amis qui lui restoient, étoient dans sa chambre autour de son lit, & parloient de sa vertu & de la grande puissance qu'il avoit eüe, parcourroient ses exploits, & comptoient le nombre de ses victoires; car étant Général des Athéniens, il avoit érigé à l'honneur de sa ville neuf trophées, pour autant de combats qu'il avoit gagnez. Ils discouroient donc ainsi entr'eux, croyant qu'il avoit déjà perdu tout sentiment, & qu'il ne pouvoit plus entendre: Mais il ne lui étoit pas échappé une seule parole de tout ce qu'ils avoient dit, & rompant tout d'un coup le silence, *Je m'étonne*, leur dit-il, *que vous conserviez si bien dans votre mémoire; & que vous releviez si fort des choses auxquelles la Fortune à tant de part, & qui sont déjà arrivées à tant d'autres Capitaines, & que vous oubliiez ce que j'ai fait de plus grand & de plus glorieux. C'est*, ajouta-t-il, *que mon ministère n'a fait prendre le manteau noir à aucun de nos Citoyens. Quel admirable personnage, non seulement par sa douceur, & par l'humanité qu'il a toujours conservées dans tant de grandes affaires, & au milieu de tant de haines & d'oppositions, mais encore par ce sentiment noble & généreux, qui lui faisoit regarder comme la plus grande de toutes ses grandes actions, de n'avoir jamais rien accordé à l'envie, ni à la colere dans une puissance suprême, & de ne s'être jamais porté envers personne en implacable*

Ce que Pericles à l'agonie, dit à ses amis qui parloient de ses grands exploits

Quel est le plus grand & le plus glorieux exploit d'un Prince, & de celui qui gouverne un Etat.

Belle réflexion de Plutarque.

ennemi ! Il me semble pour moi que cela seul , je veux dire de la douceur de ses mœurs & de sa vie , qu'il conserva toujours nette & pure , suffit pour justifier le surnom d'*Olympien* , qui lui avoit été donné , & pour faire voir que ce n'étoit point pour lui un surnom ridicule & fastueux , mais au contraire , qu'il lui étoit très-séant & très convenable , & qu'il ne pouvoit lui être justement envié : car c'est ainsi que nous pensons & estimons tous que les Dieux , étant par leur nature la cause de tous les biens , & ne pouvant jamais être auteurs des maux , sont à bon droit les Rois & les Maîtres du

Suffit pour justifier le surnom d'Olympien.] Il est à souhaiter que tous les Princes qui liront ces vies, fassent attention à ce passage , & qu'ils soient bien pénétrés de cette vérité, que la douceur, la clemence, l'humanité, sont les seuls moyens qu'ils aient de s'attirer le respectable surnom d'*Olympiens* , c'est-à-dire, de *Divins* ; car ce n'est que par-là qu'ils peuvent ressembler à Dieu.

Car c'est ainsi que nous pensons & estimons tous que les Dieux , étant par leur nature la cause de tous les biens , & ne pouvant jamais être auteurs des maux.] C'est ce qui avoit porté quelques Philosophes à établir deux principes , comme deux Dieux opposés , dont l'un étoit auteur du bien , & l'autre auteur du mal. Cette erreur qui a été renouvelée par les Ma-

nichéens, est trop impie & trop grossière pour n'être pas apperçue. Mais ce passage de Plutarque , qui semble la favoriser, ne laisse pas de pouvoir être expliqué favorablement : car Dieu n'est pas proprement l'auteur des maux , tout ce qu'il fait est juste & bon , & les maux que nous souffrons ne sont que l'effet de notre corruption fomentée par un mauvais principe subordonné lui-même à Dieu & la punition de nos crimes.

Sont à bon droit les Rois & les Maîtres du monde.) Dieu ne seroit pas moins le Roi & le Maître du monde en déployant sa Justice , qu'en exerçant sa bonté. Il est pourtant vrai que nous rendons nos premiers hommages à sa bonté infinie , qui l'a porté à nous préparer ses bienfaits avant
monde

monde , non pas de la maniere que les Poëtes , pour nous troubler , & pour nous donner de fausses idées par leurs impertinentes imaginations , nous les représentent dans leurs ouvrages , où ils se contredisent eux-mêmes ; car en parlant du lieu que les Dieux habitent , ils l'appellent une demeure ferme & inébranlable qui n'est jamais agitée de vents , ni obscurcie de nuages , qui jouït toujourns d'une douce ferenité , & qui en tout tems est également éclairée par une lumiere pure , n'y ayant qu'un séjour comme celui-là , qui convienne à une Nature immortelle , & qui jouït de la souveraine felicité ; & en même tems , ils nous dépeignent les Dieux eux - mêmes pleins de trouble , de

*C'est la description
qu'Homere a fait
du Ciel dans le vi.
liv. de l'Odyssée.*

de nous créer. Aussi les Rois qui à l'imitation de Dieu , dont ils sont l'image , quoiqu'ils portent l'épée pour punir , sont appelez , comme dit l'Ecriture , *bienfaiteurs* & n'ont point pris le titre de *punisseurs* ou de *vengeurs*.

Et en même tems ils nous dépeignent les Dieux pleins de trouble , de haine , de colere . Il est vrai que la tranquillité de cette demeure , opposée au trouble & à la division qui regnent parmi les Dieux qui l'habitent , paroît étonnante au premier coup d'œil. Cette censure tombe sur Homere qui a fait cette description du Ciel dans le vi. l. de l'Odyssée & qui depeint les Dieux tels que Plutarque le remarque ici. Mais c'est prendre ce grand Poëte trop au

piéd de la lettre. On ne veut pas justifier sa Théologie qui est monstrueuse en une infinité de points , mais on ne peut pas raisonnablement croire que ce Poëte , homme de grand sens comme il étoit certainement , n'ait pas vu ce que présente l'écorce de ces fictions. Elles ont donc un sens , dont l'allegorie est la seule clef , comme on l'a fait voir en beaucoup d'endroits. D'ailleurs sous ces fictions ingenieuses , il a voulu peindre ce qui arrive souventchez les Princes & les Rois ; leurs Palais paroissent le séjour du repos ; de la tranquillité & des délices , pendant qu'ils sont eux-mêmes pleins de trouble , de haine , de colere , d'esprit de vengeance & le jouet de toutes les passions.

haine, de colere & de toutes les autres passions indignes d'un homme qui conserve encore quelque reste de bon sens , & quelque ombre de sagesse. Mais ces reflexions paroîtront peut-être la matière d'un autre traité.

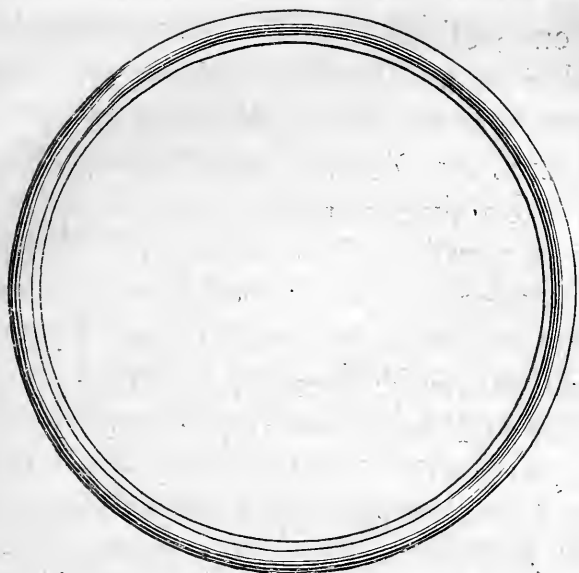
D'ordinaire ce qui arrive après la mort des grands hommes d'Etat , fait connoître la grandeur de leur perie.

Justice que les Athéniens rendent à Pericles après sa mort.

La débauche & la corruption, qu'un grand prince retient pendant qu'il est en vie, profitent de sa mort pour se glisser dans l'Etat , & s'y débordent avec plus de furie.

Les affaires qui arriverent d'abord après la mort de Pericles , firent bien sentir aux Athéniens la grandeur de la perte qu'ils avoient faite , & leur en imprimèrent dans le cœur un très-grand regret. Car ceux qui pendant sa vie avoient été le plus bleffez de sa grande puissance , comme d'une lumiere qui les offusquoit , après sa mort n'eurent pas plutôt essayé des autres Orateurs & Gouverneurs du peuple , qu'ils avoüerent publiquement que jamais il n'y avoit eu d'homme plus modéré dans la sévérité , ni plus grave dans la douceur , & que cette puissance , si onereuse , à laquelle on donnoit le nom odieux de monarchie ou de tyrannie , parut alors avoir été la plus sûre défense & le plus fort rempart de l'Etat , tant il s'étoit glissé depuis sa mort dans le gouvernement de méchanceté & de corruption , qui n'avoient osé éclatter pendant sa vie , ou qu'il avoit toujours tenu foibles & basses , en les empêchant de croître & de monter à un excès sans remède , par la licence & par l'impunité.

Les affaires qui arriverent d'abord après la mort de Pericles.) Lyfandre. Pericles mourut la troisième année de cette guerre du Peloponèse , c'est-à-dire , la dernière année de l'Olympiade 87.



FABIUS MAXIMUS.



PERICLES ayant été tel dans les choses dignes de mémoire, dont la connoissance est parvenue jusqu'à nous, il est tems de passer à Fabius Maximus que nous avons à lui opposer. On dit qu'Hercule étant devenu amoureux en Italie d'une Nymphé, ou selon d'autres, d'une femme du pays, près des rives du

On dit qu'Hercule étant devenu amoureux en Italie d'une Nymphé ou d'une femme du pays.] Selon Denys d'Halicarnasse, Hercule n'eut en Italie que deux enfans,

l'un nommé Pellas, qu'il eut de la fille d'Evandre, & l'autre nommé Latinus qu'il eut d'une fille Hyperboréenne, qu'il avoit menée avec lui.

O o ij

Fabiens descendus d'Hercule.

L'origine de ce nom.

Tibre, eut d'elle le premier Fabius, duquel est descenduë la famille des Fabiens, une des plus nombreuses & des plus illustres de Rome. Il y a des Auteurs qui écrivent que les premiers de cette Maison furent anciennement appelez *Fodiens*, parce qu'à la chasse ils prenoient les bêtes avec des pieges & des fosses, car les Romains appellent encore aujourd'hui les creux, *des fosses*, & pour dire creuser la terre, ils disent *fodere*, & que dans la suite du tems par le changement de deux lettres de *Fodiens*, ils furent appelez *Fa-*

Eut d'elle le premier Fabius.] Ainsi la race des Fabiens étoit plus ancienne que Rome de quatre ou cinq cens ans. On ne peut pas douter qu'il n'y eût déjà des Fabiens avant Rome bâtie, puisque Remus appella de ce nom ceux qui s'attachèrent à lui.

Duquel est descenduë la famille des Fabiens.) Notre langue n'a point de termes differents pour exprimer ce que les Romains appelloient *gens* & *familia*. *Gens* comprenoit toutes les branches, & *familia* ne comprenoit qu'une seule branche, une seule Maison. Nous sommes forcez de donner à nôtre mot *famille*, toute l'extension qu'ils donnoient à *gens*. Il suffit d'en avertir.

Une des plus nombreuses & des plus illustres de Rome.) Des plus nombreuses, car elle entreprit seule la guerre contre les Veïens, & envoya contre eux trois cent six Fabiens qui y furent tous tuez, la

derniere année de l'Olympiade 75. & des plus illustres, car elle avoit été élevée aux plus grandes Charges, & il y avoit eu des Fabiens qui avoient été sept fois Consuls. Dans le texte, au lieu de *πολιτῶν* il y a dans un Manuscrit *πολιτῶν & gov.*

Furent anciennement appelez Fodiens.) Festus écrit qu'ils furent appelez *Fovii* à *Fovea*, & il en donne deux raisons qu'on peut voir au mot *Fovii*. Mais pourquoi ne pas croire plutôt avec Pline, qu'ils furent appelez *Fabii*, à *Fabis*, à cause des Feves qu'ils sçavoient fort bien cultiver comme les *Lentulus* & les *Cicerons* furent ainsi nommez à cause des poids & des lentilles. *Jam Fabiorum, Lentulorum, Ciceronum, ut quisque aliquod optime genus fere-ret.* liv. 18. chap. 3. Cela convient à la simplicité de ces tems, où l'agriculture étoit la principale occupation des Heros.

biens. Cette Maison a porté plusieurs grands personnages, & sur tout un Fabius Rullus, qui à cause de ses grandes actions fut surnommé *Maximus*, c'est-à-dire, *très-grand*.

De ce Fabius Maximus descend en droite ligne au quatrième degré Fabius Maximus, dont nous écrivons la vie, & qui eut le surnom de *Verrucosus*, à cause d'une petite verrue qu'il eut sur la levre. Il fut aussi appelé *ovicula* dans son enfance, c'est-à-dire, *petite brebis*, à cause de la douceur de son naturel & de sa stupidité apparente, car son esprit raffiné & tranquille, son silence, le peu d'empressement qu'il avoit pour les plaisirs de son âge, la lenteur & la peine avec lesquelles il apprenoit ce qu'on lui enseignoit, la douceur & la complaisance qu'il avoit pour ses camarades, passoient dans l'esprit de ceux qui ne le voyoient pas de près, pour autant de marques de bêtise & de pesanteur d'esprit. Il n'y avoit qu'un petit nombre de gens qui reconnussent que cette immobilité venoit de profondeur, & qui entrevissent dans ce naturel une magnanimité incomparable & un courage de lion.

Fabius Maximus,
appelé *Verrucosus*,
& *ovicula*.

Faux Jugement
que l'on faisoit des
qualitez de Fabius
dans son enfance.

Sur tout un Fabius Rullus, qui à cause de ses grandes actions, fut surnommé *Maximus*.) Ce Fabius Rullus fut cinq fois Consul, & remporta plusieurs grandes victoires sur les Samnites, les Toscans & autres peuples. Mais ce ne furent pas ses grandes actions qui lui acquirent le surnom de *Maximus*, qui ne lui fut donné que parce que pendant sa Censure il avoit fait quatre Tribus de toute la populace de Rome, qui avant lui étoit dispersée dans toutes les Tribus, & regnoit dans les Comices. Ces Tribus furent appelées *Tribus urbanae*. Tite-Live IX. 46.

Après ce premier âge, comme il fut excité par les affaires de la République, il fit bien-tôt voir à tout le monde que ce qu'on prenoit pour stupidité & pour paresse, étoit gravité; que ce qu'on appelloit timidité, étoit prudence, & que ce qui passoit pour une nature pesante & insensible, n'étoit que constance & que fermeté. Voyant donc la grandeur de la République, & les terribles guerres qu'elle avoit à soutenir de tous côtez, il prépara son corps aux combats par l'exercice, comme les premières armes que la Nature a données à l'homme, afin qu'il s'en serve dans les dangers, & il forma son discours comme un instrument propre à mener & à persuader le peuple, en l'accommodant parfaitement à ses mœurs severes, & au genre de vie qu'il avoit choisi. Car son éloquence n'étoit ni affectée, ni chargée de graces inutiles & vaines, qui ne sont propres que pour la pompe & l'ostentation, mais pleines d'un bon sens qui lui étoit propre, & qui donnoit à toutes ses pensées & à toutes ses sentences, tant de force & de solidité, qu'elles ressembloient,

Le discours, un instrument pour mener les hommes.

Eloquence de Fabius, quelle.

Et les terribles guerres qu'elle avoit à soutenir.] Sur tout contre les Carthaginois, car c'étoit dans le tems de la première guerre Punique.

Qu'elles ressembloient, dit-on, extrêmement à celles de Thucydide.] Car le style de Thucydide est court, serré, & a quelque chose de guerrier. Il évitoit avec soin les graces inutiles & vaines de

ceux que Platon appelle dans son Phedre *λογοςαιδής*, c'est-à-dire, de ceux dont l'éloquence est trop variée & trop fleurie; & ce qu'il y a de plus admirable, c'est que bien qu'il fût du tems que cette éloquence énervée regnoit le plus, il résista à la corruption, & comme dit Cicéron, *à talibus deliciis, vel potius ineptiis, abfuit. Il se tint très-éloigné de ces délices,*

dit-on, extrêmement à celles de Thucydide. On conserve encore aujourd'hui un de ses discours qu'il prononça dans une assemblée du peuple, à la louange de son fils qui étoit mort après avoir été Consul.

Fabius Maximus fut cinq fois Consul. Dans son premier Consulat il triompha des Liguriens, qui après avoir été défaits dans une grande bataille, & avoir perdu leurs meilleures troupes, furent contraints de se renfermer dans leurs Alpes, & de cesser les incursions & les ravages qu'ils faisoient dans les Provinces voisines.

Des Liguriens qui habitent les Alpes du côté de la mer Toscane.

Quelques années après, Annibal étant entré en armes dans l'Italie, & ayant gagné le combat de Trebia, s'avançoit à grandes journées par la Toscane, saccageant tout ce qui se trouvoit sur

Quinze ans après.

ou plutôt de ces inepties.

On conserve encore aujourd'hui un de ses discours. C'est ce discours dont il est parlé dans le Traité de la Consolation, qu'on attribue à Cicéron, & qu'il appelle *insignem ingenii, judicii, ordinis prestantia*. Admirable pour l'esprit, le jugement & l'ordre. Fabius étoit pourtant fort âgé quand il le composa, car le fils fut Consul dix ans seulement avant la mort du pere.

Dans son premier Consulat il triompha des Liguriens. Ce premier Consulat de Fabius tombe dans la troisième année de l'Olympiade CXXXVI. 232. ans avant N. S. & la 520. de la fondation de Rome, sept ans après

la première guerre Punique. Fabius triompha l'année suivante.

Quelques années après. Plutarque laisse ici un vuide de quinze années; car Annibal entra en Italie sous le Consulat de Scipion, & de Sempronius la troisième année de l'Olympiade 140. l'an de Rome 535. l'an 216. avant l'Ere Chrétienne.

Et ayant gagné le combat de Trebia. Il avoit gagné le combat du Tesin contre Scipion avant celui de Trebia contre Sempronius. Polybe décrit ces deux combats dans son III. liv. Amiot a fort mal fait de mettre *ayant gagné la première bataille de Trebia.*

C'est ce que Tite-Live dit, avoient été du sang.

son chemin, ce qui jetta la consternation & l'épouvante dans Rome. Cette désolation fut précédée par des signes & par des prodiges épouvantables, les uns familiers & ordinaires aux Romains, comme ceux des foudres & des tonnerres, & les autres extraordinaires & inouïs. On dit que des boucliers avoient paru d'eux-mêmes tout couverts de sang; qu'on avoit moissonné des espics sanglants dans les champs d'Antium; qu'il étoit tombé une pluie de pierres embrasées, & que le Ciel ayant paru se fendre & s'entr'ouvrir au-dessus de la ville des Phaleriens; il en étoit tombé quantité d'Ecritaux, dans l'un desquels on lut mot à mot, *Mars prépare ses armes*. Tout cela n'étonna point le Consul Caius Flami-

Et que le Ciel ayant paru se fendre & s'entr'ouvrir au-dessus de la ville des Phaleriens, il en étoit tombé quantité d'Ecritaux, dans l'un desquels on lut mot à mot, Mars prépare ses armes. Il me paroît que Plutarque n'a pas bien pris le sens de Tite-Live, qui rapporte ici deux prodiges très-différens. Voici ses propres termes au commencement du liv. XXII. *Faleriis cœum findi visum, velut magno hiatu, quaque patuerit, ingens lumen effulsisse; sortes sua sponte attenuatas, unamque excidisse ita scriptam, Mavors telum suum concutit. On vit à Phaleres le Ciel se fendre & s'entr'ouvrir, & une grande lumière remplir ce grand vuide. Les sorts diminuerent & s'apetif-*

serent d'eux-mêmes, & il en tomba un où il étoit écrit, Mars prépare ses armes. Plutarque de ces deux prodiges n'en fait qu'un. Ces sorts ne tomberent pas du Ciel, Tite-Live parle des sorts qui étoient gardez avec grand soin à Preneste dans un coffre d'olivier. Ils parurent diminuez, ce qui étoit déjà d'un très-mauvais augure, & il en tomba un, où l'on vit écrit, &c.

Quantité d'Ecritaux.] Quoiqu'il n'y eût rien de plus frivole & de plus vain que cette divination, c'est pourtant une curiosité raisonnable de vouloir sçavoir comment elle se pratiquoit, & ce que c'étoit proprement que ces sorts & ces Ecritaux. Cicéron

nus,

Dans le II. liv. de la Divination , sect. 41. nous en apprend toute l'Histoire. Il dit que dans les Archives de Preneste il étoit contenu qu'un homme des plus considérables de la ville, nommé Numerius Suffucius , fut averti par plusieurs songes réitérez , & menaçans d'aller entr'ouvrir un rocher dans un certain lieu; qu'il y alla , qu'il brisa ce rocher, & qu'il en sortit plusieurs sorts, qui étoient de petits morceaux de bois de roure bien taillez , où étoient écrites des prédictions en caractères anciens; qu'on les mit dans un coffre de bois d'olivier, & que quand on les consultoit , on ouvroit ce coffre, on faisoit mêler & brouïller tous ces sorts par un enfant , qui ensuite en tiroit un, & c'étoit la réponse que l'on donnoit au consultant. Par le passage de Plutarque , il semble qu'on en tiroit plusieurs, & que des caractères qui étoient gravez sur tous ces petits morceaux, en les rassemblant on en composoit ces Propheties. Mais cela est démenti par ce passage de Cicéron, & plus formellement encore par celui de Tite-Live, que je viens de rapporter , par lequel il paroît clairement que chacun de ces sorts contenoit une Prophetie entière comme celle-ci, *Mars præpare ses armes*. La friponnerie des Prêtres se servoit habilement de ces sorts selon l'occasion , car c'étoit une de leurs inventions pour tromper, & pour attirer un grand profit à leur Temple. *Tota res est inventa fallaciis, aut ad qua-*

stum , aut ad superstitionem, dit fort bien Cicéron. Mais que peut-on dire sur ces mêmes sorts, qui paroïssent quelquefois diminuez, apétissez, *sortes extenuate*, comme parle Tite-Live en plusieurs endroits, ce qui étoit d'un malheureux présage ? Apparemment ces sorts étoient doubles; il y en avoit de grands & de petits, & les Prêtres faisoient tirer les uns ou les autres selon qu'ils vouloient effrayer ou encourager. Le même Cicéron ajoutê que ces sorts étoient fort décriez de son tems, qu'on ne s'en servoit plus, & que ce nom des sorts de Preneste n'étoit plus connu que du vulgaire, toujours tenace dans la superstition. Cependant par un passage remarquable de Suetone, il paroît qu'ils étoient encore en quelque considération du tems de Tibère ; car il dit que cet empereur forma le dessein de ruiner tous les Oracles voisins de Rome, mais qu'il en fût détourné par la majesté des sorts de Preneste, sur ce que s'étant fait apporter le coffre bien fermé & bien cacheté, les sorts ne s'y trouverent pas, & que ce coffre ne fut pas plutôt rapporté dans son Temple, que les sorts s'y trouverent à l'ordinaire. Il n'est pas difficile de reconnoître là l'adresse des Prêtres, qui voulurent conserver leur Oracle, & maintenir leur Temple dans son ancienne réputation. Preneste n'étoit pas le seul lieu où il y avoit de ces sorts, il y en avoit à Antium, à Tibur & ailleurs.

Six ans auparavant. Dans son premier Consulat.

Fautes de Flaminius dans une bataille.

Prodiges, signes frivoles.

nus, qui, outre qu'il avoit naturellement beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore énor-guëilli de ses prosperitez précédentes; car tout fraîchement, contre toute sorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois dans une grande bataille qu'il avoit donnée contre les ordres exprès du Senat, & contre l'avis de Furius Calvus son Col-legue.

Quoique ces prodiges eussent rempli d'effroi la plûpart des esprits, Fabius n'en fut pas fort émû, persuadé qu'il n'y a rien de plus incertain ni de plus frivole que tous ces signes; mais voyant

Qui, outre qu'il avoit naturelle-ment beaucoup d'audace & d'ambition, étoit encore énor-guëilli de ses prosperitez précédentes.) Polybe fait ce portrait de Flami-nius, que c'étoit un grand Ora-teur, mais un très-mauvais Ge-néral; & que d'ailleurs il étoit devenu superbe, & se confioit en ses forces. Il doutoit si peu de la victoire, qu'il y avoit dans ses troupes moins de soldats que de goujats, qui suivoient l'armée avec des chaînes pour enchaîner les ennemis.

Car tout fraîchement, contre toute sorte d'apparence, il avoit défait les Gaulois.) Plutarque dit que Flaminius avoit battu les Gaulois contre toute sorte d'apparence, parce qu'il avoit fait plusieurs grandes fautes. La première, d'a-voir donné la bataille à des enne-mis, qui étoient fort supérieurs en nombre, la seconde, d'avoir mé-

prisé les auspices & négligé les ordres du Senat, & la troisième, qui n'étoit pas la moins conside-rable, d'avoir mal rangé son ar-mée; car il la mit en bataille sur les bords du Pô, de manière qu'il n'avoit laissé aucune espace à ses troupes pour pouvoir se retirer en arriere; de sorte que si elles avoient été obligées de reculer tant soit peu, elles auroient été renversées dans la riviere. Mais cette impru-dence du Consul fut réparée par la prudence des Tribuns, à qui on dut la gloire du gain de cette bataille. Ceci arriva l'an de Ro-me 530. pendant le premier Con-sulat de Flaminius, qui eut pour Collegue P. Furius Piso, Polyb. liv. II.

Persuadé qu'il n'y a rien de plus incertain ni de plus frivole que tous ces signes.) Que Plutarque eût dit cela de Flaminius, c'étoit là son véritable caractère. Car

que les ennemis étoient en petit nombre, & bien informé qu'ils manquoient d'argent, il exhortoit les Romains à avoir patience, & leur conseilloit de ne point combattre contre un homme qui avoit une armée exercée & aguerrie par un grand nombre de combats qu'elle avoit donnez sous lui, que la seule chose qu'il falloit faire, c'étoit d'envoyer du secours à leurs Alliez, s'assurer de leurs villes, & laisser consumer peu à peu les forces d'Annibal, comme une flamme qui éclairoit de loin, mais qui ne pouvoit être que de peu de durée.

Prudence de Fabius.

Avec toutes ces raisons, il ne pût pourtant pas persuader Flaminius, qui dit, *qu'il ne souffri-*

Imprudence & présomption de Flaminius.

Tite-Live dit de lui qu'il n'avoit pas la crainte des Dieux, *nec Deorum satis metuens erat*, & qu'il ne consultoit, ni les Dieux, ni les hommes, *nec Deos nec homines consulentem*. Avec ces sentimens il devoit se moquer des auspices & des prodiges, & les traiter de signes frivoles. Mais je doute que Plutarque ait pû le dire avec raison de Fabius, au moins je ne me souviens pas d'avoir rien lû qui puisse donner de lui cette idée, au contraire on sçait qu'il ne fut pas plutôt nommé Dictateur, qu'il blâma Flaminius d'avoir méprisé les auspices, & qu'il fit ordonner qu'on consultât les livres des Sibylles, ce qu'on ne faisoit jamais que lorsqu'on avoit annoncé les prodiges les plus affreux. En un mot, Fabius étoit un person-

nage trop sage & trop grave pour démentir & combattre si ouvertement la Religion qui regnoit alors, & qui porta le Senat à ordonner que ces prodiges fussent expiez par des sacrifices, par des prières publiques, & par des offrandes. On donna à Jupiter une foudre d'or du poids de cinquante livres, & on fit à Junon & à Minerve d'autres riches presents. Si Fabius n'étoit pas ému de ces prodiges, ce n'est pas qu'il les méprisât, & qu'il s'en moquât, mais c'est qu'il esperoit de les rendre inutiles, en désarmant la colere du Ciel. En effet il ne negligea rien pour cela, comme nous le verrons dans la suite.

Il ne pût pourtant pas persuader Flaminius. Flaminius ne fit cette faute que par une sotte ambition.

roit pas que la Guerre s'avançât jusqu'aux portes de Rome, & qu'il n'attendoit point à combattre pour elle au dedans de ses murailles, comme avoit fait autrefois Camillus. En même tems il ordonna aux Tribuns de se mettre en marche avec les troupes; & comme il montoit lui-même à cheval, il arriva que sans aucune cause apparente son cheval s'effaroucha & s'effraya si fort, qu'il le jeta par terre la tête la première. Cet accident ne le fit point changer de dessein, il alla au devant d'Annibal, comme il avoit résolu, & rangea son armée en bataille près du lac de Thiasymene.

*Tremblement de
terrenullement senti
dans la chaleur
du combat.*

Quand les deux armées furent aux mains, il y eut un si grand tremblement de terre, que des villes entières furent renversées, que les rivières changerent leur cours, & que les montagnes furent entrouvertes, & leurs fondemens découverts. Cependant aucun des combattants ne sentit cette violence. Le Consul Flaminus, après avoir fait des actions d'une force prodigieuse, & d'une hardiesse encore plus étonnante, fut tué dans ce combat avec les plus braves de l'armée,

*Flaminus tué au
combat de Thrasymene.*

Il voulut combattre avant que l'autre Consul l'eût joint, de peur qu'il ne partageât avec lui la gloire de cette victoire.

Son cheval s'effaroucha, & s'effraya si fort, qu'il le jeta par terre.) Cette chute de cheval, qui parut de mauvais augure, fut suivie d'un autre signe qui ne fut pas expliqué plus favorablement, c'est que lors que l'Enseigne vou-

lut arracher son étendard pour marcher, il ne put en venir à bout. Mais quelle merveille, dit Cicéron, qu'un cheval s'effraye; & qu'un Enseigne, qui voudroit peut-être ne pas partir, ne se prenne que foiblement à arracher un étendard qu'il a enfoncé bien avant dans la terre?

Fut tué dans ce combat.) Il fut tué par un Gaulois nommé Du-

& les autres ayant été mis en fuite , on en fit un carnage horrible ; il en demeura quinze mille sur la place , & on fit autant de prisonniers. Annibal fit chercher parmi les morts avec beaucoup de soin le corps de Flaminius pour l'enterrer avec tous les honneurs dûs à son courage , mais il fut impossible de le trouver , & l'on ne scût jamais ce qu'il étoit devenu.

Tite-Live ne met que six mille prisonniers.

Le corps de Flaminius ne peut être trouvé.

Quant à la défaite de Trebia , ni le Consul qui en écrivit au Senat , ni celui qui en porta la première nouvelle à Rome , ne dirent la chose comme elle étoit ; ils déguisèrent tous la vérité , en faisant entendre que la victoire avoit été douteuse. Mais à celle-ci , le Préteur Pomponius ne l'eût pas plutôt apprise , qu'il rassembla le peuple , & sans user d'aucun détour , il lui dit , *Romains , nous avons été battus dans un grand combat ; notre armée est taillée en pièces , & le Consul Flaminius a été tué. Voyez donc ce que vous avez à faire pour votre salut & pour la sûreté de Rome.*

Ces paroles répandues sur cette multitude , comme un vent orageux , qui tombe sur la vaste

carius , qui le perça d'un coup de lance , après avoir tué son Ecuier.

Quant à la défaite de Trebia. Elle arriva l'an de Rome 535. Le Consul , qui fut battu , étoit Tiberius Sempronius Longus , Collegue de Publ. Cornelius Scipio. C'étoit la première année de la seconde guerre Punique.

En faisant entendre que la victoire avoit été douteuse.] Le Consul Sempronius écrit au Senat que le mauvais tems lui avoit arraché la victoire des mains.

Nous avons été battus dans un grand combat. Il ne dit que ces mots , *nous avons été battus.* Le reste fut ajouté par ceux qui entendirent cette première nouvelle.

mer , remplit la ville d'agitation & de trouble ; l'alarme & la consternation étoient si grandes , que personne ne pouvoit , ni donner , ni prendre conseil. Enfin ils tomberent pourtant tous d'accord que les affaires étoient réduites en un tel état , qu'on avoit nécessairement besoin de la suprême puissance, qu'on appelle *Dictature*, & d'un homme capable de l'exercer avec beaucoup de courage & d'autorité ; Qu'il n'y avoit que le seul Fabius Maximus , en qui la grandeur d'ame & la gravité de mœurs répondissent à la dignité & à la majesté de cette Charge , & qu'il étoit encore dans l'âge où l'esprit trouve dans le corps assez de force pour exécuter les desseins qu'il a formez , & où la hardiesse est temperée par la prudence.

Fabius nommé Dictateur.

Le Dictateur combattoit toujours à pied.

Cet avis ayant été généralement reçu , Fabius fut nommé Dictateur ; il choisit pour Général de la cavalerie Lucius Minucius ; & la première chose qu'il demanda au Senat, ce fut de pouvoir monter à cheval à l'armée , car cela étoit expressément défendu au Dictateur par une loi fort ancienne , soit que l'on fit consister

Fabius fut nommé Dictateur.] Il n'y avoit que les Consuls qui pussent nommer le Dictateur , & comme Servilius étoit à l'armée, son Collegue Flaminius ayant été tué , le peuple nomma Fabius Prodictateur , & Tite-Live nous apprend que ce ne fut qu'en considération de la gloire de ce Personnage , que ses descendans obtinrent la permission de mettre

dans ses titres *Dictateur* , au lieu de *Prodictateur*. Cela me paroît remarquable.

Il choisit pour Général de la cavalerie Lucius Minutius.] Polybe & Tite-Live appellent ce Général , ou ce Mestre de Camp Général de la cavalerie *Marcus Minucius* , & non pas *Lucius*. C'étoit M. Minucius Rufus.

la plus grande force des Romains dans l'infanterie, & que l'on crût par cette raison qu'il falloit que le Général demeurât à la tête des bataillons sans jamais les quitter, soit que cette charge étant d'ailleurs en toutes choses d'une autorité souveraine, & fort voisine de la Tyrannie, on voulût que le Dictateur parût au moins en cela avoir besoin du peuple. Fabius donc, pour faire d'abord connoître la grandeur & la majesté de la Charge dont il étoit revêtu, & pour rendre ses Citoyens plus obéissans & plus souples, sortit précédé par vingt-quatre Licteurs qui portoient les faisceaux; & voyant approcher l'autre Consul, il lui envoya faire commandement par un Licteur, de renvoyer les faisceaux qu'on portoit devant lui, de quitter toutes les marques de sa dignité consulaire, & de venir le trouver comme simple particulier.

Ensuite après avoir commencé par offrir des vœux & des sacrifices, ce qui est le plus beau & le plus juste de tous les commencemens, & après

On voulut que le Dictateur parût au moins en cela avoir besoin du peuple.) Mais Plutarque vient de dire que Fabius demanda cette permission au Senat, c'est donc du Senat qu'il avoit besoin, & non pas du peuple. Il n'y a pas d'apparence que Plutarque soit tombé dans une si grande contradiction en si peu de lignes; ce passage doit être expliqué favorablement. Fabius proposa sa de-

mande au Senat qui fit confirmer & ratifier la permission par le peuple; car il est constant que cela dépendoit du peuple, comme nous le voyons par Tite-Live, liv. XXIII. *Dictator M. Junius Pera rebus divinis perfectis, latroque, ut solet, ad populum ut equum ascendere liceret, &c.*

Sortit précédé par vingt-quatre Licteurs.) Ceci ne se passa pas dans Rome, mais à la campagne

C'est pourquoi Denis d'Halicarnasse l'appelle une Tyrannie élective.

Le Consul Servilius, son Collegue Flaminius ayant été tué.

Il n'y a rien de plus beau ni de plus juste que de commencer toutes ses actions par la prière.

*Beau jugement de
Plutarque.*

avoir remontré au peuple que la défaite de Thra-
symene ne venoit point de la lâcheté des soldats,
mais de la négligence de leur Général, & du mé-
pris qu'il avoit eu pour les choses saintes & pour
les auspices, il les exhorta à ne pas craindre leurs
ennemis, honorer les Dieux, & à défarmer leur
colere. En quoi faisant, il ne travailloit pas à
remplir leur esprit de superstition, mais à affer-
mir par la pieté leur courage, & à dissiper leurs
craintes par une ferme confiance dans la protec-
tion du Ciel.

*Les Prophetes des
Sibylles ne devoient
pas être divulgués.*

Alors furent consultez les livres Saints, qu'ils
appellent les livres des Sibylles, ces livres qu'ils
tiennent si secrets, & qui leur ont été souvent si
utiles; & l'on assure que l'on y trouva des Pro-
pheties, qui s'accordoient parfaitement avec les
evenemens de ce tems-là; mais il n'étoit pas
permis de les divulguer, ni de les faire connoître.
Après quoi le Dictateur, en pleine assemblée du

après que Fabius se fût mis en
marche pour aller se mettre à la
tête des troupes.

*Alors furent consultez les li-
vres Saints, qu'ils appellent les
Livres des Sibylles.*] Du tems de
Fabius les trois livres, que la Si-
bylle avoit vendus à Tarquin, &
dont j'ai rapporté l'Histoire ail-
leurs, étoient encore en nature,
ils durèrent jusqu'à l'embrasement
du Capitole du tems de Sylla.
Ceux qu'on mit à la place étoient
supposés pour la plupart, com-
me on le connoissoit par les Acro-

stiches, chose inconnue dans ces
anciens tems.

*Et l'on assure que l'on y trouva
des Prophetes, &c.*] Les Decem-
virs, après avoir consulté ces li-
vres, se garderent bien d'en pu-
blier les prédictions; ils rapporte-
rent seulement au Senat ce qu'il
falloit faire, & ce que ces livres
ordonnoient.

*Après quoi le Dictateur en plei-
ne assemblée du peuple, vint aux
Dieux.*] Ce n'étoit pas le Dic-
tateur qui faisoit le vœu, mais le
Pontife.

peuple,

peuple , voüa aux Dieux ce qu'ils appellent le *Printems sacré*, c'est-à-dire , qu'il promet de leur sacrifier tout le fruit que porteroient dans le Printems prochain les brebis , les chevres , les vaches , & les truyes , dans les plaines , les montagnes , les prairies , & sur les rivières de toute l'Italie. Il voüa aussi de faire jouer les grands jeux , jusqu'à la somme de trois cent trente-trois mille sesterces , trois cent trente-trois dixains , & un tiers , ce qui

Vœu du Printems sacré.

Voüa aux Dieux ce qu'ils appellent le Printems sacré.] Voüier le Printems sacré , c'étoit voüier de consacrer aux Dieux tout ce qui naîtroit depuis le premier de Mars jusqu'au premier de Mai. Et au commencement les enfans qui naîssent dans ce tems-là , étoient compris dans ce vœu ; mais ensuite on adoucit cette coutume , & on prit le parti de spécifier dans le vœu ce qu'on promettoit , *Quod Ver attulerit ex suillo , ovillo , caprino , bovillo grege.* On peut voir les remarques sur Festus au mot *Ver sacrum*.

Il voüa aussi de faire jouer les grands jeux.) C'est-à-dire , les jeux Romains , qui ne furent d'abord que des tournois dans le Cirque. Mais on y ajouta ensuite le spectacle du Theatre , c'est-à-dire , qu'on y joignit les jeux Sceniques. C'est pourquoi Plutarque dit mot à mot , *qu'il voüa les jeux de musique & de la scene.*

Jusqu'à la somme de trois cent trente-trois mille sesterces , trois cent trente-trois dixains , & un

tiers , ce qui revient à quatre-vingts.] Ce passage avoit été si mal traduit , qu'il étoit impossible de faire quadrer la somme Romaine avec la somme Grecque. Plutarque parle ici des sesterces & des dixains (*denarii*) qui eurent cours dans cette seconde guerre Punique , après l'entrée d'Annibal en Italie. L'évaluation que Plutarque fait de cette monnoye Romaine à la monnoye Grecque de son tems , doit servir à nous faire connoître précisément le prix qu'il donne aux dixains & aux sesterces. Nous savons certainement que la drachme vaut dix sols. Les quatre-vingts trois mille cinq cent quatre-vingts-trois drachmes & deux oboles , font donc justement 41791 liv. 13 s. 4 d. de notre monnoye. Pour trouver cette somme dans le compte Romain , Plutarque a pris le dixain à dix sols comme la drachme , & le sesterce à deux sols six deniers. Car de cette manière les trois cent trente-trois mille sesterces , avec les trois cent

*Vertu du nombre
ternaire.*

revient à quatre-vingts trois mille cinq cent quatre-vingts trois drachmes, & deux oboles de notre monnoye Grecque. Il seroit bien difficile de rendre raison pourquoi on specifioit précisément cette somme, à moins qu'on ne veuille faire valloir en cette rencontre la vertu du nombre ternaire, en disant que c'est de sa nature un nombre parfait, le premier des nombres impairs, & le commencement de la pluralité, & qu'il embrasse & comprend les premieres differences, & les premiers élemens de tous les nombres, qu'il assemble & unit.

trente-trois dixains & un tiers, font de même 41791. l. 13. s. 4. d. ainsi les deux sommes quadrent. Mais comme cette somme paroît bien forte pour ces tems-là, je suis persuadé que Plutarque a été trompé par ce passage de Tite-Live, qui en parlant de ce vœu, dit dans le livre 22. *Ejusdem rei causa ludi magni voti aris trecentis triginta tribus millibus trecentis triginta tribus, triente.* Pour le même sujet on voit les grands jeux jusqu'à la somme de trois cent trente-trois mille trois cent trente trois asses, & un tiers. Plutarque a cru que le mot *aris* signifioit des sesterces, mais il ne signifie que des asses, dont les dix faisoient le dixain, & qui valoient par conséquent un sol. Ainsi selon l'Historien Latin, toute la somme de trois cent trente-trois mille trois cent trente-trois asses & un tiers, ne faisoient que 16666 l. 13 s. 4. d.

de notre monnoye, ce qui revient à trente-trois mille trois cent trente-quatre drachmes, & deux oboles de la monnoye Grecque. Cela suffit pour l'éclaircissement de ce passage de Plutarque, qui est très-considérable & très-important, car il peut nous servir de tarif, pour l'évaluation des monnoyes Grecques & Romaines.

Le premier des nombres impairs, & le commencement de la pluralité.] Car un n'est pas nombre, deux n'est que division, & par conséquent le trois est le premier nombre impair, qui ayant en lui un commencement, un milieu & une fin, comprend les premieres differences, & embrasse les premiers élemens de tous les nombres; c'est pourquoi on a dit que trois étoit tout. On l'a appelé aussi le nombre sacré, & on le croyoit le plus propre & le plus

Fabius donc en portant le peuple à élever son esprit vers la Divinité, & à mettre toute sa confiance en elle, le rendit plus tranquille sur l'avenir, & pour lui, mettant toute l'espérance de la victoire en lui-même, comme persuadé que Dieu n'accorde des succès heureux qu'à la vertu & à la prudence, il marche contre Annibal, non pas dans le dessein de le combattre, mais résolu de miner la vigueur de son armée par la longueur du tems, de le réduire à la dernière disette par son abondance, & de consommer le petit nombre de ses troupes, par ses nombreuses légions.

Dans cette vûë, pour se mettre hors d'état d'être insulté par la cavallerie d'Annibal, il campoit toujours sur les hauteurs, dans les lieux les plus inaccessibles. Il ne bougeoit quand l'ennemi se tenoit en repos, & quand l'ennemi marchoit, il le suivoit & le côtoyoit, paroissant toujours aux environs sur le haut des montagnes, dans une distance assez grande pour ne pouvoir être forcé à combattre malgré lui, & aussi assez commode

Fabius porte le peuple à mettre toute sa confiance en Dieu.

Tranquillité, effet de la confiance en Dieu.

Dieu ne favorise ni l'imprudence, ni la lâcheté.

Car Annibal étoit supérieur en cavallerie.

convenable pour toutes les choses qui regardoient la Religion.

Mais résolu de miner la vigueur de son armée, &c.] Le seul avantage que les troupes d'Annibal avoient sur celles de Fabius étoit la vigueur & la hardiesse que leur inspiroient leurs victoires. Ils étoient encore supérieurs en cavallerie; mais les Romains avoient sur Annibal d'autres avantages, qui étant bien menagés devoient

nécessairement leur procurer la victoire, car ils faisoient des levées très-facilement, & ils avoient toutes sortes de vivres & de munitions, qui leur étoient portés en abondance par les derrières, de sorte que pourvus de toutes les choses nécessaires, ils n'étoient pas obligés d'aller au fourrage, & de sortir de leur camp. Fabius les tenoit là, espionnant toujours les occasions de tomber sur les Car-

*Fabius méprisé
& décrié dans son
armée.*

*Annibal seul juge
bien de son habileté.*

*Annibal n'oublie
rien pour attirer
Fabius à un com-
bat.*

pour faire craindre aux ennemis que par ces délais il n'attendoit que le moment favorable pour les attaquer & pour les prendre à son avantage ; mais traînant ainsi les choses en longueur , il se faisoit mépriser de tout le monde , & étoit fort décrié dans son camp. Les ennemis même le regardoient comme un homme qui n'avoit , ni vertu, ni courage. Annibal fut le seul qui jugea bien de sa grande habileté , & qui comprit la maniere dont il avoit résolu de le combattre ; c'est pour-quoi il vit bien qu'à quelque prix que ce fût , il falloit l'attirer au combat , ou par adresse ou par force , qu'autrement c'étoit fait des Carthagi- nois , qui par-là étoient réduits à ne pouvoir se servir des armes en quoi ils étoient les plus forts, & à voir périr & se consumer inutilement celles en quoi ils étoient les plus foibles , & dont ils manquoient , c'est-à-dire, l'argent & les hommes. Il eut donc recours à toutes les ruses , à tous les stratagemes , & pour ainsi dire , à tous les tours de Palestre , dont il put s'aviser , comme un bon Athlete qui n'oublie rien pour trouver quelque prise sur son ennemi. Tantôt il s'approchoit de son camp , & lui donnoit des allarmes ; tantôt il s'en éloignoit pour l'obliger à le suivre & à de- camper , tâchant par toute sorte de moyens de le

thaginois qui alloient fourrager & par ce moyen il affoiblissoit jusqu'à ses retranchemens , ce qui ses ennemis , & augmentoit le cou- arrivoit fort souvent ; Fabius en rage de ses troupes. tuoit tous les jours quelques-uns ,

tirer de la résolution qu'il avoit prise de ne point hazarder de combat.

Mais Fabius , convaincu que le parti qu'il avoit pris , étoit le meilleur & le plus expédient , y demeura toujours ferme. Le seul homme qui lui faisoit de la peine , c'étoit Minucius Général de la cavallerie , lequel brûlant d'impatience de combattre , & faisant le brave mal-à-propos , gaignoit les bonnes grâces de l'armée , en lui inspirant une furieuse ardeur d'en venir aux mains , & en la remplissant d'esperances vaines , de maniere que les soldats se moquoient ouvertement de Fabius , l'appellant tout haut le *Pedagogue d'Annibal* , & qu'ils élevoient jusqu'au Ciel Minucius , l'appellant grand Personnage , & Général plein de valeur & digne de Rome.

*Fabius appelé
Pedagogue d'An-
nibal.*

Ces loüanges augmentèrent encore la présomption & la fougue de Minucius , jusques-là que se moquant des campemens de Fabius sur les

L'appellant tout haut le Pedagogue d'Annibal.] Car les fonctions d'un Pedagogue , c'est de suivre les enfans , de les mener par tout , & de les ramener ; c'est pourquoi dans le Phormion de Terence , Phœdria , qui n'avoit d'autre consolation que de suivre sa maîtresse ,

Seclari , in ludum ducere & reducere ,

Est appelé Pedagogue ,

Quid Pedagogus ille , qui Citharistiam.

Jusques-là que se moquant des

campemens de Fabius.] Tite-Live fait sur cette audace de Minucius une reflexion , qu'on ne sera peut-être pas fâché de lire ici ; il dit , *que Minucius s'élevoit par l'art de rabaisser ses superieurs , & que cet art , quoique très-mauvais , s'est fortifié , & s'est accru par les trop grands succès d'un nombre infini , qui s'en sont servis très-utilement. Premendorumque superiorum arte ; quæ pessima ars nimis prosperis multorum successibus crevit , sese extollebat.* Cet art n'est pas déchu de notre tems.

Railleries que Minucius faisoit de Fabius.

Amiot a entièrement gâté cet endroit qui est fort beau , & qu'il n'a nullement entendu.

*Les amis de Fabius lui conseil-
loient, & le pres-
soient de combattre.*

Belle réponse de Fabius.

*Quand on ne craint
que pour sa Patrie,
on craint sans honte.*

*Guides d'Annibal
trompez par la
mauvaise pronon-
ciation d'un mot.*

montagnes, il disoit par tout, que leur Dictateur leur choisissoit au moins de beaux Theatres pour leur faire voir commodement les ravages & les incendies de l'Italie, & il demandoit aux amis de Fabius, si se défiant de la terre, comme d'un poste peu sûr, il n'iroit pas camper dans le Ciel avec son armée, ou si c'étoit pour se dérober aux ennemis, qu'il alloit se cachant dans les brouillards & dans les nuës.

Les amis de Fabius lui rapportoient tous ces discours, & lui conseilloyent de mettre fin à ces médifances & à sa honte par un combat; mais sans s'émouvoir, il leur dit, ce seroit alors que je me montrerois bien plus timide que je ne leur paroïs, si la crainte de leurs railleries & de leurs injures me faisoit changer de résolution. Quand on craint pour sa Patrie, on craint sans honte, au lieu que de s'étonner pour l'opinion des hommes, & de se laisser abattre à leurs calomnies & à leurs reproches, c'est à faire à un homme indigne d'un si grand commandement, & qui est l'esclave de ceux dont il doit être le maître, & qu'il doit retenir & corriger quand ils pensent mal.

Après cela Annibal tomba dans une fort grande méprise; car voulant s'éloigner de Fabius, & mener son armée dans des lieux où il pût trouver du fourrage, il commanda aux guides de le conduire d'abord après souper dans les campa-

Dans les campagnes de Casinum.]
Ce n'étoit pas seulement pour le fourrage qu'Annibal vouloit gagner Casinum; sa principale vûë

étoit de se mettre en état d'empêcher Fabius de secourir ses Alliés, & il l'auroit fait s'il avoit occupé ce poste.

gnes de Casinum ; mais les guides n'ayant pas bien entendu , à cause de la prononciation étrangere , jetterent son armée dans les extrémités de la Campagne , près de la ville de Casilinum , au milieu de laquelle passe le fleuve Lothronus que les Romains appellent Vulturne. C'est un pays environné de montagnes coupées par un vallon qui s'étend jusqu'à la mer, où les eaux du fleuve qui s'y décharge , font de grands marais & des bancs de sable fort profonds , suivis d'une rade fort dangereuse , où l'on ne peut trouver nul abri.

Quand Annibal fut engagé dans cette vallée, Fabius qui connoissoit parfaitement les chemins , fit occuper l'issuë de ce détroit par un corps de quatre mille hommes , plaça le reste de son armée sur les hauteurs des environs , & avec ses meilleures troupes , & les plus legeres tombant sur l'arrière-garde des Carthaginois, il mit toute leur armée en désordre , & leur tua huit cens hommes. Annibal voulut donc se tirer d'un lieu si défavantageux , & ayant appris la bevûë de ses guides , & le danger où ils l'avoient jetté , il les fit tous mettre en croix ; mais parce qu'il desespéroit de pouvoir forcer & chasser les ennemis qui étoient maîtres des hauteurs , & que ses troupes

Connoissance des chemins très-nécessaire à un Général.

Fabius met toute l'armée d'Annibal en désordre.

Selon Tite-Live, il ne fit mettre en croix que leur Capitaine.

Mais les guides n'ayant pas bien entendu à cause de la prononciation étrangere.] Annibal en traînant la seconde syllabe de *Casinum* , prononça ce mot , comme s'il avoit été de quatre syllabes , au lieu de trois , & c'est ce qui fit la méprise des guides qui entendirent *Casilinum*. Le fleuve *Lothronus*.] Polybe le nomme *Athurnus*. Mais ce nom est corrompu , ou dans Polybe , ou dans Plutarque.

*Stratageme d'An-
nibal.*

étoient extrêmement abbattuës, & découragées de se voir prises comme dans un piege sans esperance d'en pouvoir jamais sortir, il résolut de tromper ses ennemis par ce stratageme; il ordonna que l'on prît deux mille bœufs de ceux qu'on avoit enlevés, qu'on leur attachât à chaque corne une torche faite de farmens ou de brossailles seches, & qu'à l'entrée de la nuit, sur un signal qui seroit donné, on allumât ces torches, & qu'on chassât ces bœufs vers les sommets des montagnes, du côté des détroits & des passages que gardoient les ennemis.

Pendant qu'on prépare tout ce qui est nécessaire pour l'exécution de cet ordre, de son côté il range son armée en bataille sur la brune, & la fait avancer au petit pas. Les bœufs, tandis que le feu qu'ils portoient à leurs cornes fut petit, & ne brûla que les torches, marchoient lentement vers les montagnes. Les Pasteurs & les Bouviers qui gardoient leurs troupeaux sur les collines, étoient émerveillés de voir ces torches, qui éclairoient tous les lieux d'alentour, & ils pensoient que ce fût une armée, qui marchoit en bel ordre à la clarté des flambeaux; mais si-tôt que les cornes brûlées dans la racine porterent le feu jusqu'au vif, & que les bœufs, agitez par la douleur & secouant leurs têtes, se furent tout couverts de flammes les uns les autres, alors ils ne garderent plus de rang, ni de route certaine; effarouchés, & pleins de douleur & de rage, ils se mirent

rent à courir comme furieux à travers ces montagnes , la tête & la queue enflammées , & mettant tout en feu sur leur chemin. Ce fut un terrible spectacle pour ceux qui gardoient les détroits , car ces torches leur paroissoient des flambeaux portez par des hommes. Ils s'effrayent & se troublent , pensant que les ennemis viennent les assaillir & les enfermer de tous côtez. Pas un n'a le courage de garder son poste, ils s'enfuient tous vers le camp , & abandonnent les passages. L'infanterie legere d'Annibal s'en saisit en même tems , & donne le loisir au reste de l'armée de défiler sans crainte & sans danger avec tout le gros butin qu'elle traînoit avec elle.

Fabius sentit dès la nuit même que c'étoit une ruse d'Annibal ; car quelques-uns de ces bœufs s'étant écartez , étoient tombez entre ses mains, mais parce qu'il craignoit quelque embuscade pendant les ténèbres , il se contenta de tenir toute la nuit ses troupes sous les armes , & à la petite pointe du jour , il tomba sur les derniers bataillons de cette infanterie legere ; il se fait là plusieurs escarmouches dans ces détroits ; Ces bataillons sont mis en desordre , jusqu'à ce qu'Annibal s'en étant apperçu , fit passer du front à la

Habileté d'Annibal.

Il tomba sur les derniers bataillons.] Polybe écrit que ce fut sur l'infanterie qu'Annibal avoit en-

voyée pour occuper les hauteurs après en avoir chassé les ennemis.

*Annibal oblige
Fabius à se retirer.*

*Fabius encore plus
méprisé.*

*Annibal épargne
les terres de Fabius
pour le rendre sus-
pect.*

*Les Tribuns dé-
clament à Rome
contre Fabius.*

rochers & sur les montagnes. Les Espagnols donnerent si à propos sur les Romains pesamment armez qu'ils en tuerent un fort grand nombre, & obligerent Fabius à se retirer, ce qui augmenta encore beaucoup le mépris où il étoit, & les mauvais bruits qui couroient de lui. Car ayant renoncé à la force ouverte pour réduire Annibal par sa bonne conduite & par sa prudence, il se trouvoit au contraire qu'en cela même il s'étoit laissé vaincre par son ennemi. De plus Annibal voulant enflammer davantage la colere des Romains contre lui, n'eut pas plutôt appris qu'il y avoit près de là des terres qui lui appartenoient en propre, qu'il ordonna à ses troupes de brûler & de ruiner tous les environs, & leur défendit de toucher à celles de Fabius, & y mit lui-même des Gardes pour empêcher qu'on n'y fit aucun tort, & qu'on n'en détournât la moindre chose.

Cette nouvelle portée à Rome donna encore plus de prise à la cabale, & plus de force à la calomnie. Les Tribuns ne cessoient de déclamer contre lui dans les assemblées du peuple, excitez & poussez principalement par Metilius, qui n'agissoit point en cela par aucune haine particuliere qu'il eût pour Fabius, mais il étoit proche parent de Minucius, Général de la cavalerie, & il esperoit que le blâme que l'on donneroit à Fabius, tourneroit à l'avantage & à la gloire de son Collegue. Le Senat étoit aussi fort irrité, & n'ap-

prouvoit nullement le traité qu'il avoit fait avec Annibal pour le rachapt des prisonniers ; car il étoit convenu qu'on rendroit homme pour homme , & que celui qui en auroit encore de son côté, les rendroit tous pour deux cens cinquante drachmes par tête. L'échange fait sur ce cartel , il se trouva qu'Annibal avoit encore deux cent quarante-sept Romains. Le Senat refusa d'envoyer leur rançon , & fit de grandes plaintes de Fabius, lui reprochant que contre la dignité & la majesté de Rome , & au grand préjudice de la République, il rachetoit des hommes, qui ayant les armes à la main , avoient été assez lâches pour devenir la proie de leurs ennemis.

Fabius informé de tous ces emportemens du Senat, souffrit patiemment sa colere, mais parce qu'il se trouvoit sans argent, & qu'il ne pouvoit se résoudre, ni à manquer de parole, ni à abandonner ses Citoyens, il envoya son fils Quintus-Fabius à Rome , avec ordre de vendre ses terres, & de lui en apporter l'argent. Cela ayant été executé avec toute la diligence possible, & Quin-

Le Senat blâme le traité de Fabius avec Annibal pour le rachapt des prisonniers.

C'est-à-dire, pour cent vingt-cinq livres, la rançon d'un soldat.

Les rendroit tous pour deux cent cinquante drachmes.) Tite-Live dit, argenti pondo bina & selibras in militem prestaret. Qu'il donneroit deux livres & demie d'argent pour chaque soldat. Ce qui nous apprend que les cent drachmes des Grecs, c'est-à-dire, la mine, faisoient le pondo des Romains, la livre, & que cette livre valoit cinquante

livres de notre monnoye. Cela nous doit servir de regle pour évaluer toutes les sommes dont il est parlé dans les anciens.

Lui reprochant que contre la dignité & la majesté de Rome.) C'est un sentiment qu'il faudroit donner aux Romains dans une Ode ; & c'est ainsi qu'Horace fait parler Regulus dans l'Ode V. du li-

Fabius rachette les prisonniers de son argent, & refuse d'en être remboursé.

tus étant de retour à l'armée avec l'argent, Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu, & retira les prisonniers. La plupart voulurent le rembourser dans la fuite ; mais il ne voulut rien prendre, & leur donna à tous leur rançon.

Fabius rappelé à Rome, laisse l'armée à Minucius.

Après cela Fabius, étant rappelé à Rome par les Prêtres pour les sacrifices, laissa son armée à Minucius, & ne se contenta pas de lui ordonner, comme son Dictateur, de ne combattre en aucune maniere, il prit encore la voye du conseil comme son ami, & eut même recours aux prieres. Mais il ne fut pas plutôt parti, que Minucius cublia ses ordres & ses remontrances, & s'attacha à harceler l'ennemi. Un jour entre autres, comme il eut appris qu'Annibal avoit envoyé au fourrage la plus grande partie de son armée, il attaqua ceux qui étoient restez dans le camp, en tua un grand nombre, leur fit craindre à tous qu'il ne les forçât dans leurs retranchemens, & après

Il lui ordonne, & le conjure de ne pas combattre.

Minucius contre ces ordres, attaque le camp d'Annibal avec succès.

vre III. Mais je doute fort que le Senat eût ces pensées en cette occasion : Aussi Tit-Live n'en dit pas un seul mot, au contraire, il fait entendre que cet article de la rançon avant été proposé plusieurs fois au Senat, & le Senat différant toujours de faire compter l'argent, parce que Fabius avoit fait cet échange sans la participation *quantam non consulisset patres*, en fin il prit le parti d'envoyer son fils à Rome, &c.

Fabius envoya à Annibal le prix dont il étoit convenu.] Cela montoit à une somme assez considérable, car le rachat de ces deux cent quarante sept prisonniers, à deux cens cinquante drachmes chacun, ou cent vingt-cinq livres, revenoit à soixante-un mill sept cent cinquante drachmes, c'est-à-dire, à trente mille huit cens soixante quinze livres de notre monnoye.

que toutes les troupes d'Annibal furent rentrées, il se retira en sûreté sans avoir fait aucune perte. Ce succès lui inspira un orgueil & une arrogance sans bornes, & remplit son ame d'une audace pleine de témérité.

Aussi-tôt on envoya à Rome la nouvelle de cet avantage, qu'on exagéroit en des termes fort pompeux. Fabius, en l'apprenant, dit *qu'il ne craignoit rien tant que la bonne fortune de Minucius*. Mais le peuple, plein de joye & d'esperance, courut à la place, & le Tribun Metilius, montant sur la Tribune, lui fit un long discours, où il exaltoit extrêmement Minucius, & accusoit ouvertement Fabius, non pas de mollesse & de lâcheté, mais de perfidie, enveloppant dans la même accusation les premiers & les plus puissans de Rome, & faisant entendre *que dès le commencement, ils leur avoient attiré cette guerre pour oppri-*

Bon mot de Fabius.

Il n'y a rien de plus à craindre que la bonne Fortune d'un Général imprudent & téméraire.

Discours de Metilius contre Fabius.

Il se retira en sûreté sans avoir fait aucune perte.] D'autres écrivent qu'il perdit cinq mille hommes, & que les Carthaginois n'en perdirent que mille de plus. C'est pourquoi Tite-Live écrit, *Tamen in tam pari prope clade famam egregie victoria cum vanioribus literis magistri equitum Romam perlatam*; & en parlant de cet avan-

tage, il dit, *lato verius dixerim, quam prospero eventu pugnatum.*

Que dès le commencement ils leur avoient attiré cette guerre. C'est le sens du mot *ἐπαγείλας* du texte, & ce qui le prouve, c'est que Plutarque explique Tite-Live qui écrit liv. 22. *Bellum accersitum in Italiam ab nobilibus, &c.*

d'Afrique une nouvelle armée , qui acheveroit de le rendre maître de l'Italie.

Fabius ne daigne pas se justifier , & presse son départ pour aller châtier Minucius.

Fabius se présentant pour parler à son tour , ne daigna pas se justifier des accusations du Tribun , mais haussant la parole , il dit , *que sans perdre inutilement le tems , on pensât à achever les sacrifices & les saintes cérémonies , afin qu'il s'en retournât promptement à l'armée pour châtier la témérité de Minucius , qui contre ses ordres avoit attaqué l'ennemi.*

Pouvoir du Dictateur.

A ces paroles il s'éleva un grand bruit & un grand tumulte parmi le peuple , qui craignoit avec raison pour la vie de Minucius. Car le Dictateur a pouvoir de mettre en prison , & de faire mourir qui bon lui semble sans autre formalité ; & ils pensoient tous que puisque Fabius avoit renoncé à sa douceur naturelle , il falloit que sa colere fût si grande , qu'il n'y auroit aucun moyen de l'appaiser. C'est pourquoi pleins de respect & de crainte , ils se calmerent & se tinrent tous en repos. Le seul Metilius , que sa charge de Tribun mettoit en sûreté , & rendoit inviolable , car c'est la seule qui subsiste , & qui retienne son autorité quand il y a un Dictateur , toutes les autres étant supprimées , pressoit extrêmement le peuple , le conjurant de ne pas abandonner Minucius , & de ne pas souffrir qu'il eût le sort de T. Manlius , à qui son propre pere Manlius Torquatus avoit fait trancher la tête , parce qu'il avoit remporté une victoire signalée , & avoit été couronné ; il l'exhortoit à dépouiller Fabius

Le Tribunat , la seule charge qui subsiste pendant la Dictature.

de cette puissance tyrannique de la Dictature , & de se mettre entre les mains de Minucius , qui seul vouloit & pouvoit les sauver.

Le peuple ému par ces discours , n'osa pourtant pas contraindre Fabius à déposer la Dictature , quoiqu'il fût tombé dans un grand mépris ; il ordonna seulement que Minucius partageroit avec lui le commandement de l'armée , & auroit dans la guerre une puissance égale à celle du Dictateur , nouveauté jusqu'alors inconnue , & qu'on revit bien-tôt pour la seconde fois après la défaite de Cannes ; car le Dictateur M. Junius étant au camp , on élut à Rome Fabius Buteo second Dictateur , pour remplir le Senat extrêmement diminué par la mort d'un fort grand nombre de Senateurs , qui avoient été tuez à cette bataille. Mais il y eut cette différence , que Fabius Buteo , après qu'il eut paru en public , & qu'il eut nommé les Senateurs , renvoya sur l'heure même ses Licteurs , & se déroba à la foule , qui le suivait pour lui faire honneur , il se mêla parmi le peuple , & demeura sur la place vaquant à ses affaires domestiques , comme simple particulier.

Les Romains , après avoir égalé Minucius à leur Dictateur , croyoient bien que celui-ci , trouveroit sa puissance considérablement affoiblie par ce partage , & qu'il en feroit extrêmement humilié ; mais ils ne connoissoient pas ce personnage ; Fabius ne crut point que leur ignorance

Le peuple ordonne que Minucius partagera le commandement de l'armée avec Fabius.

L'année suivante :

Second Dictateur.

Modestie remarquable d'un Dictateur.

L'ignorance des autres ne peut être un malheur pour nous

Fabius ne crut pas que leur ignorance pût être un malheur pour

pût être un malheur pour lui ; mais comme le sage Diogene répondit à quelqu'un, qui lui disoit, *ces gens là se moquent de toi. Et moi lui dit-il, je ne me tiens point moqué, jugeant fort bien que ceux-là sont seuls moquez qui donnent lieu à la moquerie, & en sont émus & troublez. Tout de même Fabius, pour ce qu'il le regardoit, fut insensible à cette injure, donnant par-là une preuve bien manifeste de la vérité de cet Axiome de quelques Philosophes, qu'un homme de bien & un honnête homme ne peut être deshonoré ni injurié. Mais par rapport au bien public, il étoit très-fâché de cette imprudence du peuple, qui venoit de donner à un téméraire le moyen de satisfaire à la guerre sa folle ambition. Craignant donc que troublé par la vaine gloire, & aveuglé par son orgueil, il ne se hâtât de faire quelque faute irréparable, il partit de Rome sans qu'on le sçut.*

Prudence de Fabius.

Etant arrivé au camp, il trouva Minucius, non plus un homme traittable, mais plein de fierté & d'arrogance, & qui prétendoit commander l'armée à son tour. C'est à quoi Fabius ne voulut

lui.) Au lieu de avoir ignorance M. Bigot corrigeoit avoir, folie, car j'ai trouvé ce mot écrit de sa main à la marge de son exemplaire ; ce mot est plus fort, & l'autre plus doux & plus poli.

Fut insensible à cette injure.] Car il avoit cette confiance, dit Tite-Live, que le peuple, en lui égalant Minucius en puissance,

n'avoit pu le lui égaler dans l'art de s'en servir & de commander. Satis fidens haud quaquam cum imperii jure artem imperandi equatam.

C'est à quoi Fabius ne voulut jamais consentir.) Plutarque suit ici Tite-Live, qui écrit que Minucius vouloit que tour à tour ils commandassent chacun l'armée, jamais

jamais consentir, & pour l'éviter, il aima mieux partager avec lui les troupes, trouvant qu'il y avoit moins de danger à lui en laisser commander toujours la moitié que de le souffrir un seul jour à la tête de toute l'armée. Il retint donc pour lui la première & la quatrième légion, & donna à Minucius la seconde & la troisième. Ils partagerent de même la cavallerie & les troupes des Alliez.

Tite-Live dit tout le contraire.

Minucius ne pouvoit se tenir qu'il ne se vantât & ne glorifiât hautement que pour l'amour de lui on avoit rabaisé & ravallé la majesté de la souveraine puissance. Et Fabius ne cessoit de lui remontrer que *s'il étoit sage, il verroit bien que ce n'étoit pas contre Fabius qu'il avoit à combattre, mais contre Annibal. Que si pourtant il en vouloit à toute force à son Collègue, il avoit à lui proposer un combat fort honnête & fort glorieux, c'étoit de faire en sorte qu'il parût par toutes ses actions que lui, qui avoit été si honoré par le peuple, & qui avoit remporté la victoire par ses suffrages, il ne veilloit pas avec moins de soin au salut, & à la sûreté de ses Citoyens, que*

Sage remontrance de Fabius à Minucius.

un ou plusieurs jours, & que Fabius s'y opposa, voyant bien que c'étoit le moyen de tout perdre. Polybe dit pourtant tout le contraire, car il dit en propres termes, liv. 3. pag. 253. que Fabius donna le choix à Minucius, ou de commander chacun tour à tour l'armée, ou de partager les Légions, & que Minucius aima mieux que les Légions fussent

partagées. Le meilleur avis étoit sans doute, ce partage des troupes, comme la suite le prouva manifestement. Quelle apparence donc que ce fut l'avis de Minucius, plutôt que celui de Fabius. Un homme aussi vain & aussi téméraire que Minucius auroit-il pris le parti le plus sage & le moins capable de flatter son ambition & la vanité?

Minucius se moque de cette remontrance.

celui qui en avoit été si maltraité. Minucius prit cette remontrance pour une raillerie de vieillard, & se mettant à la tête des troupes qui étoient à ses ordres, il alla camper dans un lieu séparé.

A quinze cent pas de Fabius. Polyb.

Annibal étoit très-bien informé de tout ce qui se passoit entre eux, & il étoit sans cesse à épier l'occasion d'en tirer avantage.

Entre l'armée de Minucius & celle d'Annibal, il y avoit une petite colline, dont il n'étoit pas bien difficile de se rendre maître, & qui, étant occupée, pouvoit fournir à une armée un camp très-commode & très-sûr. La plaine d'alentour, à la voir de loin, paroissoit toute unie, parce qu'elle étoit nuë & entièrement découverte; mais elle avoit pourtant en divers endroits des ravins, des cavernes & autres creux assez profonds. Voilà pourquoi Annibal ne voulut pas se saisir de cette hauteur à la dérobée comme il le pouvoit facilement, mais il la laissa là comme une amorce pour attirer l'ennemi au combat.

Ruse d'Annibal.

Cinq cens hommes de cheval, & cinq mille hommes de pied. Polyb.

Si-tôt donc qu'il eut vû que Minucius étoit séparé de Fabius, il jeta la nuit de l'Infanterie & quelque Cavalerie dans ces creux & dans ces ravins, & le lendemain, que le jour fut assez grand, il envoya à la vûë de l'armée ennemie un petit détachement s'emparer de ce poste, afin d'engager l'ennemi à le disputer.

Cela réussit comme il l'avoit prévu; Minucius détacha d'abord son Infanterie legere; il la fit soutenir ensuite par sa Cavalerie, & enfin

voyant qu'Annibal même marchoit au secours de ceux qui étoient sur le côteau , il s'avança contre lui avec toutes ses forces , & attaqua vigoureusement ceux qui combattoient sur la hauteur. Le combat fut fort opiniâtre , & la Fortune longtemps douteuse , jusqu'à ce qu'Annibal , voyant que Minucius avoit donné dans le piège , & qu'il prêtoit le dos aux troupes qu'il avoit mises en embuscade , qui pouvoient le prendre en queue , il leur donna le signal. En même tems elles se levent brusquement , & jettant de grands cris , elles fondent de tous côtez sur les Romains avec tant de furie , qu'elles renversent & taillent en pieces les derniers rangs , & jettent dans les autres un désordre & un effroi qu'on ne sçauroit décrire , l'audace même de Minucius en fut presque entièrement abbatuë. Il regardoit les Capitaines au visage l'un après l'autre , il n'y en avoit pas un qui osât faire ferme , ni soutenir seulement la vûe de l'ennemi ; ils prenoient tous la fuite sans pouvoir pourtant se sauver , car les Nomades , déjà victorieux , s'étoient répandus dans la plaine , & faisoient main basse sur tous ceux qui s'écartoient.

*Minucius battu
par Annibal.*

Les Romains étant réduits à cette extrémité , le danger qu'ils couroient ne fut point caché à Fabius , qui ayant prévu ce qui devoit arriver , tenoit toujours ses légions sous les armes , & attendoit le succès du combat , dont il n'apprenoit pas des nouvelles par ses coureurs , mais qu'il re-

gardoit lui-même de dessus une hauteur qui étoit près de son camp. Quand il vit donc l'armée en deroute & enveloppée de tous côtez , & qu'il entendit le cri des soldats comme de gens qui n'avoient plus le courage de se défendre , mais qui étoient saisis de frayeur , & qui tournoient le dos , il frappa sur sa cuisse , & poussant un grand soupir , il dit à ceux qui étoient près de lui , ô Dieux , que Minucius s'est bien perdu plutôt que je ne pensois , & plut tard qu'il ne vouloit ! Et après avoir commandé aux Enseignes d'avancer , & à toute l'armée de les suivre , il cria à haute voix , Soldats, allons au secours de Marcus Minucius qui est si brave homme , & qui a tant d'amour pour son pays. Si l'ardeur avec laquelle il a voulu chasser trop promptement l'ennemi , lui a fait commettre quelque faute , nous l'en reprenons une autre fois.

Beau discours de Fabius à ses soldats.

Il va au secours de Minucius & met en fuite Annibal.

En achevant ces mots , il charge les Numides qui étoient dans la plaine , & les dissipe ; de-là il fond sur ceux qui poursuivoient les Romains , & taille en pieces ceux qui lui font tête ; les autres plient & prennent la fuite , de peur d'être enveloppez à leur tour. Annibal voyant la Fortune changée , & Fabius qui l'épée à la main , avec une vigueur fort au-dessus de son âge , se faisoit jour au travers des combattans , & perçoit jusqu'au haut de la colline où étoit Minucius , fit cesser le combat ; & ayant commandé aux trompettes de sonner la retraite , il ramena ses troupes dans son camp ; les Romains furent aussi fort

aîsés de se retirer. Comme Annibal s'en retour-
noit, il dit à ses amis qui étoient autour de lui,
Ne vous l'avois-je pas bien dit très-souvent, que le gros
nuage qui étoit sur ces montagnes, creveroit enfin & ver-
seroit sur nous quelque grand orage?

Mot d'Annibal.

Après le combat, Fabius ayant ramassé les dé-
pouilles des ennemis qui étoient restez sur le
champ de bataille, rentra dans son camp sans
laisser échapper une seule parole outrageuse ou
fâcheuse contre son Collegue. Mais Minucius
fit d'abord assembler son armée, & lui dit, mes
Compagnons, ne point commettre de faute dans les grands
emplois, cela est au-dessus de la nature humaine, mais tirer
de ses fautes passées des instructions pour l'avenir, c'est
ce qui est au pouvoir de tout homme qui a de la vertu &
de la sagesse. J'avouë donc que j'ai beaucoup moins de
sujet de me plaindre de la Fortune, que je n'en ai de m'en
louër; car ce que je n'avois point appris dans toute ma
vie, je viens de l'apprendre dans une petite partie d'un
jour. Je viens de me convaincre que bien loin d'être
capable de commander aux autres, j'ai besoin de quel-
qu'un qui me commande, & que je ne dois pas avoir la
folle ambition de l'emporter sur ceux à qui il m'est beau-
coup plus glorieux de céder. Vous n'avez désormais, mes
Compagnons, qu'un seul Dictateur qui marchera à votre
tête. La seule occasion où je veux encore vous comman-
der, c'est pour aller lui témoigner la reconnoissance que
nous lui devons, & dont je veux vous donner l'exemple
en me soumettant à ses ordres, & en lui obéissant le
premier.

*Grande modera-
tion de Fabius.*

*Sage discours de
Minucius à son ar-
mée.*

*Il est au-dessus de
la nature humaine
de ne point commet-
tre de faute dans
les grands emplois.*

*Tirer de ses fautes
passées des instruc-
tions pour l'avenir.*

*Un malheur in-
struit plus en un
jour que les prospé-
rités en plusieurs
années.*

En même tems , après avoir commandé qu'on portât les aigles , & qu'on le suivît , il marcha vers le camp de Fabius. Dès qu'il fut entré dans ses retranchemens , il alla droit à sa tente. Toute l'armée étonnée & surprise , attendoit avec impatience ce qui devoit arriver. Fabius étant sorti de sa tente , Minucius fit planter devant lui les enseignes , & l'appella à haute voix *son pere*. Ses soldats appellerent ceux de Fabius leurs Patrons , nom que les affranchis donnent à ceux qui les ont mis en liberté. Le premier bruit apaisé , & les deux armées se tenant dans le silence , Minucius s'adressa à Fabius , & lui dit , *mon Dictateur , vous avez remporté dans ce jour deux victoires bien signalées ; par votre valeur vous avez vaincu les ennemis , & par votre prudence & par votre générosité vous avez vaincu votre Colleague. Par l'une de ces victoires vous nous avez sauvés , & par l'autre vous nous avez instruits , & autant que ma défaite par Annibal a été honteuse & funeste , autant l'avantage que vous avez eu sur moi , m'a été salutaire & glorieux. Je vous appelle donc mon pere , n'ayant point de nom plus vénérable que je puisse vous donner , quoique l'obligation que je vous ai soit plus grande que celle que j'ai à celui qui m'a mis au monde ; car je ne lui dois que la vie moi seul , au lieu qu'avec la vie je vous dois aussi le salut de tous ces vaillants hommes. En finissant ces paroles , il embrassa Fabius. Ses soldats embrasserent de même leurs camarades qui étoient devenus leurs Libérateurs. Ils se jettoient au cou les uns des autres , & se*

Ce discours, & le précédent méritent aussi d'être comparés avec ceux de Tite-Live, l. XXII.

baïsoient avec tous les témoignages d'une affection reciproque, de maniere que le camp étoit rempli d'allegresse. On ne voyoit par tout que des larmes, que la joye & la tendresse faisoient verser.

Après cela Fabius se démit de la Dictature, & l'on recommença à créer des Consuls. Les premiers qui furent choisis, continuerent de faire la guerre à la maniere, & selon les projets de Fabius, en évitant de combattre avec Annibal, en secourant leurs Alliez, & en entretenant les villes dans la fidélité & dans le devoir. Mais Varron, hom- *Terentius Varro.*

De maniere que le camp étoit rempli d'allegresse.) Polybe fait ici une réflexion qui mérite d'être rapportée, il dit que l'on connut alors à Rome très-évidemment, quel grand avantage la prudence d'un Général, & un jugement ferme & plein de sens, ont sur la temerité & la folle présomption d'un homme qui n'est que soldat.

Après cela Fabius se démit de la Dictature, & l'on recommença à créer des Consuls.] Quand Fabius se démit de la Dictature, on ne nomma pas de nouveaux Consuls. Selon Tite-Live, il remit l'armée entre les mains des Consuls de cette année là, Cneus Servilius & C. Attilius Regulus, qui avoit été mis à la place de Flaminus qui avoit été tué, on n'a qu'à le voir, liv. XII. 31. & selon Polybe, il ne la remit qu'entre les mains des Consuls de l'année sui-

vante. Comme le tems des Comices Consulaires approchoit, dit-il, livre III. les Romains nommerent Consuls L. *Emilius Paulus*, & *Terentius Varro*, après quoi les Dictateurs se défirent de leur charge, & les Consuls de l'année précédente *Cn. Servilius* & *M. Attilius Regulus* ayant été nommez Proconsuls par le Consul *Emilius Paulus*, & ayant pris le commandement des armées, en disposerent selon qu'ils le jugerent à propos.

Mais Varron, homme d'une naissance fort obscure.] Il étoit fils d'un Boucher, & il avoit lui-même servi son pere à son commerce. Se voyant assez riche, il voulut pousser sa fortune, & s'attacha au Barreau. Il s'insinua si bien dans les bonnes graces du peuple par ses flatteries, & en protégeant les derniers de la populace contre les plus gens de bien, qu'il parvint aux plus grands hon-

me d'une naissance fort obscure, & qui étoit fort connu par sa témérité, & par le crédit que ses lâches flatteries lui avoient acquis auprès du peuple, n'eut pas plutôt été élevé au Consulat, qu'il fit paroître que par son peu d'expérience & par son audace il alloit risquer le tout pour le tout, car il ne cessoit de crier dans toutes les assemblées que la guerre dureroit toujours pendant qu'on auroit des Fabius pour Capitaines. Il ne demandoit qu'un seul & même jour pour voir les ennemis & pour les vaincre.

Excessive levée de troupes, regardée comme dangereuse pour les Etats.

Avec ces discours hautains, il assemblea de si grandes forces, que jamais les Romains n'en avoient eu de pareilles dans toutes les guerres qu'ils avoient eues sur les bras, car on leva une armée de quatre-vingt-huit mille combattans; ce qui jetta Fabius & tous les gens de bon sens

neurs; il fut Questeur, Edile, Préteur, & enfin Consul.

Car on leva une armée de quatre-vingt-huit mille combattans.) On ne sauroit mieux apprendre que de Polybe la coutume des Romains sur la levée des troupes. Car cet Auteur, qui accompagna Scipion en Afrique, ne parle que de ce qu'il a vu pratiquer. Voici donc ce qu'il assure qui se pratiquoit en ce tems-là. Les Romains mettoient tous les ans sur pied quatre Legions, chacune de quatre mille hommes d'Infanterie, & deux cens chevaux; dans les tems difficiles ils les fai-

soient de cinq mille hommes, & de trois cens chevaux: on ajoutoit autant d'Infanterie Latine, & de la Cavalerie trois fois autant, de sorte que chaque Légion étoit de dix mille hommes de pied, & de huit cent chevaux. En cette occasion, ce qui ne s'étoit jamais vu, au lieu de quatre Legions, on en leva huit, & par conséquent l'armée Romaine fut de quatre vingts mille hommes d'Infanterie, & de six mille quatre cent chevaux.

Ce qui jetta Fabius & tous les gens de bon sens dans une fort grande crainte.) En effet rien n'est dans

dans une fort grande crainte , parce qu'ils ne
 voyoient aucune ressource pour Rome , si elle
 perdoit une si nombreuse jeunesse , qui étoit la
 fleur & l'élite des Romains. Voilà pourquoi Fa-
 bius , prenant en particulier Paul Emile , l'autre
 Consul , qui avoit beaucoup de capacité pour la
 guerre , mais qui n'étoit pas agréable au peuple ,
 & qui même à ce nom de peuple étoit toujours
 tremblant, depuis qu'il l'avoit condamné à quel-
 que amende , il l'exhortoit & l'encourageoit à
 s'opposer à la folie de ce Consul , l'assurant qu'il
 n'auroit pas tant à défendre sa Patrie contre Annibal ,
 que contre son Collegue ; car ils demanderont tous deux le
 combat avec empressement. Mais Varron le demandera ,
 parce qu'il ne connoît pas assez ses forces , & Annibal ,
 parce qu'il connoît trop sa foiblesse. Croyez-moi donc ,
 Paul Emile , continua-t'il , sur les affaires d'Annibal ,
 je suis plus digne d'être crû que Varron. Je vous assure
 que si personne ne combat contre lui cette année , il est
 impossible qu'il ne quitte l'Italie , ou qu'il ne s'y ruine s'il
 s'opiniâtre à y demeurer. Car jusqu'icy , quoiqu'il semble
 victorieux & maître de la campagne , on n'a pas vu
 un seul de ses ennemis quitter le parti de Rome pour pren-
 dre le sien , & il ne lui reste pas la troisième partie des
 troupes qu'il a amenées d'Afrique. A cela on dit que
 Paul Emile répondit. Pour moi , Fabius , quand je
 considère l'état de mes affaires , je trouve qu'il m'est plus

*Il fut condamné à
 l'amende dans son
 premier Consulat.
 Il y avoit deux ou
 trois ans.*

*Sages avis que
 Fabius donne à
 Paul Emile.*

*Réponse de Paul
 Emile à Fabius.*

plus à craindre pour les Etats que reufe experience dans les derniers
 les excessives levées de gens de tems.
 guerre. On en fait une malheu-

avantageux de tomber mort entre les mains de mes ennemis , que de retomber vivant entre celles de mes Citoyens ; mais puisque Rome est réduite à cette extrémité , je n'oublierai rien pour vous paroître sage Capitaine , plutôt à vous seul en suivant vos conseils , que de le paroître à tous les autres qui voudront me forcer à prendre un autre parti. Avec cette ferme résolution , il partit pour l'armée. Mais Varron ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour , alla camper devant Annibal sur la riviere d'Aufide près du Bourg de Cannes ; & le lendemain , dès la pointe du jour , il fit exposer le signal de la bataille , qui est un manteau de pourpre que l'on arbore sur la tente du Général.

Varron va camper devant Annibal.

Les Carthaginois effrayez de l'audace de Varron & de ses nombreuses troupes.

D'abord les Carthaginois furent épouvantez de voir la hardiesse de ce nouveau Capitaine , & le grand nombre de ses troupes qui surpassoient les leurs de plus de la moitié. Mais Annibal leur ayant commandé de prendre leurs armes , & étant allé à cheval avec une petite suite sur une

Mais Varron ayant obtenu qu'ils commanderoient l'un après l'autre chacun leur jour.) Plutarque se trompe ici sur la coutume des Romains. Varron n'obtint point cela par ses prières & par ses cabales , c'étoit le droit de sa charge ; car comme Polybe l'a remarqué en termes exprès , telle étoit la coutume des Romains , les Consuls commandoient l'armée tour à tour.

Alla se camper devant Annibal

sur la riviere d'Aufide , près du Bourg de Cannes.) Avant cela il s'étoit passé une action que Plutarque oublie , & dans laquelle les Romains commandez par Varron , eurent l'avantage , parce que le corps de bataille des Carthaginois n'avoit pas été soutenu. Les Carthaginois perdirent plus de dix-sept cens hommes , & les Romains n'en perdirent pas plus de cent.

éminence , d'où il voyoit les ennemis déjà en bataille ; comme un de ceux qui le suivoient , nommé Giscon , homme d'aussi grande considération que lui , & de pareille dignité , lui eut dit , *que le nombre des ennemis lui paroissoit fort étonnant* , Annibal fronçant le sourcil , lui répondit , *mais il y a une chose plus étonnante encore* , Giscon , & à laquelle tu ne prens pas garde , Giscon lui demanda ce que c'étoit , c'est , dit Annibal , *que dans tout ce prodigieux nombre d'hommes , il n'y en a pas un seul qui s'appelle Giscon comme toy*. A ce bon mot , qu'on n'attendoit point , tout le monde s'étant pris à rire , ils descendirent de la colline , & en marchant ils faisoient part de cette plaisanterie à tous ceux qu'ils rencontroient , de maniere qu'en un moment ce ne fut qu'une risée universelle. Annibal même , & ceux qui l'accompagnoient ne pouvoient mettre fin à leurs ris. Cela fit revenir le courage & la confiance aux Carthaginois , qui se persuaderent que leur Général n'avoit pas ri de si bon cœur , jusqu'à plaisanter à la vûe d'un si grand péril , qu'il ne vît bien qu'il pouvoit sûrement mépriser ses ennemis.

Plaisante réponse d'Annibal à Giscon.

Il ne faut qu'une plaisanterie faite à propos par un Général , pour redonner le courage à ses troupes.

Annibal dans cette journée usa de deux ruses , qui lui furent d'une très grande utilité. La première fut pour gagner l'avantage du poste , car il trouva moyen de faire que son armée tournât le dos à un vent impetueux & brûlant qui souff-

Ruse d'Annibal pour gagner l'avantage du poste.

A un vent impetueux & brûlant qui souffloit alors.) Tite-Live appelle ce vent *Vulturne* , qui souffle entre le Levant & le Midy,

floit alors, & qui élevant de cette campagne rase & sablonneuse une poussiere embrasée, la portoit par dessus les bataillons des Carthaginois dans les yeux des Romains, de maniere que ne pouvant la soutenir, ils étoient obligez de tourner la tête & de rompre leurs rangs.

Autre ruse d'Annibal pour son ordre de bataille.

La seconde ruse fut dans l'ordonnance de ses troupes; car ayant mis ce qu'il avoit de meilleur dans les aîles, il se plaça avec tout ce qu'il avoit de moins bon dans le milieu, & le disposa de maniere que le corps de bataille s'avançoit en pointe, & débordoit extrêmement les deux aîles; en même tems il ordonna aux aîles, que lorsque les Romains auroient enfoncé ce front, & que le poussant vivement, ils l'auroient renversé au delà de leur ligne jusqu'au centre, ils avançassent brusquement leur pointe des deux côtez, & enveloppassent ainsi l'ennemi, en le prenant par les flancs & par derriere; & ce fut ce qui contribua le plus au grand carnage qu'on fit des Romains.

le Sud-Est : ce qui s'accorde parfaitement avec la situation des Romains dans cette bataille, car ils étoient tournez vers le Midy, en biaisant pourtant un peu du côté de l'Est.

La seconde ruse fut dans l'Ordonnance de ses troupes.) Polybe dans son III. liv. & Tite - Live dans le liv. XXII. ont décrit au long l'ordre de bataille de l'armée d'Annibal, mais ils se sont expliqués fort obscurément l'un & l'autre,

& ceux qui les ont traduits, ou commentez, ont encore augmenté cette obscurité, parce qu'ils ne les ont pas bien entendus. En conférant ce texte de Plutarque avec ces deux originaux, j'ai tâché d'éclaircir dans ma traduction l'Ordonnance des deux armées, de maniere que le Lecteur en puisse avoir une intelligence nette, & s'en faire une sorte de plan.

Car le front n'eut pas plutôt plié , & les Romains poursuivant leur pointe , n'eurent pas plutôt enfoncé ce corps de bataille de manière qu'au lieu d'une pointe il presentoit un croissant , que les Officiers des troupes choisies firent fermer l'ouverture du croissant par les deux aîles , ce qui exposa à la boucherie tous ceux qui ne purent prendre la fuite avant que d'être enveloppez.

C'est-à-dire , de l'infanterie Africaine.

On dit encore qu'il arriva à la cavalerie des Romains un autre accident imprévu & très-funeste, Paul Emile fut jeté à terre par son cheval , qui vrai-semblablement avoit été blessé. Les Cavaliers qui étoient autour de lui, mirent d'abord pied à terre pour aller à son secours ; toute la Cavalerie s'étant apperçûe de ce mouvement, crut que c'étoit un ordre ; c'est pourquoi ils quitterent leurs chevaux , & combattirent à pied. Ce que voyant Annibal , il dit tout haut , *je les aime mieux de cette manière que si on me les livroit pieds & poings liez ;* mais toutes ces particularitez sont au long dans ceux qui ont écrit le détail de cette bataille.

Mot d'Annibal en voyant la cavalerie des Romains mettre pied à terre.

Pour ce qui est des Consuls , Varron se sauva à cheval dans la ville de Venusé avec peu de gens, & Paul Emile entraîné par l'impetueux torrent de cette déroute , le corps tout couvert de traits qui étoient restez dans ses playes , & l'ame encore plus pénétrée de douleur , s'assit sur une pierre , attendant que quelqu'un des ennemis vînt l'achever. Mais la quantité de sang , qui lui ensanglan-

Varron se sauve à Venusé.

Paul Emile tout couvert de blessures, s'assied sur une pierre.

Cornelius Lentulus le reconnoît, & le presse de prendre son cheval.

Il le refuse, & ce qu'il exige de lui.

Il est tué.

La perte des Romains à la bataille de Cannes.

toit tout le visage , l'avoit si fort défiguré , qu'il n'étoit pas reconnoissable , & que ses amis & ses domestiques passoient près de lui sans s'arrêter.

Il n'y eut que Cornelius Lentulus , jeune homme de maison Patricienne , qui l'ayant reconnu , s'approche , mit pied à terre , & lui presenta son cheval , le conjurant de s'en servir , & de se conserver pour ses Citoyens , qui avoient alors plus besoin que jamais d'un bon Consul. Paul Emile rejeta ses prieres , le força de remonter à cheval malgré les larmes qu'il versoit en abondance , & quand il le vit remonté , il lui mit sa main dans la sienne , & lui dit en se soulevant un peu : *Lentulus , tu rapporteras à Fabius , & tu lui seras témoin que Paul Emile a suivi ses conseils jusqu'à la fin , & qu'il n'a nullement violé la parole qu'il lui avoit donnée ; mais qu'il a été vaincu premierement par son Collègue , & ensuite par Annibal.* Ces paroles finies , il le congédia , se jetta parmi la foule qu'on massacroit , & fut tué avec les autres. On dit que dans cette journée il y eut cinquante mille Romains tuez , & quatre mille faits prisonniers , sans compter les dix mille , qui le lendemain du combat furent pris dans les deux Camps.

On dit que dans cette journée il y eut cinquante mille Romains tuez.) Polybe met soixante dix mille morts , & plus de dix mille prisonniers. Annibal ne perdit que quatre mille Gaulois , quinze cens Afriquains ou Espagnols , & environ deux cens hommes de che-

val. Et sur cette victoire d'Annibal , il fait cette réflexion , qu'il vaut mieux avoir la moitié moins d'infanterie que son ennemi , & être plus fort en cavalerie , que d'avoir le même nombre de gens de pied & de gens de cheval.

Après cette grande victoire , les amis d'Annibal lui conseilloyent de poursuivre sa pointe , lui représentant qu'il entreroit dans Rome avec les fuyards , & qu'à cinq jours de là il souperoit dans le Capitole ; Et il n'est pas aisé de dire la raison qui l'empêcha de prendre ce parti. Il y a de l'apparence que ce temporisement & cette timidité d'Annibal furent l'ouvrage de quelque bon Genie , ou de quelque Dieu favorable aux Romains , qui se mit au devant de lui pour empêcher la dernière ruine de Rome. Et l'on assure que sur cela un Carthaginois , nommé Barca , lui dit en colere , *Annibal, tu sçais vaincre , mais tu ne sçais pas user de la victoire.*

On ne comprend pas ce qui empêcha Annibal de marcher à Rome après sa victoire.

Cependant cet heureux succès apporta un si grand changement dans ses affaires , qu'au lieu, qu'avant le combat , il n'avoit en son pouvoir ni ville ni magasin, ni port en Italie, & qu'il ne fournilloit qu'avec de grandes difficultez à la subsistance de ses troupes qu'il nourrissoit au jour la journée de ce qu'il pouvoit ravir & enlever , n'ayant aucuns convois sûrs ni aucunes provisions pour cette guerre , mais courant çà & là avec son armée, comme avec une grosse troupe de brigands & de bandits , il se voyoit alors maître de presque toute l'Italie. Car la plûpart des peuples & les plus considérables se rendirent à lui volontairement , & Capoue même , qui après Rome

L'avantage qu'Annibal tire de sa victoire.

Les Apuliens , les Samnites , les Tarentins , les Arpinates , &c.

Qu'un Carthaginois nommé Barca. c'est le même , & que Maharbal étoit appelé Barca , comme Maharbal , Général de la Cavalerie. Il y a de l'apparence que

étoit la plus grosse ville du pays , lui ouvrit ses portes.

*C'est dans les
grands malheurs
que l'on connoît la
grosse des Capi-
taines.*

Cet exemple montre bien que dans les grands malheurs on ne connoît pas seulement , comme dit Euripide , la fidelité des amis , mais aussi la sagesse des Capitaines. Car ce qu'avant le combat on appelloit dans Fabius défaut de courage & froideur , parut d'abord après la bataille , je ne dis pas l'effort d'une raison humaine , mais l'effet surprenant d'un genie divin , qui avoit prévu de si loin les choses qui devoient arriver , & qui paroissoient à peine croyables à ceux qui en faisoient une si triste experience. C'est pourquoi Rome , remettant d'abord en lui ses dernieres esperances , & recourant à son bon conseil , comme à un asyle aussi sûr que celui d'un Autel ou d'un Temple , eut la principale obligation à sa prudence de ce que le peuple ne se dissipa & ne s'écarta point , comme il avoit fait lorsqu'elle fut prise par les Gaulois. Car au lieu que dans le tems où il sembloit qu'il n'y avoit rien à craindre , il avoit paru timide & presque sans esperance , à cette heure là que tout le monde étoit plongé dans une extrême consternation & dans un trouble horrible , qui empêchoient qu'on ne remediât à rien , il marchoit seul dans la ville d'un pas moderé & avec un visage assuré & tranquille ,

*Il faut craindre
avant le danger ,
mais dans le dan-
ger il faut être as-
suré & tranquille.*

*Fermé & tran-
quillité de Fabius
dans cette calamité
publique.*

*Que dans les grands malheurs on
ne connoît pas seulement la fidelité
des amis.) Plutarque a ici en vûe
deux Vers qu'Euripide fait dire
par Hecube à Polymnestor.*

Εν ταῖς κακοῖς γὰρ οἱ ἀγαθοὶ Κατ' ἑστέον
φίλοι ,
Φίλοι. πᾶς χρεὶν δ' αὖθ' ἔκασ' ἔχει
φίλος.

*C'est dans l'adversité que l'on con-
parlant*

parlant humainement à tout le monde , calmant les regrets & les lamentations des femmes , & empêchant les assemblées de ceux qui s'attroupoient dans les places publiques pour pleurer ensemble leurs malheurs communs.

Il fit aussi assembler le Senat , & rassûra les Magistrats , dont il étoit seul la force & l'espérance , car il n'y en avoit pas un seul qui n'eût les yeux attachez sur lui , pour obéir à ses ordres. Il établit donc des corps-de-garde à toutes les portes , pour empêcher le peuple d'abandonner la ville & de s'enfuir ; il regla & limita le tems & le lieu du deuil des familles , ordonnant qu'on ne pleurerait que dans sa maison , & pendant trente jours , après quoi il falloit que tout deuil cessât , & que la ville fût pure & nette de tout appareil lugubre. La fête de Cerés étant échûe dans ces jours-là , il trouva qu'il valoit beaucoup mieux ne la pas célébrer , & obmettre les sacrifices & la procession , que de faire paroître par le petit nombre , & par l'accablement

Sage conduite de Fabius.

noit la fidélité des bons amis , car l'on a toujours assez d'amis dans la bonne fortune.

La fête de Cerés étant échûe , dans ces jours-là , il trouva qu'il valloit beaucoup mieux ne la point célébrer.] Plutarque se trompe ici , les Romains ne remirent pas la fête de Cerés par les raisons de politique , qu'il explique ici , mais par des motifs de Religion , car il n'étoit pas permis à des personnes

en deuil de célébrer cette fête. Sacrum anniversarium Cereris intermissum quia nec lugentibus id facere est fas , nec ulla in illa tempestate Matrona expers luctus erat. On différa la fête de Cerés , parce qu'il n'est pas permis à des personnes qui sont en deuil , de la célébrer ; & que dans toute la ville il n'y avoit pas une femme qui en fût exempte. Tite-Live XXI. 1. 56.

*Le corrupteur
d'une de ces vestales
nommé Antilius,
fut battu de verges
jusqu'à la mort.*

*Magnanimité des
Romains après la
défaite de Cannes.*

de ceux qui y assisteroient , la grandeur de la perte qu'ils avoient faite , outre que la Divinité se plaît à être honorée par des personnes gayer & contentes. Il fit aussi tout ce que les Devins ordonnerent pour appaiser les Dieux , & pour détourner les prodiges. Fabius Pictor , parent de Fabius , fut envoyé à l'Oracle de Delphes , & deux Vestales s'étant laissé corrompre , l'une fut enterrée toute vive selon la coutume , & l'autre se tua elle-même.

Mais en quoi on ne peut trop admirer la grandeur de courage & la douceur des Romains , c'est que le Consul Varron , après cette défaite la plus malheureuse , & la plus honteuse qui eût jamais été , revenant à Rome , plein de confusion , & n'osant lever la tête , le Senat & le peuple allèrent au-devant de lui pour lui faire honneur , & dès qu'on eut fait silence , les Magistrats avec les principaux Senateurs , du nombre desquels étoit Fabius , le louèrent hautement de ce que dans un grand malheur il n'avoit pas abandonné la République , mais étoit venu en

Outre que la Divinité se plaît à être honorée par des personnes gayer & contentes.] Plaisante vision , comme si Dieu n'aimoit pas , que ceux qui sont dans l'affliction , aient recours à lui. D'où vient donc que Plutarque qui avoit tant de sens & de raison , debite ici une maxime si fausse ? Je crois avoir découvert la source de son erreur , il a été trompé par le passage même de Tite-Live ; que je viens de rapporter , *quia nec lugentibus in sacrum facere est fas ; parce qu'il n'est pas permis aux personnes en deuil de célébrer cette fête.* Il a entendu de la Divinité , ce que Tite-Live dit de Cérés seule , & a fait une maxime générale , d'une maxime particulière. Il devoit dire , *outre que cette Déesse se se plaît , &c.*

reprendre le timon , & se mettre à la tête des Loix & de ses Citoyens , comme ne les jugeant pas encore sans ressource , & ne désespérant pas de leur salut.

Mais quand ils eurent les nouvelles qu'Annibal , après la bataille , au lieu de prendre le chemin de Rome , avoit mené ses troupes d'un autre côté , ils reprirent courage & mirent en campagne des Armées avec leurs Généraux , dont les principaux étoient Fabius Maximus , & Claudius Marcellus , qui par des qualitez presque contraires , avoient acquis une égale réputation. Car Marcellus , qui comme nous l'avons écrit dans sa vie , avoit une valeur vive & brillante , & qui étoit naturellement hardi , & homme de main , & tel que ceux qu'Homere appelle *Martiaux* & *Fiers* , & qui ne demandoit que les plus grands dangers , pour signaler son courage , fut ravi de trouver un ennemi comme Annibal , d'une audace sans bornes , & ne perdit aucune occasion de lui livrer combat ; Au lieu que Fabius , persistant dans sa première résolution , espiroit que si l'on se contentoit de suivre Annibal , sans le combattre , & sans le harceler , il se ruineroit lui-même , qu'il se consumeroit à une guerre qui n'auroit point de fin , & que son Armée , accablée de fatigues , perdrait enfin toute sa vigueur , comme un Athlete qui ne sort point de l'arene , & qui ne se donne aucun repos. C'est pourquoi Posidonius écrit que les Romains

Les Romains nomment Généraux Fabius & Marcellus.

Différents caractères de Fabius & de Marcellus.

*Fabius appelé le
Bouclier, & Mar-
cellus l'Épée des
Romains.*

*Annibal essaye
en vain d'attirer
Fabius dans ses
pièges.*

*Qui étoit alors à
Tarente, qu'il ve-
noit de prendre.*

appelloient Fabius *leur Bouclier*, & Marcellus *leur Épée*, & que la fermeté & la constance de l'un, à ne vouloir rien hasarder, mêlée avec l'audace & la vivacité de l'autre, qui hazardoit tout, fut le salut de Rome. Car Annibal rencontrant à tous momens sur ses pas Marcellus, comme un torrent impetueux, usoit contre lui & diminuoit ses forces, & il ne s'apperçut pas que l'autre, le minant insensiblement & peu à peu, comme une riviere qui coule sans bruit & qui gagne toujours, l'eut enfin réduit à une telle extrémité, qu'il se voyoit également perdu, soit qu'il combattît contre Marcellus, ou qu'il ne combattît pas contre Fabius. Car pendant que dura cette guerre, il eût presque toujours en tête ces deux Capitaines qui furent Préteurs, Proconsuls ou Consuls, car l'un & l'autre furent Consuls cinq fois. Il est vrai qu'enfin il battit & tua Marcellus dans une embuscade, qu'il lui dressa à son cinquième Consulat. Il essaya de se défaire de même de Fabius, & y employa toutes sortes de ruses & d'artifices, mais toujours en vain. Une fois seulement il l'avoit déjà surpris, & l'avoit presque attiré dans le piège; car ayant contrefait des lettres des principaux de Metapont, il les envoya à Fabius. Ces lettres portoient, *que la ville étoit prête à se rendre à lui, & que ceux qui étoient du complot, n'attendoient qu'à le voir à leurs portes.*

Fabius ajoutant foi à ces Lettres, avoit déjà fait un grand détachement, qu'il devoit com-

mander lui-même, & avoit donné ordre qu'on se tint prêt pour la nuit; cependant les auspices ne lui ayant pas été favorables, il changea de dessein, & bientôt après il apprit que ces Lettres avoient été supposées par Annibal, qui lui avoit dressé une embuscade près de la ville, où il l'attendoit. Mais peut-être ce bonheur doit-il être imputé à la bienveillance & à la protection des Dieux.

Fabius étoit persuadé qu'il valloit beaucoup mieux prévenir, & arrêter par sa douceur & par son affabilité l'infidélité des allies, & les revoltes des villes, que d'approfondir les moindres soupçons, & d'exercer d'abord des rigueurs contre les personnes suspectes. Et l'on dit à ce propos, qu'ayant été informé qu'un soldat du pays des Marses, qui par sa valeur & par sa naissance, tenoit un des premiers rangs dans les troupes des allies, avoit sollicité d'autres soldats d'aller se rendre à Annibal, il ne l'irrita point par un châti-

Douceur plus propre que la rigueur, à ramener les hommes.

Ce soldat s'appelloit Manlius Statilius.

Cependant les auspices ne lui ayant pas été favorables.] Avant que de partir de Tarente, il consulta par deux fois les Oiseaux, & fit un sacrifice. Mais les Oiseaux & la victime furent contraires; & le Sacrificateur lui annonça qu'il avoit à se donner de garde des pièges que son ennemi lui dressoit : Fabio auspicanti prius quam egredereitur ab Tarento aves semel atque iterum non addixerunt. Hostia quoque caesa consulenti

Deos aruspex cavendum à fraude hostili & ab insidiis prædixit. Tite-Live XXVH. 16.

Et l'on dit à ce propos, qu'ayant été informé qu'un soldat du pays des Marses, &c.] Tite-Live, XXIII. 15. raconte de Marcellus cette histoire, que Plutarque donne à Fabius. Il dit que ce soldat étoit un Cavalier de Nole, appelé L. Bantius, qui à la bataille de Car-nes avoit été trouvé parmi les morts, tout couvert de blessures.

*Comment Fabius
vint à par sa dou-
ceur un brave sol-
dat, qui étoit sur
le point de se rendre
à Annibal.*

ment exemplaire ; mais s'adressant à lui-même ; sans lui rien témoigner de ce qu'il sçavoit , il lui avoüa qu'on avoit grand tort de l'avoir négligé , & de n'avoir pas avancé un si brave homme , *Je me plains* , lui dit-il , *de tes Officiers, qui donnent les honneurs plutôt à la faveur qu'au mérite. Mais désormais je m'en prendrai à toi , si lorsque tu auras besoin de quelque chose , tu ne t'adresses à moi-même , & ne viens me parler.* En même tems , il lui fit donner un beau cheval de bataille , l'honora de toutes les autres marques de distinction , & le rendit par là très-fidèle & très-affectionné au service de la République. Aussi trouvoit-il que c'est une chose bien étrange , que les Ecuyers & les Chasseurs , domptent & emportent par le soin , par l'accoutumance & par la nourriture , bien plus que par le fouet & par le collier , la ferocité & l'indocilité des animaux les plus rebelles , & qu'un homme qui a à gouverner des hommes , ne sçache pas les corriger par sa patience & par sa douceur , & qu'il exerce contre eux plus de violence que les Jardiniers n'en employent contre les arbres les plus sauvages , qu'ils adoucissent , & s'il est permis de parler ainsi , qu'ils apprivoisent si bien par la culture , qu'ils leur font porter les plus excellens fruits.

Une autre fois , quelques Officiers lui rapporte-

L'honora de toutes les autres marques de distinction.) Il lui donna aussi les entrées chez lui , en or- donnant à ses Licteurs , de le laisser entrer toutes les fois qu'il voudroit.

rent qu'un foldat Lucanien quittoit fort fouvent son poſte, & s'écartoit du Camp ; il leur demanda quel homme c'étoit d'ailleurs , & ſur ce que ces Officiers lui en rendirent tous de fort bons témoignages , l'affûrant que dans toute l'Armée il n'y avoit pas un meilleur foldat, & lui en diſant même quelques actions remarquables , où il avoit fort bien payé de ſa perſonne, & avoit acquis beaucoup d'honneur , il voulut ſ'informer de la cauſe de ſes abſences. Il trouva qu'il étoit amoureux d'une jeune femme , & que pour la voir , il étoit obligé d'aller fort loin , & avec beaucoup de danger. Il envoya à ſon inſçu des foldats , pour prendre ſa maîtrefſe , quand on la lui eut amenée , il l'enferma dans ſa tente, & ayant fait appeller le Lucanien , il le prit en particulier, & lui dit , *Je ſçais que contre la Discipline & contre nos Loix tu paſſes très-ſouvent la nuit hors du Camp ; mais je ſçais auſſi que tu es un fort brave homme ; je te pardonne donc toutes tes fautes , en faveur de tes ſervices ; mais pour l'avenir je m'en vais te donner en garde à une perſonne qui me répondra de toi.* En même tems , pendant que le foldat , ſurpris & étonné , ne ſçavoit que répondre , il fit ſortir ſa maîtrefſe , & la lui mit entre les mains , lui diſant , *Celle-cy m'eſt caution que tu demeureras à l'armée avec nous. C'eſt à toi à faire voir que tu ne nous quittois pas pour faire quelque méchante action , dont l'amour n'étoit que le prétexte.* Voilà ce qu'on trouve d'écrit ſur cette matiere.

Gentilleſſe de Fabius , pour empêcher un foldat de s'écarter la nuit du Camp.

*Comment Fabius
reprit Tarente.*

Annibal s'étoit emparé de Tarente par trahison ; Fabius la reprit de cette maniere : Il y avoit dans son armée un jeune homme Tarentin , qui avoit à Tarente une sœur dont il étoit tendrement aimé. Un Capitaine Bruttien , l'un des Officiers de la garnison qu'Annibal avoit mise dans la place , étoit éperdument amoureux de cette fille. Cela fit naître au Tarentin le dessein d'une entreprise , dont il se promit un heureux succès. Il la communiqua à Fabius , & ayant obtenu permission de s'absenter de l'Armée , il se retira dans sa ville , prétextant qu'il quittoit le service de Rome , pour vivre avec sa sœur. Les premiers jours le Bruttien n'alla point chez sa maîtresse , qui croyoit que son frere ne sçavoit rien du commerce qu'elle avoit avec lui. Mais au bout de quelque tems , le Tarentin dit à sa sœur , *pendant que j'étois au Camp , il couroit un grand bruit que tu avois quelque habitude avec un des principaux Officiers qui sont ici en garnison ; je te prie de me dire qui il est ; car si c'est un homme de réputation , & un brave homme , la guerre qui confond toutes choses , regarde peu à la naissance ; il n'y a rien de honteux dans ce qu'exige la nécessité ; au contraire , c'est un fort grand bonheur , que dans un tems où la Justice est foible , on puisse tirer parti de la force , de maniere qu'on y trouve de la douceur.* La jeune fille , enhardie par ces paroles , envoya chercher le Bruttien , & lui fait faire connoissance avec son frere. Celui-ci , procurant au barbare toutes les commoditez qu'il pouvoit souhaiter

haïtter , & rendant sa sœur encore plus facile & plus complaisante , gagna tellement sa confiance , & se l'attacha si fort , qu'il ne lui fut pas bien difficile de se prévaloir de la passion de cette ame mercenaire , pour le faire changer de parti , sur l'esperance des grandes récompenses qu'il lui promit de la part de Fabius. C'est ainsi que l'écrivent la plupart des historiens.

Mais d'autres assûrent que cette femme qui gagna le Capitaine Bruttien , n'étoit pas de Tarente , qu'elle étoit Bruttienne ; que Fabius l'aimoit , & qu'elle n'eut pas plutôt appris que celui qui commandoit les Bruttiens qu'Annibal avoit mis en garnison à Tarente , étoit de son pays & de sa connoissance , qu'elle le dit à Fabius , & qu'ensuite elle trouva moyen de parler à cet homme , en s'approchant des murailles de la ville , & qu'elle ne le quitta point , qu'elle ne l'eût gagné.

Pendant que cela se tramoit , Fabius voulant éloigner Annibal de la place , envoya ordre à la garnison de Rhege , de ravager le pays des Bruttiens , & de se rendre maîtres de la forteresse de Caulon. Cette garnison de Rhege étoit de huit mille hommes , & presque toute composée de deserteurs , ou de quelques méchantes milices que le Consul Marcellus avoit transportez de

Que le Consul Marcellus avoit transportez de Sicile.] Plutarque se trompe , ce ne fut pas Marcellus qui transporta en Italie ces milices , ce fut son collegue Lavinus. Car Marcellus avoit quitté la Sicile après la prise de Syracuse. V. Tite-Live XXVI. 40. Le

*Stratageme de
Fabius, pour obli-
ger Annibal à s'é-
loigner de Tarente.*

*Annibal prit ces
huit mille hommes,
qui assiégeoient
Caulon.*

Sicile, après les avoir nottez d'infamie, pour leurs brigandages, & qui par conséquent pouvoient être exposez à la boucherie, sans que la République perdît beaucoup, & qu'elle eût grand regret à cette perte. Il pensa donc qu'en les jettant au devant d'Annibal comme un apât, il l'éloigneroit de Tarente, & cela arriva comme il l'avoit pensé; Annibal attiré par cette proie, décampa avec toute l'Armée, & d'abord après son départ, Fabius investit la place. Le sixième jour du siège, le jeune homme, qui, par le moyen de sa sœur, avoit traité avec le Bruttien, vint le trouver la nuit dans sa tente, après avoir bien observé le lieu où cet Officier étoit de garde, & où il devoit recevoir ceux qui attaqueroient de ce côté-là. Fabius ne voulut pourtant pas se reposer entièrement du succès de cette entreprise sur la trahison de ce Bruttien; mais s'avancant lui-même de ce côté-là avec des troupes choisies, il les tint dans un grand silence, pendant que le reste de l'Armée attaquoit par mer & par terre avec un bruit effroyable & des cris horribles. La plupart des Tarentins, également trompez, & par le silence & par le bruit, accoururent où leur paroïsoit tout l'effort des attaques, & dans ce tems-là le Capitaine Bruttien donna le signal à Fabius, qui, montant avec des échelles sur la muraille, se rendit maître de la ville. Il semble qu'en cette

mot *κακομετρίαν* du texte est cor- *κακομετρίαν.*
rompu. Il faut lire à mon avis

Il semble qu'en cette rencontre, il

rencontre il se laissa entièrement vaincre à la vaine gloire, car il ordonna qu'on passât au fil de l'épée les Bruttiens les premiers, afin qu'on crût qu'il avoit emporté la ville de vive force, & qu'on ne pût pas le convaincre d'avoir employé la trahison; mais il se trompa dans ses espérances, car à la réputation qu'il craignoit, il ajouta celle d'une extrême cruauté, & d'une horrible perfidie. On tua aussi un grand nombre de Tarentins, & on en vendit jusqu'à trente mille, la ville fut entièrement pillée. On porta au Trésor public trois mille talents, & comme on ne pouvoit suffire à recevoir toutes les richesses &

Fabius se laisse emporter à la vaine gloire.

Tarente pillée.

Neuf millions.

se laissa entièrement vaincre à la vaine gloire, car il ordonna qu'on passât au fil de l'épée les Bruttiens.) Tite-Live ne dit point que ce fut Fabius qui donna cet ordre, il dit seulement, Brutii quodque multi passim interfecti, seu per errorem, seu vetere in eos infito odio, seu ad proditoris famam, ut vi potius atque armis captum Tarentum videretur, extinguendam. Il y eut beaucoup de Bruttiens tués par toute la ville, soit par ignorance, ou à cause de l'ancienne haine que les Romains avoient pour eux, soit pour éteindre par-là entièrement la connoissance de cette trahison, & pour persuader que Tarente avoit été pris par force xxvii. 16. Ces divers sentimens ont obligé Plutarque à écrire, il semble.

On porta au Trésor trois mille talents.] C'étoient des talents d'ar-

gent. Les trois mille faisoient neuf millions de notre monnoye, à mille écus le talent, qui étoit sa juste valeur, puisqu'il contenoit six mille drachmes, & que la drachme valloit dix sols, comme je l'ai justifié par le poids. Tite-Live met une somme bien plus forte; il n'évaluë pas l'argent, il dit seulement en gros, ingens argenti vis facti signatique. Une somme immense d'argent monnoyé, ou mis en œuvre. Mais il marque précisément la somme d'or, auri LXXXIII. milia pondo, & quatre-vingts-trois mille livres pesant d'or. Pour parvenir à évaluer cette somme d'or, on n'a qu'à se souvenir, que la livre d'argent, le pondo des Romains, valloit cent drachmes, c'est-à-dire, cinquante livres, & qu'en ces tems-là, l'or ne valloit que dix fois l'argent, com-

Mot de Fabius
sur les statues des
Dieux de Tarente.

Il emporte à Ro-
me le Colosse d'Her-
cule, qu'il place
dans le Capitole, &
met auprès sa sta-
tue Equestre.

les dépouilles qu'on apportoit de tous côtez, on dit que le Trésorier demanda à Fabius, *ce qu'il vouloit qu'on fît des Dieux*, voulant parler des Tableaux & des Statuës, & que Fabius répondit, *laissons à Tarente ses Dieux irritez*. Il ne laissa pourtant pas de prendre le Colosse d'Hercule, qu'il plaça dans le Capitole, & mit tout auprès la propre statuë Equestre, faite de bronze, & en cela il se montra beaucoup moins fin connoisseur que

me cela paroît par le témoignage des anciens confirmé par ce passage de Tite-Live, liv. XXXVIII. *Pro argento si aurum dare vellent, convenit, dum pro argenti decem aureus unus valeret. Que s'ils vouloient donner de l'or pour de l'argent, on en étoit d'accord, pourvu que pour dix pièces d'argent, ils donnassent une pièce d'or.* A ce compte, la livre d'or valloit donc cinq cent livres, & par conséquent ces quatre-vingts troismille livres pesant d'or, faisoient quarante un million cinq cent mille livres. Voilà une énorme différence, entre la somme de Tite-Live & celle de Plutarque.

Laissons à Tarente ses Dieux irritez.] La beauté de ce mot de Fabius paroît encore plus, quand on sçait que ces Dieux de Tarente étoient representez, chacun avec leurs armes & dans la posture des combattans. *Suo quisque habitu in modum pugnantium formati*, dit Tite-Live. Apollon, par exemple, lançoit des fleches, Jupiter la foudre, & c'est

ce qui fonde l'épithete, *irritez*, comme si ces Dieux avoient effectivement combattu pour les Romains contre les Tarentins. Mais en même tems ce mot de Fabius renferme un grand précepte, qu'il donnoit aux Romains, de ne pas porter à Rome ces inutiles ornemens des villes, qu'ils prenoient. Car outre qu'ils accoutumoient le peuple à la magnificence & au luxe, ils reveilloient dans l'esprit des spectateurs, le souvenir de leurs propres miseres, & y allumoient l'envie, la haine & la fureur contre les victorieux. Polybe a traité ce chapitre dans son IX. Liv.

Le Colosse d'Hercule qu'il plaça dans le Capitole.] Strabon fait mention de cette particularité dans son VI. Liv. où il dit, que ce Colosse d'Hercule étoit de bronze, & de la main de Lyssippe.

Et en cela il se montra beaucoup moins fin connoisseur en ces sortes d'ouvrages, que Marcellus.] C'est ce que signifie ici proprement ;

Marcellus , ou pour mieux dire , il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus encore plus admirables , comme nous l'avons écrit dans sa vie.

Sur les nouvelles du siege de Tarente , Annibal s'avança avec une extrême diligence pour la secourir , & comme il n'en étoit qu'à cinq milles , il sçut qu'elle étoit prise , & dit tout haut , *les Romains ont aussi leur Annibal ; nous avons perdu Tarente , comme nous l'avions gagné , & il lui arriva pour la premiere fois , d'avoüer à ses amis en particulier , qu'il voyoit depuis long-tems qu'il lui seroit très-difficile de se rendre maître de l'Italie avec les forces qu'il avoit , mais qu'alors il le trouvoit absolument impossible.*

Annibal s'avance pour secourir Tarente qu'il trouve prise.

Ce qu'il dit de Fabius.

Fabius triompha pour la seconde fois , & ce triomphe fut beaucoup plus éclattant que le

Second triomphe de Fabius.

ἀπὸ πᾶντος, plus grossier, moins délicat, moins entendu, & non pas plus violent, comme Amiot a très-mal traduit. Plutarque attribue ici au mauvais goût de Fabius de n'avoir emporté de Tarente qu'une seule statuë, & au bon goût de Marcellus, d'avoir emporté de Syracuse tous les plus beaux Tableaux & toutes les plus belles statues, en un mot, tout ce qu'il y avoit de plus rare & de plus beau.

Ou, pour mieux dire, il rendit la bonté & l'humanité de Marcellus plus admirables.] Ceci doit être expliqué, par ce qu'il a dit dans la vie de Marcellus, qu'il emporta toutes ces curiositez de Syracuse,

afin, qu'après avoir embelli le spectacle de son triomphe, elles servissent à embellir sa ville, & qu'elles fissent le plaisir de l'amusement des Romains, ce que Plutarque attribue à douceur d'esprit & à humanité, quoiqu'il avoüe dans le même endroit que les plus senez loüoient beaucoup plus l'action de Fabius, que celle de Marcellus, aussi Tite-Live dit, sed majore animo generis ejus præda abstinuit Fabius, quàm Marcellus.

Fabius triompha pour la seconde fois.] Car dans son premier Consulat, il avoit triomphé des Liguriens.

premier ; car il lui fut décerné , comme à un vaillant Athlete , qui faisoit tête à Annibal , qui renversoit tous ses desseins , & qui éluoit aussi facilement toutes les attaques , qu'un lutteur se demêle des bras d'un ennemi , qui n'a plus la même vigueur & la même force. Car l'armée d'Annibal étoit en partie énervée par le luxe & par les richesses , & en partie abbatue & affoiblie par les combats continuels.

Armée d'Annibal énervée par les richesses.

Marcus Livius après la prise de Tarente, où il commandoit, se retire dans la citadelle.

Il la garda cinq ans, Annibal étant maître de la ville.

Mot trop arrogant de cet Officier.

Il y avoit un Romain appelé Marcus Livius , qui commandoit dans Tarente lorsqu'Annibal s'en faisoit , & qui s'étant retiré dans la Citadelle la défendit courageusement , & la garda jusqu'à ce que les Romains eurent repris la place sur Annibal. Il étoit extrêmement jaloux de la gloire de Fabius , & un jour , s'étant laissé emporter à son ambition & à son envie , il dit en plein Senat , *que c'étoit lui seul qui avoit été cause qu'on avoit repris Tarente & non pas Fabius. Tu dis*

Et un jour s'étant laissé emporter à son ambition & à son envie , il dit en plein Senat.] Il n'y a pas d'apparence qu'un homme , à qui on vouloit faire le procès , pour avoir laissé prendre Tarente à Annibal , se fût laissé emporter ainsi à son ambition , jusqu'à proferer des paroles si hautaines. Tite-Live conte la chose plus vraisemblablement , car il dit , que comme on déliberoit dans le Senat , de ce qu'on devoit ordonner contre Livius , & les avis étant

partagez , ses amis , qui le défendoient , glissèrent dans leur défense , ce mot , que c'étoit Livius seul , qui avoit été cause qu'on avoit repris Tarente. Et Fabius en disant son avis , ajoûta , j'avoue Messieurs , qu'il est cause que nous avons repris Tarente , car nous n'aurions pas eu à le reprendre , s'il ne l'eût pas perdu. Fateri se opera Livii Tarentum receptum , neque enim recipiendum fuisse , ni amissum foret. liv. xxvii. 25.

vrai, lui répondit Fabius, en riant, *car si tu ne l'avois pas laissé prendre, je ne l'aurois jamais repris.*

Réponse que lui fit Fabius.

Les Romains firent à Fabius tous les honneurs imaginables, & décernerent le Consulat à son fils; celui-ci étant en charge, & dépêchant quelques ordres qui concernoient la guerre, son pere, soit à cause de son grand âge & de sa foiblesse, soit qu'il voulut éprouver son fils, monta à cheval pour l'aller trouver, & passoit à travers la foule de gens, qui étoient autour de lui & qui attendoient ses ordres. Le jeune homme l'ayant apperçu de loin, ne peut le souffrir, & lui envoya un Licteur qui lui commanda de descendre & de s'approcher à pied, s'il avoit affaire au Consul. Ce commandement parut très-dur à toute l'assemblée, qui, jettant les yeux sur Fabius, lui témoignoît par son profond silence, qu'il étoit mal traité, & qu'on faisoit tort à sa dignité & à sa gloire. Mais lui, descendant en même tems, il courut à son fils à grands pas, & l'embrassant avec tendresse, *tu penses hautement mon fils*, lui dit-il, *& tu fais fort bien; car tu sens à quels hommes tu commandes, & quelle est la grandeur de la puissance que tu as en main; c'est ainsi que nous & nos ayeux avons augmenté la Majesté de Rome, en mettant toujours au second rang après la patrie, nos peres & nos enfans.*

Ce fils de Fabius fut Consul quatre ans avant que son pere reprît Tarente.

Grande action du fils de Fabius, pour soutenir la Majesté du Consulat.

Ce que son pere lui dit sur cela.

Aussi dit-on que le bisayeul de Fabius, qui étoit sans contredit, le

Le bifayeul de Fabius , après cinq Consuls & cinq Triomphes, va Lieutenant sous son fils, qui étoit Consul.

Il le suit à cheval à son Triomphe.

Constance de Fabius à la mort de son fils.

Il fait lui-même son oraison funebre.

étoit sans contredit le plus grand personnage qui fût de son tems à Rome, & le premier en dignité qui avoit été cinq fois Consul, & honoré de cinq triomphes très-glorieux après des victoires signalées, qu'il avoit remportées dans plusieurs guerres, voulut accompagner son fils à son expédition contre les Samnites, en qualité de Lieutenant, pendant qu'il fut Consul, & lorsque ce fils entra en triomphe dans Rome sur un char à quatre chevaux, il le suivit à cheval parmi les autres, faisant gloire de ce qu'ayant son fils sous sa puissance, & qu'étant le premier & le plus grand des Romains, il donnoit l'exemple de la soumission qu'on devoit aux loix & au premier Magistrat de Rome. Mais ce n'étoient pas là les seules qualitez qui le rendoient admirable. Fabius ayant perdu son fils, supporta cette perte avec moderation, en homme sage & en bon pere. Car comme c'étoit la coutume, qu'aux funeraillies des personnes illustres, les plus proches parens fissent une Oraison Funebre à l'honneur du mort, il fit celle de son fils, la prononça lui-même, & la donna au public.

plus grand Personnage, &c.) Q. Fabius Rullus, ou Rullianus, qui fut cinq fois Consul, la premiere fois 318. ans avant la naissance de notre Seigneur, & la derniere fois 25. ans après. Ce fut lui qui institua la revue des Chevaliers, qui se fait tous les ans au mois de Juillet.

Voulut accompagner son fils, à son expédition, contre les Samnites, en qualité de Lieutenant.) Ce fils appellé Q. Fabius Gurgès, avoit été défait par les Samnites & auroit été déposé, si son pere n'eût promis de l'accompagner à cette seconde expédition; comme son Lieutenant.

Dans

Dans ce tems-là Scipion , qui avoit été en-
voyé en Espagne, qui en avoit chassé les Carthagi-
nois après les avoir défaits en plusieurs batailles ,
& qui avoit soumis plusieurs nations , pris plu-
sieurs grandes villes & fait un très-grand butin ,
revint à Rome , & fut aussi honoré & favorisé
qu'aucun autre Capitaine l'eût jamais été , car
d'abord il fut nommé Consul. Voyant donc que
le peuple n'attendoit & ne demandoit de lui que
de grandes choses , il pensa que de s'attacher à
suivre pas à pas Annibal en Italie , c'étoit un ex-
ploit qui n'avoit rien de brillant & qui sentoît son
vieillard accablé d'années , & conçut d'abord le
dessein d'aller remplir l'Afrique & Carthage de
légions Romaines , de ravager cette terre en-
nemie , & de transporter dans son sein la guerre
qu'elle avoit osé porter jusqu'aux murailles de
Rome. Dans cette vûë il faisoit tous ses efforts
pour obliger les Romains à approuver sa résolu-
tion ; mais Fabius remplissoit la ville de frayeurs
& de crainte , criant hautement que par la folie &
par la témérité d'un jeune homme sans experien-
ce , elle alloit être précipitée dans un danger
évident, où elle trouveroit son entière ruine, & il
faisoit & disoit tout ce qu'il croyoit capable d'en
détourner les Citoyens. Mais il ne persuada que
le Senat, le peuple s'opiniâtra à croire qu'il en

*Scipion revient
d'Espagne à Rome.*

*Les grands ex-
ploits qu'il avoit
faits.*

*Il est nommé Con-
sul.*

*Il fait dessein de
transporter la guer-
re en Afrique.*

*Fabius s'y oppose
de tout son pouvoir.*

Et il faisoit & disoit tout ce qu'il croyoit capable d'en détourner les Citoyens.) Cela fut agité dans le Senat. Tite-Live rapporte les dis-
cours que Fabius & Scipion fi-
rent l'un contre l'autre, & ils
meritent d'être lus, c'est dans le
Liv. xxviii.

*Comment cette
opposition est expli-
quée par le peuple.*

vouloit personnellement à Scipion par l'envie qu'il portoit à ses prosperitez , & de crainte que s'il venoit à faire quelque grand exploit , & à terminer entierement la guerre , ou seulement à l'éloigner de l'Italie , cette opposition ne le fit paroître trop lâche & trop mou , lui qui l'avoit traînée pendant tant d'années.

*Jugement que
Plutarque en porte.*

*Fabius persuade à
Crassus de ne pas
abandonner le com-
mandement de l'ar-
mée à son collègue
Scipion.*

*Il empêche qu'on
ne lui assigne les
fonds pour la guerre.*

Il y a de l'apparence que Fabius se porta d'abord à contredire Scipion par un excès de prudence, & pour ne pouvoir rien mettre au hazard, épouvanté du danger auquel on exposoit la République ; mais qu'enfin il se roidit trop , & alla plus loin qu'il ne falloit , poussé par son ambition & par une émulation démesurée pour arrêter la gloire & la grandeur de son rival ; car il persuada à Crassus, Collègue de Scipion dans le consulat, de ne lui pas abandonner la conduite de l'armée , de ne lui pas ceder , & s'il le jugeoit à propos, de passer lui-même à Carthage, & il empêcha qu'on ne lui assignât les fonds pour la guerre ; c'est pourquoi Scipion , obligé de se fournir ailleurs de tout ce qui étoit nécessaire pour cet armement , le ramassa de toutes les villes de Toscane , qui s'offrirent les premières à contribuer de leur bon gré ,

De passer lui-même à Carthage.) Mais c'est ce que Crassus ne pouvoit faire , à cause de sa qualité de Pontife , qui l'empêchoit de quitter l'Italie , comme on va le voir dans la seconde remarque après celle-cy.

Le ramassa de toutes les villes de

Toscane.] Le Traducteur Latin & Amiot, en traduisant que Scipion amassa dans les villes de Toscane l'argent qui lui étoit nécessaire, ont corrompu cet endroit, & donnent une fausse idée, car il n'est pas vrai que les villes fournirent de l'argent comptant , elles n'étoient pas en

à cause de la bienveillance qu'elles lui portoient. *Scipion les tire des villes de Toscane.*

Pour Crassus, il demeura dans sa maison, tant à cause de son naturel doux & paisible, qui l'éloignoit de toute sorte d'ambition & de contention, qu'à cause de la loi sacrée de son Sacerdoce, car il étoit souverain Pontife. Mais Fabius ne se contentant pas de cette première tentative, revint contre Scipion par un autre chemin, car il empêcha les

pouvoir de le faire, mais elles fournirent les choses en espèce. Ceux de Cœres fournirent du bled, & toutes sortes de provisions de bouche. Les Populoniens fournirent le fer, les Tarquiniens les toiles pour les voiles; Ceux de Volaterræ, le gaudron & du bled; ceux d'Arrecium, trente mille boucliers, autant de casques & autres armes. Les villes de Toscane ne furent pas les seules qui contribuèrent, leur exemple fut suivi par d'autres peuples. Tite-Live, xxxviii. 45. Dans ce passage χρηματα ne signifie donc pas l'argent, mais les denrées, ce qu'on appelle merces. Et c'est ainsi que l'ont employé souvent les meilleurs Auteurs.

Qu'à cause de la Loi sacrée de son Sacerdoce, car il étoit Souverain Pontife.] Amiot, en voulant expliquer cette Loi, s'y est manifestement trompé, en ajoutant à sa traduction, qui par la Loi de leur Religion est contraint de demeurer en la ville. Car il n'est pas vrai, que le Souverain Pontife fût obligé de demeurer dans Rome; Il en pouvoit sortir; il lui étoit seulement dé-

fendu de sortir de l'Italie. Aussi dans le discours que Scipion fit dans le Senat, pour se faire decerner l'Afrique contre l'avis de Fabius, il dit en s'adressant à ce grand homme: *Quod tu Q. Fabi, quum victor tota Italia volitaret Annibal, potuisti prestare, hoc vide ne contumeliosum sit, concussio jam & fracto Annibale, negare, posse P. Licinium (Crassum) Consulem virum fortissimum prestare, qui ne à sacris absit Pontifex Maximus ideo in sortem tam longinquæ provincie non venit. Prenez bien garde, Fabius, que vous ne fassiez un très-grand affront à Licinius Crassus, en niant que ce que vous avez bien pu faire contre Annibal, qui parcouroit en vainqueur toute l'Italie, ce grand homme le puisse faire contre ce même Annibal déjà affoibli, & à demi défait. Car sa qualité de grand Pontife, ne lui permet pas de se mettre en état d'aller faire la guerre dans un pays aussi reculé que l'Afrique, qui l'éloigneroit trop des saintes cérémonies, dont il a l'inspection.* xxviii. 44. Voilà une preuve invincible, que Crassus pouvoit

Le grand Pontife ne pouvoit pas sortir de l'Italie.

jeunes gens qui s'offroient volontairement pour le suivre à ce voyage, & alloit criant dans les conseils & dans les assemblées du peuple, *qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fuir Annibal s'il n'emmenoit aussi toutes les forces qui leur restoient en Italie, repaissant la jeunesse de vaines esperances, & leur persuadant d'abandonner leurs peres, leurs femmes, leurs enfants & leur ville, aux portes de laquelle il voyoit un puissant ennemi, jusques-là toujours invincible.*

Ces paroles jetterent une si grande terreur dans l'esprit des Romains, qu'ils ordonnerent que Scipion n'employeroit à cette guerre d'Afrique que l'armée qui étoit en Sicile, & qu'il lui seroit seulement permis de choisir trois cens hommes parmi ceux qui l'avoient fidèlement servi en Espagne, & de les mener avec lui. Et en cela il sem-

faire la guerre en Italie contre Annibal, & que par conséquent il pouvoit sortir de Rome.

Car il empêcha les jeunes gens qui s'offroient volontairement pour le suivre.) Plutarque avance ici un fait qui est démenti par l'histoire, car il est certain que Scipion emmena avec lui en Afrique sept mille volontaires, *voluntariorum septem ferme millibus in naves impositis*, dit Tite-Live. Plutarque auroit-il trouvé dans quelque histoire une tradition différente ? Il n'y a nulle apparence ; je suis persuadé qu'il a été trompé par ce passage de Tite-Live, qu'il a mal entendu Liv. xxiii, sect. 45. *ut volunta-*

rios sibi ducere liceret tenuit. Il a rapporté ce *tenuit* à Fabius, & l'a pris dans le sens que les Grecs donnent quelquefois au verbe *ἐχέναι* pour *prohibuit*, *empêcha*, au lieu qu'il signifie *obtenuit*. Car Tite-Live dit, *que n'ayant pu avoir la permission de lever des gens de guerre en Italie, & ne s'y étant pas même opiniâtre, il obtint du moins qu'il lui seroit permis d'emmener les volontaires.* Et Plutarque l'a expliqué comme s'il y avoit, *Fabius l'empêcha aussi d'emmener les volontaires.* Ce que Tite-Live n'a pu dire, & qu'il n'a pas dit.

Qu'il ne suffisoit pas à Scipion de fuir Annibal.] C'est un trait des plus malins & des plus satiriques.

ble que Fabius ne fit que suivre son naturel, qui le portoit à prendre ses sûretés en toutes choses.

Scipion ne fut pas plutôt passé en Afrique que Rome retentit du bruit de ses glorieux exploits & de ses victoires, aussi merveilleuses pour leur grandeur, que pour leur beauté. Ce bruit fut bientôt suivi d'une quantité innombrable de dépouilles qui en furent la confirmation. On sçut qu'il avoit fait prisonnier un Roi des Nomades; qu'il avoit brûlé en un même jour deux camps des ennemis, où il avoit péri par le fer & par le feu un nombre infini d'hommes, d'armes & de chevaux, & que les Carthaginois avoient envoyé à Annibal des Ambassadeurs pour le rappeler, & pour le prier de renoncer à ses vaines espérances qui n'avoient point de fin, & de venir incessamment secourir sa patrie. On ne parloit donc à Rome que de Scipion & de ses grands succès. Cela n'empêcha pas Fabius de demander qu'on lui envoyât un Successeur, & il ne donna d'autre fondement & d'autre prétexte à sa réquisition, que cette maxime si connue, *qu'il étoit très-dangereux de confier de si grandes choses à la fortune d'un seul homme; car il est bien difficile qu'un même homme soit toujours heureux.*

Mais par-là il offensa extrêmement le peuple, qu'il crut qu'il étoit homme difficile & envieux, ou que la vieillesse avoit entièrement refroidi son courage & éteint ses espérances, en lui faisant pa-

Fabius accuse par-là Scipion de bal, comme un ennemi trop ne vouloir quitter l'Italie, & passer redoutable. à Carthage, que pour fuir Anni-

Exploits de Scipion en Afrique.

Syphax.

Le Camp de Syphax & celui d'Asdrubal.

Il y eut quarante mille hommes tués ou brûlés.

Fabius demande qu'on envoie un successeur à Scipion.

Terreur dont Fabius veut remplir l'esprit des Romains

roître Annibal beaucoup plus terrible qu'il n'étoit. Car lors même qu'Annibal, forcé de quitter l'Italie & de s'en retourner en Afrique, s'embarqua avec toutes ses troupes, Fabius ne permit pas que la joye & la confiance que son départ donnoit au peuple, fussent exemptes d'inquiétude & de trouble. Il publioit par tout *que jamais les affaires n'avoient été si déplorées, & que Rome alloit être réduite à l'extrémité, parce qu'Annibal seroit encore plus redoutable en Afrique sous les murs de Carthage, & que Scipion alloit avoir sur les bras une armée encore teinte du sang de tant de Préteurs, de Dictateurs & de Consuls*, de sorte que par ces paroles il remplissoit la ville d'effroy, & quoique la guerre fût toute passée en Afrique, le danger paroïsoit plus près de Rome qu'il n'avoit jamais été.

Scipion gagne une grande bataille contre Annibal.

Mais peu de tems après, Scipion ayant défait Annibal en bataille rangée, & humilié l'orgueil de Carthage, qu'il vit abbatuë à ses pieds, donna à ses Citoyens une joye beaucoup plus grande qu'ils n'avoient jamais osé l'espérer; & raffûra l'Empire, qui avoit été véritablement ébranlé par plusieurs tempêtes. Il est vrai que Fabius ne vécut pas jusqu'à la fin de cette guerre,

Et humilié l'orgueil de Carthage, qu'il vit abbatuë à ses pieds.) Plutarque a égard ici aux dix Ambassadeurs que les Carthaginois envoyèrent à Scipion, pour lui demander la paix. Ils étoient dans un vaisseau orné de bandelettes & de rameaux d'olive,

ils en portoient aussi, c'est-à-dire, qu'ils étoient en état de suppliants. Quand ils furent près de la poupe du vaisseau de Scipion, ils implorèrent sa miséricorde, en lui tendant ces bandelettes & ces rameaux,

qu'il ne scût point les nouvelles de la défaite d'Annibal, & qu'il ne fut pas témoin de la grande & assurée prospérité de sa patrie, car il tomba malade dans le tems qu'Annibal abandonnoit l'Italie, & mourut en peu de jours. On dit que les Thebains enterrent Epaminondas aux dépens du public, parce qu'il étoit mort dans une si grande pauvreté, qu'après son décès on ne trouva dans sa maison qu'une broche de fer. Les Romains n'enterrent pas Fabius aux dépens de la République, chacun fournit pour ses obsèques une des plus petites pièces de monnoye, non pas pour suppléer à sa pauvreté, mais pour avoir la consolation de contribuer chacun à ses funérailles, comme à celles de leur pere commun; de maniere que sa mort fut couronnée d'une gloire, & d'un honneur qui convenoit parfaitement à sa vie.

Fabius meurt avant que la nouvelle en fût portée à Rome.

La grande pauvreté d'Epaminondas quand il mourut.

Les Romains fournissent chacun pour les funérailles de Fabius.

Car il tomba malade dans le tems qu'Annibal abandonna l'Italie.) Sous le Consulat de Claude Néron & de Servilius Geminus, la troisième année de l'Olympiade 144. l'an de Rome 551. 200. ans avant la naissance de J. C. il avoit été Augure soixante deux ans, & il étoit homme fait quand il fut créé Augure.

Une des plus petites pièces de monnoye.] Le Grec dit, *la plus petite des monnoyes*. Il est inutile de s'amuser à rechercher quelle pièce c'étoit. Il suffit de sçavoir, que c'étoit une très petite pièce de monnoye de cuivre, peut-être un quadrans, qui valoit le quart d'un sol, ou un sextans, qui n'en valoit que la sixième partie.

Voyez les Remarques de M. de Mezirias, sur la vie de Fabius Maximus, à la fin de ce Volume.

L A C O M P A R A I S O N

de Pericles , & de Fabius Maximus.

Premier avantage
de Fabius sur Pe-
ricles, par rapport
à l'état où étoient
Rome & Athenes,
quand ils en prirent
le timon.

Voilà le récit de la vie & des actions de ces deux grands Personnages; mais comme l'un & l'autre ont laissé plusieurs beaux exemples de vertu militaire & Politique, commençons par leurs exploits de guerre à en faire la comparaison. Premièrement quand Pericles fut appelé au gouvernement, il se vit tout d'un coup à la tête d'un peuple, qui se trouvoit au comble de la prospérité, qui étoit grand par lui-même, & qui avoit une puissance formidable à ses voisins; desorte que s'il le maintint dans cet état florissant sans aucun revers & sans la moindre disgrâce, il semble qu'il en eut l'obligation à la Fortune & aux forces des Atheniens, bien plus qu'à sa valeur & à sa conduite; au lieu que les grandes actions de Fabius qui prit en main le timon de Rome dans des tems très-malheureux & très-déplorables, ne purent lui assurer le cours de ses prosperitez, mais la tirant d'un abyme très-profond, elles lui donnerent le tems de respirer, & la mirent dans une situation moins malheureuse & plus tranquille. On peut dire même que les grands succès de Cimon, les trophées de Myronide, & de Leocrates, & les grands & nombreux exploits de Tolmidas, donnerent bien plus à Pericles le moyen d'entretenir sa ville dans les fêtes, dans les jeux & dans les plaisirs

plaisirs pendant que dura son administration, qu'ils ne lui imposèrent la nécessité de la reconquerir ou de la conserver par les armes. Au lieu que Fabius, qui voyoit devant ses yeux tant de déroutes, tant de défaites des Romains, tant de meurtres de leurs Préteurs & de leurs Consuls, les lacs, les campagnes & les bois remplis de leurs armées taillées en pièces, & les fleuves rougis du sang des Legions, rouler jusques dans la mer des monceaux de morts, sentit les débris de la République tomber sur lui, & par ses propres forces il la soutint seul, & l'éleva si bien, qu'il empêcha qu'elle ne fondît entièrement & ne fût ensevelie sous les ruines de tant de breches que les autres y avoient faites.

Il est vrai qu'il ne paroît pas si difficile de manier une ville humiliée & domptée par de si grandes calamitez, & que la nécessité a rendu souple & obéissante à la raison, que de refrener la ferocité & l'insolence d'un peuple enflé de ses prospérités, & qui ne peut se contenir. Et c'est ainsi que Pe-

*Premier avantage
de Pericles sur Fa-
bius.*

Il est vrai qu'il ne paroît pas si difficile de manier une ville humiliée.) C'est une question qui a été traitée par des politiques, & dont Plutarque même a parlé en quelque autre endroit, de savoir lequel est le plus avantageux pour un homme d'Etat, qui entre dans le Gouvernement, de trouver sa République humiliée & abbatuë par des calamitez, ou de la prendre énorгуéillie & enflée des faveurs d'une fortune assurée & constante. Plutarque se déclare

ici pour le premier, & je suis persuadé qu'il a raison, c'est un terrible animal à gouverner qu'un peuple heureux. Car, comme Plutarque le dit dans la vie de Pericles, il n'est pas possible que dans un peuple puissant, & qui jouit d'un grand Empire, il n'y ait beaucoup d'affections & de passions enracinées, & qu'il est bien difficile de reprimer.

Et c'est ainsi que Pericles paroît s'être rendu maître des Athéniens.) C'est-à-dire, qu'il prit en

ricles paroît s'être rendu maître des Athéniens. Mais cependant le grand nombre & l'excez des maux qui affligerent alors Rome, marquent admirablement la fermeté, la constance & la magnanimité de Fabius, dont la raison ne fut jamais troublée ni ébranlée, & qui persista dans ses premiers conseils. Si Pericles prit Samos, Fabius reprit Tarente; si Pericles se rendit maître de l'Eubée, Fabius remit sous la domination des Romains les villes de la Campanie; car pour Capoue elle fut reprise par les Consuls Fulvius & Appius.

*Second avantage
de Pericles sur Fa-
bius par le nombre
de ses victoires.*

*Second avantage
de Fabius sur Pe-
ricles.*

Véritablement Fabius ne gagna jamais qu'une seule bataille, qui fut le sujet de son premier triomphe, au lieu que Pericles érigea neuf trophées des victoires qu'il avoit remportées sur terre & sur mer; mais aussi on ne lit point que Pericles ait jamais fait une action pareille à celle de Fabius, qui arracha son collègue Minucius des mains d'Annibal, & sauva toute une armée, action véritablement grande, & dans laquelle éclatent la valeur, la prudence & la bonté. D'un autre côté on ne trouve pas non plus que Pericles ait jamais com-

main le Gouvernement des Athéniens, lorsqu'ils étoient fiers de leurs prospérités & de leur puissance, & qu'il s'en rendit maître, en reprimant leur ferocité, & par là il semble qu'il ait eu quelque avantage sur Fabius; mais d'un autre côté la grandeur des maux, dont Rome fut affligée, relève si fort la fermeté, la constance & la magnanimité de Fa-

bius, que ce Romain regagne par là l'avantage que le Grec avoit sur lui par l'état heureux des peuples qu'il eut à gouverner.

Si Pericles prit Samos, Fabius reprit Tarente. Mais l'action de Pericles fut grande & pleine d'éclat, au lieu que celle de Fabius ne fut qu'heureuse.

mis une si grande faute que celle de Fabius, qui se laissa surprendre au stratagème des bœufs d'Annibal, & qui tenant son ennemi dans les détroits des montagnes, où il s'étoit enfermé lui-même par hazard, le laissa échapper la nuit sans y prendre garde, & le lendemain il se vit prévenu & battu par celui qu'il croyoit son prisonnier.

Troisième avantage de Pericles sur Fabius.

Que s'il faut qu'un Capitaine sçache non seulement user du présent, mais encore juger sagement de l'avenir, on peut dire que la guerre des Atheniens eut le succès que Pericles avoit prédit, car pour vouloir trop embrasser, ils perdirent toute leur puissance; au lieu que les Romains ayant envoyé Scipion en Afrique contre l'avis de Fabius, releverent leur Empire, & se virent maîtres de tout, non par des coups imprévus de la Fortune, mais par la valeur & par la sagesse de leur Général. De sorte que la sage prévoyance de l'un fut confirmée par les malheurs de son pays, & la fausse prédiction de l'autre fut averée par les heureux succès de sa patrie. Or c'est une même faute à un Général de tomber dans des maux qu'il n'a pas pré-

Un bon Général d'armée doit savoir, non seulement user du présent, mais prévoir l'avenir.

Quatrième avantage de Pericles. La prévoyance.

Or, c'est une même faute à un Général de tomber dans des maux qu'il n'a pas prévus.] C'est un jugement remarquable de Plutarque, qui prétend qu'un Général d'armée commet la même faute quand il tombe dans des malheurs qu'il n'a pas prévus, que lorsque par défiance il manque l'occasion de faire un coup de partie, car ces deux fautes viennent de la

même source, c'est à-dire, du défaut d'expérience, ou d'un esprit borné, qui a des lumières fort courtes. On pourroit répondre à Plutarque, que la confiance qui fait qu'un Général profite de l'occasion de faire un grand coup, est souvent voisine de l'imprudence, au lieu que la défiance, qui fait perdre cette même occasion, peut être quelquefois

Défaut d'expérience, donne l'audace & la timidité.

vûs , & de manquer par défiance l'occasion de faire un coup de partie. Car, à mon avis, ce seul défaut d'expérience donne & ôte l'audace & la fermeté. Voilà pour ce qui est de leurs exploits militaires.

Pericles seul la cause de la guerre.

Troisième avantage de Fabius , la politique.

Quatrième avantage de Fabius , la bonté & l'humanité.

Quant à la politique & au gouvernement de l'Etat, Pericles ne peut éviter le reproche d'avoir été seul la cause de la guerre; car on dit qu'il l'attira pour n'avoir voulu céder en rien aux Lacédémoniens; mais aussi doit-on croire que Fabius n'auroit jamais rien cédé aux Carthaginois, & qu'il se seroit exposé aux plus grands dangers pour soutenir la majesté & la prééminence de l'Empire. Il est vrai que la douceur & la bonté dont Fa-

l'effet de la prudence, qui veut qu'on ne s'engage point dans une affaire pleine d'incertitude, & où il y a plus de danger que d'apparence de succès. Il a dit lui-même que Pericles n'estimoit ni ne vouloit imiter les Généraux, qui s'étaient hazardés mal à propos; avoient pourtant eu une fortune brillante, & à cause des grandes batailles, qu'ils avoient hazardées contre toute sorte de raison, étoient regardez & admirez comme de grands Capitaines. Il ne s'agit plus que de sçavoir s'il y avoit plus de sûreté que de danger pour les Romains, à porter la guerre en Afrique pendant qu'ils avoient à leurs portes l'armée d'Annibal.

Car à mon avis, ce seul défaut d'expérience donne & ôte l'audace

& la fermeté.) Ce défaut d'expérience donne l'audace & la fermeté à celui qui s'engage mal à propos dans des occasions qui lui doivent être funestes, & il les ôte à celui qui ne profite pas des occasions de faire un grand coup. Ce jugement de Plutarque est fort beau, & il semble qu'il ait profité d'un passage remarquable d'Hippocrate, qui a écrit dans son traité, appelé la Loi. Le défaut d'expérience est un très-méchant fonds pour ceux qui le possèdent, & un pernicieux trésor, & en songe & en effet. C'est l'ennemi de la tranquillité que donne une conduite sage, & de la bonne confiance, & la source de l'audace & de la timidité. On peut voir là les remarques, tom. I. p. 142.

bivus ufa envers Minucivs , jettent un horrible jour fur la dureté & fur l'inhumanité de Pericles , qui perfécuta toujors Thucydide & Cimon , deux hommes de bien qui tenoient pour l'Aristocratie , & fit tant par fes brigues & par fes cabales qu'il les fit chaffer. Auffi la puiffance & l'autorité de Pericles étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabivus , & ils s'en fervit heureufement pour empêcher qu'aucun Capitaine ne fût en état de ruiner fa ville par fes pernicioeux confeils. Il n'y eut que Tolmidas feul qui lui échappa , & qui lui ayant réfisté , alla heurter les Beotiens , & périt avec les meilleures troupes. Tous les autres plierent fous lui , & fe rangerent à fes ordres à caufe de fa grande autorité ; au lieu que Fabivus , qui étoit très-prudent & très-fage , & incapable de faillir dans tout ce qui dépendoit de lui , paroît inférieur à Pericles , par l'impuiffance feule où il fe trouva d'empêcher les autres de commettre des fautes. Car les Romains ne feroient pas tombez dans de fi grands malheurs , fi Fabivus eût eu autant de pouvoir à Rome que Pericles en avoit eu à Athènes.

Quant à la grandeur d'ame , qui fe trouve dans le mépris des richesses , l'un la fit paroître , en re-

Auffi la puiffance & l'autorité de Pericles étoient beaucoup plus grandes que celles de Fabivus. 1) Pour bien juger des actions des hommes , il ne faut pas tant confidérer ce qu'ils ont fait , qu'examiner ce qu'ils ont pû faire , & les moyens qu'ils ont eus en main

pour exécuter ce qu'ils ont voulu. L'autorité eft l'instrument le plus néceffaire à un Gouverneur d'Etat ; & on ne peut fans injustice demander à celui qui ne l'a point , les mêmes chofes qu'on attend avec justice de celui qui l'a.

C'est à-dire , qui réfifta à fes avis , ce qui caufa fa perte.

Fabivus ne fut inférieur à Pericles dans la politique que par le défaut d'autorité.

Leur grandeur d'ame dans le mépris des richesses , & avantage en cela de Pericles fur Fabivus.

fufant tout l'argent qu'on lui offroit , & l'autre en abandonnant fon bien à ceux qui en avoient befoin , & en rachetant de fes deniers fes Citoyens qui avoient été pris à la guerre. Il eft vrai que les fommeſ qu'il emploïa en cette occaſion, ne furent pas bien confidérables , car elles ne monterent qu'à ſix talens. Mais on ne ſçauroit dire tout l'or & l'argent que la grande autorité de Pericles lui donnoit lieu de recevoir des Alliez , des Athéniens & des Rois mêmes, qui ne cherchoient qu'à lui faire leur cour , & qu'à gagner ſes bonnes graces. Cependant il conſerva toujours ſes mains très-pures & très nettes , & refuſa juſqu'au moindre préſent.

Six mille écus.

Grand avantage de Pericles ſur Fabius par le grand nombre & la magnificence des édifices publics qu'il fit bâtir.

Pour ce qui eſt de la grandeur & de la ſumptuoſité des Temples , des Edifices & autres ouvrages publics , les ornemens que Rome avoit avant les Cefars , ne ſçauroient tous enſemble être comparez à ceux dont Pericles embellit la ville d'Athènes; ces derniers l'emportent infiniment, tant pour la beauté & par la grandeur , que pour la magnificence.

Car elles ne montoient qu'à ſix talens.] Il faut néceſſairement qu'il y ait faute au Texte , car ceci ne ſçauroit s'ajouter avec ce qu'il a dit dans la vie de Fabius , que le cartel étoit de deux cent cinquante drachmes pour chaque priſonnier , & que Fabius en re-

tira deux cent quarante-ſept, dont il paya la rançon , qui par conféquent revenoit à ſoixante un mille ſept cent cinquante drachmes , qui font dix talens , & près d'un tiers. Les Copiſtes ont pu facilement mettre un *ſix* pour un *dix*.



ALCIBIADE.



ON prétend qu'Alcibiade du côté de son pere descendoit d'Euryfaces, fils d'Ajax; & qu'il étoit Alcmaeonide, du côté de Dinomache sa mere, fille de Megacles; son pere Clinias acquit beaucoup de réputation à la bataille

Noblesse d'Alcibiade.

Descendoit d'Euryfaces, fils d'Ajax, & qu'il étoit Alcmaeonide du côté de sa mere.) C'est ainsi que l'écrivit Isocrate, qui avoit vécu avec Alcibiade; mais ce qui m'étonne, c'est que Demosthene qui vint au monde 23. ou 24. ans après la mort d'Alci-

biade, écrit tout le contraire, & dit qu'Alcibiade étoit Alcmaeonide du côté de son pere, & que du côté de sa mere il descendoit d'Hipponicus. S'il n'y a point de faute dans le Texte de Demosthene, c'est une chose assez remarquable que la Généalogie

le navalle d'Artemise, combattant sur un vaisseau à trois rangs de rames, qu'il avoit armé à ses dépens, & il fut tué à la journée de Coronée, où Tolmidas fut défait par les Beotiens. Alcibiade eut pour Tuteurs ses proches parens Pericles & Ariphron, fils de Xantippe & d'Agarista, & l'on a dit avec beaucoup de raison, que l'amitié, ou pour mieux dire, l'amour que Socrate eut pour lui, servit beaucoup à sa gloire. En effet Nicias, Demosthene, Lamachus, Phormion, Thrasybule & Theramene ont été de grands Personnages; cependant il n'y en a pas un seul de qui on connoisse la mere, au

Les tuteurs d'Alcibiade.

Avantage qu'il tira de l'amour de Socrate.

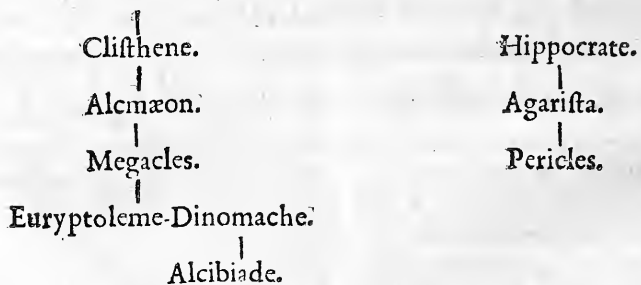
d'Alcibiade fût douteuse si peu de tems après sa mort. Mais je croirois que ce seroit une faute de Copiste, qu'on devoit corriger; car il est constant que Socrate a raison, & que la mere d'Alcibiade étoit fille de Megacles, & non pas d'Hippocrate, comme cela paroîtra par la remarque suivante.

Son Pere Clinias.] Les Traducteurs d'Herodote ont fait ici une

faute considérable, en traduisant *Clinias* fils d'Alcibiade.

Ses proches parens, Pericles & Ariphron, fils de Xanthippe & d'Agarista.] Cette Agarista étoit fille d'Hippocrate, frere de Clisthene, & par conséquent cousine germaine d'Alcmaon, grand-pere de Dinomache, mere d'Alcibiade. Voici la Généalogie.

M E G A C L E S.



Servit beaucoup à sa gloire. En effet, &c.] Car cet attachement, que Socrate eut pour Alcibiade, rendit ce jeune homme très-considérable dans l'Etat, & fit que

l'on conservoit la mémoire de tout ce qui le concernoit, honneur qu'on ne faisoit point aux plus grands Personnages.

lieu

lien que l'on connoît jusqu'à la nourrice d'Alcibiade, on sçait son nom & son pays ; elle s'appelloit Amycla, & elle étoit de Lacedémone. On n'ignore pas non plus que son Gouverneur étoit un homme de Thrace, & qu'il s'appelloit Zopyre. Nous connoissons la nourrice par Antisthene, & le gouverneur par Platon.

*Amycla, nourrice
d'Alcibiade.*

Zopyre, son Gouverneur.

Pour ce qui est de la beauté d'Alcibiade, il ne feroit peut-être pas nécessaire d'en parler ; je dirai seulement qu'elle se conserva si florissante dans tous les âges, qu'elle le rendit très-agréable & très-aimable dans son enfance, dans sa jeunesse, & lorsqu'il fut homme fait. Ce que dit Euripide *que l'automne de tous les beaux hommes est belle*, n'est pas généralement vrai, mais il le fut d'Alcibiade & d'un petit nombre d'autres, à cause de l'admirable proportion de toutes les parties du corps, & du charme répandu sur toute sa personne. On dit même que comme il parloit un peu gras, ce begayement donnoit au son de sa voix un agrément merveilleux, & jettoit dans tous ses discours une naïveté pleine de persuasion & de grace. Aristophane parle de sa langue grasse, lorsqu'il dit en

*Sa beauté & sa
bonne mine.*

Passage d'Euripide.

*Dans sa Comédie
des Guespes, act. 1.
sc. 1.*

Au lieu que l'on connoît jusqu'à la nourrice d'Alcibiade.] Cette différence, qui ne paroît rien, est pourtant d'un relief infini pour Alcibiade. Les petites choses servent en un sens plus que les grandes à relever la gloire & l'éclat.

Elle se conserva si florissante dans tous les âges.) Justin pour

louër la beauté d'Alcibiade, se sert d'un mot, qui me paroît remarquable, *erat enim, dit-il, & atatis flore. & forma veneratione insignis.* Ce *veneratio forma* est un terme bien expressif, & qui marque admirablement l'effet de la beauté, qui attire d'abord les respects & les hommages.

raillant, Alcibiade me dit en begayant, *veux-tu pas voir Theolus, il a la tête d'un Colbeau.* En begayant il a mieux dit qu'il ne pense. Et Archippus, en se moquant du fils d'Albiciade, dit, *il marche comme un effeminé, le manteau traînant, pour mieux ressembler à son pere, & afin que la ressemblance soit parfaite, il allonge le cou & parle gras.*

Poète Comique.

Manteau traînant, marque de mollesse.

Ses mœurs & ses inclinations.

Passions les plus fortes d'Alcibiade.

Ses mœurs & ses inclinations parurent fort diverses & fort changeantes, & cela n'est pas fort surprenant, veu les grands choses qui lui arri-
verent, & les grands changemens de fortune qu'il éprouva. De toutes les passions, auxquelles il étoit naturellement fort sujet, les plus fortes & les plus marquées étoient une vanité demesurée, qui vouloit tout emporter de hauteur, & une am-

Veux-tu pas voir Theolus, il a la tête d'un colbeau.] Car les begues & ceux qui parlent gras prononcent une l. pour un r. Alcibiade vouloit dire que Theorus étoit un homme avide qui prenoit à toutes mains, un véritable corbeau rapace. Mais en prononçant colbeau, il ne se trompoit pas, car Theorus étoit aussi un insigne flatteur. Or le mot Grec *corax* qui signifie un corbeau, étant prononcé par un l *colax*, signifie un flatteur. Mais la grace de l'équivoque ne peut se conserver en notre langue, il faut se contenter de la faire sentir en l'expliquant.

Il marche comme un effeminé, le manteau traînant.] En Grece le

manteau traînant étoit une marque de mollesse, comme à Rome la robe traînante; c'est pourquoi les Romains appelloient *discinctos*, les hommes mols & effeminez, & *cinctos* & *cinctutos*, les braves gens. Horace pour noter un homme de mollesse dit, *fat. 11. liv. 1.*

Malibinus tunicis demissis ambulat.

Malibinus marche la robe traînante. C'est une chose sûre que les habits des hommes marquent leurs mœurs.

Une vanité demesurée, & une ambition.) C'est ce que Socrate lui reproche à lui-même dans le premier Alcibiade de Platon.

bition sans bornes , qui ne pouvoit jamais souffrir de Supérieur ni d'égal , comme on le voit encore par quelques mots qu'on rapporte de son enfance.

*Mots d'Alcibiade
encore enfant.*

Un jour qu'il luttoit avec un de ses camarades, se voyant fort pressé & tout prêt à être jeté par terre, il mordit furieusement le bras de son adversaire, qui lâcha prise incontinent & lui dit, *Alcibiade : tu mords comme une femme. Point du tout*, reprit Alcibiade, *mais comme un Lion*. Une autre fois jouant aux osselets dans une rue fort étroite, son tour de les jetter étant venu, une charrette chargée vint à passer; Alcibiade cria à celui qui la menoit de s'arrêter, parce qu'il alloit passer justement dans l'endroit où il devoit jouer. Le charretier brutal ne s'arrêtant point pour tous ses cris, & continuant de piquer les bœufs, tous les autres enfants se retirèrent pour lui faire place, mais Alcibiade se jeta tout au travers de la rue presque sous les pieds des bœufs, & commanda au charretier de passer ainsi, puisqu'il étoit si pressé. Le charretier, épouvanté, fit reculer sa charette, & tous ceux qui furent témoins de cette action s'écrierent de frayeur, & coururent à lui.

Quand il fut en âge d'aller aux Ecoles, il se montra fort obéissant à ses maîtres, mais il dédaigna toujours d'apprendre à jouer de la flûte, la regardant comme un instrument ignoble & indigne de l'application d'un homme libre. Car, disoit-il, *la lyre, par exemple, n'a rien qui corrompe le geste & la bonne grace, qui siedent à un honnête homme, & dont*

Il dédaigne d'apprendre à jouer de la flûte, & pour qui.

Pourquoi la lyre
est un instrument
noble.

Car les Thebains
étoient fort décriez
pour leur grossie-
reté.

Marfyas.

chacun est obligé d'avoir soin. Au lieu que dès qu'un homme a mis la flûte à la bouche, son visage en est si défiguré, que ses meilleurs amis ont de la peine à le reconnoître. D'ailleurs la lyre permet à celui qui en joue d'accompagner de la voix & de chanter; & la flûte tout au contraire ferme tellement la bouche, que l'usage de la voix & de la parole est absolument interdit. Laissons donc la flûte aux enfants des Thebains, qui ne sçavent pas parler, & souvenons-nous toujours que nous autres Atheniens nous avons pour patrons Minerve & Apollon, dont la première jetta la flûte, & l'autre écorcha le flûteur.

Par cette plaisanterie, qui étoit au fond très-

D'ailleurs, la lyre permet à celui qui en joue d'accompagner de la voix & de chanter.) Aristote a traité à fond cette matiere dans le dernier Livre de ses Politiques, chap. VI. & il examine de quels instruments les enfans doivent apprendre à jouer. Il leur défend la flûte par deux raisons; la première, que la flûte n'est pas propre à corriger les mœurs, & qu'elle excite les fureurs les plus violentes, *ἐκ ὧν οἱ αὐτοὶ οὐ δύνανται ἀντισταθμίσαι τὸν θυμὸν*; & la seconde, *ἐν ᾧ οὐκ ἔστιν ἐνστάσις ἀπὸ τοῦ ποιεῖν, καὶ τὸ καλὸν καὶ λῶν ἡγεῖσθαι τῷ θυμῷ*. Et c'est cette seconde raison que les Interpretes d'Aristote n'ont nullement entendue, car ils ont traduit, *hic accedat tibi hoc habere institutioni & doctrina ad-versarium quod tibia cantus prohibet ratione uti*. tom. 2. pag. 457. Ajoutons à cela qu'il arrive à la flûte une chose très-contraire à

l'instruction, c'est qu'elle empêche de se servir de sa raison. Il est aisé de voir que ce second défaut, qu'Aristote trouve à la flûte, n'est point différent du premier, car rien n'ôte mieux l'usage de la raison, que ce qui nous met hors de nous mêmes, & qui excite la fureur. Aussi n'est-ce point ce qu'Aristote a voulu dire. Il falloit traduire, c'est qu'elle empêche de se servir de la voix; & de marier avec le chant les paroles. Les sons touchent, excitent, mais c'est la parole seule qui instruit. Ce sens est si naturel & si vrai, que je croirois que c'est une faute d'impression, & qu'on a mal mis *ratione* pour *oratione*.

Dont la première jetta la flûte, & l'autre écorcha le flûteur.] Cette Fable est racontée par Apollodore, liv. 1. Aristote dans l'endroit que je viens de citer, dit que cette Fable des Anciens, qui

sérieuse, Alcibiade se délivra de cet exercice, & en délivra tous ses camarades. Car tous les jeunes gens furent bien-tôt informez qu'Alcibiade étoit fort loué de mépriser la flûte, & tous ceux qui apprenoient à en jouer. Et voilà l'origine du mépris que l'on eut pour cet Art, qui depuis ce temps-là fut mis hors du nombre des Arts honnêtes, & on l'abandonna entierement.

La flûte aussi méprisée à Athènes, qu'elle y avoit été estimée.

Antiphon écrit d'Alcibiade dans le livre d'invectives qu'il a fait contre lui, qu'étant encore enfant, il s'enfuit de sa maison, & se retira chez un de ses amants, nommé Democrate, & qu'Ariphron voulut le faire crier à son de trompe, mais que Pericles s'y opposa, disant que *S'il étoit mort, ce cri public ne feroit qu'en hâter d'un jour la nouvelle, & que s'il étoit vivant, il le rendoit infame pour toute sa vie.* Le même Auteur lui reproche qu'il avoit tué d'un coup de bâton un de ses esclaves dans la Palestre d'Agyrtius. Mais peut-être ne faut il point ajouter foi à toutes ces médisances, que l'auteur même avouë n'avoir écrites que par la haine qu'il avoit pour lui.

Antiphon, Sophiste, contemporain de Socrate, il en est parlé dans Xenophon.

Sageſſe de Pericles.

Agyrtius maître de Palestre.

Albiciade se vit bien-tôt environné & suivi de

ont feint que Minerve, après avoir inventé la flûte, la jetta, parce qu'elle s'aperçut qu'elle défigurerait son visage, & gâtoit toute sa beauté, n'est pas mal imaginée, mais qu'il vaut encore mieux croire qu'elle la méprisa, parce qu'elle ne sert de rien à l'esprit, car Minerve est la Déesse des

Arts, des Sciences, & de l'Eloquence; & sans la parole tout est mort.

Et voilà l'origine du mépris que l'on eut pour cet Art.] L'exemple d'Alcibiade eut plus de force que celui de la Déesse; car Minerve avoit eu beau jeter la flûte, elle fut en vogue dans toute

*L'amour de Socrate
pour Alcibiade,
étoit une grande
marque du bon na-
turel de cet enfant.*

*Les grands biens
rendent invulnera-
ble aux traits de la
Philosophie.*

la plûpart des premiers & des plus nobles Ci-
toyens , qui tous faisoient connoître évidemment
que c'étoit sa grande beauté qu'ils admiroient &
qui les portoit à lui faire la cour , & à rechercher
ses bonnes graces. Mais en même temps l'amour
que Socrate eut pour lui est un grand témoigna-
ge de la sagesse & du bon naturel de cet enfant.
Ce Philosophe voyant éclater ses belles incli-
nations , comme à la lueur de sa beauté , &
craignant les richesses , la grande autorité & le
prodigieux nombre de ceux qui s'attachoient à
lui , tant Citoyens , qu'Etrangers & alliez , & qui
cherchoient à le gagner par leurs flatteries & par
leurs complaisances , il se crût seul capable de le
garantir de tant de dangers , & de cultiver cette
belle plante pour empêcher qu'elle ne perdît son
fruit dès sa fleur. Car s'il y a jamais eu d'homme
que la fortune ait muni & fortifié par tout ce
qu'on appelle vulgairement des biens pour le
rendre invulnerable aux traits de la philoso-
phie , & inaccessible aux discours , qui avec la li-
berté des remontrances , portent un aiguillon qui
pique jusqu'au vif , c'est Alcibiade. Dès le com-
mencement il fut assiégré & amoli par les délices ,
& entierement obsédé par ceux qui recherchant

la Grece , & sur tout à Athenes ,
où tout ce qu'il y avoit d'hom-
mes des plus nobles Maisons , ap-
prenoient à en jouër , au lieu
qu'Alcibiade ne l'eût pas plutôt
méprisée , que tout le monde l'a-

bandonna , & qu'elle ne fut plus
que l'occupation des esclaves.

*Et entierement obsédé par ceux
qui recherchant ses faveurs , n'ou-
blioient rien pour empêcher qu'il
ne prêtât l'oreille à celui.)* Ils y

ses faveurs, n'oublioient rien pour empêcher qu'il ne prêtât l'oreille à celui qui pouvoit seul l'instruire & lui faire éviter des pièges si dangereux.

Cependant par la bonté de son naturel il surmonta tous ces obstacles ; il connut Socrate, s'approcha de lui, & écarta tous ses autres amants, & en peu de tems il prit un singulier plaisir à sa conversation, & goûta les discours de cet amant, qui ne cherchoit point avec lui une volupté effeminée & indigne d'un homme, & ne demandoit point de ces faveurs infames & criminelles ; mais qui guérissoit la corruption de son ame, remplissoit le vuide de son esprit, & rabbattoit sa vanité insensée. Alors frappé de la force de ses raisons victorieuses, il fit, pour me servir de ce proverbe, comme un coq, qui, après un long combat, va traînant l'aile & se reconnoît vaincu. Il fut persuadé que le commerce de Socrate étoit véritablement un secours, que les Dieux envoioient aux jeunes gens pour leur instruction & pour leur salut. Aussi à force de se mépriser lui-même, & d'admirer Socrate, d'aimer sa sagesse & de reverer sa vertu, il se trouva qu'insensiblement il avoit formé dans son cœur une image de l'a-

Il préfère Socrate à ses autres amants.

Grand témoignage que Plutarque rend à l'amour de Socrate pour Alcibiade.

Proverbe.

Commerce de Socrate regardé comme un secours que les Dieux envoient aux jeunes gens pour leur salut.

réussirent si bien pendant quelque tems, qu'Alcibiade vécut dans le luxe & dans la mollesse, & que Socrate le suivit fort long-temps sans lui parler, voyant bien qu'il n'étoit pas en état d'écouter, &

moins encore de goûter ses préceptes. On peut voir dans le 1. Alcibiade de Platon, comment Socrate s'insinua enfin dans l'esprit de ce jeune ambitieux.

Ce qu'il fit à Anytus, fils d'Anthemion.

mour, ou plutôt, comme dit Platon, un contr'amour; desorte que tout le monde étoit étonné de le voir manger & lutter tous les jours avec Socrate, n'avoir à la guerre qu'une même tente avec lui, & traiter ses autres amants avec beaucoup de rigueur, jusqu'à leur faire publiquement des insultes, comme il fit à Anytus, fils d'Anthemion, qui étoit du nombre de ses adorateurs. Un jour que cet Anytus donnoit à souper à quelques étrangers, il envoya aussi prier Alcibiade. Alcibiade refusa; mais le soir, après avoir fait la débauche chez lui avec ses amis, plein de vin, il alla en masque chez Anytus, s'arrêta sur la porte de la salle du festin, & voyant le buffet & les tables couvertes de vaisselle d'or & d'argent, il commanda à ses esclaves d'en prendre la moitié, &

Ou plutôt, comme dit Platon, un contr'amour.] Platon appelloit un *contr'amour*, un amour sage & réglé, qui par ses conseils garantissoit Alcibiade des traits de l'amour deshonnête, & le portoit à mépriser tous ses amants. Ce *contr'amour*, c'est l'amour de la Philosophie.

Il alla en masque.] Le Grec dit, *il alla visiter le Dieu Comus*. Et c'est proprement ce que nous disons aller en masque. J'ai expliqué assez au long cette coutume dans les remarques sur la première Ode du IV. liv. d'Horace.

Il commanda à ses Esclaves d'en prendre la moitié, & de l'emporter chez lui.) Je suis surpris que Plu-

tarque ait suivi une tradition si défavantageuse à Alcibiade, car il semble que l'intérêt ait plus de part à l'insulte qu'il fait à Anytus, que l'envie de lui faire un affront. Athenée raconte cette histoire d'une manière bien plus fine, il dit qu'Alcibiade étant allé en masque chez Anytus avec un de ses amis, nommé Thrasyllus, qui étoit pauvre, & s'étant approché du buffet chargé de vaisselle d'or & d'argent, il but à la santé de Thrasyllus, & ordonna à ses Esclaves de prendre la moitié du buffet, & de le porter chez Thrasyllus. Alcibiade prit cette argentrie à un de ses amants, qui étoit riche, pour la donner à un autre

de

de l'emporter chez lui, après quoi il s'en retourna, n'ayant pas seulement daigné leur faire l'honneur d'entrer. Les étrangers qui étoient à table, murmuroient hautement de cet affront, & disoient qu'Alcibiade traitoit Anytus avec trop de mépris & trop d'insolence, *point du tout*, reprit Anytus, *au contraire, il me fait honneur & grace, car il pouvoit tout prendre, & il nous en a laissé la moitié.*

Alcibiade en usoit de même avec tous ses autres amants. Il ne se montra gracieux qu'envers un étranger, qui s'étoit habitué à Athenes, & qui ayant vendu le peu de bien qu'il avoit, ramassa jusqu'à cent stateres, les porta à Alcibiade, & le conjura instamment de les recevoir. Alcibiade, extrêmement flatté de cette passion, qu'il avoit fait naître, & riant de tout son cœur, pria cet homme à souper; & après l'avoir fort bien reçu, & lui avoir fait fort bonne chère, il lui rendit son argent, & lui ordonna de se trouver le lendemain sur la place & d'encherir sur ceux qui se présenteroient pour prendre les fermes publiques. Ce pauvre homme s'excusant sur ce que les fermes étoient trop hautes & que le bail étoit de plusieurs talents, Alcibiade le menaça de lui faire donner les écrivures s'il n'obéissoit, car outre qu'il vouloit l'obliger, il cherchoit aussi une occasion de se ven-

*Le statere valloit
quarante sols.*

*Service qu'il ven-
dit à un Etranger,
pour reconnoître la
passion qu'il avoit
pour lui.*

qui étoit pauvre, & nullement pour en profiter.

Il cherchoit aussi une occasion de se venger.) Plutarque ajoûte cela pour excuser ces écrivures,

dont Alcibiade a menacé l'étranger, car on n'en vient pas à cette extrémité quand on n'a dessein que d'obliger, ce ne peut être que par un esprit de vengeance.

ger des Publiquains , dont il avoit eu quelque sujet particulier de se plaindre.

Dès le matin donc cet étranger se rendit à la place , & fit une enchere d'un talent. Les fermiers, irrités de se voir traversés dans leurs offres , se liguerent tous contre lui , & lui demanderent qu'il nommât sa caution , bien persuadés qu'il n'en avoit point , & qu'il n'en pourroit trouver. Ce pauvre homme, embarrassé & confus, ne songeoit qu'à se dédire & à se retirer , lorsqu'Alcibiade cria de loin aux Archontes, *écrivez mon nom, c'est un de mes amis, je réponds pour lui.* Ces paroles entendues , les fermiers ne sçavoient que devenir ; car ils avoient accoutumé de se servir des deniers du second bail pour achever de payer le premier, ne voyant donc aucun jour à s'acquitter & à se tirer d'affaires, ils se mirent à prier cet homme , & à lui offrir quelque argent. Alcibiade ne voulut pas qu'il reçût moins d'un talent, qui en effet lui ayant été compté, il l'obligea à retirer sa parole , & voilà comme il reconnut la bonne volonté que cet étranger avoit pour lui.

Mille écus.

Effet des discours
de Socrate sur Alcibiade.

Quoique Socrate eût plusieurs rivaux très redoutables , il étoit pourtant quelquefois le mieux auprès d'Alcibiade, & profitant du bon naturel de ce jeune homme, il le retenoit par la force de ses beaux discours , qui le piquoient jusqu'au vif, qui changeoient son cœur , & qui lui faisoient même verser des larmes, mais il le perdoit aussi quelquefois ; car Alcibiade s'abandonnant à ses flatteurs ,

qui lui propofoient toujourns de nouveaux plaifirs, échapoit à Socrate , qui enfuite étoit obligé de courir après lui comme après un Efclave fugitif , Alcibiade ne craignant & ne refpectant que lui, & fe moquant de tous les autres. Auffi Cleanthes difoit en riant , *que Socrate ne le tenoit que par les oreilles , au lieu que fes rivaux avoient bien d'autres prifes , qu'il ne connoiffoit point , & dont il ne vouloit pas fe fervir ;* En effet Alcibiade étoit fort fenfible à la volupté , & ce que Thucydide dit de fon intemperance dans fa maniere de vivre & de fes débauches outrées , ne donne que trop de lieu à ce foupçon. Cependant ceux qui le corrompoient, fe prévalaient moins de fon penchant aux plaifirs, qu'ils ne fe fervoient de fon ambition & de l'ardeur qu'il avoit pour la gloire; car ils lui mettoient en tête de grands deffeins , & le jettoient dans des entreprifes hors de faifon & mal concertées , lui perfuadant qu'il n'auroit pas plutôt commencé à fe mêler du gouvernement , que non feulement il obfcurceroit tous les autres Capitaines & Gouverneurs ,

*Mot de Cleanthes
fur Socrate & fur
Alcibiade.*

*Alcibiade fut porté
à la volupté & à la
débauche.*

*Souvent l'ambition
ne plonge pas moins
les hommes dans la
débauche , que la
corruption.*

Auffi Cleanthes.) Cet auffi eft né des différentes efcapades d'Alcibiade , Socrate le perdoit quelquefois. Auffi, &c. Cleanthes étoit un Philofophe qui avoit fait des traitez des chofes fabuleufes.

Au lieu que fes rivaux avoient bien d'autres prifes , qu'il ne connoiffoit point , & dont il ne vouloit pas fe fervir.) Après ceci Plutarque explique ces prifes, *venter, pudenda, & gula.* Mais le mot eft

fi intelligible , que l'explication ne fait que languir , & elle feroit toujours infupportable , quand même elle ne feroit pas obfcene.

Et ce que Thucydide dit de fon intemperance dans fa maniere de vivre , & de fes débauches outrées.) Plutarque rapporte ici les propres termes de Thucydide , liv. VI. mais le paffage de cet Hiftorien avoit été mal expliqué.

Belle comparaison.

*Comme on le voit
dans le premier &
dans le second Al-
cibiade de Platon.*

mais qu'il surpasseroit même Pericles en réputation, en gloire & en puissance; Et comme le fer, amoli par le feu, se durcit ensuite & se resserre par le froid, tout de même Alcibiade fondu & amoli par les délices, & plein d'arrogance & de vanité, ne tomboit pas plutôt entre les mains de Socrate, que ce Philosophe par la severité de ses remontrances le forçoit de rentrer en lui-même & le rendoit fort petit & fort humble, en le faisant convenir de tous les défauts dont il étoit plein, & de toutes les qualitez qui lui manquoient pour être véritablement vertueux.

*Quelle idée Alci-
biade avoit d'Ho-
mere.*

Il étoit à peine sorti de l'enfance, qu'il entra dans l'école d'un Grammairien, & lui demanda un livre d'Homere. Ce Grammairien lui dit qu'il n'avoit aucun ouvrage de ce Poëte. Alcibiade lui donna un grand soufflet & le laissa là. Un autre Grammairien lui ayant dit qu'il avoit un Homere tout corrigé de sa main, *Quoi*, lui dit Alcibiade, *tu es capable de corriger Homere, & tu t'amuses à enseigner ici les enfants? Que ne t'appliques-tu à former des hommes?*

Ce Grammairien lui dit qu'il n'avoit aucun ouvrage de ce Poëte.) Car les ouvrages d'Homere étoient fort rares, peu de personnes les avoient entiers, mais ils couroient séparément, & par parties, qui avoient chacune leur nom, comme cela a été prouvé dans les remarques sur la vie de Lycurgue. Alcibiade trouvoit donc qu'il étoit honteux à un

Grammairien de n'avoir aucune partie des ouvrages de cet homme divin, qui excelloit dans toutes les parties de l'Eloquence. Certainement un Grammairien qui ne connoît pas Homere, ne sauroit être capable de bien instruire les enfants.

Que ne t'appliques-tu à former des hommes.] Car un homme capable de corriger Homere, seroit

Un jour il alloit pour voir Pericles ; quand il fut à sa porte , on lui dit que Pericles étoit occupé, & qu'il travailloit à rendre ses comptes aux Atheniens, *mais que ne travaille-t-il plutôt*, dit-il, *à ne les pas rendre ?*

Etant encore fort jeune, il se trouva à l'expédition de Potidée. Il logea toujours Socrate dans sa tente, l'eut pour compagnon dans tous les combats, & le jour de la grande bataille, où ils firent tous deux des merveilles, Alcibiade ayant été blessé & porté par terre, Socrate se mit au-devant de lui, le défendit, & à la vûe de toute l'armée il empêcha les ennemis de le prendre & de se rendre maîtres de ses armes. Le prix de la valeur étoit donc justement dû à Socrate ; mais ses Généraux paroissant disposés à le donner à Alcibiade à cause de sa dignité, Socrate, qui ne cherchoit qu'à allumer encore davantage en lui le désir de la vraie gloire, fut le premier qui lui donna son suffrage, & celui qui contribua le plus à lui faire adjudger la couronne & l'armure complete, qui étoit le prix d'honneur. Une autre fois à la bataille de Delium, les Atheniens furent mis en fuite ; Alcibiade, qui étoit à cheval, trouvant Socrate qui se retiroit à pied avec quelques autres,

Il se trouva à l'expédition de Potidée.

Alcibiade sauvé par Socrate dans une bataille.

Generosité de Socrate pour Alcibiade.

Armure complete, le prix d'honneur.

Alcibiade couvre & défend Socrate à la bataille de Delium.

assûrement très-capable, non pas d'instruire des enfans, mais de former des hommes. Alcibiade jugeoit d'Homere comme Alexandre, qui apprenoit la guerre dans ses ouvrages, & comme

Lycurgue, qui trouvoit que les instructions morales & politiques, que ses Poësies renferment, ne sont pas moins utiles que ses contes, & ses fictions sont agréables.

Trouvant Socrate qui se retiroit

ne voulut point le quitter, & se tint toujours près de lui à le défendre contre les ennemis qui les suivoient, & qui en tuoient un grand nombre. Mais cette action se passa long-tems après l'autre.

*Alcibiade donne
un soufflet à Hipponicus de gayeté de cœur.*

*Satisfaction qu'il
lui va faire chez
lui.*

Il y avoit à Athenes un Citoyen, nommé Hipponicus, pere de Callias, qui étoit un des principaux de la ville, & qui avoit beaucoup de crédit & d'autorité, tant à cause de ses grands biens, que de la noblesse de sa maison; Alcibiade lui donna un jour un soufflet, non point par un mouvement de colere, ou pour quelque differend particulier qu'il eût avec lui, mais par plaisanterie & de gayeté de cœur, pour une gageure qu'il avoit faite avec ses camarades. Le bruit de cette action s'étant répandu dans un moment par toute la ville, & tous les Citoyens, comme on peut penser, murmurant hautement de cette insolence, le lendemain dès la pointe du jour Alcibiade s'en va chez Hipponicus, frappe à la porte, entre & quittant tous ses habits en sa présence, il se met à sa discretion, & lui livre son corps pour être fouetté & châtié à sa fantaisie; Hipponicus lui sacrifia son ressentiment & lui pardonna, quelque tems

à pied.) Il se retiroit en faisant ferme de tems en tems. Lachés, qui l'accompagnoit, lui rend ce témoignage dans Platon, que si tous les autres avoient fait leur devoir, comme lui, Athenes n'auroit pas reçu ce grand eschec, tom. 2. p. 345. de ma seconde édit.

Mais cette action se passa long-temps après l'autre.) Huit ans après l'autre; car le combat de Potidée se donna la premiere année de l'Olymp. LXXXVII. & celui de Delium la premiere année de l'Olymp. LXXXIX.

après , il lui donna même sa fille Hipparete en mariage. Quelques Auteurs ont pourtant écrit que ce ne fut pas Hipponicus , mais son fils Callias , qui fit ce mariage , & qui donna à sa sœur dix talents en dot ; & ils ajoutent qu'elle ne fut pas plutôt accouchée , qu'Alcibiade demanda dix autres talents , disant que cela étoit expressément porté par son contrat de mariage , s'il venoit à avoir des enfants d'Hipparete. Callias craignant quelque surprise & quelque méchant tour , déclara devant tout le peuple , que s'il mouroit sans enfants , il donnoit sa maison & tous ses biens à Alcibiade.

*Alcibiade épouse
Hipparete, sœur de
Callias, & fille
d'Hipponicus.*

Dix mille écus.

Hipparete qui étoit une Dame de grande vertu , & qui aimoit éperdument son mari , ne pouvant souffrir les commerces qu'il avoit avec toutes les femmes galantes de la ville & autres , quitta sa maison & se retira chez son frere. Alcibiade ne s'en mettoit guère en peine , & n'en vivoit qu'avec plus de liberté ; mais il falloit que la femme qui quittoit son mari , remit entre les mains de l'Archonte la lettre de divorce , & qu'elle la présentât elle même en personne , & non pas par Procureur. Hipparete ayant comparu pour obéir à la loi , Alcibiade s'y trouva , & la saisissant par le milieu du corps , il l'enleva , traversa toute la place & l'emporta chez lui , sans que personne osât se mettre en devoir de l'en empêcher.

*La femme qui quit-
toit son mari , étoit
obligée de présenter
elle-même les let-
tres de separation à
l'Archonte.*

*Il enleve sa femme
qui alloit présenter
ses lettres de sepa-
ration.*

*Les commerces qu'il avoit avec très.) Alcibiade étoit si décrié
toutes les femmes de la ville , & au- pour ses débauches , que Phere-*

Elle demeura dans sa maison jusqu'à sa mort, qui arriva peu de tems après pendant un voyage qu'il fit à Ephese. Cette violence d'Alcibiade ne parut contraire ni à l'humanité, ni à la loi, car la loi semble n'avoir ordonné que la femme qui veut se séparer de son mari, paroisse en public, que pour donner au mari une occasion de lui parler & de la reprendre.

Trois mille cinq cents livres.

Il fait couper la queue à son chien, & pourquoi.

Alcibiade avoit un chien d'une taille extraordinaire, & d'une fort grande beauté, qu'il avoit acheté soixante & dix mines; il lui fit couper la queue, qui étoit justement ce qu'il avoit de plus beau; ses amis s'étant mis à le gronder & à lui dire que tout le monde parloit de cette action, & le blâmoit extrêmement d'avoir gâté un si beau chien; *Voilà ce que je demande*, reprit Alcibiade, en riant. *Je veux que les Atheniens s'entre- tiennent de cela, afin qu'ils ne parlent pas d'autre chose, & qu'ils ne disent pas pis de moi.*

Occasion qui le fit entrer dans les affaires publiques.

Il distribua de l'argent au peuple.

Ce qui lui fournit la premiere occasion d'entrer dans les affaires publiques, ce fut une largesse qu'il fit, non point à dessein, mais par aventure, car passant un jour dans la place, il vit le peuple assemblé qui faisoit beaucoup de bruit, il en demanda la cause, & sur ce qu'on lui dit que c'étoit quelque distribution de deniers, il s'avança, & en distribua aussi de son côté. Comme le peuple applaudissoit à sa liberalité avec de grands

crates dit dans une de ses Pièces, *pourtant l'homme de toutes les femmes.*
Alcibiade sans être un homme, est mes.

cris,

cris, il en eut tant de joye, qu'il oublia une caille qu'il avoit dans son manteau, & qui, effrayée du bruit, prit la fuite & s'envola; les Atheniens se mirent encore à crier plus fort, & il y en eut beaucoup qui se leverent pour courir après & pour lui aider à la reprendre. Enfin elle fut reprise par un patron de vaisseau nommé Antiochus, qui la lui rendit, & qui à cause de cela lui fut toujours fort agréable.

*Il portoit une caille
dans son manteau.*

*Ce qui fit la fortune
d'Antiochus Patron
de vaisseau.*

Quoique la noblesse d'Alcibiade, ses grandes richesses, son courage, ses exploits, & le grand nombre de ses parens & de ses amis lui ouvrirent une grande porte au gouvernement de la République, cependant il n'y avoit rien à quoi il aimât mieux devoir le crédit & l'autorité, qu'il désireroit d'acquiescer sur le peuple, qu'à la force de son éloquence, & à la grace persuasive de ses discours. Aussi étoit-il fort éloquent, comme le

Eloquence d'Alcibiade.

Qu'il oublia une caille qu'il avoit dans son manteau.) C'étoit la manie de la plupart de ces voluptueux, de nourrir des cailles, comme cela paroît par quelques passages des Anciens, & sur tout par une Comédie d'Eupolis, citée par Athénée. Alcibiade en nourrissoit comme les autres, & c'est ce qui lui attira cette raillerie amère de Socrate, qui après lui avoir fait voir dans le 1. Alcibiade de Platon, que pour commander aux Athéniens, il devoit travailler à surpasser en habileté & en courage les Généraux de

leurs ennemis, & après l'en avoir fait convenir, il se reprend, & lui dit avec une ironie fort humiliante, *Oh point, point, mon cher Alcibiade, vous n'avez qu'à penser à surpasser un Midias, si habile à nourrir des cailles.*

Et qui à cause de cela lui fut toujours fort agréable.) Jusques-là qu'Alcibiade lui laissa le commandement de la flotte en son absence, comme Plutarque le dira tantôt, ce qui pensa ruiner les affaires des Athéniens, car il fut battu.

*Demosthene appelé
le premier des Ora-
teurs.*

*Témoignage que
Demosthene rend à
l'éloquence d'Alci-
biade.*

*Autre témoignage
de Theophraste.*

*Il hésitoit souvent,
& s'arrêtoit au
milieu de son dis-
cours.*

*Alcibiade nourris-
soit grand nombre
de chevaux, &
avoit plusieurs
chars.*

*Il envoya sept chars
aux jeux Olympi-
ques.*

témoignent, non seulement les Poètes comiques, mais encore le premier de tous les Orateurs, qui, dans son oraison contre Midias, dit en propres termes qu'Alcibiade passoit pour le plus éloquent homme de son tems. Que si nous en croyons Theophraste écrivain aussi curieux de l'antiquité & aussi versé dans l'histoire qu'aucun Philosophe, Alcibiade étoit l'homme du monde le plus propre à trouver & à imaginer tout ce qui convenoit aux sujets qu'il avoit à traiter. Mais en cherchant ce qu'il falloit dire, & les termes les plus propres pour le bien dire, & ne les trouvant pas toujours, il hésitoit souvent & s'arrêtoit au milieu de son discours, les paroles ne se présentant pas à point nommé, de maniere qu'il repetoit les derniers mots, méditant & cherchant ce qui devoit suivre.

Il s'étoit rendu aussi fort célèbre par la quantité de chevaux qu'il nourrissoit pour les courses, & par le grand nombre de ses chars; car il n'y a jamais eu de particulier, ni de Roi même qui ait envoyé comme lui sept chars en même tems aux jeux Olympiques; mais d'avoir remporté, comme il fit, le premier, le second, & le quatrième prix, si l'on s'en rapporte à Thucydide, ou

*Mais encore le premier de tous
les Orateurs.] C'est Demosthene.
Voici ses propres termes, dans
l'oraison contre Midias, pag. 626.
καὶ λέγει ἰδὼν ἑαυτὸν, ὡς φάσιν, ἵνα
ᾖ πρῶτος. Il passoit, dit-on, pour*

*le plus éloquent des Orateurs. Ce
qui fait voir que Demosthene
n'en jugeoit pas par lui-même,
& par conséquent que de son
tems il ne restoit rien de lui, qui
pût faire juger de son éloquence.*

le troisiéme, si l'on en croit Euripide, cela surpasse l'éclat & la gloire de tous ceux qui ont été possédez de cette ambition. Voici de quelle maniere Euripide en parle dans une Ode. *Je chanterai vos louanges, fils de Clinias; c'est une belle chose que la victoire; mais la plus belle de toutes les victoires, & celle dont les Dieux n'ont favorisé que vous seul parmi les Grecs, c'est d'avoir remporté le premier, le second, & le troisiéme prix dans les courses des chariots, aux jeux Olympiques, & de s'être vu deux fois couronné de branches d'olivier, & proclamé vainqueur par la voix du Heraut sans avoir pris la moindre peine.* Et ce qui rendit sa premiere victoire encore plus éclatante, ce fut l'émulation avec laquelle ses concurrens mêmes s'empresserent à lui faire honneur. Les Messéniens lui firent dresser une tente très-magnifique;

Ode d'Euripide à la louange d'Alcibiade.

C'est d'avoir remporté le premier, le second & le troisiéme prix.] Car il y avoit plusieurs prix pour ces jeux, comme on le voit dans Homere, dont les Poësies donnerent long-tems après lui la premiere idée des jeux Olympiques.

Et de s'être vu deux fois couronné de branches d'olivier, & proclamé vainqueur par la voix du Heraut sans avoir pris la moindre peine.) Pour éclaircir ce passage d'Euripide, qui paroît d'abord fort difficile, il faut entendre qu'après qu'Alcibiade eut remporté en personne le premier, le second & le troisiéme prix, il vainquit encore deux autres fois absent par les chars qu'il envoya aux jeux,

& c'est ce qu'Euripide veut dire par ces mots, *sans avoir pris la moindre peine.*

Ses concurrens.) ἡ πόλις, ses ennemis, c'est-à-dire, ses concurrens, ceux qui lui disputoient le prix, & qui envoyoient des chars aux jeux Olympiques, car non seulement les particuliers y envoyoient, mais aussi les villes. Quoique ce sens là soit fort bon, je crois pourtant qu'il faut rétablir dans le texte la leçon d'un Manuscrit, où au lieu de πόλις, on lit πόλεων, & traduire, *ce fut l'émulation avec laquelle les villes mêmes s'empresserent à l'envi à lui faire honneur.* Et c'est la leçon qu'Amiot a suivie.

Honneurs que les villes entieres faisoient à Alcibiade.

la ville de Chio nourrit ses chevaux , & lui fournit un grand nombre de victimes , & ceux de Lesbos donnerent le vin & tout ce qu'il falloit pour sa table , qui étoit très-somptueuse , & où tout le monde étoit reçu. Il est vrai que la calomnie qu'on inventa contre lui , ou effectivement le méchant tour qu'il joia pour satisfaire son ambition particuliere , donnerent un grand sujet de parler. Il y avoit à Athenes un certain Diomede , qui étoit assez honnête homme , & des amis d'Alcibiade , & qui souhaitoit avec une passion extrême de remporter le prix aux jeux Olympiques ; il avoit appris que les Argiens

La ville de Chio nourrit ses chevaux , & lui fournit un grand nombre de victimes.) Antisthene, disciple de Socrate , qui rendoit témoignage de ce qu'il voyoit , écrit que Chio nourrissoit ses chevaux , & que Cyzique fournissoit les victimes. Le passage est remarquable , car cet Auteur assûre que cela ne se fit pas seulement , lorsqu'Alcibiade alla aux jeux Olympiques , mais à toutes ses expéditions de guerre , & à tous les voyages qu'il faisoit ; Toutes les fois , dit-il , qu'Alcibiade alloit en voyage , il se servoit de quatre villes des Alliez , comme de ses servantes. Ephese lui fournissoit les tentes aussi magnifiques que celles des Perses ; Chio nourrissoit ses chevaux ; Cyzique donnoit les victimes & la viande pour sa table , & Lesbos le vin avec toutes les au-

tres choses nécessaires pour sa maison. Il n'y avoit que des villes fort riches qui pussent soutenir cette dépense , car Alcibiade , lorsqu'il eut remporté le premier, le second , & le troisième prix aux jeux Olympiques , après avoir fait des sacrifices somptueux à Jupiter ; donna un repas magnifique à ce nombre innombrable de peuple qui avoit assisté aux jeux.

Que les Argiens avoient un char magnifiquement attelé , qui appartenoit à la République.] Il paroît par ce passage que les villes & les Républiques préparoient des chars avec beaucoup de dépense pour les envoyer aux jeux Olympiques , & que quelquefois à force d'argent on les obligeoit à vendre ces chars. Car il y avoit sur cela un entêtement & une émulation , qui approcheroient de la

avoient un char magnifiquement attelé , qui appartenoit à la République , & il ſçavoit qu'Alcibiade étoit tout-puiſſant à Argos où il avoit beaucoup d'amis ; il le pria donc inſtamment de lui acheter ce char. Alcibiade , au lieu de l'acheter pour ſon ami , le prit pour lui-même , & laiffa là Diomede qui ſe défefpéroit , & qui prenoit les Dieux & les hommes à témoin de cette noire perfidie. Il ſemble même qu'il y eut ſur cela un procès, car on trouve dans Ifocrate une oraifon ſur ce char pour le jeune Alcibiade , mais le demandeur eſt nommé *Tiſias* & non pas *Diomede*.

*Méchant tour
qu'Alcibiade joua
à ſon ami Diomede.*

Alcibiade ne ſe fut pas plûtôt appliqué aux affaires , que quoiqu'il fût encore fort jeune , il effaça abſolument tous les autres Orateurs ; il n'y en eut que deux qui purent ſe ſoutenir contre lui, & balancer ſon autorité, Phæax, fils d'Eraſiſtrate , & Nicias, fils de Niceratus ; ce dernier étoit déjà vieux, & paſſoit pour un des plus grands Capitaines de ſon tems, & Phæax commençoit comme Alcibiade à ſe pouſſer , & étoit iſſu de parens fort nobles , mais il étoit inférieur à ſon rival en beaucoup de choſes , & ſur-tout en éloquence. Il étoit bien plus agréable dans la converſation , & plus propre à perſuader dans une diſpute particulière , que capable de ſoutenir

folie , ſi on pouvoit jamais appeller folie , ce qui contribua à la grandeur des Etats , & qui rend les peuples amoureux de la gloire. Les victoires des jeux Olym-

piques , étoient plus éclatantes & ſuivies d'un plus grand honneur que les triomphes de Rome. Faut-il donc ſ'étonner qu'on y courût avec tant d'ardeur ?

*Passage d'Eupolis
sur l'Eloquence de
Phæax.*

avec éclat de grands combats dans les assemblées du peuple , car comme dit Eupolis , *Il avoit beaucoup de facilité pour jaser, & très-peu pour parler.* On lit encore une oraison qui fut écrite contre Alcibiade & contre Phæax , où l'on reproche entre autres choses au premier qu'il estoit publiquement dans sa maison la vaisselle d'or & d'argent de la ville & les vases sacrez , qu'on portoit en pompe aux Processions solennelles , & qu'il s'en servoit comme s'ils eussent été à lui.

Caractère d'Hyperbolus.

Aristophane le déchire en plusieurs endroits de ses Comedies.

Le mépris de la gloire est une horrible impudence, & une folie désespérée.

Il y avoit à Athènes un certain Hyperbolus du Bourg de Perithoide , dont Thucydide même parle comme d'un fort méchant homme , & qui fournit une riche matiere aux Poëtes comiques de ce tems-là , qui le prirent tous pour l'objet de leurs railleries & de leurs invectives. Il étoit endurci à la mauvaise réputation , & insensible à l'infamie par un mépris de la gloire , mépris qui est certainement une horrible impudence & une folie désespérée , mais qui passe cependant pour courage & pour force auprès de certaines gens. Cet homme sans honneur ne plaisoit à personne , mais le peuple ne laissoit pas de s'en servir pour humilier ceux qui étoient élevez en dignité , & pour leur susciter des affaires. A son

Il avoit une très-grande facilité pour jaser, & très-peu pour parler. On peut remarquer ici la difference que les Grecs mettoient entre λαλέω & λέγω. λαλέω, c'est ce que nous disons jaser, & λέγω, c'est parler, c'est-à-dire, bien par-

ler. Saluste a imité ce mot d'Eupolis , quand il a dit, *loquax magis quam facundus. Plus grand jaseur, qu'éloquent.* On peut voir sur cela le XV. chap. du 1. liv. d'Aulugelle.

instigation le peuple étoit alors sur le point de décerner le ban de l'Ostracisme, dont les Athéniens se servent contre celui des Citoyens qui a la réputation la mieux établie, & la plus grande autorité, bien plus pour soulager leur envie que pour remédier à leurs craintes.

Comme il paroissoit véritablement que ce ban menaçoit l'un des trois, Phæax, Nicias, ou Alcibiade, celui-ci reunit les factions les plus divisées, & s'étant ligué avec Nicias, il fit tomber la condamnation sur leur ennemi commun; d'autres prétendent que ce ne fut pas avec Nicias, mais avec Phæax qu'il se ligua, & que fortifié par sa faction, il chassa de la ville cet infame Hyperbolus qui ne s'y attendoit point; car jamais homme de basse naissance & de nulle réputation n'a été sujet à ce bannissement, comme le témoigne même Platon, le Poète comique, lorsqu'il dit, en parlant d'Hyperbolus, *il méritoit sans doute d'être chassé à cause de ses mœurs & de ses actions infames; mais sa personne est trop vile, & ses flétrisseries trop marquées pour un si noble châtiment, & ce n'est pas*

Alcibiade se ligue avec Nicias, & fait tomber ce ban sur Hyperbolus.

Passage de Platon, Poète comique.

Il fit tomber la condamnation sur leur ennemi commun.] Les paroles du texte πρὸς τὸν ἄλλω καὶ τὸν ἑτέρω, paroissent étranges. Il seroit difficile de leur donner un sens que la langue Grecque autorisât, il vaut mieux lire comme dans un Manuscrit

καὶ τὸν ἄλλω.

Et ce n'est pas pour telles gens

qu'on a inventé l'Ostracisme.) C'est pourquoi Thucydide, en parlant de cet infame Hyperbolus dans son VIII. liv. dit: Hyperbolus très-méchante homme, & banni du ban de l'Ostracisme, non pas par la crainte que l'on eût de son crédit & de son mérite, mais à cause de ses infamies & de la honte qu'il faisoit à la ville.

Dans la vie d'Alcibiade.

pour telles gens qu'on a inventé l'Ostracisme; mais c'est de quoi nous avons parlé ailleurs plus au long.

Alcibiade jaloux de Nicias.

Droit d'hospitalité, entre Alcibiade & les Lacedemoniens.

Alcibiade n'étoit pas moins jaloux de l'admiration que les Etrangers, & les ennemis même avoient pour Nicias, que des grands honneurs que lui rendoient ses Citoyens, car bien qu'il y eût un ancien droit d'hospitalité entre Alcibiade & Lacedémone, & qu'il eût eu un très-grand soin des prisonniers Spartiates, que les Athéniens avoient faits à Pylos, néanmoins les Lacedemoniens avoient plus d'inclination pour Nicias, parce que c'étoit principalement par son entremise qu'ils avoient obtenu la paix & retiré leurs prisonniers; & l'on disoit communément parmi les Grecs, que Pericles avoit engagé cette guerre, mais que Nicias l'avoit finie; la plûpart même appelloient cette paix *la paix de Nicias*. Alcibiade donc extrêmement blessé de ces avantages de son

Car bien qu'il y eut un ancien droit d'hospitalité entre Alcibiade & Lacedémone.] Il y a dans le texte de Plutarque une faute très-considérable, mais une faute de copiste, qui a mis Nicias au lieu de mettre Alcibiade, & qui fait dire par Plutarque que Nicias étoit hôte des Lacedemoniens de pere en fils, ce qui est faux, c'étoit Alcibiade. Thucydide le prouve dans le cinquième livre, où il dit que la famille d'Alcibiade avoit un ancien droit d'hospitalité avec les Lacedemoniens; que son ayeul avoit renoncé à ce droit, mais qu'Alcibiade

avoit eu en vûe de le renouveler en rendant toutes sortes de bons offices à leurs prisonniers. Et voilà ce qui augmentoit considérablement la douleur & la rage d'Alcibiade, de voir que les Lacedemoniens malgré l'ancien droit d'hospitalité qui avoit lié de tout tems sa famille avec eux, & malgré les soins qu'il avoit pris des prisonniers Spartiates, ils eussent plus de penchant pour Nicias qui ne leur étoit rien. Cela aggrava extrêmement ses sujets de plainte, cette faute de Copiste est corrigée dans un Ms., où on lit *ὁ Ἀλκιβιάδης* au lieu de *ὁ Νικίας*.

rival

rival & plein d'envie , resolut de rompre la paix.

La premiere chose qu'il fit pour y réussir , c'est qu'ayant sçû que ceux d'Argos ne cherchoient qu'une occasion de se séparer des Spartiates , qu'ils craignoient autant qu'ils les haïssoient , il les flatta secrètement de l'esperance que les Atheniens leur donneroient du secours , & par des gens affidez , qu'il leur envoyoit secrètement , ou parlant lui-même en particulier aux principaux du peuple , il les encouragea à ne point céder , & les exhorta à se tourner vers les Atheniens , qui étoient , disoit-il , sur le point de se repentir du traité qu'ils avoient fait , & de rompre une paix qui leur étoit desavantageuse.

Moyen dont Alcibiade se servoit pour rompre la paix.

Mais après que les Lacedémoniens eurent fait alliance avec les peuples de la Beotie , & qu'ils eurent rendu aux Atheniens le fort de Panacte démoli , & non pas fortifié , comme ils s'y étoient engagez , Alcibiade qui vit les Atheniens extrêmement indignez de cette mauvaise foi , n'oublia rien pour les irriter davantage , & profitant de cette conjoncture pour pousser à bout Nicias , il souleva contre lui le peuple par des accusations qui ne

Et qu'ils eurent rendu aux Atheniens le fort de Panacte.) Une des conditions du traité , que les Lacedémoniens avoient fait avec les Beotiens , étoit que ceux-ci leur remettroient le fort de Panacte en l'état qu'il étoit , afin qu'en le rendant aux Atheniens ils pussent

retirer le fort de Pyle , mais les Beotiens le rasèrent. Les Atheniens crurent que cela s'étoit fait d'intelligence avec les Lacedémoniens , Thucydide liv. V. Panacte étoit un fort entre la Beotie & l'Attique.

Accusations d'Alcibiade contre Nicias.

manquoient pas de vrai-semblance ; car il lui reprochoit que pendant qu'il étoit Général de l'armée il avoit négligé de prendre prisonniers de guerre les Lacedémoniens, qui avoient été laissez dans l'Isle de Sphaëterie, & que d'autres les ayant pris, il les avoit relâchez & rendus pour faire plaisir aux Lacedémoniens ; il ajoutoit qu'étant fort bien avec ces derniers il n'avoit pas fait la moindre démarche pour les empêcher de s'unir avec les Beotiens & avec ceux de Corinthe, mais qu'il avoit mis bon ordre qu'aucun peuple de Grece, quelque bien intentionné qu'il fût, ne pût s'allier avec les Atheniens, que du consentement de Lacedémone.

Embarras de Nicias ; il en est tiré par l'arrivée des Ambassadeurs de Lacedémone.

Cela déconcerta extrêmement Nicias ; mais justement dans ce tems-là, comme par un coup de fortune, il arriva des Ambassadeurs de Lacedémone, qui d'abord tinrent des propos très-gracieux, & déclarèrent qu'ils venoient avec

Qu'il avoit négligé de prendre prisonniers de guerre les Lacedémoniens, qui avoient été laissez dans l'Isle de Sphaëterie.) Les Lacedémoniens, après la perte du fort de Pyle, laisserent dans l'isle de Sphaëterie une garnison de trois cent vingt hommes, outre les Ilotes, sous le commandement d'Epitadas, fils de Molobrus. Nicias ne s'empara pas de cette Isle pendant son Généralat, & Cleon lui ayant succédé avec Demofthene, s'en rendit maître après

un long combat, tua une partie de la garnison, fit les autres prisonniers de guerre, & les mena à Athenes. Parmi les prisonniers il y avoit cent vingt Spartiates ; Nicias les fit rendre ensuite, & ce sont ces prisonniers que Thucydide appelle toujours *les prisonniers de l'Isle.*

Dans l'Isle de Sphaëterie.) Petite Isle vis-à-vis du fort de Pyle, au bas du Peloponese, elle couvroit le port, & en rendoit l'entrée très-difficile.

plein pouvoir de terminer tous leurs differends , en accordant tout ce qui paroîtroit juste & raisonnable. Le conseil reçut très - agréablement leurs propositions , & le peuple devoit s'assembler le lendemain. Alcibiade qui craignoit le succès de cette assemblée , mit tout en œuvre pour obliger les Ambassadeurs à entrer avec lui en conférence. Quand ils se furent abouchez, *Que faites-vous, Seigneurs Spartiates*, leur dit-il, ignorez vous que le Conseil traite toujours avec beaucoup de moderation & d'humanité ceux qui s'adressent à lui , & que le peuple est hautain & n'aspire qu'à de grandes choses ? si vous vous vantez de vos pleins pouvoirs , le peuple ne manquera pas d'en abuser , & vous forcera de lui accorder tout ce qui lui viendra en tête ; défaites-vous donc de cette simplicité , & si vous voulez avoir raison des Atheniens , & n'être point réduits à leur rien ceder au-delà de ce que vous avez résolu , traitez avec eux comme si vous aviez les mains liées ; je vous aiderai en tout & par tout , pour obliger les Lacedémoniens. Il leur confirma ces promesses par serment, ainsi il les éloigna de Nicias , attira leur con-

Ruse dont Alcibiade se sert auprès des Ambassadeurs de Lacedémone.

Alcibiade , qui craignoit le succès de cette assemblée.) Il craignoit que le peuple, leurré par ces Ambassadeurs , ne traitât avec Lacedémone , & ne réjetât l'alliance d'Argos, ce qui auroit rompu toutes ses mesures.

Que faites vous, Seigneurs Spartiates.] Thucydide , qui raconte ce fait dans son cinquième livre,

ne rapporte point le discours qu'Alcibiade fit à ces Ambassadeurs. Je ne sçai d'où Plutarque l'a tiré. Peut-être avoit-il vu des Mémoires que nous n'avons plus ; peut-être aussi qu'il l'a fait lui-même ; il est certain qu'il entre parfaitement dans l'esprit d'Alcibiade & dans ses motifs.

fiance, & les ébloüit de maniere, qu'ils admiroient sa profondeur dans la politique & sa grande habileté, & le regardoient comme un homme extraordinaire.

Le lendemain le peuple étant assemblé, les Ambassadeurs furent introduits. Alcibiade leur demanda avec beaucoup de douceur le sujet de leur ambassade, & ce qu'ils avoient à proposer. Ils répondirent d'abord qu'ils venoient proposer quelque voyé d'accommodement, mais qu'ils n'avoient pas le pouvoir de rien conclurre. Sur cela Alcibiade s'éleve & crie contre eux, non point en homme qui leur faisoit tort, mais en homme qui recevoit d'eux une très-grande injustice; il les appelle fourbes & perfides, & leur reproche qu'ils n'étoient venus pour rien de bon. Le Conseil entre dans les mêmes sentimens & le peuple s'irrite. Nicias, qui ignoroit la ruse & la tromperie d'Alcibiade, est dans un étonnement extrême, & dans une très-grande consternation de ce changement, dont il ne pouvoit comprendre la cause. Les Ambassadeurs se retirent, & Alcibiade,

Les Ambassadeurs se retirent, & Alcibiade, élu Général, oblige les Athéniens, &c.] Cela ne se passa pas dans la même assemblée, car un tremblement de terre étant survenu, on remit au lendemain, & le lendemain il fut résolu qu'avant que de rien conclurre, on enverroyeroit des Ambassadeurs à Lacedémone pour l'obliger à rom-

pre avec les Beotiens. Ceux de Lacedémone, entraînez par la faction d'un des Ephores, répondirent qu'ils ne vouloient pas renoncer à cette alliance, & sur cela les Athéniens conclurent une ligue pour cent ans avec ceux d'Argos, de Mantinée & d'Elide. Thucydice dans son liv. V. rapporte tout le Traité comme il

élû Général, oblige les Atheniens à faire alliance avec les peuples d'Argos, de Mantinée & d'Elide. Personne ne sçauroit approuver le moyen dont il se servit pour arriver à son but ; mais ce fut pourtant un coup de partie, d'avoir desuni & ébranlé presque tout le Peloponèse, d'avoir en un seul jour opposé tant de troupes aux Lacedémoniens à la bataille de Mantinée, d'avoir éloigné des Atheniens les malheurs de cette guerre, & d'avoir fait courir aux Lacedémoniens tout le danger de ce combat, dans lequel la victoire ne pouvoit leur rien donner de considérable, au lieu que leur défaite les réduisoit à la dernière extrémité, & les mettoit hors d'état de pouvoir sauver même Lacedémone qu'avec beaucoup de peine.

Jugement remarquable de Plutarque sur ce procédé d'Alcibiade.

Ville d'Arcadie.

Jugement de Plutarque sur la bataille de Mantinée.

étoit écrit sur des colonnes de pierre à Athenes, à Argos & à Mantinée, & sur une plaque de cuivre dans le lieu où les jeux Olympiques étoient célébrés.

A faire alliance.] Ce traité fut fait la première année de l'Olympiade LXXXX. 418. ans avant la naissance de Nôtre Seigneur, cinq ou six ans après ce que Plutarque vient de raconter de la prise de Pyle & de l'Isle de Sphaëterie par les Atheniens.

Personne ne sçauroit approuver le moyen dont il se servit pour arriver à son but.) Il y a aujourd'hui des politiques qui ne sont pas si scrupuleux, je ne sçai même s'il y en auroit un seul qui

fût de l'avis de Plutarque, & qui condamnat ce moyen, dont Alcibiade se servit pour faire un coup aussi important. Cependant le jugement de Plutarque est très-solide. Tout ce qui se fait par fraude & par surprise, ne peut être approuvé avec raison.

D'avoir en un seul jour opposé tant de troupes aux Lacedémoniens à la bataille de Mantinée.) Cette bataille se donna près de trois ans après la ligue d'Athenes avec Argos, c'est-à-dire, la troisième année de l'Olympiade LXXXX. Le jugement que Plutarque fait ici est remarquable, il ne juge pas par les événemens. Les Atheniens & leurs Alliez fu-

Car les Lacedémoniens étoient fort ennemis du Gouvernement populaire.

L'Eté suivant,

Car il se procuroit par-là une retraite assurée, & une protection en cas de besoin.

Patres, ville d'Achaïe.

D'abord après le combat de Mantinée, les principaux Officiers des troupes Argiennes entreprirent d'abolir le gouvernement populaire dans Argos, & de se rendre maîtres de la ville, & les Lacedémoniens y arrivant à point nommé, les appuyerent, de maniere qu'ils vinrent à bout de leur dessein. Mais peu de tems après le peuple ayant repris les armes, & étant le plus fort, Alcibiade qui survint fort à propos, leur assûra leur victoire, & leur persuada de tirer de longues murailles jusqu'à la mer, pour mettre leur ville en état d'être toujours secouruë des forces des Atheniens. Pour cet effet il leur amena d'Athenes des Massons & des Tailleurs de pierre, & leur témoigna toute sorte d'affection & d'attachement à leurs intérêts, en quoi il n'aqueroit pas moins de crédit & de forces pour lui-même en particulier, qu'il en procuroit à sa ville. Il persuada aussi à ceux de Patres de joindre leur ville à la mer par des murailles de même, & sur cela, quel-

rent vaincus à Mantinée par les Lacedémoniens; cependant Plutarque ne laisse pas d'admirer la prudence d'Alcibiade, d'avoir suscité tant d'ennemis à ces derniers, & de les avoir engagez dans une guerre, dans laquelle ils ne pouvoient rien gagner, & où ils courroient risque de tout perdre. Alcibiade se vante de ce trait de politique, comme d'un très-grand exploit, & il dit en pro-

pres termes, *que depuis ce combat de Mantinée les Lacédémoniens; quoi que victorieux, se desjoient encore de leurs forces.* Thucyd. livre VI.

Entreprirent d'abolir le Gouvernement populaire.] Ils profitoient de la consternation où le peuple d'Argos étoit après la perte de la bataille, car ils sentoient bien que ce peuple abbattu n'auroit pas la force de s'y opposer, &

qu'un leur ayant dit en raillant , les *Atheniens* vous avaleront un beau matin. Cela pourra être , répondit Alcibiade , mais ils les avaleront peu à peu en commençant par les pieds ; au lieu que les *Lacedémoniens* pourroient bien les avaler tout d'un coup en les prenant par la tête. Mais dans le tems qu'il travailloit à agrandir les *Atheniens* par mer , il les excitoit à augmenter aussi leur puissance par terre , exhortant les jeunes gens à accomplir le serment qu'ils prêtoient dans le bois sacré d'Agraule , où on les faisoit jurer qu'ils

qu'ils s'en rendroient les maîtres. Les *Lacedémoniens* appuyoient ce dessein , bien persuadés qu'ils seroient maîtres d'Argos , s'ils pouvoient y abolir le Gouvernement populaire , & y établir l'Oligarchie.

Mais ils les avaleront peu à peu.] Car cette muraille leur serviroit de rempart. Cette réponse d'Alcibiade fait voir dans quel esprit il donnoit ses conseils. Il avoit deux vœux , l'un d'assurer le secours des *Atheniens* à ces places , & l'autre de les fortifier contre ces mêmes *Atheniens* en cas qu'il fût obligé lui-même de s'y retirer. Cette muraille de *Patres* ne fut pas achevée , les *Corinthiens* , ceux de *Sicyone* & d'autres voisins , à qui elle étoit fort suspecte , y accoururent pour l'empêcher.

Exhortant les jeunes gens à accomplir le serment qu'ils prêtoient dans le bois sacré d'Agraule.)

Cecrops eut trois filles , *Agraule* , *Erse* , & *Pandrose*. La guerre s'étant emûe entre les *Atheniens* & les *Eleusiniens* , les premiers consultèrent l'Oracle d'*Apollon* qui leur répondit , qu'elle ne finiroit heureusement pour eux , que si quelqu'un se devoit pour la Patrie. Dès que cet Oracle fut divulgué , *Agraule* se précipita de la citadelle , & par sa mort elle procura la victoire à *Erechthée* son ayeul. Les *Atheniens* , pour reconnoître cette générosité , consacrerent à cette Heroïne un bois & un Temple à l'entrée de la citadelle , & ordonnerent qu'à l'avenir avant que de marcher pour aucune expédition , ils obligeroient toute la jeunesse à faire dans ce bois le serment dont *Plutarque* parle ici , & qui est une espèce de devouement pour la Patrie. Il est parlé de ce serment dans l'Oraison de *Démosthène* de *Fals. Legat.* Qui est-ce , dit-il , qui a

*Plaisant serment
que les Atheniens
faisoient prêter à la
jeunesse, avant
qu'elle marchât
pour aucune expé-
dition.*

ne reconnoïtroient de bornes à l'Attique qu'au de-là des bleds, des orges, des vignes & des oliviers, pour leur inspirer par-là que toute la terre cultivée & portant fruit étoit de leur domination légitime.

*Vices d'Alcibiade,
& la vie de sordonnee
qu'il menoit.*

Mais tous ces grands exploits de politique, ces beaux discours, cette élévation, cette étendue d'esprit, & cette habileté consommée, en un mot, toutes ces vertus étoient mêlées de fort grands vices. Car Alcibiade vivoit plongé dans un luxe prodigieux; ce n'étoit tous les jours que débauches, que fêtes, qu'amours, & qu'emportements de jeunesse; il étoit si effeminé, qu'il traînoit dans les places publiques de longs manteaux de pourpre, que sur mer, pour coucher plus mollement, il faisoit percer le plancher de son vaisseau, afin que son lit, au lieu d'être sur des planches fort dures, fût suspendu sur des sangles, & qu'il portoit à la guerre un bouclier d'or, où au lieu des enseignes & devises ordinaires des Atheniens, on voyoit un

*Les villes comme
les particuliers
avoient des ensei-
gnes ou devises.*

renouvelé le décret de Miltiade & de Themistocle? Qui est-ce qui a ressuscité le serment de notre jeunesse dans le bois sacré d'Agraule? n'est-ce pas lui? Mais Demosthene ne l'explique point. Dans le texte au lieu de ἐν Ἀγραυλῇ, le sçavant Henry de Valois a eu raison de corriger ἐν Ἀγραιῇ dans les bois d'Agraule.

*Et qu'il portoit à la guerre un
bouclier d'or.]* Quelqu'un dit dans

Athenée qu'il étoit d'or & d'yvoire.

Où au lieu des enseignes & devises ordinaires des Atheniens.] Ces enseignes ordinaires des Atheniens étoient, Minerve, l'Olivier & la Choïette. Car dans les premiers tems les particuliers & les villes avoient leurs Enseignes, c'est-à-dire, comme nous parlons aujourd'hui, leurs armes, qui étoient proprement les emblèmes;

Amour

Amour armé d'un foudre , enfin par toute sa magnificence & par sa dépense , aussi insolente qu'excessive , il insultoit les Citoyens.

La dépense d'Alcibiade excessive & insolente.

Les principaux & les plus sages ne se contentoient pas de ne pouvoir souffrir ces manieres & de les détester , ils craignoient de plus les suites de cette audace , de cette profusion & de ce profond mépris des loix , qu'ils regardoient comme autant de moyens monstrueux pour arriver à la tyrannie. Aristophane fait voir admirablement quelle étoit l'inclination que le peuple avoit pour lui , lors qu'il dit dans une de ses

ou de leur origine , ou de leurs actions , ou de leurs inclinations. Il n'y avoit que les gens connus , & qui avoient de la réputation qui portassent de ces armes & de ces devises. Les soldats avoient des boucliers tout blancs & tout unis , c'est pourquoi Eschyle appelle les troupes de Thebes

λευκάσσιον λαόν ,
λευκάσσις ὄρνυται λάε.

Virgile en parlant d'un Prince qui n'avoit encore rien fait , dit *parmaque inglorius alba* , où l'on peut voir la remarque de Servius. Quand j'ai appelé ces armes des devises , je n'ai pas parlé improprement , car il y a chez les Anciens des exemples de ce que nous appellons des devises. Eschyle en fournit plusieurs dans sa Tragedie des sept Chefs contre Thebes , Capaenée portoit sur son bouclier un homme nud , tenant une torche au poing , avec ce mot pour

legende πύσω πόλιν j'embrasserai la ville. Eteocle portoit sur le sien un soldat qui escaladoit une tour avec ce mot , *malgré Mars même* , & celui de Polynice avoit un homme armé d'armes d'or , & la Justice qui marchoit devant lui , & qui le conduisoit , avec ce mot , *je le remettrai sur le Thrône*. Sa figure qui représentoit la Justice , étoit nommée , ce qui nous paroît aujourd'hui contre les Loix des bonnes devises , où le corps doit être si bien représenté , qu'il soit connu sans être nommé.

Aristophane fait voir admirablement quelle étoit l'inclination.] C'est dans la iv. sce. du v. acte des Grenouilles , où Bacchus , descendu aux Enfers pour y chercher un bon Poëte , & ne pouvant se déterminer sur le choix entre Eschyle & Euripide , leur dit enfin , *O ça j'emmenrai avec moi ce-*

Dans les Grenouilles.

pieces il le hait, & ne peut se passer de lui, & quelques vers plus bas par une allusion plus piquante, il ne faut point nourrir de lion dans sa ville, mais si on fait tant que d'y en nourrir un, il faut s'accommoder à son naturel feroce.

Il disoit lui-même que sa magnificence relevoit la gloire d'Athènes, & étonnoit les ennemis.

Les Athéniens lui pardonnoient ses fautes, & les déguisoient sous des noms favorables.

Il retient en prison le peintre Agatharchus, jusqu'à ce qu'il eut peint sa maison.

Véritablement les largeesses, dont il regaloit le peuple, la somptuosité des jeux & des spectacles qu'il lui donnoit, la magnificence des présens qu'il faisoit à la ville, & sur lesquels il n'étoit pas possible d'encherir, la gloire de ses Ancêtres, la grace & la beauté de toute sa personne, son éloquence, sa force de corps, jointe au courage & à l'expérience, & toutes ses autres grandes qualitez, faisoient que les Athéniens lui pardonnoient ses fautes, & les supportoient patiemment, tâchant toujours de les diminuer & de les couvrir sous des noms doux & favorables, car ils les appelloient des jeux, des gentilleesses, & des lueurs d'humanité & de bon naturel, comme lors qu'il retint chez lui en prison le peintre Agatharchus, jusqu'à ce qu'il lui eût peint toute sa maison, & qu'il le ren-

lui de vous deux qui donnera les meilleurs conseils à la République; que pensez-vous d'Alcibiade? Avant que de répondre à cette question, Eschyle lui demande prudemment, mais que pense de lui la ville d'Athènes? ce qu'elle en pense? répond Bacchus, elle le hait, & cependant elle le veut avoir, & ne peut se passer de lui. Sur cela les deux Poètes disent chacun leur Sentence, qui renferme le jugement qu'ils font d'Al-

cibiade, & le conseil qu'ils donnent aux Athéniens, Euripide dit: Je hais le Citoyen lent à faire du bien à sa Patrie, & prompt à la précipiter dans les plus grands maux, & qui seconde en ressources pour lui-même, en manque pour son pays. Et Eschyle dit, il ne faut point nourrir; &c. cela méritoit d'être éclairci.

Comme lors qu'il retint chez lui le peintre Agatharchus, jusqu'à ce qu'il lui eût peint toute sa mai-

voya ensuite , après l'avoir comblé de présens ; comme lors qu'il donna un soufflet à Taureas , qui vouloit le surpasser dans la magnificence de ses jeux , & lui disputer la victoire ; & comme lors que parmi les prisonniers qu'on avoit faits dans l'Isle de Melos , il prit une jeune captive pour maîtresse , & fit élever un enfant qu'il en eut. Voilà ce qu'ils appelloient des lueurs de bon naturel & des gentilleses. Cependant avec tout ce bon naturel il fut la principale cause du meurtre qu'on fit de tous les jeunes Meliens , par le consentement qu'il donna au décret qui auto-

Il donne un soufflet à Taureas qui lui disputoit la victoire dans les jeux.

Il prend une captive pour maîtresse.

Il fut la cause du meurtre des Meliens.

son.) Ce Peintre cajoloit la maîtresse d'Alcibiade. Il est difficile de se dérober aux yeux d'un amant jaloux ; Alcibiade prit le Peintre sur le fait , & pour toute punition , il le tint enfermé chez lui jusqu'à ce qu'il eût achevé de peindre sa maison. Demosthene touche cette aventure dans son Oraison contre Midias.

Comme lors qu'il donna un soufflet à Taureas.] Ce Taureas fut Choragie dans le même tems qu'Alcibiade , c'est-à-dire , qu'ils faisoient chacun les frais des jeux qu'on donnoit au peuple ; & comme cela se faisoit avec beaucoup d'émulation , Alcibiade qui ne pouvoit souffrir que personne voulût s'égalier à lui , donna au milieu de la fête un soufflet à ce Concurrent trop ambitieux , mais , comme dit Demosthene dans son Oraison contre Midias , il n'y avoit pas encore de loi pour em-

pêcher ou pour punir ces violences.

Parmi les prisonniers qu'on avoit faits dans l'isle de Melos.) L'isle de Melos , une des Cyclades , & colonie des Lacedemoniens , refusoit d'obéir à Athènes. Les Athéniens y envoyèrent Alcibiade avec trente-six vaisseaux , & trois mille hommes de troupes , la dernière année de l'Olympiade LXXXX. Cette armée ne fit que bloquer la ville , & l'année suivante , au commencement de l'hiver de nouvelles troupes étant arrivées d'Athènes sous la conduite de Philocrate , fils d'Eudamus , Melos se rendit à discrétion. Les Athéniens tuèrent tous les hommes en état de porter les armes , & emmenèrent prisonniers les femmes & les enfans. Thucyd. liv. v.

Par le consentement qu'il donna au décret.) Thucydide , qui rap-

*C'étoit Aglaophon,
contemporain d'Al-
cibiade.*

rifa cette barbarie. Le peintre Aristophon ayant peint la Courtisane Nemea , qui tenoit Alcibiade couché dans son sein , tout le peuple courut en foule à ce tableau , & le vit avec un fort grand plaisir. Mais toutes ces choses déplaisoient extrêmement aux plus âgez & aux plus sages du peuple, & elles leur paroissoient des marques sûres d'une ambition Tyrannique , qui fouloit aux pieds toutes les loix & les coutumes du pays. Et à ce propos il semble qu'Archestratus n'en jugeoit pas mal , lors qu'il dit que *la Grece ne pouvoit porter deux Alcibiades.*

Un jour comme il sortoit d'une assemblée ,

porte l'Histoire de ce meurtre des Meliens , ne parle point de ce décret. Peut-être qu'il l'a supprimé comme une chose trop honteuse à son pays , & qu'il a voulu que la postérité prît cette action barbare pour un emportement des troupes irritées de la longue résistance des Meliens.

Le peintre Aristophon ayant peint la Courtisane Nemea, qui tenoit Alcibiade couché dans son sein.) Athenée nomme le peintre Aglaophon , & non pas Aristophon , & conte autrement cette histoire ; il dit qu'Alcibiade revenant des jeux Olympiques où il avoit été couronné , rapporta deux Tableaux du peintre Aglaophon. Dans l'un il étoit couronné par les mains d'une Olympiade & d'une Pythiade , c'est-à-dire , par les Déeses qui présidoient

à ces jeux ; & dans l'autre il étoit représenté couché dans le sein de la Courtisane Nemea , comme se délassant de ses travaux. Ce dernier Tableau d'Alcibiade me fait souvenir de celui que Lucrece fait de Mars couché dans le sein de Venus , & qui est un morceau de Poésie à égaler aux plus beaux morceaux d'Homere.

Le peuple courut en foule à ce Tableau, & le vit avec un fort grand plaisir.) J'aurois été en cela comme le peuple. Ces vieux Athéniens , qui condamnoient Alcibiade , étoient de trop mauvaise humeur , & par leur severité ils firent plus de mal à l'Etat , que n'auroient jamais fait tous les excès d'Alcibiade , s'ils les avoient pris comme il falloit. C'est ce qu'il seroit aisé de prouver par Thucydide même.

très-content d'avoir obtenu tout ce qu'il avoit demandé, & de voir les honneurs que le peuple lui rendoit en le reconduisant, Timon le Misanthrope l'ayant rencontré, non seulement ne se détourna point & ne chercha point à l'éviter, comme il évitoit tout le monde, mais il alla audevant de lui, & lui tendant amiablement la main, *courage, mon fils*, lui dit-il, *tu fais fort bien de t'agrandir, car tu t'agrandis heureusement pour la ruine de tout ce peuple.* Ce mot fut reçu fort différemment; il y en eut qui ne firent qu'en rire, d'autres en furent indignez contre Timon, & le chargèrent d'injures; mais il y en eut aussi qui le releverent, & qui en furent toujours frappés, tant l'inégalité des mœurs d'Alcibiade rendoit diverse & mal assurée l'opinion qu'on avoit de lui.

Mot de Timon le Misanthrope à Alcibiade.

Sur la fin de la vie de Périclès, les Athéniens se mirent en tête de conquérir la Sicile, & après

Dessein des Athéniens de conquérir la Sicile.

Sur la fin de la vie de Périclès; les Athéniens se mirent en tête de conquérir la Sicile.] Périclès par sa prudence refrenoit cette folle ambition des Athéniens. Il leur disoit toujours qu'en se tenant en repos, en s'appliquant à la marine, en ne briguant & ne remuant point pour avoir des armées à commander, & en ne précipitant point leur ville dans des entreprises dangereuses, ils rendroient leur République florissante, & seroient toujours au-dessus de leurs ennemis. Après sa mort ils se moquerent de ses maximes,

chaque Citoyen ne suivit que son intérêt, ou son ambition, & la ville peu à peu se trouva engagée dans des expéditions qui firent honneur à la prévoyance de Périclès. La plus ruineuse fut celle de Sicile, où ils commirent fautes sur fautes, & périrent justement par l'endroit que Périclès avoit marqué; car pendant qu'ils ne pensoient qu'à cabaler, & qu'ils remplissoient Athènes de division & de trouble pour disputer les premiers emplois, ils laissoient périr leurs flottes & leurs armées.

Et après sa mort ils mirent la

*Alcibiade persuade
aux Athéniens
d'aller attaquer la
Sicile.*

sa mort ils mirent la main à l'œuvre pour cette expédition, & sous prétexte d'envoyer de tems en tems des secours d'armes & de troupes aux villes opprimées, ou maltraitées par les Syracusains, ils s'ouvroient un chemin pour les attaquer avec de plus grandes forces; mais celui qui alluma le plus cette ardeur, & qui persuada le plus fortement aux Athéniens d'aller, non pas peu à peu, & par pelotons, mais tout d'un coup & avec

main à l'œuvre.) Pericles mourut la dernière année de l'Olympiade LXXXVII. la troisième année de la guerre du Peloponèse. Deux ans après les Athéniens envoyèrent des vaisseaux à Regge pour le secours des Leontins attaqués par les Syracusains. L'année suivante ils en envoyèrent d'autres en plus grand nombre. Deux ans après ils envoyèrent une nouvelle flotte un peu plus forte, mais les Siciliens ayant renoncé à leurs divisions par les conseils d'Hermocrate, la flotte fut renvoyée, & les Athéniens, enragez de ce que leurs Généraux n'avoient pas conquis la Sicile, en envoyèrent deux en exil, Pythodore & Sophocle, & le troisième, Eurymedon fut condamné à une grosse amende, tant leur prospérité les avoit aveuglez, en leur persuadant que rien n'étoit capable de leur résister, & qu'il leur étoit aisé de venir à bout des choses les plus difficiles, comme des plus aisées, & de réussir avec peu de vaisseaux,

comme avec les plus grandes flottes.

Et sous prétexte d'envoyer de tems en tems des secours d'armes & de troupes aux villes opprimées, &c.) Plutarque a bien pris l'esprit du beau discours qu'Hermocrate fait aux Siciliens dans le IV. liv. de Thucydide, où il leur dit, *Il ne s'agit pas dans ce Conseil de nos affaires particulières; il s'agit de voir comment nous pourrons faire pour arracher toute la Sicile aux Athéniens, qui ne cherchent qu'à l'envahir; si nous sommes sages, mes paroles ne sont pas si pressantes pour nous obliger à terminer tous nos différends, que la présence seule des Athéniens, qui étant les plus puissans des Grecs, sont venus sous prétexte de nous secourir, mais en effet avec un esprit ennemi pour profiter de toutes nos fautes, & pour faire tourner à leur avantage nos dissensions. Je me suis un peu arrêté sur ces endroits pour faire connoître les vûes des Athéniens & leur politique.*

une grosse flotte, envahir & subjuguier cette îlle, ce fut Alcibiade en repaissant le peuple de grandes esperances, & en se flattant lui-même de parvenir à des choses encore plus grandes que celles qu'il lui promettoit ; car au lieu que les autres regardoient la conquête de la Sicile comme le but & la fin de cette guerre, il la regardoit comme le commencement & le premier degré des exploits qu'il méditoit.

Comment il regardoit la conquête de la Sicile.

Nicias qui trouvoit qu'il étoit bien difficile de prendre Syracuse, n'oublioit rien pour détourner le peuple de cette expédition. Mais Alcibiade, qui toutes les nuits dans ses songes prenoit Carthage, soumettoit l'Afrique, passoit de là en Italie, & se rendoit maître du Peloponèse entier, ne faisoit presque de la Sicile que le magasin de ses troupes. Il avoit pour lui tous les gens, qui sans rien approfondir davantage, étoient enchanterez des grandes esperances qu'il leur donnoit, & écoutoient avidement les choses merveilleuses que les vieillards leur racontotent de cette expédition, de maniere que la plûpart passoient les journées entieres dans les palestres & autres lieux d'exercice à tracer sur la poussiere la figure de l'île & le plan de l'Afrique & de Carthage. Mais on dit que Socrate & Meton l'Astrologue ne se promettoient rien de bon de cette entreprise. L'un fut inspiré sans doute par son es-

Nicias s'oppose à l'expédition de la Sicile.

Socrate & Meton très-contraires à la guerre de Sicile.

L'un fut inspiré sans doute par son esprit familier.) Sur cet esprit familier de Socrate, on peut voir l'argument que j'ai mis à la tête

*Socrate inspiré
par son esprit fami-
lier.*

*Meton met le feu
à sa maison pour
faire dispenser son
fils d'aller à la
guerre de Sicile.*

*Nicias nommé Gé-
néral avec Alcibia-
de & Lamachus.*

prit familial, qui ne manquoit jamais de l'avertir des malheurs dont il étoit menacé, & l'autre conduit, ou par sa raison qui lui faisoit prévoir & craindre l'avenir, ou par les regles de son art prophétique, fit semblant d'être fou, & prenant une torche allumée, il alla mettre le feu à sa maison. D'autres prétendent qu'il ne contrefit nullement le fou, qu'il mit le feu à sa maison pendant la nuit, & que le lendemain matin il comparut dans la place publique, & conjura les Athéniens, qu'attendu la perte qu'il venoit de faire, & l'état malheureux où il se trouvoit, ils eussent la charité de lui laisser son fils, & de le dispenser de cette guerre, & en trompant ses Citoyens de cette maniere, il obtint ce qu'il demandoit.

Nicias fut nommé un des Généraux malgré lui, car sans compter les autres raisons qui lui faisoient craindre cet emploi, il le fuyoit à cause d'Alcibiade, qu'on lui donnoit pour Colleague. Mais les Athéniens se promettoient un plus heureux succès de cette guerre, s'ils n'en abandon-

de l'Apologie de Socrate dans Platon. tom. 2.

Et l'autre conduit, ou par sa raison, &c. ou par les regles de son art.] Plutarque rapporte ici les deux jugemens que l'on fit de cette action de l'Astronome Meton. Les uns vouloient qu'il eût prévu par les regles de son art l'échec, que les Athéniens reçurent

en Sicile, & les autres n'attribuoient ce pronostic qu'à sa seule raison, à son bon sens. Plutarque s'en tenoit sans doute à celle-ci; car quoi que credule & superstitieux, il n'étoit pas trop porté à croire les impertinences de l'Astrologie, comme on peut le voir dans les remarques sur la vie de Romulus.

noient

noient pas la conduite à Alcibiade seul, & s'ils temperoient son ardeur & son audace, par la sagesse & par la prudence de Nicias. Car pour le troisième Général, Lamachus, quoi qu'il fût déjà avancé en âge, il ne paroïssoit ni moins bouillant qu'Alcibiade, ni moins temeraire dans les occasions.

Les Atheniens étant donc assemblez pour délibérer sur le nombre des troupes, & sur les moyens de fournir à cet armement, Nicias fit encore tous ses efforts pour s'y opposer & pour rompre ce projet de guerre. Mais Alcibiade ayant fortement combattu son avis, & l'ayant emporté, le Rheteur Demostrate dressa le décret, & dit, *qu'il falloit laisser les Généraux absolument maîtres de cette guerre & de tous les préparatifs*, à quoi le peuple donna les mains.

Quand tout fut prêt pour le départ, il arriva beaucoup de signes fâcheux, sur tout les fêtes d'Adonis, qui échûrent justement dans ce

Fêtes d'Adonis arrivent dans le tems qu'on s'embarquoit pour la Sicile.

Nicias fit encore tous ses efforts pour s'y opposer.] Thucydide rapporte dans le vi. liv. le discours que Nicias fit dans le Conseil, & il merite d'être lû, car il est d'une grande beauté, & tout plein d'une sagesse profonde qu'on ne peut se lasser d'admirer.

Mais Alcibiade ayant fortement combattu son avis, & l'ayant emporté.] Thucydide rapporte aussi ce discours d'Alcibiade, & autant qu'il paroît de sagesse &

de prévoyance dans celui de Nicias, autant trouve-t-on de presumption & de folle temerité dans celui d'Alcibiade, malgré les belles couleurs dont il tâche de les couvrir. Mais il étoit impossible que la vanité ne l'emportât sur la prudence dans l'esprit d'un peuple enyvré de ses prospéritez, & corrompu par sa puissance.

Et sur tout les fêtes d'Adonis.) Venus fut si affligée de la mort d'Adonis, que les Payens, pour

tems-là , parurent d'un présage très-funeste ; car dans toutes les ruës on ne voyoit que des figures qui représentoient les morts que l'on va enterrer , & des femmes qui se frappant la poitrine , imitoient parfaitement la triste pompe des enterrements avec des chants fort lugubres.

Statuës de Mercure mutilées en une nuit.

De plus, toutes les statuës de Mercure se trouverent mutilées en une nuit , ce qui émut & troubla la plûpart de ceux même qui se moquoient ordinairement de ces sortes de prodiges. On voulut insinuer que les Corinthiens, en fa-

témoiner leur devotion à cette Déesse, établirent des fêtes où ils célébroient cette mort au commencement de l'été, toutes les villes étoient en deuil, on mettoit des bieres à toutes les portes, & on portoit en procession les Statuës de Venus & d'Adonis, & des cuvettes, où l'on avoit fait venir à force de soie du bled, des herbes, des laitues; & on appelloit ces cuvettes, *les jardins d'Adonis*. Les laitues étoient de la fête, parce qu'on prétendoit qu'Adonis avoit été tué sous une laitue. Il n'est pas mal-aisé de deviner le mystere de cette Fable, on n'a qu'à se souvenir que la laitue est fort contraire à l'amour. Ces fêtes n'étoient pas seulement célébrées à Athenes, mais dans toute la Grece, dans les Isles & en Egypte. Le peuple de Dieu fut infecté de cette contagion, & on vit cette abomination dans Jerusalem même, com-

me le témoigne le Prophete Ezechiel. 8. 14. *Et ecce ibi mulieres sedebant, plangentes Adonidem.* Après la fête on jettoit les jardins dans la mer, ou dans la riviere. J'en ai fait une remarque sur le second Manuel d'Epictete.

De plus, toutes les Statuës de Mercure se trouverent mutilées en une nuit. Les Atheniens avoient à la porte de leurs maisons des Statuës de Mercure faites de pierre toutes quarrées, & de figure cubique, pour marquer la solidité de la raison, & la ferme assiette de la verité, qui de quelque sens qu'on les tourne, se trouvent toujours stables.

On voulut insinuer que les Corinthiens en faveur des Syracusains, qui descendoient d'eux. [Le Corinthien Archias, un des descendants d'Hercule, fut le chef de cette Colonie qui s'établit à Syracuse. Thucyd. Strab.

veur des Syracusains, qui descendoient d'eux, avoient commis ce crime, dans l'esperance que la terreur du présage retiendrait quelque tems les Atheniens, ou les obligeroit à renoncer à cette entreprise. Mais le peuple ne prêta point l'oreille à ces discours; il n'écouta pas non plus ceux qui vouloient lui persuader que ce présage n'avoit rien de terrible, & que c'étoit là l'ouvrage de quelques jeunes gens, que le vin & la débauche, comme cela arrive d'ordinaire, avoient portez à commettre cette impiété & cette insolence pour se divertir; l'indignation & la crainte lui faisoient prendre cet événement, non seulement pour un très-mauvais augure, mais encore pour l'effet d'une conjuration de quelques audacieux qui avoient de grands desseins. Le Senat & le peuple examinerent & approfondirent avec beaucoup d'aigreur jusqu'aux moindres soupçons & aux plus petits indices. Pour cet effet, il y eut plusieurs assemblées en très-peu de jours. Enfin l'Orateur Androcles produisit quelques esclaves & quelques étrangers, du

*Syracuse, colonie.
de Corinthe.*

Et n'écrivez pas non plus.) Dans le texte il faut rétablir la leçon que présente un manuscrit, & lire $\text{C}\mu\epsilon\iota\sigma\iota\varsigma$, au lieu de $\text{C}\mu\epsilon\iota\sigma\tau\alpha\varsigma$, qui ne peut avoir lieu ici.

L'indignation & la crainte lui faisoient prendre cet événement, non seulement pour un très-mauvais augure, mais encore.) J'ai ajouté au texte de Plutarque deux mots

qui y manquent certainement. On peut voir dans Thucydide Liv. vi. le propre passage d'où celui de Plutarque a été tiré, $\tau\epsilon\pi\ \rho\delta\ \epsilon\kappa\ \pi\lambda\epsilon\iota\sigma\tau\omicron\varsigma\ \epsilon\delta\omicron\kappa\epsilon\ \epsilon\iota\tau\alpha\iota$, & $\epsilon\pi\ \xi\upsilon\upsilon\alpha\mu\epsilon\sigma\iota\alpha$, &c. Il faut encore corriger dans le texte $\pi\omicron\lambda\mu\omicron\iota\delta\omicron\upsilon\varsigma$ au lieu de $\tau\epsilon\lambda\omicron\lambda\mu\omicron\iota\delta\omicron\upsilon\varsigma$, comme dans un manuscrit.

*Alcibiade accusé
d'avoir contrefait
les mysteres dans
une débauche.*

*Theſſalus, fils de
Cimon dépose contre
Alcibiade, & veut
qu'on le poursuive.*

nombre de ceux qui étoient établis à Athenes, qui deposerent qu'on avoit mutilé quelques jours auparavant d'autres statuës que celles de Mercure, & que dans une débauche on avoit contrefait les mysteres secrets; & ils accusoient hautement Alcibiade & ses amis, alleguant pour preuves ces particularitez, qu'un certain Theodore faisoit les fonctions de Heraut, que Polytion faisoit celles de Porte-torche, qu'Alcibiade étoit le grand Prêtre, & que tous ses compagnons asistoient en qualité d'initiez, & qu'on les appelloit *Mystes*. Car tout cela est écrit en propres termes dans la déposition de Theſſalus fils de Cimon, qui denonça Alcibiade comme l'auteur de cette impieté envers les Déesſes Ceres & Proserpine.

Le peuple étant donc fort ému & extrêmement indigné contre lui, & Androcles qui étoit un de ses plus mortels ennemis l'aigrissant encore davantage, Alcibiade se trouva d'abord fort étonné, mais comme il s'apperçut que tous les matelots qui devoient faire le voyage de Sicile, étoient entierement portez pour lui, & qu'il entendit que les troupes, sur tout les mille hommes d'Argos & de Mantinée, disoient à qui vouloit l'entendre qu'ils n'alloient à cette guerre si éloignée & à cette expedition d'outre Mer, que pour l'amour d'Alcibiade, & que si on lui

Qu'on avoit mutilé quelques jours auparavant d'autres statuës.) accusant Alcibiade de cette premiere mutilation, ils insinuoient.

faisoit le moindre tort, ils se retireroient sur l'heure même, il reprit courage & se présenta à jour nommé pour se défendre en jugement. Cette audace fit perdre courage à ses ennemis qui craignirent avec raison, que le peuple ne mollît dans cette poursuite, à cause du besoin qu'on avoit de lui.

Alcibiade appuyé par les matelots & par les troupes, se présente pour se défendre.

Pour remédier à cet inconvenient, ils s'aviserent de cette ruse, ils choisirent parmi les Orateurs ceux qui ne passant pas pour être opposez à Alcibiade, ne le haïssoient pourtant pas moins que ses ennemis les plus déclarez, & les porterent à dire en pleine assemblée, qu'il étoit inouï & hors de saison, qu'un Citoyen qui venoit d'être nommé Général d'une si grosse armée, & qui voyoit ses troupes & celles des alliez assemblées, & dans l'impatience de faire voile, perdît son tems pendant qu'on lui choisiroit des Juges au sort, & qu'on lui mesureroit l'eau pour regler la longueur de ses défenses. Qu'il parte donc à la bonne heure, ajoûtoient-ils, & quand la guerre sera finie, qu'il vienne se représenter & répondre aux mêmes charges & informations.

Ruse que ses ennemis imaginent pour ne faire que différer son jugement.

Alcibiade, qui connut le venin caché sous ce delai, se présenta & dit, que c'étoit une chose bien dure & bien étrange qu'on voulût le faire partir pour une guerre si importante, & l'obliger à laisser derrière lui des accusations & des calomnies si atroces, qui le tiendroient dans des inquiétudes & dans des craintes continuelles. Que s'il étoit coupable, il falloit le faire qu'il étoit aussi coupable de la seconde. Il falloit le faire mourir. Il y

Alcibiade veut empêcher ce delai, dont il connut le venin.

Le peuple refuse de l'écouter, & lui ordonne de partir.

mourir; mais que s'il étoit innocent, il falloit l'envoyer contre leurs ennemis, libre de toute crainte, & dans une entiere sûreté contre la malice des Délateurs. Mais il ne pût gagner cela sur le peuple, & eut ordre de partir. Il fit donc voile avec environ cent quarante vaisseaux à trois rangs de rames, cinq mille cent hommes de troupes réglées, près de treize cent archers, frondeurs, ou soldats legerement armez, & avec toutes les provisions & munitions nécessaires.

Alcibiade rappelle à Athenes pour y être jugé.

Etant abordé en Italie, & ayant pris terre à Rhege, il tint conseil & proposa ce qu'il pensoit sur la maniere dont il falloit conduire cette guerre. Son avis fut contredit par Nicias; mais comme il fut appuyé par Lamachus, il prévalut, & on navigea en Sicile, où Alcibiade se rendit maître de Catane. Ce fut là le premier & le dernier exploit qu'il fit à cette expedition, ayant été d'abord rappelé par les Atheniens pour être jugé

a dans le texte une faute de copiste, au lieu de *αἰσχροί*, il faut lire *αἰσχροί*, comme dans un manuscrit. L'infinif qui suit le prouve suffisamment *τῶν κατὰ*, &c.

Il fit donc voile avec cent quarante vaisseaux.] Il partit au milieu de l'Été, la 2. année de l'Olympiade LXXXI. la XVII. de la guerre du Peloponèse. Thucydide assure que cette Flotte étoit la plus magnifique & la mieux équipée que les Atheniens eussent eu jusqu'alors.

Il tint conseil, & proposa] Se-

lon Thucydide ce fut Nicias qui dit le premier son avis. Alcibiade s'y opposa, & Lamachus prit un troisième parti, qui étoit d'aller droit à Syracuse, mais il se rengea pourtant à l'avis d'Alcibiade qui vouloit qu'on tâchât d'ébranler auparavant la plûpart des villes de Sicile, & de les porter à se joindre à eux.

Se rendit maître de Catane.] Il se rendit maître par surprise. Thucyd. Liv. VI.

Ayant été d'abord rappelé par les Atheniens pour être jugé. Qui

sur l'accusation qu'on avoit intentée. Car au commencement, comme je l'ai déjà dit, on n'avoit que de legers soupçons contre lui sur la déposition des Esclaves & des Etrangers domiciliés; mais ses ennemis profitant de son absence, poursuivirent l'affaire plus vivement, & joignirent à la mutilation des Statuës le sacrilege commis contre les saints mystères, faisant entendre que ces deux actions partoient du même principe, & étoient l'effet d'une conspiration pour changer le Gouvernement.

Tous ceux qu'on dénonça furent mis en prison, sans qu'on daignât seulement les entendre, & on fut très fâché de n'avoir pas jugé Alcibiade pendant qu'on le tenoit, & de ne lui avoir pas fait son procès sur des accusations si atroces. Tous ses parens, ses amis & ceux de sa connoissance, qui tomberent entre les mains du peuple pendant cette première fureur, essuyèrent des rigueurs extrêmes. Thucydide a négligé de nommer les Dénonciateurs; mais d'autres Auteurs parlent nommément d'un Diocleides & d'un Teucer, & entre autres le Poëte comique Phrynichus, qui dans une de ses pièces s'adressant à une Statuë de Mercure, lui dit, *Mon cher Mercure prends bien*

est-ce qui peut concevoir cette extravagance des Atheniens? Ils ont nommé Alcibiade un de leurs Généraux pour l'expédition de Sicile; c'étoit le Général le plus propre à conduire cette guerre & à en assurer le succès, & à peine

est-il arrivé en Sicile, qu'ils l'envoyent rappeler pour lui faire son procès. Mais de quoi n'est pas capable un peuple toujours fou, & qui a encore la tête troublée par les vapeurs de la superstition?

Dénonciateurs contre Alcibiade.

Passage de Phrynichus, favorable à Alcibiade.

garde de ne pas te casser le nez en tombant, de peur que tu ne fournisses une nouvelle occasion de calomnier les gens à un second Diocleides, qui ne cherche qu'à mal faire. Mercure répond, je m'en garderai bien; car je ne veux pas qu'on paye le prix de la délation à Tencer, à ce maudit étranger, scelerat & fourbe.

Les Délateurs ne fournissent aucun indice clair & certain.

Un de ses Délateurs convaincu de faux.

L'Orateur Andocides emprisonné, comme complice d'Alcibiade.

Preuve qu'on alloit contre.

Cependant les Délateurs ne fournirent aucun indice qui fût clair & certain; & l'un d'eux interrogé, comment il avoit pû la nuit reconnoître au visage ceux qui avoient mutilé les Statuës, répondit qu'il les avoit reconnus au clair de la Lune, en quoi il se trompa très grossièrement, car c'étoit justement le tems de la conjonction. Cette fausseté frappa ceux qui avoient quelque entendement, & les obligea à faire du bruit; mais elle ne ralentit en aucune façon la fureur du peuple qui continua comme il avoit commencé, de recevoir toutes les dépositions, & d'emprisonner tous ceux qu'on dénonçoit.

Parmi les prisonniers qu'on gardoit pour leur faire le procès, étoit l'Orateur Andocides, que l'Historien Hellanicus fait un des descendants d'Ulysse. Cet Andocides passoit pour un homme qui haïssoit le Gouvernement populaire, & qui favorisoit l'Oligarchie. Et ce qui contribua le plus à le rendre suspect d'avoir eu part à la mutilation des Statuës, ce fut la grande Statuë de Mercure, qui étoit près de sa maison, où elle avoit été consacrée par la Tribu Egeide. Car étant du petit nombre des plus belles & des plus fameuses,

fameuses, elle fut conservée presque seule, c'est pourquoi elle est appelée encore aujourd'hui le *Mercur* d'*Andocides*, personne ne la nomme autrement, quoi que l'Inscription marque le contraire.

Il arriva qu'un certain Timée, qui étoit aussi détenu en prison pour le même crime, fit connoissance & lia une amitié fort étroite avec *Andocides*. Ce Timée n'avoit pastant de réputation que lui; mais c'étoit un homme d'une grande habileté & d'une audace à toute épreuve. Il conseilla à *Andocides* de s'accuser lui-même, & de nommer seulement quelques complices, car, lui disoit-t'il, le peuple a promis grace à ceux qui avoueront, & cela est expressément porté par le Décret, au lieu que le succès est incertain pour tout le monde, & toujours très-redoutable pour les plus puissans. Or il vaut beaucoup mieux se sauver par un mensonge, que de mourir ignominieusement pour un crime qu'on n'a pas fait, & à ne regarder même que le bien public, il est encore très expédient de livrer à une mort certaine un petit nombre de gens innocents ou coupables, pour arracher à la fureur du peuple & pour sauver beaucoup de gens de bien.

Ces raisons & ces remontrances de Timée firent tant d'impression sur l'esprit d'*Andocides*, qu'il se déclara coupable, & nomma un petit nombre de complices. Pour lui il eut la grace promise par le Décret; mais tous ceux qu'il ac-

Mais c'étoit un homme d'une grande habileté & d'une audace à toute épreuve.) il y a bien de l'apparence que ce Timée étoit ga-

gné par les Athéniens, qui ne cherchoient qu'un aveu de quelqu'un des accusés pour autoriser leur fureur contre Alcibiade.

Conseil que Timée aussi prisonnier donne à Andocides.

Principe très-faux

Autre principe très-faux & très-opposé à la justice.

Andocides se déclare coupable.

cusa furent mis à mort, hors ceux qui eurent le tems de prendre la fuite. Andocides, pour rendre sa déposition plus croyable, chargea quelques-uns de ses domestiques.

C'étoit un vaisseau sacré, destiné à mener les criminels.

Les Athéniens en rappelant Alcibiade pour lui faire son procès, perdent la Sicile, & y sont battus.

La pauvreté avilit le caractère d'un Général, & diminue son autorité.

Cependant le peuple ne ralentit point sa fureur, au contraire se voyant défait de tous ces criminels, comme si sa bile ne s'étoit reposée que pour prendre de nouvelles forces, il se rejetta sur Alcibiade avec plus d'impetuosité, & lui envoya enfin le vaisseau de Salamine avec ordre au Commandant de ne porter point la main sur Alcibiade, & de ne pas se mettre en devoir de l'emmener malgré lui, mais de lui ordonner seulement qu'il vînt se représenter, & tâcher d'adoucir le peuple, & cet ordre fut très-sage; car on craignoit avec raison quelque sédition de l'armée dans une terre ennemie, comme il étoit très-facile à Alcibiade d'exciter une revolte s'il avoit voulu. En effet toutes les troupes perdirent courage par son absence, & ne s'attendoient qu'à se consumer là inutilement sous Nicias, & à voir traîner la guerre en longueur, celui qu'ils regardoient comme l'aiguillon des affaires n'y étant plus; car pour Lamachus il étoit grand homme de guerre & fort vaillant, mais son extrême pauvreté diminuoit son autorité, & avilissoit son caractère.

Mais son extrême pauvreté diminuoit son autorité & avilissoit son caractère.] Cela étoit vrai sans doute dans cette armée toute composée de gens pleins de va-

nité, qui n'avoient pensé qu'à se surpasser les uns les autres par la magnificence de leurs équipages. Mais combien connoît-on de Capitaines Romains, dont la pau-

Alcibiade s'embarqua donc sans balancer, & par son départ il fit perdre aux Atheniens la ville de Messine, que des traîtres étoient sur le point de leur livrer. Mais Alcibiade qui connoissoit par nom & surnom tous ceux qui conduisoient cette trame, en avertit ceux qui tenoient le parti de Syracuse, & en empêcha l'exécution.

Mauvaise action d'Alcibiade.

Dès qu'il fut abordé à Thurium & qu'il eut mis pied à terre, il se cacha & éluda toutes les poursuites de ceux qui le cherchoient. Quelqu'un l'ayant reconnu, lui dit, *Alcibiade, vous ne vous fiez donc pas à votre Patrie. Je m'y ferois en toute autre chose*, répondit Alcibiade, *mais où il y va de ma vie, je ne me ferois pas à ma propre mere, de peur que par mégarde elle ne prît la fève noir pour la blanche.*

Alcibiade se cache & se dérobe à ceux qui l'emmenaient.

Mot d'Alcibiade.

A quelque tems de-là comme on lui porta les nouvelles que les Atheniens l'avoient condamné à mort, *mais je leur ferai bien voir*, dit-il, *que je suis en vie.* Voici les propres termes de l'accusation, comme elle étoit contenuë dans la Sentence: *Thessalus fils de Cimon, du bourg de Laciade, accuse Alcibiade fils de Clinias, du bourg de Scambonide, d'avoir commis un sacrilege & une impiété envers les*

Sentence de mort renduë contre Alcibiade.

vreté a relevé le caractère ? Horace a dit d'eux admirablement :

Hunc, & incompitis Curium capillis

Utilem bello tulit, & Camillum
Seva paupertas.

Il ne faut donc pas prendre ce texte de Plutarque, comme un

principe général, car il seroit faux. La pauvreté fait toujours honneur aux grands hommes.

Il s'embarqua.] Il s'embarqua dans un de ses vaisseaux, & non pas dans celui de Salamine, qui ne fit que le fuivre & l'escorter.

Déesse Ceres & Proserpine , en contrefaisant les saints mysteres , & en les montrant à ses camarades dans sa maison , revêtu d'une longue robe comme le grand Prêtre lorsqu'il montre les choses saintes , se nommant lui-même le grand Prêtre , donnant à Polytion le nom de Porte-torche , à Theodore du bourg de Phegee , celui de Heraut , & à ses autres camarades , celui d'Initiez ou de Confreres , contre les loix & les ceremonies établies par les Eumolpides , par les Herauts , & par les Prêtres du Temple de la sainte ville d'Eleusine. Pour punition d'un si grand crime , le peuple l'a condamné à mort par contumace , a confisqué tous ses biens , & a enjoint à tous les Prêtres & à toutes les Prêtresses de le maudire. Parmi ces dernieres , il s'en trouva une seule nommée

Comme le grand Prêtre lorsqu'il montre les choses saintes.) Car tout le mystere de ces ceremonies & de cette initiation consistoit à faire voir certaines choses qu'on tenoit cachées , & que les Latins appelloient *Cereris mundum*.

Et à ses camarades, celui d'Initiez & de Confreres.) Pour bien entendre ce passage , il faut sçavoir qu'il y avoit les grands & les petits mysteres ; ceux qui avoient l'ambition d'y être admis , commençoient par les petits , & quand ils étoient reçus , ils étoient appelez Mystes , c'est-à-dire Initiez , & ils ne pouvoient entrer que dans le vestibule du Temple , il leur falloit au moins un an pour être admis ensuite aux grands mysteres , alors ils entroient dans le Temple , on leur montrait toutes les choses

saintes , hors quelques unes ; qui étoient reservées pour les prêtres seuls , & alors ils étoient appelez *Epoetes* , c'est-à-dire , *Inspecteurs* ; que j'ai traduit *Confreres*. Il étoit défendu de conférer en même tems ces deux qualitez. Il n'y eut que Demetrius qui passa par dessus les Loix , & qui dans le même jour fut fait Initié & Confrere. Mais la débauche d'Alcibiade avoit déjà prévenu Demetrius en faisant voir que l'inspection des choses saintes pouvoit suivre de près l'initiation.

Par les Eumolpides.) Eumolpus fut le premier qui établit les Mysteres de Ceres , c'est pourquoi l'intendance de ces ceremonies fut toujours conservée à ses descendants. Et à leur défaut ceux qui leur succederent dans ces em-

Theano , Prêtresse du Temple d'Agraule , qui eut le courage de s'opposer à ce Décret, disant qu'elle étoit *Prêtresse pour benir , & non pas pour maudire.*

Beau mot d'une Prêtresse.

Pendant que toutes ces choses se passoint contre Alcibiade, il étoit à Argos, car en partant de Thurium, il avoit pris la route du Peloponese. Craignant donc ses ennemis , & renonçant à l'esperance d'être rappelé dans sa Patrie , il envoya demander aux Spartiates la permission de demeurer chez eux en toute sûreté sous leur protection & sauve-garde , leur donnant sa foi & sa parole , qu'étant leur ami , il leur rendroit plus de services & leur feroit plus de profit qu'il ne leur avoit causé de dommage pendant qu'il avoit été leur ennemi.

Alcibiade se retire à Sparte, & se met sous sa protection.

Les Spartiates furent ravis de lui accorder sa demande , & témoignèrent qu'ils le recevraient à bras ouverts ; il alla donc à Sparte avec une extrême joye ; & dès l'entrée voyant que les Spartiates différoient & negligeoient de secourir Syracuse , il les encouragea & les excita à envoyer en Sicile Gylippe pour Général , & à briser là les forces des Atheniens. Il leur conseilla aussi de déclarer de leur côté la guerre aux Atheniens ; & une troisième chose qu'il fit encore , & qui fut la

Ce que le ressentiment porte Alcibiade à faire contre Athenes.

polis , furent toujours appelez *Eumolpides.*

Il les encouragea & les excita à envoyer en Sicile Gylippe.) On lit dans Thucydide le discours

qu'Alcibiade fit aux Lacedémoniens en plein Conseil , pour les porter à secourir la Sicile , à attaquer Athenes , & à fortifier Delcelée.

plus considérable , il les porta à fortifier Decelée dans l'Attique , & rien ne contribua davantage à perdre & à ruiner la ville d'Athenes , qui eut bien de la peine à s'en relever.

*Les Spartiates
charmez & en-
chantez d'Alcibi-
ade.*

*Secret infail-
lible
pour gagner les
hommes.*

*Plutarque appel-
le icy habitude , ce
qui n'est que l'imi-
tation d'une habi-
tude. Une habitude
simulée.*

Ayant donc acquis beaucoup de réputation dans le public , & n'étant pas moins admiré dans le particulier , il charma & enchantâ les Spartiates , en se conformant en tout à leur maniere de vivre ; de maniere que ceux qui voyoient qu'il se rasoit jusqu'à la peau , qu'il se baignoit dans l'eau froide , qu'il mangeoit du gâteau qu'on appelle *maze* , & qu'il s'accommodoit à merveilles de leur broüet noir , ne pouvoient s'imaginer que ce même homme eût jamais eu chez lui de cuisinier , qu'il eût connu de parfumeur , ni qu'il eût porté des étofes de Milet. Aussi dit-on qu'une de ses grandes qualitez , & le secret le plus infail- lible dont il se servoit pour gagner les hommes , c'étoit de prendre & d'imiter toutes les passions , toutes les inclinations , & toutes les manieres de ceux avec qui il vivoit , se transformant avec plus de facilité , & passant plus promptement d'une habitude à l'habitude contraire , que le Cameleon ne change de couleur ; car on dit que le Came-

Il les porta à fortifier Decelée dans l'Attique , ce qui acheva de perdre , &c.] Car ce fort rendit les Lacedémoniens maîtres de la campagne , de sorte que les Atheniens ne pouvoient jouir , ni de leurs mines d'argent de Laurium , ni des revenus de leurs terres , que les amendes mêmes n'étoient plus payées , qu'ils ne pouvoient être secourus par leurs voisins , & que Decelée étoit l'asyle de tous les mécontents & des partisans de Sparte. Decelée fut fortifiée la dernière année de l'Olympiade LXXXI.

leon ne peut imiter le blanc , au lieu qu'il n'y avoit ni mœurs ni façons de faire qu'Alcibiade ne prît , & ne contrefît autant les bonnes que les mauvaises. A Sparte il étoit laborieux, frugal & austère ; en Ionie il n'aimoit que la joye , la paresse & la volupté ; en Thrace il étoit toujours à cheval, ou passoit les journées à boire ; & lorsqu'il étoit avec le Satrape Tissapherne il surpassoit en luxe & en dépense toute la magnificence des Perses.

Alcibiade imitoit très facilement toute sorte de mœurs.

Ce n'est pas qu'il passa ainsi facilement d'une passion à une autre toute contraire, ni qu'il se fît en lui un véritable changement de mœurs , mais c'est que voyant , que s'ils'abandonnoit à son naturel , il pourroit blesser & offenser ceux avec lesquels il auroit à vivre , il s'étoit toujours accoutumé à prendre le masque & la figure qui convenoient , & qui ressembloient le plus à ceux qu'il hantoit. Dans Lacedémone , à voir son extérieur, comme on dit en commun proverbe , *Ce n'est pas le fils d'Achille , c'est Achille lui-même* , on auroit dit de même , ce n'est pas un étranger qui vit à Sparte , c'est un Spartiate que Lycurgue lui-même a formé ; mais à voir ses véritables inclinations & les actions qui partoient de son naturel , on n'auroit pas manqué de dire au contraire , en lui appliquant un proverbe , qui n'est pas moins commun, *c'est la femme de toujours*. Car il corrompt si bien

Proverbe.

Autre Proverbe.

C'est la femme de toujours.] Pour dire c'est toujours le même homme , le même débauché. Et ce proverbe ἐστὶ δ' ἡ πάλαι γυνή , est

*Alcibiade cor-
rompt la femme
du Roi Agis.*

*Mot d'Alcibiade
sur son commerce
avec la Reine de
Sparte.*

*Agis refuse de re-
connoître Leotychi-
des.*

Timéa , femme du Roi Agis , qui étoit alors à la guerre , qu'elle devint grosse, & qu'elle avoit l'effronterie de ne pas nier que ce fût de lui. Après qu'elle eut accouché d'un fils , on l'appelloit en public *Leotychides*, mais dans le particulier on l'appelloit *Alcibiade* , du nom que sa mere même lui donnoit en parlant à ses femmes & à ses amies , si violente étoit la passion qui la possédoit ; & lui-même en se moquant , il disoit hautement, *qu'il n'avoit pas gagné les bonnes grâces de la Reine pour faire affront au Roi , ni pour satisfaire ses plaisirs, vaincu par la volupté, mais afin que les Lacedémoniens eussent un Roi de sa race.*

Tous ces choses étoient fidèlement rapportées à Agis , & ce qui le disposa le plus à les croire , ce fut le tems qui étoit parfaitement d'accord avec tous ces bruits. Car il supputa qu'il y avoit plus de dix mois qu'un tremblement de terre arrivé la nuit , l'avoit tellement épouvanté , qu'il s'étoit levé d'auprès de la Reine , & qu'il ne l'avoit pas approchée depuis ce tems-là ; & *Leotychides* étant né après ce terme , il refusa de le reconnoître , & dit qu'il n'étoit pas son fils , ce qui fut cause que dans la suite *Leotychides* fut exclus du Thrône.

tiré de l'Oreste d'Euripide v. 129. où Helene envoie sa fille Hermione faire sur le tombeau de Clytemnestre les libations ordinaires , & lui offrir ses cheveux. Mais au lieu de se couper tous les cheveux, comme c'étoit la cou-

tume dans un véritable deuil, elle n'en coupe que le petit bout, & ne fait que les rafraîchir, plus soigneuse de conserver sa beauté, qu'affligée de la mort de sa sœur. Electre, qui voit ce honteux menagement s'écrie ,

Après

Après l'entière défaite des Athéniens en Sicile, les peuples des Isles de Chio & de Lesbos & ceux de Cyzique envoyèrent des Ambassadeurs aux Spartiates, pour leur faire entendre qu'ils étoient prêts à se revolter contre les Athéniens, s'ils vouloient leur prêter main forte. Les Beotiens s'intéressoient pour ceux de Lesbos, & Pharnabaze sollicitoit pour Cyzique. Mais les Spartiates, à la persuasion d'Alcibiade, préférèrent ceux de Chio & leur envoyèrent du secours avant que de penser aux autres. Alcibiade s'embarqua aussi, souleva toute l'Ionie, & accompagnant toujours les Généraux de Lacedémone, il fit beaucoup de mal aux Athéniens.

Agis qui étoit déjà son ennemi, à cause de l'injure qu'il en avoit reçue, ne pouvoit souffrir la gloire qu'il acqueroit. Car rien ne se fai-

Après la défaite des Athéniens, les peuples qui leur étoient soumis, cherchent à secouer le joug.

Pharnabaze Lieutenant du Roi de Perse dans les hautes Provinces de l'Asie.

Alcibiade fait revolter toute l'Ionie.

Ὁ φύσις, ἐν ἀνθρώποισιν ὡς μέγ
ἢ κακόν,
Σατηρόν τε τοῖς καλῶς κατημένοις.
Ἔιδε π παρ' ἀνδρὸς ὡς ἀπέτειξε τε-
λας,
Σώζου κάλλος, ὅτι δ' ἡ πάλας
γυνή.

duit ce dernier vers, pour conser-
ver sa beauté, quoiqu'elle soit vieil-
le. *Servans forma dignitatem, & est
tamen vetula.* L'application que
Plutarque fait de ce proverbe est
très-juste.

Mais les Spartiates, à la persua-
sion d'Alcibiade, préférèrent ceux de
Chio.) Non seulement à la per-
suation d'Alcibiade, mais encore
à la pressante sollicitation de Ti-
sapherne, Lieutenant du Roi de
Perse dans les basses Provinces de
l'Asie. Thucydide a fort bien
démêlé toute cette négociation,
& les différens intérêts de ce peu-
ple, au commencement du VII.
Liv.

O nature que tu es un grand mal
pour les personnes mal nées, & un
grand bien pour celles qui se daignent
favoriser. Voyez, voyez cette belle
affligée, comme elle coupe le petit
bout de ses cheveux. Son unique soin
est de conserver sa beauté. C'est la
femme de toujours. Pour dire, c'est
toujours la même coquette. Le tra-
ducteur latin, pour dire cela en
passant, a malheureusement tra-

Jalousie des Spartiates contre Alcibiade.

Les Magistrats envoient en Ionie des ordres del e faire mourir.

Il en est averti par la Rei ne même.

soit que par l'avis d'Alcibiade, & on disoit communement que c'étoit lui qui faisoit réussir tout ce qu'on entreprenoit. Les plus puissans & les plus ambitieux des Spartiates animez de la même jalousie & de la même envie, le regardoient de mauvais œil, & enfin ils firent tant par leurs menées, qu'ils obligèrent les principaux Magistrats d'écrire en Ionie qu'on le fît mourir. Alcibiade secretement informé de cet ordre, ne laissa pas de bien servir les Lacedémoniens en toutes rencontres; mais il se tint si bien sur ses gardes, qu'il évita tous les pieges qu'on lui tendoit.

Il se jette entre les bras de Tisapherne.

Il n'y avoit point de naturel si sauvage qui ne fût apprivoisé par Alcibiade.

Pour une plus grande sûreté, il se jetta entre les bras de Tisapherne, Satrape du grand Roi, & il ne fut pas long-tems sans se voir au premier degré de crédit & d'autorité à la Cour de ce barbare, qui n'étant point homme simple, mais plein de fraude & de ruse & grand ami des fourbes & des méchans, ne pouvoit se laisser d'admirer sa souplesse, la facilité avec laquelle il prenoit toute sorte de mœurs & de caractères, & sa grande capacité dans la politique. Aussi n'y avoit-il point de cœur si dur, ni de naturel si sauvage qui ne se laissât gagner, adoucir & apprivoiser par les graces de sa conversation & par les attrails de son commerce. Ceux même qui le craignoient le plus & qui lui portoient le plus d'envie, trouvoient des délices & des charmes infinis à le voir & à le frequenter.

Tifapherne donc , quoique d'ailleurs très-féroce , & celui de tous les Perses qui haïssoit le plus les Grecs , fut si fort séduit par les complaisances & par les flatteries d'Alcibiade , qu'il se livra entièrement à lui , ne cherchant qu'à lui plaire , & le flattant encore plus qu'il n'en étoit flatté , jusques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade au plus beau & au plus délicieux de ses jardins , tant par l'abondance de ses eaux & par la fraîcheur des prairies & des bocages , que par la beauté surprenante des retraites & des solitudes que l'art & la nature embellissoient à l'envi , & où éclattoit une magnificence Royale. Et tout le monde continua d'appeller ce jardin *Alcibiade* , comme le Satrape l'avoit nommé.

Tifapherne donna à un de ses jardins le nom d'Alcibiade.

Alcibiade donc , qui ne trouvoit plus de sûreté pour lui dans le parti des Spartiates , & qui craignoit toujours le ressentiment d'Agis , ne cessoit de les décrier & de leur nuire auprès de Tifapherne , pour l'empêcher de les secourir de toutes ses forces , & de ruiner entièrement les Athéniens ; il lui représentoit qu'il ne devoit donner aux Spartiates que de legers secours , qui ne décidassent rien , afin de ruiner insensiblement & de consumer peu à peu les deux

Alcibiade mit aux Spartiates auprès de Tifapherne, pour servir les Athéniens.

Jusques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade au plus beau & au plus délicieux de ses jardins.) Ces Lieutenans du Roi de Perse , à l'imitation de leur maître, avoient dans leurs Provinces , de grands jardins , c'étoit des parcs d'une étendue prodigieuse , où ils enfermoient toutes sortes de bêtes pour la chasse. Xenophon dans le iv. liv. de l'Histoire Grecque , parle des jardins que Pharnabaze avoit à Dascyle.

partis , lui promettant qu'après les avoir fatiguez & affoiblis les uns par les autres , il les réduiroit à la nécessité de se soumettre au grand Roi.

Les Atheniens se repentent d'avoir condamné Alcibiade.

Tisapherne n'eut pas de peine à suivre ses conseils , & l'on voyoit bien qu'il ne perdoit aucune occasion de lui donner des marques de son amitié & de son estime ; ce qui le rendit également considérable aux deux partis , & obligea les Athéniens qui se trouvoient fort mal d'avoir attiré sa haine , à se repentir de la condamnation qu'ils avoient décernée contre lui. Alcibiade aussi de son côté , très-fâché de voir les Athéniens en si mauvais termes , commença à craindre que la ville d'Athènes venant à être entièrement ruinée , il ne tombât entre les mains des Spartiates qui le haïssoient mortellement.

Toutes les forces des Atheniens à Samos.

Les plus grandes affaires des Athéniens étoient alors à Samos où ils avoient toutes leurs forces ; de là , avec leur Flotte ils remettoient sous leur obéissance les villes qui les avoient abandonnez , retenoient les autres dans le devoir , & se trouvoient encore en état de faire tête sur mer à leurs ennemis ; mais ils craignoient Tisapherne & les cent cinquante vaisseaux de Phenicie qu'il attendoit incessamment , après quoi ils voyoient bien qu'il n'y avoit plus de salut pour leur ville. Alcibia-

Il ne tombât entre les mains des Spartiates.) Car si Athenes eût été ruinée , les Spartiates auroient été les maîtres de toute la Grèce , & auroient pressé Tisapherne de leur livrer Alcibiade , ce que Tisapherne n'auroit pu refuser.

de bien averti de tout ce qui se passoit chez eux, envoya secretement à Samos vers les principaux des Atheniens, leur donner quelque esperance qu'il leur procureroit l'amitié de Tisapherne, non pas pour faire plaisir au peuple, qui lui étoit toujours suspect & dont il se défoit, mais pour obliger & servir les nobles, s'ils avoient assez de courage pour entreprendre de réprimer l'insolence du peuple, & de se rendre maîtres des affaires pour sauver par eux-mêmes leur pays.

*Alcibiade cher-
che à gagner les
nobles d'Athenes
pour se faire rap-
peller.*

Tous les principaux de l'Armée prêterent volontiers l'oreille à ses promesses; un seul des généraux nommé Phrynichus, du bourg de Deirades, soupçonnant ce qui étoit vrai, qu'Alcibiade se soucioit aussi peu de l'Oligarchie que de la Democratie, & qu'en blâmant & en calomniant le peuple, il ne cherchoit qu'à se mettre dans les bonnes grâces des nobles & à se faire rappeler, eut la hardiesse de s'opposer aux résolutions qu'on vouloit prendre; mais voyant que son avis n'avoit pas été suivi, & sentant bien que par cette opposition il s'étoit fait un ennemi d'Alcibiade, il envoya donner sous main avis à Astyochus, Capitaine Général de la Flotte ennemie, de faire observer & arrêter Alcibiade qui étoit infidèle aux deux partis. Il ne sçavoit pas, l'imprudent qu'il étoit, que traître il s'adressoit à un autre traître, car Astyochus de son côté faisoit la cour à Tisapherne, & comme il sçavoit qu'Alcibiade étoit tout puis-

*Phrynichus, un des
Généraux Athé-
niens s'oppose aux
vûes d'Alcibiade.*

*Trahison de Phry-
nichus.*

*Astyochus étoit
alors à Milet.*

*Il alla trouver
Tisapberne dans la
Magneſſe.*

ſant auprès de lui , il lui communiqua les avis qu'il avoit reçus de Phrynichus.

Nouvelle perfidie de Phrynichus.

Alcibiade ſans perdre un moment , envoya à Samos dénoncer & accuſer Phrynichus , qui voyant que tout le monde étoit irrité & ſoulevé contre lui , & qu'il n'y avoit aucun autre remède à ſes malheurs , tâcha de remedier à ce crime par un plus grand crime. Sur l'heure même il envoya à Aſtyochus lui faire des plaintes de ce qu'il n'avoit pas gardé le ſecret qu'il lui avoit confié , & lui offrir de lui livrer les vaiſſeaux & toute l'armée des Athéniens ; mais cette nouvelle

*Il lui expliquoit
les moyens qu'il
avoit d'exécuter ſa
traiſon.*

*Seconde trahiſon
d'Aſtyochus.*

perfidie de Phrynichus devint inutile par la ſeconde perfidie d'Aſtyochus , qui avertit encore Alcibiade de l'offre qu'on lui faiſoit. Phrynichus preſſentit heureuſement ce qu'on tramoit contre lui , & s'attendant de jour à autre à une ſeconde accuſation de la part d'Alcibiade , pour le prévenir , il avertit les Athéniens que les ennemis devoient venir inceſſamment fondre ſur eux & les exhorta à ſe tenir ſur leurs gardes , à demeurer dans leurs vaiſſeaux , & à fortifier leur Camp. Les Atheniens avoient à peine profité de cet avis , qu'ils reçurent d'autres lettres d'Alcibiade , qui les preſſoit d'avoir l'œil ſur Phrynichus , qui s'étoit engagé de livrer leur Flotte aux Spartiates , mais ils n'ajoutèrent point de foi à cette accuſation , dans la penſée qu'Alcibiade , informé du deſſein des ennemis , s'étoit adroitement ſervi de cette conjoncture pour calomnier Phry-

nichus , à cause de la haine qu'il lui portoit.

Malgré cette prévention trop favorable, Phrynichus ayant été blessé quelque tems après en pleine assemblée d'un coup de poignard par un des gardes d'Hermon , Capitaine du Guet , & étant mort de sa blessure , la chose examinée en Justice , les Atheniens firent le procès au mort , le déclarant coupable de trahison , & décernerent des couronnes à Hermon & à ses complices. Les amis qu'Alcibiade avoit à Samos, se trouvant donc les plus forts , envoyent Pisander à Athenes pour y changer le Gouvernement & pour encourager les nobles à se rendre maîtres , & à abolir entièrement la Democratie , les assurant qu'Alcibiade leur procureroit l'appui & la protection de Tisapherne pour l'exécution de ce dessein , car voilà justement la couleur & le prétexte, dont se servirent ceux qui établirent l'Oligarchie. Dès le moment que ceux qui se faisoient appeller les cinq mille , quoiqu'ils ne fussent à proprement parler que quatre cent , eurent réussi dans leur

Phrynichus tué en pleine assemblée par un des Gardes d'Hermon.

On fait le procès à son cadavre.

Ils l'envoyerent avec dix députés.

Oligarchie établie à Athenes.

Par un des Gardes d'Hermon Capitaine du Guet.] On s'étoit trompé à ce passage. Celui qui tua Phrynichus ne s'appelloit pas Hermon. Mais c'étoit un des soldats d'Hermon qui étoit alors Capitaine du Guet à Munichie , un des ports d'Athenes. Si l'on décerna ensuite des couronnes à Hermon, ce fut parce qu'un des complices qui étoit d'Argos , déclara à la torture

qu'on avoit fait des assemblées chez cet Hermon , & l'on crut que ce coup avoit été fait par ses ordres. Thucyd. Liv. VIII.

Dès le moment que ceux qui se faisoient appeller les cinq mille , quoiqu'ils ne fussent à proprement parler que quatre cent , eurent réussi dans leur entreprise.] La brieveté de Plutarque jette ici une telle obscurité , qu'il n'y a que ceux qui savent tout ce qui

entreprise & usurpé toute l'autorité , ils ne témoignèrent plus le même empressement pour Alcibiade & laissèrent refroidir l'ardeur qu'ils avoient auparavant pour la guerre , tant parce qu'ils se défioient du peuple qui étoit encore troublé & effarouché de ce changement, que parce qu'ils s'attendoient que les Lacedémoniens , toujours disposez à favoriser l'Oligarchie , ne les presseroient plus si vivement. Cependant le peuple épouvanté , demeuroidt malgré lui en repos & dans le silence. Car il avoit vû égorger à ses yeux la plûpart de ceux qui avoient eu l'audace de s'opposer ouvertement à la tyrannie des quatre cent.

Les Atheniens qui étoient à Samos , n'eurent

se passa en cette occasion , qui puissent entendre ce passage. Pour réussir dans ce renversement de République , on imagina ce moyen qui paroïssoit laisser encore un ombre de Gouvernement populaire , & qui étoit pourtant une pure Oligarchie. On établit cinq Présidens qui nommerent cent hommes ; chacun de ces cent hommes en choisit trois. Ces quatre cent furent revêtus de la souveraine puissance, mais pour amuser le peuple il fut dit que ces quatre cent appelleroient au Conseil cinq mille Citoyens quand ils le jugeroient à propos. Ainsi, comme dit Thucydide , le Conseil & les assemblées du peuple continuoient à l'ordinaire. Mais rien ne se faisoit pourtant que parl'or-

dre des quatre cent. Ce fut Pisander qui proposa le Decret, mais celui qui l'imagina ce fut Antiphon, dont Thucydide fait un bel éloge dans son dernier Liv.

Car il avoit vû égorger à ses yeux.] Tous ceux qui avoient l'audace de s'opposer à ce changement, ou même de s'en plaindre , étoient égorgez , sous quelque faux prétexte , & on auroit été mal reçu à demander justice des meurtriers. On se trouvoit fort heureux même, en ne disant mot , d'éviter les violences de ces partisans de l'Oligarchie. On peut voir le beau portrait que Thucydide fait de l'état pitoyable où les Atheniens se trouverent réduits en cette occasion.

pas plutôt appris ces nouvelles, que, pleins d'indignation, ils prirent sur l'heure même le parti d'aller au Pirée, & qu'appellant Alcibiade, après l'avoir élu Général, ils lui commandèrent de se mettre à leur tête & de les mener contre les Tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occasion ce qu'auroit fait tout autre que lui, qui se seroit vu élevé à une si haute dignité par la faveur du peuple, car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout, & ne rien refuser à ceux qui de fugitif & de banni qu'il étoit, l'avoient fait Capitaine Général d'une Flotte de tant de vaisseaux, & d'une armée si nombreuse & si formidable; mais, en grand Capitaine, il se crut obligé de s'opposer à la fureur aveugle qui alloit les précipiter dans un danger évident, & de les empêcher de commettre une faute, qui n'auroit pas manqué d'entraîner leur entière ruine, & ce fut ce qui sauva la ville d'Athènes. Car s'ils eussent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis, sans coup ferir, se seroient rendu maîtres de l'Ionie, de l'Helléspont, & de toutes les Isles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auroient consumé toutes leurs forces les uns contre les autres, ce qu'Alcibiade seul empêcha, soit en haranguant l'armée & en lui

*Alcibiade rappel-
lé & nommé Gé-
néral par les Athe-
niens qui étoient à
Samos.*

*Il étoit auprès
de Tisapherne.
Thrasibule l'alla
chercher & l'amè-
na à Samos.*

*Grande action
d'Alcibiade, qui
s'oppose à la fureur
aveugle des Athe-
niens.*

*Alcibiade sauve
Athènes par sa pru-
dence.*

Ce qu'Alcibiade seul empêcha.] me pour aller consulter avec Ti-
Il dit que puisqu'on l'avoit élu sapherne, qui étoit à Milet. Mais
Général, c'étoit à lui à régler c'étoit seulement pour se faire
tout ce qui regardoit la guerre, voir à ce Satrape avec toute la
& il partit en même-tems com- puissance dont on l'avoit revêtu ;

*Voix propre à se
faire entendre de
toute une armée.*

*Autre grand ser-
vice qu'Alcibiade
rendit aux Athe-
niens.*

*Il s'embarqua &
prit la route d'As-
pende avec treize
vaisseaux.*

remontrant le danger d'un si prompt départ ; soit en les conjurant tous les uns après les autres , & en retenant les plus ardents ; en quoi il fut très-bien secondé par Thrasybule du bourg de Stire , qui le suivit par tout , & qui étoit plus propre que personne à se faire entendre de toute l'armée , car c'étoit la voix la plus grande & la plus forte qui fût parmi les Atheniens.

Un autre grand service qu'Alcibiade rendit encore à son pays , c'est qu'ayant promis de faire en sorte que les vaisseaux de Phenicie , que les Lacedémoniens attendoient du Roi de Perse , se joindroient à la Flotte Athenienne , ou qu'au moins il empêcheroit qu'ils ne se joignissent à leurs ennemis , il s'embarqua pour aller à leur rencontre , & fit tant que Tisapherne manqua

& pour lui faire connoître qu'il étoit en état de lui faire beaucoup de bien & beaucoup de mal. Et il arriva de-là , dit fort bien Thucydide , que comme il avoit tenu en bride les Atheniens par Tisapherne , il tint aussi en respect Tisapherne par les Atheniens. Etant retourné de Milet à Samos il trouva les Atheniens encore plus ardents pour aller à Athenes , & c'est-ce qu'il empêcha en faisant ce que Plutarque rapporte ici. Ce seul trait suffit pour faire juger de la grande habileté & du grand sens d'Alcibiade.

*Et qui étoit plus propre que per-
sonne à se faire entendre de toute
l'Armée , car c'étoit la voix la plus*

grande.] Quand Homere louë des Généraux d'avoir la voix forte & de pouvoir se faire entendre de toute l'armée , ceux qui ne connoissent pas l'antiquité , se moquent de ces louanges. Voici pourtant un témoignage bien formel de l'utilité que l'on tiroit de ces grandes voix. Un trompette porte jusqu'aux derniers rangs & aux dernières troupes d'un Camp ; des sons qui n'instruisent que de ce qu'on sçait , mais une voix forte y porte la raison avec la parole & apprend ce qu'on ne sçait point ; & c'est quelquefois un avantage qu'on ne sçauroit trop estimer.

*Et fit tant que Tisapherne man-
qua de parole aux Lacedémoniens.)*

de parole aux Lacedémoniens & ne leur amena point ces vaisseaux, qui avoient déjà paru à Aspende. Cependant les Atheniens & les Lacedémoniens accuserent Alcibiade d'avoir détourné ce secours, & encore plus les Lacedémoniens, qui lui imputerent d'avoir représenté à ce barbare qu'il devoit laisser tous les Grecs se défaire les uns les autres, & tomber sous leurs propres coups, car il n'étoit pas douteux que ceux pour qui la Flotte Phenicienne se déclareroit, ne remportassent la victoire & ne demeurassent les maîtres de la mer.

*Aspende sur la
côte de Pamphlie
entre Rhodes &
Cypré.*

*Alcibiade accusé
par les Atheniens
& par les Lacedé-
moniens.*

Quelque tems après, la faction des quatre cent fut entierement dissipée, les amis d'Alcibiade ayant embrassé le parti du peuple avec beaucoup de zele & d'affection. Le peuple voulut donc rappeler Alcibiade & lui ordonna de revenir; mais lui, jugeant que s'il retournoit à Athenes les mains vuides & sans avoir rien fait, il ne devroit son rappel qu'à la compassion & à la faveur du peuple, il voulut pour rendre son retour glorieux & triomphant, mériter ce rappel

*La faction des
quatre cent dissipée.*

*Le peuple rappelle
le Alcibiade.*

On parla diversément à cette action de Tisapherne, qui empêcha la Flotte de Phenicie, déjà arrivée à Aspende, de continuer sa route, & on en donnoit diverses raisons, mais Thucydide assure que la plus vrai-semblable étoit que Tisapherne avoit voulu par là faire durer la guerre, & consumer les Grecs en n'amenant

point à l'un des deux partis un secours, que la victoire auroit nécessairement suivi.

Quelque tems après, la faction des quatre cent fut entierement dissipée.) La même année, quelques mois après son établissement. Ce fut la 2. année de l'Olymp. XCII.

*Il veut mériter ce
s'appel par quelque
exploit éclatant.*

*Parce qu'il croyoit
que la Flotte enne-
mie étoit encore à
Milet.*

par quelque exploit considérable; c'est pourquoi partant de Samos avec un petit nombre de vaisseaux, il croisoit autour des Isles de Cos & de Gnide, où ayant appris que Mindare, Amiral de Sparte, navigeoit vers l'Helléspont avec toute sa Flotte, & que les Atheniens le poursuivoient, il cingla de ce côté-là avec une extrême diligence pour secourir les Atheniens, & par un coup de bonne fortune il arriva avec ses dix-huit vaisseaux justement dans le tems que les deux Flottes engagées vis-à-vis d'Abyde dans un combat qui dura jusqu'à la nuit, chacune étoit battue d'un côté, pendant qu'elle avoit l'avantage de l'autre.

*Les deux armées
également trompées
à son arrivée.*

Dès qu'il parut, les deux armées également trompées, conçurent des sentimens de crainte ou d'espérance, que le succès démentit. Car son arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates & abattit celui des Atheniens. Mais Alcibiade arborant sur son bord Amiral les Enseignes Atheniennes, fondit sur les Lacedémoniens,

Et que les Atheniens le poursuivoient.] Thrasylbule étoit parti de Samos avec cinquante-cinq vaisseaux pour devancer Mindare & pour gagner.

Et par un coup de bonne fortune il arriva avec ses dix-huit vaisseaux.] Thucydide, qui a décrit ce Combat naval d'Abyde à la fin de son VI. LIV. ne parle point du tout de cette circonstance de l'arrivée d'Alcibiade. La raison

de cela est, à mon avis, que Thucydide mourut l'Été de cette même année, avant qu'on eût eu à Athenes les dernières relations de tout ce qui s'étoit passé. Mais Xenophon, qui commence son Histoire où Thucydide a fini la sienne, n'a pas oublié d'en parler; il dit, que l'arrivée d'Alcibiade assûra la victoire des Atheniens, & acheva de mettre les ennemis en fuite.

qui étoient les plus forts & qui poursuivoient vivement leur pointe, les mit en fuite, les poussa contre la terre, & s'acharnant sur eux, il brisa leurs vaisseaux & fit un grand carnage des troupes qui s'étoient jettées dans l'eau pour se sauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les secourir, & qu'à la tête de ses troupes il se fût avancé sur le rivage pour favoriser leur fuite & pour sauver leurs vaisseaux. Enfin les Athéniens s'étant rendu maîtres de trente de leurs navires, & ayant repris ceux qu'ils avoient perdus, ils érigèrent un trophée.

*Alcibiade se joint
aux Athéniens &
leur procure la vic-
toire.*

Alcibiade enflé de ce grand succès, eut l'ambition de vouloir paroître devant Tisapherne dans ce triomphant appareil. Ayant donc fait provision de présens fort riches pour les lui offrir, tant en son nom, qu'au nom des Athéniens, il alla le trouver avec un train magnifique & digne du Général des Athéniens; mais il n'en reçut pas l'accueil favorable qu'il avoit attendu; car Tisapherne qui se voyoit accusé par les Lacedémoniens, & qui craignoit que le Roi ne le punît enfin de n'avoir pas exécuté ses ordres, trouva qu'Alcibiade s'offroit à lui fort à propos, le fit arrêter & l'envoya prisonnier à Sardis, pour se mettre à couvert par cette injustice des accusations des Lacedémoniens.

*Tisapherne étoit
alors sur les côtes
de l'Ionie.*

*Alcibiade arrêté
par Tisapherne &
envoyé prisonnier
à Sardis.*

Trente jours après Alcibiade ayant recouvré un cheval, échapa à ses gardes, s'enfuit à Clazomene & pour se venger de Tisapherne, il se-

*Alcibiade se sau-
ve de sa prison.*

*Alcibiade s'em-
barque pour aller
combattre Mindare
& Pharnabaze re-
tirez à Cyzique.*

ma le bruit que c'étoit lui qui l'avoit relâché. De Clazomene il se rendit à la Flotte des Atheniens, & sur les nouvelles que Mindare & Pharnabaze s'étoient retirez à Cyzique, il exhorta les Soldats & leur représenta la nécessité où ils étoient de combattre les ennemis par terre & par mer, & d'assiéger même Cyzique, leur faisant voir que si leur victoire n'étoit entière & complete, ils ne trouveroient ni vivres ni argent. En même tems il fit embarquer les troupes, & dès qu'il fut arrivé à l'isle de Proconese, il ordonna qu'on enfermât au milieu de la flotte les vaisseaux légers & qu'on prît bien garde que les ennemis ne pussent être avertis de ses approches. Par bonheur pour lui une grosse pluie accompagnée de furieux tonnerres, & qui fut suivie d'une épaisse obscurité, lui aida si bien à cacher son entreprise, que non seulement les ennemis ne s'apperçurent pas qu'il approchoit, mais que les Athe-

De Clazomene il se rendit à la Flotte des Atheniens.] Plutarque abregé trop. Xenophon marque exactement les démarches d'Alcibiade, qui avec cinq vaisseaux & un vaisseau de charge partit de Clazomene, alla à Cardia au bout de la Chersonese de Thrace, où étoit la Flotte Athenienne. De Cardia il alla par terre à Seste où il ordonna aux vaisseaux de se rendre. Theramene l'ayant joint avec vingt vaisseaux de Macedoine & Thrasymbule avec vingt autres de Thasos, il fit voile &

alla à Parium dans la Propontide. Tous ses vaisseaux au nombre de quatre-vingt-six, y étant arrivez il en partit la nuit, & arriva le lendemain matin à Proconese, petite Isle vis-à-vis de Cyzique. Il apprit là que Mindare étoit à Cyzique avec Pharnabaze, qui y avoit son armée de terre. Il se reposa tout le jour à Proconese; le lendemain il harangua ses Soldats & leur représenta la nécessité qu'il y avoit d'attaquer les ennemis par terre & par mer, & de se rendre maîtres de Cyzique, &c.

niens mêmes, qu'il avoit fait embarquer avec précipitation, ne sentirent pas qu'on avoit levé l'ancre, & qu'ils étoient partis.

Quand l'obscurité fut dissipée, on apperçut les vaisseaux du Peloponèse, qui ayant pris un peu le large, s'exerçoient vis-à-vis du port. Alcibiade que craignit que les ennemis, voyant le grand nombre des vaisseaux qui le suivoient, ne gagnassent la rade, ordonna aux Capitaines de demeurer un peu derriere, & de ne le suivre que de loin, & prenant seulement quarante vaisseaux il va se présenter aux ennemis, & leur offrir la bataille. Les ennemis trompez par ce stratagème, & méprisant son petit nombre, viennent à lui, & engagent le combat; mais voyant arriver les autres vaisseaux Atheniens, ils perdent courage tout d'un coup & prennent la fuite. Alcibiade se détache alors avec vingt des meilleurs vaisseaux, s'approche du rivage, met pied à terre, poursuit chaudement les fuyards, & en tue un fort grand nombre. Mindare & Pharnabaze s'opposent inutilement à ses efforts, il tuë le premier, qui combattoit avec une valeur surprenante, & met l'autre en fuite.

Les Atheniens demeurent maîtres du champ de bataille, des morts, des armes & des dépouilles, & généralement de tous les vaisseaux, & ayant pris Cyzique abandonné par Pharnabaze, & privé du secours des troupes du Peloponèse, qui avoient presque toutes péri dans le combat, s'assurèrent

*Grande punition
d'Alcibiade.*

*Alcibiade gagne
une grande bataille
navale, prend Cy-
sique, & assure
l'Empire de la mer
aux Atheniens.*

*Il tue Mindare, &
met en fuite Phar-
nabaze.*

non seulement la domination de l'Hellespont ; mais chassèrent encore de toute cette mer les Spartiates. On surprit aussi des lettres , par lesquelles avec une précision fort Laconique , ces derniers donnoient avis aux Ephores du grand échec qu'ils avoient reçu ; elles étoient écrites en ces termes :
La fleur de votre armée a péri, Mindare est mort le reste des troupes meurt de faim, & nous ne sçavons que faire ni que devenir.

Lettres des Spartiates, qui donnent aux Ephores la nouvelle de leur défaite.

Fierté des soldats d'Alcibiade.

Thrasyllus battu sous les murs d'Ephese.

Cette victoire éleva si fort le courage des soldats d'Alcibiade, & les remplit de tant de fierté & d'orgueil, que prétendant n'avoir jamais été vaincus & se disant invincibles, ils dédaignoient de se mêler avec les autres soldats qui avoient été battus ; car l'armée de Thrasyllus venoit d'être mal menée sous les murs d'Ephese, & en mémoire de cette défaite les Ephesiens avoient érigé un trophée de bronze à la honte des Atheniens. Et c'est ce que les soldats d'Alcibiade ne manquoient pas de reprocher aux soldats de Thrasyllus, se ventant eux-mêmes, exaltant la valeur

Mindare est mort.] Il y a dans le texte *Μίνδαρος δ' ἀπέρχεται*, mais ce mot *ἀπέρχεται*, n'est nullement un terme du langage de Sparte. Un manuscrit rétablit le terme propre, qui est *ἀπέσσυται*. Ceux qui ne l'entendoient point l'ont changé en *ἀπέρχεται*, qui signifie la même chose.

Car l'armée de Thrasyllus venoit d'être fort mal menée sous les murs d'Ephese.] Thrasyllus fut défait

à Ephese un an après la victoire d'Alcibiade à Cyzique, & ce que Plutarque rapporte ici arriva à Lampsaque où les deux armées allèrent camper après s'être jointes à Seste.

Les Ephesiens avoient érigé un Trophée de bronze à la honte des Atheniens.) Plutarque dit ici que ce Trophée de bronze étoit érigé à la honte des Atheniens, parce qu'auparavant ou érigeoit des

de

de leur Général, & ne voulant ni camper avec eux, ni les souffrir dans les lieux d'exercice. Mais un jour que Pharnabaze avec beaucoup de cavalerie & d'infanterie tomba sur eux comme ils fourrageoient les terres d'Abyde, Alcibiade arrivé à leur secours avec Thrasyllus, poussa & chassa jusqu'à la nuit les troupes de Pharnabaze; alors les deux armées qui jusques-là campoient séparément, se rejoignirent, & les soldats se faisant réciproquement mille caresses, & donnant toutes les marques d'une allegresse générale, s'en retournerent ensemble au camp.

Le lendemain Alcibiade après avoir dressé un trophée, pilla tout le pays de Pharnabaze, sans que personne osât lui résister, & emmena beaucoup de Prêtres & de Prêtresses, qu'il renvoya quelque tems après sans rançon. De là il alla assiéger Chalcedoine qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, & qui avoit reçu garnison de Lacédémone, & Hippocrate pour Gouverneur. La ville investie, il apprit que les Chalcedoniens avoient retiré & mis en sûreté les biens de la campagne entre les mains des Bithyniens, leurs amis & leurs voisins. Il quitte donc l'armée, va paroître

Alcibiade pille tout le pays de Pharnabaze.

Il va assiéger Chalcedoine.

Fils de Mindare,

Trophées que de bois, afin que ces Trophées venant à être bientôt consumés par le tems, ces monumens de discorde fussent plutôt abolis & soustraits aux yeux & à la mémoire des hommes. Les Ephésiens donc, pour rendre immortelle la honte des

Athéniens, érigèrent des Trophées de bronze, & ce fut cette nouveauté humiliante que les Soldats d'Alcibiade reprochoient à ceux de Thrasyllus. On peut voir Diodore. Liv. XIII.

De-là il assiegea Chalcedoine.]
Ville à la droite du Bosphore en

*Alcibiade gagne
encore un grand
combat contre
Pharnabaze.*

*Ville sur la côte de
la Propontide.*

sur les frontieres avec quelques troupes , & en-
voye un Heraut se plaindre des Bithyniens , qui ,
redoutant sa colere , lui remettent tout entre les
mains , & font amitié & alliance avec lui ; il s'en
retourne au camp , & enferme la ville d'une murail-
le qui alloit d'une mer à l'autre. Pharnabaze arrive
avec une grosse armée pour faire lever le siege , &
Hippocrate de son côté fort contre les Athé-
niens avec toutes ses forces. Alcibiade met ses trou-
pes en bataille pour faire tête en même tems
à ces deux ennemis , & après un long combat il
oblige Pharnabaze à prendre honteusement la fui-
te & tue Hippocrate & grand nombre de ses meil-
leurs soldats. De là il monte sur mer , & va
dans l'Hellespont & dans la Chersonese pour fai-
re payer les contributions & ramasser de l'argent.

Dans ce voyage il prit la ville de Selymbria ,
où il exposa sa vie fort mal-à-propos ; car ceux
qui vouloient lui livrer la place , avoient promis
d'élever pour signal à minuit un flambeau allu-
mé. Mais sur ce qu'un des complices de la con-
juration changea tout d'un coup , ils furent obli-
gez de prévenir l'heure marquée , de peur d'être
découverts. Le flambeau étant donc levé avant
que l'armée fût assemblée , Alcibiade qui ne

entrant de la Propontide dans le
pont Euxin.

*Et enferme la ville d'une murail-
le.] C'étoit un retranchement
de bois qui alloit de la Proponti-
de au pont Euxin.*

*Il obligea Pharnabaze à prendre
honteusement la fuite.] Car Phar-
nabaze ne put se joindre à Hip-
pocrate , n'ayant pû forcer les
retranchemens , & se retira à He-
raclee.*

vouloit pas manquer cette occasion, prit environ trente soldats avec lui, donna ordre que les autres suivissent le plus promptement qu'ils pourroient, & courut de toute sa force vers les murailles. La porte ouverte & quelque vingt soldats armez à la legere l'ayant joint, il s'avança fierement; mais il entendit bientôt les Selymbriens armez qui venoient à sa rencontre. Voyant donc qu'il n'y avoit aucune esperance de pouvoir échapper s'il faisoit ferme, & considérant aussi d'un autre côté que jusqu'à ce jour-là il s'étoit maintenu invincible dans tous les combats où il avoit commandé, & qu'on ne lui avoit jamais vû prendre la fuite, frappé de ce point d'honneur, il s'opiniâtra plus qu'il ne devoit, & tout d'un coup il s'avisa de ce stratageme, il commanda aux trompettes de sonner le silence, & après que le bruit fut appaisé, il ordonna à un de ses gens de crier à haute voix, *que les Selymbriens ne prissent pas les armes contre les Athéniens.*

*Grande temerité
d'Alcibiade.*

Embarras d'Alcibiade, qui marque son grand courage.

Stratageme qui le sauva.

Ce cri rallentit l'ardeur des uns, qui s'imaginèrent que toute l'armée des ennemis étoit dans leur ville, & relevant l'esperance des autres, les disposa à écouter des propositions d'accommodement. Pendant qu'on parloient l'armée Athénienne arrive, & Alcibiade jugea bien, comme cela étoit vrai, que les habitans n'avoient que

Il commanda aux Trompettes de sonner le silence.] J'ai hazardé cette expression qui est nouvelle

dans notre langue, mais qui exprime parfaitement ce que Plutarque dit.

K k k ij

Il oblige les Selymbriens à recevoir garnison Athenienne.

Les autres Généraux Athéniens font un traité pour Chalcedoine avec Pharnabaze.

La somme de vingt talens, soixante mille livres.

Alcibiade va contre Byzance, & l'assiège.

Xenophon en nomme encore trois, Cydon, Arifton, & Anaxierate.

des pensées de paix, mais il craignit que la ville ne fût pillée par les Thraces, qui le suivoient en grand nombre, & qui n'ayant pris les armes que pour l'amour de lui, combattoient avec beaucoup d'affection pour son service. C'est pour-quoi il les fit tous sortir de la ville, & traittant favorablement les Selymbriens, il se contenta de quelques sommes d'argent, & les obligea de recevoir garnison Athenienne, après quoi il se retira.

Pendant cette expédition d'Alcibiade, les autres Généraux Atheniens qui continuoient le siege de Chalcedoine, firent un traité avec Pharnabaze, dont voici les conditions : *Que Pharnabaze leur compteroit une certaine somme ; que les Chalcedoniens rentreroient dans l'obéissance & dans la dépendance des Athéniens, & leur payeroient tribut, & que les Athéniens ne commettroient aucun acte d'hostilité sur les terres de Pharnabaze, qui s'engageoit de faire conduire en toute sûreté leurs Ambassadeurs au grand Roi.*

Alcibiade arriva au camp sur ces entrefaites ; Pharnabaze voulut qu'il jurât comme les autres ; mais Alcibiade répondit qu'il ne jureroit qu'après lui. Quand les sermens furent prêtez de part & d'autre, Alcibiade alla contre Byzance qui s'étoit aussi revoltée, & l'environna d'une bonne muraille. Anaxilaus, Lycurgue & quelques autres, traiterent secretement avec lui, & promirent de lui livrer la place, à condition qu'il la sauveroit

Qu'il ne jureroit qu'après lui.) rien, il faut lire comme dans un Au lieu de i. qui ne signifie nul. n. e. a. r.

du pillage. Sur cette parole il fit courir le bruit que des affaires nouvellement survenuës le rappelloient en Ionie, & en plein jour il fit voile avec tous ses vaisseaux ; mais étant retourné la nuit suivante, il descendit avec ses meilleures troupes, & s'approchant des murailles, il se tint là sans faire le moindre bruit, pendant que ses vaisseaux entrant dans le port, & forçant les gardes avec de grands cris & un grand tumulte, étonnoient les Byzantins par cette attaque inopinée, & donnoient le tems à ceux qui étoient d'intelligence avec les Atheniens, de le recevoir dans la ville sans aucune crainte, à cause que tout le monde couroit en foule au secours du port.

L'affaire ne se passa pourtant pas sans combat du côté d'Alcibiade, car les troupes du Peloponèse, les Beotiens & les Megariens qui étoient dans Byzance, ayant repoussé ceux qui étoient descendus des vaisseaux, & les ayant obligés d'y remonter, revinrent contre les Atheniens qui étoient dans la ville, & les chargerent avec beaucoup de vigueur ; le choc fut long & rude ; mais enfin la victoire se déclara pour Alcibiade & pour Theramene qui commandoient chacun un corps séparé. Tous ceux qui échaperent à l'épée, furent faits prisonniers au nombre de trois cent. Après le combat aucun Byzantin ne fut mis à mort ni chassé. Car ceux qui avoient livré la ville, ne l'avoient fait qu'à cette condition qu'on ne leur feroit tort en aucune manie-

Ruse dont se servit Alcibiade pour profiter d'une intelligence qu'il avoit dans la place.

Alcibiade se rend maître de Byzance par intelligence, mais non sans un grand combat.

Grand combat qu'Alcibiade eut à soutenir dans Byzance.

Il demeure victorieux.

re, & qu'on leur conserveroit tous leurs biens.

*Anaxilaus accusé
d'avoir livré la
ville.*

*Ce qu'il dit pour
sa justification.*

*Maxime remar-
quable de Lacedé-
mone.*

*Il est absous avec
ses complices.*

Aussi quelque tems après Anaxilaus, accusé à Lacedémone pour cette trahison, & obligé de défendre sa vie, se justifia avec beaucoup d'éclat, & ne deshonora pas la beauté de son action par une Apologie honteuse. Il dit qu'étant Byzantin, & non pas Lacedémonien, & voyant périr, non pas Lacedémone, mais Byzance qui étoit si bien investie, que rien n'y pouvoit entrer, & où le peu de bled qui y restoit, étoit consumé par les troupes du Peloponèse & de la Beotie pendant que les Byzantins mourroient de faim avec leurs femmes & leurs enfans, il n'avoit pas livré la ville aux ennemis, mais au contraire, il l'avoit arrachée aux malheurs de la guerre, & l'avoit sauvée des misères & des calamitez qu'elle traîne après elle: & qu'en cela il avoit suivi les maximes des plus gens de bien de Lacedémone, qui ne trouvoient qu'une seule chose véritablement belle & juste, c'est de faire du bien à son pays. Les Lacedémoniens confondus par cette réponse, & tout honteux, le renvoyerent absous, lui & ses complices.

Alcibiade qui souhaitoit déjà avec une passion demesurée de revoir sa Patrie, ou plutôt de se faire voir à ses Citoyens après tant de victoires, qu'il avoit remportées sur leurs ennemis, reprit le chemin d'Athènes. Tous ses vaisseaux étoient bor-

Et ne deshonora pas la beauté de ses Juges.
de son action par une apologie honteuse.] Reprit le chemin d'Athenes.]
C'est-à-dire, qu'il ne chercha pas à excuser son action, & Il alla d'abord à Samos, & ayant pris là vingt vaisseaux, il côtoya la Carie, & entra dans le Golfe
n'eut pas recours à la clemence

dez de boucliers & de toute sorte de dépouilles en forme de trophées, & traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avoit pris, il étaloit encore les enseignes & les ornemens de ceux qu'il avoit brûlez, & qui étoient en plus grand nombre, car les uns & les autres faisoient environ deux cent vaisseaux. Ce qu'ajoute Duris de Samos, qui se vante de descendre d'Alcibiade, que Chryfogonus, qui avoit remporté le prix des jeux Pythiques, regloit au son de sa flûte le mouvement & la cadence des Rameurs, que Callipide excellent Acteur pour le tragique, vêtu d'une veste magnifique, couvert d'un manteau Royal, & paré de tous ses autres ornemens de Théâtre, faisoit l'office de comite & donnoit les ordres, & que le vaisseau Amiral entra dans le port avec une voile de pourpre, comme si c'eût été une compagnie de débauchez, qui, à l'issue d'un grand festin, fussent allez en masque, cela dis-je, ne se trouve écrit

Alcibiade retourne à Athenes dans un appareil très-pompeux.

Ceramique. De-là, après avoir ramassé environ cent talens, cent mille écus, il retourna à Samos. De Samos il alla à Paros avec vingt vaisseaux où il avoit embarqué tous ses effets. De Paros il navigea dans le Golfe Laconique pour entrer dans le port de Gythium où on lui avoit dit que les Lacedémoniens équipotent trente vaisseaux, & pour attendre des nouvelles de la disposition où les Athéniens étoient

pour lui. Là il apprit que les Athéniens l'avoient nommé Général, conjointement avec Thrasybule & Conon, & reçut des lettres de ses amis qui le pressoient de revenir. Il mit donc à la voile. Xenoph. Liv. 1.

Et les ornemens de ceux qu'il avoit brûlez.) C'étoient des ornemens qu'on mettoit à la proue & à la poupe des vaisseaux, & que l'on ôtoit quand on vouloit.

*Sage reflexion de
Plutarque.*

*C'est ainsi que
l'écrivit Xenophon.*

ni dans Theopompe, ni dans Ephorus, ni dans Xenophon. Il n'y a pas même d'apparence qu'Alcibiade revenant d'exil, & après tant de calamitez souffertes eût voulu insulter ainsi aux Atheniens.

Au contraire on trouve qu'il ne s'approcha du port qu'en tremblant & faisi de crainte, & qu'il n'osa débarquer qu'après que, monté sur le tillac, il eut vû son oncle Eurypoleme & grand nombre de ses parens & de ses amis qui étoient venus sur le rivage pour le recevoir, & qui le pressoient de descendre.

*Empressement des
Atheniens pour Al-
cibiade.*

Dès qu'il fut descendu; tout le peuple qui étoit sorti en foule, ne daignoit pas seulement regarder les autres Généraux, & tous s'empresant autour de lui, le caressoient, le benissoient, & le couronnoient à l'envi. Ceux qui ne pouvoient l'approcher, le regardoient de loin; les vieillards le montroient à leurs enfans; & cette allegresse publique étoit mêlée de regrets & de larmes, qu'arrachoit le souvenir de leurs maux passez, qu'ils ne manquoient pas de comparer avec leur felicité présente. *Jamais ils n'auroient manqué, disoient-ils, la conquête de la Sicile; jamais toutes les autres esperances, qu'ils avoient conçues, n'auroient été vaines, s'ils avoient remis toutes leurs affaires*

*Ce que les Athe-
niens disoient de
glorieux à Alcibia-
de.*

Son oncle Eurypoleme.] Je me suis accommodé ici à la généalogie la plus reçue, selon laquelle Eurypoleme est fils de Megacles & frere de Dinomache mere d'Alcibiade. Xenophon fait pour-

tant cet Eurypoleme fils de Pisianax. Mais ce Pisianax m'est entierement inconnu. Plutarque a parlé encore de cet Eurypoleme dans la vie de Pericles.

toutes

toutes leurs forces entre les mains d'Alcibiade seul, puisque présentement ayant pris la protection & la défense d'une ville, qui non seulement avoit presque perdu la domination de la mer, mais qui étoit à peine demeurée maîtresse de ses faux-bourgs, & qui se voyoit encore déchirée par une horrible guerre civile, il l'avoit pourtant relevée & tirée de ses ruines; & non content de l'avoir remise en possession de l'empire de la mer, il l'avoit aussi rendu victorieuse par tout sur la terre ferme.

Le décret auquel le peuple donna les mains pour son rappel, avoit été dressé par Critias, fils de Callæschrus, comme il le témoigne lui-même dans ses Elegies, où il dit à Alcibiade pour le faire souvenir du grand service qu'il lui avoit rendu : *L'avis qui a produit votre retour, c'est moi qui l'ai proposé le premier, c'est moi qui en écrivant le décret, vous ai ramené dans votre Patrie, c'est pour ainsi dire, ma langue qui a scellé votre rappel.*

Ce favorable accueil qu'on venoit de faire à Alcibiade, n'empêcha pas le peuple de s'assembler pour l'entendre dans ses justifications. Il comparut donc, & après avoir déploré ses malheurs, dont il n'accusa que fort légèrement le peuple, & qu'il rejetta entièrement sur sa mauvaise fortune, & sur quelque Démon envieux de sa prof-

Le rappel d'Alcibiade dressé par Critias.

Elegies de Critias.

Car pour sa sûreté il falloit qu'il fût absous.

Adresse d'Alcibiade dans le discours qu'il fit au peuple pour se justifier.

Critias, fils de Callæschrus.] C'étoit l'oncle de la mere de Platon, & le même qui fut un des trente Tyrans. Il avoit fait un traité de la République de Lacédémone, & des Elegies. Athenée rapporte un assez long fragment

d'une de ses Elegies, qui suffit pour faire voir qu'il avoit beaucoup de talent pour cette composition. Il appelloit dans cette Elegie la tempérance *la voisine de la pitié.*

Καὶ τὸ Εὐζέλιος γείτονα σωφροσύνης

Les Athéniens lui donnent des Couronnes d'or, & le nomment Général sur terre & sur mer.

Mot hardi de Theodore au sujet d'Alcibiade.

Superstition du peuple sur le tems du retour d'Alcibiade.

La fête appelée Plunteria.

perité, il les entretint des desseins de leurs ennemis & les exhorta à ne concevoir que de grandes espérances. Les Athéniens ravis de l'entendre, lui décernerent des Couronnes d'or, le nommerent Général sur terre & sur mer, sans donner des bornes à sa puissance, lui rendirent tous ses biens & ordonnerent aux Eumolpides & aux Herauts de l'absoudre des maledictions qu'ils avoient prononcées contre lui par ordre du peuple. Tous les Eumolpides & les Herauts étant occupéz à revoquer leurs imprécations, le principal d'entre eux, nommé Theodore, eut le courage de dire, *mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait nul mal à la ville.*

Au milieu de cette gloire & de cette grande prosperité d'Alcibiade, la plus grande partie du peuple ne laissoit pas d'être troublée quand on confideroit le tems de son retour; car il étoit arrivé justement le jour qu'on célébroit la fête appelée *Plunteria*, c'est-à-dire, où l'on faisoit la cérémonie de la Purification de la Déesse. Dans ce

C'est le même Critias que Platon introduit dans ses Dialogues.

Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a fait nul mal à la ville.] Ce Prêtre vouloit dire que les maledictions étant conditionnelles, elles ne pouvoient tomber sur la tête des innocens, & qu'ainsi on ne pouvoit ni les revoquer, ni les détourner de la tête des coupables. Ce mot étoit bien hardi dans une conjoncture si délicate,

& lorsque le peuple témoignoît pour Alcibiade tant d'empressement.

Que l'on célébroit la fête appelée Plunteria.] C'étoit une fête que les Athéniens célébroient tous les ans en l'honneur de Minerve, adorée sous le nom d'*Agraule*. Ce qui a donné lieu à l'erreur d'Hefychius, & d'autres qui ont crû qu'elle étoit célébrée en l'honneur d'*Agraule* fille de Cecrops;

jour là, qui est le vingt-cinq du mois de Juin, les Prêtres, appelez *Praxiërgides*, célèbrent des mystères qu'ils tiennent fort secrets, ôtent à la Déesse tous ses ornemens & couvrent sa statuë. C'est pourquoi de tous les jours malheureux, c'est celui où les Atheniens observent le plus de ne rien entreprendre de considérable. Il sembloit donc que la Déesse ne recevoit pas Alcibiade agréablement, & avec un visage ferein, puisqu'elle se couvroit & se cachoit, comme pour le repousser & pour l'éloigner d'elle.

*Thragelion.
Prêtres appelez
Praxiërgides.*

Toutes choses lui ayant pourtant réussi selon ses desirs, & les cent vaisseaux qu'il devoit commander, étant prêts, il diffère son départ par une louable ambition de célébrer les grands mys-

*Alcibiade diffère
son départ pour ce-
lébrer les grands
mystères. Voilà un
bon devot.*

comme Meursius l'a remarqué. A cette fête on dépouilloit la statuë de la Déesse & on la lavoit, ce qui lui donna le nom de *Plunteria*; & ce jour étoit regardé comme un des jours les plus malheureux. On environnoit aussi les Temples d'un cordon, pour marquer qu'ils étoient fermés, comme cela se pratiquoit dans tous les jours funestes, & on portoit en procession des figues seches; parce que c'étoit le premier fruit qu'ils avoient mangé après le gland.

phon a écrit, qu'Alcibiade partit d'Athenes trois mois après qu'il y fut arrivé. Car quelle apparence qu'il fût parti en Decembre? Ceci arriva la 1. année de l'Olymp. LXXXXIII.

Les Prêtres appelez Praxiërgides. Ce mot *Praxiërgides* signifie à la lettre *opera facientes*, ce qui vaut autant que *celebrants les Mystères*, car *πραξις* signifie *faire, célébrer*, & *εργον* par excellence, *les Mystères*.

Ostent à la Déesse tous ses ornemens, & couvrent sa statuë. Ils dépouilloient Minerve de ses habits & de ses ornemens pour les laver, & cependant pour ne pas exposer sa statuë nue, on la couvroit.

Par une louable ambition de célé-

Qui est le 25. du mois de Juin. Ce 25. du mois Thargelion répondoit, selon l'exacte supputation des Chronologistes, au second jour de notre mois de Juillet, & c'est ce qui fait entendre ce que Xeno-

teres. Car depuis le jour que les Lacedémoniens avoient fortifié Décelée & occupé tous les chemins qui menent d'Athènes à Eleufine, la fête n'avoit pas été célébrée avec toute sa pompe, on avoit été obligé de conduire la Proceffion par mer. Ainfi il avoit fallu néceffairement obmettre les facrifices, les danfes & plufieurs autres particulieres devotions, qu'on avoit accoutumé de faire par le chemin appellé *Sacré*, lorsqu'on portoit à Eleufine la ftatuë de Bacchus.

Alcibiade trouva donc que ce feroit une très-belle action, qui lui attireroit les bénédictions des Dieux, & les loüanges des hommes, s'il rendoit à cette fête tout fon luftre & toute fa folemnité en conduifant la proceffion par terre, & en la faifant efcorter par fes troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis. Car ou Agis la laifferoit paffer tranquillement malgré les nombreuses troupes qu'il avoit à Décelée, ce qui diminueroit confidérablement la réputation

Car le Roi Agis étoit encore à Décelée avec fes troupes.

brer les grands Myfteres] Les Myfteres de Cérés & de Proferpine. Cette fête duroit neuf jours, & le fixième on portoit en proceffion à Eleufine la ftatuë de Bacchus que l'on regardoit comme fils de Cérés & de Jupiter.

Qu'on avoit accoutumé de faire par le chemin appellé sacré.] J'ai fuivi ici la correction de Meurfius qui a lû *κατ' ἐδὸν ἱερῶν*, au lieu de *κατ' ἐδὸν ἱερῶν*. Car le chemin par où cette proceffion alloit d'Athe-

nes à Eleufine étoit appellé *sacré*. Polemon avoit fait un traité de ce chemin *περί τῆς ἐκ τῆς Ἀθηνῶν εἰς τὴν Ἐλευσίνης ὁδοῦ*.

Alcibiade trouva donc que ce feroit une très-belle action.] Il le fit plutôt pour achever de diffiper, par cet acte de devotion, les foupçons d'impiété qu'il avoit excités par la mutilation des ftatuës, & par la profanation des Myfteres, car le peuple fe paye de cet extérieur.

de ce Roi , & terniroit sa gloire ; ou s'il prenoit le parti de l'attaquer & de s'opposer à sa marche , alors il auroit la satisfaction de livrer un saint combat , & un combat agréable aux Dieux , pour le plus grand & le plus vénérable de tous leurs mystères sous les yeux de sa Patrie , & de ses propres Citoyens qui seroient les témoins de son courage.

Cette résolution prise , il avertit les Eumolpides & les Herauts de se préparer , envoya des sentinelles sur les hauteurs , détacha quelques coureurs dès la pointe du jour , & prenant les Prêtres , les Initiez & les Confreres avec ceux qui les initient , & les couvrant de son armée , il conduisit toute cette pompe avec un ordre merveilleux & dans un très-grand silence. Jamais spectacle plus auguste , ni plus digne de la majesté des Dieux que cette procession guerriere & cette expédition sainte , où ceux qui ne portoient point d'envie à la vertu d'Alcibiade étoient obligez d'avouer qu'il ne faisoit pas moins les fonctions de grand Prêtre , que celle de Général. Aucun des ennemis n'osa paroître , & Alcibiade ramena la sacrée troupe dans Athènes avec une entière sûreté , ce qui lui éleva encore plus le courage , & augmenta si fort la fierté & l'audace de son armée , qu'elle se regardoit comme invincible pendant qu'il la commanderoit.

Il gagna si fort l'affection des pauvres & de tout le bas peuple , qu'ils souhaittoient avec une passion demesurée de l'avoir pour Roi. Plusieurs

*Alcibiade mene la
Procession à Eleus-
ne avec un ordre
merveilleux.*

*Tout le bas peuple
est si fort entêté
d'Alcibiade , qu'il
le presse de se faire
Roi.*

s'en expliquoient hautement , & il y en eut qui s'adressant à lui-même l'exhorterent à se mettre au-dessus de l'envie , à ne s'embarasser ni des loix ni des décrets , ni des suffrages , à écarter les brouillons qui troubloient l'Etat par leur babil , & à se rendre entierement maître des affaires , pour gouverner à sa fantaisie , sans craindre les Délateurs. Pour lui , on ne sçauroit dire quelle étoit sa pensée sur la Tyrannie , ni quel étoit son dessein ; mais les plus puissans craignant un embrasement , dont ils voyoient déjà des étincelles , le presserent de partir sans différer , en lui accordant tout ce qu'il demanda , & en lui donnant pour Collegues les Généraux qui lui furent les plus agréables.

*Ils lui donnerent
Aristocrates & Adimante
qui ne devoient même com-
mander que sur
terre.*

*Alcibiade gagne un
grand combat dans
l'isle d'Andros.*

*Alcibiade détruit
par sa propre gloire.*

*Grande idée que
les Athéniens avoient
d'Alcibiade.*

Il mit donc à la voile avec cent vaisseaux , & alla descendre à l'Isle d'Andros pour la punir de sa rebellion ; là il battit dans un grand combat les troupes du pays & celles de Lacedémone , mais il ne prit pas leur ville , & ce fut ensuite le premier chef de l'accusation que ses ennemis intentèrent contre lui. Car s'il y a jamais eu d'homme que sa propre gloire ait ruiné & détruit , c'est Alcibiade. La grande réputation , non seulement de courage & de hardiesse , mais aussi de capacité & de prudence qu'il avoit acquise par tant de grands succès , le rendoit suspect de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avoit pas fait , & l'on refusoit de croire qu'il ne l'eût pas pû , parce que l'on étoit fortement persuadé que rien de tout

ce qu'il vouloit, ne lui étoit impossible. Les Athéniens attendoient même journellement les nouvelles de la réduction de Chio & de toute l'Ionie. C'est pourquoi ils étoient bien fâchez que ces nouvelles n'arrivassent pas aussi promptement qu'ils l'avoient espéré, & que les victoires d'Alcibiade n'égalassent pas la promptitude de leur imagination, sans considérer que manquant d'argent, il faisoit la guerre à des peuples qui avoient le grand Roi pour thrésorier, & qu'il étoit très-souvent obligé de quitter le camp pour aller chercher dequoi fournir à la paye & à la subsistance de ses troupes.

Mais voici l'origine & la source du dernier crime qu'on lui imputa. Lyfandre ayant été envoyé pour Général des troupes & de la flotte de Lacedémone, & Cyrus lui fournissant assez d'argent pour payer à ses matelots quatre oboles de solde au lieu de trois, Alcibiade qui n'en pouvoit payer aux siens que trois, & qui encore les payoit fort mal, partit pour aller ramasser de l'argent dans la Carie, & laissa Antiochus sur la flotte pour la commander. Cet Antiochus étoit fort bon Pilote, mais d'ailleurs homme étourdi & entreprenant. Alcibiade en partant lui avoit

*Alcibiade man-
quoit d'argent pour
payer & nourrir sa
flotte.*

*La source du der-
nier crime qu'on
imputa à Alcibiade.*

*Cyrus fils de Da-
rius, & frere d'Ar-
taxerxe. Il étoit
venu à Sardis.*

*Alcibiade en par-
tant pour la Carie,
laisse Antiochus
pour commander la
flotte.*

Laisse Antiochus sur la Flotte mais payé aux dépens du public.
pour la commander.] C'est le même Antiochus, qui avoit gagné les bonnes grâces en lui rapportant la caille qu'il avoit laissé échapper. Voilà un petit service bien payé, *Alcibiade en partant, lui avoit ordonné de ne point combattre.]* Il y avoit bien d'autres Généraux sur la Flotte, mais ils ne devoient commander que sur terre, ainsi

ordonné de ne point combattre , quand même les ennemis viendroient l'insulter , mais Antiochus fut si insolent & si temeraire , que méprisant les ordres de son Général , il remplit son vaisseau de troupes , & prenant avec lui un autre vaisseau il cingla vers Ephese , & passant & repassant devant les prouës des vaisseaux ennemis il vomissoit toutes sortes d'injures & d'outrages contre ceux qui les montoient. Lyfandre se détacha d'abord avec quelques navires pour le poursuivre , mais voyant que les Atheniens venoient à son secours avec tous leurs vaisseaux , il mena contre eux toute sa flotte , les défit , tua Antiochus , prit beaucoup de Navires , fit grand nombre de prisonniers & dressa un trophée. Sur cette fâcheuse nouvelle , Alcibiade de retour à Samos voulut avoir sa revanche , & alla présenter la bataille à Lyfandre , qui content de sa victoire , ne daigna pas sortir contre lui.

Antiochus battu & tué par Lyfandre.

Thraſybulè part du camp pour aller accuſer Alcibiade à Athenes.

Ce qu'il dit pour enflammer les Atheniens contre lui.

En même tems Thraſybulè , fils de Thraſon , le plus dangereux ennemi qu'Alcibiade eût dans son armée , partit du camp , & alla l'accuſer à Athenes. Pour enflammer encore davantage les ennemis , qu'il avoit dans la ville , il dit au peuple en pleine aſſemblée , *qu'Alcibiade avoit entièrement ruiné les affaires , & perdu les vaisſeaux des Atheniens , en abuſant de ſa puiſſance , & parce qu'entièrement*

Antiochus ſe trouvoit le maître malheureuſement.

Devant les prouës des vaisſeaux] Il dit les prouës , parce que les

vaiſſeaux dans le port ont la prouë tournée du côté de la mer , pour la partance.

livré à des hommes , qui par leurs débauches , par leurs yvrogneries & par leurs plaisanteries de matelot étoient parvenus à avoir tout crédit auprès de lui , il leur abandonnoit toute son autorité pour aller s'enrichir à son aise dans les Provinces , où plongé dans la crapule il commettoit mille insolences & deshonoroit Athenes , en s'abandonnant à toutes sortes d'infames plaisirs avec les Courtisanes d'Ionie & d'Abyde , & cela pendant qu'il laissoit sa flotte en présence de celle des ennemis.

Il désigne Antiochus.

On lui fit aussi un crime des forts qu'il avoit bâtis en Thrace , près de la ville de Bizanthe , pour se préparer un asyle & une retraite , comme ne pouvant , on ne voulant plus vivre dans son pays. Les Atheniens ajoutèrent foi à ces calomnies , & nommerent d'autres Généraux , faisant éclater la colere où ils étoient contre lui , & leur mauvaise volonté.

On lui fait un crime des forts qu'il avoit bâtis près de Bizanthe en Thrace

Ils nommerent dix Généraux. Xenoph. liv. 1.

Alcibiade informé de ce qui s'étoit passé à Athenes , quitta absolument le camp ; & ayant assemblé quelques troupes étrangères , il alla faire la guerre à ses dépens dans les parties de la Thrace , qui ne reconnoissoient point de Roi , où il amassa de grandes sommes de tout le butin qu'il fit , & mit à couvert des courses & des hostilités des Barbares les Grecs qui habitoient ces cantons.

Alcibiade va faire la guerre à ses dépens à certains peuples de Thrace.

Quelque tems après , les Généraux Tydée , Me-

Quelque tems après , les Généraux Tydée , Menandre & Adimantus.) Plutarque passe ici trois ans presque entiers , & tout ce que

furent les dix Généraux qui succéderent à Alcibiade. Car il passa la 25. année de la guerre du Peloponèse , la 26. où les Atheniens

Tome II.

M m m

*Alcibiade étoit si près, qu'il les voyoit de ses murailles.
Xenoph.*

Remontrances très-sages qu'il fait aux Généraux Athéniens.

Il en étoit à quinze stades.

Conseil très-prudent qu'il leur donna.

Les Généraux re-jettent son avis, & lui ordonnent de se retirer.

nandre & Adimantus, qui étoient à Ægos Potamos avec toute la flotte Athenienne, avoient pris la coutume d'aller tous les matins à la pointe du jour insulter la flotte de Lyfandre, qui étoit à Lampsaque & le provoquer au combat, après quoi ils s'en retournoient & passoient le reste du jour sans précaution & en désordre, comme méprisant un ennemi qui n'osoit sortir du port. Alcibiade qui étoit près de là, ne négligea pas une occasion si favorable de servir son pays, & montant à cheval, il alla trouver les Généraux, & leur remontra qu'ils se tenoient sur une côte fort incommode où ils n'avoient ni ports ni villes voisines, qu'ils étoient obligez de faire venir leurs provisions de Seste, qui étoit fort loin, & qu'ils avoient grand tort de souffrir que les gens de l'équipage, dès qu'ils étoient à terre, s'éloignassent & se débarrassassent chacun de leur côté, lors qu'ils voyoient vis-à-vis d'eux une flotte ennemie accoutumée à exécuter avec une entière obéissance les ordres du Général. Il leur conseilla de changer de poste & de gagner Seste; mais les Généraux ne prirent point en bonne part ses avis, & refuserent d'y entendre, Tydée même, plus emporté que les autres, le traitant avec plus de

gagnerent la bataille des Arginusés & la 27. presque entière, à la fin de laquelle les Athéniens allèrent à Ægos Potamos, où ils reçurent l'échec dont il parle ici. J'ai crû nécessaire d'avertir de ce vuide, afin que ceux qui vou-

droient se faire un plan d'histoire sur ces vies, n'y fussent pas trompez.

Qui étoient à Ægos Potamos.) La rivière de la Chevre sur la côte de l'Hellefpont, vis-à-vis de Lampsaque.

hauteur & plus d'insolence, lui commanda de se retirer, que ce n'étoit pas à lui à donner les ordres. Alcibiade s'en retourna donc, non sans quelque soupçon que les Atheniens étoient trahis.

Comme il s'en retournoit, & qu'il s'entretenoit avec quelques-uns de ses amis qui le reconduisoient hors du camp, il leur dit, *que s'il n'avoit pas si mal reçu, il forçoit en peu de jours les Lacedémoniens ou de combattre, ou d'abandonner leur flotte.*

Les uns prirent ce mot pour une fanfaronnade, & pour un trait de vanité, & les autres ne trouvoient pas la chose hors de toute vrai-semblance, car Alcibiade n'avoit qu'à embarquer avec lui beaucoup de Thraces, bons hommes de cheval, & bons archers, à faire une descente & à aller par terre attaquer les Lacedémoniens, ce qui auroit mis leur camp en grand desordre. Quoi qu'il en soit, l'événement justifia bien-tôt qu'il avoit parfaitement bien connu la faute que faisoient les Atheniens, car Lyfandre étant tombé sur eux, lors qu'ils s'y attendoient le moins, il n'y eut que huit vaisseaux qui se sauverent avec Conon, tous les autres au nombre de près de deux cent voiles

Ce qu'Alcibiade dit à ceux qui le reconduisoient hors du camp.

L'événement justifia les remontrances d'Alcibiade, & le conseil qu'il avoit donné.

La flotte Athenienne défaite par Lyfandre.

Car Alcibiade n'avoit qu'à embarquer avec lui beaucoup de Thraces.) C'est le sens de Plutarque. Les Interpretes n'avoient pas entendu le mot *ἐπὶ τῷ πλοίῳ*. D'Egos Potamos il ne pouvoit aller par terre attaquer les Lacedémoniens à Lampsaque, puisqu'il falloit traverser l'Hellepont, mais il pou-

voit aller faire une descente, & c'est ce que Plutarque a dit.

Il n'y eut que huit vaisseaux qui se sauverent.) Et un neuvième appelé le vaisseau *Paralus*, qui alla porter à Athenes la nouvelle de cette défaite. Conon se retira à Cypre.

furent pris & emmenez avec trois mille prisonniers , qui furent égorgés quand la flotte victorieuse fut de retour à Lampsaque.

Peu de tems après , Lyandre se rendit maître d'Athenes, brûla leurs vaisseaux, & abbatit les longues murailles qui joignoient la ville au port du Pirée.

*Alcibiade se retire
en Bithynie.*

*Il fait resolution de
se retirer à la Cour
d'Artaxerxe.*

*Difference de la
retraite d'Alcibiade
à la Cour du
grand Roi , & de
celle de Themistocle.*

Alcibiade allarmé de ces grands succès des Lacédémoniens, & craignant de tomber en leur puissance, parce qu'ils étoient maîtres de la terre & de la mer, partit pour Bithynie, menant & transportant avec lui des richesses immenses, quoi qu'il en laissât dans ses forteresses beaucoup plus qu'il n'en transportoit. A son arrivée en Bithynie, les Thraces lui enleverent la meilleure partie de ses richesses, ce qui lui fit prendre la resolution de se retirer à la Cour d'Artaxerxe, dans l'esperance que dès que ce Roi le connoîtroit, il ne le trouveroit pas moins utile à son service, qu'il avoit trouvé Themistocle. Outre qu'il avoit un prétexte plus juste & plus legitime de se jeter entre ses bras, car il n'alloit pas, comme Themistocle, solliciter le Roi, & implorer sa protection contre

Peu de tems après.] L'année suivante, c'est-à dire, la dernière année de l'Olymp. LXXXIII. qui fut la dernière de la guerre du Peloponèse.

Dans l'esperance que dès que ce Roi le connoîtroit, il ne le trouveroit pas moins utile à son service qu'il avoit trouvé Themistocle.)

Plutarque suit toujours l'opinion de Thucydide, qui écrit que Themistocle arriva à la Cour du grand Roi, lorsque Xerxes venoit de mourir, & que son fils Artaxerxe venoit de monter sur le Trône, ce fut auprès d'Artaxerxe que se refugierent Themistocle & Alcibiade.

ses Citoyens, mais au contraire lui demander son secours contre les ennemis de sa patrie. Ne doutant donc point que Pharnabaze ne le fît conduire sûrement à la porte du grand Roi, il alla le trouver en Phrygie, où il lui fit la cour pendant quelque tems, & reçut de lui toutes sortes d'honneurs & de marques d'estime.

*Il va trouver
Pharnabaze en
Phrygie, pour être
conduit à la porte
du grand Roi.*

Les Atheniens étoient dans la dernière désolation de voir leur puissance entièrement abbatuë; mais après, qu'avec l'Empire de la Grece ils eurent perdu encore la liberté, Lyfandre les ayant mis sous la domination de trente Tyrans, les sages reflexions, qu'ils n'avoient pas faites pendant qu'elles pouvoient encore les sauver, leur vinrent dans l'esprit lors qu'elles leur étoient entièrement inutiles, car ils ne cessioient de déplore, & de compter l'une après l'autre toutes les fausses démarches qu'ils avoient faites, & toutes les grandes fautes où ils étoient tombez.

*Abbattement des
Atheniens.*

Celle qui leur parut la plus grande sans comparaison, fut leur emportement contre Alcibiade, qu'ils avoient chassé sans qu'il eût aucun tort, car pour punir l'imprudence d'un Pilote, qui n'avoit perdu que quelques vaisseaux, ils en avoient commis eux-mêmes une bien plus grande, de se priver du plus sage & du plus grand de leurs Généraux.

*Leur repentir du
traitement qu'ils
ont fait à Alcibiade.*

Cependant au milieu de ces grandes ténèbres, ils ne laissoient pas de conserver quelque foible rayon d'esperance, qui leur laissoit entrevoir que leurs affaires n'étoient pas entièrement

*Ils conservent en-
core quelque lueur
d'esperance, & sur
quoi.*

*Les trente Tyrans
ont grand soin de
s'informer des dé-
marches d'Alcibia-
de.*

sans ressource pendant qu'Alcibiade vivoit. Car si dans son premier exil il n'avoit pas eu la patience de vivre en repos loin du bruit des armes, à plus forte raison, disoient-ils, s'il le peut, ne souffrira-t'il point présentement l'orgueil & l'insolence de Lacedémone, & les cruautés & les injustices des trente Tyrans. Et ce n'étoit pas sans quelque sorte de raison que le peuple se mettoit ces imaginations dans la tête, puisque même les trente Tyrans, crurent que pour leur sûreté, ils devoient s'informer avec grand soin des démarches d'Alcibiade, & avoir une très-grande attention sur tout ce qu'il faisoit, & sur toutes les mesures qu'il pouvoit prendre.

*La ruine de la De-
mocratie à Athenes,
assûroit à Lacedé-
mone l'Empire de
la Grece.*

Enfin Critias remontra à Lyfandre que la ruine de la Democratie à Athenes assûroit véritablement l'Empire de la Grece à Lacedémone, mais que cependant quelque accoutumez que les Atheniens pussent jamais être à l'Oligarchie, Alcibiade tant qu'il vivroit, ne les laisseroit point en repos, jusqu'à ce qu'ils eussent secoué le joug de cette dure servitude.

*Critias veut ren-
dre Alcibiade sus-
pect à Lyfandre.*

*Les Ephores en-
voyent à Lyfandre
ordre de se défaire
d'Alcibiade, &
Lyfandre envoie
cet ordre à Phar-
nabaze.*

Lyfandre ne se laissa point persuader à ce discours jusqu'à ce qu'il eût reçu une lettre des Ephores, qui lui ordonnoient de se défaire d'Alcibiade à quelque prix que ce fût, soit qu'ils redoutassent son activité & son grand courage qui le pouvoit aux plus hardies entreprises, soit qu'ils voulussent faire plaisir au Roi Agis. Il envoya donc cet ordre à Pharnabaze, & lui commanda de l'exé-

cuter. Pharnabaze donna cette commission à son frere Magée & à son oncle Susamithres.

Alcibiade étoit alors dans une bourgade de la Phrygie, où il vivoit avec sa concubine appelée Timandre. Une nuit il fit ce songe : il lui sembla que vêtu des habits de sa maîtresse, il étoit couché dans son sein, & que sa maîtresse lui peignoit & lui fardoit le visage comme à une femme; d'autres disent qu'il vit en songe, que Magée lui coupa la tête, & qu'on brûla son corps, mais tous conviennent qu'il fit ce songe peu de tems avant sa mort.

Vie infame d'Alcibiade dans un bourg de la Phrygie.

Songe d'Alcibiade

Ceux qu'on envoya pour le tuer, n'ayant pas le courage d'entrer où il étoit, se contenterent d'environner la maison & d'y mettre le feu. Alcibiade se sentant pris, ramasse tout ce qu'il peut de hardes, de tapisseries & de couvertures, & les pressant ensemble, il les jette au milieu du feu, & son manteau entortillé autour de son bras gauche, & l'épée à la main, il se lance au travers des flammes, & en sort sans aucun dommage, les hardes qu'il y avoit jettées n'étant pas encore

Ceux qu'on envoya pour le tuer n'eurent pas le courage d'entrer où il étoit, & se contenterent de mettre le feu à sa maison.

Prudence & courage d'Alcibiade pour se tirer de ce péril.

Les hardes qu'il y avoit jettées n'étant pas encore achevées de consumer.) Amiot & l'Interprete Latin se sont également trompez à ce passage. Celui-ci traduit inviolatus ante evasit quam deflagrarent vestes, & Amiot, & se jetta hors la maison, sans que le feu lui fit aucun mal, sinon qu'il lui brûla un peu ses habillemens. Ce n'est point du tout ce que Plutarque a dit, un sage Historien pouvoit-il

même relever cette circonstance des habits d'Alcibiade un peu brûlez? Il est bien question d'habits. Plutarque rend raison de ce qu'Alcibiade, passant tout au travers du feu, n'en fut point endommagé, c'est que toutes les hardes, c'est-à-dire, les tapisseries, les couvertures, qu'il y avoit jettées, n'avoient pas encore eu le tems de brûler.

Alcibiade tombe mort, accablé de fleches que les Barbares lui tirent en fuyant.

Funerailles que lui fit sa Concubine.

achevées de confumer. Sa vûë étonna & écarta les barbares, pas un n'osa l'attendre ni en venir aux mains avec lui, mais tous en fuyant & en reculant, l'accablèrent de dards & de fleches, il tomba mort sur la place, & les Barbares s'étant retirés, Timandre alla ramasser son corps, & l'ayant enveloppé & couvert des plus belles robes qu'elle eût, elle lui fit des funerailles aussi magnifiques que l'état de sa fortune présente le permettoit.

On prétend que Lais, cette célèbre Courtisane qu'on appelloit la Corinthienne, étoit fille de cette Timandre, mais qu'elle avoit été faite esclave dans Hyccara, petite ville maritime de la Sicile. Quelques Auteurs qui conviennent de tout ce que je viens de rapporter d'Alcibiade, nient seulement, que ni Pharnabaze, ni Lyfandre, ni les Ephores ayent été les auteurs de sa mort. Ils écrivent qu'Alcibiade avoit corrompu une jeune femme des plus nobles maisons du pays, qu'il l'avoit toujours avec lui, & que les freres de cette

Et l'ayant enveloppé & couvert des plus belles robes qu'elle eût.) Voici encore une autre faute d'Amiot qui a traduit, *Timandre alla prendre le corps, qu'elle enveloppa & ensevelit des meilleurs draps qu'elle eût.* Cette faute seroit assez legere s'il ne s'agissoit qued'un mot, & je ne l'aurois pas relevée; mais il s'agit ici du rapport que cette circonstance a manifestement au songe que Plutarque vient de rapporter, & dont c'est ici l'accomplissement; si Timan-

dre n'enveloppe que de draps le corps d'Alcibiade, le songe est nul. Mais elle l'enveloppe de ses propres robes, & voilà le songe accompli, car il songea que vêtu des habits de sa maîtresse, il étoit couché dans son sein.

Elle lui fit des funerailles aussi magnifiques que l'état de sa fortune &c.] Elle l'enterra dans le bourg appelé Melissa. Athenée écrit qu'en passant par là il avoit vû le tombeau d'Alcibiade, sur lequel l'Empereur Adrien fit met-

femme,

femme , ne pouvant supporter cet affront , mirent le feu la nuit à sa maison , & le tuerent après qu'il eut passé au travers des flammes , comme nous l'avons dit.

tre la Statue du mort d'un marbre de Paros , & ordonna qu'on y immolât un taureau toutes les années.



MA 1010

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
1010
CHICAGO, ILL.
1910



C O R I O L A N.



A maison des Marciens à Rome a produit beaucoup de grands Personnages de famille Patricienne, parmi lesquels on compte Ancus Marcius, petit-fils de Numa, qui regna après Tullus Hostilius. Publius Marcius, & Quintus Marcius, qui ont conduit à Rome la plus abondante & la plus belle de toutes les eaux, étoient de cette illustre Famille, comme

Les grands Personnages qu'a produit la maison des Marciens.

Ancus Marcius, petit-fils de Numa.) Par Pomponia, fille de Numa, qui fut mariée à Marcius, comme Plutarque le rapporte dans la vie de Numa.

*Loi qui ordonnoit
qu'un homme ne
pourroit être deux
fois Censeur.*

aussi Censorinus , que le peuple Romain élut
deux fois Censeur , & sur la requisition duquel
il fit ensuite cette Loi, *Que la charge de Censeur ne
pourroit plus être donnée deux fois à une même per-
sonne.*

*Marcus élevé par
sa mere.*

*Etat d'orphelin,
quoi qu'accompa-
gné de plusieurs
maux , n'est pas un
obstacle à la vertu.*

Caius Marcius , dont j'écris la vie , ayant
perdu son pere dans son bas âge , fut élevé sous
la conduite de sa mere , & fit voir par son exem-
ple que l'état d'orphelin est véritablement ac-
compagné de plusieurs maux ; mais que pour de-
venir grand homme , & pour s'élever au-dessus
des autres par sa vertu , il n'est nullement un ob-
stacle , & que c'est à tort que les ames basses l'ac-
cusent , comme si par le peu de soin qu'on a eu
d'eux , il étoit cause de leur lâcheté & de leur
basseffe.

*Education plus né-
cessaire à une natu-
re forte & vigou-
reuse qu'à une au-
tre , & pourquoi.*

Mais d'un autre côté aussi ce même Marcius
sert de preuve à l'importante vérité qu'ensei-
gnent ceux qui prétendent qu'une nature forte
& généreuse , si elle vient à manquer d'éduca-
tion , produit beaucoup de mauvaises choses avec
les bonnes , comme une terre vigoureuse & fer-

*Que l'état d'orphelin est vérita-
blement accompagné de plusieurs
maux.]* Plutarque a ici en vûë
un passage d'Homere du XXII.
liv. de l'Iliade, où Andromaque,
qui vient d'apprendre la mort
d'Hector , fait les tristes regrets,
& déplore sur-tout les malheurs
de son fils Astianax , qui se pré-
sente nt à elle , & dont elle fait un
détail. *Quand même il échappe-*

*roit à cette cruelle guerre , la vie
ne sera plus pour lui qu'un enchaî-
nement de peines & de chagrins ;
des Etrangers s'en pareront de son
bien , car le même jour qui fait un
enfant orphelin , lui ôte tous ses
amis , & le livre à tous les malheurs
ensemble ,*

*Ἡμεῖς δ' ὀρθαίμεν παναφ' ἡμῶν ὥσπερ
δὲ τίς ποτε.*

tile , qui n'est pas bien cultivée dans la saison. Car sa force , sa constance & sa fermeté à ne démordre jamais de ce qu'il avoit résolu , produisirent certainement cette ardeur , cette vigueur & cette impetuosité , qui lui firent exécuter de si grandes choses ; mais elles nourrirent aussi en lui , une colere implacable , & une opiniâtreté invincible , qui ne cédoit jamais , & le rendirent si difficile & si mal propre à vivre & à converser avec les hommes , que ceux même qui admiroient l'impassibilité avec laquelle il résistoit aux voluptez , aux travaux & aux richesses , & qui donnoient à ces vertus leur véritable nom , en les appelant Temperance , Justice & Force , ne pouvoient le souffrir dans le commerce de la vie , & l'évitoient comme un homme incommode , sauvage & impérieux ; tant il est vrai que le plus grand fruit , que les hommes puissent tirer de la douce familiarité des Muses , c'est de dompter , d'adoucir & de polir par les lettres & par l'éducation leur naturel dur & farouche , en permettant que la raison y produise la médiocrité , toujours si précieuse , & qu'elle en bannisse tout ce qui est outré & excessif.

Dans ces tems-là le courage qui éclatte dans les actions de la guerre , & qu'on appelle force

*Marcus difficile
& mal propre au
commerce des hom-
mes.*

*Le plus grand
fruit que l'on puisse
tirer du commerce
des Muses.*

*Car la vertu con-
siste dans ce milieu ,
que Plutarque ap-
pelle du nom de
Mediocrité.*

Dans ce tems-là le courage qui éclatte dans les actions de la guerre , & qu'on appelle force & valeur , étoit la partie de la vertu.) Plutarque parle ici comme certains Philosophes , qui divisoient la vertu & la partageoient en plusieurs parties dissimilaires , quoique selon le sentiment des Philosophes les plus sages elle ne soit point divisible , & que chacune de ses parties soit la vertu entière

*Vaillance désignée
par le nom de vertu.*

*Inclination de
Marcius pour la
guerre.*

*Armes artificielles
inutiles à ceux qui
n'ont pas eu soin des
armes naturelles.*

& valeur , étoit la partie de la vertu la plus généralement estimée à Rome , & ce qui le prouve , c'est qu'on donnoit à cette espece particuliere , le nom qui embrasse tout le genre , & qu'on appelloit la vaillance du nom de *Vertu*. Marcius qui avoit encore plus d'inclination & plus de penchant pour la guerre que tous les Romains de son tems , jugeant avec raison que les armes étrangères & artificielles ne sont pas d'un grand usage pour ceux qui n'ont pas eu soin d'exercer & de préparer celles qui leur sont propres & naturelles , puisqu'elles sont nées avec eux , il forma & dressa si bien son corps à toutes sortes d'exercices & de combats de Lice , qu'il couroit avec une extrême vitesse , luttoit avec une vigueur & une force qu'on ne pouvoit soutenir , & quand il en venoit aux prises dans les véritables combats , il étoit toujours invincible. Ses camarades qui dans les exercices publics lui disputoient le prix du courage , & de la vertu , ne manquoient jamais d'imputer leur défaite à sa force insurmontable , qui ne succomboit sous aucun travail.

Il fit la premiere campagne encore fort jeune,

*Premiere campagne
de Marcius.*

& parfaite. Cette matiere a été traitée au long dans les argumens que j'ai mis à la tête de deux Dialogues de Platon , du Laches & du Protagoras.

Et ce qui le prouve.] J'ai suivi ici la leçon d'un Manuscrit , où au lieu de *ἡ μαρτυρεῖται* , on lit *ὡς μαρτυρεῖται* , &c.

Qu'on appelloit la vaillance du nom de vertu.) Cela n'étoit pas particulier aux Romains , puisque parmi les Grecs *ἀρετή* qui signifie *vertu* , a aussi été pris pour vaillance.

Il fit sa premiere campagne encore fort jeune.] C'étoit la premiere année de l'Olymp. LXXI.

lorsque Tarquin le Superbe chassé du trône , re-
duit à l'extrémité après plusieurs batailles per-
duës, & jouant , pour ainsi dire , de son reste , re-
venoit à la tête de plusieurs peuples du Latium ,
& de toute l'Italie , qui faisoient un dernier effort
pour le rétablir dans Rome , moins dans le des-
sein de le servir , que dans la vûe de s'opposer
à l'accroissement des Romains , qui les remplissoit
de crainte & d'envie. Dans la bataille qui fut dis-
putée avec beaucoup d'opiniâtreté , & où la For-
tune changea souvent de parti , Marcius com-
battant avec une valeur étonnante sous les yeux
du Dictateur , vit un Romain porté par terre , il
courut à son secours , le couvrit de sa personne ,
arrêta l'ennemi qui alloit l'achever , & le tua
sur la place. Après la victoire , le Général le cou-
ronna des premiers d'une Couronne de chêne ;
car c'est la coutume des Romains d'honorer de
cette couronne celui qui a sauvé à la guerre un
Citoyen , soit qu'on ait voulu par là faire hon-

A. Posthumus.

*Marcius sauve la
vie à un Romain.*

*C'est la Couronne
qu'ils appelloient
Civique.*

L'an de Rome 258. 493. ans avant
N. S.

*Dans la bataille qui fut disputée
avec beaucoup d'opiniâtreté.] Il
parle de la bataille qui fut don-
née près du lac Regillus , Tite-
Live 2. & Denis d'Halicarn. vi.*

*Et où la Fortune changea sou-
vent de parti.) Denys d'Halicar-
nasse , qui a admirablement dé-
crit ce combat , dit ἐγλεοντο ὃ τιμὴν αἱ
καὶ ἀρχιπροσποιεῖσθαι αὐτῶς αἱ τῷ ἀγῶνι
ἐνέχουσι. La fortune de ce combat fut*

*très diverse , & changea souvent de
parti.*

*Soit qu'on ait voulu par là faire
honneur au chêne.) Plutarque s'a-
muse à rechercher ici les raisons
qui ont fait choisir le chêne pour
couronner ceux qui avoient sau-
vé la vie à un Citoyen , & il en
rapporte quatre. La troisième me
paroît la plus vrai semblable ,
& c'est celle que Pline semble
allouer. On pourroit dire aussi que
comme le chêne est l'arbre qui*

*Cet Oracle est rap-
porté par Herodote,
liv. I.*

Utilité du chêne.

neur au chêne, à cause des Arcadiens qui ont été appeliez *mangeurs de gland* par l'Oracle d'Apollon, soit parce que le chêne étant un arbre fort commun, les Généraux d'armée trouvent par tout de quoi récompenser la valeur; soit enfin qu'on ait trouvé qu'il n'y avoit pas de couronne plus convenable à celui qui avoit sauvé la vie à un Citoyen qu'une couronne de chêne qui est consacrée à Jupiter, Patron & conservateur des villes. D'ailleurs le chêne est le plus fertile de tous les arbres sauvages, & parmi les arbres francs, il n'y en a point de si fort & de si robuste. Les premiers hommes en tiroient leur pain & leur boisson, c'est-à-dire, le gland & le miel, & il leur fournissoit aussi pour viande la plûpart des bêtes & des oyseaux, en leur donnant le gey de chêne dont on fait la glû si utile pour la chasse. On dit que les deux Jumeaux Castor & Pollux se trouverent à cette bataille, & que d'abord après le combat, on les vit à Rome au milieu de la place sur leurs chevaux tout en sueur, annoncer cette victoire, dans le même endroit où ils ont encore aujourd-

vit le plus long-tems, on voulut marquer par le choix de cette Couronne, que la gloire d'avoir sauvé un Citoyen, étoit plus durable que celle qui venoit de toute autre action. Cette Couronne procuroit de grands privileges; celui qui en étoit honoré avoit droit de la porter toujours; Quand il entroit aux jeux publics, le Senat

se levoit pour lui faire honneur; Il avoit sa place près des Senateurs, & son pere & son ayeul paternel jouïssient de toutes sortes d'immunités comme lui-même. Voilà une politique bien sage & bien utile à l'Etat.

On dit que les deux jumeaux Castor & Pollux se trouverent à cette bataille.) Denys d'Halicar-
d'hui

d'hui un Temple près de la fontaine. C'est pour-
quoi ce jour si glorieux par ce grand succès , &
qui est le quinze de Juillet , qu'ils appellent les
Ides , fut consacré à ces deux freres.

*Cette fontaine étoit
près du Temple de
Vesta , & elle leur
étoit consacrée.*

Il semble que la réputation & les honneurs,
dont les jeunes gens médiocrement ambitieux
se voyent trop-tôt en possession , & avant qu'ils
soient parvenus à un âge mûr & raisonnable ,
éteignent leur soif & remplissent leur avidité
trop facile à assouvir. Il n'en est pas de même
des ames fortes & élevées , les honneurs qu'elles
possèdent ne font qu'aiguïser & exciter davan-
tage leur faim ; & ranimées par la réputation
dont elles jouïssent , elles sont poussées comme
par un vent impetueux vers tout ce qui est
grand & beau ; car ne se regardant pas comme

*Différence des
effets que les hon-
neurs avancez &
précoces produisent
dans les ames éle-
vées , & dans celles
qui n'ont qu'une
médiocre ambition.*

nasse - débite cette Fable avec
beaucoup de simplicité , & il é-
toit aussi persuadé de ce miracle ,
que s'il l'avoit vû de ses propres
yeux. Tite-Live , quoique d'ail-
leurs assez crédule , n'en a pas dit
un mot ; il s'est contenté d'écrire
que dans le combat le Dictateur
Posthumius voïa un Temple à
Castor & à Pollux.

*Qui avoit sauvé la vie à un Ci-
toyen.*) Il est visible qu'il y a au
texte une faute de Copiste , au
lieu de *πολλῶν* , il faut corriger
πάλιν, comme dans un Manusc.

*Et qui est le quinze de Juillet ,
qu'ils appellent les Ides.*] Ce quin-
ze de Juillet tomboit alors par
le désordre du Calendrier au 24.

de notre mois d'Octobre.

*Dont les jeunes gens médiocre-
ment ambitieux , se voyent trop-tôt
en possession.*) Ces effets différens
que les honneurs avancez & pré-
coces produisent dans les ames
basses , qui n'ont qu'une médio-
cre ambition , & dans les ames
élevées qui aspirent à une vérita-
ble gloire , sont parfaitement bien
remarquez. Tous les siècles en
fournissent des exemples. Ils étei-
gnent l'ambition dans les unes , &
l'enflamment dans les autres. Il
n'en est pas de même des char-
ges , des dignitez , des récompen-
ses lucratives , les premières &
les plus promptes irritent la soif
des premières qui voudroient les

Les grands hommes veulent toujours se surpasser eux-mêmes par des exploits plus grands que les premiers.

Se proposer soi-même pour rival à soi-même.

Marcus avoit remporté des Couronnes à toutes les batailles des Romains.

ayant déjà reçu la récompense , mais comme donnant seulement des gages de ce qu'on doit attendre d'eux , ils ont honte d'abandonner & de trahir leur propre gloire , & de ne pas la surpasser par des exploits encore plus grands & plus glorieux.

Marcus animé de ces sentimens , se proposa lui-même à lui-même pour rival , & tâchant de se rendre toujours par des nouveaux exploits comme un nouvel homme , il ajouta sans relâche grandes actions à grandes actions , entassa dépouilles sur dépouilles , & fit naître entre les premiers & les derniers Généraux , sous lesquels il servit , une espèce de jalousie & d'émulation à qui l'honoreroit davantage , & à qui rendroit de plus grands témoignages de sa valeur ; car les Romains ayant eu dans ces tems-là plusieurs guerres à soutenir , & ayant donné un nombre infini de batailles , il n'y en eut pas une où Marcus ne remportât des couronnes & des prix d'honneur. Les autres se proposoient la gloire pour fin de leur vertu , & pour lui il se proposoit pour fin de sa gloire

accumuler sans les devoir à leurs services , au lieu que les autres , contentes de les mériter , n'en font pas grand compte.

Ils ont honte d'abandonner & de trahir leur propre gloire.) Que le portrait que Plutarque fait ici d'un grand Homme noblement ambitieux & amoureux de la véritable gloire est beau !

Et lui il se proposoit pour fin de sa gloire la satisfaction de sa mere.) Les plus grands Personnages ont mérité les éloges de la postérité par l'amour qu'ils ont eu pour leur pere & pour leur mere. Aujourd'hui il semble que ces sentimens si justes & si naturels soient effacés du cœur des hommes les plus recommandables d'ailleurs

la satisfaction de sa mere qu'il aimoit fort tendrement. Car qu'elle entendît les louanges qu'on lui donnoit, qu'elle vît & touchât les couronnes qu'il avoit gagnées, & qu'elle l'embrassât en versant des larmes de joye, c'étoit en cela qu'il faisoit consister le comble de sa gloire, & sa souveraine félicité. On dit qu'Epaminondas fit paroître la même passion ; car il compta pour le plus grand de ses bonheurs, celui d'avoir eu son pere & sa mere pour témoins de la victoire qu'il avoit remportée à la journée de Leuctres ; mais pour lui il eut la joye de les voir survivre l'un & l'autre à ce grand exploit, & se réjouir & le féliciter de sa gloire ; au lieu que Marcius orphelin, se croyant obligé de payer comme par surcroît à sa mere tous les plaisirs qu'il devoit à son pere s'il eût vécu, n'étoit jamais content, quelques honneurs qu'il rendît à Volumnia, & quelques plaisirs qu'il lui fît. Elle le pria & le pressa de se marier, il se maria, & même après avoir eu des enfans de son mariage, il demeura toujours avec elle dans la même maison.

Comme il avoit déjà acquis beaucoup de réputation & d'autorité dans la ville par sa vertu, le Senat qui avoit pris la protection des Nobles, étoit en guerre & en dissention avec le peuple, qui se trouvoit fort maltraité par les usuriers ; car ceux qui avoient peu de bien, le voyoient

Jusqu'à quel point Marcius aimoit sa mere.

Amour qu'Epaminondas eut pour son pere & pour sa mere.

Où il défit les Lacedémoniens, & tua leur Roi Cleombrotus.

Beau sentiment de Marcius.

Cruauté des usuriers.

par leurs bonnes qualitez. On en méritoit à toutes leurs autres vertus, mais ils sont rares.

*Valerius Publicola ,
la dernière année
de l'Olympiade
LXXI.*

*Sédition dans Ro-
me , à cause des
usuriers.*

faïfir & vendre à l'ancan , & ceux qui n'avoient rien , étoient emmenez eux-mêmes prisonniers , quoiqu'ils montraſſent les cicatrices des bleſſures qu'ils avoient reçues en combattant vaillamment pour la Patrie dans toutes les guerres où ils s'étoient trouvez , & en dernier lieu dans celle qu'on avoit eüe contre les Sabins , à laquelle ils s'étoient engagez ſous la promeſſe que les riches leur avoient faite de les traiter avec plus de douceur , & ſous l'autorité même du Senat qui avoit voulu que le Dictateur Manius Valerius fût le garant de cette promeſſe ; mais voyant qu'après avoir bien payé de leur perſonne à cette bataille & avoir vaincu les ennemis , ils n'en étoient pas plus ſoulagez , que les uſuriers les traitoient avec plus de rigueur , & le Senat faiſant ſemblant de ne ſe pas ſouvenir de ſes promeſſes , les laiſſoit traîner en priſon par leurs créanciers qui les retenoient pour gages de leurs dettes , alors ils remplirent la ville de trouble & de ſédition.

Les ennemis avertis de ce déſordre , ſe jetterent ſur les terres de Rome , & y porterent le fer & le feu. Les Conſuls eurent beau faire appeller à ſon de trompe ceux qui étoient en âge de porter les armes , afin qu'ils vinſſent ſ'enroller , perſonne n'obéït à cette ſemonce. Là les Magiſtrats furent encore partagez ; les uns étoient d'avis qu'il falloit ceder en quelque façon aux pauvres , & relâcher un peu de la rigueur du droit ; les autres ſouſtenoient tout le contraire , &

du nombre de ces derniers étoit Marcius , non qu'il estimât que l'argent fût ce qu'il y avoit de plus considérable dans cette affaire , mais c'est qu'il regardoit cette audace & cette insolence du peuple , comme le commencement de sa débilité , & comme un essai qu'il faisoit de ses forces pour renverser enfin les loix ; c'est pourquoi il leur disoit que *s'ils étoient sages , ils arrêteroient au plutôt cette fureur effrénée , & étoufferoient de bonne heure une étincelle qui alloit causer un furieux embrasement.*

*Raisons qui portoi-
ent Marcius à
s'opposer au relâ-
chement qu'on pro-
posoit en faveur des
pauvres.*

Le Senat s'assembla plusieurs fois en très-peu de tems sans pouvoir rien conclure ; les pauvres s'atroupent tout d'un coup, s'exhortent les uns les autres, quittent la ville, & se retirent sur le mont sacré, qui est sur le bord de la riviere d'Anio, sans faire aucune autre sédition ou violence, que d'aller criant par toutes les ruës, *qu'il y avoit déjà long-tems que les riches les avoient chassés de leurs maisons ; que par toute l'Italie ils trouveroient l'air, l'eau & la sépulture , & qu'ils n'en avoient pas davantage à Rome , à moins qu'on ne leur comptât pour un avantage les blessures qu'ils recevoient , & la mort à laquelle ils s'exposoient en combattant tous les jours pour les riches.*

*Le peuple se retire
sur le Mont sacré.*

Plaintes du peuple.

Le Senat craignant les suites de cette émotion, leur députa dix vieux Senateurs, les plus doux & les plus populaires. Celui qui porta la parole, fut

*Le Senat députa
dix Sénateurs au
peuple.*

*Celui qui porta la parole fut
Menenius Agrippa.] Menenius
ne porta pas la parole, il ne par-*

*la qu'après que deux des Dépu-
tez, M. Valerius & T. Largius
eurent parlé, & que les Chefs de*

*Apologue célèbre
dont Menenius se
servit pour appaiser
la sédition.*

Utilité du Senat.

Menenius Agrippa, qui après avoir bien conjuré le peuple, & lui avoir parlé avec beaucoup de liberté pour le senat, finit son discours par cette image celebre, dont il fit une espece d'Apologue, car il dit, qu'un jour tous les membres du corps humain se mutinerent contre le ventre, se plaignant de ce que seul assis au milieu d'eux, il demouroit là oisif, sans rien contribuer de sa part au service, pendant qu'ils avoient toute la fatigue & toute la peine de fournir à ses appetits. Mais le ventre ne fit que rire de leur sottise, de ne pas sçavoir qu'il reçoit seul toute la nourriture, & qu'après l'avoir bien préparé, il la renvoye & la distribue aux autres parties, qui mourroient de faim sans lui. Et pour leur en faire l'explication, Menenius ajoûta : Romains, il en est de même du Senat par rapport à vous, c'est lui qui prépare, qui digere toutes les délibérations & toutes les affaires qui regardent l'économie publique, & qui entretient tout le corps de l'Etat, en vous envoyant & vous distribuant ce qui vous est utile & nécessaire.

*Tribuns du peuple
créés.*

Ce discours les ramena après qu'ils eurent demandé & obtenu du Senat qu'on éliroit de leur corps cinq hommes qui auroient pouvoir & autorité de protéger & de défendre les oppressez, & qu'on appelleroit *Tribuns du peuple*. Les premiers qu'on élut, furent les Chefs mêmes de la revol.

la sédition, Brutus & Sicinius, leur eurent répondu. Mais comme ce fut le discours de Menenius qui fit tout l'effet & qui appaisa la

sedition, Plutarque lui en fait tout l'honneur, en disant, qu'il porta la parole.

te , Junius Brutus , & Sicinnius Bellutus. L'union étant rétablie dans la ville par ce moyen , le peuple s'offrit d'abord à reprendre les armes & à suivre les Consuls à la guerre , avec toutes les marques d'une franche & bonne volonté.

Marcus qui n'étoit pas content de ce que le peuple empiétoit ainsi sur les Nobles, & qui voïoit la plûpart des Patriciens dans les mêmes sentimens , ne laissa pas de les exhorter à témoigner autant de zèle & d'ardeur que le peuple pour la défense de la Patrie , & à faire voir qu'ils étoient moins au-dessus de lui par leurs richesses & par leur puissance , que par leur vertu.

En ce tems-là la ville la plus considérable , & comme la capitale des Volſques , avec lesquels

Junius Brutus.] C'étoit un homme très-turbulent & très-séditieux ; il avoit de l'esprit & s'exprimoit facilement. Son véritable nom étoit *Lucius Junius* , & comme celui qui avoit chassé les Tarquins s'appelloit *L. Junius Brutus* , ce mutin , pour rendre son nom entièrement conforme à celui de ce Libérateur de la Patrie, ajouta *Brutus* à son ancien nom , ce qui lui attira d'abord beaucoup de plaisanteries & de brocards.

Ne laissa pas de les exhorter à témoigner autant de zèle & d'ardeur.] Cette circonstance ne s'accorde pas trop bien avec la grande jeunesse de Coriolan ; car il n'y avoit alors que trois ans qu'il

avoit fait sa première campagne. Quelle apparence donc qu'un homme de cet âge exhortât les Patriciens ? Ni Denis d'Halicarnasse , ni Tite-Live ne font aucune mention de lui dans tout le tems de la sédition du peuple ; & quand il est question du siège de Corioles , Tite-Live dit , *erat tunc in Castris inter primores juvenum C. Marcius adolescens & consilio & manu promptus*. La seule chose qui puisse autoriser Plutarque , c'est que Coriolan pouvoit être parmi les jeunes gens qui s'étoient d'abord opposés au Senat , & qui changerent ensuite d'avis , comme Denis d'Halicarnasse le rapporte liv. vi.

Le Consul Cominius assiége Corioles capitale des Volsques.

Les assiégés, d'un côté par une sortie, & l'armée des Volsques de l'autre.

L'homme de guerre que demandoit le vieux Caton.

Marcus met les ennemis en fuite.

on avoit la guerre, c'étoit Corioles. Le consul Cominius ayant assiégé cette place, toute la nation des Volsques allarmée, s'assemble & se met en marche pour la secourir & pour combattre les Romains sous ses murailles, en les attaquant & en les enveloppant des deux côtez. Le Consul Cominius partage ses troupes, avec la moitié il va s'opposer au secours, & laisse l'autre moitié dans le camp continuer le siege, sous le Lieutenant Titus Lartius, un des meilleurs & des plus braves Officiers qui fussent dans l'armée. Ceux de Corioles, méprisant le petit nombre qui étoit resté contre eux, font une sortie, & fondant de tous côtez avec fureur sur les Romains, les renversent d'abord, & les poussent jusques dans leurs retranchemens. Là Marcius accourt avec une petite troupe, tuë tous ceux qui osent lui faire tête, arrête les autres, & rappelle les Romains à haute voix. Car il étoit tel que le vieux Caton demandoit un homme de guerre, non seulement dangereux pour les coups de main, mais d'un regard si affreux, & d'un ton de voix si épouvantable que les ennemis ne pouvoient les soutenir. La plupart des Romains s'étant ralliez autour de lui, les ennemis effrayez, prennent la fuite; Marcius qui n'étoit pas encore satisfait de cet avantage, les poursuit & les mene battant jusqu'à leurs portes. Là, voyant qu'une grêle de traits qu'on tiroit de dessus les murailles empêchoit les Romains de pousser leur pointe, & qu'il n'y en avoit pas

pas un qui osât seulement concevoir la pensée d'entrer pêle-mêle avec les fuyards dans une ville pleine d'ennemis, il les arrête, les exhorte & les encourage par son exemple, leur criant, *que la Fortune ouvroit bien plus la porte à ceux qui poursuivoient, qu'à ceux qui étoient poursuivis*. Malgré ces exhortations, peu de gens s'empresrent à le suivre; mais lui se lançant au travers des ennemis & s'ouvrant un chemin, il entre parmi la foule, sans que personne ose s'opposer à ses efforts, ni tourner seulement la tête.

Quand il fut dans la ville, voyant qu'il n'y avoit que fort peu de ses gens qui fussent entrez avec lui pour le seconder, & qu'ils étoient mêlez & confondus avec les ennemis, là ramassant toutes ses forces, il fit des exploits incroyables avec une ardeur, une agilité & une grandeur de courage, qu'on ne sçauroit assez louer, renversa tout ce qu'il trouva sur son passage, poussa les uns jusqu'aux extrémités de la ville, força les autres à mettre bas les armes, & donna par là le tems à Lartius d'entrer avec tous les Romains.

La ville prise de cette manière, la plupart des troupes courent au pillage. Marcius irrité, va par tout criant, *que c'étoit une chose bien honteuse & bien indigne que pendant que le Consul avec les Romains qui l'avoient suivi, étoit peut-être encore engagé au combat, ils ne songeassent qu'à amasser du butin; ou plutôt, que sous prétexte d'amasser du butin, ils ne cherchassent qu'à se mettre à couvert du danger, saisis*

Mot de Marcius:

Marcius entre pêle-mêle dans la ville avec les fuyards, quoique peu accompagné.

Grands exploits de Marcius dans Corioles.

Discours de Marcius pour arrêter ses soldats qui couroient au pillage.

de frayeur entre les bras de la victoire même.

Il marche au secours de l'autre armée.

Peu de soldats écouterent ses remontrances, c'est pourquoi menant ceux qui s'offrirent volontairement à lui, il prit la route que l'autre armée avoit tenue, tantôt pressant ses gens de hâter leur marche, tantôt les conjurant de ne pas laisser rallentir leur ardeur, & tantôt levant les mains au Ciel, & priant les Dieux qu'il ne trouvât pas le combat fini, & qu'il pût arriver assez à tems pour partager avec ses Citoyens le péril de cette journée.

Testament des Romains à la guerre.

Marcus arriva comme les deux armées étoient prêtes à se choquer.

C'étoit la coutume des Romains, quand ils étoient rangez en bataille tout prêts à prendre leurs boucliers & à ceindre leurs robes, de faire leur testament sans rien écrire, en nommant seulement leur heritier devant trois ou quatre témoins. Marcus en arrivant, trouva les soldats de Cominius dans cette occupation, les deux armées étant en présence. D'abord sa vûe étonna & effraya les premiers qui l'apperçurent, tant à cause du sang & de la poussière dont il étoit couvert, que du petit nombre qui l'avoit suivi; mais après qu'il se fut approché du Consul, & qu'en lui tendant la main avec toutes les marques d'une véritable joye, il lui eut appris qu'il étoit maître de Corioles, & que Cominius le recevant à bras ouverts, l'eut embrassé, alors tous

C'est pourquoi menant ceux qui s'offrirent volontairement.] Tite-Live ne fait aucune mention de cette seconde action de Coriolan, qui est encore plus glorieuse que la première, & j'en suis surpris; mais Denys d'Halicarnasse la conte tout du long.

ceux qui entendirent cette bonne nouvelle, & ceux qui en jugerent par les signes, sentant redoubler leur courage, crièrent qu'on les menât au combat; mais avant le signal, Marcius demanda à Cominius quel étoit l'ordre de bataille des ennemis, & où ils avoient rangé leurs meilleures troupes. Cominius lui répondit qu'il croyoit que leur corps de bataille étoit composé des bandes Antiates, qui étoient les troupes les plus braves & les plus aguerries de toute leur armée, *faites moi donc la grace*, reprit Marcius, *de m'opposer à ces troupes là*. Le Consul lui accorda sa demande, après avoir admiré & loué son courage & sa bonne volonté.

Demande que Marcius fait au Consul.

Comme on se fut ébranlé pour donner, Marcius devance sa troupe, & charge avec tant de furie le milieu de la bataille des Volsques, qu'il l'enfonce du premier choc, mais les troupes des deux côtes s'étant tournées contre lui, & l'ayant envelopé, il alloit être accablé sous le nombre, lorsque le Consul, qui s'aperçut du danger où il étoit, envoya ses meilleures cohortes pour le dégager; la mêlée fut cruelle & sanglante autour de Marcius. Dans un moment on vit la terre couverte de morts, jusqu'à ce qu'enfin ces cohortes pressent si vivement les ennemis, qu'elles les rompent & les mettent en fuite; en les poursuivant, elles conjuroient Marcius qui étoit couvert de blessures & accablé de lassitude, de se retirer au camp, mais il leur dit, *que ce n'étoit*

Il enfonce le corps de bataille des Volsques.

Le danger où il se trouve.

Le Consul envoie ses meilleures troupes à son secours.

Ce n'est point aux vainqueurs à être las.

point aux vainqueurs à être las, & se montra des plus ardens à la poursuite. Toute l'armée des Volques fut défaite, il y eut beaucoup de morts & grand nombre de prisonniers.

Le Consul fait l'éloge de Marcius.

Le lendemain Marcius s'étant rendu auprès du Consul, toutes les troupes assemblées, le Consul monta sur un Tribunal, & après avoir rendu aux Dieux les graces qui leur étoient dûes pour une si grande victoire, il s'adresse à Marcius, fait son éloge où il élève merveilleusement les grandes actions qu'il lui avoit vû faire dans le combat, & celles qu'il avoit apprises par le rapport de Lartius, & lui donnant ensuite les prémices de tout le butin, il lui ordonne de choisir sur tous les biens, sur les chevaux, & sur les prisonniers, & de prendre la dixme de tout avant que l'on fît le partage aux troupes, & par dessus, pour marquer qu'il avoit remporté le prix de la valeur, il lui donne pour lui le plus beau cheval de bataille magnifiquement harnaché.

Les dons qu'il lui fait.

Et autant d'argent qu'il en pourroit porter.

Toute l'armée applaudit à ces liberalitez; mais Marcius s'avancant dit, qu'il recevoit avec joye le cheval dont il l'honoroit, & que les louanges de son Général lui étoient extrêmement agréables, mais qu'il refusoit tous les autres présens, qu'il regardoit plutôt comme une paye, que comme une marque d'honneur, & qu'il étoit content de partager également avec toute l'armée. Je vous demande pourtant, ajouta-t'il, une grace par dessus les autres, & je vous conjure de ne pas me la refuser. J'ai parmi les Volques un ami, qui est aussi mon

Marcius ne veut recevoir qu'un cheval, & refuse tous les autres présens.

Générosité héroïque de Marcius pour un ami, & un hôte qu'il avoit parmi les prisonniers.

hôte, homme de bien & d'honneur ; il est du nombre des prisonniers , & au lieu qu'auparavant il étoit heureux & riche , il se trouve présentement dans une dure servitude entre les mains de ses ennemis. De tous les maux qui l'accablent , souffrez que je le soulage d'un seul , & que je l'empêche d'être vendu comme esclave.

Ces paroles de Marcius furent suivies des acclamations de toutes les troupes, & il y en eut bien plus qui admirèrent la force , qui le faisoit triompher des richesses , que la valeur avec laquelle il domptoit ses ennemis. Ceux même en qui les honneurs excessifs, qu'on lui rendoit, avoient excité quelque jalousie , avouerent qu'il étoit d'autant plus digne de ces grands présens, qu'il les refusoit avec plus de modestie , & préférèrent , sans comparaison , la vertu qui lui faisoit refuser de si grands biens , à celle qui l'en avoit rendu digne ; car de se bien servir des richesses , cela est beaucoup plus beau , que se bien servir des armes , & de ne pas les désirer, cela est encore infiniment plus beau & plus heroïque que de s'en bien servir.

Quand le bruit & les cris des troupes furent apaisés , Cominius prenant la parole , leur dit , Mes compagnons , vous ne sçauriez pas contraindre Marcius à recevoir ces présens , qu'il ne veut point , & qu'il s'opiniâtre à refuser. Donnons-lui donc la seule récompense , qu'il n'est pas en son pouvoir de rejeter , & bâtons-nous d'ordonner que désormais il sera appelé Coriolan , à moins que la grande & belle action qu'il vient

Vertu qui fait mépriser les richesses préférable à celle qui les fait mériter.

Beau sentiment de Plutarque.

Discours que le Consul Cominius fait à ses troupes.

Surnom de Coriolan donné à Marcius.

A moins que la grande & belle action qu'il vient de faire ne nous

*Ce sont les actions
qui donnent les
noms.*

*D'où étoient tirez
les surnoms que
donnoient les Ro-
mains & les Grecs.*

*Fondateurs de
Cyrene.*

*Surnoms étoient
souvent des bro-
cards.*

de faire, ne nous ait prévenus, & ne lui ait déjà donné ce nom. Depuis ce jour-là, il eut ce troisième nom de *Coriolan*, d'où il est manifeste que le nom propre étoit *Caïus*; que le second, c'est-à-dire, *Marcus*, étoit le nom de la maison, ou de la famille, & que le troisième étoit ordinairement une Epithete empruntée de quelque action, ou de la fortune, ou de la figure, ou de la vertu, tout de même que les Grecs donnoient des surnoms tirez des actions, comme *Soter*, *Sauveur*, & *Callinicius*, victorieux; de la figure, comme *Phyſcon*, *Ventru*, & *Grypus*, nez *Aquilin*, de la vertu, comme *Evergete*, bienfaiteur, & *Philadelphe*, aimant ses frères, & de la fortune, comme *Eudaimon*, heureux, surnom qu'on donna au second Prince de la famille des Battes. Il y a eu même des Rois qui ont porté des surnoms, qui n'étoient que des brocards, comme *Antigonus*, qui fut appelé *Dofon*, parce qu'il promettoit toujours & ne donnoit jamais, & *Ptolemée* qui fut appelé *Lamyre*, c'est-

ait prévenus, & ne lui ait déjà donné ce nom.) Car ce sont les actions qui donnent les noms, & non pas le consentement & la flatterie des peuples. Si elles les donnent, elles les ôtent aussi; & c'est par là que S. Jérôme a expliqué cet endroit de la Genèse, où Abraham achete d'Ephron un tombeau. Cet Ephron n'a pas plutôt reçu de ce Patriarche le prix de ce tombeau, qu'il n'est plus appelé Ephron, mais *Ephran*, Ce

changement se fait tout d'un coup pour marquer que ce n'est plus le même homme, & que sa vertu a souffert quelque tâche & quelque diminution.

Depuis ce jour-là il eut ce troisième nom de *Coriolan*. Plutarque continué pourtant toujours dans la suite de l'appeler *Marcus*; & c'est ce que j'ai pris la liberté de changer dans la traduction. J'ai mis presque toujours *Coriolan* au lieu de *Marcus*, car il m'a

à-dire, *bouffon*. Cette dernière sorte de surnoms moqueurs a été le plus en usage parmi les Romains, jusques-là qu'ils appellerent *Diademate*, c'est-à-dire, ceint d'un Diadème, un des Metellus, parce qu'ayant eu long-tems une playe au front, il avoit toujours paru en public la tête bandée. Ils en nommerent un autre de la même famille, *celer*, *prompt*, parce que fort peu de jours après la mort de son pere, il honora ses obseques d'un combat de Gladiateurs, de manière que tout le monde fut surpris de sa diligence & de la promptitude de cet appareil. Encore aujourd'hui ils donnent des surnoms empruntez de quelques accidens de la naissance, car ils appellent *Proclus* celui qui naît pendant que son pere est éloigné, & *Posthume*, celui qui vient au monde après la mort de son pere; & s'il naît deux Jumeaux, & que l'un soit vivant & l'autre mort, on appelle le premier *Vopisque*. Ils tirent aussi des surnoms des défauts du corps, & non seulement des défauts legers, mais des défauts les plus considérables; car ils n'appellent pas seulement un homme *Sylla*, *couperosé*, *boutonné*, & *Niger*, noir, mais aussi *Cæcus*, *aveugle* & *Claudius*, *boiteux*, accoutumant sagement les hommes à ne pas rougir de la perte de la vûë & de tous les autres malheurs qui arrivent au corps, & à ne pas les prendre pour des injures; mais plutôt à y répondre com-

Metellus Diademate, pourquoi ainsi nommé.

Surnoms tirez des accidens de la naissance.

Empruntez des défauts du corps.

Les noms tirez des malheurs qui arrivent au corps, ne doivent pas être pris pour des injures.

paru étrange qu'on vît au titre *Coriolan* ne fût pas nommé. la vie de *Coriolan*, & que Co-

me à leurs noms propres. Mais peut-être que cette recherche convient mieux à d'autres traitez,

*Les suborneurs du
peuple renouvellent
la sédition.*

La guerre finie, les Suborneurs du peuple rallumerent la sédition, sans avoir aucun nouveau sujet de plainte, mais ils prirent pour prétexte de s'élever contre les Patriciens, les maux qui n'étoient que la fuite de leurs premières dissensions & de leurs premiers désordres; car la plupart des terres avoient été abandonnées & laissées en friche, & les guerres avoient empêché que l'on ne fît venir du bled d'ailleurs; de sorte que la cherté étoit fort grande. Les chefs du peuple voyant donc qu'il n'y avoit point de bled dans les marchez, & que quand même il y en auroit, le peuple n'avoit point d'argent pour en acheter, ils commencerent à semer de faux bruits, & à répandre des calomnies contre les riches, comme s'ils leur avoient suscité la famine pour satisfaire leur ancienne inimitié.

Car la plupart des terres avoient été abandonnées & laissées en friche.) Denys d'Halicarnasse remarque que le peuple s'étoit retiré sur le Mont-sacré d'abord après l'équinoxe d'Automne, un peu avant le tems des semences. Les Laboureurs & les Fermiers suivirent, les uns le parti des riches, & les autres celui des pauvres, de sorte que la campagne demeura deserte; & quand tout fut apaisé, ce qui n'arriva que vers le solstice d'hiver, on ne put réparer le tems perdu; car

outre qu'on n'avoit pas fait provision de bled pour semer, les chevaux de labour étoient morts, & les esclaves en fuite.

Et les guerres avoient empêché qu'on ne fît venir du bled d'ailleurs.) On envoya chez les Volsques, à Cumes & en Sicile. Mais les Volsques reçurent mal les envoyez, Aristodeme retint le bled qu'on avoit acheté à Cumes, & ceux qui allerent en Sicile essuyèrent beaucoup de tempêtes, & ne purent amener de fort long tems des convois.

Sur

Sur ces entrefaites arriverent des Ambassadeurs du peuple de Velitres, qui donnoient entierement leur ville aux Romains, & qui les supplioient d'y envoyer une colonie, parce qu'une maladie contagieuse y avoit causé une si grande mortalité, & fait un si grand ravage, qu'il y restoit à peine la dixième partie de ses habitans. Les plus sages jugerent que cette pressante nécessité de Velitres étoit arrivée fort à propos pour Rome, qui, à cause de la grande disette, avoit un extrême besoin d'être soulagée & déchargée d'une partie de ses Citoyens; par ce moyen ils esperoient de dissiper la sédition, en purgeant la ville de tout ce qu'il y avoit de plus turbulent & de plus séditieux, comme d'autant de mauvaises humeurs qui causoient la maladie. Les Consuls ayant fait les rôles de ceux qui devoient composer la colonie, leur ordonnerent de partir, & enrôlerent les autres pour la guerre contre les Volsques, esperant, non seulement que par là ils leur ôteroient le loisir de continuer ces guerres civiles, mais encore que les pauvres & les riches, le peuple & les Patri-ciens, se trouvant tous ensemble sous les armes dans un même camp, & exposez aux mêmes périls, se reconcilieroient d'eux mêmes, & vivroient plus paisiblement qu'ils n'avoient fait.

Mais Sicinnius & Brutus qui excitoient le peuple par leurs harangues, s'opposèrent à l'un & à l'autre de ces desseins, en criant que les Consuls couvroient la plus inhumaine de toutes les cruau-

Arrivée des Ambassadeurs de Velitres, ville des Volsques qui donnoient leur ville aux Romains.

Les Consuls Geganius & Minucius, la seconde année de l'Olymp. 72.

Ils font les rôles de ceux qui doivent composer la colonie de Velitres.

Sicinnius & Brutus s'opposent aux desseins des Consuls.

*Ce qu'ils disent
pour leurs raisons.*

tez sous le doux nom de colonie , & précipitoient les pauvres dans le dernier de tous les malheurs , en les envoyant dans une ville infectée & toute pleine de corps morts qui n'étoient point enterrez , & en les exposant à la fureur d'un Démon étranger & barbare , & qu'ensuite , comme s'ils n'étoient pas contens de faire périr une partie des Citoyens par la faim , & d'en donner une autre partie en proie à la peste , ils excitoient encore volontairement une horrible guerre , afin qu'aucun fleau ne manquât à la ville , parce qu'elle s'étoit lassée de se voir asservie aux riches.

*Coriolan s'oppose à
ces Orateurs mu-
tins , & fait partir
la Colonie.*

Le peuple abreuvé de ces discours , ne répon-
doit point à l'ordre des Consuls qui faisoient l'en-
rollement , & étoit entierement dégoûté de la
nouvelle colonie. Le Senat ne sçachant que faire
dans cette conjoncture , Coriolan qui étoit déjà
fier de sa réputation , qui avoit l'esprit fort élevé ,
& qui se voyoit respecté & honoré des principaux
de Rome , parut pour s'opposer à ces Orateurs mu-
tins & seditieux.

On fit donc partir la Colonie , en établissant
de grosses peines contre ceux qui désobéiroient au

*Et en les exposant à la fureur
d'un Démon étranger & barbare.)*
C'est-à-dire , à la peste que les
Payens regardoient comme un
Dieu exterminateur. Dans le pre-
mier intermede de l'Oedipe de
Sophocle , le Chœur prie Minerve
d'éloigner ce Dieu extermina-
teur , qui sans bouclier & sans épée

*remplit Thebes de monceaux de
morts , & il l'appelle Mars , à cau-
se de ses ravages. Ici ces Tribuns
l'appellent un Démon Etranger ;
parce que la peste est très-op-
posée à la nature qu'elle détruit.*

*En établissant de grosses peines
contre ceux.]* Car par un décret
du Senat on choisit au sort ceux

fort qui les avoit nommez. Mais la levée des gens de guerre ne pouvant être faite en aucune manière , le peuple refusant de prêter serment, Coriolan assembla ses clients & quelques volontaires à qui il persuada de le suivre , & alla fourrager les terres d'Antium, où ayant trouvé quantité de bled , de bétail & d'esclaves , il ne se reserva rien pour lui , & ramena à Rome ses troupes chargées de butin , & qui suffisoient à peine à conduire leur proie. Les autres voyant revenir leurs camarades si riches , commencèrent à se repentir ; & pleins d'envie , ils regardoient Coriolan de mauvais œil & ne pouvoient souffrir sa gloire & sa puissance, dont l'augmentation leur paroissoit comme la diminution & l'entier anéantissement de la leur.

Moyen que Coriolan imagine pour porter les mutins à s'enroller pour la guerre.

Peu de tems après Coriolan demanda le Consulat ; la plûpart se laissoient déjà flechir à ses prières , & le peuple avoit quelque sorte de honte de refuser un homme qui étoit au dessus des autres par sa naissance & par sa vertu , & de le deshonoré si publiquement , sur tout après tous les grands services qu'ils en avoient reçus ;

Coriolan demanda le Consulat.

qui devoient composer la colonie , & on établit de grosses peines contre ceux qui refuseroient d'obéir.

Coriolan assembla ses clients & quelques volontaires.) Quelques Patriciens s'offrirent volontairement pour aller à cette guerre. Ces Patriciens furent suivis de

leurs clients, auxquels se joignirent quelques-uns du peuple , & Coriolan avec ses cliens & ses amis se mit à leur tête, Denys d'Hal. liv. VII.

Peu de tems après.] L'année suivante , qui étoit la troisième de l'Olymp. LXXII. 488. ans avant l'Ere Chrétienne.

*Candidats en robe
sans tunique. &
sans ceinture.*

*Ce ne fut que fort
tard que l'argent
fut compté à Rome
parmi les suffrages.*

*Quand les armes
sont esclaves des ri-
chesses, le Gouver-
nement Monarchi-
que se glisse dans
les Républiques.*

Car c'étoit la coutume que ceux qui briguoient les charges, allassent sur la place faire la cour aux Citoyens, & leur demander leur protection & leur faveur, en se présentant à eux en robe sans tunique; soit que cet habit fort humble, leur parût conforme à l'état de suppliant, ou que ceux qui avoient été blesez à la guerre, cherchassent à faire paroître les cicatrices de leurs blessures, comme les marques sensibles de leurs services & de leur valeur. Car ce n'étoit point par aucune crainte, ni par aucun soupçon qu'on eût que le peuple pourroit se laisser gagner & corrompre par argent, qu'on voulut que les Candidats parussent devant les Citoyens, & qu'ils fissent leurs sollicitations sans tunique & sans ceinture; ce ne fut que long-tems après & fort tard que ces ventes & ces achats s'introduisirent, & que l'argent fut compté parmi les suffrages dans les élections des Magistrats. De-là cette corruption se glissa dans tous les tribunaux & dans les armées, & précipita la ville dans le gouvernement Monarchique, en rendant les armes mêmes esclaves des richesses. Et ce n'est pas sans raison que quelqu'un a dit, *que le premier qui ruina la République, fut celui qui le premier donna des festins au peuple, & leur fit des distributions de deniers.* Mais ce mal n'éclatta pas tout d'un coup à Rome, & il ne s'y glissa que secretement & peu à peu. Car nous ne sçavons pas qui fut le premier qui y corrompit par argent le peuple ou les Juges; nous

ſçavons ſeulement qu'à Athènes celui qui donna l'exemple de cette corruption, & qui employa le premier l'argent pour gagner ſes Juges, ce fut Anytus fils d'Anthemion, accusé d'avoir livré le fort de Pyle aux ennemis ſur la fin de la guerre du Peloponeſe, & dans ce tems-là encore l'âge d'or avoit ſon thrône dans la place publique de Rome, où il regnoit dans toute ſa pureté.

Il en eſt parlé dans la vie d'Alcibiade.

L'âge d'or regnoit encore à Rome 263. ans après ſa fondation.

Coriolan donc montrant pluſieurs bleſſures, qu'il avoit reçues dans pluſieurs batailles où il s'étoit trouvé pendant dix-ſept ans qu'il avoit fait la guerre ſans diſcontinuer, & où il avoit toujours remporté la victoire, le peuple touché de reſpect pour une vertu ſi éclatante avoit honte de le refuſer, & ils s'étoient donné parole les uns aux autres, qu'ils l'éliroient Conſul. Le jour de l'élection venu, Coriolan avec un ſuperbe appareil ſe rendit à la place, conduit par tout le Senat, & environné de tous les Patriciens, qui n'avoient jamais fait paroître tant d'empreſſement & de zele. Cet éclat & cette grande faveur, changerent tout d'un coup l'eſprit du peu-

Ce qui porta le peuple à refuſer le Conſulat à Coriolan.

Pendant dix-ſept ans qu'il avoit fait la guerre ſans diſcontinuer.] Je ne ſçai pas quels Auteurs Plutarque ſuit ici ; mais ſelon Denys d'Halicarnaſſe, le plus exact de tous les Hiſtorienſur tout ce qui regarde les années, il n'y a que ſix ans entre la première campagne de Coriolan & la demande qu'il fait du Conſulat ſcar il comença à porter les armes l'an de

Rome 258. & il brigua cette charge l'an 263.

Cet éclat & cette grande faveur changerent tout d'un coup l'eſprit du peuple.] Exemple bien remarquable de l'effet que produit ſur l'eſprit du peuple le trop grand éclat, & une faveur trop marquée pour un homme qui veut s'élever, & qui s'eſt rendu même le plus conſidérable par ſes ſervices. L'Hiſ-

En abolissant la charge de Tribun du peuple.

On nomma M. Minucius & A. Sempronius.

Emportement de Coriolan pour ce refus.

Quel temperament contribue le plus aux vertus politiques.

Belle leçon que Plutarque donne aux hommes d'état.

L'opiniâtreté sur tout à fuir pour un homme d'état.

Patience, vertu la plus nécessaire dans le commerce des hommes.

ple , & le firent passer de la bienveillance à la haine & à l'envie. A ces deux passions se joignit encore la crainte que s'ils mettoient la souveraine puissance entre les mains d'un homme si porté pour la noblesse , & qui avoit tant de crédit & d'autorité parmi les Patriciens , il n'assujettît entièrement le peuple , & ne lui ôtât toute sa liberté ; poussez par ces considérations , ils refusèrent Coriolan.

Dès qu'on eut nommé d'autres Consuls , le Senat en fut fort indigné , se croyant plus outragé que Coriolan même. Et pour lui , il ne supporta nullement cet affront avec moderation , ni avec douceur , accoutumé qu'il étoit à s'abandonner à cette partie de l'ame où résident la colere & l'opiniâtreté , & qu'il regardoit comme la source de la magnanimité & du courage ; car il n'avoit point en lui cet heureux temperament de gravité , de douceur & de patience , qui fait la plus grande partie des vertus politiques , & qui est le fruit de l'éducation & de la raison , & il ignoroit qu'un homme qui veut se mêler du gouvernement , & converser avec les hommes , doit éviter sur toutes choses l'opiniâtreté , qui , comme dit Platon , est toujours la compagne de la solitude , & être particulièrement dévoué à la patience , quoiqu'elle paroisse si ridicule & si méprisable à ceux qui n'en jugent pas sainement.

toire fournit beaucoup d'exemples de cette vérité.

Coriolan étant donc homme sans déguisement, entier & inflexible, qui croyoit que tout surmonter, c'étoit absolument le partage de la fermeté & de la force, & qui ne voyoit pas que c'est le plus souvent celui de la foiblesse & de la mollesse, qui de la partie malade de l'ame font sortir la colere, comme une enflure, qu'elles ne sçauroient dissiper, se retira chez lui tout troublé & plein de ressentiment contre le peuple. Tout ce qu'il y avoit de jeunes Patriciens les plus fiers de leur noblesse & les plus hardis, qui l'avoient toujours parfaitement honoré, & qui s'étoient entièrement attachez à lui, redoublèrent par malheur en cette rencontre les témoignages de leur devouement & de leur affection, & enflammèrent encore plus sa colere par la part qu'ils prirent à son ressentiment & à sa douleur. Car c'étoit leur Capitaine & leur Maître, qui avec beaucoup de simplicité les dresseoit au métier de la guerre dans les armées, & qui en allumant entr'eux une ambition de vertu sans envie, leur enseignoit quelle étoit la gloire qu'ils devoient tirer de leurs belles actions.

Vouloir tout emporter, vient plus de foiblesse que de force. Belle reflexion de Plutarque.

Coriolan se retire chez lui tout furieux.

L'affection que les jeunes Patriciens lui témoignent, enflamment encore davantage son ressentiment.

Coriolan dresseoit les Patriciens au métier de la guerre, & leur enseignoit la véritable gloire.

Sur ces entrefaites, il arriva à Rome une grande quantité de bled, partie acheté en Italie & en Sicile & partie envoyé en don par Gelon, Tyran de Syracuse. La plûpart commencerent alors à concevoir de grandes esperances que la ville alloit être soulagée de sa disette & délivrée de ses dissensions. Et le Senat s'étant assemblé le jour

Il arrive à Rome une très-grande quantité de bled.

Esperance du peuple sur cela.

*Coriolan s'élève
contre les partisans
du peuple.*

*Discours très fort
qu'il fait contre le
peuple.*

même, le peuple environna le Palais, attendant l'effet des résolutions qui y feroient prises, & esperant que le bled qu'on avoit acheté, seroit vendu à un prix raisonnable, & que celui que Gelon avoit donné seroit distribué gratuitement, car il y eut des Sénateurs qui proposèrent cet avis; mais Coriolan s'éleva & s'emporta avec beaucoup de violence contre ces partisans de la populace, les appelant *séditieux & traîtres à la noblesse*, & leur reprochant qu'ils nourrissoient contre eux-mêmes les malheureuses semences d'audace & d'insolence qu'on avoit jetées parmi le peuple, & qu'on auroit dû étouffer dans leur naissance, en ne souffrant pas que le peuple se remparât & se munît d'une puissance aussi considérable que celle du Tribunat; que ce peuple étoit déjà très-rédoutable, en ce qu'il obtenoit tout ce qu'il vouloit, qu'on ne pouvoit le forcer à aucune chose malgré lui, qu'il n'obéissoit pas même aux Consuls, & que vivant dans l'anarchie, & dans une parfaite indépendance, il ne se soumettoit qu'à ses chefs, qu'il appelloit ses Magistrats. Ceux qui conseillent de faire des largesses & des distributions de bled, comme on l'a fait dans les Etats de la Grece où le peuple est le plus absolu, ne font que fomentier la désobéissance qui sera enfin suivie de l'entière ruine de la République. Car ces mutins ne diront pas qu'ils reçoivent ce bled comme la récompense des services qu'ils ont rendus à la guerre, où ils ont tant de fois refusé d'aller, ni comme le prix des attroupemens séditieux qu'ils ont faits sur le Mont Sacré, & par lesquels ils ont trahi & abandonné leur Patrie

patrie , ni comme le salaire des calomnies qu'ils ont reçues & approuvées contre le Senat ; mais prétendant que nous cedons à leur audace par timidité , & que nous leur donnons ce bled pour les flatter & pour les apaiser , ils ne mettront ni bornes à leur licence , ni fin à leurs séditions ; c'est pourquoi ce seroit une insigne folie , & si nous sommes sages , nous leur arracherons cette puissance Tribunicienne , qui est l'entiere destruction du Consulat & la division de la ville , qui n'est plus une comme elle étoit , mais déchirée & partagée en deux factions , qui nous empêcheront toujours de nous réunir , & entretiendront à jamais nos maux , nos troubles & notre discorde.

Par ces paroles & autres semblables il entraîna tous ces jeunes gens & presque tous les riches , & leur communiqua la même fureur dont il étoit animé , de maniere qu'ils crioient tous que Rome n'avoit que lui seul qui fût invincible & véritablement ennemi de la flatterie ; mais quelques-uns des plus âgez s'opposoient à lui , prévoyant bien ce qui arriveroit. En effet il n'en arriva rien de bon ; car les Tribuns qui étoient-là présens à cette délibération du Senat , voyant que l'avis de Coriolan prévaloit , fortirent & coururent vers le peuple avec de grands cris , lui ordonnant de se joindre à eux & de leur

Effet de ce discours de Coriolan.

Ils avoient été appellex par les Consuls , car ils n'avoient pas le droit d'y assister.

Par ces paroles & autres semblables.) Plutarque a oublié ce qu'il y avoit de plus fort & de plus terrible pour le peuple dans l'accusation de Coriolan , qui

conclud que pour dompter les mutins , il falloit leur vendre le bled aussi cher qu'il eût jamais été dans la plus grande famine.

Les Tribuns envoyent demander Coriolan pour le juger.

Ils n'entrèrent pas dans le Senat. Coriolan étoit sorti, & se tenoit devant la porte du Conseil.

Le peuple s'arrêta à la prière des Consuls.

Les Consuls assemblent le Senat. Leur sage délibération.

prêter main-forte. Le peuple s'étant donc attroupé avec beaucoup de tumulte & de bruit, fut informé de l'avis qu'avoit proposé Coriolan, & il s'en fallut peu, que transporté de colère, il ne forçât les portes & n'entrât dans le Senat; mais les Tribuns se contentant de rejeter toute la charge sur Coriolan, envoyèrent le demander, afin qu'il vînt se justifier & se défendre, & voyant qu'on avoit maltraité & repoussé avec violence leurs Licteurs, ils allèrent en personne accompagnés des Ediles pour l'emmener par force, & le saisirent au corps. Les Patriciens accourus à son secours, repoussèrent les Tribuns & frappèrent même les Ediles; la nuit vint mettre fin à ce désordre & les séparer.

Le lendemain dès le point du jour, les Consuls voyant que le peuple fort irrité couroit de toutes parts à la place, craignirent pour la ville, & ayant assemblé le Senat à la hâte, ils lui ordonnerent de délibérer, comment par de douces paroles & par de favorables Décrets ils pourroient appaiser le peuple; & représenterent que s'ils étoient sages, ce n'étoit pas la saison d'entrer en dispute sur les honneurs, ni de combattre pour les dignitez, & que c'étoit un tems très-dangereux & le moment d'une crise décisive, qui demandoit nécessairement une politique accommodante & pleine de douceur & d'humanité. Le plus grand nombre des Senateurs s'étant rendu à cet avis, les Consuls sortirent & par-

Les Consuls sortirent, & parlerent au peuple.) Le Consul Mi-

lerent au peuple dans les termes les plus flatteurs & les plus insinuans dont ils purent s'aviser , & calmerent sa fureur , en effaçant doucement de son esprit les calomnies dont il étoit prévenu contre le Senat , en mêlant sagement à leurs discours les avis & les remontrances , & en l'assurant qu'ils ne seroient point en différend sur le prix du bled.

Comme la plus grande partie du peuple étoit déjà adoucie , & qu'il paroissoit par son silence & par sa modération qu'elle cedioit & se rendoit aux promesses des Consuls , les Tribuns se leverent & dirent , que puisque le Senat se mettoit à la raison , le peuple imiteroit aussi leur modération dans tout ce qui seroit juste. Mais en même tems ils ordonnerent que Coriolan vînt répondre sur tous ces chefs ; *S'il n'étoit pas vrai que pour bouleverser tout le Gouvernement & pour ruiner le peuple , il avoit excité le Senat ; s'il n'avoit pas été rebelle à leur ordre , quand ils lui avoient commandé de venir se justifier ; & enfin si en maltraitant & frappant les Ediles en pleine assemblée il n'avoit pas allumé , autant qu'il étoit en son pouvoir , une guerre civile , & poussé les Citoyens à prendre les armes pour s'entretenir.* Le but de cette

Les peuple s'appaise, mais les Tribuns demandent que Coriolan vienne répondre à tous les chefs d'accusation.

nucius, comme le plus âgé, porta la parole. Denis d'Halicarnasse rapporte son discours, dont Plutarque n'a pris que la substance.

Les Tribuns se leverent & dirent.] Ce fut le Tribun C. Sicinius Bellutus, qui, pour empêcher l'accord, s'avisa de cette

ruse , & apostropha lui-même Coriolan.

Et poussé les Citoyens à prendre les armes.] Il y a dans le texte une faute, au lieu de *οπλατας* il faut corriger *πολίτας*, comme dans un Manuscrit.

*Le but des Tribuns
dans cette demande.*

demande étoit , ou de l'humilier , en le forçant à rabaisser sa fierté & à flatter le peuple , ou , s'il suivoit son naturel hautain & superbe , de rendre implacable la colère dont le peuple étoit animé contre lui ; & ils esperoient bien plus de réussir dans ce dernier dessein , jugeant parfaitement de ce naturel intraitable , que rien ne soumettoit.

Le peuple étoit très-disposé à l'absoudre, s'il eût parlé modestement , mais sa fierté le revolta.

Fierté de Coriolan.

Coriolan s'étant donc présenté comme pour se justifier , le peuple lui donna audience avec un silence profond ; mais au lieu de commencer par les paroles humbles & suppliantes qu'on attendoit , il parla d'abord , non seulement avec une liberté odieuse & en des termes plus séans dans la bouche d'un accusateur , que dans celle d'un accusé ; mais avec un ton de voix & un air de visage où il paroissoit une audace , qui approchoit extrêmement du mépris & de la sécurité. Le peuple irrité , témoigna qu'il supportoit fort impatiemment une si grande insolence , & Sicinnius le plus emporté des Tribuns , ayant parlé quelque tems à ses Collegues , s'avança au milieu de l'assemblée , & dit à haute voix , *que les Tribuns condam-*

*Coriolan condamné
à la mort par les
Tribuns.*

noient Coriolan à la mort. En même tems il ordonna aux Ediles de le mener au haut de la roche Tarpeienne pour le précipiter. Les Ediles voulurent approcher pour le prendre au corps ; la plus grande partie du peuple trouva cette action

*Les Ediles veulent
le prendre.*

En le forçant de rabaisser sa fierté , & à flatter le peuple.] Le texte est mutilé en cet endroit.

J'ai suivi la leçon d'un Manuscrit qui le rétablit , ἐπειτα τὸ πρῶτον καὶ δεξιμότητα δῖμου.

horrible & atroce , & tous les Patriciens transportez hors d'eux-mêmes & saisis de douleur , coururent à son aide avec de grands cris ; les uns repoussèrent à coup de main ceux qui vouloient le prendre , & le mettoient au milieu d'eux ; & les autres tendant les mains , prioient le peuple : mais les paroles & les prières étoient inutiles dans un si grand désordre & dans une si affreuse confusion jusqu'à ce que les amis & les parens des Tribuns , voyant qu'il étoit impossible d'emmener & de punir Coriolan sans verser le sang d'un grand nombre de Patriciens , leur persuadèrent de retrancher de leur sentence ce qu'il y avoit de plus étrange & de plus cruel , en ne l'enlevant point de force & en ne le faisant pas mourir sans qu'il eût été jugé dans les formes , & de laisser au peuple le pouvoir de lui faire son procès.

Les Patriciens accourent à son aide.

Ce fut L. Junius Brutus qui donna ce conseil à Sicinnius.

Sur cela Sicinnius un peu remis , demanda aux Patriciens : *A quoi pensez-vous , & que voulez-vous faire , d'enlever ainsi Coriolan au peuple qui veut le punir ?* Les Patriciens répondirent à leur tour aux Tribuns : *Mais à quoi pensez-vous vous-mêmes , & que prétendez-vous faire , de prononcer ainsi sans aucune forme de justice une sentence si cruelle & si injuste contre le plus vertueux des Romains ? Qu'à cela ne tienne ,* repliqua Sicinnius , *ne tirez pas de-là un prétexte de querelle & de sédition , le peuple vous accorde ce que vous demandez , qui est que cet homme soit jugé dans les formes , & toi , Coriolan , nous te citons à comparoître le troisième jour de marché , afin que si tu es innocent , tu te fasses absoudre*

On prend le parti de juger Coriolan dans les formes.

par le peuple qui te jugera. Cet expédient plut alors aux Patriciens , qui se retirèrent très-contens d'emmenner Coriolan.

Cependant dans le tems qui s'écoula jusqu'à ce troisiéme jour de marché qu'on tient à Rome tous les neuf jours , & que les Romains appellent par cette raison , *Nundines* , la guerre qui survint contre les Antiates , leur donna quelque espérance d'éloigner le jugement , car il y avoit de l'apparence qu'elle dureroit si long-tems , qu'enfin le peuple seroit plus traitable , sa colére étant ou ralentie ou calmée pendant cette longue expédition , qui leur auroit fait oublier leurs querelles particulieres. Mais les Antiates ayant fait leur paix plutôt qu'on n'avoit pensé , & les troupes étant de retour à Rome , les Patriciens qui recommencerent à craindre , firent plusieurs assemblées pour chercher les moyens de ne pas livrer Coriolan , & aussi de ne pas donner aux Tribuns un prétexte de soulever encore le peuple , & de renouveler la sédition. Là Appius Claudius qui étoit un des plus grands ennemis des Plebeiens , protesta que le Senat se détruiroit lui-même , & ruinoit entierement la République , s'il aban-

Il fait sur cela un fort beau discours dans Denis d'Halicarnasse, liv. 7.

La guerre qui survint contre les Antiates.] Tout d'un coup on apprit à Rome que les Antiates avoient pris les vaisseaux des Ambassadeurs de Gelon , qui s'en retournoient en Sicile , les avoient confisquez , & avoient mis les Ambassadeurs mêmes en prison.

Sur cela les Romains arment pour délivrer leurs amis & leurs alliez. Mais les Antiates voyant qu'on alloit à eux , demanderent pardon de cette injustice , mirent les Ambassadeurs en liberté , & leur rendirent tous leurs effets.

donnoit au peuple le pouvoir de juger les Nobles à la pluralité des voix.

Les plus anciens & les plus populaires des Sénateurs n'étoient pas de son sentiment, & soutenoient que le peuple ne feroit pas plutôt revêtu de ce privilège, que bien loin de se montrer fâcheux & sévère, il seroit très-doux & très-humain, car, disoient-ils, le peuple ne méprise pas le Sénat, au contraire, il s'en croit méprisé, & ce pouvoir de juger sera pour lui un honneur, qui effacera & guérira le soupçon de ce prétendu mépris; de manière que dès le moment qu'il se verra en état de donner ses suffrages, il renoncera à tout son ressentiment.

*C'est la substance
du discours que fit
Manius Valerius.*

Coriolan voyant donc que le Sénat ne sçavoit à quoi se résoudre, combattu d'un côté par la bienveillance qu'il lui portoit, & de l'autre par la crainte qu'il avoit du peuple, demanda aux Tribuns quel étoit le crime dont ils prétendoient l'accuser, & pour lequel ils le menaient devant le peuple? Les Tribuns lui ayant répondu, que c'étoit pour crime de Tyrannie, & qu'ils le convaincroient d'avoir voulu par toutes sortes de voyes se rendre maître des Romains, il se leva & dit, qu'il alloit tout de ce pas vers le peuple, &

*Il fait demander
cela par le Sénat.*

Demanda aux Tribuns quel étoit le crime dont ils prétendoient l'accuser.) Il croyoit que les Tribuns ne l'accuseroient que de ce qu'il avoit dit dans le Sénat, & il vouloit les fixer à cette accusation, qui déplairoit au Sénat. Les Tribuns, qui connurent son dessein, dirent qu'ils l'accuseroient d'a-

voir voulu se rendre le maître, & cela à deux fins; la première, pour s'arroger le droit d'intenter telle accusation qu'il leur plairoit, & la seconde, pour animer le Sénat même contre Coriolan.

Il se leva & dit, qu'il alloit tout de ce pas vers le peuple.) Car il connut d'abord l'absurdité de

C'est-à-dire, ne proposez pas d'autres chefs d'accusation, d'autres Charges.

A quelles conditions on accorde au peuple le pouvoir de juger Coriolan.

Ruse des Tribuns pour faire condamner Coriolan.

qu'il n'y avoit point de jugement qu'il refusât, ni de peine à laquelle il ne se soumit, si on pouvoit le convaincre; mais au moins, ajouta-t'il, ne prenez pas le change, & ne trompez pas le Senat. Les Tribuns le promirent, & le pouvoir de juger leur fut accordé à ces conditions.

Le peuple étant assemblé, la première chose que firent les Tribuns, ce fut d'extorquer par force qu'on donneroit les suffrages par Tribus & non pas par Centuries, & cela afin que les suffrages des pauvres & de la populace la plus séditeuse, & qui n'avoit aucun égard pour la justice & pour l'honnêteté, l'emportassent sur ceux des Nobles & des gens de guerre. Ensuite laissant là le crime de Tyrannie qu'ils ne pouvoient prouver, ils mirent en avant tout ce que Coriolan avoit dit dans le Senat, pour empêcher qu'on ne diminuât le prix du bled, & pour abolir les Tri-

cette accusation, qui étoit insoutenable, parce que, comme il le dit lui-même dans Denis d'Halicarnasse, il est inouï qu'un homme pour se faire tyran, conspire avec la noblesse contre le peuple. Il fait toujours le contraire, il conspire d'abord avec le peuple, pour ruiner la noblesse. D'ailleurs il avoit paru toute sa vie si éloigné de cette ambition, qu'il ne doutoit pas que sa justification ne fût très-facile.

Qu'on donneroit les suffrages par Tribus, & non pas par Centuries.] Car les Nobles & les riches

étoient les plus puissans dans les Centuries, ce qui auroit été favorable à Coriolan, qui de cent quatre-vingt-trois Centuries, étoit assuré d'en avoir au moins pour lui quatre-vingt-dix-huit, c'est-à-dire toute la première classe, composée de Chevaliers & des plus riches de la Bourgeoisie; au lieu que la populace étoit la plus forte dans les Tribus; ce qui assûroit aux Tribuns du peuple le succès de leur injustice. Sur cette manière de donner les suffrages, on peut voir Denis d'Halicarnasse Liv. VII.

buns

buns du peuple; & non contents de cela, ils lui imputerent un nouveau crime, de n'avoir pas remis au trésor public le butin qu'il avoit fait dans les terres des Antiates, mais de l'avoir partagé à ses soldats.

Cette dernière objection troubla Coriolan, qui ne s'y attendoit point, & qui pour se défendre ne pouvoit trouver sur le champ des raisons assez persuasives & assez touchantes. Et comme il se fut mis à loïer ceux qui l'avoient suivi à cette expédition, il fut interrompu avec grand bruit par ceux qui n'y avoient pas été, & qui étoient en plus grand nombre. Enfin les Tribus ayant don-

Ils lui imputerent un nouveau crime.] Ce fut Décius, qui, voyant les Tribus touchées du discours de Coriolan & prêtes à l'absoudre, lui imputa ce nouveau crime.

Mais de l'avoir partagé à ses soldats.) Ce n'étoit pas ce partage qui faisoit son crime, mais c'est qu'ils vouloient qu'on inferât de là, qu'il avoit voulu gagner la faveur de ses troupes pour assujettir sa Patrie, & s'en rendre le tyran; & c'est ce que Plutarque devoit ajouter après Denys d'Halicarnasse.

Ne pouvoit trouver sur le champ des raisons assez persuasives & assez touchantes.) Je m'en étonne, car il n'avoit qu'à dire la vérité; que les ennemis des Romains, profitant de leur dissention, faisoient des courses jusqu'aux portes de Rome; que le peuple ne voulant

pas prendre les armes pour les repousser, & les Patriciens n'étant pas assez forts tout seuls pour l'entreprendre, il avoit assemblé ses amis & quelques volontaires, avec lesquels il s'étoit exposé à ce péril; qu'il avoit garenti leurs terres, & ramené leurs troupes victorieuses & chargées de butin, & que si au lieu de remettre ce butin entre les mains des Trésoriers, il l'avoit distribué à ses troupes, ce n'étoit nullement pour se ménager leur faveur, mais seulement pourveiller la jalousie & l'émulation du peuple, & pour le porter à préférer à des dissensions domestiques, l'utilité qui se trouve toujours à servir son pays.

Ceux qui l'avoient suivi à cette expédition.) Au lieu de *σπαρταμένους*, il faut lire comme dans un manuscrit *σπαρταμένους*.

*Coriolan condamné
à un bannissement
perpetuel.*

né leurs suffrages , de vingt & une , il y en eut douze qui le condamnerent , & la peine fut un bannissement perpetuel.

*Car par là il avoit
entièrement abbatu
le parti des No-
bles.*

La sentence ayant été prononcée , le peuple en eut plus de joye , & en conçut plus de fierté & d'orgueil que de toutes les batailles qu'il avoit jamais gagnées , mais le Senat en fut si affligé & si confus , qu'il osoit à peine lever les yeux , très-fâché & très-repentant de n'avoir pas poussé les choses à la dernière extrémité , plutôt que de souffrir cette insolence du peuple , & que de lui laisser usurper un pouvoir si absolu. Alors les differens habits , & les autres marques extérieures de tristesse & de joye étoient peu nécessaires pour juger des différentes passions , dont les uns & les autres étoient animez , car il étoit aisé de voir que ceux qui se rejoüissoient étoient du parti de la populace , & que ceux qui s'affligeoient étoient du côté des Patriciens.

*Fermeté & insensibi-
lité de Coriolan.*

Il n'y eut que Coriolan que ce coup ne put ni humilier ni étonner , il demeura toujours également ferme & assuré dans sa contenance , dans sa démarche , & dans tout son air , & au milieu de ce grand nombre d'hommes qui étoient extrêmement touchez de son infortune , il fut le seul qui parut ne point compatir à leur dou-

De vingt & une , il y en eut douze qui le condamnerent.] Siginus a mal inferé de ce passage , qu'il n'y avoit en ce tems-là à Rome que vingt & une Tribu. Il y en avoit trente-cinq , mais les Tribuns , pour s'assurer le succès de leur entreprise , en avoient éloigné quatorze , & n'en avoient appelé au suffrage que vingt & une

leur. Cette insensibilité n'étoit point un effet de sa raison ou de sa douceur, elle venoit encore moins de la modération avec laquelle il supportoit cet accident, mais c'est qu'il étoit entièrement possédé par l'indignation & par la colere, & cet état, quoique le commun des hommes ne s'en apperçoive point, vient toujours d'un fonds de tristesse, car dès que la tristesse, subtilisée, & comme enflammée, s'est convertie en fureur, elle chasse l'abattement & la foiblesse. Voilà pourquoi tout homme en colere paroît vaillant, comme un febricitant paroît en feu, l'ame étant alors, pour ainsi dire, dans l'effervescence, dans le mouvement & dans la tension. Aussi les effets firent-ils bien voir que Coriolan, malgré cette apparente tranquillité, étoit dans cette passion violente; car s'en étant retourné chez lui, il embrassa sa mere & sa femme, qui déploroient leur malheur avec de grands cris, & avec des torrens de larmes, & après leur avoir dit adieu, & les avoir

D'où venoit cette insensibilité.

Il dit adieu à sa mere & à sa femme, & sort de Rome.

Et cet état, quoique le commun des hommes ne s'en apperçoive point.) Cette réflexion est très-véritable, & digne d'un grand Philosophe. Dans ces occasions le peuple prend toujours cette insensibilité, pour une marque de douceur & de modération, mais il se trompe, comme Plutarque le remarque fort bien; elle vient d'un fonds de tristesse qui remplissant l'ame, en chasse la foiblesse de l'abattement, & le fait

paroître tranquille dans le tems de sa plus grande fureur, & lorsqu'elle est toute occupée de son ressentiment.

Et après leur avoir dit adieu, & les avoir exhortées à supporter patiemment leur affliction.] Denys d'Halicarnasse ajoute, & après leur avoir recommandé ses deux petits enfans, dont l'aîné avoit dix ans, & l'autre étoit encore à la mamelle. Je m'étonne que Plutarque ait oublié cette cir-

exhortées à supporter patiemment leur affliction , il fortit incontinent , & s'en alla à une des portes de la ville accompagné de tous les Patriciens.

Il ne prit rien de tout ce qui lui étoit nécessaire pour son exil.

Coriolan ne respire que la vengeance.

Il prend le parti d'aller solliciter les Volsques de prendre les armes contre Rome.

Tite-Live & Denys d'Halicarnasse l'appellent Tullus Attius.

Là sans rien demander à aucun d'eux , & sans vouloir en rien recevoir , il les quitta , n'ayant avec lui que trois ou quatre de ses Cliens , & passa quelques jours à des terres qu'il avoit auprès de Rome , combattu de mille différentes pensées que la colere lui suggeroit , & qui ne tendoient à rien de bon ni d'utile , mais qui alloient toutes à se venger des Romains. Enfin il resolut de leur susciter quelque grande guerre avec leurs voisins , & il trouva à propos de tenter les Volsques les premiers , & de les solliciter à prendre les armes , sçachant qu'ils étoient puissants en troupes & en argent , & se doutant bien que les échecs qu'ils avoient reçus dans la dernière guerre , n'avoient pas tant diminué leurs forces , qu'excité leur jalousie , & augmenté leur animosité.

Il y avoit en ce tems-là dans la ville d'Antium un homme appelé Tullus Amphidius , qui par ses richesses , par son courage & par la Noblesse de sa maison , étoit comme le Roi des Volsques. Coriolan sçavoit fort bien que de

constance qui augmente la compassion.

N'avoient pas tant diminué leurs forces , qu'excité leur jalousie & augmenté leur animosité.] C'est une maxime de politique très-sûre , & dont l'expérience a souvent

confirmé la vérité. Les défaites des peuples puissans ne font d'ordinaire qu'augmenter leur jalousie & leur animosité , & pour les faire éclater , ils n'attendent qu'une occasion favorable.

tous les Romains, il étoit celui que Tullus haïssoit le plus, car s'étant souvent rencontrés dans les combats, ils s'étoient menacés, défiés & bravés avec beaucoup de fierté, comme cela arrive ordinairement à de jeunes guerriers jaloux d'honneur, & qui sont piqués d'une émulation de gloire, & à la haine publique, qui les animoit l'un contre l'autre, ils avoient ajouté une haine particulière qui les rendoit doublement ennemis. D'un autre côté il connoissoit aussi son courage hautain & invincible, & il n'ignoroit pas qu'il souhaitoit plus que tous les Volques une occasion de rendre aux Romains tous les maux qu'ils avoient faits à sa nation.

Cause de l'inimitié qui étoit entre Tullus & Coriolan.

Sur cela il hazarda une chose qui prouve bien la vérité de ce que dit un ancien Poète, *Il est difficile de résister à la colere, on achete même aux dépens de sa vie ce qu'elle veut*, car ayant pris des habits les plus capables de l'empêcher d'être reconnu, il entra, comme Ulysse dans la ville des ennemis. C'étoit sur le soir, il trouva beaucoup de gens dans les rues, & personne ne le reconnut; il alla tout droit à la maison de Tullus, entra sans être vu, & alla s'asseoir près du foyer,

Empire de la colere.

Comme Ulysse déguisé entra dans Troye. Hom. Odyss. liv. 4.

Comment Coriolan va se rendre suppliant de Tullus.

Il est difficile de résister à la colere, on achete même aux dépens de sa vie.] Je ne sçai de quel Poète sont ces vers. Il représente la colere, comme une maîtresse si peu accoutumée aux refus, que pour la contenter, il faut lui acheter même au dépens de sa vie,

tout ce qu'elle veut. Cette idée est belle.

Et alla s'asseoir près du foyer.] C'étoit l'asyle que choissoient toujours les Supplians, parce que le foyer étoit sacré. J'ai parlé ailleurs de cette coutume.

*Et plus encore le
lieu qu'il avoit
pris pour son asile ,
car il étoit sacré.*

dans un grand silence , & s'étant couvert la tête , il demeura là sans remuer & sans dire une seule parole ; les gens de la maison en furent fort étonnez , ils n'osèrent pourtant le faire lever , car & son habit & son silence lui donnoient une sorte de Majesté qui le rendoit respectable , mais ils allèrent annoncer cette surprenante aventure à Tullus qui soupoit.

*Beau discours de
Coriolan à Tullus.*

Tullus se leva d'abord de table , alla vers lui , & lui demanda qui il étoit , & en quoi il avoit besoin de son service. Alors Coriolan découvrit sa tête , & après avoir été quelque tems sans parler , il lui dit , *Si tu ne me reconnois pas encore , ou que tu ayes de la peine à en croire tes yeux , c'est une nécessité que je me décele moy-même ; je suis Marcins qui ai fait tant de mal aux Volsques. Le surnom de Coriolan que je porte , ne me permet pas de le nier ; la seule récompense qui me reste de mes travaux & des dangers auxquels j'ai exposé ma vie , c'est ce surnom , monument éternel de la haine que je vous ai portée , c'est le seul prix que l'on n'a pû m'enlever , tous les autres m'ont été ravis , d'un côté par l'envie & par l'insolence du peuple , & de l'autre par la mollesse & par la lâcheté des Nobles & des Magistrats. J'ai été banni & je suis venu m'humilier à ton foyer , & me rendre ton Suppliant , non pas pour être en sûreté , ni pour sauver ma vie , car serois-je venu chez toi si j'avois craint la mort ? Mais pour me venger des Romains ; & c'est déjà m'en venger que de te rendre maître de ma personne. Si tu as donc le courage d'at-*

taquer tes ennemis, sers-toi de mes calamitez présentes, & fais tourner à l'avantage commun des Volsques mes malheurs particuliers. Je combattrai encore plus heureusement pour vous, que je n'ai combattu contre vous, car ceux qui savent le secret de l'ennemi, sont plus en état de bien servir, que ceux qui l'ignorent. Que si tu n'oses penser à la guerre, il ne nous est expédient, ni à moi de vivre, ni à toi de sauver un homme, qui a toujours été ton ennemi & qui t'est présentement inutile.

Ceux qui savent le secret de l'ennemi peuvent mieux servir que ceux qui l'ignorent.

Tullus ravi d'entendre ce discours, & lui tendant la main, *Leve-toi*, lui dit-il, *Marcus*, & prends courage, tu nous fais un présent inestimable, en te donnant à nous, & tu dois t'attendre que les Volsques t'en témoigneront leur reconnoissance, & sur l'heure même il le fit mettre avec lui à table, lui fit la meilleure chere dont il pût s'aviser; & le lendemain, & les jours suivans, ils consulterent entre eux sur les moyens de faire la guerre.

Réponse de Tullus à Coriolan.

Cependant Rome étoit extrêmement troublée par l'animosité, que les Patriciens conservoient contre le peuple, & qui étoit beaucoup augmentée depuis la condamnation de Coriolan. De tous

Rome troublée par l'animosité des Patriciens contre le peuple.

Car ceux qui savent le secret de l'ennemi.] C'est-à-dire, ceux qui savent le fort & de foible, & c'est ainsi que l'explique Denys d'Halicarnasse. Par exemple, Coriolan savoit que Rome étoit alors divisée; qu'elle manquoit de Chefs expérimentez, & que l'occasion de l'attaquer étoit alors très-favorable. Il savoit tout ce

qu'il falloit faire, pour profiter de ses dissensions; enfin il savoit par quels moyens ils s'étoient aggrandis, les usurpations qu'ils avoient faites, & ce qu'on pouvoit leur redemander avec quelque sorte de prétexte; & c'est ce qui lui servit beaucoup dans la suite.

*Prodiges arrivés
dans cette conjon-
cture.*

*Titus Latinus,
son caractère.*

Songe de Latinus.

*Jupiter se plaint
que ses jeux avoient
été profanés par un
méchant Coryphée.
C'est celui qui
mène la danse.*

côtez les Dévins , les Prêtres & les particuliers mêmes annonçoient des prodiges très-dignes de considération. En voici un qu'on rapporte sur tous les autres ; il y avoit dans la ville un Citoyen, appelé Titus Latinus qui n'étoit pas des plus apparens , mais homme de bien , paisible , fort éloigné de la superstition , & encore plus exempt de toute sorte de vanité & de mensonge. Cet homme songea une nuit que Jupiter lui apparut , & lui ordonna d'aller dire au Senat, *qu'aux jeux, qu'ils venoient de célébrer à son honneur , ils avoient fait précéder la pompe sacrée par un méchant Coryphée qui lui avoit extrêmement déplu.* D'abord il ne fit pas grand compte de cette vision ; mais après l'avoir négligée une seconde & une troisième fois ; il perdit un fils unique , fort bien fait , & devint impotent de tous ses membres ; il se fit porter au Senat sur un petit lit & déclara tout ce qui lui étoit arrivé , & l'on assure qu'il n'eut pas plutôt achevé sa déclaration , qu'il sentit tout son corps reprendre ses forces , & qu'étant levé , il marcha seul , & s'en retourna de son pied dans sa maison.

Annonçoient des prodiges très-dignes de considération.) Qu'on avoit vû des figures & des spectres terribles , qu'on avoit entendu des voix , qu'il étoit né divers monstres , & qu'en divers endroits plusieurs femmes inspirées avoient prédit de grands malheurs qui menaçoient la ville , &c. Ces prodiges arriverent l'année qui suivit

l'exil de Coriolan, sous le Consulat de Q. Sulpicius Camerinus & de SP. Largius Flavus , la troisième année de l'Olympiade LXXII.

Titus Latinus qui n'étoit pas des plus apparens , mais homme de bien , paisible.) Denys d'Halicarnasse en fait un portrait plus simple ; il dit que c'étoit un bon Vieillard , assez riche & accou-

Les

Les Senateurs étonnez de ce prodige , firent une ample perquisition du fait dont le Dieu se plaignoit , & qui se trouva tel : Un homme avoit livré entre les mains de ses Esclaves un de leurs camarades , avec ordre de le mener au travers de la place en le fustigeant ; & de le faire mourir ensuite. Pendant qu'ils exécutoient cet ordre avec la dernière cruauté , & que ce malheureux forcé par la douleur se démenoit de tous côtez & faisoit toutes sortes de mouvemens horribles , la pompe des jeux vint à passer par hazard , & à suivre cet appareil infame. La plupart de ceux qui suivoient la procession, trouverent ce spectacle hideux & funeste , & en furent scandalisez ; mais personne ne quitta son rang pour courir sus à ces bourreaux ; on se contenta de charger d'injures & de maledictions le maître , qui faisoit punir si cruellement son Esclave : car alors on traitoit les Esclaves avec beaucoup de douceur , les maîtres les regardant comme leurs compagnons , plutôt que comme leurs Esclaves , parce qu'ils travailloient avec eux , & vivoient avec eux ; c'est pourquoi ils leur témoignent beaucoup de bonté , & leur permettoient une sorte de liberté

Les senateurs font une exacte perquisition du fait contenu dans ce songe.

En quoy consistoit cette profanation.

Les Esclaves regardés comme compagnons.

tumé à passer la plus grande partie de sa vie à la campagne , & à travailler de ses propres mains. Tite-Live l'appelle Titus Atinius , & c'est peut-être une faute , car Denis d'Halicarnasse l'appelle comme Plutarque , Titus Latinus. *La pompe des jeux vint à passer*

par hazard.] Denis d'Halicarnasse dit au contraire que ce maître cruel & impie avoit ordonné à ses gens de mener ce malheureux esclave devant la procession , afin que l'ignominie fût plus grande ; & cela fonde davantage la plainte de Jupiter.

*Le plus grand
châtiment que l'on
fit à un Esclave.*

Furcifer.

*ὄρεσι δ' ἄνυ ἐστὶ
πυμα.*

*On découvre
enfin quel étoit ce
méchant Coryphée
dont Jupiter se
plaignoit.*

& de familiarité qui adoucissoit leur servitude. Le plus grand châtiment qu'on fit à un Esclave qui avoit fait quelque faute , c'étoit de lui faire porter un bois fourchu , dont on se sert pour appuyer le timon d'un chariot , & de le promener ainsi dans tout le voisinage ; celui qui avoit été puni de cette maniere , & que ses camarades & ses voisins avoient vû en cet état , étoit décrié & regardé comme un fripon auquel on ne devoit pas se fier , & on l'appelloit *furcifer*, porte-fourche ; car ce que les Grecs appellent une étaye, les Romains l'appellent une fourche.

Latinus ayant donc rapporté au Senat le songe qu'il avoit fait , & le Senat ne sçachant ce que ce pouvoit être que ce Coryphée des jeux , & ce méchant meneur de danse qui avoit tant déplû à Jupiter , la nouveauté du supplice fit ressouvenir quelques-uns de ce malheureux Esclave qui avoit été fustigé le long de la place , & ensuite puni de mort. Tous les Prêtres convinrent que ce ne pouvoit être autre chose. Sur cela le maître de l'Esclave fut condamné à une grosse amende , & l'on recommença les jeux à nouveaux frais ,

C'étoit de lui faire porter un bois fourchu.] On lui attachoit cette fourche sur la poitrine , on lui étendoit les bras , qu'on attachoit aux deux fourchons , & on le promenoit en cet état dans les principaux carrefours & dans les places publiques.

Et on recommença les jeux à nouveaux frais.) C'étoient les jeux Romains, les grands jeux appelez aussi les *Circenses*, les jeux du Cirque. Le Lecteur ne sera pas fâché d'en voir ici la cérémonie. Ces jeux avoient été voüez par le Dictateur A. Postumius, dans la bataille du Lac Regille contre les Latins. Les principaux Ma-

avec plus de magnificence & avec beaucoup plus de

gistrats partoient du Capitole , & alloient en procession par le marché Romain au grand Cirque ; ils étoient précédés par toute la Jeunesse , les fils des Chevaliers à cheval , & les autres à pied , tous marchant par ordre. Ils étoient suivis par ceux qui montoient les chars à quatre chevaux & à deux chevaux , & par ceux que les Grecs appelloient *Celetes* , c'est-à-dire qui montoient des chevaux de selle. Après ce gros , marchaient les Athletes nuds jusqu'à la ceinture ; après les Athletes venoient les danseurs divisez en trois chœurs ; le premier , des hommes faits ; le second , des jeunes gens , & le troisième , des enfans. Ils étoient suivis des joüeurs de flûte , & autres musiciens & joüeurs d'instrumens ; l'habit de ces danseurs étoit une tunique de pourpre , sur laquelle ils avoient un ceinturon de fer , d'où pendoit leur épée , & ils portoient un petit javelot , & les hommes étoient armez d'un casque orné d'un pennache. Chaque chœur étoit précédé par un homme , qui menoit & regloit la danse toute guerrière. Après ces danseurs & ces musiciens , marchoient des chœurs de satyres , qui dansoient une danse approchante de celle que les Grecs appelloient *Sicinne* ; ceux qui représentoient les silènes étoient vêtus de tuniques de peaux , & portoient des chapeaux de fleurs , & ceux qui représentoient les véri-

tables satyres , étoient vêtus de peaux de bouc , & portoient de grandes crêtes de crin sur la tête. Cette troupe de satyres se moquoit des mouvemens des danseurs , en les contrefaisant en ridicule ; cette bande étoit suivie d'une foule d'autres joüeurs de flûte & joüeurs d'instrumens. Après cela marchoient ceux qui portoient des coffres d'encens , qui étoient les uns d'or , & les autres d'argent ; & toute cette marche étoit fermée par ceux qui portoient les lits , les chasses & les statues des Dieux. La procession finie , les Consuls & les Prêtres offroient les sacrifices , & immoloient les victimes ; après les sacrifices , on ouvroit la lice pour les courses des chars , & pour les combats des athletes , au milieu de ces combats , on couronnoit les bienfaiteurs , & on étaloit les dépouilles que l'on avoit prises à la guerre. On voit par cette description , que toutes ces cérémonies étoient empruntées des Grecs. Aussi Denis d'Halicarnasse s'en sert comme d'une preuve invincible , pour établir que les Romains sont descendus des Grecs & non pas des Barbares.

Avec plus de magnificence.)
Denis d'Halicarnasse assure qu'on y dépensa le double , & que l'ordinaire montoit à cinq cent mines , c'est-à-dire à vingt-cinq mille livres de notre mon-

*Ordonnance de
Numa très-importante.*

dévotion. En quoi on peut voir que Numa qui a institué si sagement toutes les cérémonies qui regardent les Sacrifices , n'a jamais fait d'ordonnance plus importante ni plus nécessaire pour la Religion , que celle par laquelle il veut que lorsque les Magistrats ou les Prêtres font quelque chose qui regarde le culte divin , un Héraut s'avance & crie à haute voix , *hoc age* , c'est-à-dire *fais ce que tu fais*. Par ce cri Numa leur commande d'être attentifs à la cérémonie , sans que rien d'étranger vienne les distraire ou partager leur application , sçachant fort bien que la plupart des choses que les hommes font , particulièrement dans ce qui regarde le culte des Dieux, ne s'achevent que par une sorte de violence & de

noye. Ces jeux coûtèrent donc cinquante mille livres en cette occasion.

En quoi on peut voir que Numa, qui a institué si sagement toutes les cérémonies qui regardent les sacrifices , n'a jamais fait d'ordonnance plus importante.] Plutarque rappelle ici avec beaucoup de raison cette ordonnance de Numa , pour faire voir que ce qui venoit d'arriver ne procedoit que de ce que cette ordonnance avoit été négligée ; car si elle eût été en vigueur , & qu'on l'eût observée , on n'auroit pas souffert que cet esclave fustigé eût précédé la procession , on l'auroit délivré des mains de ces bourreaux , afin que rien d'étranger n'eût troublé la fête.

Sçachant bien que la plupart des choses que les hommes font , particulièrement dans ce qui regarde le culte des Dieux.] Cet endroit est fort obscur dans le texte , & ni l'Interprète Latin , ni le Traducteur François ne l'ont entendu. Le Latin met : *Quod plerumque mortalium coactu quodammodo , & vi efficiantur*. Et Amiot : *Comme sçachant bien que la plupart de ce que les hommes font , c'est par une maniere de force & de contrainte*. Au lieu que Plutarque a voulu dire que dans les cérémonies de la Religion , les hommes se relâchent bien-tôt , si la nécessité ne vient au secours de leur foiblesse , & si on ne les force à continuer & à achever.

contrainte , & que tout enfin se relâche si on ne le soutient par la nécessité.

Mais ce n'est pas seulement pour des occasions aussi considérables que les Romains avoient accoutumé de recommencer les Sacrifices , les Processions & les Jeux , ils les recommençoient pour la moindre chose ; qu'un des chevaux qui portoient les lits sacrez , qu'ils appellent *Tenses* , vint à broncher ; que le Cocher prit les rênes de la main gauche ; tout aussi-tôt on ordonnoit de recommencer la Procession ; il est arrivé même dans les derniers tems , qu'on a recommencé trente fois le même sacrifice ; parce qu'à toutes

Ce qui regarde la Religion doit être soutenu par la nécessité, si l'on veut empêcher le relâchement.

Grande superstition des Romains.

Les lits sacrez qu'ils appellent Tenses.] Les *Tenses* étoient comme nos chasses , & elles étoient d'argent & quelquefois d'ivoire , & faites en forme de char couvert. On y portoit les statues des Dieux , & s'il est permis de se servir de ce mot, en parlant des faux Dieux , toutes leurs reliques qu'ils appelloient *exuvias* , dépouilles. Ces *Tenses* étoient si grands , qu'on y mettoit souvent des personnes , & mal en prit dans la suite à Varron , qui célébrant ces jeux , mit dans la Tense de Jupiter un fort beau jeune garçon , pour tenir ses dépouilles. Junon qui craignit que Jupiter ne fût de ce beau garçon un second Ganymede , fut si irrité contre Varron , qu'elle le punit , en lui faisant perdre la bataille de Cannes ; & c'est de

quoi Lactance se moque avec raison dans le 11. livre de l'origine de l'erreur. *Dans les grands périls qui menacent les hommes , dit-il , ces faux Dieux qui ne peuvent rien , font semblant d'être irrités sur le prétexte le plus inepte & le plus frivole. Sicut Juno Varroni quod formosum puerum in Tensa Jovis ad exuvias tenendas collocarat , & ob hanc causam Romanum nomen apud Cannas penè deletum est. Comme Junon fut irrité contre Varron , de ce qu'il avoit mis un beau jeune garçon dans la Tense de Jupiter , pour tenir ses dépouilles ; & à cause de cela , le nom Romain pensa être entièrement aboli à la bataille de Cannes. J'ai rapporté ce passage entier , pour l'arracher à la fausse critique de quelques sçavans , qui n'ont rien oublié pour le corrompre.*

*Il appelle dévotion
& zèle, ce qui n'est
que superstition*

les fois, il avoit paru y avoir quelque sorte d'empêchement ou de déféctuosité, tant les Romains ont toujours eu de dévotion & de zèle.

*Ce scrupule vint de
Coriolan même.*

Cependant à Antium Coriolan & Tullus parloient tous deux ensemble en secret aux principaux de la Ville, & les exhortoient à prendre les armes, pendant que les Romains étoient divisés; mais comme la plupart étoient retenus par la honte de rompre sans aucun sujet une trêve qu'ils avoient faite pour deux ans, les Romains leur en donnèrent eux-mêmes un prétexte plausible, en faisant publier sur un léger soupçon & sur une accusation très-fausse le propre jour des jeux, que les Volques eussent à sortir de

Cependant à Antium.] Il y a dans le texte un mot qui est manifestement corrompu, οὗ δὲ Μαρ-
κίος καὶ Τυλλὸς ἐναντίαι &c. Cet ἐναν-
τία ne fait ici aucun sens, ou en fait un très-mauvais & très-contraire; il faut lire comme dans un manuscrit ἐν Ἀντίῳ, à Antium; car ceci se passoit à Antium, qui étoit la capitale des Volques

lièrement aux actions de la guerre, qui sont plus importantes que toutes les autres. Vous avez, ajoûta-t'il, une trêve de deux ans avec les Romains, si vous la violez le premier, n'espérez pas d'avoir les Dieux favorables. Il faut donc attendre qu'ils la violent. Voilà qui est fort bien jusques-là; mais cet homme si religieux, trouve ensuite des expédiens, pour faire tomber les Romains dans le piège, & pour les obliger à rompre la trêve les premiers. Quel aveuglement! comme si Dieu pouvoit être trompé, & qu'il ne fût pas aussi ennemi de la fraude & de la mauvaise foi, que de la violence & de l'injustice; mais c'est là l'ordinaire des hommes, & sur-tout des politiques, ils ne donnent à Dieu que les dehors.

Rome avant le Soleil couché. Il y a des Auteurs qui prétendent que ce fut une ruse de Coriolan même , qui envoya à Rome aux Consuls un homme aposté pour leur donner ce faux avis , que les Volſques avoient complotté de les attaquer pendant les jeux , & de mettre le feu à la Ville.

La publication de cet ordre irrita extrêmement les Volſques , & Tullus grossissant cet affront , & les aigrissant encore davantage , leur persuada d'envoyer sommer les Romains de leur rendre toutes les terres & toutes les Villes qu'ils leur avoient prises pendant la guerre.

Demandes que les Volſques font aux Romains.

Le Senat ayant entendu leurs Ambassadeurs , en fut indigné , & fit réponse , *que si les Volſques prenoient les premiers les armes , les Romains les poseroient les derniers.* Cette réponse ouïe , Tullus convoqua une assemblée générale de la Nation des Volſques , où il fit conclure la guerre , & leur conseilla de faire entrer Coriolan , d'oublier le

Réponse des Romains aux ambassadeurs des Volſques.

Il y des Auteurs qui prétendent.) De ce nombre , sont Denis d'Halicarnasse & Tite-Live ; le premier l'écrivit formellement , & l'autre l'insinua de même ; mais Plutarque n'a pas voulu suivre une tradition qui deshonnoroit son Héros , il s'est contenté d'en avertir.

Leur persuada d'envoyer sommer les Romains de leur rendre toutes les terres.) Ce ne fut pas Tullus qui donna ce conseil , ce fut

Coriolan qui le donna , quand on l'eût introduit dans le Conseil des Volſques. Il y avoit un grand venin caché sous cette demande ; car ou les Romains refuseroient , & par-là ils attireroient la guerre , ou ils rendroient toutes ces terres , & alors tous leurs voisins , les Æques , les peuples d'Albe , ceux d'Etrurie & plusieurs autres , leur envoyeroient faire les mêmes propositions , ce qui mettroit les Romains à deux doigts de leur ruine.

passé, & d'avoir en lui une entière confiance, leur permettant qu'étant leur Ami & leur Allié, il leur feroit plus de bien, qu'il ne leur avoit fait de mal, pendant qu'il avoit été leur ennemi.

Coriolan aussi éloquent que grand Capitaine.

Il est élu général des Volsques avec Tullus.

Comme de ramasser de l'argent, d'établir les convois, & de pourvoir aux recrues, de faire forger des armes.

Il tombe sur les terres des Romains.

Conduite de Coriolan pour rendre les Nobles suspects au peuple.

Coriolan ayant donc été appelé & ayant parlé au peuple, on trouva qu'il étoit aussi éloquent que grand Capitaine, & que son courage étoit guidé par beaucoup de prudence & de capacité, & sur l'heure même il fut élu général avec Tullus. Craignant donc que le tems qu'on emploieroit à faire cet armement ne fût trop long & ne lui fît perdre une occasion très-favorable, il laissa aux Magistrats & aux principaux le soin d'assembler les troupes & de faire tous les autres préparatifs, & prenant avec lui les plus déterminez & les plus prompts à le suivre, il partit sans faire de revûe, & tomba sur les terres des Romains tout d'un coup, & avant qu'on pût s'en douter à Rome. Il y fit un si grand butin, que ses troupes en étoient fatiguées & ne pouvoient suffire, non seulement à l'emmener & à le porter, mais à le consumer dans le camp, quelque dégât qu'elles en fissent. Le moindre avantage que Coriolan prétendoit tirer de cette course précipitée, c'étoit de piller & de ruiner le pays, il avoit un but plus important & plus considéra-

On trouva qu'il étoit aussi éloquent, que grand Capitaine.) Il fit dans le Conseil un long discours, que Denis d'Halicarnasse rap-

porte dans son VIII. Liv. & qui justifie l'éloge que Plutarque lui donne ici.

ble,

ble, qui étoit de rendre les Patriciens plus suspects au peuple, car pendant qu'il ravageoit toute la campagne, il avoit grand soin d'épargner les terres des Nobles, & ne souffroit pas qu'on y fit le moindre tort, ni qu'on en enlevât la moindre chose, ce qui envenima encore plus les esprits & augmenta la dissension & le désordre, les Patriciens accusant le peuple d'avoir chassé très-injustement le plus vaillant homme qu'ils eussent, & le peuple reprochant aux Patriciens que par un mouvement de haine & de vengeance ils avoient eux-mêmes appelé Coriolan, afin que pendant que leurs maisons & leurs champs seroient pillés & saccagés, ils eussent le plaisir d'être spectateurs tranquilles, dans la confiance & dans l'assurance où ils

Et dans l'assurance où ils étoient, qu'ils avoient au dehors la Guerre, même pour garde de leurs terres & de tous leurs biens.) Voici un beau passage, dont aucun Interprète n'a connu la beauté. L'Interprète Latin a traduit : *Ipsi spectatores desiderant, qui opum & bonorum foris hostem suum habeant custodem.* Et Amiot : *Pendant qu'eux seroient oisieux spectateurs de leurs pertes & malheurs en toute sûreté, attendu que cette guerre ne se faisoit pas contre eux, & qu'ils avoient au dehors l'ennemi même qui leur gardoit leurs biens.* L'un & l'autre ont tâché de deviner le sens, comme ils ont pû, & n'ont eû aucun égard aux paroles du

texte, où Plutarque ne parle nullement d'ennemis. Il dit, *εἴτα παλιμαῶν ἐτέρων, θέρτα καὶ ὁδοὶ, φύλακας τῶν πλοῦτε καὶ τῶν χρημάτων, ἔξω τὸν πόλεμον αὐτῶν ἔχουσας.* Il est aisé de voir que ce mot *φύλακας*, n'a aucun terme auquel on le puisse rapporter, & qu'il faut nécessairement lire *φύλακα*, en le rapportant à *πόλεμον* & *αὐτὸν* pour *αὐτῶν*. *La Guerre même.* Plutarque considère la Guerre, comme le garde des terres des Patriciens, parce que les ennemis les épargnoient avec un grand soin. Cette idée est si noble & si belle, que j'ose espérer que les Sçavans alloüeroient ma correction, qui me paroît aussi sûre que nécessaire.

étoient , qu'ils avoient au dehors la guerre même pour garde de leurs terres & de tous leurs biens.

*Ce fut Coriolan qui
conseilla le partage.*

*Tullus cede à Co-
riolan le comman-
dement de l'armée
de Campagne , &
il se réserve de gar-
der son pays.*

Après cette expédition qui servit infiniment à augmenter le courage des Volſques , & à leur faire mépriser leurs ennemis , Coriolan ramena sa troupe sans avoir perdu un seul homme ; mais après que toutes les forces des Volſques , qui accoururent tous d'un grand courage , furent assemblées , on les trouva si nombreuses , qu'on jugea à propos d'en laisser une partie dans le pays , pour la sûreté des villes , & de mener l'autre partie contre les Romains. Coriolan donna à Tullus le choix de l'armée qu'il voudroit commander , mais Tullus répondit que Coriolan ne lui étoit inférieur , ni en courage , ni en expérience , & qu'il avoit sur lui l'avantage d'avoir été plus heureux dans tous les combats ; c'est pourquoi il falloit qu'il commandât l'armée qui marchoit en campagne , & que pour lui , il demeureroit afin de garder le pays , & de lui envoyer les convois , & tout ce qui étoit nécessaire à ses troupes.

Coriolan rendu encore plus puissant par ce par-

C'est pourquoi il falloit qu'il commandât l'armée qui marchoit en campagne.) Outre les raisons qui obligèrent Tullus à donner à Coriolan le commandement de l'armée qui alloit en campagne , il y en a une autre de pure politique.

Il n'y auroit pas eû de sagesse à Tullus de laisser Coriolan à la tête d'une armée dans son pays , pendant que lui il auroit marché contre Rome. Les Romains & Coriolan d'intelligence , auroient pu lui faire un mauvais parti.

tage , marcha d'abord contre la ville de Circée Colonie des Romains qui s'étant rendue à discrétion , fut garantie du pillage. De là il alla ravager les terres des Latins , dans l'esperance que les Romains viendroient lui livrer bataille pour défendre leurs Alliez ; qui avoient plusieurs fois imploré leur aide ; mais comme le peuple étoit mal intentionné , & que les Consuls n'avoient plus guere de tems à être en charge , ils ne voulurent rien hazarder , & renvoyèrent les Ambassadeurs des Latins , sans leur accorder aucun secours. Coriolan déchu de cette esperance , tourna ses armes contre les villes du Latium , prit d'assaut Tolerium, Labicum, Pedum & Boles, qui osèrent lui faire resistance , les hommes furent vendus & les biens pillés ; mais il prit un très-grand soin de celles qui lui ouvrirent les portes , & afin qu'elles ne souffrissent aucun dommage , même à son insçu , il campoit le plus loin qu'il lui étoit possible ; & en passant sur leurs terres , il ne souffroit pas qu'on prît rien de ce qui étoit à eux. Il alla mettre le siege

*Ville maritime
des Volques.*

*Coriolan prend
plusieurs villes du
Latium.*

Fut garantie du pillage.] Coriolan lui ordonna seulement de fournir les habits pour ses soldats, des vivres pour un mois, & quelque somme d'argent.

Dans l'esperance que les Romains viendroient.) Au lieu de *ἐσπεράω*, il faut lire comme dans un manuscrit *ἐσπεράω* ; car c'est Coriolan qui esperoit que les

Romains viendroient au secours des Latins.

Et que les Consuls.) Julius Julius & Pinarius Rufus, la premiere année de l'Olymp. LXXIII. l'an de Rome 265.

Il alla mettre le siege devant Bonilles.) Plutarque a déjà parlé de la prise de Boles. Il n'en est donc plus question ici ; c'est pour

devant Boiïilles, qui n'étoit environ qu'à douze milles de Rome, & qui se défendit plus vigoureuſement que les autres, & où beaucoup de Volſques furent tuez, mais enfin il la prit, paſſa au fil de l'épée preſque tous ceux qui étoient en âge de porter les armes, & y fit un très-grand butin.

Eloge que les Volſques donnent à Coriolan.

Ce que fait quelquefois à la guerre le changement d'un ſeul homme.

Sur le bruit de ces grands avantages, les Volſques qui étoient reſtez dans leur pays pour la ſureté des villes, ne pouvoient ſe contenir, ils alloient par troupes dans le camp de Marcius, diſant hautement, qu'ils ne connoiſſoient que lui de général, & qu'il étoit leur ſeul Capitaine; auſſi ſon nom étoit très-grand dans toute l'Italie, & l'on parloit avec admiration de cette grande valeur, qui par le changement d'un ſeul homme, avoit produit dans les affaires des changemens ſi ſurprenans & ſi merveilleux.

Les Romains tiroient leur origine de Lavinium.

Le déſordre augmentoit cependant à Rome; on n'oſoit prendre les armes pour en venir à un combat, & l'on paſſoit les jours entiers à ſe quereller, & à ſemer des propos ſéditieux les uns contre les autres; mais Lavinium, où étoient les Dieux de leurs peres, & d'où ils tiroient leur origine, parce que c'étoit la première ville

quoi il faut lire *Bouilles*. Bouilles, *Boiïa*, comme on a lû dans Denys d'Halicarnaſſe, c'étoit une des principales villes du Latium à 11. ou 12. milles de Rome.

Où étoient les Dieux de leurs

peres.) Les Dieux Penates qu'Enée avoit déposés. C'eſt pourquoi les Romains y alloient faire des ſacrifices pour le ſalut de la Patrie. Il en a été parlé dans les remarques ſur la vie de Romulus.

qu'Enée eût bâtie dans le Latium, étant assiegée, cette nouvelle qui fut d'abord publique, produisit tout d'un coup un changement merveilleux dans l'esprit du peuple, & tourna d'une maniere étrange & bizarre celui des Patriciens; car le peuple vouloit casser & abolir la condamnation de Coriolan & le rappeler dans Rome, & le Senat s'étant assemblé pour délibérer sur cette proposition, la rejetta & s'y opposa de toutes ses forces, soit que par un esprit d'opiniâtreté il prît toujours le parti de s'opposer à tout ce que le peuple désiroit le plus; soit qu'il ne voulût pas que Coriolan dût son rappel à la faveur du peuple; soit enfin que sa haine commençât à s'étendre sur Coriolan, parce que quoi qu'il n'eût pas un égal sujet de se plaindre des deux partis, il les maltraitoit également, & qu'il s'étoit entierement déclaré l'ennemi de sa patrie, dans laquelle il sçavoit bien que la plus grande & la meilleure partie compatissoit à ses malheurs, & étoit envelopée dans la même injustice qu'on lui avoit faite.

Cette résolution du Senat ayant été déclarée,

Soit que par un esprit d'opiniâtreté.) Denys d'Halicarnasse avouë qu'il est très difficile de deviner, ce qui rendoit le Senat si contraire au rappel de Coriolan, & il donne sur cela trois conjectures; la premiere, que par ce refus, le Senat vouloit éprouver si le peuple étoit ferme dans cette résolu-

tion; la seconde, qu'en s'y opposant, il vouloit lui en augmenter l'envie, & la troisième, qu'il vouloit par-là effacer de l'esprit du peuple le soupçon qu'il avoit eû, que les Patriciens avoient excité Coriolan à prendre les armes contre Rome.

Changement que produisit à Rome la nouvelle du siège de Lavinium.

*Le peuple veut rappeler Coriolan.
Le Senat s'y oppose.*

*Coriolan marche
contre Rome.*

à cinq milles.

*Effroi que l'appro-
che de Coriolan jet-
te dans Rome.*

le peuple se trouva dans l'impuissance de faire passer la Loi par ses suffrages, car il falloit un décret du Senat. Coriolan qui en eut d'abord la nouvelle, en fut encore plus irrité, de maniere qu'il quitta le siege de Lavinium & transporté de fureur, il marcha vers Rome avec ses meilleures troupes, & alla camper près des fosses Cluiliens à quarante stades de la ville, où son approche jetta une si grande épouvante & un tel effroi, qu'elle appaisa d'abord la sédition; il n'y eut pas un Magistrat, pas un Sénateur qui osât contredire le peuple sur le rappel de Coriolan, mais tous, voyant les rues pleines de femmes, qui couroient çà & là tout éperduës, les Temples remplis de vieillards, qui dans une profonde humiliation & versant des torrens de larmes adressoient leurs prieres aux Dieux, & en général tous les esprits denuez de force & de courage, & incapables de trouver leur salut dans leurs conseils, ils reconnurent que le peuple avoit eu raison de vouloir rappeler Coriolan, & que le Senat avoit très-mal fait de commencer à entrer en colere, & à avoir du ressentiment dans un tems, où le seul bon parti étoit d'y renoncer, s'il en avoit été rempli.

*Les Romains en-
voyent des ambas-
sadeurs à Coriolan
pour lui offrir son
rappel.*

Ils resolurent donc tous d'envoyer une ambassade à Coriolan pour lui offrir son rappel, &

De maniere qu'il quitta le siege de Lavinium.) Il ne leva pas le siege. Denis d'Halicarnasse écrit qu'il laissa des troupes, pour continuer le blocus. Pour lui offrir son rappel.] C'est

pour le supplier de terminer cette guerre. Les Ambassadeurs qui furent pris dans le Senat & qui étoient tous, ou parens ou amis de Coriolan, s'attendoient à recevoir au moins de lui un favorable & gracieux accueil à leur arrivée, mais ils furent fort trompez; car ayant été conduits au travers de l'armée en bataille, ils trouverent Coriolan assis au Conseil, au milieu d'un grand nombre des principaux Officiers, & qui avec un trouble & une émotion qui paroissoient dans ses yeux, & d'un ton plein d'une severité terrible, leur ordonna d'exposer le sujet de leur ambassade en présence de tous les Volsques, dont il étoit envi-

*Ils étoient tous
Consulaires.*

*La maniere dont
Coriolan recevoit ces
Ambassadeurs.*

ainsi qu'il faut traduire le texte de Plutarque ἐκείνῳ πᾶσι δὲ δοθέν διδόνταί, car on n'avoit pas encore ordonné son rappel. Les Ambassadeurs le lui offrirent, en lui disant que le Senat inclinait à le rappeler; & qu'il n'étoit pas de la majesté de Rome, d'en faire le Decret, pendant qu'il étoit en armes sur leurs terres.

Ils trouverent Coriolan assis au Conseil, au milieu d'un grand nombre des principaux Officiers, & qui avec un trouble & une émotion. Au lieu de καθεζομένης qui est dans le texte, il faut lire καθεζομένης, comme dans un manuscrit, & expliquer le passage tout autrement qu'on n'a fait. Henri Etienne a fort bien fait voir que la phrase dont Plutarque se sert ici, ne permet pas qu'on prenne le mot ὄχλου dans son sens ordinaire

re pour foule; car si Plutarque l'avoit voulu employer dans ce sens-là, jamais il n'auroit dit μετ' ὄχλου καθεζομένης καὶ βαρυτῆτος, assis avec une foule & avec severité, ce qui seroit ridicule dans toutes les langues; mais il auroit dit μετ' ὄχλου καθεζομένης μετὰ βαρυτῆτος, assis au milieu d'une foule avec une severité. Le mot ὄχλος a ici une signification extraordinaire, & il signifie le trouble & l'émotion de l'ame, passions qui ne pouvoient pas manquer d'agiter Coriolan dans la conjoncture & dans l'état où il se trouvoit. Ce sens au reste n'est pas inconnu, car Denys d'Halicarnasse a marqué ὄχλος pour ὄχλοις, & on en trouve des exemples dans Sophocle, dans Euripide, dans Iocrate & dans Demosthene.

ronné ; les Ambassadeurs s'expliquerent dans les termes les plus modestes , les plus doux & les plus convenables à l'état de leur fortune.

Réponse que Coriolan leur fait , & ce qu'il leur demande pour les Volsques.

Leur discours fini , Coriolan leur répondit pour ce qui le regardoit avec beaucoup d'aigreur & avec un emportement proportionné à l'injure qu'il avoit reçue , & pour ce qui regardoit les Volsques , comme leur Général , il demanda *que les Romains leur rendissent toutes les villes & toutes les terres qu'ils avoient prises dans les guerres précédentes , & que par une Loi ils accordassent aux Volsques le même droit de bourgeoisie qu'ils avoient accordé aux Latins ; que ce n'étoit qu'à ces conditions justes & raisonnables , qu'ils pourvoient obtenir la paix ,* il leur donna trente jours pour délibérer sur ses demandes , & après qu'ils se furent retirez , il décampa , & mena son armée hors du territoire de Rome.

Il leur donne trente jours pour délibérer.

Envie des Volsques contre Coriolan.

Ce fut là le premier prétexte de calomnie que faquirent ceux des Volsques , qui depuis longtemps ne pouvoient supporter sa puissance , & qui ne voyoient qu'avec un œil d'envie ses surprenantes prosperitez ; Tullus même étoit de ce nombre ; Ce n'est pas qu'il eût reçu aucune injure particuliere de Coriolan ; mais il étoit poussé par une passion qui n'est que trop naturelle à

Tullus jaloux de sa gloire.

Les Ambassadeurs s'expliquent.) Minucius , celui qui dans son Consulat avoit le plus soutenu le parti de Coriolan , porta la parole. On peut lire son dis-

cours dans Denys d'Halicarnasse Liv. VIII. il est fort beau , & Plutarque auroit dû peut-être en rapporter la substance.

l'homme ,

l'homme, car il avoit un secret dépit de voir sa réputation obscurcie par la gloire de son Colleague, & de se sentir méprisé par les Volsques, qui faisoient leur Dieu de Coriolan, & qui prétendoient que les autres se contentassent de la part qu'il vouloit bien leur faire de son autorité & de sa puissance. De là commencèrent à éclorre toutes les accusations qu'on feroit sous main contre lui. La plupart des Officiers s'attroupant & se liguant ensemble, se communiquoient leur mécontentement, & appelloient cette retraite de l'armée une véritable trahison, qui ne consistoit point à avoir livré des villes ou des armes, mais à avoir livré le tems, duquel dépendent ordinairement le salut, & la perte des villes & des armées; car il avoit donné exprès aux ennemis un délai de trente jours, sçachant bien que leurs affaires étoient si déplorées qu'il ne falloit pas moins que ce tems-là pour les remettre, ou pour y produire un grand changement.

Cependant Coriolan ne passa pas les trente jours sans rien faire; il ravagea les terres des Alliez, & prit sept grandes villes très-peuplées. Les Romains n'osèrent jamais paroître pour les

*Il y a dans le
texte leur tout.*

La treve que Coriolan avoit donnée aux Romains, traitée de trahison.

A la guerre le salut ou la perte des villes & des armées dépend du tems.

Le texte Grec est corrompu en cet endroit. v. pag. 416.

Ce que Coriolan fit pendant ces trente jours de treve.

Car il ravagea les terres des Alliez, & prit sept grandes villes très-peuplées.] Il fit cela à deux fins. La première pour mettre ces Alliez hors d'état de donner du secours aux Romains; & la seconde pour se mettre à couvert des soupçons, dont Plutarque par-

le, & qu'il avoit prévus. En effet le terme d'un mois étoit un peu bien long, & Coriolan donnoit par-là un prétexte très-plausible aux Volsques de l'accuser de favoriser les Romains à leur préjudice.

secourir , leurs esprits étoient abbattus & remplis de crainte , & ils n'avoient non plus de force pour la guerre , que des corps paralytiques ou assoupis.

*Seconde ambassade
des Romains à Co-
riolan.*

Le terme étant expiré , & Coriolan étant revenu avec ses troupes , ils lui envoyèrent une seconde Ambassade , pour le supplier encore de moderer son ressentiment , de retirer son armée , & de proposer & faire ensuite ce qui lui paroîtroit le plus avantageux pour les deux partis , lui déclarant que les Romains ne relâcheroient jamais rien par crainte , mais que s'il vouloit faire quelque avantage aux Volsques , ils y donneroient les mains , après qu'ils auroient posé les armes. Sur cela Coriolan dit , *qu'il ne leur répondoit point comme Général des Volsques , mais que comme Citoyen Romain , qu'il étoit encore , il les exhortoit à rabaisser un peu de leur orgueil , & à revenir le trouver dans trois jours , avec la ratification du traité , dont il leur avoit expliqué les conditions toutes justes & raisonnables ; que s'ils en ordonnoient autrement , il n'y avoit plus de sûreté pour eux à revenir dans le camp chargé de paroles vaines.*

*Réponse de Corio-
lan à ces Ambassa-
deurs.*

*Jetter l'ancre
sacrée. Proverbe.*

*Troisième ambassa-
de des Romains ,
composée des prêtres
& des augures.*

Le Senat informé de cette réponse par le retour des Ambassadeurs , comme si la ville eût été battue d'une horrible tempête qui allât la submerger , jetta , comme on dit , l'ancre sacrée , car il ordonna que tous les Prêtres des Dieux les Sacrificateurs , les Sacristains , & les Augures , dont la divination par le vol des oiseaux est pra-

tiquée de toute ancienneté à Rome, iroient vers Coriolan avec les habits & les ornemens dont ils avoient accoutumé d'être revêtus dans leurs cérémonies, & qu'ils le conjureroient de poser premièrement les armes, & de regler ensuite avec ses Citoyens les articles de la paix des Volsques.

Coriolan les reçut dans le camp, mais il n'accorda rien à leurs prières, & ne les traita pas plus favorablement, car il leur déclara qu'on n'avoit qu'à accepter ses premières propositions, ou qu'à se préparer à la guerre.

Réponse de Coriolan.

Les Prêtres étant de retour à Rome, les Romains résolurent de se tenir clos & couverts dans la ville, de défendre les murailles & de repousser les ennemis, mettant toute leur espérance dans le tems & dans les accidens inopinez de la fortune, puisque d'eux-mêmes ils ne pouvoient trouver aucun remède à leurs maux, & que la ville étoit pleine de frayeur & de trouble, & n'avoit que de fâcheux pressentimens.

Résolution que prennent les Romains.

Mais sur ces entrefaites, il arriva une chose très-semblable à ce qu'Homere dit fort souvent, & que le peuple refuse de croire; car lorsque, sur des événemens extraordinaires & qu'on n'auroit pas attendus, ce Poëte dit : *La Déesse*

Dieu inspire quelquefois les hommes. Homere expliqué & justifié.

Mais sur ces entrefaites, il arriva une chose très-semblable à ce qu'Homere dit fort souvent.) Plutarque prouve ici une vérité très-constante, & qu'Homere a connue que

Dieu inspire quelquefois les hommes, & les porte à entreprendre des choses auxquelles ils ne penseroient pas sans son inspiration.

Minerve lui envoya cette inspiration. Et dans un autre endroit, Quelqu'un des immortels les détourna de cette resolution, en mettant dans l'esprit du peuple, &c. Et ailleurs, Soit qu'il se doutât de quelque chose, ou que Dieu le lui eût inspiré, le peuple ignorant & grossier méprise ce Poète & s'en mocque, comme si par des miracles impossibles & par des fables incroyables il détruisoit la liberté du franc arbitre, & c'est ce qu'Homere ne fait point; au contraire, les choses vrai-semblables & ordinaires, qui se font par le secours de la raison, il les fait absolument dépendre de notre volonté & de notre choix, car il dit très-souvent: Mais moi, après avoir délibéré dans mon cœur. Et ailleurs, Il parle ainsi, & Achille saisi de douleur, balanço dans son esprit, &c. Et en un autre endroit, Elle ne persuada point le prudent Bellerophon qui n'avoit que des pensées sages; Mais dans les actions extraordinaires & perilleuses, qui demandent une espece d'inspiration, d'enthousiasme & de fureur, il fait intervenir un Dieu,

Le peuple ignorant & grossier méprise ce Poète, comme si par des miracles impossibles.) Amiot s'est étrangement trompé à ce passage, dont il n'a ni entendu les paroles, ni compris le sens; car il a traduit: Plusieurs y en a qui méprisent ces passages d'Homere, comme si son intention fût, d'attribuer au discours de la raison humaine, & à l'élection de l'arbitre d'un caractère des choses impossibles, & des fa-

bles où il n'y a point de verisimilitude. Il n'y a personne qui ne voye que c'est tout le contraire que Plutarque a dit; car il refute l'erreur de ceux qui croient qu'Homere combat & détruit le libre arbitre, quand il feint que les Dieux nous envoient des inspirations.

Il fait intervenir un Dieu, qui bien loin de détruire notre libre arbitre, l'excite.] Tout ce que

qui bien loin de détruire notre libre arbitre, l'excite, & qui ne nous inspire pas la volonté, mais échauffe l'imagination & donne des idées qui nous déterminent. Par ces idées il ne rend pas notre action involontaire en nous forçant, au contraire, il la rend très-volontaire & très-libre, en donnant naissance à la volonté, & à laquelle il ne fait qu'ajouter la confiance, & l'espérance. En effet, il faut entièrement, ou éloigner les Dieux de toute cause mouvante, & de tout principe de nos opérations, ou avouer qu'ils n'ont aucun autre moyen de secourir les hommes & de cooperer avec eux; car ils ne poussent pas eux-mêmes & ne remuent pas notre corps; ils ne font agir ni nos pieds ni nos mains, mais par de certains principes & par de certaines idées qu'ils réveillent en nous, ils

La liberté de l'homme accordée avec le secours & la coopération de Dieu.

Coopération de Dieu ne détruit pas la liberté naturelle de l'homme.

Plutarque dit ici est remarquable. Il accorde parfaitement la liberté de l'homme, avec le secours & la coopération de Dieu; & ce qu'il dit est très-conforme à ce qu'enseigne la véritable Théologie.

Au contraire il la rend très-volontaire & très-libre, en donnant naissance à la volonté. Plutarque reconnoît ici bien formellement que Dieu ne rend pas notre action involontaire, en nous forçant; mais qu'au contraire il la rend très-libre & très-volontaire, en faisant naître la volonté, & en la déterminant; qu'ainsi Dieu nous laisse toute notre li-

berté, lors-même qu'il nous fait faire ce qu'il veut, & que la coopération de Dieu ne détruit nullement la liberté naturelle de l'homme.

Car ils ne poussent pas eux-mêmes, & ne remuent pas notre corps. Plutarque se trompe ici; lorsqu'il croit que Dieu ne peut agir que sur l'esprit, & qu'il ne pousse pas & ne remue pas le corps. Cette opinion est démentie par mille exemples, que la véritable Religion fournit, & qui sont dispersés dans le vieux & dans le nouveau Testament, Elie, Habacuc, S. Pierre, &c.

excitent la vertu active de notre ame, & poussent notre volonté, ou la retiennent & la détournent.

*Valerie, sœur de
Publicola, Dame
d'une grande ver-
tu.*

*Elle est divine-
ment inspirée.*

Alors donc à Rome les femmes étoient répandues dans tous les Temples, & les plus considérables faisoient leurs prières au pied de l'Autel de Jupiter dans le Temple du Capitole. Parmi ces derniers étoit Valerie, sœur du grand Publicola, qui avoit rendu tant de si grands services aux Romains en paix & en guerre. Pour lui il étoit mort quelque tems auparavant, comme nous l'avons dit dans sa vie, mais sa sœur Valerie étoit généralement honorée & estimée dans la ville, comme une Dame qui relevoit encore le lustre de sa naissance par l'éclat de sa vertu. Valerie poussée d'un mouvement semblable à celui dont je viens de parler, & voyant tout d'un coup, non sans une inspiration divine, ce qui étoit le meilleur & le plus expédient, se leva, & faisant lever toutes les autres femmes, elle sortit du Temple & avec cette nombreuse suite elle alla tout droit à la maison de Volumnie, mere de Coriolan, qu'elle trouva assise avec sa belle fille, & tenant sur ses genoux ses deux petits fils. Quand les femmes qui

Et alla tout droit à la maison de Volumnie, mere de Coriolan.] Plutarque appelle la mere de Coriolan Volumnie & sa femme Virgilie. Cependant Denys d'Halicarnasse & Tite-Live appellent sa mere, Veturie, & sa femme Vo- *lumnie; mais il y a un manuscrit où on lit Veturia, au lieu de Volumnia, & où le commencement du discours de Valerie est corrigé de cette manière à savoir que c'est Veturie & vous Volumnie &c. & dans la suite de même.*

la suivoient furent rangées tout autour d'elles, Volumnie & toi Virgilie, leur dit-elle, vous voyez des femmes qui viennent vers d'autres femmes, non point par ordre du Senat, ni des Magistrats, mais comme je pense, par l'inspiration d'un Dieu qui exauçant nos prieres, & touché de compassion, nous a excitées à venir ici implorer votre secours & vous demander une grace, qui, en nous sauvant & en sauvant Rome, vous produira à vous en particulier une gloire beaucoup plus grande que celle qu'acquirent les filles des Sabins, lorsqu'au milieu d'une sanglante bataille elles firent naître la paix & l'union entre leurs peres & leurs maris. Venez avec nous vers Coriolan, avec toutes les marques de supplians, le conjurer de desarmer sa colere, & rendre à votre patrie ce témoignage plein de justice & de vérité, que malgré les maux qu'il lui a faits, elle n'a rien ordonné ni entrepris contre vous par un mouvement de vengeance, & qu'elle vous rend à lui, quand même elle n'en devoit obtenir aucune condition raisonnable.

Discours de Valerie à la mere & à la femme de Coriolan.

Dans la vie de Romulus p. 126. & 127.

Valerie ayant achevé son discours, toutes les autres femmes se mirent à faire de grands cris, & Volumnie répondit : Outre les miseres générales ausquelles nous participons, nous avons encore des maux particuliers & domestiques, puisque nous avons vû périr à nos yeux la gloire & la vertu de Coriolan, & que nous le voyons présentement environné des ar-

Réponse de Volumnie.

Et que nous le voyons présentement environné des armes de nos ennemis, non pas comme leur prisonnier, mais comme leur maître.)

Amiot s'est encore trompé à ce passage, comme l'Interprete Latin. Celui-ci a traduit : *Corpus quidem ejus contemplamur hostium*

mes de nos ennemis , non pas comme leur prisonnier , mais comme leur maître. Avec cela le plus grand & le plus sensible de nos malheurs , c'est que notre patrie se trouve reduite à cette extrémité , que nous soyons sa dernière ressource. Car je ne sçai s'il fera aucun compte de nous , puisqu'il n'en fait aucun de sa patrie , qu'il avoit toujours préférée à sa mere , à sa femme & à ses enfans. Cependant servez - vous de nous comme il vous plaira , & menez-nous vers Coriolan ; si nous ne pouvons rien obtenir de lui , nous pouvons expirer à ses pieds en le suppliant pour Rome. En même tems

armis custodiri, potius quam conservari : Et Amiot : Voyant maintenant sa personne environnée des armes de nos ennemis , plutôt pour s'assurer de lui , que pour le garder. Cette faute est considérable à ne considérer que les termes , mais elle l'est encore davantage à considérer le sens ; car si Volumnie avoit dû dire ce que dit Amiot , que les Volsques gardoient à vûë Coriolan , pour s'assurer de sa personne , & non pas par respect , les affaires de Rome étoient en bons termes , & elle devoit esperer de le flechir. mais Plutarque dit tout le contraire, τὸ Γαῖμα δ' αὐτὸ πῶς ἂν τολεμίων ὄπλοις φερούμενον μάλλον , ἢ Γαζόμενον ἐφορῶσαι. Le mot φερούμενον , signifie gardé par respect , & Γαζόμενον , gardé comme prisonnier , pour s'assurer de sa personne. Cette mere affligée aimeroit mieux voir son fils prisonnier entre les mains des ennemis , que de le voir à leur tête environnée de Gardes

comme leur Général.

En même tems , elle prit ses petits fils , & faisant lever Virgilie , elle se mit à leur tête.] Cela n'alla pas si vite ; on communiqua ce dessein aux Consuls ; les Consuls assemblerent le Senat , pour délibérer si on donneroit à ces femmes la permission de sortir ; l'affaire fut débattuë jusqu'au soir , & les avis furent d'abord assez partagez , plusieurs Senateurs représentant le danger qu'il y avoit à permettre que leurs femmes & leurs enfans allassent dans le camp ennemi , où on les retiendroit peut-être ; mais enfin le plus grand nombre l'emporta , sur ce qu'on dit que Coriolan étoit incapable de commettre la moindre impiété contre des femmes , qui alloient le trouver sous la protection des Dieux. On fit le Décret , & elles partirent le lendemain à la pointe du jour sur des chariots , que les Consuls fournirent.

elle

elle prit ses petits-fils , & faisant lever Virgilie, elle se mit à leur tête , & prit le chemin du camp.

Ce spectacle inspira aux ennemis même un respect mêlé de compassion , & les tint dans le silence. Coriolan environné des principaux Officiers de l'armée & de toutes les marques de sa dignité , étoit assis sur son Tribunal. Voyant donc approcher ces femmes , il en fut d'abord surpris , & ayant reconnu sa mere qui marchoit la premiere , il fit tous ses efforts pour demeurer inflexible & intraitable ; mais trahi & vaincu par son cœur , il n'osa l'attendre sur son Siège , & descendant avec précipitation , il alla à grands pas au-devant d'elle , & se jettant à son col , il la tint fort long-tems embrassée ; il embrassa ensuite sa femme & ses enfans , & n'épargna ni ses larmes ni ses caresses , se laissant entraîner aux sentimens de la nature , comme à un torrent qu'il ne pouvoit surmonter.

Quand il fut rassasié en quelque sorte , & qu'il s'aperçut que sa mere vouloit parler , il fit approcher les Volsques , & donna audience à Volunnie , qui parla en ces termes : *A cette langueur*

A cette langueur qui paroît sur notre visage.) Denis d'Halicarnasse, Tite-Live & Plutarque ont fait parler cette mere en cette occasion. Ce n'est pas un plaisir médiocre de voir les différentes vûes qu'ils ont eues , & rien ne peut être plus capable d'élever l'esprit & de nourrir l'éloquence , que de comparer des discours

que trois des plus grands Hommes de l'antiquité ont faits sur le même sujet. Celui de Denis d'Halicarnasse me paroît plus simple & plus moral ; celui de Tite-Live plus fort & plus violent , & celui de Plutarque plus ingénieux , plus éloquent & plus pathétique.

*Des faisceaux
des haches , &c.*

*Car ces femmes
étoient descendues
de leurs chariots à
la porte du Camp.*

*Il fit baisser de-
vant elle ses fais-
ceaux & ses haches*

*Il ordonna qu'on
ôtât son Siège de des-
sus son Tribunal &
qu'on le mit à terre.*

Discours de Volu-
minie à son fils
Coriolan.

qui paroît sur notre visage , & à ces lugubres & mé-
chans habits que nous portons , tu vois assez , mon fils ,
sans que nous te le disions , dans quelle affreuse désola-
tion ton exil nous a jetées. Pense présentement qu'il
faut que nous soyons les plus malheureuses de toutes
les femmes , puisque ce que nous avons de plus doux
& de plus agréable à voir , la Fortune nous l'a rendu
le plus affreux & plus terrible , en nous présentant à
moi , mon fils , & à elle son mari , à la tête d'une ar-
mée d'ennemis , assiégeant sa propre patrie ; & que ce qui
est pour les autres une ressource & une consolation dans
toutes leurs disgraces , d'avoir recours aux Dieux &
de leurs adresser leurs prières , devient pour nous un
nouveau danger , puisque nous ne pouvons demander en
même tems aux Dieux ta conservation & la victoire
pour Rome ; mais il faut que nos prières renferment les
plus horribles maledictions que nos ennemis mêmes pour-
roient prononcer contre nous. Car c'est une nécessité que
ta femme & tes enfans soient privez de toi , ou de leur
patrie. Je ne te parle point de moi ; je n'attendrai pas
que la Fortune ennemie décide de cette guerre. Si je ne
peux te persuader de faire succéder l'union & la paix à
ces désordres , & de devenir plutôt le bienfaicteur des
deux partis , que le fleau de l'un ou de l'autre ; pen-
ses , mon fils , & prépare-toi à n'approcher des murs de
Rome qu'en passant sur le corps mourant de celle qui t'a
enfanté. Car me conserverai-je pour voir le jour que
mon fils triomphera de Rome , ou que Rome triomphera
de mon fils ! Si je te conjurois de sauver ta patrie en
perdant les Volsques , le parti seroit difficile à prendre

pour toi ; car s'il n'est pas honnête de ruiner ses Citoyens , il ne l'est pas non plus de trahir ses amis ; mais que te demandons-nous , mon fils , que la délivrance de nos maux ? Délivrance aussi heureuse pour les uns , que pour les autres , & beaucoup plus glorieuse pour les Volsques , que pour les Romains , en ce qu'il paroîtra que la victoire les a mis en état de nous accorder les plus grands de tous les biens , l'amitié & la paix , dont ils jouiront eux-mêmes. Si nous obtenons ces biens , tu en seras le principal , ou plutôt le seul auteur , & si nous ne les obtenons pas , tu auras à soutenir les reproches des Romains & des Volsques. Car cette guerre dont l'issue est incertaine , a cela de certain , que vainqueur , tu seras exterminateur de ta patrie , & vaincu , tu passeras pour avoir précipité par les mouvemens d'une colère implacable , tes amis & tes bienfaiteurs dans les calamitez les plus horribles.

Coriolan écoutoit ce discours sans répondre une seule parole , & quand elle eut cessé de parler , il demeura long-tems dans un profond silence. Ce que voyant Volumnie : Pourquoi te taise , mon fils , continua-t-elle , est-ce qu'il est beau d'accorder tout à son ressentiment , & qu'il est honteux d'accorder quelque chose à une mere qui ne te fait que de ces sortes de prieres ? Ou est-ce qu'il est d'un grand homme de se souvenir des maux qu'on lui a faits , & qu'il n'est ni d'un homme de bien , ni d'un grand homme d'honorer ou de reconnoître les grands biens qu'il a reçus de son pere & de sa mere ? Cependant personne au monde n'est si obligé que toi à la reconnoissance , puisque tu

Coriolan demeure dans un profond silence.

Volumnie profitant de l'état où elle le voit , continue.

poursuis si atrocement l'ingratitude; mais bien plus, tu t'es déjà assez vengé de ta patrie, & tu n'as encore rien fait pour ta mere. Il étoit pourtant de la pieté & de la justice, que même sans aucune nécessité, j'obtinsse de toi par mes prieres des choses si raisonnables & si équitables. Si je ne puis te fléchir, à quoi bon ménagerois-je encore la derniere espérance?

*Ce que Coriolan
fléchi dit à sa mere.*

*Denis d'Halicar-
naſſe dit qu'il les
emmena dans sa
tente où elles furent
jusques au soir.*

*Sentimens des
Volsques sur ce qui
venoit de se passer.*

En finissant ces mots, elle se jette à ses pieds avec sa femme & ses enfans. Coriolan se mit à crier *que faites-vous ma mere?* Et la relevant & lui serrant la main : *Vous avez vaincu*, lui dit-il, *& votre victoire est aussi heureuse pour votre Patrie, que funeste pour moi. Je m'en vais, vaincu par vous seule.* Après leur avoir parlé quelque tems en particulier, il les renvoya à Rome à leur priere, & le lendemain au point du jour il décampa & emmena les Volsques qui n'avoient pas tous les mêmes sentimens sur ce qui venoit de se passer, car les uns le blâmoient, lui & son action, & les autres qui étoient bien aises de la paix, ne blâmoient ni l'un ni l'autre; & il y en avoit qui, quoique bien fâchez de voir la guerre si heureusement terminée, disoient hautement que Marcius

A quoi bon ménagerois-je encore la derniere espérance? C'est-à-dire, à quoi bon chercherois-je encore à conserver ma vie? Car c'est ce que Plutarque appelle la derniere espérance, parce que c'est en effet celle qui nous quitte la derniere, & qui survit à toutes les autres.

Je m'en vais vaincu par vous seule. Le Grec dit, *je m'en vais vaincu seul par vous.* Mais il est aisé de voir que le texte est corrompu, & qu'au lieu de *me voc*, il faut lire *meine*, *vaincu par vous seule*, & c'est ainsi qu'il est dans un Manuscrit.

n'avoit pas fait l'action d'un méchant homme, & qu'il étoit pardonnable, si, fléchi par des objets si touchans, il avoit cédé à une nécessité si pressante. Mais ils le suivirent tous, moins par obéissance, que par respect.

Les Romains n'avoient point tant fait paroître pendant la guerre dans quelle épouvante & dans quel danger ils étoient, qu'ils le firent après la guerre finie. Car ceux qui étoient sur les murailles, n'eurent pas plutôt vû partir les Volsques, que tous les Temples furent ouverts & remplis d'hommes, qui couronnez de chapeaux de fleurs, immoloient des victimes, comme pour remercier les Dieux de quelque grande victoire. Cette joie publique parut encore davantage dans les grandes caresses & dans les grands honneurs que le Senat & le peuple firent à l'envi à ces femmes, en publiant par-tout qu'elles étoient seules la cause de leur salut. Le Senat ordonna aux Consuls de leur accorder tout ce qu'elles demanderoient, & tout ce qui pourroit ou honorer, ou récompenser un si grand service. Mais elles ne demanderent, sinon qu'on bâtît un Temple à la Fortune des femmes, dont elles offrirent elles-mêmes de faire les frais, à la charge que la villeourniroit les vic-

Foye des Romains pour le départ des Volsques.

Ce que le Senat veut faire pour marquer sa reconnaissance à ces femmes.

Elles demandent seulement qu'on bâtiſſe à leurs frais un Temple à la Fortune des femmes.

Et dans les grands honneurs.]
Pour conserver à jamais la mémoire de cet important service, on ordonna que l'on graveroit l'éloge de ces femmes sur un monument public.

Qu'on bâtiſſe un Temple à la Fortune des femmes.) Il fut bâti dans le même lieu où Coriolan avoit été fléchi par sa mere. C'étoit dans la voye Latine à quatre milles de Rome.

times , & feroit la dépense des cérémonies & de tout le service , avec une magnificence digne de la Divinité.

Le Senat l'accorde, il ordonne que ce Temple & la Statuë seront faits aux dépens du public.

Les femmes donnent l'argent qu'elles avoient offert, & on en fait une seconde Statuë de la Déesse.

La cause de la sueur, des pleurs & des gouttes de sang qui coulent quelquefois des Statuës.

Le Senat loüa extrêmement cette noble émulation , & ordonna que le Temple & la statuë feroient faits des deniers publics ; mais cela n'empêcha pas que les femmes ne portassent l'argent qu'elles avoient offert pour l'édifice , & elles en firent faire une seconde statuë. Les Romains dirent que lorsque cette seconde statuë fut placée dans le Temple , elle prononça ces paroles : *Femmes , vous m'avez consacré par une dévotion agréable à Dieu.* Ils content même qu'elle les prononça pour la seconde fois , voulant nous faire recevoir des choses qui sont très-difficiles à croire , & qui ressemblerent fort à celles qui ne furent jamais , car que des statuës ayent sué , pleuré , & rendu quelques gouttes sanglantes , cela n'est pas impossible. En effet , la pierre & le bois contractent souvent une certaine moisissure qui engendre l'humidité ,

Elle prononça ces paroles.] Denis d'Halicarnasse l'assûre ainsi après l'avoir lû dans les livres des Pontifes ; & il est si persuadé de ce miracle , qu'il le rapporte pour confirmer les gens de bien , & pour convertir les libertins. Plutarque n'est pas si crédule , il rapporte ce que les Romains disoient , mais il fait voir le ridicule de ce conte.

Car que des Statuës ayent sué , pleuré , & rendu quelques gouttes sanglantes , cela n'est pas impossi-

ble.] Combien de fois des peuples entiers ont été dans des frayeurs mortelles pour avoir vû les Statuës de leurs Dieux jeter une petite moiteur , & verser ou des gouttes de sang , ou quelques larmes ? Cependant il n'y a rien de plus naturel , & il n'y a là aucun miracle , comme Plutarque l'explique fort bien. Il en est de même des pluies de sang , & d'une infinité d'autres phénomènes , qui étonnent les peuples ignorans & superstitieux.

& non seulement ils pouffent en dehors quelque couleur & quelque sorte de teinture de leur propre fonds, mais ils prennent encore la couleur de l'air qui les environne, & rien n'empêche que la Divinité ne se serve de ces signes pour avertir les hommes de ce qui doit arriver. Il est aussi très-possible que les statues rendent un son semblable à un gémissement & à un soupir, par quelque rupture ou séparation violente de quelques parties qui se fait en dedans. Mais que d'un corps inanimé il en sorte une voix si articulée, si claire, si entière & si intelligible, c'est ce qui est hors de toute possibilité ; car ni l'ame, ni Dieu même, ne sçauroit former une voix articulée, ni prononcer un discours suivi sans un corps organisé, & pourvu de toutes les parties nécessaires à la parole.

Et rien n'empêche que la Divinité ne se serve de ces signes pour avertir les hommes de ce qui doit arriver.] Car quoique Dieu se serve des causes naturelles, rien n'empêche qu'il n'en destine les effets à une certaine fin ; cela est très-certain. Mais qui expliquera ces signes, & où sont les règles de cette divination ? On peut voir ce qui a été remarqué sur la vie de Pericles, tom. II. pag. 210.

Car ni l'ame ni Dieu même, ne sçauroit former une voix articulée, ni prononcer un discours suivi sans un corps organisé.) Si ce principe étoit vrai, les Platoniciens en concluroient que Dieu ne peut jamais faire entendre sa voix aux hommes, parce que selon eux, il

ne peut se revêtir d'aucun corps. Mais voilà des erreurs grossières, Dieu peut prendre un corps sans ravalier la majesté de sa nature, comme je l'ai expliqué dans le traité de la Doctrine de Platon, p. 171. de la seconde édit. & sans prendre un corps, il peut parler aux hommes, car toute la nature obéit au maître de la nature, & il n'est pas plus difficile à Dieu de former une voix articulée, que de former tout autre son ; il peut aussi se faire entendre en frappant par sa lumière la partie intelligente de l'ame, & en faisant sur elle la même impression qu'une voix qui l'auroit frappé après avoir passé par les organes du corps. Et c'est cette sorte de voix

La cause du son qu'elles peuvent rendre.

Plutarque borne encore trop le pouvoir de Dieu sur les voix, comme il l'a borné plus haut sur le mouvement.

*Cela peut être ,
mais cela n'empêche
pas que ce ne puisse
être aussi une voix
articulée.*

*La considération de
la Toute-puissance
de Dieu , ramène
Plutarque , & le
porte à affaiblir ou à
corriger son princi-
pe.*

*Mot admirable
d'Heraclite sur le
peu de foi des hom-
mes.*

Ainsi quand l'Histoire nous veut forcer à croire ce qu'elle nous dit, & qu'elle nous accable de témoins très-graves & très-dignes de foi , il faut croire que cette voix est un mouvement fort différent de celui qui agit sur les organes des sens , un mouvement qui s'engendre dans la faculté imaginative de l'ame , & qui forme l'opinion , comme il arrive très-souvent qu'en dormant nous croyons voir & entendre , quoique nous ne voyions ni n'entendions. Il est vrai que ceux qui sont saisis & possédés d'une violente passion ou d'un ardent amour pour la Divinité , & qui ne peuvent ni rejeter , ni revoquer en doute aucun de ces prétendus miracles , fondent leur foi sur la merveilleuse puissance de Dieu , qui est sans comparaison au-dessus de la nôtre , & qui nous passe infiniment ; car Dieu ne ressemble point du tout à l'homme , ni dans son essence , ni dans ses opérations , ni dans sa manière d'agir , ni dans ses forces ; & s'il fait des choses qui nous soient impossibles , & qu'il trouve des expédiens & des moyens qui surpassent notre intelligence , cela n'est pas hors de toute apparence de raison , au contraire étant dissimblable à nous en toutes manières , il est encore plus différent & plus éloigné de nous par ses opérations ; mais comme dit Heraclite , *la plupart des*

qu'Homere a admirablement décrite , lorsqu'en parlant du songe envoyé à Agamemnon , il dit que *la voix Divine se répandit tout autour de lui*. Mais Plutarque cor-

rige bien-tôt son principe , & ramené par la considération de la Toute-puissance de Dieu , il revient à la vérité & à la raison.

œuvres de Dieu, nous échappent & demeurent inconnues par nôtre peu de foi.

Coriolan étant retourné à Antium avec l'armée, Tullus qui le haïssoit, & qui ne pouvoit le souffrir à cause de la crainte qu'il avoit de son autorité, résolut de le perdre, de peur que s'il le laissoit échapper, il ne trouvât plus une occasion si favorable; ayant donc aposté beaucoup de gens contre lui, il lui fit commandement de déposer sa charge & de rendre compte aux Volsques de son administration. Coriolan qui voyoit le danger qu'il y avoit pour lui à devenir homme privé, pendant que Tullus demeureroit Capitaine Général & auroit tout crédit parmi les Volsques, répondit, qu'ayant pris sa Charge par l'ordre des Volsques, il la quitteroit aussi par leur ordre quand ils le lui signiferoient, mais que sans attendre cela, il étoit prêt sur l'heure même de rendre compte de sa conduite à ceux des Antiates qui voudroient l'entendre.

L'assemblée étant donc formée, les Orateurs qui étoient préparés, se leverent & irritèrent le peuple. Quand ils eurent tout dit, Coriolan se leva. Le grand respect qu'on avoit pour lui calma le bruit; le silence du peuple lui fit connoître qu'il pouvoit parler sans rien craindre. Les plus gens de

Tullus fait résolution de perdre Coriolan.

Car il avoit ce pouvoir, parce qu'il commandoit dans le pays.

Il lui ordonne de se démettre de sa Charge.

Sage réponse de Coriolan.

Répondit, qu'ayant pris sa Charge par l'ordre des Volsques.] Tullus vouloit que Coriolan se demît de sa Charge, & qu'ensuite il rendit compte de son administra-

tion. Mais Coriolan vouloit rendre compte de son administration avant que de se démettre de sa Charge.

bien, ravis de la paix qui avoit été conclue, témoignèrent assez par leur contenance qu'ils l'écouteront favorablement, & ne lui feroient aucune injustice. Tullus craignit donc qu'il ne se justifiât, car outre qu'il étoit homme très-éloquent, ses premiers exploits avoient excité plus de reconnaissance, que sa dernière action n'avoit attiré de blâme, ou plutôt, le crime, dont il étoit accusé, étoit un témoignage authentique de la grandeur de l'obligation qu'on lui avoit. Car jamais les Volsques ne se feroient plaints de n'avoir pas pris Rome, s'ils ne s'étoient vus sur le point de s'en rendre les maîtres par la seule valeur de Coriolan. C'est pourquoi Tullus vit bien qu'il ne falloit plus différer, ni s'amuser à gagner le peuple, & les plus audacieux des conjurez s'étant mis à crier qu'il ne falloit ni écouter, ni souffrir qu'un traître dominât les Volsques, & refusât de se remettre de sa charge, ils se jetterent en foule sur lui & le tuerent, sans que personne se mît en devoir de le secourir. Il parut pourtant bien par la suite, que la plus grande partie de la nation n'avoit pas consenti à ce meurtre, car dès que la nouvelle en fut répandue, de toutes les villes il accourut des gens pour honorer ses funérailles, & après l'avoir inhumé avec toutes les cérémonies dues à sa dignité, ils ornerent son tom-

Coriolan tué par les Volsques.

Denys d'Halicarnasse écrit qu'ils le lapidèrent.

Et après l'avoir inhumé avec toutes les cérémonies.) Ils l'habillèrent de ses habits de Général, mirent son corps sur un lit magnifique, qui fut porté sur les épaules de jeunes Officiers les plus con-

beau de quantité d'armes & de dépouilles, comme le tombeau d'un vaillant homme & d'un grand Général.

Les Romains ayant appris sa mort ne firent rien qui tendît à honorer sa mémoire, ni qui marquât non plus qu'ils conservoient encore quelque ressentiment contre lui. Ils accorderent seulement aux instantes prières des Dames, la permission d'en porter le deuil pendant dix mois, comme d'un pere, d'un fils & d'un frere, car c'étoit le deuil le plus long que Numa eût institué, comme nous l'avons marqué dans sa vie; mais les affaires des Volques furent bien-tôt reduites en tel état qu'ils se virent forcez de regretter Coriolan. Car

Les Romains accordent aux Dames d'en porter le deuil dix mois.

Les Volques forcez de regretter Coriolan.

nus par leurs grandes actions; on fit marcher devant lui les dépouilles qu'il avoit prises aux ennemis, les Couronnes qu'il avoit gagnées, & les plans des villes qu'il avoit prises; on le mit en cet état sur le bucher, & on égorga plusieurs victimes. Après que le bucher fut consumé, on ramassa ses cendres, on les enterra dans le même lieu, & on lui éleva un tombeau magnifique. Au reste, Coriolan fut tué la seconde année de l'Olymp. LXXIII. l'an de Rome 266. huit ans après sa premiere campagne. Il mourut donc à la fleur de son âge, s'il est vrai qu'il ait fait cette premiere campagne fort jeune; comme Plutarque l'a remarqué. Cela peut souffrir des contradictions assez bien fondées, & c'est ce qui me

fait soupçonner que Denys d'Halicarnasse & Tite-Live n'ont pas eu des mémoires fort exacts sur le tems de la naissance de Coriolan, & sur les premieres actions de sa vie. Et ce qui me confirme dans cette pensée, c'est que Fabius, beaucoup plus ancien que ces Historiens avoit écrit, comme le rapporte Tite-Live, qu'à la fin de son âge il avoit accoutumé de dire, *que l'exil étoit toujours fâcheux, mais encore beaucoup plus fâcheux pour un vieillard que pour un autre homme.*

Les Romains ayant appris sa mort, ne firent rien qui tendît à honorer sa mémoire. Denys d'Halicarnasse écrit qu'ils regarderent cette mort comme une calamité publique, & qu'ils le pleurerent, & en public & en particulier,

*L'année suivante
qui étoit l'an de
Rome 267.*

premierement étant entrez en differend avec les Æques, leurs amis & leurs alliez, sur ce qu'ils prétendoient chacun donner à l'armée un Général de leur nation, ils en vinrent aux mains, & il y eut beaucoup de gens tuez ou blesez de part & d'autre. Et ensuite ayant été vaincus par les Romains dans une bataille où Tullus fut tué avec toute la fleur de leur armée, ils s'estimerent encore trop heureux d'accepter les conditions honteuses que leur accorda le vainqueur, & de faire, comme peuples assujettis, tout ce qu'il plut à ce vainqueur de leur prescrire.

Mais Plutarque veut dire peut-être qu'ils n'honorèrent sa mé- moire d'aucun monument pu- blic.

LA COMPARAISON

d'Alcibiade & de Coriolan.

*Alcibiade & Co-
riolan, à peu près
égaux pour les ex-
ploits de guerre.*

Toutes les actions que nous avons pu trou- ver de ces deux grands Hommes, & que nous avons jugé dignes de mémoire étant dé- duites, il est aisé de voir d'abord que leurs ex- ploits de guerre n'emportent pas beaucoup la ba- lance d'aucun côté, car l'un & l'autre ont égale-

*Que leurs exploits de guerre n'em-
portent pas beaucoup la balance
d'aucun côté.] Pour juger par-
faitement des actions de deux Gé-
neraux, il semble qu'il faudroit* comparer aussi les ennemis contre
lesquels ils les ont faites, & le
tems où ils les ont faites; car
cela y met souvent une difference
infinie.

ment donné des marques de leur audace & de leur force, & quand ils ont commandé en chef, ils ont également fait preuve de leur grande prudence & de leur capacité dans l'art militaire, à moins qu'on ne prétende faire passer Alcibiade pour un plus grand Général, parce que toute sa vie il a gagné de grandes batailles sur mer & sur terre, mais ils ont cela de commun tous deux, que pendant qu'ils ont commandé les troupes de leur pays, & qu'ils ont combattu en personne, les affaires de leur Patrie ont toujours prospéré, & qu'elles sont allées en décadence dès qu'ils ont changé de parti.

Alcibiade peut être préféré par le grand nombre de ses victoires sur terre & sur mer.

Pour ce qui est de leur maniere de gouverner, il est certain que les sages ont toujours abhorré celle d'Alcibiade, comme trop licentieuse, trop tachée de dissolution & de flatterie, & trop populaire, & que les Romains ont extrêmement haï celle de Coriolan comme trop austere, trop superbe, & tenant trop du Gouvernement des Nobles. Ainsi de ce côté là, ni l'un ni l'autre ne méritent d'être louez, quoique les Gouverneurs gracieux & populaires soient beaucoup moins à blâmer que ceux qui maltraitent & foulent aux pieds le peuple, pour ne pas paroître le menager & le

Leur maniere de gouverner également blâmable, l'une comme trop licentieuse, & l'autre comme trop severe.

Quoique les Gouverneurs gracieux & populaires.) Plutarque, après avoir condamné les deux excès, préfere pourtant la complaisance à la severité; & il en a porté le même jugement dans la comparaison de Thésée & de Ro-

mulus, où il dit que ces deux défauts, celui de la rigueur semble venir de fierté & d'amour propre, & celui de la complaisance paroît l'effet de la douceur & de l'humanité.

La douceur & la complaisance préférables dans le gouvernement à la severité & à la fierté.

flatter, car s'il est honteux de le flatter pour acquies-
sir de l'autorité & de la puissance, il ne l'est pas
moins de s'en rendre le maître & de l'opprimer
par la crainte & par la terreur, & outre qu'il y a
de la honte, il y a encore de l'injustice.

*Politique d'Alci-
biade pleine de ruse
& de fourberie.*

On ne peut pas douter que Coriolan ne fût
plein de franchise & de simplicité, & il est évi-
dent qu'Alcibiade avoit une politique pleine de
ruse & de fourberie. On lui reproche particuliere-
ment le méchant tour & la supercherie qu'il fit
aux Ambassadeurs de Lacedémone, lorsqu'il les
trompa pour rompre la paix, comme le rapporte
Thucydide. Cependant cette ruse de politique,
quoiqu'elle replongeât Athènes dans une hor-
rible guerre, rendit ferme & plus redoutable l'al-
liance des Mantinéens & des Grecs, qui fut mén-
agée par la seule dextérité d'Alcibiade. Mais ne
fut-ce pas aussi un trait de fourberie dans Corio-
lan, lorsqu'il commit les Romains avec les Vols-
ques, en rendant ces derniers suspects par une noi-
re calomnie, pendant la fête des jeux publics où
ils étoient allez, comme l'écrivit Denys d'Hali-
carnasse? & il y a cela encore que la cause rendit
cette action de Coriolan plus mauvaise que celle
d'Alcibiade, car il n'y fut pas porté, comme lui, par

*Celle de Coriolan
n'étoit pas exempte
de fourberie.*

*L'action de Corio-
lan plus mauvaise
que celle d'Alcibia-
de, & en quoi.*

Mais ne fut-ce pas un trait de en faveur d'Athènes sa Patrie, au
fourberie dans Coriolan.] Cette lieu que Coriolan trompoit Ro-
supercherie de Coriolan est bien me sa Patrie en faveur des Vols-
plus odieuse & plus criminelle que ques les plus dangereux ennemis
celle d'Alcibiade; car Alcibiade de Rome.
trompoit les ennemis d'Athènes *Car il n'y fut pas porté, comme*

un mouvement d'ambition, & par la chaleur d'une dissention en matiere de gouvernement & de politique, mais pour obéir à sa colere, qui, comme dit fort bien Dion, *ne paye jamais les services qu'on lui rend*; il ruina plusieurs contrées de l'Italie, & sacrifia au ressentiment qu'il avoit contre sa Patrie, plusieurs grandes villes qui ne lui avoient fait aucun tort.

Il est vrai qu'Alcibiade causa aussi de grands malheurs à ses Citoyens par un transport de colere; mais il revint dès qu'il reconnut leur repentir; & ayant été chassé pour la seconde fois, il ne pût souffrir les fautes que faisoient les Généraux qu'on avoit mis à sa place, & ne négligea pas de les avertir de leur imprudence, & du danger qu'ils couroient, mais il fit ce qu'Aristide avoit déjà fait pour Themistocle, & qui est de toutes ses actions celle qu'on vante encore le plus, car il alla trouver les Généraux qui n'étoient nullement ses amis, leur remontra en quoi ils manquoient, & leur enseigna ce qu'ils devoient faire. Au lieu que Coriolan premierement fit du mal à toute une ville, qui ne l'avoit pas toute offensé, puis que la meilleure & la plus saine partie se trouvoit enve-

La colere est toujours ingrate, au lieu que l'ambition est souvent reconnaissante.

Différence entre la colere qui anima Alcibiade contre sa Patrie, & celle qui excita Coriolan contre Rome.

Aristide étoit alors banni à Egine.

lui, par un mouvement d'ambition.] Plutarque trouve l'action de Coriolan plus mauvaise que celle d'Alcibiade, parce que la faute d'Alcibiade fut l'effet de l'ambition, & celle de Coriolan l'effet de la seule colere. Or l'ambi-

tion peut être plus excusable, en ce qu'elle propose des récompenses, les dignitez, les honneurs, au lieu que la colere ne promet qu'horreurs & que miseres, suites ordinaires de la vengeance.

loquée dans la même injustice qu'on lui avoit faite, & prenoit part à sa douleur, & ensuite ne se laissant point adoucir & flechir à plusieurs Ambassades réitérées, qu'on lui envoya pour effacer & pour guérir une seule injure, il fit voir que c'étoit bien plus pour ruiner & perdre son pays, que pour le recouvrer & s'y faire rappeler, qu'il avoit excité une si horrible guerre, sans vouloir jamais écouter aucune proposition d'accommodement.

L'amour de la Patrie paroit plus dans le repentir de Coriolan, que dans celui d'Alcibiade.

Bon côté qu'on peut trouver dans la desertion d'Alcibiade.

Car il empêcha Tissapherne de secourir les Lacédémoniens avec toutes ses forces.

On pourra dire qu'il y avoit entre eux cette difference, qu'Alcibiade ne retourna vers les Athéniens, qu'après que les Spartiates par haine & par défiance lui eurent dressé des embûches, & que Coriolan n'eut aucun sujet honnête & legitime de quitter les Volscques, qui l'avoient toujours fort bien traité, car ils l'avoient élu leur Général, & avec cette pleine autorité, il possédoit encore leur confiance; en cela bien different d'Alcibiade, dont les Spartiates abusoient plutôt qu'ils n'en ussoient, & qui après avoir été errant sur le pavé de leur ville, & balloté dans le camp, se vit enfin réduit à se jeter entre les bras de Tissapherne, à moins qu'on ne veuille dire que dans l'esperance d'être rappelé il fit la cour à ce Satrape, pour empêcher que la ville d'Athènes ne fût entièrement détruite.

Pour ce qui est des biens & des richesses, Alcibiade recevoit des présens, & prenoit à toutes mains sans aucun respect pour l'honnêteté, & s'il le prenoit mal, il les dépensoit encore plus mal
pour

pour son luxe & pour ses débauches. Au lieu que Coriolan ne pût être obligé par ses Généraux à recevoir même les présens qu'ils lui offroient avec toutes les marques d'honneur & de distinction. Et c'est pourquoi dans les differens qui s'éleverent sur le sujet de l'oblation des dettes, il fut encore plus insupportable au peuple, qui s'imagina qu'il agissoit bien moins pour servir la République, que pour les insulter avec insolence & avec mépris.

Coriolan fort supérieur à Alcibiade du côté du désintéressement.

Ce n'est donc pas sans raison qu'Antipater, dans une lettre qu'il écrivit sur la mort d'Aristote, dit, *qu'outre les merveilleux talens dont ce grand homme étoit orné, il avoit encore celui de s'insinuer dans les bonnes grâces des hommes.* Les grandes actions & les

Plutarque rapporte ceci pour blâmer la trop grande dureté de Coriolan.

vertus de Coriolan, pour n'être pas accompagnées de ce talent, furent tout odieuses à ceux mêmes

Talent de sçavoir s'insinuer dans les bonnes grâces des hommes, ses grands effets.

à qui il faisoit le plus de bien, qui ne pouvoient souffrir son orgueil & son invincible opiniâtreté, toujours inséparable de la solitude, au lieu qu'Alcibiade sçachant si bien prendre tous ceux avec lesquels il avoit à converser & à vivre, il ne faut pas s'étonner si lorsqu'il faisoit bien, sa gloire étoit d'abord florissante, & s'il étoit aimé & honoré, puisque même les fautes & les excès qu'il commettoit, étoient le plus souvent fort agréables, & passaient pour des gentilleses & pour des marques d'un bon naturel.

Alcibiade fort supérieur à Coriolan par le talent de sçavoir gagner les hommes.

Et c'est pourquoi dans les differens qui s'éleverent sur le sujet de l'abolition des dettes.) De l'abolition des dettes qu'on fut obligé d'accorder au peuple pour appaiser la sédition. C'est ce que Plutarque n'a peut-être pas assez expliqué dans la vie de Coriolan.

*Grande difference
des effets que pro-
duisent la complai-
sance & de ceux
que produit la du-
reté.*

De là vient que, quoiqu'il eût fait de grands maux à sa Patrie, il fut pourtant élu plusieurs fois Capitaine Général avec une autorité absolue, & que Coriolan briguant le Consulat dans les formes après de grands exploits & des victoires signalées, eut la honte d'être refusé. Ainsi l'un, après tous les maux qu'il avoit faits à ses Citoyens, n'en peut être haï, & l'autre, après tous les grands services qu'il avoit rendus à sa Patrie, & avec toute l'admiration qu'il donnoit pour sa vertu, n'en peut être aimé.

*Les plus grands ex-
ploits de Coriolan
furent contre Rome
& ceux d'Alcibiade
de pour Athenes.*

*Autre grand avan-
tage d'Alcibiade.
sur Coriolan.*

Aussi faut-il dire que pendant que Coriolan commanda les armées, il ne fit rien de considérable pour Rome, mais fit beaucoup contre elle pour ses ennemis, & qu'Alcibiade, & Soldat & Capitaine servit très-utilement les Atheniens; que présent il étoit toujours supérieur à ses ennemis, & que la calomnie ne pouvoit réussir contre lui qu'en son absence; au lieu que Coriolan fut condamné en face par les Romains, & ensuite tué par les Volsques, véritablement contre toute sorte de droit, divin & humain, mais il ne laissa pas de

Ainsi l'un, après tous les maux qu'il avoit faits à ses Citoyens, n'en peut être haï.] On ne sçauroit exposer dans un plus beau jour la difference infinie que mettent dans les hommes la complaisance & la dureté. L'homme complaisant & affable se fait aimer même en faisant du mal, & l'homme rude & dur se fait haïr même en faisant du bien, cela est certain,

mille expériences le confirment; & il n'est pas mal aisé d'en découvrir la raison; c'est que l'amour & la haine changent également les objets. L'amour, que produisent la complaisance & l'affabilité, change le mal en bien, & la haine, produite par la dureté & par la fierté, change le bien en mal.

donner quelque forte de prétexte & de couleur à ce meurtre, en ce qu'ayant refusé publiquement la paix aux Ambassadeurs, il l'accorda en particulier à des femmes, & par là, sans couper cours à la haine & laissant la guerre en son entier, il avoit malheureusement perdu un tems qui auroit pu être fort utile aux Volsques; car il ne devoit se retirer que de l'avis & du consentement de l'armée qui s'étoit abandonnée à sa conduite, s'il avoit fait quelque cas de la justice & de son devoir.

Que si ne tenant aucun compte des Volsques, il n'avoit cherché qu'à assouvir sa colere en excitant cette guerre, & qu'étant satisfait, il eût jugé à propos de la finir, ce n'étoit pas en faveur de sa mere qu'il devoit épargner sa Patrie, mais avec sa Patrie il devoit aussi épargner sa mere, car sa mere & sa femme faisoient partie de son pays & de la ville qu'il tenoit assiegée. Or d'être demeuré inflexible, & d'avoir inhumainement rejeté les supplications publiques, les prieres des Prêtres, & les soumissions & les supplications des sa-

Meurtre de Coriolan ne fut pas sans quelque sorte de prétexte.

Car le changement de Coriolan ne changeoit ni les Romains, ni les Volsques.

Coriolan ne devoit se retirer que de l'avis des Volsques.

Comme la Patrie étant préférable à pere & mere.

Ce n'étoit pas en faveur de sa mere qu'il devoit épargner sa Patrie, mais avec sa Patrie.) Cela est fondée sur cette opinion de quelques Philosophes, & sur tout des Platoniciens, que la Patrie est plus digne de respect, & doit être plus honorée que pere & mere. Je ne sçai où ces Républicains avoient puisé ce sentiment, car il ne paroît fondé sur aucune Loi, ni naturelle, ni divine. Au con-

traire, par la Loi Divine, le pere & la mere doivent emporter les premiers honneurs après Dieu; & ce n'est pas la Patrie qui rend respectables le pere & la mere, mais c'est le pere & la mere qui rendent respectable la Patrie. Ce que Plutarque donne ici à la Patrie pourroit être mieux donné à la Religion, qui certainement est préférable à pere, à mere, & à toute la nature.

crificateurs, & de s'être relâché ensuite à la priere de sa mere pour la gratifier de sa retraite, c'étoit moins honorer sa mere, que deshonor son pays, qu'il ne fauvoit que par pitié, & par grace pour l'amour d'une seule femme, comme si son pays n'eût pas mérité qu'il l'eût sauvé pour l'amour de lui-même.

L'avrogance & l'ambition jointes ensemble, font un composé monstrueux & insupportable.

Quand on ne veut pas faire la cour à ceux de qui les honneurs dépendent, il faut renoncer à ces honneurs.

Aussi fut-ce une grace fort odieuse & fort dure, & dont aucun des deux partis ne lui sçut gré. Car il ne fit sa retraite, ni à la priere de ceux à qui il faisoit la guerre, ni du consentement de ceux, en faveur de qui il la faisoit. Et la cause de tout cela, ce fut l'austerité de ses mœurs, son arrogance & son opiniatreté, qui seule est toujours fort odieuse au peuple, mais qui étant accompagnée de l'ambition, devient entierement feroce & intraitable; car ceux qui ont ces vices ne menagent nullement le peuple, comme s'ils ne se soucioient ni de dignitez ni d'honneurs, & quand ils viennent à être refusez, ils ne peuvent s'en consoler, & en conservent un ressentiment implacable. Or de ne vouloir pas faire la cour au peuple, ni rechercher ses bonnes graces par des flatteries, c'est ce qu'avoient fait Metellus, Aristide, Epaminondas;

Et de s'être relâché ensuite à la priere de sa mere. Il me semble que l'on pourroit juger plus favorablement de cette action de Coriolan. Si sa mere le flechit, ce n'est pas qu'elle eut eu plus de pouvoir sur son esprit que les supplications publiques, & que les prieres des Prêtres & des Sacrificateurs; mais c'est qu'elle trouve un cœur déjà ému & ébranlé; c'est un dernier coup de coignée qui fait tomber un grand chêne que plusieurs coups précédens avoient miné & ébranlé, & pourtant laissé encore debout.

mais aussi ils méprisoient véritablement tout ce que le peuple pouvoit donner & ôter, & toutes les fois qu'ils étoient bannis, qu'ils avoient effuyé des refus, ou qu'ils étoient condamnés à des amendes, ils ne s'emportoient point contre l'ingratitude de leurs Citoyens, mais ils retournoient à eux dès que ces ingrats reconnoissoient leur faute, & leur pardonnoient à la première supplication. Tout homme qui ne veut pas flatter le peuple ne doit point chercher à s'en venger, car cette furieuse colere ne peut venir que de la violence du désir. Et pour Alcibiade, il avouoit franchement qu'il aimoit les honneurs, & qu'il étoit très-fâché quand on les lui refusoit; c'est pourquoi il tâchoit de gagner tout le monde par son affabilité & par sa complaisance.

La colere de Coriolan ne pouvoit venir que de la violence du désir.

C'étoit tout le contraire de Coriolan, son orgueil & sa vanité l'empêchoient de faire la cour au peuple, qui seul pouvoit le combler d'honneurs, & quand il se voyoit refusé, son ambition le portoit à la colere & à la tristesse. Et voilà la seule chose

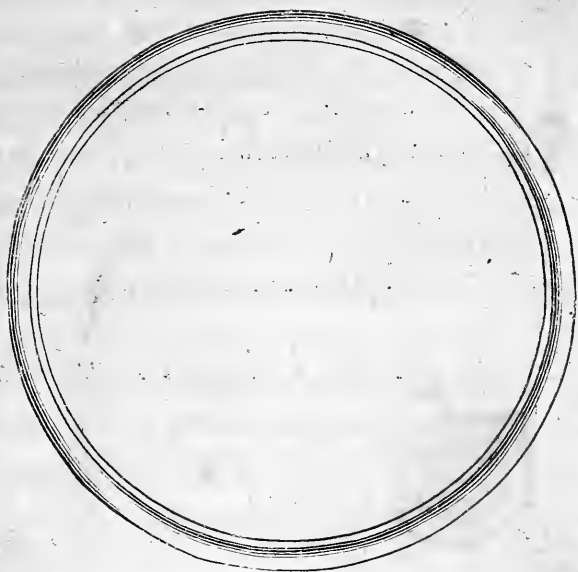
Mais aussi ils méprisoient véritablement tout ce que le peuple pouvoit donner & ôter.] Cela est suivi, mépriser le peuple & ne pas se soucier de ce qui dépend de lui; mais rechercher les faveurs du peuple, & mépriser & maltraiter le peuple, cela est aussi monstrueux que de vouloir boire des eaux saines, après avoir empoisonné la source. Il faut ménager & flatter le peuple pour avoir part à ses faveurs. Epictète a fort bien dit, Tu

es injuste & insatiable, si ne demandant point les choses avec lesquelles on achete les prééminences, les dignitez, &c. tu veux les avoir pour rien. Max. XXXIV. du l. Manuel, très-digne d'être lûe.

Or tout homme qui ne veut pas flatter le peuple, ne doit point chercher à s'en venger.) C'est une démonstration. Les honneurs & les dignitez ne sont pas le prix du mérite, mais de la flatterie, de l'attachement & de l'assiduité.

que l'on puisse reprendre en lui, tout le reste est éclatant & sans tache, & pour ce qui est de la tempérance & du mépris des richesses, il peut être comparé à tous les Grecs qui ont été les plus gens de bien, & qui ont eu les mains les plus nettes, non pas à Alcibiade, qui en cela étoit le plus insolent de tous les hommes, & qui avoit foulé aux pieds toute sorte d'honnêteté & de bienfaisance.

Celui à qui je ne fais pas la cour ne me doit rien, encore moins celui que je maltraite & que je méprise; ne me devant rien, il ne m'offense point par son refus. La vengeance présuppose l'offense, & par conséquent, &c. Mais de vouloir régler la tête des ambitieux, & les faire agir par des principes qui soient bien d'accord, c'est vouloir allier la raison avec la folie,



PAUL EMILE



Quand je commençai à écrire ces vies, ce fut pour l'amour des autres, & présentement je les continue, & je m'y arrête pour l'amour de moi-même, regardant toujours dans cette Histoire comme dans un miroir, & tâchant d'y orner ma vie & de la conformer aux vertus de ces grands Personnages qui nous y sont représentez. Car il me semble proprement

Il faut se regarder dans l'Histoire, comme dans un miroir.

Regardant toujours dans cette Histoire comme dans un miroir, & tâchant d'y orner ma vie.) L'Histoire est le miroir le plus fidèle que l'on puisse consulter pour s'orner soi-même, & pour se cor-

que je vis avec eux , & que je lie avec eux un étroit commerce , lorsque les prenant les uns après les autres , & comme les logeant tous chez moi , & examinant à loisir leurs mœurs , leur esprit , leur caractère , & toutes leurs grandes qualités , je considère combien chacun d'eux est grand & admirable , & je choisis parmi leurs plus belles actions celles qui sont les plus dignes d'être sçues & imitées.

Dieux ! quel plus grand plaisir l'homme peut-il avoir !

Et quel moyen plus sur & plus efficace pour la reformation de nos mœurs ?

Democrite écrit que nous devons toujours

riger de ses défauts. Il semble que Plutarque ait emprunté cette idée des Adelphe de Terence , Act. III. sc. IV. où Demea dit ,

Denique

*Inspicere, tanquam in speculum ,
in vita omnium*

*Jubeo ; atque ex aliis sumere
exemplum sibi.*

Car comme écrit Tite - Live dans sa Préface , *Hoc illud est præcipue in cognitione rerum salubre ac frugiferum , omnis te exempli documenta in illustri posita monumento intuari : inde tibi tuæque reipub. quod imitere , capias ; inde fœdum inceptu , fœdum exitu quod vites.*

Je considère combien chacun d'eux est grand & admirable.] Ceux qui ne sont pas versez dans la lecture des Poëtes Grecs perdent

une infinité de graces qui sont répandues dans le style de Plutarque , & qui consistent dans l'allusion qu'il fait à des passages célèbres de ces Poëtes , dont il emprunte les expressions. Il y en a une sensible dans ce passage , & qui merite d'être relevée. Ces mots ὅσος ἔλω οἷος π sont pris de ce passage d'Homere du XXIV. liv. de l'Iliade.

Ἦτι Δαρδανίδης Πρίμος βασιλεὺς
Ἀχαιῶν
Ὅσος ἔλω οἷος π, δεῖσσι δ' αἶψα
ἐφ' ἑ.

Le repas fini , Priam commence à considérer Achille , & à voir combien il est grand & admirable ; car il ressembloit véritablement aux Dieux. Cette application relève infiniment la grandeur des Heros dont Plutarque parle. J'ai vu

prier

prier les Dieux de rencontrer dans notre chemin des images heureuses , & d'être plutôt frappé par les espèces qui sont bonnes & convenables à notre nature , que par celles qui sont mauvaises , & qui ne peuvent que nous perdre , ou nous égarer. Par-là ce Philosophe introduit dans sa Philosophie une opinion qui n'a nulle ombre de vérité ni de vraisemblance , & qui plonge les hommes en d'innombrables superstitions. Pour moi , au lieu de faire aux Dieux de ces prières , qui ne peuvent que leur déplaire par leur folie & par leur vanité , je lis continuellement l'Histoire ; & m'occupant uniquement à composer ces vies , je remplis mon ame des images des plus grands Hommes & des plus gens de bien. Et si le commerce de ceux avec qui j'ai nécessairement à vi-

Images & espèces de Democrite.

Fausseté & impertinence de cette opinion de Democrite sur les especes.

Les véritables Images dont on doit remplir son ame, ce sont les Images des gens de bien.

que M. Bigot avoit marqué ce passage d'Homere à la marge de son Exemple.

De rencontrer dans notre chemin des images heureuses, & d'être plutôt frappé par les espèces.] Democrite enseignoit que la vûe se faisoit de cette manière : que les objets visibles produisoient leur Image dans l'air voisin ; que cette Image en produisoit une seconde ; cette seconde une troisième toujours plus petite , & qu'enfin la dernière en produisoit une toute semblable dans l'œil. C'est ce qu'il appelloit *ὁραὶ καὶ εἰδῶν εἰμωδίας* , voir par la rencontre des Images ou espèces. Il ne se contentoit pas de cela , il affûroit

encore que l'on pensoit de la même manière, selon que ces Images frappoient l'imagination ; qu'il y en avoit de bonnes & de mauvaises , & que les unes menaient au bien , & les autres au mal. Philosophie ignorante & insensée ; qui ne peut plonger les hommes que dans la superstition & dans l'erreur. Plutarque profite admirablement de cette folie de Democrite , & substitue avec beaucoup d'esprit à la place de ces ridicules Images ou espèces , les Images des hommes vicieux ou vertueux que l'Histoire nous présente , & qui ont véritablement beaucoup de force pour nous porter au vice , ou à la vertu.

Quelles sont les espèces qu'il faut chasser & rejeter.

vre, produit en moi quelque chose de corrompu, de vicieux ou de deshonnête, je tâche de le chasser & de le rejeter, comme ces espèces ennemies & malfaisantes; & pour cet effet j'en détourne ma pensée, que je porte libre & dégagée de toute passion sur ces grands exemples de vertu, exemples si bons, si heureux & si conformes à notre nature. C'est dans cette vûe que j'ai résolu de vous présenter aujourd'hui les vies de Timoléon & de Paul-Emile, qui ont été tous deux si parfaitement animez de la même valeur & du même esprit, & si également secondez par la Fortune dans l'exécution de leurs hautes entreprises, qu'ils laisseront lieu de douter si c'est à leur bonheur, ou à leur génie pour la Guerre, qu'ils ont dû tous leurs glorieux succès.

Les Emiliens descendus de Pythagore.

La plûpart des Historiens conviennent que la maison des Emiliens étoit Patricienne, & des plus anciennes de Rome. Le premier de leur race & celui qui laissa le nom à tous ses descendants, ce fut le fils de Pythagore le Philosophe Marcus, à qui l'on donna le surnom d'*Emilius*, à cause de la douceur & de la grace de son parler; au

Et si également secondez par la Fortune. Au lieu de *Luxure* qu'on lit dans le Texte, il faut lire comme dans un Manuscrit *τὸ χρεῖ.*

Le fils de Pythagore le Philosophe.] Il ajoute le Philosophe pour le distinguer de Pythagore l'Athlète. Beaucoup de gens les ont confondus,

Marcus.] Il faut lire *Mamercus*, comme dans un Manuscrit,

& quand on n'auroit pas l'autorité d'un Manuscrit, il faudroit rétablir ce nom par le texte même de Plutarque dans la vie de Numa; car on prétendoit, dit-il, que Numa ayant eu quatre enfans, il en nomma l'un *Mamercus*; du nom du fils de Pythagore, & c'est de lui que descend la famille des Emiliens, qui est une des plus Nobles familles Patriciennes. On

moins c'est le sentiment de ceux qui ont voulu faire honneur à Pythagore de l'éducation de Numa.

Tous ceux de cette famille qui ont acquis de la gloire & de la réputation , ont vû leur vertu toujours heureusement secondée par la Fortune. Il n'y a eu d'abandonné par la Fortune que Lucius Paulus , qui , à la défaite de Cannes , signala en même tems & sa prudence & sa valeur ; car n'ayant pû détourner son Collegue du dessein de donner le combat , il partagea avec lui le péril , & ne partagea point sa fuite ; & pendant que celui qui à toute force avoit voulu combattre , abandonnoit le champ de bataille , celui qui ne combattoit que malgré lui , tint ferme , & se fit tuer au milieu des ennemis.

Varron.

Plutarque a raconté sa mort dans la vie de Fabius.

Ce Lucius-Paulus eut une fille, nommée Emilie, qui fut mariée au Grand Scipion , & un fils , qui comme lui , fut appelé Paul-Emile , c'est celui dont j'écris la vie. Il commença à entrer dans le monde justement dans un tems où florissoient un

Le tems où Paul Emile entra dans le monde.

peut voir là les remarques. La famille des Emiliens étoit plus ancienne que Pythagore.

Tous ceux de cette Famille qui ont acquis de la gloire.] Depuis Lucius Æmilius , qui étant Consul l'an de Rome 270. vainquit les Volsques jusqu'à Lucius-Paulus , pere de Paul-Emile , & qui périt à la bataille de Cannes , l'an de Rome 537. Il y a eu plusieurs de ces Emiliens grands Personnages qui ont gagné de grandes

batailles & triomphé ; & je m'étonne que ceux qui ont entrepris d'écrire la vie des Hommes Illustres , n'ayent parlé que de ce dernier & de son fils , dont nous li-sons ici la vie.

Dans un tems où florissoient un grand nombre de très-grands Personnages.) Les Semproniens , les Albins , les Fabius Maximus , les Marcelles , les Scipions , les Fulviens , les Sulpitiens , les Cetheges , les Metelles & autres grands

*Les jeunes gens de
qualité commen-
çoient à paroître
dans le monde par
l'éloquence.*

*Par l'éloquence &
par la brigue.*

*Paul-Emile de-
mande l'Edilité, &
est préféré à tous ses
rivaux.*

*Il est associé au
College des Augu-
res.*

grand nombre de très-grands Personnages qui faisoient alors le plus de bruit par leurs vertus & par leurs exploits, & il y parut avec distinction, quoiqu'il ne suivît point le torrent des jeunes gens de qualité, & que d'abord il se fût tiré de la voye commune; car il ne s'exerça point à l'Eloquence pour réussir par le Barreau, & renonça de bonne heure aux brigues, aux sollicitations, aux caresses, aux embrassades, & autres tels moyens, dont la plûpart se servoient pour gagner la faveur du peuple, en s'insinuant dans ses bonnes grâces par leur empressement. Ce n'est pas que la Nature l'eût doué de toutes les qualitez nécessaires pour s'avancer par l'une & par l'autre de ces deux voyes; mais il choisit, comme un chemin plus noble & plus digne de lui, de parvenir, & de s'illustrer par la valeur, par la justice, & par un ferme attachement à tous ses devoirs, en quoi il surpassa tous les jeunes gens de son âge.

La première charge considérable qu'il demanda, ce fut la charge d'Edile, & il fut préféré à douze concurrens, tous d'une si grande naissance & d'un si grand mérite, qu'il n'y en eut pas un qui dans la suite ne parvînt au Consulat.

Ayant été associé au College des Augures, qui sont un certain nombre de Prêtres, aux-

Hommes. Quelle ville! quel siècle! de qualité qui vouloient s'avancer dans le Gouvernement, étoient associés à ce College.

quels les Romains commettent le soin & l'intendance des divinations qui se tirent des oyseaux & de tous les signes & prodiges célestes , il rechercha avec tant de diligence les anciens usages de sa Patrie , & rétablit avec tant de soin jusqu'aux moindres pratiques & observances des Anciens sur ce qui regardoit le culte divin dans l'exercice de cette profession , que ce Sacerdoce, qui n'étoit estimé & recherché qu'à cause du rang & de l'autorité qu'il donnoit & du titre qui y étoit attaché , il le rendit un des Arts les plus élevez & les plus considérables , & confirma par-là cette opinion des Philosophes , que la Religion n'est autre chose que la science de servir les Dieux , car il s'acquittoit de toutes les fonctions

Son exactitude dans ce Sacerdoce

La Charge d'Augure , pourquoi recherchée.

La Religion n'est autre chose que la science de servir Dieu.

Les anciens usages de sa Patrie.) Car dans les fonctions de cet office , il y avoit bien des rites & des cérémonies qu'il falloit observer. On en peut voir un exemple dans les remarques sur la vie de Numa , p. 295.

Qui n'étoit estimé & recherché qu'à cause du rang & de l'autorité qu'il donnoit.) Voilà le défaut ordinaire des hommes ; ils n'estiment les dignitez de la justice & de la Religion même , qu'à cause du rang & du pouvoir qu'elles donnent. Il n'y avoit rien de plus grand que l'autorité des Augures ; ils avoient le pouvoir de congédier les assemblées faites par l'ordre des premiers Magistrats , & de casser tout ce qui y avoit été fait. Un Augure n'avoit qu'à dire à un

autre jour , & tout étoit surfis. Ils pouvoient obliger les Consuls à se défaire de leur Charge. Ils avoient le droit de traiter avec le peuple , d'accorder ou de refuser tout ce qu'il leur plaisoit , d'abroger les Loix qui avoient été faites ; enfin rien de tout ce que les Magistrats faisoient au dedans & au dehors , ne pouvoit être approuvé sans leur autorité. Cicér. dans le II. liv. des Loix.

Que la Religion n'est autre chose que la science de servir les Dieux.) C'est ce que Socrate & Platon ont enseigné , que la Religion ne regarde que le culte des Dieux , & ils ont parfaitement enseigné en quoi consiste ce culte , on n'a qu'à voir l'Eutyphron.

Ne rien innover & ne rien oublier dans les pratiques de la Religion.

Le relâchement dans les petites choses, autorise bien-tôt la négligence dans les grandes.

Son exactitude & sa sévérité à faire observer la discipline militaire.

de ce ministère avec toute la vigilance , l'étude , & l'application dont il étoit capable , sans jamais se laisser partager ni distraire par aucune autre occupation , lorsqu'il vaquoit aux fonctions de sa Charge. Et comme il avoit grand soin de ne rien innover , il étoit aussi fort attentif à ne rien oublier & à ne rien omettre , disputant tous les jours avec ses Collegues sur les moindres choses , & leur représentant que quand même on pourroit penser que Dieu n'y regarde pas de si près & qu'il n'est point offensé de ces négligences , la ville pourroit se trouver mal enfin de les avoir souffertes & pardonnées ; *car personne*, disoit-il , *ne commence par un grand crime à remuer dans le Gouvernement* ; mais dès qu'on se relâche & qu'on néglige dans un Etat de faire observer avec la dernière exactitude les plus petites regles , on autorise bien-tôt la nonchalance & la négligence dans les plus grandes , & on ouvre la porte à un torrent d'injustices qu'on ne peut plus arrêter.

Il ne fût ni moins exact ni moins sévère à rétablir & à faire observer tous les anciens reglemens de la discipline militaire , & à maintenir dans l'ordre aussi bien les Troupes que les Citoyens. Jamais pendant qu'il commanda les armées , on ne le vit ni flatter ni caresser ses soldats ; & il ne faisoit pas comme la plupart des Généraux , qui à force de complaire aux Troupes & de leur tout souffrir , font , pour ainsi dire , un honteux trafic de leur Charge , & achètent un second

Généralat aux dépens du premier. Mais comme un Prêtre de bien d'autres Bacchanales que de celles de Bacchus , je veux dire , comme un Prêtre de Mars qui auroit eu soin d'enseigner ses statuts & ses Ordonnances , il formoit , il instruisoit lui-même les Troupes , & leur expliquoit jusqu'aux moindres devoirs de leur profession , se montrant terrible & inexorable à ceux qui désobéissoient , & tenant pour maxime que vaincre ses ennemis , n'est presque que la suite & que l'accessoire de bien dresser & discipliner ses Citoyens. Ainsi il affermissoit sa Patrie , & la mettoit en état de résister aux tempêtes qui pourroient l'assaillir.

Dans ce tems-là les Romains étant entrez en guerre du côté de l'Orient contre le grand Antiochus , & les plus grands Capitaines ayant pris le chemin de l'Asie , voici une autre guerre qui s'élève du côté du Couchant ; toute l'Espagne révoltée prend les armes. Paul-Emile y est envoyé en qualité de Préteur. Et dans cette Charge il ne se contente pas comme les autres Préteurs de fixer Liçteurs qui portent devant lui les faisceaux & les haches , il en prend douze , & marche ainsi avec

Généraux complaisans achètent un second commandement aux dépens du premier.

Paul-Emile formoit & instruisoit lui-même ses troupes.

La victoire n'est que la suite & l'effet de la bonne discipline.

Paul-Emile envoyé Préteur contre l'Espagne qui s'étoit révoltée.

Dans ce tems-là les Romains.) Cette guerre contre le grand Antiochus Roi de Syrie , commença vers l'an de Rome 561. vingt-quatre ans après la bataille de Cannes.

Le Consul Glabrien ; & après lui les deux Scipions , dont l'aîné voulut bien servir de Lieutenant à son cadet. Tite-Live décrit cette guerre liv. 37.

Et les plus grands Capitaines ayant pris le chemin de l'Asie.]

L'Espagne révoltée.] Elle avoit été remise sous l'obéissance des Romains par Scipion Nasica.

Il gagne deux batailles contre les Barbares.

Beau fruit d'une Bataille gagnée.

Desintéressement de Paul-Emile.

toute la majesté des Consuls. Dans cette expédition il défit deux fois les Barbares en bataille rangée, & leur tua trente mille hommes. Et cet exploit me semble d'autant plus glorieux pour lui, qu'il fut uniquement dû à sa bonne conduite; car pour avoir bien sçu choisir le champ de bataille, & pour avoir pris ses ennemis au passage d'une rivière, il livra une victoire aisée à ses soldats. Plus de deux cent cinquante Villes lui ouvrirent volontairement leurs portes. Il pacifia bien-tôt la Province, & après s'être assuré de sa fidélité, il retourna à Rome sans avoir profité d'une drachme dans son Généralat, car non seulement il étoit peu empressé à amasser du bien, mais il dépensoit encore très-volontiers & sans aucune épargne celui qu'il avoit eu de sa Famille, & qui n'étoit pas considérable; aussi mourut-il si pauvre, qu'à peine trouva-t-on après sa mort de quoi payer la dot de sa femme,

Il répudie Papirie sa femme.

Ce sont des noms d'adoption.

Il avoit épousé en premières noces Papirie, fille de Papirius Maso, qui avoit été Consul; après avoir vécu long-tems avec elle, il la répudia enfin, quoiqu'elle lui eût donné de très-beaux enfans, car il avoit eu d'elle le fameux Scipion & Fabius Maximus. On ignore aujourd'hui la

Dans cette expédition il défit deux fois les Barbares.) Tite-Live ne parle que d'une occasion, où Paul-Emile força les retranchemens des Espagnols, leur tua dix-huit mille hommes, & fit

trois mille trois cent prisonniers; liv. XXXVII. 57.

Fille de Papirius Maso, qui avoit été Consul.] Il avoit été Consul, & avoit vaincu les Cor-fes l'an de Rome 522.

cause

cause de ce divorce Mais en fait de séparation de mariage, il me semble qu'il n'y a rien de plus vrai que ce qu'un Romain qui venoit de repudier sa femme, dit à ses amis qui lui en faisoient des reproches & qui lui demandoient : *Votre femme n'est-elle pas sage ? n'est-elle pas belle ? ne vous a-t-elle pas donné de beaux enfans ?* Pour toute réponse à ces questions il leur montra son soulier, & les questionnant à son tour : *Ce soulier, leur dit-il, n'est-il pas beau ? n'est-il pas tout neuf ? n'est-il pas bien fait ? cependant aucun de vous ne sçait où il me blesse.* En effet il y a des femmes qui se font repudier pour des fautes qui éclatent dans le public ; mais il y en a d'autres qui par l'incompatibilité de leur humeur, par de secrets dégoûts qu'elles causent, & par plusieurs fautes legeres, mais qui reviennent tous les jours & qui ne sont connues que du mari, produisent à la longue un si grand éloignement & une aversion si insupportable, qu'on ne peut plus vivre avec elles, & qu'il faut enfin se séparer.

Il peut y avoir des raisons secretes de divorce, dont le public n'est point instruit.

Paul-Emile s'étant ainsi délivré de Papirie, il en épousa une autre, dont il eut deux enfans mâles, qu'il garda dans sa maison ; & les deux qu'il avoit de sa premiere femme, il les fit passer par adoption dans les maisons les plus riches & les plus illustres de Rome : son aîné, dans celle de

Paul-Emile se remarque.

Son aîné dans celle de Fabius *max.* Cet *ἀπὸ* ne peut avoir lieu *Maximus.* Il a y dans le texte une *ici*, il faut lire *ὅτι*, comme Xilander l'a corrigé. Plutarque suit *ici*

Pauvreté jointe avec magnanimité.

Bel exemple d'une nombreuse famille. très-noble, qui vit ensemble avec très-peu de bien.

Fabius Maximus, qui avoit été cinq fois Consul, & le plus jeune, dans celle de Scipion l'Africain, qui étoit son Cousin, & dont il lui fit d'abord prendre le nom. De ses deux filles, l'une fut mariée au fils de Caton le Censeur, & l'autre à Tuberon, Personnage très-vénérable par sa vertu, & celui de tous les Romains qui se maintint dans sa pauvreté avec le plus de magnanimité & de constance. Ils étoient seize de la même famille qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maison à la ville & une petite terre à la campagne, où ils vivoient tous ensemble autour du même foyer avec chacun leurs enfans & leurs femmes, du nombre desquelles étoit cette fille de Paul-Emile. Quoique née

l'opinion de ceux qui prétendent que l'aîné de Paul-Emile fut adopté par le fils de Fabius Maximus, qui fut appelé Cunctator. Quoique d'autres prétendent qu'il ne le fut que par son petit-fils. Il fut appelé Quintus Fabius Emilianus, & eut pour fils Q. Fabius, qui fut un grand Orateur.

Et le plus jeune, dans celle de Scipion l'Africain.) Il fut adopté par le fils de Scipion l'Africain, & appelé Scipion Emilianus.

Qui étoit son cousin.] Car Scipion l'Africain avoit épousé une Emilie.

Et l'autre à Tuberon.) A Ælius Tubero qui eut d'elle un fils, Q. Ælius Tubero, grand Stoicien.

Ils étoient seize d'une même Famille qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maison.) Voici comme en parle Valère Maxime : *Sexdecim eodem tempore Ælii fuerunt, quibus una domuncula fuerat eodem loco quo nunc sunt Mariana monumenta, & unus in agro Veiente fundus, minus multos cultores desiderans, quam dominos habebat. Il y eut dans le même tems seize Eliens qui n'avoient pour eux tous qu'une petite maison à la ville dans l'endroit où sont présentement les monumens de Marius, & une petite terre dans le territoire de Veies, qui avoit plus de maîtres, qu'elle ne demandoit de gens pour la cultiver.*

d'un pere qui avoit été deux fois Consul , & qui avoit remporté deux fois l'honneur du Triomphe , non seulement elle n'avoit pas honte de la pauvreté de son mari , mais elle admiroit & respectoit en lui la vertu qui le rendoit pauvre. Au lieu qu'aujourd'hui les parens & les freres , s'ils ne séparent leurs possessions & leurs héritages par de grandes rivières , par des forteresses , & par différens climats , & s'ils ne mettent encore entre eux des régions entières , ils se trouvent trop voisins , & ne cessent de se faire une cruelle guerre. Voilà de belles instructions que l'Histoire propose à ceux qui voudront les méditer & les considérer attentivement , pour profiter de ces grands exemples.

Paul-Emile ayant été nommé Consul , va faire la guerre aux Liguriens qui habitent au pied des Alpes , & qui sont aussi appelez Ligustins , Nation courageuse , & d'ailleurs très-disciplinée & très-aguerrie par les guerres continuelles qu'elle avoit eu à soutenir contre les Romains , à cause

Il avoit triomphé de l'Espagne & de la Ligurie.

Grande vertu de la fille de Paul-Emile.

Belle réflexion de Plutarque.

Qui habitent la côte depuis la rivière de Genes jusqu'à Monaco.

Pendant 30. ans.

Non seulement elle n'avoit pas honte de la pauvreté de son mari , mais , &c.) Vertu bien rare dans une femme , & dans une femme d'une si grande naissance. C'est pourtant cette grande naissance qui doit inspirer ces sentimens.

Au lieu qu'aujourd'hui les parens & les freres , s'ils ne séparent leurs possessions.) Grande différence du siècle de Plutarque à celui de Paul-Emile. Cette différen-

ce est devenue encore plus grande dans les siècles suivans.

*Paul-Emile ayant été nommé Consul , va faire la guerre aux Liguriens.) Il fut fait Consul pour la première fois , l'an de Rome 571. mais il n'alla faire la guerre aux Liguriens que l'année suivante ; aussi Tite-Live dit : L. *Emilius-Paulus , prorogato ex consulatu Imperio principio veris in Ligures Ingannos exercitum introduxit.**

du voisinage. Car elle habite à l'extrémité de l'Italie au bout des Alpes que baigne la mer Toscane, vis-à-vis de l'Afrique, & elle est mêlée avec les Gaulois, & avec les Iberiens de la côte maritime. Et alors profitant des avantages de sa situation, elle armoit en course plusieurs vaisseaux corsaires qui écumoient toute cette mer jusqu'aux colonnes d'Hercule, & ruinoient entièrement le commerce des Gaules, de l'Espagne & de l'Italie.

Paul-Emile avec huit mille hommes. attaque les Liguriens qui en avoient quarante mille.

Quand Paul-Emile entra dans leur pays, ils étoient quarante mille hommes en armes, & il n'avoit que huit mille hommes au plus. Cependant malgré cette grande différence de nombre il les attaqua, les mit en fuite, & les renferma dans leurs murailles. Alors content de sa victoire, il leur offrit des conditions toutes pleines de douceur & d'humanité, leur faisant entendre que ce n'étoit pas l'intention des Romains d'exterminer leur nation, qu'ils regardoient comme un rempart contre les courses des Gaulois, toujours aux aguets pour épier les occasions d'entrer en Italie. Les Liguriens se confiant en sa parole, lui remettent leurs villes & leurs vaisseaux. Paul-Emile ne maltraita pas autrement leurs villes,

Liguriens, pour-quoi nécessaires aux Romains.

Cependant malgré cette grande différence de nombre, il les attaqua.) Plutarque ne décrit point cette action ; je m'en étonne, car elle est grande & belle. Paul-Emile étoit assiégé dans son camp par les Liguriens ; il avoit

demandé du secours, mais n'espérant pas d'en recevoir, il se délivra lui-même & bat les ennemis. La conduite de ce Général mérite d'être luë dans Tite-Live liv. XL. 25. &c.

& se contenta de les démanteler , mais il leur ôta tous leurs vaisseaux & ne leur laissa que quelques barques à trois bancs de rames ; & il délivra quantité de prisonniers qu'ils avoient faits sur mer & sur terre , tant Romains qu'étrangers.

Voilà les choses les plus considérables qu'il fit l'année de son premier Consulat. Depuis ce tems-là il fit connoître plusieurs fois qu'il en désiroit un second , & le demanda même dans les formes ; mais n'ayant pû l'obtenir , il se tint en repos , ne voulut plus paroître , & s'appliqua uniquement aux choses de la Religion , & à l'éducation de ses enfans qu'il fit instruire , non seulement dans les disciplines Romaines , comme il y avoit été instruit , mais encore avec plus de dépense & plus de faste dans toutes les disciplines Grecques , tenant toujours auprès d'eux avec les Grammairiens , les Rheteurs & les Sophistes , des Sculpteurs , des Peintres , des gens habiles à dompter & à dresser des chevaux , & toutes sortes de veneurs , & gens instruits à prendre les bêtes. Et lui-même , lorsqu'il n'étoit point occupé par quelque affaire publique , il assistoit à leurs études & à leurs exercices , témoignant par ces soins assidus , que de tous les Romains , il étoit celui qui avoit pour ses enfans le plus d'amour & de tendresse.

C'étoit justement dans le tems que les Ro-

Paul-Emile ayant essuyé un refus à la poursuite de son second Consulat , se retire des affaires.

Le grand soin qu'il avoit de ses enfans , & la grande dépense qu'il faisoit pour leur éducation.

Qu'ils avoient faits.) Il y a une légère faute au texte ὡς ἔστιν , il faut lire comme dans un ma-

nuscrit ὡς αὐτῶν.

C'étoit justement dans le tems que les Romains , engagez dans une

Guerre des Romains contre Persée.

Plaintes qu'ils font de leurs Généraux.

A quel prix Antiochus achete la paix des Romains.

Quarante-cinq millions.

maines engagez dans une cruelle guerre contre Persée , Roi de Macedoine , se plaignoient hautement de leurs Généraux , & leur reprochoient que par leur incapacité & par leur peu de courage , ils exposoient leurs armes au mépris & à la risée du public, & recevoient de leurs ennemis plus de maux , qu'ils ne leur en faisoient ; que l'on venoit de chasser de toute l'Asie Antiochus , qui par ses exploits , avoit remporté le surnom de *Grand* ; qu'on l'avoit renfermé au-de-là du mont Taurus , & réduit à se trouver bienheureux de pouvoir acheter la paix au prix de quinze mille talens ; que peu de tems auparavant , on avoit brisé les forces de Philippe en Theffalie , & délivré les Grecs du joug des Macédoniens ; &

cruelle guerre contre Persée.) Cette seconde guerre de Macedoine contre Persée , commença l'an de Rome 582. 169. ans avant N. S.

De leurs Généraux.) De P. Licinius Crassus , après lui de A. Hostilius Mancinus , & ensuite de Q. Martius Philippus , qui firent traîner cette guerre pendant les trois années de leur Consulat.

Et recevoient de leurs ennemis plus de maux , qu'ils ne leur en faisoient.) Le texte est corrompu , il faut lire comme dans un manuscrit , *πάσχοντας καὶ ὡς μᾶλλον ἢ ποικίλους*.

Que l'on venoit chasser de l'Asie Antiochus.) Il y avoit déjà dix-sept ans.

Au prix de quinze mille talens.]

Tite-Live met douze mille talens Attiques , qu'il devoit payer en douze ans , mille talens par an : *Argenti probi duodecim millia talenta dato intra duodecim annos pensionibus aquis.* xxxviii. 37. Les douze talens Attiques à mille écus le talent , faisoient de notre monnoie trente-six millions ; mais Plutarque en met quinze mille , qui en font quarante-cinq.

Qu'on avoit brisé les forces de Philippe.] Ce fut l'exploit de Quinctius Flamininus qui défit Philippe en Theffalie , lui tua huit mille hommes , fit cinq mille prisonniers , & après sa victoire , fit publier par la voix d'un Héraut dans les jeux Isthmiques , que tous les Grecs étoient libres.

qu'Annibal , à qui aucun Roi ne pouvoit être comparé , ni pour la puissance , ni pour l'audace , que cet Annibal même avoit été défait par leurs troupes victorieuses ; que c'étoit donc une honte insupportable qu'ils fussent si long - tems aux prises avec le Roi Persée , comme avec un ennemi capable de tenir tête à Rome , lors même qu'il ne combattoit contre eux qu'avec les méprisables restes de la défaite de son pere.

Aucun Roi ne pouvoit être comparé à Annibal, ni pour la puissance, ni pour le courage.

Mais les Romains se trompoient en ce point, & ne prenoient pas garde que Philippe par sa défaite, bien loin d'affoiblir les Macédoniens, avoit rendu leur armée & plus forte & plus aguerrie ; & c'est ce qu'il ne fera pas inutile d'expliquer en peu de mots, en remontant un peu plus haut.

Armée de Philippe plus aguerrie par sa défaite.

Antigonus le plus puissant des Capitaines & des successeurs d'Alexandre , après avoir acquis pour lui & pour ses descendans le titre de Roi , eut un fils appelé Demetrius , qui fut pere d'Antigonus II. surnommé Gonatas. De cet Antigonus sortit un fils , qui fut appelé Demetrius du nom de son Ayeül , & qui n'ayant regné que peu de tems , mourut , & laissa Philippe son fils fort jeune. Les Seigneurs de Macédoine crai-

Antigonus le plus puissant des Capitaines & des successeurs d'Alexandre.

Ses Descendans.

Antigonus le plus puissant des Capitaines & des successeurs d'Alexandre.) Il étoit fils d'un Macédonien appelé Philippe, qui étoit de la race des Temenides ; n'ayant rien fait de mémorable, & que l'histoire ait pu conserver, il laissa deux fils, Antigonus &

Demetrius. Antigonus eut un commandement dans les troupes sous Philippe & sous Alexandre ; il tua Eumenes, enleva Babylone à Seleucus, & son fils Demetrius ayant défait la flotte de Ptolémée à Cypre, il fut le premier des successeurs d'Alexandre, qui osa

gnant l'anarchie , prennent Antigonus , neveu du Roi défunt , lui font épouser sa veuve , l'établissent tuteur du jeune Prince , & Général de ses armées ; & dans la suite charmez de sa modération & de sa douceur , ils lui donnent le nom de Roi. C'est le même qu'on appella *Dofon* par plaisanterie , parce qu'il promettoit toujours de donner & qu'il ne donnoit jamais.

Car Dofon est un futur , qui signifie qui donnera.

Après la mort de cet Antigonus , son pupille le jeune Philippe monta sur le Trône , & quoiqu'il fût encore enfant , il se fit un nom parmi les ceindre le Diademe , & prendre le titre de Roi : voici sa Généalogie.

Philippe de la race des Temenides.

|
Antigonus premier , qui épousa Stratonice ;
 fille de Corrhæus.

|
Demetrius Poliorcetes ; de sa premiere femme
 appelée Phila , il eut ,

|
Antigonus II. surnommé Gonatas & Stratonice.

|
Demetrius II. & un fils naturel , nommé
 Alcyonée , de cet Alcyonée
 fortirent

|
Philippe. |
 Antigonus III. surnommé Dofon & Eche-
 crates.

|
Persée & Demetrius.

Philippe , Alexandre , & une fille , qui furent menez en triomphe avec leur Pere. Alexandre & la fille moururent en prison , & Philippe vieillit à Rome dans de vils emplois. Ainsi finit cette race d'Antigonus , après avoir regné 119. ans.

plus

plus grands Roys , & donna de lui de si grandes esperances qu'on ne doutoit point qu'il ne rétablît la Macédoine dans sa premiere splendeur , & qu'il n'arrêtât le progrès de la puissance Romaine , qui s'élevoit contre toutes les nations. Mais ayant été défait par Titus Flaminius dans un grand combat près de la ville de Scortuse , alors , le courage entierement abbattu , il se remit à la discretion des Romains , & crut en être quitte à bon marché de ne leur payer qu'une médiocre amende. Mais bien-tôt après indigné de sa condition , & trouvant que de regner ainsi comme par emprunt & par une grace spéciale des Romains , c'étoit plutôt l'état d'un vil esclave à qui tout est indifferent , pourvû qu'il vive plongé dans les délices & dans les voluptez , que celui d'un Prince , qui a de la fierté & du courage , il tourna toutes ses pensées du côté de la guerre , & fit avec beaucoup de finesse & de secret tous ses préparatifs ; car laissant - là les villes frontieres & les villes maritimes comme elles étoient , désertes & abandonnées , & sans les fortifier , afin qu'on ne se défiât point de lui , il assembla une grosse armée dans les hautes provinces , & remplit d'armes , d'argent & de troupes , les forteresses du plat pais , les villes & les châteaux les plus avancez dans la Macédoine , tenant pour ainsi dire , la Guerre ren-

Plutarque a décrit ce combat dans la vie de Titus Flaminius.

Trois millions ; mille talents , la moitié comptant & l'autre moitié en dix ans.

Secret avec lequel Philippe se prépare à recommencer la guerre.

Tenant, pour ainsi dire, la Guerre renfermée dans ses états.) Dans ce passage , que les Traducteurs n'ont point entendu , Plutarque

Grands préparatifs de Philippe.

fermée dans ces Etats avec toutes les provisions & les munitions nécessaires pour son entretien. Car il avoit dans ses Arsenaux trente mille paires d'armes, huit millions de mesure de bled dans ses Magazins; & outre cela il avoit amassé autant d'argent comptant qu'il en falloit pour soudoyer dix ans entiers dix mille soldats étrangers, qui tiendroient la campagne. Mais il n'eut pas la satisfaction d'exécuter, ni même de commencer ces grands projets, emporté sur ces entrefaites par la douleur, & par le repentir, car il découvrit que malheureusement séduit par les calomnies de Persée, son fils aîné, il avoit fait mourir injustement son autre fils Demetrius, beaucoup plus digne de lui succéder.

Persée plein de vices & livré à toutes les passions les plus déréglées

Persée en héritant du Royaume de son pere, hérita aussi de la haine qu'il avoit pour les Romains, mais avec sa bassesse de courage, & ses mœurs corrompues il n'étoit pas capable de soutenir un si grand fardeau; car livré à toutes les passions les plus déréglées, & plein de vices, il auroit fait douter lequel dominoit le plus en lui, s'il n'avoit fait éclater par dessus tout une

considère la Guerre comme un Athlete, qu'on tiendroit renfermé dans une salle avec toutes les provisions nécessaires pour l'entretenir & pour l'engraisser. Il semble que Plutarque ait emprunté cette idée du discours qu'Eumenes fait au Senat, pour lui découvrir les grands prépa-

ratifs de Persée. Tite-Live 42.
11. *Itaque Persea hereditarium à patre relictum bellum, & simul cum Imperio traditum, jamjam primum alere ac fovere omnibus consiliis.* Tout ce discours mérite d'être lu, car il explique presque tout ce que Plutarque rapporte ici.

horrible avarice , & un amour insatiable pour l'argent. On dit même qu'il n'étoit pas fils de Philippe , & que la femme de ce Prince l'ayant pris à une Couûturier de d'Argos , nommée Gnathæna , qui venoit d'en accoucher , le supposa à son mari comme un fruit de son mariage. Et l'on tient que ce fut principalement ce défaut de naissance qui l'obligea à poursuivre la mort de Demetrius , de crainte que la Maison Royale se voyant un heritier légitime , ne découvrit & n'avérât la supposition. Cependant malgré cette nature vile & basse , entraîné par le bon état de ses affaires , comme par un torrent , il ne laissa pas de faire la guerre & de la soutenir quelque tems avec succès , car il battit des Consuls Romains , défit de grosses armées , ruina leurs flottes & leur prit plusieurs vaisseaux. Le Consul Publius Licinius fut le premier qui entra à main armée dans la Macedoine ; Persée le défit dans

*Persée passoit pour
fils supposé.*

Un homme d'une nature vile & basse ne laisse pas quelquefois de faire de grands exploits entraîné par le bon état de ses affaires.

Exploits de Persée.

Cependant entraîné par le bon état de ses affaires, comme par un torrent.) Il y a dans le texte une faute considérable, quoiqu'elle ne consiste que dans le changement d'une seule lettre וַיִּשְׁמַח ^{וַיִּשְׁמַח} il faut lire, comme dans un manuscrit וַיִּשְׁמַח.

Le Consul Publius Licinius fut le premier.) Publius Licinius Crassus Consul l'an de Rome 582.

Perfée le défît dans un combat.) Tite-Live décrit au long ce combat à la fin du liv. 42. Perfée vainqueur offrit la paix aux vaincus,

aux mêmes conditions que s'il avoit été vaincu lui-même ; mais les Romains la refuserent. *Romana constantia vicit in concilio*, dit Tite-Live, *ita tunc mor erat in adversis vultum secunda fortuna gerere, moderari animos in secundis*. La constance Romaine l'emporta dans le Conseil ; c'étoit alors l'usage de témoigner de l'audace & de la fierté dans la mauvaise fortune, & de se modérer dans la prospérité. Polybe, qui rapporte la même chose, loue fort cette coutume ; mais il ajoûte avec

*Ville de l'Isle
d'Eubée sur la côte
de la mer Egée.*

*Contrée de la
Macedoine sur la
côte de la mer
Adriatique.*

*Basternes, quels
Gaulois.*

un combat de Cavalerie , lui tua deux mille cinq cens hommes de ses meilleures troupes , & fit six cens prisonniers. S'étant embarqué secrètement , il alla attaquer à l'improviste la flotte Romaine , qui étoit à la rade près d'Orée , la battit , s'empara de vingt Vaisseaux de charge , en coula à fond un grand nombre d'autres qui étoient pleins de bled , & se rendit encore maître de quatre Galeres à cinq rangs de rames. Il repoussa dans un autre combat le Consul Hostilius , qui vouloit forcer les passages de la contrée d'Elimie pour pénétrer dans la Macedoine. Et lors que ce même Hostilius dérobant sa marche , fut entré secrètement par la Thessalie , Persée alla à sa rencontre , & lui offrit le combat , qu'il n'osa accepter. Delà , pour s'amuser , & méprisant les Romains , comme un ennemi qui n'étoit pas digne de l'occuper , il fit une course contre les Dardaniens , leur tua plus de dix mille hommes , & en emmena un très gros butin. Dans le même tems il sollicitoit les Gaulois , qui habitent le long du Danube , & qu'on appelle Basternes , nation belliqueuse , & forte sur tout en Cavalerie. Il pratiquoit aussi les Illyriens par le moyen de leur Roy Gentius , & les pressoit par ses Ambassadeurs de faire alliance avec lui & d'entrer dans cette guerre. Le bruit même se ré-

beaucoup de sagesse , qu'on peut *κῆτος αὖ τις ἐπαπορήσειεν.*
raisonnablement douter que cela *Le Consul Hostilius.) A Hosti-*
soit praticable en toute occasion. *lius Mancinus l'année suivante.*
αὶ ὃ καὶ δύνατον ἐν ἐνίοις χρόνοις εἶ- *Le bruit même se répandit que*

pandit que ces Barbares , gagnez à force d'argent se préparoient à descendre par le bas des Gaules le long de la mer Adriatique, & à entrer en Italie.

Les Romains entendant ces nouvelles , virent bien qu'il n'étoit plus tems de donner le commandement des armées à la brigue ou à la faveur, & qu'ils devoient choisir eux-mêmes un Général qui eût de la sagesse , de l'expérience & du courage, en un mot qui fût en état de conduire une grosse guerre, & tel étoit , sans contredit, Paul Emile , qui avoit déjà bien près de soixante ans, & à qui l'âge n'avoit en rien diminué les forces. D'ailleurs il étoit appuyé par des Gendres , & par des enfans déjà capables de servir, & porté par un grand nombre de parens & d'amis, qui avoient beaucoup d'autorité & de puissance , & qui tous d'une commune voix le pressoient de répondre aux vœux du peuple, qui l'appelloit au Consulat, car d'abord il faisoit la sourde oreille, & ne cherchoit qu'à se dérober aux empressements de ce peuple , comme n'étant plus en état de commander. Mais voyant que tous les matins on s'assembloit en foule à sa porte, qu'on l'appelloit à la place, & qu'on crioit hautement contre lui pour se plaindre de ses refus, enfin il se rendit à de si fortes instances, & paroissant parmi ceux qui briguoient cette

*Commandenent
des Armées donné
à la brigue & à la
faveur , source de
tous les malheurs.*

*Paul Emile cher-
che à se dérober
aux empressements
du peuple, qui
l'appelle à un se-
cond Consulat.*

les Barbares , gagnez à force d'argent.) Ces bruits étoient très-vrais. Polybe, Auteur contemporain, écrit tout ce qui se passa

dans les ambassades que Persée envoya à Gentius, qui demanda trois cent talens , trois cent mille écus.

*Second Consulat
de Paul Emile.*

*On le fait Général
de l'armée
contre Persée.*

dignité, il sembla moins aller recevoir le commandement des armées, qu'assurer, & donner aux Romains la victoire, dès-là qu'il étoit descendu dans la place, en se laissant vaincre par ses Citoyens. Aussi fut-il reçu par tout le peuple avec tant de marques d'affection & de joye, & avec de si grandes esperances, qu'en lui donnant le Consulat pour la seconde fois, on ne voulut pas que les Consuls tirassent au sort les Provinces à l'ordinaire, mais on lui décerna préféablement à son Collegue le commandement de l'armée de Macedoine. Et l'on dit que ce jour-là même qu'il fut nommé Général pour aller faire la guerre contre Persée, comme il s'en retournoit chez lui accompagné de tout le peuple qui le suivoit pour lui faire honneur, il trouva sa fille Tertia, encore petit enfant, qui fondoit en larmes; il l'embrasse, & lui demande le sujet de ses pleurs. Tertia le serrant avec ses petits bras, & le baisant, *Vous ne sçavez donc pas, mon pere,* lui dit-elle, *que notre Persée est mort.* Elle parloit

Dès-là qu'il étoit descendu dans la place, en se laissant vaincre par ses Citoyens.) C'est le sens de ce passage de Plutarque, qu'on avoit mal expliqué. Il veut faire entendre que les Romains regarderent comme un présage sûr de la victoire, celle qu'ils remportoient sur Paul Emile, en le forçant à accepter le Consulat. Ce passage de Plutarque peut donner du jour à celui de Tite-Live à la fin de la

Se&t. 22. du liv. 44. *Ac prope certa spe ominatos esse, &c.*

On ne voulut pas que les Consuls tirassent au sort les Provinces.) Tite-Live écrit le contraire. *Itaque designatos extemplo sortiri placuit Provincias, &c. Consulium; Emilio Macedonia, Licinio Italia evenit.* Et Paul Emile lui-même dans le discours qu'il fit; *Mihi sortito Provinciam Macedoniam* 44. 17.

d'un petit chien qu'elle élevoit & qui avoit nom *Perfée*. Paul Emile , frappé de ce mot , lui dit , *A la bonne heure , ma chere enfant , j'accepte de bon cœur cet augure*. C'est ainsi que Ciceron le rapporte dans ses Livres de la Divination.

Augurè que Paul Emile tire d'un mot de sa fille.

C'étoit alors la coûtume que ceux qui avoient été nommez Consuls témoignassent leur reconnaissance au peuple , & lui fissent de leur Tribunal même un beau discours pour le remercier de son bien-fait. Paul Emile convoqua donc une assemblée , mais au lieu de suivre l'usage reçu , il dit , *que son premier Consulat , il l'avoit demandé pour l'amour de lui-même , parce qu'il avoit besoin de cet honneur ; & que pour le second , il l'acceptoit pour l'amour d'eux , & à leur priere , parce qu'ils avoient besoin d'un Général ; que par conséquent il ne leur avoit aucune obligation , & qu'ils ne devoient attendre de lui aucune complaisance ; que s'ils croyoient qu'il y eût*

Coûtume des Consuls , qui venoient d'être nommez.

Discours très fier de Paul Emile au peuple Romain

Il dit que son premier Consulat.) Tout ce discours n'est pas entièrement conforme à celui que Paul Emile fait dans Tite-Live 45. 22. mais il en est imité en quelque sorte , & il faut même lire celui de Tite-live , pour bien entendre celui de Plutarque. Les mauvais succès qu'avoient eu les précédents Consuls pendant trois années de suite , avoient si fort irrité les esprits , que chacun prenoit la liberté de blâmer leur conduite , & de décider de ce qu'il falloit faire ou ne pas faire. Paul Emile avant son départ , veut

refrener cette licence ; & c'est en cette occasion qu'il dit ce beau mot , qui devoit être gravé dans l'esprit de tous les princes & de tous les Généraux d'armée. *Non sum is , qui non existimem admonendos Duces esse , imo eum qui de sua unius sententia omnia gerat. superbum judico magis quam sapientem.* Je ne suis pas homme à croire que les Généraux ne doivent pas recevoir des avis , au contraire je suis très-persuadé que celui qui veut tout faire de sa tête , sans prendre conseil de personne , est plus orgueilleux , que sage.

quelqu'autre Capitaine plus capable que lui de bien conduire cette guerre, il se départoit volontiers du commandement, & que s'ils avoient en lui une entière confiance, ils ne s'amusaient donc point à controller ses actions, & à lui prescrire dans leurs vains discours ce qui étoit du devoir de sa charge, enfin à trancher des Généraux, mais que sans repliquer ils fissent tout ce qui seroit expedient pour la guerre, & que s'ils continuoient à vouloir commander leur Commandant, ils ne feroient que se rendre toujours plus ridicules, & exposer de plus en plus leurs armes à la risée de leurs ennemis.

L'effet de ce discours sur les esprits.

Peuple Romain esclave de la vertu pour dominer.

Il n'est pas imaginable combien ces paroles pleines de fierté exciterent de respect pour lui dans tous les esprits, & firent concevoir pour l'avenir de grandes esperances. Chacun se réjouissant de ce qu'ils avoient eu le courage de laisser là les flateurs, & de choisir un Général plein de noblesse & de franchise, tant le Peuple Romain, pour dominer & pour se rendre plus grand que tous les autres peuples, étoit esclave de la vertu & zélé partisan de tout ce qui est beau & honnête.

Les causes des glorieux succès de Paul Emile.

Après le départ de Paul Emile, le bon vent qu'il eut dans son voyage, la diligence qu'il fit, & la facilité avec laquelle il se rendit dans son camp, tout cela doit certainement être mis sur le compte de la Fortune; mais pour ce qui est des glorieux succès qu'il eut dans cette guerre, quand je vois qu'une partie en est dûe à son audace, une autre à sa prudence, une autre à l'affection

avec

avec laquelle ses amis le seconderent dans toutes les occasions , & une autre enfin à la fermeté & à la constance avec laquelle il se maintint dans les plus grands périls , & prit toujours le bon parti dans les conjonctures les plus difficiles , j'avouë que parmi tous ses exploits je n'en trouve pas un d'éclatant & de singulier qu'on puisse imputer à la fortune qu'on vante tant en lui , comme on le peut dans tous les autres Capitaines ; à moins qu'on ne veuille prendre pour une fortune de Paul-Emile l'avarice de Persée , qui de peur de tirer quelque argent de ses coffres , laissa perdre & ruiner tous les grands préparatifs que l'on avoit faits avec tant de soin pour cette guerre , & renversa les espérances qu'en avoient conquës les Macédoniens ; car les Basternes sollicités de sa part , vinrent à son secours avec dix mille hommes de cheval , qui , chacun à la maniere de leur pays , avoit un fantassin combattant à ses côtes ; & l'on étoit convenu de la paye que devoient avoir ces vingt mille hommes ; car cette nation n'est accoutumée ni à labourer la terre , ni à nourrir des troupeaux , ni à faire commerce ; elle vit de la guerre , & sa seule occupation , son uni-

*Parmi les exploits de Paul-Emile , il n'y en a pas un qu'on puisse imputer à la fortune.
Grand éloge.*

Chaque Cavalier Basterne avoit un Fantassin qui combattoit à ses côtes.

Avec dix mille hommes de cheval , qui , chacun à la maniere de leur pays , avoit un fantassin.) Tite-Live décrit fort bien ce cavalier & ce fantassin. Veniebant , dit-il , decem millia equitum , par numerus peditum , & ipsorum jungentium cursum equis , & invicem

prolapsorum equitum vacuos capientium ad pugnam equos. Ce sont les mêmes que Cesar décrit dans ses commentaires liv. 1. de la guerre des Gaules , en parlant des troupes d'Ariviste. Ariviot s'est mal tiré de cet endroit.

*Contrée de la Thra-
ce entre le fleuve
Strymon & le fleu-
ve Nésus.*

que métier , c'est de passer sa vie à combattre & à vaincre. Ces barbares étant arrivez dans la Médique , & ayant été joints par quelques troupes que le Roi avoit envoyées au-devant d'eux, on vit des hommes d'une taille si prodigieuse , si adroits à tous les exercices du corps & à bien manier les armes, & si fiers & si avantageux en paroles pleines de bravades & de menaces , que les Macédoniens sentirent augmenter leur courage , & se persuaderent que les Romains , bien loin d'attendre de si terribles ennemis , ne pourroient pas même soutenir leurs regards , & seroient effrayez de leur démarche étrange & épouvantable.

Après que Persée eut relevé le courage & les espérances de ses troupes par ce renfort , lorsqu'il fut question de payer ces barbares , & de donner mille pièces d'or à chaque Capitaine , & autant à proportion à chaque Cavalier & Fantassin , alors venant à supputer toutes ces sommes , & voyant la prodigieuse quantité d'or qu'il falloit déboursier , un nouvel accès de son avarice le saisit & le suffoque , la tête lui tourne , il ne sçait plus où il en est , il refuse & renvoye ce secours ; on eût dit qu'il étoit venu là plutôt à dessein d'épargner pour les Romains , comme leur écono-

*Excessive avarice
de Persée qui ruine
par-là toutes ses
affaires.*

*Et autant à proportion à cha- étoient convenus que les cavaliers
que cavalier & fantassin.) Tite- auroient chacun dix pièces d'or
Live marque ce que chacun de- comptant , les fantassins cinq , &
voit avoir 44. 26. Hi pacti erant leurs Capitaines mille. Ces pièces
eques denos presentes aureos , pedes d'or valoient sept livres de notre
quinos , mille Dux eorum. Ils monnoye*

me, que de leur faire la guerre comme leur ennemi, & qu'il se croyoit obligé de leur rendre un compte exact des sommes qu'il auroit dépensées.

Cependant il ne falloit que l'exemple de ces mêmes Romains pour l'instruire, car avec cent mille hommes effectifs portant les armes & prêts à exécuter les ordres de leur Général, ils avoient encore un bagage & un équipage infini; & lui, pour résister à une si grande puissance & pour soutenir une guerre pour laquelle ses ennemis nourrissoient tant de bouches même inutiles, il s'amusoit à compter & à ferrer son argent, & n'y osoit non plus toucher que s'il eût appartenu à un autre. Et il faisoit cette indigne épargne, lui qui n'étoit point né d'un Lydien, ni d'un Phenicien instruits à l'avarice par le commerce, mais qui descendoit d'Alexandre & de Philippe, & qui se disoit l'imitateur de leur vertu, sans daigner se souvenir que ces grands hommes, en pratiquant toujours cette maxime, *que l'on doit acheter la victoire par l'argent, & non pas l'argent par la victoire*, avoient presque subjugué le monde entier. Aussi dit-on que ce n'étoit pas Philippe qui prenoit les villes des Grecs, mais

Persée profita mal de l'exemple des Romains.

On doit acheter la victoire par l'argent, & non pas l'argent par la victoire.

Cependant il ne falloit que l'exemple de ces mêmes Romains pour l'instruire.) Tout ce passage est corrompu dans le texte. Il faut le rétablir sur un manuscrit où il est très-bien, *καὶ τοὶ διδασκάλους εἶχεν*

ἐκείνους, οἷς ἄνθρωποι ἀλλήλους παρασκευάζοντες, &c.

Mais qu'il descendoit d'Alexandre & de Philippe.) Il vouloit qu'on crût qu'il en descendoit, mais il n'en descendoit point.

Quinte-Curce décrit cette action dans son vij. liv.

l'or de Philippe. Et Alexandre se préparant pour son expédition des Indes, & voyant les Macédoniens si chargez de butin, qu'ils pouvoient à peine se remuer, fit brûler les chariots les premiers & tout son équipage, & persuada aux autres d'en faire autant & de brûler ces riches dépouilles, afin qu'ils fussent plus libres pour toutes les fonctions de la guerre, & plus dispos pour ce voyage, comme des hommes qui auroient brisé les entraves qui les retenoient. Persée au contraire se gorgeant d'or, & en gorgeant encore ses enfans & tout son Royaume, ne voulut pas en sacrifier une petite partie pour se tirer d'un si grand péril, & aima mieux être mené en triomphe riche captif avec tout son or, & aller faire montre aux Romains de toutes les richesses qu'il avoit épargnées pour eux, car il ne renvoya pas seulement les Gaulois en leur manquant de parole; mais après avoir fait un traité avec Gentius Roi des Illyriens, qui devoit lui envoyer des troupes moyennant trois cent talens, il se priva encore de ce secours par sa perfidie. Il envoya d'abord en Illyrie dix talens qui furent remis à Gentius, & le reste fut compté dans Pella à ses Ambassa-

Trois cent mille écus.

Dix mille écus.

Il envoya d'abord en Illyrie dix talens, qui furent remis à Gentius, & le reste fut compté dans Pella.) Cette histoire n'est pas intelligible, comme elle est rapportée par Plutarque, soit qu'il n'ait pas eu assez de soin d'en instruire ses Lecteurs, soit qu'il manque quelque chose au texte. J'y ai suppléé par Tite-Live & par Polybe, car la fidélité de la traduction ne doit pas s'étendre jusqu'à laisser des endroits défectueux, & à renvoyer son Lecteur très-ignorant des choses dont on veut l'instruire.

deurs ; mais comme on devoit le faire porter par charroy , Persée fit dire secretement à ceux qui le conduisoient , de marcher à petites journées, & d'attendre ses ordres sur la frontiere avant que de le délivrer aux Illyriens. Cependant l'Ambassadeur qu'il avoit auprès de Gentius , pour s'assurer encore davantage de la fidélité de ce Prince , le pressoit de rompre avec les Romains , & de commettre contre eux quelque acte d'hostilité. Gentius qui avoit déjà touché dix talens comme des arrhes , & qui avoit nouvelles que la somme entière étoit en chemin , se laissa persuader , & violant tous les droits divins & humains , il fit emprisonner les deux Ambassadeurs que Rome venoit de lui envoyer pour rechercher son alliance.

*Cet Ambassadeur
se nommoit Pan-
tauchus.*

*M. Perpenna &
L. Petillius.*

Persée informé de cet éclat , jugea bien qu'il n'étoit plus nécessaire de lui donner de l'argent pour le faire déclarer contre les Romains , puisqu'il venoit de leur donner des gages si sûrs de son inimitié ; & que par cette injustice si criante, il avoit attiré sur lui une tempête qu'il n'étoit plus en son pouvoir de conjurer. Il fit donc revenir son convoi , & priva ce malheureux des trois cent talens qui lui avoient été promis ; & peu de tems après ce barbare ayant été enlevé du milieu de ses Etats comme de son nid , avec sa femme & ses enfans , par le Préteur Anicius qui

*Horrible perfidie
que l'avarice fait
commettre à Persée*

*Gentius enlevé au
milieu de ses Etats
avec sa femme &
ses enfans.*

(Avec sa femme & ses enfans.) d'Illyrie liv. 44. 30. 31. Anicius
Tite-Live raconte cette guerre emmena prisonniers Gentius , sa

On peut mépriser son ennemi, quand il est méprisable, mais on ne doit jamais mépriser sa puissance & ses grands préparatifs.

y avoit été envoié avec des troupes, Persée s'en mit peu en peine, & ne fit aucun devoir de le secourir. Paul-Emile étant donc arrivé en Macédoine pour faire la guerre contre un tel ennemi, il méprisa bien sa personne, mais il fit grand cas de sa puissance & des grands préparatifs qu'il avoit faits. Car il avoit quatre mille chevaux, & bien près de quarante mille hommes d'infanterie, & il avoit logé son Camp près de la mer au pied du mont Olympe dans des lieux qui paroissoient inaccessibles, & où il s'étoit encore si bien retranché & fortifié, qu'il s'y croyoit dans une entière sûreté, & qu'il espéroit de consumer & de rebuter enfin Paul-Emile par la longueur du tems, & par les excessives dépenses qu'il seroit obligé de faire.

Cependant Paul-Emile ne s'endormoit point, & cherchoit continuellement dans son esprit toutes sortes d'expédiens & de moyens pour faire avec succès quelque entreprise; mais voyant que son armée corrompue par la licence où on l'avoit laissé vivre, supportoit impatiemment ses longueurs, & que ses soldats entreprenant sur ses fonctions, s'emportoient jusqu'à marquer dans leurs discours ce qu'il devoit faire, & qu'il ne faisoit point, il les reprit très-sévèrement, leur défendit de s'ingerer de ce qui ne les regardoit

femme Etleva, ses deux fils Scerdilete & Pleurat, & son frere Caravante, & les principaux Illyriens. Cette expédition fut faite en trente jours, & on sçut plutôt

à Rome qu'elle étoit finie, qu'on n'avoit sçu qu'elle étoit commencée.

Il les reprit très-sévèrement.)
Tite-Live rapporte le discours

pas , & leur ordonna de n'avoir d'autres pensées ni d'autres soins que de se tenir prêts eux & leurs armes pour se servir de leur épée , à la maniere des Romains , quand leur Général leur en donneroît l'ordre & l'occasion. Il commanda ensuite que les sentinelles qu'on posoit la nuit , fissent la garde sans armes , afin que se voyant nuds & hors d'état de repousser l'ennemi qui viendroît les surprendre , ils fussent plus vigilans , & que le soin de leur vie les forçât à combattre avec plus de force contre le sommeil. Mais tout son Camp manquoit d'eau , & ses troupes souffroient extrêmement de cette disette , car on n'en trouvoit que de petits filets par-ci par-là le long de cette côte de la mer , encore étoit-ce d'une eau fort mauvaise.

Dans cette extrémité Paul-Emile qui voyoit devant lui le mont Olympe très-haut & tout couvert d'arbres très-verds & très-touffus , jugea par la quantité & par la qualité de ces arbres , qu'il y avoit nécessairement dans les creux de cette montagne des sources d'eau vive , & se

Paul-Emile vouloit que les sentinelles qu'on posoit la nuit , fussent sans armes. Sa raison.

qu'il leur fit en cette occasion.

44. 34.

Il commanda ensuite que les sentinelles qu'on posoit la nuit , fissent la garde sans armes.) Plutarque dit sans pique , & Tite-Live sans bouclier , & il en donne la raison , qui est que tenant le bouclier droit devant eux , appuyez sur leur pique , & la tête appuyée sur ce bouclier , ils s'endormoient

tout debout. J'ai mis *sans armes* , parce que cela dit mieux ce qu'on veut dire. Tite-Live ajoûte une chose que Plutarque ne devoit pas oublier , c'est qu'en cette occasion Paul-Emile introduisit la coutume de relever la garde ; avant cela , on y étoit tout le jour. Paul-Emile voulut que celle qui étoit posée le matin fût relevée à midy.

*Il tire de l'eau du
mont Olympe par
des sôûpiraux &
par des puits qu'il
creuse.*

*Plutarque va se
moquer bien-tôt de
cette mauvaise
Physique.*

mit en même tems à faire des sôûpiraux au pied, & à creuser des puits qu'on vit dans un moment tout remplis d'une eau très-claire & très-belle, qui suivant sa pente, & profitant des ouvertures qu'elle trouvoit, failloit d'autant plus rapidement pour se mettre en liberté, qu'elle sortoit de lieux où elle étoit serrée & pressée. Il y a cependant des Auteurs qui assûrent qu'il n'y a point de sources d'eaux contenuës & renfermées dans les lieux d'où elles coulent, & que leur irruption ne vient point de ce qu'on les a découvertes & qu'on leur a tracé un chemin, mais que c'est une génération, une création qui se fait subitement par une espèce de congelation & d'épaississement de la matiere humide qui se convertit en eau : car, disent-ils, la vapeur en s'épaississant & en se condensant par sa propre faîcheur, se change tout d'un coup en eau, lorsque serrée & pressée dans les lieux profonds de la terre, elle trouve du jour & devient fluide, ce qu'ils confirment par l'exemple des mammelles des femmes ; car les mammelles ne contiennent pas comme des vaisseaux un lait tout prêt à couler, mais en changeant & attirant la nourriture en elles-mêmes, elles forment & produisent le lait dans le moment qu'elles le rendent par le bout ; tout de même les lieux frais & humides de la terre ne renferment point une eau cachée, & n'ont point de réservoirs où soient renfermées des sources, des fontaines, & des rivières

vieres qui n'attendent que le moment de sortir & de couler , mais en serrant & comprimant la vapeur & l'air , ils les convertissent en eau dans le moment même qu'ils les épreignent. Ainsi on voit que tous les endroits , que l'on creuse , rendent l'eau facilement & en abondance , comme les mamelles rendent le lait quand on les succe. Pourquoi cela ? c'est que par cette espece d'atouchement & de remuement la terre petrifiant , s'il faut ainsi dire , & condensant la vapeur , la change en eau , & la rend fluide , au lieu que tous les endroits qui ne sont point fouillez & sollicitiez , demeurent comme morts sans pouvoir rendre une seule goutte d'eau , parce qu'ils manquent de ce mouvement qui seul a la vertu de la produire,

Ceux qui enseignent une telle doctrine donnent lieu aux Philosophes Sceptiques de soutenir qu'il n'y a pas même de sang dans les animaux , qu'il s'y engendre dans le moment qu'ils sont blessez , & que cette création se fait par le changement des esprits & des chairs , que le mouvement fond & rend liquides. Mais les uns & les autres sont démentis par l'experience de ceux qui travaillent dans les mines & dans les carrieres , car ils trouvent tous les jours au fond de ces abîmes des sources & des rivières , qui ne s'assem-

*Plutarque combat
cette mauvaise
Physique par l'ex-
perience qui en dé-
montre la fausseté.*

*Que tous les endroits que l'on creuse rendent l'eau facilement.) Dans le texte au lieu de *ascendit*, il faut lire comme dans un manuscrit; *ascendit*, *scaturit*, *saillit*.*

blent pas peu à peu, & goute à goute, comme il le faudroit nécessairement, si elles devoient leur naissance à cette sorte de violence qu'on fait à la terre en la remuant; mais elles sourdent tout à coup & en abondance. Il arrive même souvent quand on coupe des montagnes ou de gros rochers, qu'il en sort tout à coup une grande quantité d'eau, qui tarit de même sans qu'on puisse en trouver une goute, quoique l'on continuë le travail. Mais en voilà assez sur cette matiere.

Sage conduite de Paul Emile.

Paul Emile se tint quelques jours en repos sans faire le moindre mouvement; & l'on prétend qu'il n'y a point d'exemple que deux si grosses armées ayent été si long-tems en présence dans une paix si profonde, & dans une si grande tranquillité. Enfin à force de chercher & de s'informer, il apprit qu'il y avoit un chemin, qui n'étoit pas gardé, & qui en traversant la Perrhebie, menoit à la ville de Pythium & gagnoit la Forteresse appelée *Petra*. Alors Paul Emile, plus rempli de confiance sur ce que ce chemin n'étoit pas gardé, que de crainte sur ce qu'il étoit très-escarpé & très-difficile, assembla le Conseil. Scipion, surnommé *Nasica*, gendre de Scipion l'Africain, & qui eut ensuite tant d'autorité dans le Senat, se leva le premier, & s'offrit à mener des troupes

Paul Emile assemble un conseil de guerre.

Scipion Nasica s'offre pour conduire un détachement.

Il apprit qu'il y avoit un chemin.) Il l'apprit de deux Marchands de Perrhebie, dont la sagesse & la fidélité lui étoient connues. Tite-Live 44. 35.

Sur ce que ce chemin n'étoit pas gardé.) Les Marchands disent le contraire dans Tite-Live, que le chemin n'étoit pas difficile, mais qu'il étoit gardé.

faire ce grand tour. Fabius Maximus, fils aîné de Paul Emile, quoique tout jeune encore, se présenta pour lui disputer cet honneur.

*Fabius Maximus
lui dispute cet hon-
neur.*

Paul Emile, ravi de cette noble émulation de son fils, leur donna un détachement, moins considérable à la vérité que ne le rapporte Polybe, mais tel que Scipion lui-même l'écrivit dans une lettre qu'il adresse à quelque Roi, & où il lui fait une relation exacte de cette expedition. Il y avoit trois mille hommes de pied des bandes d'Italie, & cinq mille hommes de troupes choisies, qui composoient l'aile gauche; Scipion y joignit six vingts chevaux, parmi lesquels il en mêla deux cens des troupes d'Harpalus, qui étoient Cretois & Thraces.

*Ce livre de Polybe
& la lettre de Sci-
pion sont perdus.*

Avec ce détachement il se mit en marche prenant le chemin de la mer, & alla camper près de la ville d'Heraclee, faisant mine de vouloir s'embarquer pour aller prendre les ennemis par les derrieres. Mais après que ses troupes eurent repû, & que la nuit fut venue, il déclara aux Officiers son véritable dessein, & quittant le chemin de la mer, il marcha la nuit même par terre sans s'ar-

*Ville peu éloignée
de la côte du Gol-
se Thermaïque.*

*Faisant mine de vouloir s'em-
barquer.)* Plutarque ne devoit pas oublier ici, que Paul Emile avoit envoyé le Préteur Octavius avec une flotte à Heraclee, pour faire croire à Persée qu'on alloit ravager la côte maritime, & pour l'obliger par-là à decamper. Car autrement, comment Scipion

pouvoit-il faire semblant de s'embarquer? Tite-Live n'a eu garde d'oublier cette particularité, qui fait toute la vraie semblance. *Pratorem Octavium arcessitum; exposito quid pararet, Heracleam cum classe petere jubet, & mille hominibus decem dierum cocta Ci-
baria habere.*

Ffff ij.

Douze cens cinquante pas.

rester, jusqu'à ce qu'il fût arrivé sous les murailles de Pythium, où il fit reposer ses troupes fatiguées du chemin. C'est l'endroit où le Mont Olympe est le plus haut, car on assure qu'il a de hauteur plus de dix stades, comme cela étoit marqué dans une inscription faite par le Géomettre même qui avoit pris la peine de le mesurer, & qui étoit conçu en ces termes :

Le Mont Olympe à l'endroit de Pythium, où Apollon est adoré, a de hauteur prise perpendiculairement dix stades & un arpent moins quatre pieds, & c'est moy même Xenagore, fils d'Eumelus, qui l'ai mesurée très-exactement, après quoi je prends congé de vous, grand Dieu, & je vous prie de m'accompagner de vos faveurs.

Il y a pourtant des Géometres qui assûrent qu'il n'y a ni montagne plus haute, ni mer plus profonde que de dix stades. Mais Xenagore ne paroît point avoir pris cette hauteur par estimation seulement & en la mesurant des yeux, il paroît qu'il y a apporté tout le soin possible, & employé les regles & les instrumens de son Art.

Scipion passa donc le reste de la nuit près de ce Temple. Cependant Persée, voyant Paul Emile fort tranquille dans son camp, ne se doutoit en

A de hauteur prise perpendiculairement dix stades, & un arpent moins quatre pieds.) Cela fait environ douze cens soixante & dix pas.

Il y a pourtant des Géometres qui assûrent qu'il n'y a ni montagne

plus haute, ni mer plus profonde que de dix stades.) Ces Géometres ont grand tort, au moins, pour ce qui est des montagnes; car dans les Pyrenées, il y en a qui ont plus de douze cens toises de hauteur.

aucune maniere du danger qui le menaçoit, mais tout-à-coup un transfuge de Crete, se déroband des troupes de Scipion, alla le tirer de cette securité en lui apprenant le circuit que faisoient les Romains pour le surprendre. Persée effrayé ne remua pourtant pas son camp, il se contenta de détacher dix mille soldats étrangers avec deux mille Macédoniens sous la conduite de Milon, auquel il ordonna de faire toute la diligence possible pour occuper les hauteurs. Polybe écrit que les Romains tomberent sur eux pendant qu'ils dormoient. Mais Scipion rapporte qu'il y eut un combat fort rude & fort douteux sur le haut de la montagne; que lui même il perça de sa Javeline un soldat Thrace qui l'avoit joint fierement, & en étoit venu aux mains avec lui; que les ennemis étant forcez de toutes parts, & Milon ayant pris honteusement la fuite sans armes & en veste, il les avoit poursuivis sans aucun danger, & avoit mené sa troupe victorieuse dans la plaine; que les fuyards étant arrivez dans le camp de Persée, y répandirent une si grande terreur, que ce Prince délogea sur l'heure même, & se retira par ses derrieres saisi de frayeur, & presque sans esperance. Il falloit pourtant où qu'il s'arrêtât devant les murailles de Pydne pour tenter le hazard d'une bataille, où qu'après avoir partagé ses troupes dans ses places, il se résolut à recevoir dans son pais une guerre, qui, si elle y étoit une fois entrée, n'en seroit sortie qu'avec beaucoup de

Persée est averti par un transfuge du circuit que faisoient les Romains.

Il envoie un détachement pour occuper les hauteurs.

Scipion bat & détache, & mène sa troupe dans la plaine.

Persée prend la fuite, voyant les Romains maîtres des hauteurs.

peine , & après une grande effusion de sang.

Perfée incertain du parti qu'il doit prendre.

Ce que ses amis lui représentent.

Perfée rassuré se prépare à donner bataille.

Champ de bataille de Perfée.

Pendant que Perfée , incertain du parti qu'il doit prendre , flotte dans ce doute , ses amis lui représentent que son armée est très - supérieure à celle des Romains , que ses troupes sont très-résolues de bien faire ayant à défendre leurs femmes & leurs enfans , qu'étant lui-même le témoin de toutes leurs actions , & combattant à leur tête , elles redoubleront leur courage , & donneront à l'envi des marques de leur valeur. Ces raisons raniment le Prince. Il assied son camp dans le même endroit , se prépare à donner bataille , n'oublie rien pour profiter de l'avantage des lieux , assigne à chacun son poste , & donne tous les ordres , résolu d'attaquer les Romains dès qu'ils paroîtroient.

Le lieu , où il campoit , étoit une campagne rase & unie très-propre à mettre en bataille un corps de gens de pied pesamment armés ; à droite & à gauche il y avoit des côteaues , qui touchant les uns aux autres , fournissoient une retraite sûre à l'infanterie legere & aux gens de trait , & leur donnoient aussi moyen de dérober leur marche , & d'aller envelopper l'ennemi , & tout le front étoit couvert de deux rivières , de l'Eson & du Leucus , qui n'étoient pas alors bien profondes à cause de la saison , car on étoit sur la fin de

Car on étoit sur la fin de l'Esté.) dans la fuite , il dit que la bataille se donna le lendemain d'une éclipse de Lune , qui arriva la

Tempus anni post circumactum solstitium erat. Tite-Live. 44. 36. &

l'Esté, mais qui ne laisseroient pas de faire de la peine aux Romains & de déranger leur marche.

Paul Emile ayant donc rejoint le détachement de Scipion, marche en ordre de Bataille; mais quand il fut arrivé à la vûe des Macédoniens & qu'il eut considéré la bonne disposition de leur armée & le nombre de leurs troupes, il en fut émerveillé, & fit halte pour penser à ce qu'il avoit à faire. Les jeunes Officiers, pleins d'ardeur & d'impatience pour le combat, s'avancent à la tête des troupes, s'approchent de lui, & le conjurent de donner sans différer davantage. Scipion, dont la confiance étoit augmentée par le succès qu'il venoit d'avoir sur le Mont Olympe, se distingue sur tous les autres par son empressement, & fait de plus fortes instances. Paul Emile, ne faisant que rire de son ardeur, lui répond, *je ne demanderois non plus qu'à combattre si j'étois aussi jeune que toi, mais le grand nombre de victoires, que j'ay remportées, m'ayant fait remarquer les fautes des vaincus, m'empêche d'aller avec des troupes harassées, & encore hors d'haleine attaquer une armée, qui nous attend en bon ordre, & qui a eu le tems de se reposer.*

Paul Emile émerveillé de la bonne disposition de l'armée de Persée.

Belle réponse de Paul Emile au jeune Scipion.

nuit du trois au quatre de Septembre. Mais alors les mois étoient si déreglez, que cette éclipse marquée au quatre de Septembre, arriva le 21. Juin à notre Calendrier.

Scipion, dont la confiance étoit augmentée. On doit lire ce que ce Scipion Nasica dit à Paul

Emile, & ce que Paul Emile lui répondit sur l'heure, & le lendemain pour lui rendre compte des raisons qui l'avoient empêché de combattre ce jour-là; il n'y a rien de plus beau ni de plus propre à former un Capitaine. Tite-Live 44. 36. 37. & 38.

*Belle manœuvre
de Paul Emile pour
retrancher son ar-
mée devant l'enne-
mi.*

En achevant ces mots il commanda que les troupes, qui avoient la tête, & qui étoient exposées à la vûe de l'ennemi, se missent en bataille & présentassent un front comme pour combattre, & que celles de la queue dressassent le camp & le fermaient d'une clôture. Après quoi faisant défiler peu à peu les bataillons de la tête en commençant par les derniers, qui étoient les plus voisins des travailleurs, il eut bien-tôt dégarni toute sa bataille, & retiré toute son armée dans ses retranchemens sans confusion, sans désordre, & sans que l'ennemi s'en fût apperçu.

*Coutume des Ro-
mains quand il ar-
rivoit des éclipses.*

La nuit étant venue, & les troupes ayant repû, comme on ne songeoit qu'à aller dormir, & se reposer, tout à coup la Lune, qui étoit dans son plein & déjà fort haute, commença à s'obscurcir, & la lumière lui manquant peu à peu, elle changea plusieurs fois de couleur, & s'eclipsa enfin toute entiere. Les Romains, selon leur coutume, se mettent à frapper avec grand bruit sur des bassins d'airain pour rappeler sa lumière, & à allumer un nombre infini de torches & de flambeaux, qu'ils élèvent vers le Ciel. Les Macedoniens ne font rien de semblable, mais tout leur camp est saisi d'épouvante & d'horreur, &

Et que celles de la queue dressassent le camp, & le fermaient d'une clôture.) Il est bon de conferer ce passage avec celui de Tite-Live. 44. 37. ils se servent l'un à l'autre de commen-
taire, mais celui de Plutarque est le plus clair. Paul Emile ne veut pas donner la bataille, avant que d'avoir derrière lui un camp retranché, & il en dit lui-même la raison, qui mérite d'être lue.

un bruit sourd se répand dans toute l'armée que ce prodige les menace de la perte du Roy.

Pour ce qui est de Paul Emile , il n'étoit pas absolument ignorant sur cette matiere , & il avoit souvent entendu parler des anomalies de l'écliptique , qui après certaines révolutions fixes & marquées , précipitent la lune dans l'ombre de la terre , & la cachent entierement jusqu'à ce qu'ayant franchi tout l'espace obscurci par cette ombre , elle se remontre au Soleil & reçoit sa lumiere. Cependant comme il étoit homme religieux , qui rapportoit tout à la Divinité , que naturellement il aimoit à honorer les Dieux par des sacrifices , & qu'il se mêloit aussi de l'art de la Divination , il n'eut pas plutôt vû la lune reprendre sa premiere clarté , qu'il lui sacrifia onze jeunes taureaux ; & le lendemain au point du jour il se mit à immoler des bœufs à Hercule. Il en immola jusqu'à vingt de suite sans pouvoir trouver dans ces victimes aucun signe favorable , mais enfin au vingt & unième il en vit qui lui promettoient la victoire s'il ne faisoit que se défendre sans attaquer. En même tems il vouë à ce même Dieu un sacrifice de cent bœufs & deux jeux publics , & ordonne à ses Capitaines de mettre son armée en bataille ; mais afin que ses troupes , qui étoient tournées vers le levant , n'eussent pas le Soleil dans

Opinions bien ancienne que les éclipse menaçoient les Princes & les Rois

Paul Emile fort religieux.

Il se mêloit de l'art de la Divination.

Plaisante superstition de Paul Emile.

Pour ce qui est de Paul Emile , il n'étoit pas absolument ignorant.) prédite la veille par un Tribun de soldats, appelé C. Sulpicius Gallus , & la prédiction étant ac-

Tite-Liv. dit que cette éclipse fut

Tome II.

G g g g

les yeux , comme elles l'auroient eu s'il eût combattu le matin , il voulut attendre que le Soleil eût un peu tourné , & qu'il penchât vers le couchant , & pour gagner ce tems , il se reposoit dans sa tente toute ouverte du côté de la plaine, où étoit le camp des ennemis.

Ruse de Paul Emile pour obliger les Macédoniens à l'attaquer.

Sur le soir pour obliger les Macédoniens à commencer l'attaque , on prétend qu'il se servit de cette ruse ; il fit chasser de leur côté un cheval débridé ; quelques soldats Thraces s'en saisirent , & voulurent le mener dans leur camp ; des soldats Romains les poursuivirent comme pour le reprendre , & ce fut ce qui engagea le combat. D'autres disent que des soldats Thraces commandez par un Officier , nommé Alexandre , chargerent quelques Romains , qui revenoient du fourage ; que sept cens Liguriens coururent au secours de ces fourageurs ; que les Macédoniens envoyèrent des troupes pour soutenir les Thraces , & que les renforts qu'on envoyoit aux uns & aux autres grossissant toujours , enfin la bataille se trouva engagée. Paul Emile, comme un sage pilote, jugeant par l'agitation & par le mouvement qu'il voyoit dans les deux camps , combien grande seroit la tempête qui se préparoit, sortit de sa tente, & alla par tous les rangs pour encourager les soldats , & pour les exhorter à bien faire. Scipion , poussant son cheyal jusqu'au lieu où se faisoit

complic , les Soldats Romains le regardoient presque comme un Dieu. *Romanis militibus Galli sapientia prope divina videri.*

l'escarmouche, vit toute l'armée des ennemis qui s'ébranloit pour charger.

Les Thraces, dont la seule veuë imprimoit la terreur, marchaient les premiers. C'étoient des hommes d'une taille prodigieuse, qui portant devant eux des boucliers tout blancs & d'un éclat merveilleux, les jambes armées de fortes bottines, vêtus de hoquetons noirs, & présentant de longues piques revêtus de fer, s'avançoient fièrement & en bon ordre. Après eux venoient les troupes étrangères, armées différemment, chacune à la mode de leur pays, & mêlées des troupes de Peonie. Après ce corps d'étrangers, marchaient les bataillons des Macédoniens naturels, la fleur & l'élite de tout ce qu'il y avoit de plus

Ordre de l'armée de Persée qui marche au combat.

Les Thraces avoient des hoquetons noirs sur leurs armures.

Les Thraces, dont la seule vue imprimoit la terreur, marchaient les premiers.) Plutarque n'explique pas ici bien nettement l'ordre de bataille des Macédoniens, & malheureusement nous n'avons plus le Livre où Polybe avoit décrit cette bataille. Il est impossible d'y suppléer par Tite-Live, car outre qu'une partie de l'endroit de son 44. liv. où il l'expliquoit, est perdu, on voit que Plutarque & lui ne conviennent ni sur le nom ni sur l'ordre des troupes. Tite-Live met les premiers, ceux qu'il appelle *Cetratos*, parce qu'ils étoient armez de petits boucliers de cuir. Après eux, il met ceux qu'il nomme *Clypeatos*, ou les *Aglaespides*, qui sont apparemment ceux que Plu-

tarque appelle *Chalcaspides*, armez de boucliers d'airain, & après ceux-ci au milieu de la bataille, il met la phalange, qu'il appelle *Leucaspide*, phalange aux boucliers blancs; & ce fut cette phalange qui fit le plus de peine aux Romains avec ses longues & pesantes piques. Pour l'affaire des Peligniëns, selon Tite-Live, elle se passa contre les *Cetrati*, & non pas contre la phalange, qui fut attaquée par Albinus à la tête de la seconde légion. Je ne m'attacheray donc point à éclaircir cet endroit, qui me paroît très-obscur, & que les Officiers les plus consommés auroient peut-être bien de la peine à comprendre.

*Les Macédoniens
avoient des Hoque-
tons de pourpre.*

brave jeunesse , & la plus éprouvée dans les combats. La bonne mine des ces formidables bandes étoit relevée par leurs hoquetons de pourpre tout neufs , & par l'éclat de leurs armes dorées , qui ébloüissoient les yeux; à mesure qu'elles prenoient leur place, on voyoit sortir du camp les Phalanges des Chalcaépides , qui bardés de fer , & couverts de leurs pavois de cuivre , paroissoient tout étincelans de feux , & remplissoient d'éclairs toute la plaine. Les montagnes voisines retentissoient du bruit & des cris de ces fiers combattans , qui s'exhortoient les uns & les autres. Ils marcherent en cet ordre avec tant d'audace & de vitesse , que les premiers qui furent tuez , tombèrent à quelque deux cens cinquante pas seulement du camp des Romains.

La charge étant donc commencée , Paul Emile s'avance aux premiers rangs, & trouve que les Capitaines Macédoniens ont enfoncé le fer de leurs piques dans les boucliers des Romains , de sorte que les Romains , quelque effort qu'ils fassent , ne peuvent les joindre avec leurs épées , & il voit en même tems toute la premiere ligne de leurs soldats joindre leurs boucliers , & présenter leurs piques. Ce rempart d'airain & cette forêt de piques , impenétrable à ses Légions , le remplissent d'étonnement & de crainte. Il ne se souvient point d'avoir jamais vu un spectacle si capable d'effrayer , & depuis ce tems-là il a souvent parlé de l'impression que cette terrible vûe

*Impression que la
vue de la Pha-
lange Macédonien-
ne fait sur Paul
Emile.*

fit sur lui jusqu'à le faire presque désespérer de la victoire. Mais pour ne pas décourager ses troupes, il leur cacha son épouvante, & leur montrant un visage gay & ferein, il parcourut à cheval tous les rangs sans casque & sans cuirasse.

Au contraire, le Roy de Macédoine se laissant emporter à sa frayeur, comme l'écrivit Polybe, se sauva à toute bride dès le commencement du combat, & se retira dans la ville de Pydne, sous prétexte d'aller faire un sacrifice à Hercule, comme si Hercule étoit un Dieu à recevoir les timides sacrifices des lâches, & exaucer des vœux injustes, car il n'est nullement juste, ni que celui qui ne tire point, donne dans le but, ni que celui qui ose attendre l'ennemi, remporte la victoire, en un mot, que celui qui n'agit point réussisse, & que le méchant soit heureux. Mais ce Dieu recevoit favorablement les prières de Paul Emile, Parce que Paul Emile lui demandoit la victoire les armes à la main, & qu'en combattant toujours, il l'appeloit à son aide. Cependant un certain Posidonius, qui, s'il l'en faut croire, vivoit dans ce tems-là, & s'étoit trouvé à cette bataille, & qui a écrit l'Histoire de Persée tout au long & en plusieurs vo-

Persée prend la fuite dès le commencement du combat.

La prière doit être soutenue par l'action, & l'action par la prière.

Posidonius, Auteur suspect à Plutarque.

Cependant un certain Posidonius.) Ce ne peut être Posidonius d'Apamée, Philosophe & Historien, qui avoit continué l'histoire de Polybe; car ce Posidonius alla à Rome, sous le Consulat de Marcellus, cent dix-huit ans après cette bataille. C'é-

toit sans doute un écrivain supposé, qui ignorant les tems, avoit pris le nom de Posidonius; aussi Plutarque fait-il connoître qu'il lui étoit suspect, en disant, que s'il l'en faut croire, vivoit dans ce tems-là.

*Comment il justifie
Persée.*

lumes, témoigne que ce Prince ne se retira ni par lâcheté, ni sous couleur d'aller faire un sacrifice; mais que la veille de la bataille il fut blessé à la jambe d'un coup de pied de cheval, & que le lendemain, dès qu'il vit le combat engagé, quoiqu'il fut très-incommodé de sa blessure, & que tous ses amis fissent tous leurs efforts pour le retenir, il commanda qu'on lui amenât un des chevaux qu'il avoit accoutumé de monter, & alla sans cuirasse se jeter dans le fort de la mêlée à la tête de sa Phalange, & que là les traits pleuvant de tous côtez autour de lui, il fut atteint d'une Javeline toute de fer, qui véritablement ne le blessa pas de la pointe, mais qui lui effleura le côté gauche, en glissant de telle roideur qu'elle déchira ses habits, & lui fit une meurtrissure noire & sanglante, dont la marque dura fort longtemps. Voilà ce que Posidonius écrit pour la justification de Persée.

*Grande action d'un
Officier des Peligniens,
appelé Salius.*

Les Romains qui avoient attaqué la Phalange Macedonienne, voyant qu'avec tous leurs efforts ils ne pouvoient la rompre, un Officier des Peligniens, nommé Salius, prit l'Enseigne de sa compagnie, & la jetta au milieu des ennemis. Les peuples d'Italie ne trouvent pas de plus grande honte, ni de plus grand crime à la guerre, que d'abandonner leur drapeau. Les Peligniens donc se jettent à corps perdu sur ce bataillon. Il se fait là des exploits inouïs de part & d'autre, & un carnage effroyable. Les Romains tâchent de

couper avec leurs épées les piques des Macédoniens , ou de les repousser avec leurs boucliers , ou ils essayent avec les mains de les arracher , ou de les détourner pour se faire une entrée ; mais les Macédoniens se ferrant toujours , & tenant à deux mains leurs piques , présentent ce rempart de fer , & donnent de si grands coups à ceux qui se lancent sur eux , que perçant boucliers & cuirasses , ils jettent morts à la renverse les plus hardis de ces Peligniens & de ces Marrucins , qui sans aucun ménagement alloient comme des bêtes féroces s'enfermer eux-mêmes , & se précipiter dans une mort qu'ils voyent devant leurs yeux.

Toute la premiere ligne étant donc taillée en pieces , la seconde découragée commença à se ralentir. Veritablement elle ne prit pas la fuite , mais au lieu d'avancer , elle faisoit sa retraite vers le mont Olocre. Ce que voyant Paul Emile , comme le rapporte Posidonius , il déchira ses habits de désespoir , de ce que ces premieres troupes étant rendues , les Romains craignoient d'affronter cette Phalange qu'on ne pouvoit ni rompre ni entamer , & qui présentant un front couvert de piques druës & ferrées , comme d'un retranchement impenetrable , se maintenoit invincible , & inspiroit la terreur. Mais enfin l'inégalité du terrain , & la grande étendue du front de la bataille ne permettant pas à l'ennemi de continuer par tout cette haye de boucliers &

de piques, il remarqua que la Phalange des Macédoniens étoit forcée de laisser des ouvertures & des intervalles, & qu'elle recouloit d'un côté pendant qu'elle avançoit de l'autre, comme cela arrive nécessairement dans les grandes armées, lors que les troupes ne faisant pas toutes le même effort, combattent aussi avec différent succès.

Comment Paul
Emile profite des
vuides qu'il remar-
que dans la Pha-
lange des Macédo-
niens.

Pour profiter de cette occasion, il parcourt rapidement les rangs, & séparant ses troupes par pelotons, il leur ordonne de se jeter dans les espaces vuides de la bataille des ennemis, & de ne plus attaquer tous ensemble de front, & d'un commun effort, mais par troupes détachées, & par differens endroits tout à la fois. Cet ordre donné aux Officiers, & par les Officiers aux soldats, les Romains s'insinuent d'abord dans les intervalles, & mettent par-là l'ennemi hors d'état de se servir de ses longues piques, ils le prennent en flanc & en queue par où il étoit découvert; dans un moment cette Phalange est rompuë, & toute sa force, qui ne consistoit que dans son union & dans l'impression qu'elle faisoit toute ensemble, s'évanoüit. Et quand ce fut à combattre

Et séparant ses troupes par pelotons, il leur ordonne de se jeter dans ces espaces vuides.) Tite-Live écrit que ce fut là la cause du gain de la bataille. In medio secundæ legio immixta dissipavit phalangem, neque ulla evidentior causa victoria quam quod multa passim prælia erant, quæ fluctuan-

tem turbaverunt primo, deinde disjecerunt phalangem. Il compte ensuite comment cela se fit, & il adjointe que si les Romains avoient continué d'attaquer cette phalange de front & tous ensemble, ils se seroient enfermez, & n'auroient jamais pu la rompre. 44. 41.

d'homme

d'homme à homme, ou par bandes séparées, les Macédoniens avec leurs petites épées frappaient sur les boucliers des Romains qui étoient très-forts & très-solides, & qui les couvroient depuis la tête jusqu'aux pieds; & au contraire ils n'opposoient que de petits pavois aux épées des Romains qui étoient lourdes & massives, & maniées avec tant de force & de roideur, qu'elles ne perdroient & ne déchargeoient point de coup qui ne perçât, ou ne fit voler en éclats, & boucliers & cuirasses, & qu'on ne vît couler le sang. Avec ce désavantage ils ne résisterent qu'avec beaucoup de peine, & furent enfin renversez.

Ce fut là où se fit le plus grand effort, & où les Romains trouverent le plus de résistance. Et ce fut là aussi que le fils de Caton, & gendre de Paul-Emile, après avoir fait des prodiges de valeur, perdit malheureusement son épée qui lui échappa de la main. Comme un jeune homme nourri dans toutes sortes de bonnes disciplines, & qui se sentoit obligé de donner à un aussi grand homme que son pere des preuves signalées d'un grand courage & d'une extraordinaire vertu, & qui étoit persuadé qu'il valoit mille fois mieux mourir que d'avoir à se reprocher que plein de vie il avoit abandonné une si honorable dépouille au pouvoir des ennemis, il se met à parcourir tout le champ de bataille, &

*Le fils de Caton
perd son épée dans
le combat.*

Ce fut là où se fit le plus grand effort.) Plutarque continué de parler des mêmes troupes, c'est-à-dire de la Phalange Macédonienne : on s'y est trompé.

*Efforts qu'il fait
avec une troupe de
ses amis pour la re-
trouver.*

*Les Macédoniens
défaits.*

quand il voit quelqu'un de ses amis ou quelque soldat de sa connoissance, il l'appelle, lui conte en peu de mots son aventure, & le conjure de le secourir. Dans un moment il assemble autour de lui une bonne troupe de gens hardis & déterminez qui le suivent tête baissée, & qui traversant impetueusement leurs bataillons, se jettent à corps perdu sur les Macédoniens; après des efforts extraordinaires & une boucherie horrible, ils les poussent, & demeurent maîtres du terrain, ils se mettent à chercher cette épée, qu'ils trouvent enfin à grand'peine ensevelie sous des monceaux d'armes & de morts. Ravis de cette bonne fortune, & poussant des cris de victoire, ils se jettent avec une nouvelle ardeur sur ceux des ennemis qui sont encore ferme, tant qu'enfin les trois mille Macédoniens, qui composoient cette Phalange jusques-là invincible, furent tous taillez en pièces, sans qu'aucun d'eux quittât son rang, & cessât de combattre jusqu'au dernier soupir.

Après cette défaite tout le reste prit la fuite; & on en tua un si grand nombre que toute la plaine jusqu'au pied de la montagne, étoit couverte de morts, & que le lendemain les Romains passant le fleuve du Leucus, trouverent ses eaux encore toutes sanglantes; car on dit qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt

Et qui traversant impetueusement les bataillons Romains pour se jeter sur les ennemis.
Cette troupe de jeunes Romains ne fend pas les bataillons des Macédoniens, mais
Qu'il périt dans ce combat du côté des Macédoniens plus de vingt

cinq mille hommes, les Romains n'en perdirent que cent, comme l'écrivit Posidonius, ou même que quatre-vingt, comme Scipion le marque dans ses lettres. Et cette grande bataille fut décidée si promptement, que le combat ayant commencé vers la neuvième heure, la victoire se déclara avant la dixième. Le reste du jour fut employé à courir après les fuyards que l'on poursuivait jusqu'à six vingts stades, & on ne revint de cette poursuite que bien avant dans la nuit. Tous les valets de l'armée courent au-devant de leurs Maîtres avec de grands cris de joye, & les ramènent aux flambeaux dans leurs tentes, où l'on avoit fait des illuminations, & que l'on avoit couvertes de festons de lierre, & de couronnes de laurier.

Mais au milieu de cette grande victoire, le Général étoit plongé dans une extrême affliction; car de deux fils qu'il avoit à ce combat, le plus jeune ne paroissoit point; c'étoit celui qu'il aimoit le plus tendrement, & que la Nature sembloit avoir favorisé plus que tous ses frères en le doüant

C'est-à-dire que le combat commença à trois heures après midi, & finit avant quatre heures.

Quinze mille pas

Affliction de Paul-Emile de ce que son fils le jeune Scipion ne paroissoit point.

cinq mille hommes.) Les Romains convenoient, dit Tite-Live, que jamais ils n'avoient tué tant de Macédoniens dans un combat. Il y en eut vingt mille de tuez, & onze mille prisonniers.

Que bien avant dans la nuit.) La nuit empêcha qu'on ne les poursuivît plus loin dans des lieux inconnus.

Et que l'on avoit couvertes de festons de lierre & de couronnes de laurier.) C'étoit la coutume des Romains. César écrit dans le 111. liv. de la Guerre Civil, qu'il trouva dans le camp de Pompée les tentes de Lentulus & de quelques autres couverts de lierre. *L. etiam Lentuli & nonnullorum tabernacula protecta edera.*

HH h h ij

*Scipion sorti à peine
de l'enfance étoit à
la guerre avec son
pere.*

des plus rares perfections. Et comme il étoit plein de courage & ambitieux d'honneur, & d'ailleurs sans expérience à cause de sa grande jeunesse, car il sortoit à peine de l'enfance, on ne doutoit point qu'il ne se fût perdu en se jettant trop inconsidérément au milieu des ennemis dans la plus grande chaleur du combat.

Comme son pere étoit dans cette inquiétude & dans cette détresse, le bruit de son deuil se répandit bien-tôt dans tout le camp, & sur l'heure même les Romains qui étoient déjà à table, quittant leur souper, se mettent à courir avec des torches allumées; les uns vont tout droit à la tente de Paul-Emile, & les autres sortent dans le champ de bataille, & se mettent à chercher parmi les morts. Un morne silence regne dans le camp, & toute la plaine rententit des cris de ceux qui appellent à haute voix Scipion avec une douleur extrême, car jusqu'au moindre soldat, tout le monde le regardoit avec admiration, persuadé que dès cette première jeunesse il pouvoit déjà commander des armées & gouverner des peuples, n'y ayant aucun homme de son tems qui fut ni plus heureusement né, ni mieux pourvû de

*Grandes qualitez
qui éclatoient dans
Scipion Emilien dès
sa première jeunesse.*

Et comme il étoit plein de courage & ambitieux d'honneur, & d'ailleurs sans aucune expérience.) Plutarque donne cela comme autant de raisons qui augmentoient l'affliction & les craintes de Paul-Emile : on s'y étoit trompé. Ti-

te-Live écrit que Scipion étoit alors dans sa dix-septième année.

Tout le monde le regardoit avec admiration.) Dans le texte au lieu de ἀγασίς, il faut lire ἀγαστός, comme dans un manuscrit.

toutes les qualitez nécessaires à un grand Capitaine & à un sage Politique.

Enfin comme la nuit étoit déjà fort avancée & qu'on désespéroit de le retrouver, il revint de la poursuite des fuyards, accompagné seulement de deux ou trois de ses Camarades, & tout couvert du sang encore chaud de l'ennemi, comme un généreux chien de chasse qui ne revient qu'avec les marques de la curée, s'étant laissé emporter bien loin à la victoire qui l'entraînoit par une amorce à laquelle il ne pouvoit résister. C'est ce Scipion qui dans la suite fut appelé Africain & Numantin pour avoir ruiné Numance & Carthage, & qui étant devenu sans comparaison le premier des Romains en vertu, le fut aussi en autorité & en puissance. La Fortune différa donc à un autre tems de faire payer à Paul-Emile la faveur qu'elle lui avoit faite, & lui laissa goûter toute la joye de sa victoire sans aucun mélange de peine ni de douleur.

*Scipion le premier
des Romains en ver-
tu.*

Cependant Persée continuant sa fuite, avoit passé la ville de Pydne & tâchoit de gagner celle de Pella avec toute sa Cavalerie qui s'étoit sauvée de la bataille sans aucun échec; les gens de pied qui fuïoient à vauderoute, l'ayant rencontré sur le chemin, se mettent à accabler d'injures ces Cavaliers, les appelant lâches & traîtres, & poussant plus loin leur ressentiment, ils les renversent de cheval, & en blessent un fort grand nombre. Le Roi qui craignoit les suites de ce désordre,

*Les gens de pied de
Persée qui fuyent,
accablent d'injures
les Cavaliers qui les
avoient abandon-
nez, & en blessent
plusieurs.*

*Perfée dépouille
son manteau Royal
& ôte son Diadème
pour s'empêcher d'être
reconnu.*

*La plupart l'aban-
donnent pour se de-
rober à sa fureur.*

quitte le grand chemin , & pour n'être pas reconnu , il plie son manteau Royal , le met devant lui , détache son diadème de sa tête , le porte à la main , & afin de pouvoir s'entretenir avec ses amis , il met pied à terre , & mene son cheval par la bride. Mais ceux qui le suiyoient , l'un sous prétexte de rattachier ses brodequins , l'autre faisant semblant de boire , & celui-là de faire baigner son cheval , ils demeurent la plupart derrière , & s'enfuient chacun de son côté , moins pour se dérober à la violence de leurs ennemis , que pour se mettre à couvert de la fureur de leur Prince , qui troublé & effarouché de ses malheurs , ne cherchoit qu'à rejeter sur les autres la cause de sa défaite.

*Perfée tué à coups
de poignard les deux
Gardes de son Tré-
sor.*

Mais après que Perfée , entré sur le minuit dans Pella , eut tué de sa main à coups de poignard les deux Gardes de son Trésor Euctus & Edeus , qui étant allez au-devant de lui pour le recevoir , avoient eu la hardiesse de lui représenter les fautes qu'il avoit faites , & avec une liberté hors de saison , lui avoient donné leurs conseils sur ce qu'il devoit faire pour se relever , alors tous ses serviteurs qui étoient demeurez autour de lui , l'abandonnerent. Il ne resta auprès de sa personne que les seuls Evandre de Crète , Archedamus d'Étolie , & Neon le Béotien. Et de toutes ses troupes il n'y eut que les soldats de Crète qui le suivirent , non par aucune affection qu'ils eussent pour lui , mais allechez par ses richesses ,

*Tous ses serviteurs
effrayez de cette
cruauté l'abandon-
nent , à la réserve
de trois.*

comme les abeilles par le miel. Car il faisoit toujours suivre des trésors immenses , & il leur en abandonna au pillage quantité de coupes , d'Urnes , & d'autres ustenciles d'or & d'argent jusqu'à la valeur de cinquante talens.

Cinquante mille écus.

Arrivée qu'il fut à Amphipolis & de-là à Galepsus , & sa frayeur étant considérablement diminuée , il retomba tout d'abord dans son ancienne maladie qui étoit née avec lui , je veux dire , dans son avarice fardide ; il se mit à se plaindre à ses amis que par mégarde il avoit abandonné à ses soldats de Crète des vases d'or qui avoient appartenu à Alexandre le Grand , & que ce nom lui rendoit très-précieux , & il pria & conjura avec larmes ceux qui les avoient entre leurs mains , de les lui rendre pour de l'argent , offrant de les paier plus qu'ils ne valoient. Ceux qui connoissoient son naturel , ne furent pas trompez par cet artifice , & virent bien qu'il attaquoit les Crétois avec les armes des Crétois ; mais ceux qui se fierent à

Etrange avarice de Persée lors même qu'il perd son Royaume.

C'est-à-dire avec le mensonge & la fraude.

Et il leur abandonna au passage quantité de coupes , d'Urnes &c.) Tite-Live en dit la raison. Il abandonna cette argenterie au pillage , parce qu'en la distribuant lui-même , il auroit fait plus d'ennemis que d'amis. *Cre- tenses spem pecunie secuti , & quoniam in dividendo plus offensum quam gratia erat , quinquaginta talenta iis posita sunt in ripa diripienda. 44. 45.* Cela se passa sur le bord du Strymon , quand

Persée partit d'Amphipolis , pour aller à Calepsus.

Et de-là à Galepsus.) Il arriva le jour même à Calepsus , & le lendemain à Samothrac.

Qu'il attaquoit les Crétois avec les armes des Crétois.) C'est-à-dire avec la fraude & le mensonge ; car c'étoit un ancien proverbe , les Crétois toujours menteurs , comme on le voit dans Callimaque. On peut dire aussi que comme les Crétois ne sui-

Trente mille écus.

sa paaole & qui lui rendirent leurs vases, les perdirent, car il ne leur en paya pas la valeur. Ainsi ayant butiné sur ses amis environ trente talens, qui devoient bien-tôt tomber au pouvoir de ses ennemis, il passa dans l'Isle de Samothrace, & se refugia dans le Temple de Castor & de Pollux.

*Les Macédoniens
recommandables.
par leur amour &
par leur fidélité
pour leurs Rois.*

Les Macédoniens ont toujours été en réputation d'avoir beaucoup de fidélité & d'amour pour leurs Roys, mais alors comme leur dernier rempart étant abbattu, & n'y ayant plus pour eux aucune ressource, ils se remirent tous à la discrétion de Paul-Emile, & en deux jours ils le rendirent maître de toute la Macédoine, ce qui semble confirmer le sentiment de ceux qui attribuent à la faveur de la Fortune tous les grands succès de cette expédition. Il y a même certainement quelque chose de miraculeux & de divin dans ce qui lui arriva pendant un sacrifice; car comme il sacrifioit dans Amphipolis, les entrailles de la Victime étant déjà offertes & les libations faites, la foudre tombée tout à coup sur l'Autel, consuma le sacrifice, & le consacra.

*Prodige arrivé à
un sacrifice qu'offroit
Paul-Emile.*

Mais ce que la Renommée fit en cette occasion, paroît tenir beaucoup plus du miracle, & marquer plus précisément la protection des Dieux. En effet quatre jours après que Persée eut été défait près de Pydne, comme le peuple Romain étoit assemblé à Rome dans le Cirque à voir les

voient Persée que pour le piller, proposition, que dans le même il ne leur faisoit non plus cette dessein.

courtes

courfes de Chevaux , tout d'un coup il fe répandit un bruit dans les premiers degres du Theatre , que Paul-Emile avoit vaincu Perfée dans un grand combat , & subjugué toute la Macédoine. Ce bruit devint public dans un moment , & tout auffi-tôt on vit éclater une joye extraordinaire , accompagnée de grands cris de victoire & de battemens de mains , & qui dura tout le jour par toute la ville.

La nouvelle de cette victoire répandue à Rome quatre jours après le combat.

Le lendemain quand on voulut approfondir cette nouvelle , on ne put jamais remonter jufqu'à la fource , ni en découvrir l'auteur ; il parut que c'étoit un bruit fourd , qui fans aucun fondement , avoit frappé en même tems tous les efprits , & couru de bouche en bouche , & alors toute la joye que l'on en avoit conquë , commença à s'évanouir ; mais peu de jours après , cette nouvelle ayant été confirmée par l'arrivée des Couriers que Paul-Emile avoit dépêchez , on ne pouvoit fe laffer d'admirer ce bruit avant-coureur qui avoit publié une vérité par un menfonge.

Vérité comment publiée par un menfonge.

On dit à ce propos que la nouvelle du grand combat que les peuples d'Italie donnerent fur

Cette nouvelle, ayant été confirmée par l'arrivée des Couriers.) Ces Couriers étoient Fabius Maximus , fils de Paul-Emile , L. Lentulus & Q. Metellus qui arriverent à Rome le 20. jour après le combat.

Ce bruit avant-coureur, qui avoit publié une vérité par un menfonge.)

Il appelle ce bruit menteur , parce que lorsqu'il courut , on ne pouvoit avoir encore aucunes nouvelles de ce combat , & que c'étoit un bruit forgé , inventé.

Du grand combat que les peuples d'Italie.) Où les Locriens & ceux de Rhege , avec dix mille hommes , défirent cent trente mil-

*Riviere d'Italie
dans la grande
Grece.*

*La bataille du
Lac Regille.*

le Fleuve de Sagra, fut portée le même jour dans tout le Peloponèse ; que la défaite des Perses à Mycale fut encore sçue à Platées aussi promptement ; & que d'abord après la bataille que les Romains gagnèrent contre les Tarquins appuiez de tous les peuples du Latium, on vit à Rome deux jeunes hommes parfaitement beaux, & d'une taille très-avantageuse : on ne douta point que ce ne fussent Castor & Pollux qui arrivoient de l'armée, & qui détailloient toutes les circonstances de ce combat, & que le premier qui les rencontra près de la Fontaine, qui est à l'entrée de la place Romaine, où ils faisoient rafraîchir leurs Chevaux couverts d'écume & tout fumans de sueur, leur ayant témoigné la surprise où il étoit, laissa entrevoir que cette diligence extraordinaire lui rendoit cette nouvelle suspecte. Alors ces deux jeunes hommes en riant lui empoignerent doucement la barbe, qui sur l'heure même devenuë dorée, de noire qu'elle étoit, confirma cette relation par ce miracle, & fit donner à cet incrédule le surnom d'*Ænobarbus*, qui signifie *l'homme à la barbe dorée*.

*Ce qui fit donner
à L. Domitius le
surnom d'Ænobar-
bus.*

Mais ce qui est arrivé de nos jours, peut servir à confirmer la vérité de ces anciennes histoires ;

le Crotoniates. Cicéron liv. II. de la Nature des Dieux. Justin liv. XX. c. III. & Strabon liv. VI.

Et que le premier qui les rencontra. Lucius Domitius. L'Empereur Neron descendoit de cette fa-

mille. V. Suetone, Neron, ch. XI.

Mais ce qui est arrivé de nos jours. Il n'y a point de siècle où l'on n'ait des exemples de ces sortes de nouvelles, sçues ou publiées dans des lieux fort éloi-

car lorsque Lucius-Antonius se revolta contre Domitien, & que Rome allarmée s'attendoit à voir toute la Germanie en armes exciter une furieuse guerre, le peuple tout à coup & de son pur mouvement, se mit à publier que les Romains avoient remporté une signalée victoire, & dans un instant le bruit courut par toute la ville qu'Antonius avoit été tué, & toute son armée entièrement défaite; de manière qu'il n'en étoit pas resté la moindre partie. Et cette nouvelle passa pour si constante & si vraie, que la plupart des Magistrats firent publiquement des sacrifices pour remercier les Dieux. Mais quand on voulut rechercher celui qui l'avoit dite le premier, & que cette nouvelle si circonstanciée, renvoyée de l'un à l'autre, échappa à toutes les perquisitions, &

Nouvelle de la défaite d'Antonius répandue à Rome le jour même du combat qui s'étoit donné à huit cent lieues de-là.

gnez, le jour même que les actions dont elles parloient, étoient arrivées; & je vois que Grotius attribue cela aux Démon, qu'il fait les couriers de ces nouvelles prématurées. Car sur ce que Dieu fit voir au Prophete Ezechiel, qui étoit à Babylone, le siège que le Roi de Babylone mettoit devant Jerusalem, il écrit : *Facile Deo fuit res quæ tam longè gerebantur sub ipsum tempus Prophetæ ostendere, cum id etiam Demones Deo sinente fecerint, sicut Cornelio sacerdoti in venetis agentis ostensa fuit tota series pharsalici prælii teste Lucano & Gellio, Apollonio vero Tyaneo cædes Domitiani.* Ezech. chap. xxiv.

Lorsque Lucius Antonius se revolta.) Ce Lucius Antonius étoit Gouverneur de la haute Allemagne, de la Province de Mayence.

Le peuple tout à coup de son pur mouvement.) Suetone dans la vie de Domitien chap. vi. raconte une particularité, qui pouvoit bien avoir donné lieu à ce bruit; car il dit que le jour du combat, on vit à Rome une Aigle embrasser avec ses aîles la statue de Domitien, & jetter des cris comme des cris de joye. Il n'en falloit pas davantage au peuple, pour fonder sur cela la nouvelle de la défaite & de la mort d'Antonius.

se perdit enfin dans la foule comme dans une vaste mer , on vit bien qu'elle n'avoit aucun fondement solide , & elle se dissipa aussi facilement qu'elle s'étoit formée. Mais Domitien s'étant mis aussi-tôt en marche avec des troupes pour châtier le rebelle , reçut en chemin des lettres qui lui apprennoient sa victoire , & on trouva qu'elle avoit été gagnée le jour même que le bruit en avoit couru, quoique le champ de bataille fut éloigné de Rome de plus de vingt mille stades. C'est un fait public & que personne n'ignore.

*C'est huit cent
lieues à 25. stades
par lieue.*

*Octavius respecte
l'asyle où Persée s'é-
toit retiré.*

Pour reprendre le fil de notre Histoire , Cneus Octavius Lieutenant de Paul-Emile , & qui commandoit la Flotte , étant abordé à Samothrace , n'arracha pas Persée de cet asyle par respect pour les Dieux Castor & Pollux , mais il tâcha de lui ôter tous les moyens de s'embarquer & de s'enfuir. Cependant malgré toutes ses précautions , Persée gagna secrètement un certain Oroandes de Crète , qui avoit un vaisseau marchand , & lui persuada de le recevoir dans son bord avec toutes ses richesses. Le Cretois suivant en cette rencontre le génie de sa nation , embarqua sur le soir tout l'or & l'argent que le tems permit de lui porter , manda à Persée qu'il n'avoit qu'à se rendre vers le minuit sur le Port près du Promontoire , appelé *Demetrium* , avec ses enfans & les gens qui lui étoient absolument nécessaires pour le service de sa personne , & fit voile dès l'entrée de la nuit.

*Horrible perfidie
qu'un Cretois fit à
Persée dans son
malheur.*

*Sur la côte septen-
trionale de l'île de
Samothrace.*

L'heure du rendez-vous approchant , Persée se glissa avec des peines infinies par une fenestre très-étroite , traversa un jardin , & sortit par une vieille masure avec sa femme & ses enfans , peu propres à ce travail & à une si grande fatigue. Mais on ne sçauroit exprimer sa douleur & son désespoir , lorsqu'un homme qui le rencontra errant ainsi sur la côte , lui eut dit qu'il venoit de voir Oroandes en pleine mer , car le jour commençoit à poindre. A cette funeste nouvelle ce malheureux Prince jeta un profond soupir , qui auroit touché de compassion le cœur le plus barbare , & ne conservant plus d'espérance , il se mit à courir pour regagner les murailles , non plus en se cachant , car il étoit découvert , mais en faisant tous ses efforts pour y arriver avant les Romains , avec sa femme & Philippe son fils aîné. Il avoit confié ses autres enfans à Jon de Thessalonique , qui avoit été son favori , & qui le trahit dans sa mauvaise fortune , car il livra ses enfans à Octavius , ce qui fut la principale cause qui l'obligea , comme une bête à qui on a enlevé ses petits , à se remettre & à se livrer lui-même à ceux qui les avoient entre les mains.

Son fils puîné nommé Alexandre , & une fille.

Persée trahi par un homme qui avoit été son favori.

Il avoit une particuliere confiance en Scipion , & il le demandoit pour se rendre à lui ; mais comme il ne parut point , ce Prince se mit à déplo-

Peu propres à ce travail & à une si grande fatigue.) Au lieu de ἀπορία du texte , un manuscrit corrige fort bien ἀπαρα.

Il se mit à courir , pour regagner les murailles.) Tite-Live écrit qu'il alla se cacher dans le coin obscur du Temple.

Il se rend à Octavius.

Le seul bien que la fortune ne peut ôter aux malheureux qui ont de la vertu.

rer son malheur , & après avoir considéré quelque tems l'inévitable nécessité où il se voyoit réduit , il se rendit à Octavius , & fit voir en cette occasion qu'il avoit en lui une maladie encore plus honteuse que son avarice , l'amour de la vie , par laquelle il se priva lui-même du seul bien que la Fortune laisse toujours aux malheureux dont elle ne peut abbatre le courage , c'est la compassion qu'on a de leur malheur. Car ayant prié qu'on le menât à Paul-Emile , ce Général des Romains sortit de sa tente accompagné de ses amis , & alla au-devant de lui les yeux baignez de larmes , comme au-devant d'un grand Personnage , qui par la seule volonté des Dieux , étoit tombé dans une affreuse calamité , qu'il n'avoit pas méri-

Car ayant prié qu'on le menât à Paul-Emile , ce Général des Romains.) Il me semble que Plutarque abrége trop ici sa narration , & renvoie son Lecteur peu instruit , en oubliant des circonstances importantes ; car il parle comme si Paul-Emile étoit à Samothrace. Octavius embarqua Persée sur la Galere Capitaineffe , avec tout l'argent qui étoit resté à ce malheureux Prince , le ramena à Amphipolis , & de-là il l'envoya au camp de Paul-Emile , après lui avoir écrit qu'il l'envoyoit , & qu'il alloit arriver. Paul-Emile envoya au-devant de lui son gendre Tuberon. Persée , vêtu de noir , entra dans le camp avec son fils. Paul-Emile le voyant arriver , se leve de son siège & lui

tend la main ; Persée se jette à ses pieds ; il le relève & ne souffre pas qu'il embrasse ses genoux.

Qui par la seule volonté des Dieux , étoit tombé dans une affreuse calamité.) Selon Plutarque , Paul-Emile étoit Stoicien ; il croyoit que les hommes n'étoient pas libres , & qu'ils étoient entraînez par la force de la Destinée , qu'on ne pouvoit changer. Erreur capitale , qui fait qu'il n'y a plus ni vertu ni vice , & qui rend Dieu coupable de nos égaremens. Cependant Tite-Live le fait parler , de maniere qu'il ne paroît pas avoir pris parti entre la liberté de l'homme & la nécessité du destin ; car il dit à Persée : *Utrumque tamen hac , sive errore humano , seu casu , seu necessitate*

tée. Mais ce Prince au contraire donnant un indigne spectacle , s'humiliant lui-même jusqu'à baiser la terre , & embrassant ses genoux , laissa échapper des paroles lâches & des prières honteuses , que Paul - Emile ne put ni souffrir ni entendre , mais le regardant avec un visage où étoient peintes la tristesse & l'indignation : *Malheureuse que vous êtes* , lui dit-il , *pourquoi déchargez-vous la Fortune du plus grand reproche que vous puissiez lui faire , & pourquoi la justifiez-vous en faisant des choses qui prouvent que vous êtes digne de vos malheurs , & que vous étiez indigne de vos prospérités passées ? pourquoi ravalez-vous ma victoire , & diminuez-vous la gloire de mes exploits en vous montrant si lâche & si petit , que les Romains ne peuvent que rougir d'avoir un tel adversaire. Apprenez donc que la vertu malheureuse attire le respect de ses ennemis , & que la lâcheté , quelque heureuse qu'elle puisse être , n'attire que le mépris des Romains.*

Indigne bassesse de Persée.

Belle remontrance que Paul Emile fait à Persée.

La vertu malheureuse attire toujours le respect.

Malgré la sévérité de cette remontrance , il le releva , & lui ayant tendu la main , il le donna en garde à Tuberon. Après quoi menant avec lui ses fils , ses gendres , & les fils des principaux Officiers de son armée , il rentra dans sa

inciderant. De quelque manière que ces choses soient arrivées , soit par la faute des hommes , soit par hazard , soit par la fatale Destinée.

Il embrasse là les trois opinions , qui partageoient alors ces Philosophes. *La faute des hommes* , voilà la liberté , selon les Académiciens. *Le hazard* , voilà le senti-

ment d'Epicure. *La fatale destinée ou la nécessité* , voilà l'opinion de Zenon & des Stoiciens.

Mais le regardant avec un visage sage.) Tite-Live raconte autrement cette conversation de Paul Emile avec Persée , & ce que Paul-Emile dit , me paroît plus grand & plus naturel. Persée ne

*Grand discours de
Paul-Emile à ses
fils, à ses gendres,*

tente , où il fut long-tems recueilli en lui-même sans parler, ce qui étonnoit fort tous ces jeunes hommes qui étoient devant lui. Enfin il rompit le silence , & se mettant à parler des jeux de la Fortune & des révolutions des choses humaines : *Se peut-il, mes enfans, dit-il, qu'un homme se laisse tellement aveugler à la prospérité, qu'il s'élève & s'enorgueillisse pour avoir dompté des Nations, ruiné des villes, & subjugué des Royaumes, sur-tout, lorsque la Fortune elle-même par ces marques si sensibles de son instabilité, & par ces grands exemples de la foiblesse naturelle aux hommes, prend soin de l'avertir, lui & tous ceux qui font la guerre, de ne jamais penser que dans ses plus grandes faveurs, il y ait rien de permanent ni de solide ? En effet, quel tems choisira-t-on pour asséoir une confiance certaine & bien assurée, quand le moment même de la victoire, force à redouter le pouvoir infini de la Fortune, & que dans le comble de la joye & du bonheur, là se trouvent les plus grands sujets de défiance, toutes les fois qu'à la lumière d'un raisonnement bien sain & bien épuré, on considère le cours immuable de la destinée qui n'épargne personne, & qui renverse aujourd'hui celui-ci, & demain celui-là ? Quand la moindre partie d'une heure a suffi pour abattre la maison d'Alexandre, qui étoit parvenu au plus haut degré de la puissance, & qui avoit*

fit que pleurer, & ne répondit pas une seule parole. Paul-Emile lui parla toujours Grec.

Se peut-il, mes enfans ? Ce discours de Paul-Emile est fait sur celui qui est dans Tite-Live, &

qui n'est que de quatre ou cinq lignes 45. 8. Tite-Live remarque que Paul-Emile, après avoir parlé en Grec à Persée, parla en Latin à ses enfans.

assujetti

assujetti la plus grande partie de l'Univers, quand nous foulons aux pieds cette maison, jadis si florissante, & que ses Princes, n'a guères, environnez d'une armée si formidable, composée de tant de milliers d'hommes de pied, & tant de milliers d'hommes de cheval, nous les voyons réduits à recevoir leur pain au jour la journée de la main même de leurs ennemis, oserons-nous nous flatter que nos affaires auront un cours de Fortune constant & durable, & qui sera à l'épreuve du tems ? Ne rabaissez-vous donc point, mes enfans, c'est à vous que je parle, ne rabaissez-vous point cette fierié & cette insolence qu'inspire la victoire, & ne vous humiliez-vous point en portant vos pensées sur l'avenir, & en attendant ce qu'il plaira à Dieu de vous envoyer à chacun de vous pour contrebalancer cette prospérité présente ? Après avoir dit plusieurs autres choses de cette nature, il renvoya ces jeunes gens châtiez & domptez par ce grave discours, comme par un frein qui reprimoit leur emportement, & leur audace.

De-là il envoya son armée dans des quartiers pour la refaire, & en même tems il partit pour aller visiter la Grèce, & pour se donner un plaisir, non moins humain que glorieux ; car en passant dans les villes, il soulageoit les peuples, réformoit leur Gouvernement, & leur faisoit des largesses, donnant aux uns du bled, aux autres

Paul-Emile met son armée en quartier, & part pour aller visiter la Grèce.

Ce que Plutarque appelle un plaisir humain & glorieux.

De-là il envoya son armée dans des quartiers, pour la refaire.) Il envoya auparavant son fils Fabius Maximus, qui étoit de retour de Rome, & L. Posthu-

mius, chacun de leur côté, pour achever de réduire quelques places ; & en partant, il laissa le commandement du camp à Sulpicius Gallus.

de l'huile ; car on dit qu'on trouva dans les magazins du Roi une si grande abondance de toutes ces provisions , que les hommes à qui les donner , manquerent plutôt qu'elles ne furent épuisées.

Colonne préparée à Delphes pour y mettre la Statue d'or de Persée. Paul Emile y met la sienne.

En passant à Delphes il vit une grande colonne carrée de pierre blanche, préparée pour y mettre une Statue d'or de Persée ; il commanda qu'on y mît la sienne, disant que *c'étoit aux vaincus à ceder la place aux vainqueurs.*

Grande louange donnée à Homere par Paul-Emile.

Comme il visitoit le Temple de la ville d'Olympie, il admiroit les dons qui y sont consacrez ; mais il fut si touché de la statue de Jupiter, qu'on dit qu'il s'écria que *ce Jupiter de Phidias, étoit le véritable Jupiter d'Homere.*

Après que les dix Commissaires que Rome lui

Il s'écria que ce Jupiter de Phidias, étoit le véritable Jupiter d'Homere.) Voilà une grande louange pour Phidias , d'avoir si bien exprimé l'idée d'Homere , mais elle est encore plus grande pour Homere , d'avoir si bien conçu toute la majesté du Dieu ; aussi donnoit-on à ce grand Poëte la louange d'être le seul qui eût vu ou fait voir les Dieux. *Solum vidisse, aut ostendisse formas Deorum.* Tite-Live ne dit qu'un mot, mais il y a bien de la grandeur ; *Olympiam ascendit, ubi & alia quidam spectanda visa, & Jovem, velut praesentem intuens, motus animo est.* Paul-Emile monta à Olympie , il vit beaucoup de choses

dignes d'être vûës , mais voyant le Jupiter , il fut ému , comme s'il avoit vû ce Dieu lui-même. Au reste ce Jupiter de Phidias étoit d'yvoire & d'une si prodigieuse grandeur , que quoiqu'assis & dans un Temple fort exhaussé , il touchoit presque au plancher , de maniere que s'il se fût levé , il auroit emporté le toit. *Après que les dix Commissaires que Rome lui envoyoit , pour regler avec lui* Tite-Live nomme ces dix Commissaires , & marque les ordres qu'ils avoient du Senat , & qui font bien connoître la grande sagesse de cette auguste assemblée 45. 17. 18.

envoyoit pour regler avec lui les affaires de la Macédoine, furent arrivez, il fit une assemblée, où il rendit aux Macédoniens toutes leurs terres, déclara que leurs villes étoient libres, leur conserva leurs loix & leurs privileges, avec la permission de créer leurs Magistrats, & ne leur imposa que cent talens de tribut annuel, qui n'étoit pas même la moitié de ce qu'ils payoient à leurs Rois.

Paul-Emile rend la liberté à toutes les villes de Macédoine.

Cent mille écus.

Il se mit ensuite à célébrer des jeux publics, auxquels il avoit fait inviter les peuples & les Rois d'Asie, & qu'il avoit annoncez lui-même aux principales villes de Grèce, fit des magnifiques sacrifices aux Dieux, & donna des fêtes superbes, tirant abondamment des trésors du Roi de quoi fournir à cette grande dépense, mais ne tirant que de lui-même le bon ordre qu'il y fit observer. Car ayant à recevoir tant de milliers d'hommes, il témoigna un si juste discernement

Il célèbre des jeux publics, où il invita les peuples & les Rois d'Asie.

Il rendit aux Macédoniens toutes leurs terres.) Tite-Live remarque qu'il supprima les fermes des mines & des revenus des terres, & il en donne une raison bien sage, c'est qu'elles ne pouvoient être tenuës que par des Publicains, & que par tout où il y a des Publicains, là le droit public est vain & sans force, & les peuples sont opprimez. *Nam neque sine publicano exerceri posse, & ubi publicanus est, ibi aut jus publicum vanum, aut libertatem sociis nullam esse.*

libres.] Ut omnibus gentibus appareret, dit Tite-Live, arma populi Romani, non liberis servitutem, sed contra servientibus libertatem asferre. Afin que les Nations apprissent que les armes du peuple Romain, n'apportoient pas la servitude aux libres, mais au contraire la liberté aux esclaves.

Qu'il n'étoit pas même la moitié de ce qu'ils payoient à leurs Rois.) Cela s'accorde avec ce que Tite-Live écrit, *& dimidium tributum quam quod Regibus ferre soliti erant, populo Romano pendere.*

Déclara que les Villes étoient

Des milliers d'hommes conviez par Paul Emile, & traitez chacun selon leur mérite & leur dignité.

& une connoissance si exacte de la qualité de tous les conviez, que chacun y fut logé, placé, & traité selon son rang & son mérite, & qu'il n'y eut personne qui n'eut à se louer de sa politesse, & de son honnêteté; de maniere que les Grecs ne pouvoient se lasser d'admirer que dans les jeux même, il portât tant d'exactitude & de soin, & qu'un homme qui faisoit de si grandes choses, ne négligeât pas la moindre bienséance dans les petites. Mais la plus grande satisfaction qu'il reçut de sa magnificence, ce fut de voir qu'au milieu de tant de choses rares, & de tant de Spectacles si capables d'attirer les yeux, on ne trouvoit rien de si merveilleux & de si digne d'attention & d'admiration que lui-même. Et comme on vantoit sa magnificence & la belle ordonnance de ses fêtes & de ses jeux, il dit, *qu'il n'appartenoit de bien ordonner un Spectacle & un festin, qu'à celui qui étoit capable de bien ordonner une bataille, & que le même homme qui sçavoit rendre une armée formidable à ses ennemis, sçavoit aussi rendre une fête agréable à ses conviez.*

Bon mot de Paul Emile.

En louant sa magnificence & sa politesse, on ne louoit pas moins son désintéressement & sa magnanimité. Car tout l'or & l'argent qu'on

Son désintéressement & sa magnanimité.

De maniere que les Grecs ne pouvoient se lasser d'admirer &c.) Cela étoit d'autant plus admirable, qu'en ce tems-là les Romains étoient encore assez grossiers, & peu faits à donner de si belles

fêtes. Tite-Live 45. 32. Ita factum est ut non magnificentiam tantum, sed prudentiam in dandis spectaculis, ad que rudes tum Romani erant, admirarentur.

avoit trouvé dans les trésors du Roi, & qui étoit immense, il ne daigna pas seulement le voir, mais il le fit remettre entre les mains des trésoriers pour le porter dans l'Epargne. Il permit seulement à ses fils qui aimoient l'étude, de retenir pour eux les livres de la Bibliothèque de Persée, & en distribuant les prix de la valeur, il ne donna à son gendre Tuberon qu'une coupe d'argent du poids de cinq livres. C'est ce même Tuberon, qui avec seize personnes de sa famille, comme nous l'avons dit, vivoit d'une petite terre à la campagne, qui suffisoit à leur entretien. Et l'on dit que cette coupe fut la première pièce de vaisselle d'argent qui entra dans la maison des Eliens, encore fallut-il que la Vertu & l'Honneur l'y introduisissent; car jamais avant ce tems-là ni eux ni leurs femmes, n'avoient eu dans leurs meubles, ni or, ni argent.

Quand Paul-Emile eut réglé toutes les affaires de la Macédoine, il prit congé des Grecs, & après avoir exhorté les Macédoniens à se souvenir de la liberté que les Romains leur avoient donnée, & à la conserver par le bon gouvernement & par l'union, il partit pour l'Epire, avec un décret du Senat, qui lui ordonnoit d'en abandonner au pil-

*Il permit à ses fil
de prendre les livres
de la Bibliothèque
du Roi Persée.*

*Il donne à son gen-
dre Tuberon une
coupe d'argent du
poids de sept marcs
& demi.*

*Belle réflexion de
Plutarque.*

*Il ne donna à son Gendre Tube-
ron qu'une coupe du poids de cinq
livres.) La livre Romaine que
l'on appelloit pondo, n'étoit que
de douze onces, & valoit cent
drachmes, c'est-à-dire cinquante*

livres de notre monnoye. Ainsi
cette coupe, que Paul-Emile don-
na à son Gendre Tuberon, pesoit
soixante onces, ou sept & demi
de nos marcs, & valoit deux cent
cinquante livres.

*Il a ordy du Senat
d'abandonner au
pillage à ses troupes
toutes les villes
d'Epire.*

*Sage conduite de
Paul Emile pour
exécuter cet ordre*

lage à ses troupes toutes les villes qui s'étoient revoltées pour embrasser le parti du Roi. Voulant donc exécuter sa commission & surprendre en même tems toutes ces villes, sans qu'elles pussent se douter de son dessein, il leur envoya des Centurions avec ordre de lui amener de chacune dix des principaux Citoyens, auxquels il ordonna de lui apporter à certain jour tout l'or & l'argent qui étoit dans toutes les maisons & dans tous les Temples, & leur donna à chacun une garnison avec un officier, comme pour leur aider à chercher & à ramasser tout cet argent.

Cinq livres dix sols.

Le jour marqué étant venu, toutes ces troupes à la même heure, se mettent à courir sus à leurs ennemis, à les piller & à s'en rendre les maîtres; de sorte que dans un moment, il y eut bien cent cinquante mille hommes faits esclaves, & soixante-dix villes pillées & saccagées. Et de tout ce pillage & de cette désolation générale, quand le butin fut partagé, il n'en revint à chaque soldat pour sa part, qu'onze drachmes; de sorte que tout le monde étoit effrayé & consterné de

Voulant donc exécuter sa commission.) On peut voir dans Tite-Live de quelle maniere cela fut exécuté. 45. 34.

Et soixante-dix Villes pillées & saccagées.) Et on en rasa les murailles.

Il n'en revint pour sa part à chaque soldat qu'onze drachmes.) Ce n'est que cinq livres dix sols de notre monnoye, & cela est

très-modique. Mais il faut que ce passage de Plutarque soit corrompu, car Tite-Live écrit qu'il y eut pour chaque Cavalier quatre cent deniers, c'est-à-dire deux cent livres, & deux cens, c'est à-dire cent livres pour chaque soldat. *Tantaque prada fuit, ut in equitem quadringeni denarii, peditibus duceni dividerentur.*

l'issue de cette guerre , en voyant que de toute une nation partagée & réduite , s'il faut ainsi dire , en petites parties , il n'y en avoit qu'une si petite portion pour chacun.

Après que Paul-Emile contre son naturel qui étoit doux & humain , eut fait exécuter ce décret , il descendit à la ville d'Oricum , où il s'embarqua avec son armée , & étant arrivé à l'embouchure du Tibre , il remonta cette riviere sur la Galère du Roi Persée , qui étoit à seize rangs de rames , & où l'on avoit étalé , non seulement les armes captives , mais encore les plus riches étoffes , & les plus beaux tapis de pourpre trouvez parmi le butin. Tous les Romains sortis au-devant de cette Galère , l'accompagnoient en foule de dessus le rivage : à voir ce Spectacle, on eût dit que c'étoit quelque grande fête publique , ou plutôt que tout ce peuple , payoit par avance à son Général les honneurs du triomphe qu'il avoit si bien mérité. Mais les soldats qui avoient vû d'un œil avide les immenses trésors du Roi , & qui n'en avoient pas eu toute la part qu'ils s'étoient promise , en conservoient un vif ressentiment , & étoient très-mal disposez pour Paul Emile ; ils lui

Galere du Roi Persée à seize rangs de rames.

Cause du mécontentement des soldats.

Tous les Romains sortis au-devant de cette galere.) Ce passage est entierement corrompu dans le texte ; un manuscrit pourra peut-être nous aider à le rétablir. On lit dans ce manuscrit, ως ἡ πανηγυρίζοντας ἔξωθεν καθάπερ εἰς τιὰ δεῖνα ἀμικρὴν δέαν, προμηθῆς προαπολαύειν

τὸς Ῥωμαίους. Je crois qu'il faut lire, ως ἡ πανηγυρίζοντας ἔξωθεν καθάπερ ὡς τιὰ δεῖνα ἀμικρὴν δέαν, προμηθῆς προαπολαύειν. De sorte que tous les Romains sortis au-devant de lui, comme pour une fête publique, lui payoient en quelque sorte par avance l'honneur du triomphe.

reprochoient publiquement qu'il les avoit traitez avec trop de dureté & trop d'empire , & ne se montrèrent pas fort ardens à lui procurer par leurs suffrages le triomphe , qu'il poursuivoit avec beaucoup d'empressement.

*Servius Galba
s'oppose au triomphe
de Paul Emile.*

Servius Galba qui avoit servi sous lui en Macédoine comme Tribun de soldats dans la seconde Légion , & qui le haïssoit personnellement , s'étant apperçu de cette mauvaise disposition des troupes , leve le masque jusqu'à oser dire publiquement qu'on ne devoit pas lui accorder le triomphe. Non content de cela , il seme dans les troupes , ou par lui-même , ou par ses soldats , plusieurs calomnies contre son Général , & après avoir aigri davantage leurs esprits , le jour de l'assemblée , comme le triomphe lui alloit être décerné tout d'une voix , il s'avança & demanda aux Tribuns un autre jour , parce qu'on étoit à la huitième heure , & que les quatre heures qui restoient , ne lui suffisoient pas pour déduire toute l'accusation qu'il vouloit intenter. Les Tribuns lui ayant ordonné de parler sur l'heure même , s'il avoit quelque chose à dire , il entama un long discours tout rempli d'injures & de reproches , & consuma ainsi le reste du jour.

*A deux heures
après midy.*

La nuit venuë les Tribuns congédient l'assemblée. Les soldats , plus fiers & plus insolens , se rangent du côté de Galba , & s'étant encore animez & excitez les uns les autres , le lendemain avant le point du jour , ils se saisirent du Capitole
où

où l'assemblée avoit été indiquée par les Tribuns. Dès que le jour parut, on alla aux suffrages, & d'abord la première Tribu rejetta absolument la proposition du triomphe. Le bruit de cette injustice s'étant répandu parmi le peuple & dans le Senat, ils sont tous pénétrés de douleur de voir traiter Paul-Emile avec tant d'indignité. Le peuple exhale son ressentiment en plaintes & en paroles inutiles, mais les plus considérables du Senat se mettent à crier que c'est une insolence insupportable, & s'exhortent à arrêter promptement cette audace, & cette licence effrénée du soldat, qui se portera à toute sorte de violences & d'injustices, si on ne le reprime en cette occasion, & si on ne l'empêche de priver Paul-Emile des honneurs dûs à sa victoire. En même tems ils fendent la presse, montent en foule au Capitole, & conjurent les Tribuns d'arrêter les suffrages jusques à ce qu'ils aient dit aux troupes tout ce qu'ils ont à leur remontrer.

La première Tribu refuse le triomphe à Paul-Emile.

Le Senat & le peuple affligés de cette injustice.

Tout le monde s'étant donc arrêté, & un grand silence ayant succédé aux cris & au tumulte,

Et d'abord la première Tribu rejette absolument la proposition du triomphe.) Quelle bizarrerie ! ils accordent le triomphe à Anicius & à Octavius, & le refusent à Paul-Emile, à qui les deux autres n'auroient osé eux-mêmes se comparer. Tite-Live en dit la raison, Intacta invidia media sunt, ad summa ferè tendit. L'envie passe

par-dessus les choses médiocres, & ne s'attache qu'à celles qui sont élevées.

Le bruit de cette injustice s'étant répandu parmi le peuple.) Au lieu de εις τὸν τόπον, il est aisé de voir qu'il faut lire comme dans un manuscrit εις τὸν αὐτὸν δῆμον, parmi le reste du peuple.

*Marcus Servilius
avoit tué vingt-
trois ennemis en
combat singulier.*

*Discours très-élo-
quent qu'il fait en
faveur de Paul
Emile.*

Marcus Servilius homme Consulaire, & qui avoit tué en combat singulier vingt-trois ennemis qui l'avoient appelé, s'avance au milieu de l'assemblée, & s'écrie : *Je connois aujourd'hui mieux que je n'ai jamais fait, quel grand Capitaine c'est que Paul Emile, puisqu'avec une armée si pleine de licence & de revolte, il a pourtant fait de si belles & de si grandes actions. Mais je ne sçaurois assez admirer le peuple, qui, après avoir témoigné tant de joye dans ses triomphes de l'Illyrie & de l'Afrique, s'envie à lui-même la satisfaction de voir le Roi de Macédoine, & toute la gloire d'Alexandre, & de l'Philippe menez captifs devant le char des Romains; & n'est-ce pas une chose bien étrange & bien inouïe qu'après que sur les premiers bruits de cette victoire encore fort douteuse & fort incertaine, vous avez fait des sacrifices aux Dieux pour leur demander avec des ferventes prieres que vous pussiez bien-tôt recevoir la confirmation de cette nouvelle, & voir de vos propres yeux ce que vous n'osiez encore croire, présentement que votre Général de retour vous remet entre les mains une victoire sûre, & dont vous ne pouvez plus douter, vous refusez à ces mêmes Dieux les honneurs & la reconnoissance que vous leur devez, & que vous vous priviez vous-mêmes d'une joye si bien fondée, comme si vous craigniez d'envisager la grandeur de vos succès, & que vous fussiez touchés de pitié pour le Roi de Macédoine ? Encore van-*

Marcus Servilius, homme Consulaire.) Il avoit été Consul, & Général de la Cavalerie.

Je connois aujourd'hui mieux que je n'ai jamais fait.) Ce discours

de Marcus Servilius est beaucoup plus étendu dans Tite Live. Plutarque en a tiré des idées; c'est un grand plaisir de les comparer, & cette étude n'est pas infructueuse;

droit-il mieux que ce fût par compassion pour ce Prince , que par envie contre votre Général , que vous vous opposassiez à ce Triomphe : mais , continua-t'il , prenez-y garde , la malignité & l'envie de quelques mal intentionnez se portent par votre patience jusqu'à un tel abus & à une licence si effrenée , que celui qui n'a jamais vu d'épée nue , ose décider des triomphes , & qu'un homme qui a le tein frais & uni pour avoir toujours été nourri à l'ombre comme une fille , juge du courage & de la lâcheté de vos Généraux devant vous , que tant de campagnes & tant de blessures ont si bien instruits , & rendu les seuls Juges competans de ces matieres.

En même tems entr'ouvrant sa robe , il montre les cicatrices d'une infinité de blessures qu'il avoit reçues dans l'estomac ; se tournant ensuite , il découvre par mégarde les parties que la pudeur oblige de cacher , & s'adressant à Galba qui rioit de les voir enflées : *Tu ris de cette enflûre, Galba*, lui dit-il , & moi je m'en glorifie auprès de mes Citoyens , car je l'ai gagnée en passant les jours & les nuits à cheval pour leur service. Mais appelle le peuple aux suffrages , je vais descendre & je les suivrai tous les uns après les autres pour remarquer les envieux , les ingrats ,

Tu ris de cette enflûre, Galba.) Ce passage avoit été mal traduit. Galba ne rioit pas des blessures de Servilius ; mais il rioit de l'enflure des parties qu'il montrait. Tout cet endroit est fort bien éclairci dans Tite-Live , 45 , 39. *Nudasse deindè se dicitur , & quo quaque vulnera accepta bello*

retulisse. Quæ dum ostentat , adaperitis fortè quæ velanda erant ; tumor inguinum proximis risum movit. Tum , hoc quoque quod ridetis , inquit , in equis dies noctesque persequendo habeo. Nec magis me ejus , quàm cicatricum harum pudet , pœnitetque , &c.

Ceux qui dans nos armées aiment mieux être flattés , que commandez avec la sévérité de la discipline Romaine.

Le triomphe décerné à Paul-Emile.

On dit que ces paroles humilièrent tellement le soldat , & rabaïssèrent si fort son audace , que le Triomphe fut décerné à Paul-Emile par les suffrages de toutes les Tribus. Et voici quelle en fut l'ordonnance :

Ordonnance de ce triomphe.

Dans tous les Théâtres où se font les courses de chevaux , & qu'on appelle Cirques ; dans toutes les places , & dans toutes les ruës par où devoit passer la pompe , on dressa des échaffauds ; tous les Citoyens vêtus de robes blanches , s'empressèrent pour y prendre place ; tous les Temples furent ouverts ; on les couronna de festons & de guirlandes , & l'encens & toute sorte de parfums qui brûloient sans cesse , les remplissoient de leur odeur. Quantité de Licteurs & d'autres Officiers publics , marchaient de tous côtez une verge à la main pour écarter la foule , & pour rendre les ruës libres. La marche fut partagée de manière qu'elle remplit trois jours entiers. Le premier jour suffit à peine à voir passer les images captives , les peintures , & les Statuës d'une grandeur extraordinaire qui étoient portées sur deux cent cinquante chars , spectacle si plein de charmes , que les yeux ne pouvoient s'en rassasier.

Le lendemain on vit passer les plus magnifiques & les plus belles armes des Macédoniens , dont l'airain & l'acier , nouvellement fourbis , jettoient un éclat qui ébloüissoit la vûe ; elles

étoient portées sur un nombre infini de chariots, & on les avoit disposées avec un tel art, qu'étant arrangées avec soin & avec beaucoup d'ordre, il sembloit pourtant qu'on les eût jettées là par monceaux, & que le hazard les eût mêlées & confonduës, des casques avec des boucliers; des cuirasses avec des cuissarts & des bottines; des pavois de Crete, des targes de Thrace & des carquois pêle-mêle avec des mors & des brides; des épées nuës, & des javelines entrelassées sortoient de tous côtez, & présentoient la pointe. Tous ces divers monceaux étoient liez sans être ni trop ferrez, ni trop lâches; de maniere que le mouvement du chariot faisant froisser & heurter ensemble tant de différentes pièces, elles rendoient un son éclatant & terrible, & que les armes des vaincus, quoique captives & enchainées, ne se voyoient point sans quelque sorte de crainte & d'horreur.

Après tous ces chariots pleins d'armes, marchaient trois mille hommes portant l'argent monnoyé dans sept cent cinquante vases conte-

*L'argent monnoyé
porté dans des vases.*

Marchoient trois mille hommes portant l'argent monnoyé dans 750. vases, contenant chacun le poids de trois talens.) Chaque vase étoit porté par quatre hommes, & dans chacun il y avoit dix-huit mille drachmes, qui font neuf mille livres de notre monnoye, poids très-médiocre pour être porté par quatre hommes. Mais sans doute les vases étoient fort pesans. Dans ces 750. vases, il y avoit

donc six millions sept cent cinquante mille livres. Les 77. vases qui suivent contenoient chacun trois talens d'or; & comme en ce tems-là l'or ne valoît que dix fois l'argent, au lieu qu'aujourd'hui il est évalué à quinze fois autant, chaque talent d'or ne valoît que dix talens d'argent, c'est-à-dire soixante mille drachmes, qui font dix mille écus. Ainsi dans chaque vase, il y avoit trente

Les Urnes , les cuvettes , & autre argenterie.

nant chacun le poids de trois talens , & soutenus par quatre hommes. Ces trois mille hommes étoient suivis d'un grand nombre d'autres qui portoient les Urnes & les cuvettes d'argent , les gobelets faits en guise de cornes , les coupes & les flacons , tous embellis & préparés pour la montre , & aussi remarquables par leur grandeur , que par l'excellence de l'ouvrage.

Le troisième jour dès le matin , parurent les

mille écus , & par conséquent dans les 77. il y avoit en tout six millions neuf cent trente mille livres. A ce compte tout l'or & l'argent monnoyé montoit à treize millions six cent quatre-vingt mille livres. Valerius Antias avoit évalué toutes ces sommes , & les avoit portées plus haut , car il dit qu'elles faisoient *millies ducenties* , c'est-à-dire , quinze millions , & Tite-Live le reprend encore , & l'accuse d'avoir mis moins qu'il n'y avoit , car , dit-il , liv. XLV. sect. 40. par le poids de l'or & de l'argent , qu'il spécifie lui-même , & par le nombre des chariots qui le portoient , car il prétend que cet argent étoit porté sur des chariots , & non par des hommes , le total étoit beaucoup plus considérable : *Omnis auri argenteique translati sestertium millies ducenties fuisse Valerius Antias tradit , quâ haud dubie major aliquanto summa ex numeris plaustrorum , ponderibusque auri , argenti , generatim ab ipso scriptis , efficitur.* Velleius Pa-

terculus confirme le sentiment de Tite - Live ; car il écrit que les sommes que Paul - Emile porta au trésor , montoient à *bis millies centies* , c'est-à-dire , à vingt-six millions deux cent cinquante mille livres. Il faut donc , ou que Plutarque n'ait pas exprimé toutes ces sommes avec exactitude , ou qu'il y ait faute dans le nombre des talens , ou dans le nombre des vases. Mais si du tems de Tite-Live on n'étoit pas d'accord , sur le total de ces sommes , comment pouvons-nous espérer aujourd'hui de le sçavoir plus précisément. Je me suis contenté de marquer la valeur des sommes que les uns & les autres ont spécifiées , laissant à ceux qui en voudront sçavoir davantage le soin de satisfaire leur curiosité par une recherche plus profonde & par des supputations plus exactes. Ce qui mérite plus ici notre attention , c'est l'usage que ces grands Capitaines faisoient des richesses qui revenoient de leurs victoires , ils

trompettes, sonnant, non point les airs d'une marche, ou d'une revûe, mais les airs dont les Romains se servent pour animer les troupes au combat. Ils étoient suivis de six vingt Taureaux engraissez, qui avoient les cornes dorées, & qui étoient ornez de bandelettes & de guirlandes; les jeunes hommes qui les conduisoient pour les immoler, étoient ceins de tabliers borde de pourpre, & après eux marchaient de jeunes garçons qui portoient des vases d'or & d'argent nécessaires pour le sacrifice.

Les taureaux pour le sacrifice.

On voyoit passer ensuite la monnoye d'or portée, comme la monnoye d'argent, dans des vases, qui contenoient chacun trois talens, & qui étoient aussi soutenus par quatre hommes, & il y en avoit soixante dix-sept. Ces vases étoient suivis de ceux qui portoient la coupe sacrée d'or massif, que Paul Emile avoit fait faire du poids de dix talens, & qu'il enrichit de pierres précieuses. Après cette coupe marchaient ceux qui portoient les coupes appelées les Antigonides, les Se-

La monnoye d'or portée dans des vases.

Coupe sacrée d'or massif.

Les coupes d'or & la vaisselle d'or de Persée.

n'en retenoient rien pour eux, ils les portoient au trésor public, elles soulageoient le peuple, & faisoient un fonds pour les nouvelles guerres qui pouvoient survenir.

La coupe sacrée d'or massif, que Paul-Emile avoit fait faire du poids de dix talens.) C'est à-dire, du poids de six cent livres, car le talent pesoit soixante livres; ainsi à cette coupe il y avoit de l'or

pour cent mille écus; car on ne peut pas douter que Plutarque ne parle ici de talens d'or. Voilà une coupe bien magnifique. Mais que n'y ajoûtoient point encore les pierres précieuses dont elle étoit enrichie ! Elle fut consacrée à Jupiter. Dans le texte, au lieu de *δικαταλάντων διάλιδων*, il faut lire comme dans un Manuscrit, *δικαταλάντοι διάλιδων*.

Les coupes appelées les Antigo-

leucides, & les Thericlées, & ceux qui portoient la vaisselle d'or du buffet de Persée.

*Le char de Persée
avec ses armes &
son bandeau Royal.*

*Ses enfans avec
tous les Officiers de
leur maison.*

*La compassion que
les Romains avoient
de ces enfans.*

Immédiatement après on voyoit le char de ce Prince avec ses armes, & sur ses armes son bandeau Royal ; à quelque petite distance suivoient ses enfans avec leurs Gouverneurs, leurs Précepteurs, & tous les Officiers de leur Maison, qui fondant tous en larmes, tendoient leurs mains au peuple, & enseignoient ces petits enfans à lui tendre aussi leurs petites mains captives, & à tâcher de le fléchir par leurs supplications & par leurs prières. Ils étoient deux fils & une fille, qui à cause de leur bas âge, sentoient peu la grandeur de leur calamité, & on avoit d'autant plus de pitié de ces pauvres malheureux, qu'ils étoient plus insensibles à un si terrible changement de Fortune. La compassion qu'on en avoit, fut même si grande, que peu s'en fallut qu'on ne laissât passer le Roi Persée sans le regarder ; la pitié attachoit tellement les yeux des Romains sur ces pauvres petits innocens, qu'il n'étoit pas en leur pouvoir d'en détourner la vûe. La plupart même versoit des larmes ; & tous également attendris, ne regardoient ce Spectacle qu'avec un plaisir mêlé de douleur jusqu'à ce qu'ils furent entièrement passés.

Le Roi Persée marchoit après ses enfans &

nides, les Seleucides & les Thericlées.) Les Antigonides & les Seleucides étoient ainsi appellés des noms d'Antigonus & de Seleucus, Anciens Rois de Macé-

doine, qui s'en étoient servis, & les Thericlées avoient eu ce nom d'un excellent ouvrier nommé Thericles, qui les avoit faites.

toute

toute leur fuite ; il étoit enveloppé d'un manteau noir , & portoit des pantoufles à la Macedonienne. Il étoit aisé de voir à son air & à sa démarche que l'excès de ses maux lui faisoient tout craindre , & ne lui laissant aucune espérance , lui avoit aliéné l'esprit. Il étoit suivi d'une troupe de ses amis & de ses courtisans , qui marchaient la tête baissée , & qui fondant tous en larmes , & les regards toujours attachés sur lui , faisoient assez connoître aux Spectateurs que , peu touchés de leur propre infortune , ils ne sentoient que les malheurs de leur Roi.

Marche du Roi Persée.

L'état pitoyable où il étoit.

Il est suivi de ses amis & de ses courtisans, plus touchés de son malheur que du leur.

On dit que Persée avoit envoyé prier Paul Emile , de ne pas le donner en Spectacle aux Romains , & de lui épargner l'affront d'être mené en triomphe. Et Paul Emile , pour se moquer sans doute de sa lâcheté , & de l'amour qu'il avoit pour la vie , répondit , *la grace qu'il me demande , étoit en son pouvoir , & l'est encore aujourd'hui s'il en a tant d'envie* , voulant lui faire entendre qu'il devoit préférer la mort à la honte. Mais il n'eut pas le courage de se la donner , & s'étant laissé leurrer , & amollir par de vaines espérances , il eut la douleur de se voir lui-même au nombre de ses dépouilles orner le triomphe du vainqueur.

Prière que Persée avoit fait faire à Paul Emile.

Réponse de Paul Emile.

Plutarque appelle courage , ce qui n'auroit été que foiblesse.

Après cette foule d'Officiers & de Domestiques de Persée , on voyoit passer quatre cent couronnes d'or , que les villes avoient envoyées à Paul Emile par des Ambassadeurs , comme le prix de sa victoire.

Les couronnes d'or de Paul Emile.

*Paul Emile sur
son char suivi de
son armée.*

*Chansons pleines
de ralleries & de
brocards.*

*Pensée de Plutar-
que fort injurieuse
à la Divinité.*

*C'est dans le
XXIV. liv. de l'I-
liad. t. 3. p. 384.*

Enfin Paul Emile paroissoit monté sur un char superbe & magnifiquement orné. Quand il n'y auroit eu que sa personne, il étoit très-digne d'attirer tous les regards sans toute cette majesté & cette pompe qui l'environnoient, mais sa bonne mine étoit encore rehaussée par la robe de pourpre brochée d'or, & il portoit à la main droite une branche de laurier. Toute son armée suivoit son char par compagnies en bon ordre, portant aussi des branches de laurier, & chantant tantôt des chansons à la Romaine toutes pleines de brocards & de railleries contre leur Général, & tantôt des chants de triomphe tout remplis de la gloire & des grands exploits de Paul Emile, qui étoit admiré & honoré de tout le monde, sans qu'aucun homme de bien portât envie à son élévation & à son éclat.

Mais peut être faut-il penser qu'il y a quelque Demon jaloux qui a reçu par sort la commission de retrancher toujours quelque chose des prosperitez trop grandes & excessives, & de mêler la vie des hommes de maniere qu'il n'y en ait aucun qui la reçoive pure & exempte de tous maux, & que ceux-là, comme dit Homere, se

Des chansons toutes pleines de brocards & de railleries contre leur Général.) C'étoit une licence que le triomphe donnoit. Nous avons encore de ces brocards qui furent chantez au triomphe de Cesar quand il triompha des Gaulles. Sueton. XLIX.

Et que ceux-là, comme dit Homere, se trouvent le plus favorablement traités, à qu'ils biens & les maux.) Plutarque a ici devant les yeux le passage du dernier Livre de l'Iliade, où Homere dit qu'il y a aux côtes du Trône de Jupiter deux tonneaux, l'un rem-

trouvent le plus favorablement traitez, à qui les biens & les maux sont départis avec une si juste mesure que les derniers n'excèdent pas les autres. En effet de quatre fils, qu'avoit Paul Emile, les deux du premier lit, Scipion & Fabius, étoient passez dans d'autres Familles, comme nous l'avons expliqué, & des deux autres, qu'il avoit eus de sa seconde femme, & qui étoient élevez dans sa maison, l'aîné, qui avoit quatorze ans, mourut cinq jours avant son triomphe, & le cadet, qui n'en avoit que douze, mourut trois jours après.

La mort de deux enfans de Paul Emile.

Il n'y eut pas un seul Romain qui ne fût sensiblement touché de l'affliction de ce malheureux pere, & tous fremirent d'horreur & de crainte, en voyant la cruauté & l'insolence de la Fortune, qui sans aucun égard, sans aucun respect, & sans rougir de honte, avoit introduit un si grand deuil dans une Maison pleine de prospérité & de joye, & qui retentissoit d'actions de graces & du bruit de sacrifices, & avoit mêlé les larmes & les regrets avec les chants de triomphe & les cris de victoire.

Superstition pleine d'ignorance, d'attribuer ce malheur à la cruauté & à l'insolence de la Fortune.

Cependant Paul Emile, se servant de sa raison, & faisant reflexion, que les hommes n'ont pas seulement besoin de fermeté & de courage contre les épées & les piques de leurs ennemis, mais

Constance de Paul Emile.

pli de maux, & l'autre de biens; de l'un & de l'autre, ceux-là sont que les malheureux sont ceux à les plus fortunez; car pour celui qui il ne donne que du premier; des biens purs, il n'est réservé que mais que ceux pour qui il mêle pour les Dieux.

*Courage nécessaire ,
non seulement con-
tre les ennemis ,
mais contre les at-
taques de la Fortu-
ne.*

*Belle maxime de
cacher ses maux
particuliers sous les
prosperitez publi-
ques.*

*Beau discours que
Paul Emile fait
au peuple après la
perte de ses enfans.*

aussi contre toutes les 'attaques de la Fortune', mêla & ajusta si bien les diverses aventures , qui lui arrivoient en même tems , que cachant les maux sous les biens , & les malheurs de sa maison sous les prosperitez publiques , il ne fit rien voir qui rabaisât la grandeur & qui ternît l'éclat de sa victoire. Car après avoir enterré son fils aîné , il fit son entrée triomphale sans faire paroître aucun abbattement ; & le second étant mort après son triomphe , il convoqua l'assemblée du Peuple , & parla , non point en homme qui avoit besoin de consolation , mais en homme qui consolait ses Citoyens trop affligés de son infortune. Il leur dit, *que de toutes les choses purement humaines, il n'en avoit jamais craint aucune ; & que de toutes celles , qui viennent de la part des Dieux , celle qu'il avoit toujours le plus redoutée , c'étoit l'inconstance & l'immuable variété de la Fortune , qui même lui étoit devenue plus suspecte dans cette guerre , car parce qu'elle avoit secondé & favorisé toutes ses actions comme un vent en poupe , il en avoit aussi toujours attendu quelque bourrasque & quelque changement. En effet , ajouta-t-il , étant parti de Brunduse , je traversé en un jour la mer Ionienne , & j'arrive à Corcyre ; de là je n'emploie que cinq jours pour aller à Delphes. Après avoir sacri-*

*Car il leur dit ,) On peut com-
parer ce discours avec celui qu'on
lit dans Tite-Live. Il n'y a rien
de plus agréable que cette com-
paraïson.*

*Car comme elle avoit secondé &
favorisé toutes ses actions.] Il y a*

dans le texte une faute qui cor-
rompt tout le sens. Au lieu de
ταῖς ἀρχαῖς παρθεναῖς , il faut lire
comme dans un manuscrit , *ταῖς
ἀρχαῖς παρθεναῖς* , car ce *παρθεναῖς* se
rapporte à *ἀρχαῖς* de la ligne pré-
cedente , cela est évident.

fié au Dieu qu'on y adore, je me rends encore en cinq jours dans la Macedoine; je prends le commandement de l'armée; je la purifie avec les cérémonies & les sacrifices ordinaires, je la mene aux ennemis, & en quinze jours je termine glorieusement cette grande guerre. Me défiant donc de la Fortune à cause de ce torrent de prosperitez, & voyant que je n'avois plus rien à craindre, & que nul péril ne me menaçoit de la part de l'ennemi, je m'imaginois que pour me faire mieux sentir sa puissance, elle m'attendoit à mon retour où je ramenois une armée victorieuse, des dépouilles infinies, & des Rois captifs. Cependant j'arrive heureusement auprès de vous, & j'ai le plaisir de voir la ville pleine d'allegresse, de fêtes, & de sacrifices. Cette continuation de bonheur augmente ma défiance, car je sçavois fort bien que la Fortune n'est pas accoutumée à prodiguer ainsi gratuitement aux hommes ses plus grandes faveurs toutes pures, & sans que l'Envie y mêle sa malignité. Mon ame toujours inquiète & allar- mée dans l'attente de quelque sinistre avenir, dont notre ville pouvoit être menacée, ne s'est vû déliivrée de ses frayeurs que lors que cette Déesse jalouse m'a précipité dans cette calamité domestique, & m'a forcé d'enterrer coup sur coup de mes propres mains, pendant les jours sa- crez de mon triomphe, mes deux fils, les seuls que je m'é- toit reservez pour héritiers de mon nom & de ma gloire. Me voilà donc desormais presque entierement hors d'at- teinte à ses coups, & j'espere que le bonheur, dont vous jouïssiez, vous demeurera ferme & stable; car la For- tune s'est assez vengée des faveurs que vous en avez re- çûes, par les maux qu'elle m'a faits, & elle doit être

Un torrent de prof-
peritez doit rendre
la Fortune suspecte.

Plus le bonheur est
grand, plus il faut
avoir de défiance.

bien contente d'avoir rendu le vainqueur un exemple aussi sensible de la foiblesse & du néant de l'homme, que le vaincu, avec cette différence pourtant que Persée vaincu a encore ses enfans, & que Paul Emile vainqueur est privé des siens.

Tels furent les généreux discours que Paul Emile tint au peuple, & qui procedoient d'une magnanimité toute vraie, & qui n'avoit rien de simulé.

Toute la grace que Paul Emile peut obtenir pour Persée.

Quelque compassion qu'il eût des malheurs de Persée, & quelque porté qu'il fût à le servir, il ne peut autre chose pour lui, & n'eut d'autre crédit que de le faire transferer de la prison publique dans un lieu plus propre, & de lui procurer une demeure plus humaine & plus gracieuse, où il fut étroitement gardé, & où la plupart des Auteurs prétendent qu'il se fit mourir lui-même, en s'abstenant de manger. Il y en a d'autres qui racontent sa mort d'une manière bien plus étrange & plus tragique, car ils disent que les soldats, qui le gardoient, étant irrités de longue main contre lui, & n'ayant pas la permission de l'outrager, & de le maltraiter ouvertement, s'aviserent de l'empêcher de dormir, & que se relayant les uns les

Mort de Persée.

Tels furent les généreux discours.] Tite-Live appelle avec grande raison son discours, memorabilis oratio & Romano principe digna. Un discours mémorable & digne d'un Général Romain.

Que de le faire transferer de la

prison publique.) Quintus Cassius eut ordre du Senat de mener Persée & son fils Alexandre à Albe; où il fut gardé, & où on lui fournit de l'argent & des meubles, & on lui donna des gens pour le servir.

autres, & observant les moments où il s'affou-
pissoit, ils l'empêcherent toujours de fermer
l'œil, jusqu'à ce qu'enfin épuisé par ces veilles
continuelles, & ne pouvant plus y résister, il
mourut. Deux de ses enfans moururent aussi, &
le troisième, nommé Philippe, devint un excellent
Tourneur, & un merveilleux ouvrier en toutes
sortes de petits ouvrages qui demandent une
grande délicatesse de main. Il apprit aussi la langue
Romaine, qu'il parla & écrivit si parfaitement,
qu'on ne trouva personne plus propre que lui à
remplir la Charge de Greffier, & qu'il servit les
Magistrats en cette qualité avec beaucoup de ré-
putation & de louange.

*Etrange humili-
ation de Philippe, un
des fils du Roi Per-
sée.*

Les grands exploits de Paul Emile dans la Ma-
cedoine eurent un grand avantage, & qui fut
très-propre à lui attirer la reconnoissance du peu-
ple, c'est que par sa victoire il rapporta tant de ri-
chesses dans le trésor public, que le Citoyen ne
paya plus aucun tribut jusqu'au temps d'Hirtius
& de Panfa, qui furent Consuls vers la première
guerre d'Auguste & d'Antoine.

*Quelle victoire,
qu'une victoire qui
fait décharger les
Citoyens de tout
Tribut.*

Une chose encore bien remarquable & bien sin-
gulière en lui, c'est qu'étant recherché & hono-
ré du peuple avec toute sorte de distinction, il de-
meura toujours attaché au Senat & à la Noblesse,
& ne fit & ne dit jamais rien pour complaire au peu-

*Paul Emile, quoi
qu'aimé & recher-
ché du peuple, de-
meure toujours at-
taché au Senat & à
la Noblesse.*

*Que le Citoyen ne paya plus au- cent vingt-cinq ans. Voilà des
cun tribut jusqu'au tems d'Hir- victoires aussi utiles que glorieu-
tius & de Panfa.] C'est pendant ses,*

*Son fils Scipion
cherchoit à s'élever
par la faveur du
peuple.*

*Don mot d'Appius
contre Scipion.*

ple, mais sur tout ce qui concernoit le Gouvernement de la République, il fut toujours de concert & d'intelligence avec la meilleure & la plus saine partie des Citoyens. Et c'est ce qu'Appius reprocha quelque temps après à son fils Scipion l'Africain, car Scipion & Appius, qui se trouvoient alors les premiers de la ville, briguant tous deux la charge de Censeur, Appius dans ses sollicitations parut toujours environné du Senat & de la Noblesse, dont la Famille des Appiens avoit toujours tenu le parti. Au contraire Scipion, quoi que grand par lui-même, cherchoit à augmenter sa puissance, & à parvenir aux honneurs par la faveur & par la protection du peuple. Le jour de l'élection, Appius voyant donc entrer dans la place Scipion escorté d'un grand nombre d'hommes de néant, qui avoient été esclaves, mais qui étoient d'ailleurs gens de cabale & très-propres à exciter la populace, & à emporter de hauteur par leurs criailleries, par leurs menées, & à un besoin par les voyes de fait, tout ce qu'ils auroient voulu, il s'écria de toute sa force. *O Paul Emile, gemis, gemis présentement dans les entrailles de la terre de ce que le Heraut Emilius & Licinnius le mutin conduisent ton fils à la dignité de Censeur!*

De ce que le Heraut Emilius & Licinius le mutin.) Quelques-uns ont fait un nom propre de l'Epithete *φιλάνθρωπος*, comme si Plutarque avoit dit de ce que le Heraut Emilius, Licinius & Philo-

nicus; mais je suis persuadé qu'ils se sont trompez, comme Plutarque a designé Emilius par l'Epithete de Heraut, qui marque sa profession, il désigne de même Licinnius par celle de φιλάνθρωπος,

Mais

Mais la difference qu'il y eut entre Scipion & Paul Emile son pere, c'est que Scipion eut la faveur du peuple en sacrifiant tout pour lui, au lieu que Paul Emile tenant toujours pour l'Aristocratie, ne fut pourtant pas moins aimé & recherché de ce même peuple, que ceux qui briguoient avec le plus d'empressement ses bonnes graces & sa protection, & qui cherchoient le plus à lui complaire. Ce qui parut assez par tous les honneurs qu'il en reçut, & sur tout par la dignité de Censeur, que ce peuple lui conféra, dignité la plus grande & la plus sacrée qui fût dans Rome, & celle dont le pouvoir étoit le plus étendu; car avec tous les autres grands droits qui lui étoient attribuez, elle avoit encore celui de faire la recherche des vie & mœurs des Citoyens; & le Censeur chassoit du Sénat un Sénateur qui vivoit mal,

Grande difference entre Scipion & son pere Paul Emile.

Etendue du pouvoir de la Charge de Censeur.

séditieux, mutin, qui marque son caractère, & cela répond à ce qu'il vient de dire de ces hommes de néant qui accompagnoient Scipion.

Par la dignité de Censeur que ce peuple lui conféra. Il fut Censeur avec Quintus Martius Philippus, quatre ans après son second Consulat, l'an de Rome 589. la première année de l'Olympiade 154. 162. ans avant la naissance de N. S.

Dignité la plus grande & la plus sacrée. Dans sa création elle fut très peu considérable, car elle ne fut établie que pour faire le

dénombrement du peuple, mais elle devint bien-tôt très-grande & d'un pouvoir étonnant. Tite-Live en parlant du Consulat de Geganius Macerinus, & de Quintus Capitolinus, *Idem hic annus Censura initium fuit, rei à parva origine orta. Quae deinde tanto incremento aucta est ut morum disciplinaeque Romanae penes eam regimen, Senatus equitumque Centuria, decoris, dedecorisque discrimen sub ditione ejus Magistratus, publicorum jus privatorumque locorum, & vectigalia populi Romani sub nutu atque arbitrio essent.* Il y avoit toujours deux Censeurs, ils

& y faisoit entrer ceux qu'il en jugeoit dignes ; il punissoit les Chevaliers qui se deshonorioient par quelques vices , en les notant d'infamie , & en leur ôtant leur cheval. C'est aux Censeurs qu'appartient de faire l'estimation des biens des particuliers , & le dénombrement du peuple. Dans la Censure de Paul Emile , par le dénombrement qui fut fait , il se trouva trois cent trente sept mille quatre cent cinquante deux Citoyens.

*La douceur & la
moderation de
Paul Emile.*

Il tombe malade.

*Ses Medecins l'obligent à changer
d'air.*

Il fit Prince du Senat Marcus Æmilius Lepidus , qui avoit eu déjà quatre fois le même honneur. Il ne chassa de cet auguste Corps que trois Senateurs , qui n'étoient pas même des plus considérables. Il se montra aussi fort doux & fort modéré dans la revûe des Chevaliers , aussi-bien que son Collegue Philippe. Et après avoir réglé tout ce qui regardoit son Office de Censeur , & disposé de tout ce qu'il y avoit de plus grand dans la République , il tomba malade d'une maladie qui parut d'abord fort dangereuse , mais qui dans la suite se trouva sans péril , & menaça seulement d'être fort longue & fort rebelle. Les Medecins lui ayant conseillé de changer d'air , il s'embarqua pour Elée ,

étoient cinq ans en Charge , & en sortoit après avoir fait le dénombrement du peuple.

Et y faisoit entrer ceux qu'il en jugeoit dignes.] C'est le sens du mot Grec si on lit *ωσχυράτα* , mais si on lit *ωσχυράτα* , il faut traduire , & de mettre à la tête de la liste des Senateurs , celui qu'il en ju-

geoit le plus digne. C'est-à dire , que celui dont il lisoit le nom le premier dans la Revûe qu'il faisoit , devenoit Prince du Senat ; les Censeurs pouvoient l'un & l'autre. Mais j'aime mieux la première leçon , car le pouvoir de faire un Sénateur est plus grand que celui de faire d'un Sénateur

où il demeura un assez long-tems près de la mer dans une maison fort solitaire & fort tranquille.

*La même que Ve-
lie dans la Laconie
sur la côte de la
mer.*

Les Romains se plainquirent bien-tôt de son absence, & dans leurs Théâtres, au milieu de leurs plaisirs ils témoignèrent souvent par leurs cris & par leurs regrets, l'impatience, ou plutôt la faim pressante qu'ils avoient de le revoir. Enfin une fête solennelle ayant ramené un sacrifice, auquel il ne pouvoit se dispenser de se trouver, & sa santé lui paroissant d'ailleurs assez bien rétablie, il revint à Rome, & offrit le sacrifice avec les autres Prêtres, au milieu d'une foule innombrable de peuple qui s'empressoit au tour de lui pour lui témoigner sa joye. Le lendemain il fit un autre sacrifice particulier pour remercier les Dieux de sa guérison, & après le sacrifice, s'en étant retourné chez lui, & s'étant couché tout à coup, avant qu'il pût s'appercevoir du moindre changement, il perdit connoissance, tomba dans une espece de délire, & mourut le troisième jour, rassasié d'honneur, & comblé de toutes les choses qui passent pour contribuer le plus à la félicité, sans qu'il lui en manquât une seule.

*Les Romains sup-
portent impatiem-
ment son absence.*

*La joye que le peu-
ple Romain eut de
son retour.*

*Mort de Paul
Emile.*

Ses Funerailles se firent avec une pompe mer-

*La pompe de ses
funerailles.*

le premier de son ordre; & c'est la base & le fondement de l'autre.

Et s'étant couché.] Le mot κατανυξις ne signifie pas ici, s'étant mis à table, mais s'étant couché. Paul Emile ne pouvoit pas

se mettre à table au retour de son sacrifice où il avoit mangé, car le sacrifice étoit suivi du festin.

Et mourut le troisième jour.] Il mourut l'an de Rome 593. 158. ans avant la naissance de N. S. Il avoit alors 68. ans.

Quels sont les ornemens les plus riches des convois & des pompes funebres.

veilleuse, & avec une magnificence qui honoroit bien la vertu de ce personnage, en décorant ses obseques des ornemens les plus riches & les plus rares dont on puisse embellir un convoi. Ces ornemens ne consistoient ni dans l'or, ni dans l'ivoire, ni dans l'ambitieuse somptuosité du reste de l'appareil, mais dans l'affection très-sincere, dans les veritables regrets, & dans la vive reconnaissance que témoignoit à sa mémoire, non seulement les Citoyens, mais les ennemis mêmes. Des Iberiens, des Liguriens, & des Macedoniens, qui se trouverent alors à Rome, les plus jeunes & les plus forts aiderent à porter son lit, & les vieux, pleurant à chaudes larmes, le suivoient

Les plus jeunes & les plus forts aiderent à porter son lit.] Valere Maxime nous apprend que les Macedoniens, qui prêterent leurs épaules pour porter le lit de Paul Emile, étoient les principaux de la Macedoine, qui demeuroient à Rome en qualité d'ambassadeurs, & il fait sur cela une reflexion qui mérite d'être luë. Quod aliquanto majus videbitur si quis cognoscat lecti illius frontem Macedonicis triumphis fuisse adornatam. Quantum enim Paulo tribuerant, propter quem gentis sue cladium indicia per ora vulgi fere non exhorruerunt? Quod spectaculum funeri speciem alterius triumphi adjecit. Ce que firent ces Macedoniens paroitra encore plus grand, si l'on considère que le devant de ce lit funebre étoit orné

de tableaux, où étoient représentez les triumphes que le défunt avoit remportez de la Macedoine. En effet, quelle veneration & quel respect ne marquerent pas à Paul Emile des hommes, qui pour l'amour de lui n'eurent pas horreur de porter eux-mêmes au travers de tout un peuple les marques des défaites de leur nation. Ce spectacle fit que ses funeraillies parurent moins un convoi qu'un nouveau triomphe. Je voudrois que Plutarque n'eût pas oublié un mot de Paul Emile, que rapportoit l'Historien Sempronius Asellio, qui l'avoit ouï dire à son fils Scipion, sous lequel il étoit Tribun de soldats au siège de Numance. Scipion disoit qu'il avoit souvent ouï dire à Paul Emile son pere, qu'un bon Général ne donnoit

en l'appellant leur bienfaicteur, & le fauveur de leur Partie; car non seulement dans le tems de ses victoires il les avoit traitez avec toute sorte de douceur & d'humanité, mais depuis encore il avoit toujourns continué de leur faire du bien, & d'en avoir tous les soins possibles comme s'ils eussent été ses amis ou ses parens.

On dit qu'après sa mort on trouva que tout son bien montoit à peine à la somme de trois cent soixante dix mille drachmes, dont il laissa ses deux fils héritiers; mais Scipion, qui étoit le plus jeune, & qui par adoption étoit entré dans la maison de Scipion l'Africain, une des plus riches de Rome, abandonna sa part à son frere aîné. Voilà quelles furent la vie & les mœurs de Paul Emile, sur les Mémoires qu'on a pû trouver.

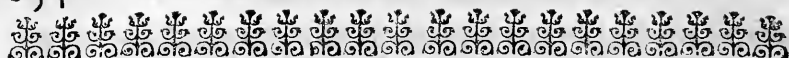
*Cent quatre-vingts
cinq mille livres.*

*Scipion abandonne
sa part à son frere
Fabius.*

jamais bataille, que dans la dernière nécessité, ou lorsqu'il trouvoit une occasion très-favorable. *Tunc se Patrem suum audisse dicere L. Æmilium Paulum, nimis bonum Imperatorem signis collatis non decertare nisi summa necessitudo, aut summa ei occasio data esset.*

On trouva que tout son bien montoit à peine à la somme de trois cent soixante-dix mille drachmes.] Que Paul Emile, issu d'une des plus nobles & des plus anciennes Maisons de Rome; & d'une maison illustre par les plus grandes Charges, & par les plus grands Emplois, n'ait hérité de ses peres qu'un bien si médiocre, cela

fait honneur à cette longue suite d'ayeux. Mais qu'il ait perseveré lui-même dans cette médiocrité jusqu'à la mort, & qu'après avoir renversé le plus grand Empire du monde, porté des richesses immenses dans le trésor, & comblé ses soldats de largesses, il n'ait pas augmenté son bien d'une seule drachme, cela lui fait honneur à lui-même. Il n'y a rien de si honorable qu'une pauvreté volontaire, qui vient de magnanimité. Que l'on considere bien la vie des grands Personnages, je suis persuadé que les plus Grands ont été les plus pauvres, & je ne voudrois que notre Histoire pour le prouver.



REMARQUES

De Monsieur DE MEZIRIAC,

Sur la vie de Fabius Maximus.

P. 292. **F**urent anciennement appelez *Fodiens*.] Festus tire bien le nom des Fabiens d'une même origine, mais un peu différemment; car il dit qu'au commencement, ils furent appelez *Foviens*, du mot latin, *Fovea*, qui signifie un piège ou une fosse; parce que le premier de cette race fut engendré par Hercules, d'une femme à laquelle il eut affaire dans une fosse; ou parce que ce fils d'Hercules fut le premier qui inventa la façon de prendre les ours & les loups dans des pièges. Mais Plin. l. 18. c. 3. donne à ce nom une dérivation toute différente; car il dit que les premiers de cette race furent appelez *Fabiens*, à cause qu'ils s'adonnerent à cultiver les Fèves, comme les Lentules prirent leur nom des Lentilles, & les Cicerons, des pois chiches.

Il y en eut un nommé Fabius Rullus.) Le nom de cet illustre personnage est écrit différemment en divers Auteurs. Car Plutarque tant en cet endroit, qu'en la vie de Pompée, l'appelle *Rullus*, comme fait aussi Tite-Live l. 30. 24. mais Plin. l. 7. c. 41. l'appelle *Rullianus*, où Gelenius remarque qu'ès plus anciens manuscrits de Plin. & de Tite-Live, ce nom se trouve écrit de la même sorte. Cependant plusieurs Auteurs l'appellent *Q. Fabius Rutilianus*, comme Tite-Live l. 8. Valerius Maximus l. 2. & 3. chap. 2. Frontin l. 2. c. 4. & l'Auteur des vies des Hommes Illustres. On pourra voir les faits mémorables de ce *Fabius* dans Tite-Live, ès trois derniers livres de la première Décade, où l'on apprendra qu'il eut cinq fois l'honneur du Consulat, & fut aussi Dictateur & Censeur, & le premier des Fabiens acquit le surnom de *Maximus*, pour la cause que le même Auteur rapporte à la fin du 9. Livre, à quoi s'accorde Valerius Maximus l. 2. c. 1. Quant à ce que Plutarque ajoute, que notre *Fabius* fut le quatrième en droite ligne après *Fabius Rullus*, il entend que *Rullus* fut son bisayeul, comme il dira plus clairement cy-après. Or est-il certain que le fils de *Fabius Rullus* eut nom *Q. Fabius Gurge*, comme fait foi Tite-Live l. 11. où il raconte, comme *Fabius Rullus* voulut aller à la guerre avec *Fabius Gurgès* son fils, qui étoit Consul, en qualité de son Lieutenant, ce que Plutarque touche aussi dans le même endroit, & Valerius Maxi-

mus l. 5. c. 7. Pline aussi l. 7. c. 41. ne nous laisse pas douter de cette vérité quand il dit: *Una familia Fabiorum in qua tres continui principes Senatus, M. Fabius Ambustus, Fabius Rullianus filius, Q. Fabius Gurgès nepos. En la seule famille des Fabiens, il y a eu par continuelle succession trois Princes du Senat, M. Fabius Ambustus, Fabius Rullianus son fils, Q. Fabius Gurgès son petit-fils.* D'où l'on peut conclure que si Fabius Rullianus fut bisayeul de notre Fabius, comme Plutarque assure, sans doute M. Fabius Ambustus fut son trisayeul, & Q. Fabius Gurgès fut son ayeul. Mais de dire certainement quel fut le fils de Fabius Gurgès, qui engendra notre Fabius, je crois qu'il n'est pas possible; puisque ni Plutarque, ni autre Auteur que j'aye lu, n'en font point de mention. Bien peut-on dire que le pere de notre Fabius parvint au Consulat, parce que Valerius Maximus l. 4. c. 1. parlant de notre Fabius écrit, Fabius Maximus; *cum à se quinquies, & à patre, avo, proavo, majoribus suis saepenumero consulum gestum animadverteret. Fabius Maximus considerant qu'il avoit été cinq fois Consul, & que son pere, son ayeul, son bisayeul, & ses autres ancêtres, étoient souvent parvenus au Consulat.* C'est pourquoi Glarcanus conjecture probablement que le pere de notre Fabius fut Q. Fabius Maximus Picteur, qui fut Consul l'an 485. de la fondation de Rome, parce que dans les fastes Consulaires, on

n'en trouve point d'autre portant le nom de Fabius Maximus, depuis Fabius Gurgès, jusqu'à notre Fabius. Certes j'approuve l'opinion de Glarcanus, s'il faut croire indubitablement suivant Plutarque, que Fabius Rullus fut le bisayeul de notre Fabius. Mais s'il est permis de penser que Plutarque s'est peut-être méconté, & que Fabius Rullus fut l'ayeul, non le bisayeul de notre Fabius, nous ne serons point en peine de chercher son pere, car il faudra dire que ce fut Fabius Gurgès. Il est évident que Tite-Live est de cette opinion l. 30. où parlant de la mort de notre Fabius, il lui donne cet éloge, *Vir certè fuit dignus tanto cognomine, vel si nomen ab eo inciperet. Superavit paternos honores, avitos aequavit. Pluribus victoriis, & majoribus praeliis avus insignis Rullus: sed omnia aquare unus hostis Annibal potest.* Certes ce fut un homme digne d'un si magnifique surnom, quand même il l'auroit acquis tout de nouveau. Surpassant les honneurs de son pere, il égala ceux de son ayeul. Il est vrai que son ayeul Rullus se rendit illustre par plus de victoires & par de plus grands combats; mais avoir fait tête à Annibal, est un exploit qui peut égaler tous ceux-là. Quant à la suite des tems elle ne contrarie point cette opinion, mais la favorise plutôt, comme je ferai voir clairement quand je parlerai de l'année que Fabius mourut.

P. 293. *Qui fut surnommé Verrucosus.* Le surnom de Verruco-

fus est donné à Fabius dans les fastes, & par Plin. l. 34. c. 7. & par Tzetzes sur Lycophron. De l'un & l'autre surnom de Verrucosus & de Ovicula, l'Auteur des vies des Hommes Illustres s'accorde avec Plutarque, & en rend les mêmes raisons.

P. 294. *Que ce qu'on estimoit fainéantise.*] Le grec dit τῶν δόξων ἀμαρτιῶν, comme j'ai traduit ; mais Amiot a mis bêtise, au lieu de fainéantise.

P. 295. *Fut par cinq fois Consul.*] Fabius fut Consul la première fois l'an de Rome 521. ayant pour Collegue Man. Pomponius Martho, comme font foi les fastes Capitolins & Zonaras, & parce qu'en même tems les Liguriens & les Habitans de l'Isle de Sardaigne s'étoient révoltez contre les Romains, à la suscitation des Carthaginois, Fabius alla faire la guerre aux Liguriens, & Pomponius aux Sardes, dont tous deux revinrent victorieux, & triompherent glorieusement. Zonaras ajoute qu'en haine de ce que les Carthaginois leur avoient suscité ces guerres, ils les envoyèrent sommer de leur payer l'argent qu'ils leur devoient, par l'accord fait entr'eux à la fin de la première guerre Punique, & qu'ils eussent à leur quitter toutes les Isles, parce qu'elles leur appartenoient; & afin qu'ils déclarassent mieux leur intention touchant la paix ou la guerre, ils leur firent présenter une pique & un caducée, afin qu'ils choisissent lequel ils voudroient. Les Carthagi-

nois dirent qu'ils ne choisiroient point, mais que lequel des deux qu'on leur laissât, ils l'accepteroient volontiers. Ainsi les Ambassadeurs Romains s'en retournerent sans rien conclure, les uns & les autres appréhendans de commencer la guerre. Aule Gelle l. 10. c. 27. dit presque la même chose touchant cette Ambassade, ajoutant que ce fut Fabius qui l'envoya aux Carthaginois. Le second Consulat de Fabius fut l'an 526. de la fondation de Rome ; quand il eut pour Collegue Spurius Carvilius Ruga, comme on voit dans les fastes, dans Zonaras, & dans Cicéron au livre de la Vieillesse, ce fut dix ans de vant qu'Annibal passât en Italie. Son troisième Consulat fut la quatrième année de la seconde guerre Punique, & la 539. de la fondation de Rome, son compagnon fut Tib. Sempronius Gracchus, à qui on désigna premièrement pour Collegue L. Postumius Albinus ; mais cet Albinus étant décédé avant qu'entrer en possession de sa charge, on élût Claudius Marcellus en sa place ; & parce qu'en l'élection de Marcellus il se trouva quelque défaut, Fabius Maximus lui fut substitué, au rapport de Tite-Live l. 23. Son quatrième Consulat fut l'année suivante 540. de la fondation de Rome, quand il eut pour compagnon Marcellus Consul pour la troisième fois, comme Plutarque touche ailleurs, & Tite-Live écrit l. 24. Enfin Fabius fut Consul la cinquième fois l'année

niée 10. de la seconde guerre Punique, & la 545. de la fondation de Rome, ayant pour Collegue Q. Fulvius Flaccus Consul pour la quatrième fois. Ce fut alors que Fabius prit Tarente, comme rapporte Tite-Live l. 27.

P. 296. *Et en étoient tombez plusieurs petits écriteaux.*] C'est le sens de ces paroles Grecques, τὰ δ' ἱερὰ φαιερὰς ἔχοντες ἄρτυροι δόξαντος, ἐν πίπτοντες ἢ διασαλεύοντες πολλὰ χρημματα &c. Quoique le docte Lipse nous veuille faire croire, que Plutarque s'accorde avec Tite-Live l. 22. où parlant de ces mêmes prodiges, il dit. *Faleriis cœlum findi visum velut magno hiatus, quaque patuerit ingens lumen effulsisse: sortes sua sponte attenuatas, unamque excidisse ita scriptam, Mavors telum suum concutit. On rapporta qu'au quartier des Faleriens; il sembla qu'il se fit une grande ouverture au Ciel, dont il sortit une merveilleuse lumiere: que les Sorts s'étoient extenuées d'eux-mêmes, & qu'il en étoit tombé un, où ces paroles étoient écrites, Mars secouë son javaloir.* Pour avoir l'intelligence de ce passage, il faut sçavoir qu'on se servoit des Sorts en divers endroits d'Italie, pour en tirer quelque présage des choses à venir. Car Tite-Live l. 1. parle en plus d'un endroit des Sorts de la ville de Cares, qui se trouverent aussi extenuées, & plusieurs Auteurs font mention des Sorts de la ville de Preneste, comme des plus certains & des plus fameux qui fussent en toute l'Ita-

Tome II.

lie. Ciceron sur tout l. 2. de la Divination, nous apprend que ces Sorts étoient de petites pièces de bois de Rouvre, polies de tous côtez, sur lesquelles étoient imprimés certains caractères de lettres antiques; qu'ils furent trouvez miraculeusement dans un caillou, lorsqu'on le brisa, & qu'on les gardoit religieusement enfermez dans un coffre de bois d'olivier, qui étoit au Temple de la Fortune en la ville de Preneste; & enfin, que quand on vouloit avoir quelque connoissance de l'avenir par ces Sorts, on les faisoit tirer par un enfant. Suetone aussi en la vie de Tibere c. 63. parle de ce coffre où les Sorts étoient enfermez, lequel ayant été transporté à Rome par le commandement de Tibere, les Sorts ne se trouverent plus dedans; mais quand on eut remporté le coffre en la ville de Preneste, les Sorts s'y trouverent comme auparavant. De dire maintenant en quelle maniere on devinoit par ces Sorts, cela n'est pas possible, puisque les anciens Auteurs ne nous l'apprennent pas; mais on peut conjecturer que cela se faisoit par le moyen des caractères imprimés sur les Sorts, par la rencontre desquels se pouvoient former des mots, dont on tiroit quelque présage, où les caractères mêmes seuls avoient quelque particuliere signification, comme il semble que les Allemands devinoient par les Sorts, au rapport de Tacite au livre qu'il a fait de leurs mœurs. Quoique ç'en soit,

OOOO

je ne sçaurois goûter la correction de Lipse, qui en tous les passages de Tite-Live où il y a, *Sortes extenuata*, ou *attenuata*, corrige, *extaniata*, c'est-à-dire, que les Sorts se trouverent développez des bandeaux ou rubans, dont on avoit accoutumé de les tenir enveloppez. Car outre que Lipse ne sçauroit prouver par aucune autorité, qu'on tint les Sorts enveloppez de bandeaux ou rubans, il est évident que cela n'eût pas été un grand prodige; mais c'étoit bien chose plus étrange, qu'on trouvât les Sorts extenuiez, c'est-à-dire, plus petits & plus déliés qu'ils ne souloient être. Joint que c'est une espece de temerité d'alterer tant de passages de Tite-Live, contre la foi non seulement de tous les Livres imprimés, mais encore de tous les manuscrits; attendu même que Julius Obsequens c. 31. parlant de ces mêmes prodiges, use des mêmes termes, *Sortes sua sponte attenuata*. J'ajoute qu'en matiere de prodiges, de songes & de visions, les Anciens prenoient à bon augure, quand les choses apparoissoient plus grandes & plus grosses qu'à l'ordinaire, & au contraire ils tenoient à mauvais présage, quand elles paroissent plus petites & plus déliées qu'elles ne sont naturellement, comme le Docteur Saumaïse a fait voir par plusieurs autoritez en ses Commentaires sur Solin p. 691. On peut conclure de tout ce discours, que Plutarque ne s'accorde point avec Tite-Live,

mais il faut dire, ou qu'il n'a pas entendu ce passage de Tite-Live, si c'étoit son intention de l'exprimer, ou qu'il n'a point eu d'égard à Tite-Live, mais a suivi d'autres Auteurs.

P. 298. *Contre les ordres du Senat, &c.*] Ceci arriva la première fois que Flaminius fut Consul, avec P. Furius Philus, l'an 531. de la fondation de Rome, cinq ans devant qu'Annibal passât en Italie, comme Plutarque raconte plus au long en la vie de Marcellus, & comme on peut le voir dans Polibe l. 2. Six ans après, c'est-à-dire la seconde année de la seconde guerre Punique, & la 537. de la fondation de Rome, C. Flaminius fut Consul pour la seconde fois, ayant pour Colleague Cn. Servilius Geminus, & ce fut alors qu'il perdit la bataille auprès du lac de Thrasymene, comme rapportent Polybe l. 3. Tite-Live l. 22.

P. 301. *Et autant de prisonniers.*] Tite-Live l. 22. & Val. Maximus l. 1. c. 6. ne mettent que six mille prisonniers.

Or quant à la première déroute devant Trebia.] Cette bataille de Trebia est décrite par Polybe l. 3. & par Tite-Live l. 21. Le Consul qui la perdit, s'appelloit Tib. Sempronius Longus, & son Colleague P. Cornelius Scipion. Ce fut l'an de Rome 536. la première de la seconde guerre Punique.

P. 302. *Fabius fut élu Dictateur.*) On peut apprendre de Tite-Live & de tous les autres Au-

theurs de l'Histoire Romaine, & de Plutarque même en la vie de Marcellus que le peuple même n'éliſoit jamais le Dictateur; mais il appartenoit à l'un des Conſuls de nommer pour Dictateur celui qu'il vouloit, ou, ce qui arrivoit le plus ſouvent, celui que le peuple ou le Sénat lui preſentoit. Or en cette occaſion, le Conſul Flaminius étant mort, & l'autre Conſul étant abſent, & l'urgente néceſſité ne permettant pas d'uſer de dilation, on fit ce qui ne s'étoit jamais pratiqué; car le peuple conféra à Fabius l'autorité ſouveraine, ſous le titre, non de Dictateur, mais de Prodictateur, comme qui diroit Vicedictateur, au rapport de Tite-Live l. 22. Cela fut fait l'année même du Conſulat de Flaminius, à ſçavoir l'an 537. de la fondation de Rome.

Lucius Minutius.) Ce maître de la Cavalerie eſt nommé par Tite-Live l. 22. Marcus Minutius Rufus, Polybe l. 3. l'appelle Marcus Minutius, & bref tous les autres Auteurs qui parlent de lui, lui donnent le nom de Marcus; ſi bien que ou Plutarque a failli, l'appellant Lucius, ou ſon texte eſt dépravé.

Car cela n'étoit pas permis au Dictateur.) Nous avons une preuve de cette coutume dans Tite-Live l. 23. où il dit. *Dictator M. Junius rebus divinis perfectis, latoque, ut ſolet, ad populum, ut equum aſcendere liceret.* Le Dictateur M. Junius ayant accompli ce qui concernoit le ſervice des Dieux,

& obtenu du peuple, comme c'eſt la coutume, qu'il pût monter à cheval. Il falloit donc que le Dictateur obtint cela du peuple, & Plutarque ſe contrarie aucunement, qui dit que Fabius demanda au Sénat la permiſſion de monter à cheval, & ajoûte incontinent après, qu'en cela le Dictateur avoit beſoin de recourir à la ſouveraine puiffance du peuple.

R. 303. *Qu'il leur ſacrifieroit tout le fruit, &c.*] Cette ſorte de vœu s'appelloit en latin, *ver ſacrum*, c'eſt-à-dire, printems ſacré, comme font foi Tite-Live l. 22. Servius ſur le 7. de l'Æneide, Nonius & Feſtus. Ces deux derniers avec Tite-Live de rechef, l. 34. nous apprennent que le printems ſacré comprenoit tout le bétail qui étoit né entre les calendes de Mars, & le dernier jour de Mai. Or quant aux Romains, on ne trouve point qu'ils compriſſent en ce vœu le fruit des femmes, c'eſt-à-dire les enfans; mais Feſtus & Strabon l. 5. aſſurent bien que d'autres peuples d'Italie, qui pratiquoient ce vœu, lorsqu'ils étoient en quelque grand danger, y comprennoient auſſi les enfans qui naiſſoient durant ce printems-là, & parce qu'ils trouvoient trop cruel de les ſacrifier comme les autres animaux, ils les élevoient juſqu'en âge d'adoleſcence; & alors après les avoir voilés, les jettoient hors de leurs confins, afin qu'ils allaſſent chercher d'autres terres, & d'autres lieux pour habiter.

Et feroit célébrer des jeux de mu-

figue en pleine scene. } Tite Live l. 22. parlant de ceci dit. *Ejusdem rei causa ludi magni voti. Pour le même sujet, on vouloit de faire les grands jeux.* Or nous apprenons de Tite-Live même l. 1. que le Roi Tarquinius Priscus ayant pris la ville d'Appioles, dont il remporta un gros & riche butin, fit célébrer des jeux beaucoup plus magnifiquement que n'avoient jamais fait les autres Rois ses prédécesseurs, & qu'alors fut désigné le lieu du Cirque, qui depuis fut appelé Maximus, c'est-à-dire, très-grand; & on distingua les places des Sénateurs & des Chevaliers; enfin ce qu'on fit exhiber en ces jeux, furent des courses de chevaux, & des combats d'hommes à coups de poing; & depuis ces jeux furent célébrés tous les ans solennellement, & furent appelés Jeux Romains ou grands Jeux. Asconius Prædianus sur la première action contre Verres, dit aussi que les Jeux Romains furent institués sous les Rois, & furent appelés grands Jeux, parce qu'ils furent faits avec grande dépense, car on y employa la somme de deux cent mille sesterces. Il ajoute l'opinion de quelques-uns qui disoient, qu'ils furent appelés grands Jeux, parce qu'ils se faisoient à l'honneur du Dieu Confus, ou de Neptune; & à l'honneur des grands Dieux, c'est-à-dire, des Lares ou Dieux tutélaires de la ville de Rome, dont il conclut que les grands Jeux étoient les mêmes que les Circales. Mais cette opinion ne

se peut accorder avec ce que dit Tite-Live; car il est certain que les Jeux Circales, qu'on faisoit à l'honneur de Confus ou de Neptune, furent institués par Romulus, comme nous avons fait voir en sa vie. Ce qui a mené Asconius de confondre les Jeux Romains avec les Circales appellez Confulalia, c'est que les Jeux Romains en leur premier commencement se faisoient au Cirque, & il y avoit des courses de chevaux, comme Tite-Live rapporte. Néanmoins on voit la différence, en ce que les uns furent institués par Romulus, les autres par Tarquinius Priscus; & les Jeux appellez Confulalia se faisoient à l'honneur de Confus ou de Neptune; mais les grands Jeux ou les Jeux Romains se célébroient à l'honneur de Jupiter, Junon & Minerve, comme dit clairement Cicéron en l'oraison 7. contre Verres. Que ferons nous donc à Plutarque, qui transfère ces Jeux du Cirque à la Scene? Nous dirons qu'encore que les Jeux Romains le plus ordinairement fussent des Jeux Circales, quelquefois néanmoins on les faisoit Sceniques, & il me suffit pour preuve de mon dire d'alléguer ce passage de Tite-Live l. 31. *Ludi Romani Scenici eo anno magnificè apparateque; facti ab Edilibus Curulibus L. Valerio Flacco, & L. Quintio Flamini biduum instaurati sunt.* Les Jeux Romains Sceniques furent faits cette année-là magnifiquement & avec apparat, par les Ediles Curules L. Valerius Flaccus, & L. Quintus.

SUR LA VIE DE FABIVS MAXIMVS. 66

etus Flaminius durant deux jours continuels.

La somme de trois cent trente-trois sesterces, &c.] L'une des moindres monnoyes des Romains eu égard à la valeur, étoit une piece de cuivre, qui s'appelloit As, dont les deux & demi valoient un sesterce, prenant ce mot au genre masculin, & les dix asses valoient un denier. Mais quand le mot de sesterce étoit pris au genre neutre; alors le sesterce valoit mille des premières sesterces, c'est-à-dire, 250 deniers, ou 2500. asses. Or encore que le denier Romain valût un peu plus que la drachme Attique, si est-ce que la différence étant petite, les Auteurs Grecs ordinairement mettent une drachme pour un denier; quand ils veulent réduire la monnoye Romaine à la monnoye Grecque, ce que Plutarque fait en plusieurs endroits, & particulièrement en celui-ci, où la supputation se trouve fort juste. Car prenant le sesterce au genre neutre, les 333. sesterces valent 83250 deniers, ou drachmes, à quoi si l'on ajoute 333 deniers & un tiers, toute la somme monte précisément, ce que dit Plutarque, à sçavoir 83583 drachmes, & deux oboles, parce que la drachme valoit six oboles, si bien que deux oboles étoient le tiers d'une drachme. On ne peut donc soupçonner qu'il y ait aucune dépravation au texte de Plutarque, puisque tous ces nombres se rencontrent si justement; mais il y a bien de l'apparence, que le passage de Tite-

Live, où il est parlé de cette même somme, n'est pas exempt de faute, puisqu'il dit. *Ejusdem rei causa ludi magni voti eris cccxxiii. millibus triente. Pour ce même sujet on verra de faire les grands jeux, jusques à y dépenser trois cents trente-trois mille asses & un tiers.* Car la somme de Tite-Live, n'est quasi que le quart de la somme de Plutarque. Je sçais bien que Budée s'efforce de corriger Tite-Live, & que Rualdus le corrige encore d'une autre façon, mais ni l'une ni l'autre correction ne fait point que la somme de Tite-Live arrive à celle de Plutarque, & je ne crois pas qu'on puisse gagner ce point, sinon qu'on lise dans Tite-Live. *Sestertium cccxxiii. millibus cccxxiii. denariis triente.* C'est-à-dire, jusques à la somme de trois cent trente-trois mille sesterces; trois cents trente-trois deniers & un tiers. Et il faudra prendre le mot sesterce en genre masculin, afin que les 333000 sesterces de Tite-Live, soient autant que les 333. sesterces de Plutarque.

p. 306. *Parce que c'est un nombre parfait.*] Il ne faut pas entendre ceci suivant la définition du nombre parfait qui est dans Euclide l. 7. où il veut que le nombre parfait soit celui qui est égal à toutes ses parties aliquotes jointes ensemble, comme sont 6 & 28. Car si on se veut regler aux définitions d'Euclide, le ternaire est plutôt nombre défailant, que parfait. Mais Plutarque suit l'opinion des Pythagoriciens & Plato-

niciens qui tenoient le ternaire pour nombre parfait, pour plusieurs raisons que je pourrois alleguer, si je voulois ici m'égarer sur ce sujet. Quand Plutarque dit aussi, que le ternaire est le commencement de multitude, il parle à la mode des Grecs, qui ont trois nombres en leurs déclinaisons, le singulier, le duel, & le pluriel; & parlant de plusieurs choses, n'usent point ordinairement du pluriel, s'il n'y en a plus de deux, c'est-à-dire trois, pour le moins. Enfin quand Plutarque dit que le ternaire comprend en soi les premières différences des nombres, j'entens par ces premières différences, le pair & l'impair, parce que ce sont les premières différences, que les Auteurs ayent remarquées entre les nombres, & je crois que Plutarque veut dire, que le ternaire comprend l'impair, parce que lui-même est impair actuellement, & il comprend véritablement le binaire, qui est le principe des nombres pairs.

P. 311. *Le fleuve Lothronus, que les Romains appellent Vultur-nus*, le Grec dit, ὁ Λοθεῖρος ποταμός, ἐν Οὐκταέρῳ οἱ Ῥωμαῖοι καλεῖσιν, où il est certain qu'il faut corriger Οὐκταέρῳ, parce que tous les Historiens & Geographes qui parlent de Catilina, appellent cette rivière Vultur-nus. Mais quant à l'ancien nom de ce fleuve, que Plutarque dit avoir été Lothronus, encore qu'il ne se trouve point, que je sçache, en aucun autre Auteur, si est-ce que je ne l'ai pas voulu obmettre en ma tra-

duction, comme Amiot a fait; parce que la seule autorité de Plutarque nous peut suffire, pour nous persuader que ce fleuve s'appelloit ainsi anciennement, comme aussi dans le fragment du livre des rivières du même Plutarque, on rencontre plusieurs noms anciens de fleuves, qu'on ne sçauroit trouver dans aucun des autres Auteurs que nous manions aujourd'hui. Au reste dans Polybe l. 3. le fleuve Vultur-nus est appelé Athyrnus, mais je crois que c'est une faute.

P. 315. *Deux cent cinquante drachmes d'argent pour tête.*] Tite-Live l. 22. parlant du même prix; met, *Argenti pondo bina & selibras: Deux livres d'argent, & demi livre.* Dont on peut tirer cette conséquence, que les cent drachmes, c'est-à-dire, la Mine Attique, pesoit une livre. Mais si Plutarque fait bien ou non, d'égaliser la livre Grecque avec la Romaine, c'est un point que je ne veux pas décider ici, de peur de m'enfoncer trop avant dans la matière des monnoyes & des poids des anciens. Quant à ce que Plutarque ajoûte, que l'échange étant fait, Annibal se trouva 240 prisonniers Romains de reste, Tite-Live en met 247.

P. 217. *Que dès le commencement ils leur avoient attiré cette guerre.*] Le Grec dit de même, καὶ πρῶτον ἐπαγαγέτω τὴν πόλιν ἐξ ἀρχῆς, dont Amiot s'éloigne fort, quand il traduit, *que dès le commencement ils avoient tenu moyen de tirer cette guerre en*

longueur. Tite-Live l. 22. fait aussi dire à Varron, *bellum accersium in Italiam ab nobilibus*, que les nobles avoient attiré la guerre en Italie.

P. 319. *Le Dictateur M. Junius étant au camp.*) Cette histoire est dans Tite-Live l. 23. qui au livre précédent rapporte comme Junius fut créé Dictateur la même année seconde de la guerre, en laquelle le Consul Flaminius avoit été défait auprès de Trifymene.

P. 320. *Car il vouloit avoir l'autorité de commander à toute l'armée à son tour.*) Polybe l. 3. ne s'accorde pas avec Plutarque en ceci ; car au contraire il dit que Fabius remit au choix de Minutius de commander à son tour à toute l'armée, ou d'en prendre la moitié ; mais Tite-Live l. 22. est du côté de Plutarque.

P. 321. *Ainsi prenant pour soi la première & la quatrième Legion, &c.*) Tite-Live l. 22. dit au contraire que Fabius remit à Minutius la première & la quatrième Legion, & retint pour soi la seconde & la troisième.

P. 327. *On élut de rechef des Consuls, dont les premiers.*) Ici Plutarque a fait une faute qu'on ne peut bonnement excuser. Car il est certain qu'après la Dictature de Fabius, il n'y eut point de Consuls nouveaux créés, que Terentius Varron & Paulus Æmilius, comme font foi Polybe l. 3. & Tite-Live l. 22. Il est bien vrai que pendant la Dictature de Fabius, on institua M. Attilius Regulus en

la place de C. Flaminius, pour être Consul le reste de l'année, avec Servilius Geminus, & que quand Fabius eut déposé la Dictature, ces deux Consuls, Geminus & Regulus suivirent la prudente façon de poursuivre la guerre, que Fabius avoit introduite, comme Tite-Live dit clairement ; ce qui semble avoir donné sujet de faillir à Plutarque.

Terentius Varron homme de bas lieu.] On peut apprendre de Val. Maximus l. 3. c. 4. & de Tite-Live l. 22. que Varron étoit fils d'un boucher, qui avec son pere faisoit trafic de bétail, & que s'étant enrichi par ce moyen, il parvint à toutes les dignitez l'une après l'autre jusques au Consulat. Il fut Consul avec Paulus Æmilius l'an troisième de la guerre, & le 538 de la fondation de Rome.

P. 329. *Paulus Æmilius homme bien entendu.*] L. Æmilius Paulus fut Consul la première fois, avec M. Livius Salinator, un an devant qu'Annibal passât en Italie, qui étoit le 535 de la fondation de Rome. Durant ce premier Consulat, il fit la guerre en Esclavonie, & la subjuga entièrement, après qu'il en eut chassé Demétrius Pharius, comme raconte Polybe l. 3. Mais l'Auteur des Vies des Hommes illustres & Zonaras, disent que les deux Consuls furent à cette guerre, & qu'ils triomphèrent tous deux des Illyriens. A leur retour Livius Salinator fut accusé devant le peuple & condamné à une grosse amende, pour avoir partagé le butin aux soldats trop

inégalement , à ce que dit Frontin l. 4. ou comme dit l'Auteur des Vies des hommes illustres , il fut condamné comme atteint & convaincu de peculat. Paulus Æmilius fut aussi accusé & condamné comme dit Plutarque ; mais il ne fut pas traité si rudement que son compagnon , puisque Tite-Live l. 22. dit qu'il échappa comme à demi brûlé de la condamnation de son collègue , & de la sienne propre.

P. 330. *Et le grand nombre de combattans qu'il avoit en son armée.*) Tite-Live l. 22. dit que l'armée Romaine étoit composée de 9. Legions , dont chacune contenoit cinq mille hommes de pied & 300 chevaux , qui reviennent à 45 mille hommes de pied & 2700 chevaux , & qu'il y avoit en outre autant de gens de pied des alliez , & le double de gens de cheval : si bien qu'à ce compte toute l'armée Romaine montoit à 90 mille hommes de pied & 8100 chevaux. Puis il rapporte l'opinion de quelques autres Auteurs , qui disoient qu'en toute l'armée Romaine il n'y avoit que 87200 hommes. Polybe l. 3. écrit , qu'il n'y avoit que huit légions , qui faisoient 40 mille hommes de pied , & 2400 chevaux , & du secours des alliez , autant de gens de pied , & le triple de gens de cheval ; si bien que l'armée en tout contenoit 80 mille hommes de pied , & 9600 chevaux. Quant aux troupes d'Annibal , Tite-Live & Polybe sont d'accord qu'il avoit 40 mille hommes de pied , & 10 mille chevaux.

P. 331. *Il usa de deux stratagèmes.*] Tite-Live l. 22. ajoute un troisième stratagème de cinq cens Numides , qui feignirent de se venir rendre aux Romains , & quand ce vint au fort de la bataille , les attaquèrent par derrière , & les mirent en grand desordre. Val. Maximus l. 7. c. 4. dit la même chose , mais il ne met que 400 Numides , & Florus l. 2. c. 6. touche aussi cette ruse de guerre d'Annibal.

P. 334. *On tient qu'il fut tué en cette bataille cinquante mille Romains.*] S'il faut croire Tite-Live l. 22. il n'en fut tué que 40000 hommes de pied , & 2700 chevaux ; si l'on veut ajouter foi à Polybe l. 3. il fut tué 70 mille hommes.

P. 335. *Les amis d'Annibal lui conseillèrent , &c.*) Val. Maximus l. 9. c. 5. dit que ce fut Maharbal qui donna ce conseil à Annibal , à quoi s'accorde Tite-Live l. 22.

Qu'un Carthaginois nommé Barca.) Tite-Live l. 22. écrit , que ce fut Maharbal qui dit ce mot à Annibal , voyant qu'il ne vouloit pas suivre le conseil qu'il lui donnoit de tirer droit à Rome. J'entens néanmoins qu'on peut accorder Plutarque avec Tite-Live , disant que Maharbal étoit de la noble & ancienne famille de Carthage , qui s'appelloit Barca , dont Annibal même étoit sorti , & son Pere Amilcar aussi ; qui est la cause que Tite-Live en divers endroits de sa troisième Decade , fait mention de la faction Barcine , voulant désigner les parens

SUR LA VIE DE FABIUS MAXIMUS. 685

& adherans d'Annibal. Polybe aussi l. 1. parlant d'Amilcar, l'appelle à tous coups, Ἀμίκαν ἡ Βάρκαν ἐπικαλέμενον, Amilcar surnommé Barca, & plus souvent encore, il l'appelle Barca simplement, comme Plutarque en cet endroit appelle Maharbal. Au reste nous apprenons de Zonaras, qu'Annibal reconnut bien depuis la faute qu'il avoit faite de ne poursuivre pas chaudement les Romains après la bataille de Cannes, & que bien souvent il s'écrioit, O Cannes, Cannes.

P. 337. Il lui sembla qu'il valoit mieux obmettre du tout les sacrifices, &c.) Il semble que Tite-Live l. 22. soit de l'opinion de Plutarque, quand il dit, Adeo totam urbem opplevit luctus, ut sacrum anniversarium Cereris intermissum sit, quia nec lugentibus id facere fas est, nec ulla in illa tempestate matrona expers luctus fuerat. Toute la ville étoit si remplie de deuil, qu'on fut contraint d'entrelasser la fête qu'on souloit faire annuellement à l'honneur de Cerès, parce qu'il n'est pas permis à ceux qui sont en deuil de la célébrer, & en cette grande bourrasque il n'y avoit point de matrone qui fût exempte de deuil. Toutefois on peut douter, si en ce passage le mot latin *intermittere*, dont use Tite-Live, & que j'ai traduit *entrelasser*, signifie *obmettre du tout*, comme Plutarque l'interprète, ou s'il signifie seulement *differer & dilayer jusqu'à un autre tems*, parce que Val. Maximus l. 1. c. 1. dit clairement que les matrones célébrèrent la fête de Cerès, après

les 30. jours qu'on leur avoit prescrit pour faire le deuil. Voici ses paroles : *Senatus post Cannensem cladem decrevit ne matrona ultra trigesimum diem luctus suos extenderent, uti ab his Sacra Cereris peragi possent, quia majore penè Romanorum virorum parte in execrabili ac diro solo jacente, nullius penates mœroris expertes erant. Itaque matres ac filiae, conjugisque & sorores nuper interitorum, absterfis lachrymis, depositisque doloris insignibus, candidam induere vestem, & aris thura dare coacta sunt.*

Après la défaite de Cannes, le Sénat ordonna que les matrones n'étendroient point leur deuil outre le trentième jour, afin qu'elles pussent célébrer la fête de Cerès, parce que la plus grande partie des hommes Romains demeurant étendus sur l'exécration & funeste plaine de Cannes, il n'y avoit point de maison qui fût exempte de deuil. Partant les meres, les filles, les femmes & les sœurs de ceux qui avoient été tuez franchement, furent contraintes d'essuyer leurs larmes, & de quitter toutes marques de tristesse, pour prendre des robes blanches, & aller mettre de l'encens sur les Autels. Festus aussi dit qu'après la bataille de Cannes, le tems du deuil fut abrégé, à cause de la fête de Cerès; mais il y a une lourde faute dans la texte de Festus touchant le nombre des jours, car il en met 100 au lieu de 30 contre l'autorité de Tite-Live, de Val. Maximus, & de Plutarque.

P. 338. Le Sénat néanmoins & le peuple lui allerent au devant.]

Val Maximus l. 3. c. 4. & l. 4. c. 5. ajoute à tout ce que Plutarque dit ici, que le Sénat & le peuple offrirent à Varron la Dictature, & qu'il la refusa, effaçant par sa modestie la honte de la faute qu'il avoit faite. Frontin l. 4. c. 5. écrit que Varron tout le reste de sa vie laissa croître sa barbe & ses cheveux, & ne se coucha jamais sur un lit pour manger, comme c'étoit la coutume, & le peuple lui voulant encore conférer de nouvelles dignitez, il les refusa, disant que la république avoit besoin de plus heureux Magistrats.

¶ 341. *Un soldat Marsien de nation.*) Cela ne s'accorde point avec ce que dit Val. Maximus l. 7. c. 3. que c'étoit un homme de pied, natif de la ville de Nole. Encore moins Frontin l. 4. c. 7. se conforme à Val. Maximus : car il dit que, c'étoit un homme de cheval, appelé Statilius.

¶ 342. *Les poiriers sauvages.*) Le Grec dit *αχάσι* qui signifie des poiriers sauvages, non des pommiers, comme Amiot a traduit, & peu après *ἀπύρις* signifie des poiriers francs, non des pommiers, comme veut Amiot.

¶ 345. *Car ils étoient bien justes au nombre de huit mille hommes, &c.*) Le Grec dit, *ὀκτακισχίλις ὄντας, ἀυτομόλως ἢ τὸς πολλὰς, καὶ ὅτι ἐκ Σικελίας ὑπὸ Μαρκελλοῦ πεποσμενῶν ἀπὸ πάντων ἀχρησταίς.* Ici Amiot s'est un peu embarrassé, & n'a pas su distinguer les deux sortes de gens dont cette garnison de Rhege étoit composée, comme on peut voir par sa

traduction. Mais ce qui est plus important, Plutarque même n'a pas suivi la vérité de l'histoire, si son texte n'est point corrompu. Car nous apprenons de Tite-Live l. 24. que Marcellus ayant été rappelé de la Sicile, le Consul M. Valerius Lavinius lui succéda, qui éteignit les restes de la guerre, & pacifia toute cette Isle. Puis trouvant en la ville d'Agatien une troupe de quatre mille hommes, gens ramassés de divers endroits, les uns bannis, les autres chargés de dettes, & les autres atteints de crimes capitaux, qui s'étoient assembles là par hazard, & n'y vivoient que de rapines & de brigandages, il les transporta en la ville de Rhege, où il les mit en garnison, pour tenir en cervelle le pays des Brutiens par leurs courtes & pilleries. Depuis les Romains accrurent encore cette garnison de quatre mille Brutiens, qui tournant casaque avoient quitté le parti d'Annibal, pour prendre celui des Romains, & toute cette troupe, qui revenoit à huit mille hommes, est celle que Fabius employa au siège de Caulonie, comme Tite-Live rapporte l. 27. Qui ne voit donc que Plutarque s'est équivoqué, mettant Marcellus, au lieu de Lavinius, sinon qu'on veuille dire, que c'est une faute de ceux qui ont transcrit Plutarque, ou de ceux qui l'ont imprimé, ou bien encore de quelque correcteur important, qui voyant que les belles actions que Marcellus fit en Sicile, sont fort renommées dans l'histoire, & peut-être n'ayant ja-

mais oüi parler de Lævinus, a cru que tout ce qui fut exploité en Sicile par les Romains durant cette seconde guerre Punique, devoit être attribué à Marcellus, & sur cette persuasion a dépravé le texte de Plutarque. Encore faut-il que j'avoüe que les deux adjectifs *κεκομμημένων ἀπ' αὐτῶν* mis ainsi desuite sans liaison, me font un peu suspects, & me font conjecturer qu'au lieu de ἀπ' αὐτῶν Plutarque avoit mis quelque mot, qui désignoit la ville de Sicile, dont ces gens avoient été transportez en Italie, c'est à dire, la ville d'Agatyrne, & parce que Tite-Live l'appelle *Agatirna*, Pline *Agathirnum*, Diodore Sicilien l. 5. *Ἀγαθίρνον*, peut-être que Plutarque a voit écrit *Ἀγαθίρνας*, ou *Ἀγαθίρνας*, je m'en rapporte aux doctes.

P. 347. *Car il commanda qu'on tuât les Brutiens les premiers.*) Il semble qu'on pourroit ici taxer Plutarque du même vice qu'il impute à Herodote, parce qu'il interprete malignement l'intention de Fabius, pour avoir sujet de le blâmer; car de trois causes que repete Tite-Live l. 27. pour lesquelles il put arriver que les Brutiens furent tuez, il n'allegue que celle qui fait au désavantage de Fabius. Plusieurs Brutiens furent tuez, à ce que dit Tite-Live, soit par erreur, parce que de nuit on ne les discernoit pas facilement d'avec les Tarentins; soit par une haine inveterée que les Romains portoient à ceux de cette nation; soit pour étouffer la mémoire de la trahison, afin qu'il semblât plu-

tôt qu'on eut pris Tarente par force d'armes.

Trois mille talens furent portez à Rome.] Puisque Plutarque dit simplement trois mille talens sans autre adjonction, nous ne pouvons entendre que trois mille talens d'argent, qui font suivant la supputation de Budée un million & huit cens mille écus d'or sol. Mais Tite-Live l. 27. fait monter cette somme beaucoup plus haut, quand il dit, *Ingens argenti vis facti signatique, auri LXXXIII. millia pondo. Une grande quantité d'argent monnoyé & non monnoyé, d'or le poids de huitante-trois mille livres.* Car sans mettre en compte l'argent monnoyé & non monnoyé, les seules huitante-trois mille livres d'or valent plus de quatre fois autant que la somme qui est dans Plutarque, quand on ne prendroit que la moindre proportion de l'or à l'argent, qui ait jamais été reçue parmi les anciens, qui est celle de dix à un; comme j'ai fait voir sur la vie d'Alcibiade. Certes à ce compte Fabius auroit emporté de Tarente tant en or qu'en argent, près de neuf millions d'or, ce qui n'est pas croyable, & il me semble que la somme que met Plutarque, approche plus de la raison, sinon qu'on veuille dire que le nombre est dépravé dans Tite-Live, comme on peut soupçonner à bon droit, parce que Pline l. 33. c. 3. dit que Cyrus ne remporta des dépouilles de toute l'Asie que trente-trois mille livres d'or monnoyé, qui n'est pas la moitié de ce que Fabius

auroit emporté de la seule ville de Tarente, au dire de Tite-Live.

p. 348. *Laissons aux Tarentins leurs Dieux, &c.*] Plutarque rapporte derechef cette réponse de Fabius en la vie de Marcellus, tout de la même sorte. Mais Tite-Live l. 27. nous en découvre mieux la subtilité, quand il dit que les Dieux des Tarentins étoient de grandeur excessive, tous armez, & en posture de gens qui sont prêts à combattre. C'est pourquoi Fabius disant que les Dieux des Tarentins étoient encore contre eux, n'avoit pas égard seulement au malheur qui leur étoit arrivé par le courroux des Dieux, mais encore à la forme & à l'équipage de leurs Dieux, qui à les voir seulement, sembloient être en colere, je dirai en passant, que la coutume que les Tarentins avoient de faire peindre & mouler leurs Dieux en forme guerriere, leur venoit des Lacedemoniens, dont Tarente étoit une colonie, comme les doctes savent. Car à Sparte tous les Dieux étoient armez, jusqu'à la Déesse Venus, comme nous apprenons de Plutarque même au livre de la Fortune des Romains, & aux Apophthegmes Laconiques, où nous ferons quelques remarques sur ce sujet.

Une statuë d'Hercule d'excessive grandeur.] Il y a dans le grec τὸ κολλοσσὸν τῷ Ἡερκλήϊ, le Colosse d'Hercule, & Strabon l. 6. parlant des Statuës de Tarente, dit ὡν ἑστὶ καὶ ὁ Ἡερκελλῆς ἐν τῷ Καπιτωλίῳ χαλκῆς, κολλοσσικός, Λυσίππου ἔργον, ἀνὰ τῆς Μαξιμίου Φαβίου τῷ ἐλόντι.

τὸς τῷ πόλιν. Entre lesquelles est l'Hercule de bronze, colossique, ouvrage de Lysippus, que Fabius Maximus, qui prit Tarente, fit mettre au Capitole. Mais ce mot de Colosse signifie une Statuë d'excessive grandeur, & toutes celles qui surpassoient de beaucoup la statuë ordinaire d'un homme; étoient appellées colosses par les anciens, comme on peut voir dans Pline l. 34. c. 7. où il parle des plus célèbres Colosses de l'antiquité, & fait aussi mention de cette Statuë d'Hercule que Fabius transporta de Tarente à Rome, ajoutant qu'il n'osa plus entreprendre d'emporter un autre Colosse merveilleux de la hauteur de 40 coudées, pour la difficulté qu'il y avoit de le remuer de sa place, & de le porter si loin.

En quoi il se montra beaucoup plus grossier, & moins entendu en semblables ouvrages, que Marcellus.) Le Grec dit πολὺ Μαρκέλλῳ φανεῖς ἀποπώπερος ὡς ταῦτα, & je ne sçai pour quoi Amiot a traduit, en quoi il se montra de beaucoup plus violent que Marcellus. Car le mot ἀποπώπερος ne se peut jamais prendre pour violent, mais signifie proprement, absurde, ridicule, impertinent. Certes si Plutarque avoit mis violent, il auroit dit cela tout au rebours de la vérité; car Marcellus emportant toutes les Statuës & tous les Tableaux de Syracuse, fut bien plus violent que Fabius, qui n'emporta de Tarente qu'une seule Statuë. Mais Plutarque veut dire, que Fabius s'abstint de prendre les Statuës & les Tableaux des Tarentins, par

ce qu'il n'entendoit rien en semblables ouvrages , & ne connoissoit pas leur gentillesse & leur excellence , comme faisoit Marcellus , qu'il préfère à Fabius pour ce sujet , tant en cet endroit , qu'en la vie de Marcellus. Au contraire Tite-Live , l. 27. louë en ceci la magnanimité de Fabius , par-dessus la curiosité de Marcellus.

P. 349. *Fabius triompha derechef.*) Parce qu'il avoit triomphé la première fois des Liguriens en son premier Consulat , comme j'ai remarqué ci-devant , lorsque j'ai parlé des cinq Consulats de Fabius.

P. 350. *Un Romain nommé Marcus Livius.*] Tite-Live , l. 29. & Cicéron l. 2. de l'Orateur rapportent de la même sorte ce qui se passa entre Fabius , & ce Gouverneur du Château de Tarente , que Tite-Live appelle aussi Marcus Livius avec Plutarque ; mais Cicéron , qui l'appelle Livius Salinator , se méconte fort , le confondant avec M. Livius Salinator , qui fut premièrement Consul avec Paulus Æmilius , un an devant qu'Annibal passât en Italie , comme j'ai remarqué ailleurs , & qui fut derechef Consul l'an 547. de la fondation de Rome , & le 12. de cette guerre , ayant pour Collegue C. Claudius Neron. Car Livius Salinator ayant été condamné ignominieusement par le peuple , en eut si grand dépit , qu'il sortit de la ville , & se retira aux champs , où il demeura près de huit ans , sans se vouloir mêler des affaires publiques , comme Tite-Live raconte , & ce fut comme par force qu'on lui fit accepter le

second. Consulat , pour l'opinion qu'on avoit de son mérite & de sa suffisance ; si bien qu'il n'est pas croyable qu'il se fût voulu contenter du simple titre de Gouverneur de Tarente.

P. 351. *En ce qu'ils élurent son fils Consul.*) Il s'appelloit Q. Fabius Maximus , comme son pere , & fut Consul avec Tib. Sempromnius Gracchus l'an 541. de la fondation de Rome , qui fut le 6. de cette guerre , immédiatement après le quatrième Consulat de son pere. A ce propos , Val. Maximus l. 4. c. 1. fait une jolie remarque , qu'il me semble que Plutarque ne devoit pas omettre , puisque c'est un témoignage signalé de la modestie de notre Fabius , & de l'amour qu'il portoit à sa patrie. Voici ce qu'il dit : *Fabius Maximus considérant qu'il avoit été cinq fois Consul , & que son pere , son ayeul , son bisayeul , & ses autres ancêtres avoient souvent obtenu l'honneur du Consulat , en l'assemblée du peuple où l'on alloit déclarer son fils Consul d'un consentement universel , pria le peuple avec fort grande instance que la famille des Fabiens fût désormais dispensée d'exercer cette charge , non qu'il se désistât de la vertu de son fils (car c'étoit un personnage fort illustre) mais afin que l'autorité souveraine ne demeurât pas continuellement en une même famille.* Il est vrai que cet Auteur se méconte , disant que le fils de Fabius fut fait Consul après le cinquième Consulat de son pere ; car ce fut après le quatrième , comme nous avons

dit, & comme font foi les fastes consulaires, & Tite-Live l. 24.

Lui envoya un Officier, qui lui commanda de descendre.] Tite-Live l. 24. raconte ainsi cette histoire. Fabius le fils étant avec une armée auprès de la ville de Sueffula, son pere le vint trouver de la part du Sénat. Le jeune Fabius allant à sa rencontre, les premiers Sergens, pour le respect qu'ils portoient à un personnage si plein de majesté, le laisserent passer sans dire mot, & sans le faire descendre de cheval, jusqu'à ce qu'il parvint au douzième Sergent; mais le Consul commanda au Sergent de faire son devoir, & le Sergent s'écria qu'il eut à descendre. Alors Fabius mettant pied à terre, mon fils, dit-il, j'ai voulu experimenter si tu sçavois bien que tu es Consul. Val. Maximus l. 2. c. 1. dit la même chose tout-à-fait, mais il commet une faute remarquable, car il confond notre Fabius Verrucosus, avec son ayeul ou bisayeul Fabius Rullus, duquel ayant raconté quelque chose qui se passa entre lui & son fils, qu'il assistoit en qualité de son Lieutenant en la guerre contre les Samnites, il ajoute immédiatement : *Le même étant envoyé par le Sénat Ambassadeur vers son fils Consul à la ville de Sueffa, &c.* où il parle sans doute de notre Fabius, qu'il croit être le même que Fabius Rullus.

Aussi dit-on que le bisayeul de Fabius.] Ce fut Fabius Rullus, duquel nous avons déjà par-

lé. Plutarque dit qu'il fut cinq fois Consul, ce qui se justifie par les fastes, & par les trois derniers livres de la première Decade de Tite-Live. Ses cinq Consulats tombent en ces années de la fondation de Rome 432. 444. 445. 457. 459. Au reste l'histoire que Plutarque raconte de Fabius Rullus & de son fils, est touchée par Tite-Live l. 11. & par Val. Maximus l. 5. c. 7.

p. 352. *Et aller sous lui à la guerre, pendant qu'il étoit Consul.*] J'ai fait voir en la Sect. 1. que ce fils de Fabius Rullus s'appelloit Q. Fabius Maximus Gurgès. Il fut Consul la première fois l'an 462. de la fondation de Rome, ayant pour Collegue Junius Brutus Scæva, & ce fut alors que son pere lui servit de Lieutenant, au rapport de Tite-Live l. 11. mais il faut prendre garde garde qu'au lieu que le grec dit *πατριωνος δ' υἱος*, c'est-à-dire, *son fils étant Consul*, comme j'ai traduit; Amiot n'a pas bien tourné en cette sorte, *quand il fut élu Consul*: car ces paroles signifient, qu'au même tems que Fabius Gurgès fut créé Consul, son pere Rullus fut aussi destiné pour son Lieutenant, quoique de sa libre volonté. Or cela repugne à la vérité de l'histoire, parce que nous apprenons de Tite-Live, que Fabius Gurgès d'abord qu'il fut Consul, alla faire la guerre aux Samnites, & leur livra bataille, où il reçut un rude échec, dont le Sénat irrité, fut sur le point de le rappeler, & lui interdire l'admi-

nistraton de cette guerre. Mais son pere Rullus supplia le Sénat avec tant d'affection , de ne faire point recevoir cette honte à son fils , offrant de lui aller servir de Lieutenant , qu'on lui octroya sa requête. Ainsi Gurgès par le conseil & par l'assistance de son pere , obtint une glorieuse victoire sur les Samnites , dont il tailla en pieces vingt mille hommes , & prit prisonnier leur Général Pontius. Depuis Fabius Gurgès fut Consul pour la seconde fois , l'an 478. de la fondation de Rome , & il fut encore Consul pour la troisième fois l'an 489.

Il fit lui-même l'oraison à l'honneur de son fils.] Cicéron fait mention de cette oraison de Fabius , en son livre de la Vieillesse , où il fait dire à Caton le Censeur , parlant de Fabius. *Multa in eo viro præclara cognovi, sed nihil est admirabilius, quam quomodo ille mortem Marci filii tulit clari viri & consularis. Est in manibus viri laudatio, quam cum legimus, quem Philosophum non contemnimus? J'ay reconnu plusieurs belles choses en cet homme-là, mais il n'y a rien de plus admirable, que la modération avec laquelle il supporta la mort de son fils Marcus personnage illustre & consulaire. Nous avons entre les mains l'oraison qu'il fit à sa loüange, & quand nous la lisons, y a-t-il Philosophe que nous ne méprisons? Où l'on remarquera que Cicéron donne le pronom de Marcus à ce fils de Fabius, à qui Tite-Live en plusieurs endroits donne toujours celui de Quintus.*

R. 355. *Comme aussi parce qu'il étoit souverain Pontife.*) Le Grec ne dit rien davantage, mais Amiot ajoûte de gayeté de cœur , *qui par la loi de leur religion, est contraint de demeurer en la Ville*, qui est une glose impertinente & fausse. Il est vrai qu'on ne permettoit pas aux souverains Pontifes, ni aux autres Prêtres & Flamines de s'éloigner beaucoup de Rome, ni d'aller hors de l'Italie, comme fait foi ce passage de Plutarque, & Tite-Live l. 28. en allegue la cause, quand il dit qu'on ne jetta point au fort à qui écheroient les Provinces, mais Scipion fut destiné pour l'Afrique; *quia cura sacrorum Pontificem maximum in Italia retinebat; parce que le soin des choses sacrées retenoit en Italie le souverain Pontife.* Semblablement A. Posthumius Albinus Consul, voulant aller à la guerre en Sicile, fut arrêté par le Pontife Metellus, comme racontent Tite-Live l. 19. & Val. Maximus. l. 1. c. 1. parce qu'il étoit Prêtre de Mars. Aussi Q. Fabius Pictor fut empêché par le Pontife P. Licinius, d'aller en Sardaigne, à cause qu'il étoit Prêtre de Quirinus, au rapport de Tite-Live l. 37. Mais pourtant ni les Pontifes, ni les autres Prêtres n'étoient pas tellement gênez; qu'ils ne pussent sortir de Rome; & aller dans l'Italie, lorsqu'ils n'étoient point occupez actuellement à l'exercice de leurs charges. Je pourrois prouver ceci par plusieurs exemples tirez de l'Histoire Romaine; mais il me suffit d'employer celui que j'ai entre les mains

de Licinius Crassus Collegue de Scipion : car encore qu'il fût souverain Pontife, si ne laissa-t'il pas de sortir de Rome, pour aller faire la guerre à Annibal au pays des Brutiens, où il demeura presque toujours, durant le tems de son Consulat, & s'y arrêta encore une partie de l'année suivante en qualité de Proconsul, comme nous apprenons de Tite-Live l. 28. & 29.

P. 359. *Car environ le tems qu'Annibal partit d'Italie, &c.)* Fabius mourut l'année même qu'Annibal sortit d'Italie, qui fut la 16. de cette guerre, & la 551. de la fondation de Rome, comme dit Tite-Live l. 30. ajoutant que Fabius mourut fort vieil, ce qu'il prouve par une conjecture, parce que dit-il, il fut Augure durant l'espace de 42. ans. Mais il me semble encore qu'il n'en dit pas assez, si l'on considère ces paroles de Val. Maximus l. 8. c. 14. *Q. Fabius Maximus duobus & sexaginta annis Auguratus Sacerdotium sustinuit, robusta jam ætate id adeptus. Quæ utraque tempora si in unum conferantur, facile sæculi modum expleverint. Q. Fabius Maximus durant l'espace de soixante-deux ans, exerça la Prêtrise de l'Augurat, à laquelle il parvint étant déjà en âge robuste. Que si l'on ajoute ensemble ces deux tems; la somme arrivera facilement à la mesure d'un siècle.* Où il veut dire que Fabius vécut près de cent ans, parce qu'il fut Augure 62. ans durant, & avoit de 35. à 40. ans) ce qu'il appelle âge robuste) quand il fut

fait Augure. Pline l. 7. c. 48. favorise le dire de Valerius Maximus, sinon qu'il met un an de plus; disant que Fabius fut Augure 63. ans. C'est pourquoi j'estime qu'il faut corriger tant Tite-Live que Pline, & mettre en tous deux le nombre de 62. Au reste ceci me fait opiniâtrer davantage en la conjecture que j'ai faite Rem. 2. que Plutarque s'est mécontenté, disant que Fabius Rullus fut le bisayeul de notre Fabius. Car supposant que Fabius ait vécu 95. ans pour le moins, dont les paroles de Valerius Maximus ne nous laissent point douter, il s'ensuit qu'il nâquit l'an 456. de la fondation de Rome, qui est un an auparavant que Fabius Rullus fût Consul pour la quatrième fois, & six ans devant le premier Consulat de Fabius Gurgès. Or quand Fabius Gurgès fut Consul la première fois, son pere Rullus vivoit encore, & fut à la guerre avec lui comme son Lieutenant; & il est croyable qu'il vécut encore quelques années après, si bien qu'on peut dire que quand il mourut, notre Fabius avoit huit ou neuf ans. Partant si Rullus eut été le bisayeul de Fabius, c'eut été un petit miracle, qu'il eût pu voir le fils de son petit fils âgé de huit ou neuf ans.

Sinon une petite broche de fer.) Frontin l. 4. c. 3. dit la même chose, mais il ajoute qu'outre une broche, on trouva encore chez Epaminondas une chaudière d'airain.

La moindre pièce de monnoye qui eût

eût cours alors. Nous pourrions douter comme s'appelloit cette plus petite monnoie qui eût cours alors, si Plutarque même en un autre endroit ne disoit, que la plus petite monnoie de cuivre qui fût parmi les Romains, étoit celle qui s'appelloit *quadrans*. Mais parce que le mot *quadrans*, proprement & premierement signifie la quatrième partie de quelque chose, il est certain que la piece qui se nommoit *quadrans*, s'appelloit ainsi parce qu'elle étoit la quatrième partie d'une plus haute monnoye. Il nous reste donc à chercher de quelle plus haute monnoye le *quadrans* de Plutarque étoit la quatrième partie. Or je ne veux pas nier qu'en certain tems, & sous les derniers Empereurs, diverses petites pieces de cuivre n'ayent eu le nom de *quadrans*, dont l'une étoit moindre que l'autre en poids & en valeur. Mais j'estime qu'on aura peine de trouver aucun Auteur de ceux qui ont écrit du tems de Plutarque, ou devant lui, qui appelle *quadrans* autre piece de monnoie, que celle qui étoit la quatrième partie de l'Asse; si bien que Plutarque n'a pû parler que de ce *quadrans* là. Quant au poids de cette monnoie, nous en pouvons dire quelque chose avec certitude, parce que tous les Auteurs qui ont parlé de l'Asse sont d'accord, que du commencement il pesoit un livre Romaine, c'est-à-dire, douze onces Romaines; d'où s'en suit qu'alors le *quadrans* étoit du poids de trois onces, & pour cette cause

s'appelloit *Triuncis*, comme Pline rapporte, l. 33. c. 3. Mais nous apprenons du même Auteur, que du tems de la première Guerre Punique, la République ne pouvant fournir aux excessives dépenses qu'il lui falloit soutenir, fit battre des Asses du poids de deux onces, dont elle paya facilement ses dettes, parce qu'elle y gaignoit les cinq sixièmes parties. Alors il est évident que le *quadrans* pesoit demie once, c'est-à-dire quatre drachmes. Depuis encore les Romains étant pressés par Annibal, l'année que Fabius Maximus fut Dictateur, diminuèrent de la moitié le poids des Asses, & les firent du poids d'une once seulement; si bien qu'alors le *quadrans* ne pesoit qu'un quart d'once, c'est-à-dire, deux drachmes. Enfin peu de tems après (ajoute Pline) les Asses furent faits du poids de demie-once, par la loi Papyria; & par conséquent le *quadrans* fut fait du poids d'une drachme. Or entre l'année de la Dictature de Fabius, & celle de sa mort, il y eût quatorze ans d'intervalle, si bien qu'il est croyable que la loi Papyria fut faite avant le décès de Fabius, puisque Pline dit qu'elle fut faite peu de tems après l'année de la Dictature de Fabius: & j'estime que cette loi par laquelle l'Asse fut réduit au poids de demie once, fut faite incontinent après la défaite de Cannes, parce qu'alors les Romains se trouverent réduits à une des plus grandes extrémités qu'ils furent jamais. Partant je conclus que la monnoye que les

Romains contribuerent par tête aux funeraillles de Fabius, fut le *quadrans* qui couroit alors pesant une drachme. Au pis aller, nous dirons que la piece de monnoye que chacun contribua fut celle qui s'appelloit *Sextans*, à cause qu'elle valoit la sixième partie d'un *As*; si bien que l'*As* ne pesant alors quedemie once, ou douze scrupules, le *Sextans* ne pouvoit peser que deux scrupules. Au reste on remarquera, que si le peuple Romain fit cet honneur à Fabius de contribuer de l'argent à ses funeraillles, il en avoit déjà fait autant aux funeraillles de son Ayeul Fabius Rullus, comme assûre l'Auteur des Vies des Hommes Illustres, quand il dit parlant de lui : *Mortuo huic tantum aris populi ubertate congestum, ut inde filius viscerationem & epulas publice daret. A sa mort le peuple contribua tant d'argent liberalement, que de cette somme son fils fit une distribution générale de chair, & un festin*

public au peuple. Cela fait que je ne puis deviner du quel des deux parle Val. Maximus quand il dit : *Magnum grati populi specimen in Fabio Maximo enituit. Nam cum quinque Consulatus salutariter Reipublice administratis decessisset, certatim as contulit, quò major & speciosior ejus funeris pompa duceretur.* Le peuple rendit un grand témoignage de gratitude à Q. Fabius Maximus : car étant venu à deceder, après qu'il eût cinq fois exercé la Charge de Consul, au grand profit de la République, les Romains contribuerent de l'argent à l'envi, afin que le convoi de ses funeraillles fût plus grand & plus magnifique. La raison de douter est, que ces paroles se peuvent également bien appliquer à Fabius Rullus, & à Fabius Verrucosus, parce que tous deux eurent nom Q. Fabius Maximus, tous deux parvinrent au Consulat par cinq fois, & aux funeraillles de tous deux le peuple contribua de l'argent.

Fin du second Volume.





